

TRAITE' DE PRIMEROSE SUR LES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE,

AVEC DES ADDITIONS Tres-curieuſes.

Par M. DE ROSTAGNY *Medecin de la Societé Royale, & de S. A. R. Madame de Guiſe.*





A LYON,
Chez JEAN CERTE, ruë Merciere, à l'Enſeigne de la Trinité.

M. DC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE MARSEILLE.

MONSEIGNEUR,

L'ouvrage que je prens la liberté de presenter à Vôtre Grandeur, n'est qu'une marque du profond respect, que j'ay pour sa Personne, & de la passion violente que

j'ay de le rendre au Public : ce ſont des dépoüilles étrangeres que je conſacre à la Gloire de Vôtre Nom ; qui ne ſont qu'une traduction d'un Livre Anglois, qui merite d'étre entendu de toutes les Nations ; puiſqu'il détruit les Erreurs populaires de la Medecine, dont les moindres fautes ſont ſi dangereuſes. Vous étes accoûtumé, MONSEIGNEUR, à voir dans vôtre Maiſon des dépoüilles étrangeres ; Les actions glorieuſes de vos Ancétres, qui ont défendu tant de fois les intereſts de la Couronne, ont rempli vôtre Maiſon de Trophées, & vous avés joint aux Ennemis qu'ils ont vaincus, la défaite de l'Hereſie, & les Triomphes de la Verité, dés le moment que vous étes ſorti de la premiere Ecole du Monde, pour monter ſur le Siege Epiſcopal d'une Ville, qui eſt la Patrie de

toutes les Nations de l'Europe ; par la facilité & la reputation de ſon Commerce. Vous y faites regner la Paix, le zéle & la Pieté ; tandis que Monſieur le Comte Du-Luc, vôtre Frere, digne Imitateur du Courage, de la Valeur, & de la Sageſſe de vos Ayeux, étend les bornes du Royaume, & ſur Mer & ſur Terre, & vient tout recemment de contribuer à la gloire d'une Campagne, qui pour étre la premiere d'un jeune Prince, ne laiſſeroit pas de faire honneur aux plus celebres Conquerans : Car la priſe de Philisbourg, & la ſoûmiſſion du Palatinat aux Armes du digne Fils de LOUIS LE GRAND, ſont, MONSEIGNEUR, les preſages des grandes choſes que ce jeune HEROS fera voir bientôt à toute l'Europe ; tandis que vous en ferés d'utiles, d'éclatantes & d'avantageuſes, pour le bien

de toute l'Eglise. C'est, MONSEIGNEUR dans cette veuë, que toute la Medecine doit donner ses soins à conserver une vie si precieuse à l'Etat, au Clergé de France, & à la Ville de Marseille, & pour laquelle je sacrifierois volontiers une partie de la mienne, étant avec autant d'ardeur que de veneration.

MONSEIGNEUR,

De V. Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-zélé Serviteur,
DE ROSTAGNY.

TABLE
DES LIVRES
ET CHAPITRES
De ces Erreurs vulgaires de la Medecine.

LIVRE PREMIER.

Des Medecins.

LIVRE SECOND.

Des Erreurs touchant certaines maladies, & de leur connoiſſance.

LIVRE TROISIE'ME.

Des fautes qui se font dans le regime de vivre, tant des sains que des malades.

LIVRE QUATRIE'ME.

Des Erreurs populaires touchant l'usage des remedes.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

JE soussigné Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, certifie que j'ay vû & lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour Titre, *Traduction du Livre de Primerose, sur les Erreurs vulgaires de la Medecine, par le Sieur de Rostagny*; Il peut étre imprimé s'il plaît à Monseigneur d'en donner la permission. De Paris ce 25. Avril 1686.

BACHOT.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Lettres patentes du Roy données à Versailles le 17. May 1686. signées par le Roy en son Conseil, LEFEVRE, & scellées du grand Sceau ; il est permis à Sieur JEAN DE ROSTAGNY Docteur en Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, un Livre sous le Titre de *Traduction du Livre de Primerose, sur les Erreurs vulgaires de la Medecine*, pendant six années, à compter du jour que ledit Live sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec défenses à tous autres Libraires & Imprimeurs que ceux par luy choisis de le faire imprimer, vendre, ny debiter d'autre impression que de celle faite par eux, à peine de mil livres d'amande, confiscation des Exemplaires contrefaits, tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long par ledit Privilege, & aux charges portées par iceluy.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. May 1686.
Signé ANGOT, *Syndic.*

Ledit Sieur DE ROSTAGNY, a cedé son droit du present Privilege au Sieur JEAN CERTE, Marchand Libraire à Lyon, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Avril 1689.

Les Exemplaires ont été fournis.

LE SENTIMENT DE ZACUTUS

Portugais, écrivant à un de ſes Amis, ſur le Livre de Primeroſe, des Erreurs vulgaires de la Medecine.

J'Ay lû, mon tres-cher Arnaud, l'excellent Livre de l'Illuſtre Primeroſe, qui traite admirablement bien des Erreurs populaires touchant la Medecine. Il eſt plein d'energie : il eſt tres-agreable dans la diverſité de ſes matieres, qui ſont tres-bien ſoûtenuës ; il y a beaucoup à profiter dans la lecture qu'on en fera. Enfin c'eſt un Livre qui merite d'étre écri en caracteres d'or, & digne d'étre toûjours entre les mains des Medecins. Ses raiſonnemens ſont tout ingenieux ; ſes réponſes remplies d'eſprit, & ſes objections faites avec une merveilleuſe ſubtilité. Empreſſez-vous donc, mon cher Arnaud, de le faire mettre ſous la preſſe, & ne differez pas davantage. La Production en eſt trop belle, pour craindre qu'il ne ſoit pas bien receu des honnêtes-gens ; au contraire, les Savans s'en feront honneur, & prendront plaiſir à luy donner rang parmi leurs meilleurs Livres. Je m'aſſure même qu'il fleurira toûjours de plus en plus, ainſi que font les belles roſes : Car il découvre les ignorances & les Erreurs de certains faux Medecins qui ne s'étudient qu'à amaſſer du bien aux dépens de leurs malades ; qui n'ont d'autre ſoin que d'attirer l'eſtime de la populace ig-

norante & grossiere, par des promesses dont on ne voit jamais l'effet. Ces Charlatans ont bien l'insolence de mal parler contre la pureté & la necessité des preceptes de la Medecine, & d'haïr ceux qui donnent du secours aux malades avec tout le soin qui leur est possible, qui les traitent avec beaucoup de douceur, & qui les guerissent tres-promtement. S'étant donc muni & armé, pour ainsi parler, de la massuë d'Hercule, je veux dire, de la methode veritable d'Hippocrate, il terrasse toute cette troupe d'ignorans, en détruisant entierement leurs opinions erronées. Il abbat la vaine arrogance de ces demi-Savans : il arrête tout court leur fierté pleine d'envie, & il repousse vigoureusement les efforts orgueilleux de ces insignes Imposteurs. Car c'est une chose que je ne puis souffrir, que des gens de neant & de la lie du peuple, j'entens des Empiriques sans aucune science, se donnent la qualité de Docteurs, en s'attribuant des prerogatives qui ne leur appartiennent point. De sorte qu'ils ressemblent à ces gros matins de Village, qui veulent courir de pas égal avec les levriers, aprés le gibier ; & ils veulent paroître avoir le nez aussi long que celuy du Rhinoceros ; eux, dis-je, qui sont aussi camars que des chévres. Mais n'en disons pas davantage. Je vous prie seulement (puisque vous étes le zelé defenseur des beaux Arts) de prendre un soin tout particulier que ce present

Livre ſoit bien-tôt mis ſous la preſſe, d'où il ſorte tres net, & ſans aucune faute d'impreſſion, pour le rendre public. Car je vous proteſte qu'il ſera receu avec applaudiſſement dans toute nôtre Flandre, dans toute l'Europe, & même dans tout l'Univers. Adieu, & aymés-moy reciproquement. A Amſterdam, le 4. Juin 1639.

ZACUTUS, Portugais.
D. M.



PREFACE

PREFACE
DE PRIMEROSE.

Hippocrate eut raiſon d'écrire que la Medecine *étoit la plus conſiderable de tous les Arts*. Ce qui ſe verifie autant par ſon ancieneté & par la neceſſité qu'on en a, que par l'excellence de ſon ſujet, qui eſt le corps humain. *Cependant*, ajoûte-il, *ce bel A t ſemble être aujourd'huy ravalé au deſſous de tous les autres, à cauſe de l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui n'en jugent pas ſainement*. C'eſt par ces paroles que ce grand Homme nous fait connoître les cauſes de toutes les erreurs qui arrivent dans le traitemens des maladies. La premiere regarde les Medecins; Et la ſeconde, ceux qui veulent critiquer ſur la Medecine, & ſur les Medecins. Pour ce que c'eſt des Medecins, il dit, qu'il y en a pluſieurs qui n'en ont que l'apparence, ſemblables en cela aux Comediens, qui repreſentent à la verité le perſonnage de ceux dont ils ne ſauroient ſoûtenir le caractere. Ce qu'Hippocrate a dit de ſon tems, nous le voïons dans le nôtre.

Libro de Lege.

La ſeconde cauſe regarde ceux qui parlent deſavantageuſement des Medecins, quoy que chacun ſouhaite d'en avoir toûjours des plus habiles & des plus experts. Mais qui

eſt-ce qui pourra faire un juſte diſcernement entre les habiles, & ceux qui ne le ſont pas, puiſqu'on voit ſouvent que pluſieurs ſe mettent entre les mains de ceux qui ſe ſont aquis de la reputation, non par une ſolide connoiſſance de la Medecine, mais ſeulement par leur hardieſſe & par leur effronterie; par la faveur de quelque ami, ou par leur grand babil.

Ce vice étoit commun au ſiecle de Pline. Voicy comme il en parle. *Auſſi-tôt qu'un homme ſe vante d'être Medecin, on le croit ſur ſa parole; encor qu'il n'y ait rien au monde où les fautes ſoient plus dangereuſes, y aïant ſouvent plus à craindre de la part du Medecin, que du côté du mal même.* Voilà les deux ſources d'où naiſſent toutes les erreurs parmy le vulgaire : Car on trouve pluſieurs de ceux qui exercent la Medecine (quoy qu'ils n'en aïent qu'une tres-petite connoiſſance) qui ont perſuadé beaucoup de choſes à la populace, qui luy demeurent ſi avant imprimées dans l'eſprit, qu'il eſt preſque impoſſible de l'en deſabuſer par quelque forte raiſon qu'on luy allegue. Car il eſt tres-peu d'erreurs dans le monde, à qui quelque Medecin n'ait autrefois donné occaſion, pour n'avoir pas bien compris quelques maximes ou regles de Medecine. C'eſt de quoy il ne faut pas s'étonner, puiſque parmy les plus doctes & les plus experts dans cet Art, il s'y rencontre un ſi grand nombre d'opinions differentes, ſans avoir encore pû accorder tant de ſentimens opposés. C'eſt pourquoy je ne me

ſuis pas proposé de parler dans ce Livre des diſputes ordinaires aux Medecins, me contentant de faire connoître au public quelques erreurs qui empéchent que la Medecine ne ſoit pas pratiquée comme elle devroit étre.

Je trouve peu d'Auteurs qui aïent traité de cette matiere. Laurens Joubert, François de Nation, avoit eu le même deſſein que moy; mais comme il a laiſſé ſon ouvrage imparfait, il n'a touché que fort legerement certains abus du vulgaire, de peu d'importance. Aïant donc obſervé icy quelques erreurs prejudiciables, j'ay trouvé à propos d'en dire mon ſentiment en peu de mots.

Et ce qui m'en donna la premiere occaſion, ce fût la frequente coûtume de déviner l'état de la maladie par l'inſpection des urines, qui ſe trouve maintenant ſuivie & fomentée par un grand nombre des Medecins, ſur quoy aïant été prié de dire mon avis, je n'ay pû refuſer de le donner par écrit. Mais depuis aïant encore remarqué d'autres nouvelles erreurs, j'en fis un recüeil pour mon uſage particulier. Et enfin aprés en avoir composé une centurie, & ce Livre aïant une juſte groſſeur, je finis là, me reſervant d'en écrire davantage ſi l'occaſion ſe preſentoit, & ſur tout ſi ce petit Traité agréoit & pouvoit étre utile aux gens de probité & aux ſavans; car c'eſt à leur jugement que je ſoûmets tout ce que j'en ay écrit. Je n'ay pas parlé dans ce Livre des erreurs d'un ſeul Royaume, mais encor de

celles de plusieurs autres Nations, afin qu'un chacun fasse son profit en particulier, de tout ce qui aura été dit en general au sujet des erreurs qu'il trouvera dans son propre Païs. Voicy l'ordre que j'ay gardé dans ce Traité des Erreurs populaires.

Le premier Livre comprend les erreurs des Medecins ignorans, c'est à dire, de ceux qui se mélent d'exercer une profession, qui ne leur convient point. Le second est touchant la nature & les signes de certaines maladies. Le troisiéme est au sujet de la diete tant des personnes malades, que de celles qui se portent bien. Enfin le quatriéme & dernier, traitera de certains remedes mal entendus du peuple.





DES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE PREMIER.

DES MEDECINS.

CHAPITRE I.

Des Medecins en general.

LE nombre des Medecins étant si grand,comme nous venons de dire dans la Preface, il faut premierement faire connoître ceux qui ont juste droit d'exercer la Medecine : car à present les Docteurs établis dans les Universitez,ne sont pas les seuls qui l'exercent,puisque leurs domestiques s'en mêlent, ainsi que font les Charlatans, les Bateleurs, les

Saltimbanques, & certaines femmeletes qui exercent la Chirurgie ; Nous parlerons de chacun en particulier.

Lib. de art.

Hippocrate veut qu'un Medecin soit homme de bien, d'un esprit vif & plein de penetration ; qu'il s'adonne à cet Art dés sa tendre jeunesse, dans un lieu propre & convenable, qui aime le travail ; & selon Galien, il doit étre Philosophe. Le méme Hippocrate écrit qu'un Medecin Philosophe, est égal à Dieu. Tout de méme, dit Aristote, qu'on ne doit point exiger dans un Geometre, la connoissance d'une science qui ne regarde pas la Geometrie ; ainsi l'on doit considerer seulement dans un Medecin, la parfaite intelligence qu'il a dans son Art. Et voicy la source de toutes ces erreurs populaires : Premierement, le peuple appelle quelquefois un Medecin docte & plein d'érudition, celuy qui sait peut-étre parler un peu Latin, ou qui entend quelque chose au Grec : sans faire cas d'un autre qui sera bien versé dans son Art; & quelques-uns croient que cela suffit pour soûtenir le caractere de Medecin. J'ay connu un homme il y a quelque-tems, qui se ventant d'étre habile dans cet Art, bien qu'il n'en eût qu'une legere teinture, n'a pas laissé d'étre crû trés-expert, & de s'acquerir de la reputation, à cause de quelque petite connoissance qu'il avoit de la Langue Latine. Mais vraiement il s'en faut bien ; car comme dit fort bien Celse, le Prince des Medecins en la Langue Latine,

Gal. l. pecul. ἰατρὸς φιλόσοφος ἰσόθεος.

les maladies ne se guerissent pas par l'éloquence. Mais bien que la connoissance des Langues, serve pour surprendre les ignorans, & qu'elle donne entrée pour toutes les autres Sciences; on ne peut toutefois l'acquerir dans sa perfection, que par un nouveau travail, que par un grand soin & qu'avec une belle methode. Il faut donc qu'on juge desormais, que celui-là merite de passer pour veritable Medecin, non pas parce qu'il sait les Langues, ou quelqu'autre Science, qui n'aura rien de commun avec la Medecine, mais de ce qu'il est bien instruit dans les preceptes de ce noble Art, & qu'il a bien lû Hippocrate & Galien; qui sait à fonds l'état des maladies, qui en prévoit toutes les suites, & qui connoit parfaitement bien les remedes qui luy sont propres. Un homme qui ne possede pas toutes ces choses, ou qui ne les connoit que superficiellement, peut-il de bonne foy passer pour habile sans sa profession? Qui est-ce qui sera capable de faire un juste discernement de toutes ces circonstances? Car il y a bien de gens qui se sont acquis de la reputation parmi le petit peuple, & que l'on prend pour des personnes remarquables par leurs belles connoissances, qui cependant n'ont jamais lû ny Hippocrate, ny Galien, qui fuient ordinairement l'étude, & qui ne s'attachent méme, quand ils ont le loisir, qu'à la lecture de certains petits Livres nouveaux, dignes à peine d'étre lûs. Mais d'autant

qu'il y a beaucoup de Medecins habiles, doctes, ſtudieux, diligens, laborieux, nous n'en dirons pas davantage. Le Poëte Achille a dit de fort bonne grace, que celuy-là eſt bien prudent qui fuit la multitude, pour s'atacher à l'étude.

ὁ χρήσιμ' εἰδὼς οὐχ ὁ πολλ' εἰδὼς σοφός.

CHAPITRE II.

Des Docteurs en Medecine.

GAlien met deux ſortes de Medecins ignorans, dont les uns ſont ſimplement Empiriques, & les autres qui veulent paſſer pour avoir quelque connoiſſance dans la Philoſophie, & quoique médiocrement dans les choſes naturelles. Il y en a pluſieurs de cette eſpece, leſquels pour s'acquerir une plus grande autorité, vont acheter à peu de frais les honneurs des Univerſitez qu'on appelle Degrés, & ils n'en revienent pas plus ſavans pour cela: J'avouë que les examens & les Actes des Univerſitez obſervez ſelon leur regle, ſagement établies par les Anciens, ſont de ſoy tres-beaux & tres-neceſſaires; mais on y remarque beaucoup de relâchement; puiſqu'on y donne le Bonnet de Docteur à tous ceux qui ſe preſentent, bien qu'ils ne ſachent pas grand choſe: Ce qui fait qu'on voit revenir de certaines Academies ces jeunes Docteurs peu chargez de ſcien-

ce, propres à rien moins qu'à exercer, ou qu'à enſeigner la Medecine. Il reſte peu d'Univerſités exemtes de ces abus, ſi nous en exemtons ſeulement les Academies d'Eſpagne, où, à ce que j'apprens, l'on porte grand reſpect à ceux qui ont fait leur Licence, & qui ont pris le Bonnet. Cette qualité ne donne pas grande autorité dans l'Italie & dans la France; n'étant permis à qui que ce ſoit, quoique Docteur, d'exercer la Medecine, dans les principales Villes, s'il n'a été auparavant approuvé des Magiſtrats, & ſubi l'examen des Medecins de la Ville, dont il s'en rencontre peut-étre qui ne ſont pas méme Docteurs. De ſorte qu'un homme déja reçû dans quelque Univerſité, ne ſauroit exercer ſa profeſſion dans une autre, à moins qu'il ne s'y faſſe recevoir Docteur tout de nouveau. C'eſt pour cela qu'on a établi fort judicieuſement, ce méme ordre dans Londres, qui eſt qu'aucun Docteur Etranger n'y pourra pratiquer la Medecine, s'il n'a été premierement examiné, & approuvé par la Societé des Medecins de la Ville. Car quoi qu'on enſeigne la Medecine dans pluſieurs Academies aſſés exactement, dans la rigueur des Loix, l'on ne laiſſe pas d'apporter beaucoup de negligence dans la reception des nouveaux Docteurs, puiſqu'on en refuſe fort peu. Il ſeroit donc à ſouhaiter, qu'il ne fut permis à perſonne, de prendre ſes Licences, ny recevoir tels honneurs hors de ſon propre Païs,

afin qu'il eût pour témoins de sa capacité & de sa suffisance, ses propres compatriotes, qui peut-étre seront obligés de se mettre un jour entre leurs mains pour en étre gueris ; ainsi que cela se pratique en France, dont nous avons un exemple du celebre Medecin, & tres-fameux Anatomiste Du-Laurans, qui aprés avoir obtenu par Lettres patentes du Roy, la Chere de Premier Professeur Royal de Montpelier, il n'y pût jamais étre admis, qu'aprés s'étre fait recevoir derechef : Premierement, Bachelier, ensuite Licentié, & enfin Docteur, qu'il n'ût répondu autant de fois aux Questions qui luy étoient faites sur la Medecine, selon qu'il est porté par les Statuts de cette tres-Celebre Université. La méme chose arriva à Bourdeaux en la Personne de Scaliger, ce prodige de science ; car voulant s'y établir, il fut obligé de quitter la Ville, pour n'avoir pas voulu se soûmettre à l'examen de ces Medecins ; non qu'il désaprouva par ce refus, la coûtume tant de l'Université de Bourdeaux, que des autres Academies de France; mais ce qu'il ne voulut point se commettre, encor moins exposer sa haute reputation, aux Questions *Quodlibetaires*, de quelque Medecin peut-étre plus jeune que luy. Ceci se verifie par les Lettres que le méme Scaliger écrivoit alors à feu Monsieur Maniald celebre Medecin du méme lieu, & que Monsieur son fils, Doyen de cette Université garde encor. Aussi arrive-il

qu'à faute de n'y pas bien prendre garde; plusieurs confient leur vie si legerement & avec tant de facilité, au premier qui se dit Docteur. Je tombe d'accord, que tels honneurs relevent en quelque maniere, la gloire & la reputation d'un homme Docte; mais ils ne luy sauroient donner le moindre surcroit de doctrine; car il ne se peut faire que celuy qui n'est pas aujourd'huy Docteur, le devienne pour cela tout à coup le lendemain en se faisant recevoir; non plus qu'en ne prenant pas ses Degrés, il n'en puisse étre plus capable que quelqu'autre Docteur. Or comme je n'improuve pas les Constitutions des Universitez, pour lesquelles j'ay au contraire toute la veneration possible, je ne saurois neanmoins ny toute personne raisonnable, en approuver tant d'abus.

Car l'on voit quantité de miserables petits Medecins ignorans dans cet Art, ou qui n'en ont qu'une bien legere teinture; qui aprés avoir acquis par argent le titre de Docteur dans les Academies Etrangeres, ou faisant du moins semblant de les avoir achetez, ils s'en retournent chez eux tous boufis d'orgueil, en suite d'un honneur feint, à dessein de faire une bonne maison, cimentée du sang & des dépoüilles de ses Concitoyens. Il faut prendre garde, generalement parlant, que le danger est bien plus grand pour les malades du côté de tous ces Medecins à demi-savans, que de ceux qui sont tout-à-fait ignorans; car

ceux-là deviennent si audacieux, si arrogans, & tellement causeurs, qu'aprés avoir rompu la tête aux plus habiles, par leur caquet, & les avoir poussez à bout, contrarient tous leurs sentimens, afin que, s'ils ne peuvent pas se faire estimer plus habiles qu'eux, ils puissent du moins marcher du pair. J'ay bien remarqué cette maniere d'agir en quelques-uns, de contredire toûjours à tout ce que les plus savans peuvent ordonner, afin d'établir leur reputation en détruisant celle des autres.

CHAPITRE III.

Des Serviteurs des Medecins, & des Apoticaires qui font la Medecine.

C'Et une erreur assés ordinaire, que ceux qui ont été au service de quelque Medecin, bien qu'ils ne sachent ce que c'est qu'étudier, se mettent en devoir de pratiquer la Medecine aprés la mort de leur maître, & méme quelquefois avant leur decez, ainsi que j'ay souvent remarqué; & tels personnages passent dans l'esprit du vulgaire, pour en savoir quelque chose, pour avoir demeuré plusieurs années à leur service, & pour avoir observé

les ſuccez de leurs Ordonnances, appellées receptes, dont ils ont pris des copies. Il en faut dire autant de certains Apoticaires, dont quelque Medecin ſe ſera ſervi longtems ; mais ces choſes ne ſuffiſent pas pour pouvoir exercer la Medecine, n'étant pas poſſible d'apprendre avec ſi peu de travail un Art ſi long ; parce qu'outre la vivacité d'eſprit qu'Hippocrate demande en celuy qui ſouhaite d'étre Medecin, il veut qu'il commance dés ſa tendre jeuneſſe, dans un lieu propre pour les études, qu'il ſoit laborieux, qu'il ſoit ſous un habile homme, que ce ſoit dans un tems convenable, & qu'enfin il n'oublie rien de toutes les autres choſes qui y peuvent contribuer ; comme ſi vraiement il ne faloit que ſuivre quelque Medecin pour apprendre la Medecine ; ou comme ſi les Medecins auſquels ils ſont à gages, étoient plus habiles que les autres qui ont laiſſé à la poſterité tant de preuves de leur ſavoir & de leur experience. A Dieu ne plaiſe, que je blâme de ce qu'un Ecolier pauvre, mais fort ſtudieux, s'attache au ſervice de quelque Medecin, pour apprendre tout ce qu'il pourra ; mais je dis qu'il eſt abſurde de voir certains affronteurs, & je ne ſçay quelles ames baſſes, qui ont bien la temerité & l'effronterie, de vouloir imiter en tout ceux dont ils étoient cy-devant les valets ; parce que comme il n'y a point de Medecin pour ſavant qu'il ſoit, auquel il ne manque encor quantité de connoiſſan-

ces qui lui seroient fort necessaires pour arriver à la perfection de son Art ; comment est-ce, je vous prie, que ces petits personnages-là se pourroient rendre si aisément bons Medecins ? Et cependant le peuple les soûtient & les louë, ainsi qu'il fait de plusieurs autres.

CHAPITRE IV.

Des Docteurs en Theologie qui exercent la Medecine.

ENtre les hommes engagez dans l'état Ecclesiastique, qui se sont entierement consacrés à Dieu, & devoüez au service du prochain ; il s'en trouve assez qui prennent non seulement soin des ames de leurs Freres, mais aussi de leurs corps, avec grande application, avec beaucoup de zéle, & avec un grand lucre, en s'attachant autant qu'ils peuvent à la guerison des maladies corporelles, dans les Villes-même où il ne manque pas de Medecins. Je say bien que leur procedé n'a pas l'approbation de Messieurs les Docteurs en Medecine, sur tout de ceux qui ont le gain pour but. Mais comme il y a bien de Medecins peu estimez dans le monde, qui ne souffrent qu'avec peine, ceux qui sont meilleurs praticiens qu'eux, l'on ne doit pas s'étonner s'ils désapprouvent la maniere d'agir de ces

Ecclesiastiques-là. Ce n'est pas là une grande nouveauté ; car Marsile Ficin fameux Interprete de Platon, étoit Medecin & Prêtre ; & il prouve que cela est permis, en ce que le motif d'une grande charité convient bien à un bon Prêtre ; c'est pourquoi en unissant le Sacerdoce à la Medecine, il tend à maintenir une belle ame, dans un corps bien sein. Que si dans ce siecle l'on est bien aise, que les Prêtres s'appliquent non seulement à la Theologie, mais encore aux autres Sciences, d'où vient qu'il ne sera pas permis de lire les bons Livres de Medecine ? Combien en voit-on qui à force de mediter, ont bien sçû dénoüer les plus épineuses Questions des Loix ? Et pour quelle raison leur défendra-on la lecture d'Hippocrate ? Quelqu'un leur pourra objecter, qui est-ce qui sera propre à ces choses : car cet Art paroît si embarassant, si difficile & si long, que personne ne le peut bien apprendre, s'il n'y met toute son application, vû qu'il demande tout l'homme. C'est pourquoy, un Prêtre semble être blâmable, de ce qu'abandonnant avec une grande negligence la Theologie la plus noble & la plus excellente des autres Sciences, au moïen de laquelle il s'est acquis un caractere ineffaçable, s'amuse à donner tout son tems à un Art si perilleux, si difficile & si variable : Car par ce moyen, il ne saura avoir une parfaite connoissance de la Theologie ny de la Medecine. Certes les Theologiens sont

obligés par plus d'une raiſon, d'exercer leur grande charité envers le prochain : car premierement, les ſoins qu'on donne aux malades, à la gueriſon de leurs maux, n'eſt ny contraire, ny oppoſée à l'étude de la Theologie, non plus qu'à la Predication de la parole de Dieu, puiſque les Apôtres & les premiers Chrétiens, redonnoient la ſanté aux malades, & prêchoient l'Evangile en méme-tems. Et bien que leur maniere de guerir fût miraculeuſe, nous en pouvons pourtant inferer, que bien loin que la cure des maladies repugne de ſoi & de ſa nature au devoir d'un bon Eccleſiaſtique, qu'au contraire, elle y convient admirablement bien : car s'il eſt permis d'aſpirer à la fin, il le ſera pareillement de ſe ſervir des moïens propres pour y parvenir, tels que ſont les medicamens que Dieu a créés à cette fin. Quelqu'un nous repliquera peut-être, qu'il eſt bien vray qu'une telle gueriſon ne repugne nullement à l'office des Theologiens du côté de la choſe, mais ſeulement à cauſe qu'elle ſuppoſe la connoiſſance d'une autre Science, qui empêche qu'on ne puiſſe vaquer aiſément à la Theologie en méme-tems. A quoy l'on peut répondre, que les eſprits des hommes ſont fort differens entre eux, auſſi bien que les talens que le Ciel leur a départis : & rien n'empêche que les perſonnes doüées d'une grande vivacité, d'une heureuſe memoire, & qui aiment le travail, ne puiſſent appliquer leur eſprit à

tous les deux avec un grand fruit ; tant il eſt vray qu'il y a aujourd'huy fort peu d'Eccleſiaſtiques qui n'aïent joint à leur étude de Theologie quelque autre Science pour laquelle ils avoient de l'inclination & du panchant. Quelques-uns s'attachent aux Mathematiques, quelques autres s'appliquent à l'Aſtrologie, & d'autres enfin aux Loix, ou à quelqu'autre étude de cette nature, ſans qu'on y trouve à redire. La maniere d'agir de quelques Medecins qui n'étudient preſque point, nous fera voir la poſſibilité, qu'il y a d'apprendre l'une & l'autre Diſcipline. Et cependant ils ſouhaittent d'être preferez à un Theologien ſtudieux, pour cela ſeul, qu'ils paſſent dans le monde pour Medecins, ſans en ſavoir la raiſon. Car pendant qu'un Medecin à demi-ſavant, perdra miſerablement ſon tems, ou à ne rien faire, ou à mal faire, ou à joüer, pendant qu'un bon Prêtre s'emploïera tout entier à l'étude de la Medecine ; Qui empêche qu'il ne ſe rende enfin bien habile dans cet Art ? Et ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on voit des Medecins ſe plaire à lire des bons Livres de Theologie. Et vraiement je ne voi pas la raiſon pour laquelle au ſiecle où nous ſommes, où l'abus triomphe preſque par tout,il n'y pourra pas avoir des Theologiens plus capables que de certains Medecins, puiſqu'il y en a pluſieurs entre ceux-cy, ou du moins qui ſe font paſſer pour tels, qui negligent tellement l'étude de la Me-

decine, qu'il n'eſt pas mal-aiſé à ces Ecclesiaſtiques, de les ſurpaſſer dans cet Art, avec un mediocre travail, & d'en apprendre plus qu'ils n'en ont jamais ſeu. Au raport de Volateran, Truſian (appellé communément plus que Commentateur, pour nous avoir laiſſé un Commentaire admirable & plein d'eſprit ſur le Livre de l'Art de Galien) de Medecin ſe fit Chartreux. Si donc quelque Theologien doüé d'un bon eſprit, & fort laborieux, s'eſt acquis aſſez de connoiſſance dans la Medecine pour la mettre en uſage, pour quelle raiſon ne l'exercera-il pas, ſans bleſſer ſa conſcience, à laquelle il faut laiſſer de juger s'ils en ſont capables ou non; car cét là leur affaire. Arcée raporte qu'Arias Montan, enſeignoit la Chirurgie en Eſpagne; Mais ce Païs produit peu de gens ſemblables à ce grand Homme, car je puis dire que je n'ay trouvé juſqu'ici aucun Medecin Eſpagnol (& ſi j'en ay connu beaucoup) qui ſçût bien pratiquer la Medecine, ny qui eût appris la dixiéme partie (pour ne pas dire davantage) de ce qui eſt neceſſaire à un Medecin, ou à un Theologien de ſavoir.

Mais bien que la connoiſſance de l'une & de l'autre Science ne ſoit pas impoſſible, elle eſt pourtant bien rare, & la pratique de la Medecine, détourne l'eſprit de l'étude de la Theologie, & reciproquement celuy de l'Ecriture Sainte dérobe tout le tems, ſur tout à ceux qui doivent prê-

J'ay apris en traduiſant ceci, qu'un Maître Chirurgien dãs Paris, a quité ſõ métier pour travailler au Tour, trouvãt moins de riſque à percer une Flute ou un Hautbois, que des Cranes avec le Trépan.

cher, si bien qu'ils sont obligez d'interrompre l'exercice de la Medecine. Ce qui me fait dire qu'il est beaucoup plus probable, de croire qu'un Theologien ne peut en conscience la pratiquer, étant engagé & assez occupé à la conduite & à la guerison des ames. Et tous les exemples cidevant citez, ne sauroient me faire changer de sentiment. Je ne nie pas que Marsile ne fut un tres-bel esprit, mais que ce fut un grand Praticien, l'on n'a qu'à lire le petit Livre de Medecine qu'il a fait, pour voir qu'il n'avoit pas une fort grande connoissance de cet Art, son esprit étant plus rempli des songes des Platoniciens, que des choses solides & serieuses. Quant à Trusian, il se dégoûta à un tel point de la Medecine, qu'il abandonna tout pour se faire Religieux. Montanus en fit autant de la Chirurgie. Les Constitutions du Concile y sont bien claires en quantité d'endroits, défendant en general à tous Ecclesiastiques, tout negoce capable de les détourner des Offices divins, sur tout lorsque l'avarice les y engage. Voici ses propres termes. *Ceux*, dit-il, *qui sont receus dans l'Eglise de Dieu, à l'Ordre de Clericature, ne se doivent détourner de leur divine administration, pour aucune affaire seculiere, mais plutôt se rendre attentifs, nuit & jour aux choses celestes & spirituelles : Car*, comme dit l'Ecriture, *tout homme qui combat sous l'Etendart de Iesus-Christ, ne se doit point mêler des affaires seculieres ; mais plutôt les laisser aux Laïques,*

2. p. causa 21. q. 3. & dist. 88.

Ext. tit. 50. l. 3. Decret. c. 3.

qui doivent s'entr'aider les uns les autres. Et au regard de la Medecine, il ne faut pas s'y attacher beaucoup, de peur de se voir séduit par l'envie de nôtre ancien ennemi, qui se transformant en Ange de lumiere, selon sa coûtume, retire un grand nombre de Moines de leur Cloître, soûs un beau prétexte d'aller faire des consultations sur les maladies corporelles de leurs Freres, & soûs l'ombre de pouvoir plus fidélement negocier les affaires de leur Communauté, à dessein d'aller faire des ordonnances, & d'examiner quelques compositions Physiques. Cet abus nous a obligé de faire le present decret, de peur qu'à l'occasion de cette Science, les hommes spirituels ne retournent de rechef dans le tracas des affaires mondaines; il ne sera désormais permis à qui que ce soit, aprés son Vœu de Religion, & sa Profession faite, de sortir de son Convent, soit pour enseigner la Physique, ou les Loix seculieres. Que si nonobstant cette défense expresse, on les voit encor courir de maison en maison, nous voulons qu'on les regarde comme des excommuniez, & que l'on les fuye comme tels, s'ils ne se rendent dans deux mois en leur Cloitre, &c. Où l'on voit qu'il n'est pas permis aux Religieux d'enseigner, ou de pratiquer la Medecine, soûs aucun prétexte specieux de charité & de pieté, & que cela ne se pût faire que par la sugestion du malin Esprit, ennemi juré du genre-humain. Le Decret du Concile de Tours y est encor beaucoup plus exprés raporté dans le méme

…on magno-perè hostis antiqui invidia, &c.

C. 10. lieu. *Alexandre nôtre Predecesseur ordonna autrefois*

autrefois dans le Concile de Tours, contre les Religieux qui ſortent de leurs Cloîtres, pour apprendre les Loix ou la Phyſique, que ſi dans deux mois, ils ne retournoient dans leur Monaſtere, que tout le monde les évitât comme des perſonnes retranchées de l'Egliſe, & qu'on leur refuſât méme de les entendre, voulans ſe juſtifier dans quelques cas dont ils pourroient étre accuſez. Mais étant de retour, ils ſe doivent tenir humblement, les derniers de tous les Freres, principalement dans le Chœur, ſoit à table, ſoit dans le Chapitre, comme par tout ailleurs, & qu'ils ſoient exclus à l'avenir de la promotion aux Charges, ſi ce n'eſt que le S. Siege Apoſtolique uſe envers eux de miſericorde. Or comme quelques-uns de ces Coureurs prenoient toûjours quelque beau pretexte pour leur excuſe, à cauſe des differentes opinions de quelques-uns : Naus voulons déſormais qu'ils encourent effectivement Sentence d'excommunication. Nous voulons & mandons expreſſément, que tous ceci ait ſon entier effet, entant que tels Excommuniez, ont comme tels, encouru les Cenſures Eccleſiaſtiques, qu'ils ſoient dénoncez publiquement dans leurs propres Dioceſes & Chapitres, que dans les autres Dioceſes où ils pourſuivent leurs études. Mais d'autant que nous deſirons ſur tout l'avancement dans la Theologie, afin qu'ayant étably beaucoup de lieux pour y étre enſeignée, elle produiſe pluſieurs Theologiens, afin que la Foy Catholique ſe voye munie d'un rempart inexpugnable, rempli de braves Combatans par la valeur deſquels, elle puiſſe reſiſter à ceux

qui s'élevent contre elle. Nous voulons que nôtre Commandement s'étende jusqu'aux Archidiacres, aux Doyens, aux Prebandiers, aux Prévôts, aux Chantres & aux Clercs, qui font quelque figure dans l'Eglise, tout de méme qu'aux Prêtres, s'ils ne se rendent à leur premier devoir dans moins de 60. jours. Et telle est nôtre volonté & nôtre commandement, & que sans aucun appel, le tout soit ponctuellement executé. De plus, il est absolument
C. 9. *défendu à tout Soûdiacre, & à tout Prêtre d'appliquer le feu, ou de faire quelque incision, bien que cette derniere soit la plus aisée dans la Chirurgie, comme est celle de saigner, &c.* Que si le Concile défend des choses si faciles, il n'y a point de doute, qu'il n'y comprenne les plus dangereuses: mais nos Ecclesiastiques qui pratiquent la Medecine avec une temerité indigne de leur état, en imposant au menu peuple soûs le masque d'une fausse charité, mépriseront sans doute cette ancienne Censure de l'Eglise. C'est pourquoy je les laisse au jugement du grand Dieu à qui il faudra un jour qu'ils rendent un compte de leurs paroles & de leurs actions criminelles.



CHAPITRE V.

Des Femmes qui ſe mélent d'exercer la Medecine & la Chirurgie.

DAns l'explication que j'ay à faire touchant les Erreurs populaires, ou du moins de celles qui ſont ordinaires à pluſieurs perſonnes du menu peuple, j'ay crû devoir parler icy en faveur des femmes, tout autant que je pourray, ainſi que je viens de le faire en diſcourant des Eccleſiaſtiques. Et encore que la choſe ne ſoit pas d'une ſi grande importance, il n'eſt pourtant aucun Medecin tant ſoit peu connu, ny Chirurgien qui ne doive avoir quelques bons ſentimens pour un ſexe, qui ſemble n'être né que pour prendre ſoin des hommes, auſſi bien que pour leur obeïr, & qui s'occupe tout entierement à ſoulager les malades, tant à faire proprement leurs lits, leurs boüillons, leurs conſumez, leurs orges mondez, leur lait d'amandes, que les autres remedes propres à diverſes maladies. Il emploit, dis-je, ſon tems à la Chirurgie, ſur tout pour ce qui regarde les tumeurs & les ulceres. Mais il faut que ce beau Sexe aprenne que ces deux dernieres eſpeces de maladies, demandent une longue experience pour en connoître bien auparavant toutes les differences,

à ſavoir lorſque l'ulcere eſt ſimple, ou quand il eſt corroſif, accompagné de carie de l'os, ou d'une grande pourriture, ou enfin quand il eſt d'une ſi grande malignité, qu'il ronge toutes les parties qui luy ſont voiſines, ou lorſqu'il eſt joint à quelque fiſtule, &c. De plus, la varieté des remedes & des circonſtances qui ſurviennent dans leur cure, rend cet Art fort trompeur, bien incertain, & entierement conjecturable ; & toutes ces circonſtances ne pouvant étre connües que par un habile Medecin, ces petites femmes n'ont que faire d'y mettre le nez avec autant de hardieſſe, & avec autant de temerité qu'elles font. De plus, elles ont coûtume de tirer leurs remedes ordinaires, de je ne ſay quels Livres en Langue vulgaire, ou bien de ſe ſervir de ceux qui leur ſont communiquez, & aprés cela elles s'imaginent d'avoir des remedes rares pour toutes ſortes de maux, tandis que Galien dans ſes Livres de ſa Methode, nous avertit de diverſifier les remedes par raport aux perſonnes, à la partie malade & aux autres circonſtances. Car dans quelques-uns le medicament deterſif deviendra ſuppuratif, comme l'Encens, pendant que dans d'autres perſonnes le méme remede fera ce que font les carminatifs. Le méme Galien donne l'exemple d'un Chirurgien, qui dans un ulcere où il voïoit une grande putrefaction, n'appliquoit que le Verd-de-gris, comme étant tres-deterſif ; cependant plus il s'en ſervoit, plus auſſi la pourriture s'aug-

mentoit, à cause que la violence du remède surpassoit la grandeur du mal. Et le méme ulcere à la cuisse, exige un remede tout different de celui qui est dans la poitrine, ou dans quelqu'autre endroit, à cause de la nature differente des parties. Or j'accorde volontiers aux femmes la permission d'exercer la Medecine & la Chirurgie, & je crois qu'elles feront bien toutes les deux, pourveu qu'elles sachent les differences des ulceres, non moins que leurs causes, leur vraye methode, le bon usage des suppuratifs, des detersifs, des âges, des temperamens & des autres circonstances. Mais comme tant de choses ne peuvent s'apprendre qu'aprés beaucoup de travail & de veilles, j'auray bien de la peine à me laisser persuader qu'elles puissent les bien concevoir, non plus que de tenir tout ce qu'elles promettent. Mais parce qu'un Medecin ne se doit mettre guere en peine de savoir qui sont les Medecins, ny combien il y en a qui font ce métier, nous ne parlerons pas davantage des femmes, nous contentans d'avoir fait connoître au peuple les Erreurs dont il est tout rempli ; c'est pourquoy nous ne dirons que fort peu de chose touchant les autres personnes.

CHAPITRE VI.

Des Charlatans.

IL y a une autre ſorte de gens, qui ſemblent n'étre nés que pour ſervir de riſée dans cet Art, ſe diſant Empiriques, appelez par les Anglois & par les Italiens, *Saltimbanques*, par les François, *Charlatans.* L'un deſquels avoit coûtume d'appeler l'Angleterre ſa bonne mere nourrice. Et c'eſt une choſe merveilleuſe, de voir que quantité de gens ſe montrent ſi prudens dans le choix des Medecins, juſques-là qu'ils n'oſent pas ſe fier à aucun de cette Profeſſion nouvellement arrivez dans leur Ville, qu'aprés un fort long-tems ; & cependant ils ne peuvent ſe défendre de s'abandonner d'abord entre les mains d'un Charlatan dés qu'il y a paru, quoy qu'on ſache qu'il n'y doit étre que pour quelques ſemaines. J'ay méme remarqué pluſieurs fois, que bien de gens du menu peuple, ont donné ſouvent avec gaïeté une bonne ſomme à ces fripons, bien que dans la ſuite, étant queſtion de payer les remedes d'un Apoticaire, ou les viſites d'un Medecin, aprés leur gueriſon, ils s'en excuſoient ſur leur pauvreté. Remarqués qu'il y a dans les autres parties de l'Univers, certains hommes ſans aucune reputation, qui ſont

censés indignes de la moindre Charge dans les affaires duPublic,encor que leur industrie leur ait fait amasser beaucoup de bien : Il est bien vray que dans l'Angleterre, ces petis Messieurs tandis qu'ils courent d'un côté & d'autre, sont quelquefois autant estimez que les plus fameux Medecins, & l'on les fait passer pour étre d'un certain Corps de Medecine. Il faut savoir en second lieu, que c'est à faux qu'ils prennent la qualité d'Empiriques, puisque les veritables Empiriques du tems passé étoient tres-Doctes, & fort experts dans la connoissance des remedes ; & que Galien reconnoit dans ses Ecrits pour ses Maîtres, lesquels avoient également une parfaite connoissance, tant des remedes que des preceptes de Medecine, & qui se régloient dans la cure des maladies, sur les signes qui donnoient à connoître l'état present du mal, & sur ceux qui en prognostiquoient le succés, y joignant une certaine methode, ou pour mieux dire, un ordre, sans se mettre en peine de rechercher les causes des maladies, non plus que de raisonner sur les principes de la Medecine, qu'ils n'ignoroient pas, mais ils n'en faisoient aucune estime ; car ils étoient tres-Doctes, s'arrétant sur les experiences des Anciens, ou sur celles qu'ils avoient faites eux-mémes : Si nous avions à present des Empi iques de ce caractere, l'on les pourroit souffrir ; car les Medecins ne rejettent point du tout les remedes Empiriques, vû

qu'ils sont compris dans l'ordre Dogmatique de la Medecine, quoiqu'ils y ayent ajoûté le raisonnement, avec la connoissance des causes des maladies; non à la verité à dessein de pouvoir guerir absolument, mais afin de traiter les maladies avec plus de sureté; au lieu que les Empiriques de nôtre tems, ne sont rien moins que ce qu'ils veulent paroître, & plus dignes du nom de Bateleurs, que de celui d'Empiriques, puisque toute leur connoissance, ne s'étend pas plus loin qu'à trois ou quatre méchans petis remedes : car s'ils avoient des remedes capables de guerir où la lepre, où la goute, ou la fiévre quarte, & semblables maladies, nous leur donnerions des éloges qu'ils meriteroient pour telles curations que nous aurions veües. Mais c'est une chose pitoïable de voir qu'en France, en Italie & en Angleterre, l'on ne les trouve fournis que de trois sortes de remedes, à savoir, un Antidote pour les poisons, un Baume pour les playes, & un Onguent pour la brûlure, ausquels ils ajoûtent par fois une pilule qui sent bon. Mais pour les autres remedes purgatifs qu'ils vendent bien cher, ce ne sont bien souvent que quelques garde-Boutiques d'Apoticaires, qui les leur ont vendus presque pour rien. Nous parlerons touchant ces remedes-là aprés avoir donné avis auparavant, que j'en excepte les Chirurgiens Operateurs, qui taillent la Pierre, apelez pas Hipocrate ἐργάτας, & les

Oculistes qui abattent la cataracte, ceux qui guerissent les descentes des boyaux par l'operation, car ils sont necessaires au Public, quoiqu'ils y ait certains Vagabons ou Coureurs dans l'Angleterre, qui osent se vanter de faire telles Operations.

CHAPITRE VII.

Des Antidotes des Charlatans.

LE principal & le plus fameux Antidote des Charlatans, c'est celui contre les venins : Et comme ils nous en promettent des éfets merveilleux, je feray premierement voir son inutilité : secondement son abus : troisiémement sa facilité. Son inutilité consiste en ce que de toutes les maladies ausquelles le corps-humain est sujet, celles des venins sont les moins frequentes dans ce Royaume, soit par leur application exterieure, ou pris par le dedans ; & voila déja le peu de besoin qu'on en a ; car si ces gens-là avoient des remedes assurez contre les maladies les plus ordinaires, comme la lepre & la goute, l'on pourroit les souffrir. De plus, il n'est aucune partie de la Medecine plus abondante en bons remedes, que celle qui traite des poisons, l'on n'a qu'à lire les Livres de ceux qui ont recueilli les receptes des

venins, pour se voir surpris, tant pour leur nombre, que pour leur varieté, tant dans Vveckers, dans Andernaque, que dans plusieurs autres qni en ont écrit. Je dis de plus, qu'il n'est aucun remede capable de resister à tous les venins; j'avance méme que les contre-poisons des Charlatans, n'approchent pas de la vertu du lait de Vache pris par la bouche contre l'Arsenic & contre le Sublimé, qui sont les deux plus reformidables poisons que nous aïons. On en trouve chez les Apoticaires des bien plus excelens que les leurs, comme la Theriaque de l'Ancien Andromaque, & l'Antidote du celebre Mathiole, dans la composition desquels entrent ordinairement les vertus de presque tous les simples. Enfin, il est aisé à tout Medecin qui sait bien la matiere medecinale, & la façon de s'en servir, d'en composer sur le champ des pareils: Car, remarquez, je vous prie, que tous ces grands contre-poisons, ne se tirent pas de toutes les choses opposées à toute sorte de venins. Vû que ny le lait, ny le beurre, ny l'huile, & les autres choses qui resistent contre la malignité de l'Arsenic & des autres venins, n'entrent point dans la composition des Antidotes, puisqu'on les prend de la matiere Medicinale des cordiaux: Car ces sortes de gens veulent que leurs Antidotes ne servent precisément qu'à défendre le cœur contre la malignité du poison, sans pouvoir empêcher qu'il n'agisse & qu'il ne tourmente; Et selon quel-

ques celebres Medecins, le venin de la peste est d'une nature si cachée aux hommes, que son Antidote leur est encor inconnu. Et il y a bien de l'apparence, puisque tous les remedes qu'on ordonne pour ce mal, tendent tous à fortifier le cœur, afin qu'il puisse resister contre la violence de la cause maligne. Ce qui prouve assez la fausseté & l'imposture de l'Antidote des Charlatans, & qu'il s'en faut bien qu'il ne soit universel, comme ils veulent le faire croire. Cela se verifie encore par le bon marché qu'ils en font ; Car, de grace, comment ces Medecins de Theatre pourroient-ils soûtenir de si grandes dépenses, qu'ils sont obligez de faire, tant pour eux, que pour leur troupe, en courans les Païs, si leur Antidote étoit tel qu'il seroit necessaire, l'aïant vû vendre moy-méme seulement que douze deniers monnoye d'Angleterre, aussi bien que leur Onguent de la brûlure & leur Baume. Or comme ces honnêtes Filoux en donnent beaucoup à garder à la populace, & qu'ils se peuvent munir des Antidotes des Apoticaires, avant que d'avaler leurs poisons, pour découvrir leur fourberie, & la vertu de leur Antidote, gardez un chien durant toute une nuit sans luy rien donner, ny huile, ny lait, ny rien de gras qui puisse éluder la malignité du venin, le lendemain aprés luy avoir fait prendre de l'Arsenic, dites à ces Saltimbanques de lui donner leur Antidote, & vous verrez par experience

la verité que j'avance. J'en dis tout autant des hommes qui font des épreuves sur eux-mémes, en prenant du poison devant tout le monde : mais s'ils vouloient l'avaler avec les conditions que je viens de dire, selon le bon éfet que nous en verrions, nous loüerions leur remede : mais je say qu'ils ne montent sur le Theatre pour l'ordinaire qu'aprés midi, & qu'aprés avoir avalé des alimens gras, onctueux, & adoucissans, du lait, & peut-étre aussi quelque Antidote : car des alimens, sur tout le lait, & tout ce qui est gras fortifie l'estomac, & rend inéficace la vertu des poisons : aprés quoy ils ont raison de prendre si hardiment du venin. Ils vomissent tôt aprés dés qu'ils ont tiré le rideau, ou dés qu'ils sont arrivez dans leur chambre. Et voilà comme ils dupent les grossiers, & que leur Antidote est moins que rien.

Leur seconde experience & que le peuple admire si fort, est l'application d'une Vipere sur leur mammelle gauche, sans en ressentir la moindre incommodité, aprés avoir pris de leur contre-poison ; Ce qui jette tous les spectateurs dans l'étonnement, encor qu'il n'y ait que le seul recit de merveilleux, en quoy ils usent de plus d'une ruse. Car premierement selon Matthiole, ces Vagabons savent plusieurs methodes pour apprivoiser les Serpens & Aspics. Secondement, le Climat d'Angleterre produit tels animaux moins veni-

meux que ceux des Païs chauds. Pour preuve de cela, Galien ſe donnoit bien de garde de prendre des Viperes (pour faire ſa Theriaque) au plus fort de l'Eté, qui eſt extrémement chaud dans ſon païs, pour étre alors trop dangereuſes & tres-venimeuſes : Et ces ſortes de Serpens dont la piqueure fait mourir de ſoif, ſeront beaucoup moins à craindre dans ce Royaume, où le plus fort de l'Eté n'approche pas de la chaleur du Printemps d'Italie. Troiſiémement, le monde s'abuſe dans la créance qu'il a, que la malignité du venin ſe communique plutôt au cœur, en appliquant un animal venimeux ſur la poitrine, à cauſe de la proximité du cœur ; mais cela eſt faux, car le venin ſe répand dans le cœur par le cours des veines & des arteres : & pour marque de cela, on n'eſt pas plutôt mordu d'une Vipere, que le ſang du corps en devient tout infecté, & que d'ailleurs, il n'y a dans les mammelles que des petites veines, & qui ne peuvent parvenir au cœur qu'aprés divers détours & de tres-longs chemins. Je dis donc qu'il eſt plus probable qu'en appliquant une Vipere aux pieds (tout éloignez qu'ils ſoient) le cœur en ſera plutôt attaqué, & encor plutôt, ſi c'eſt aux bras, qu'en les mettant ſur les mammelles. Ce qui me fait reſſouvenir de l'Hiſtoire de la belle Cleopatre, où Pierre Victor reprend les Peintres, de ce qu'ils repreſentent cette Dame approchant un Aſpic de ſon ſein : car ſe-

lon Plutarque & Pline, elle l'appliqua sur ses bras, c'est une verité que Zonaras confirme, disant qu'il ne parut autre signe de mort en Cleopatre, que deux meurtrissures sur son bras ; & Cesar méme la fit representer avec un Aspic pendant au bras dans la Statuë qu'il en fit faire, & qui luy servit le jour de son Triomphe. Car il y a dans cette partie des veines & des arteres fort considerables, qui portent dans peu de tems & directement, le poison dans le cœur. Ce qui ne se peut faire par celles des mammelles, pour étre trop déliées & trop embarrassées dans leurs circonvolutions. Il faut attribuer à un plus grand miracle la guerison de S. Paul, si aprés avoir été mordu au bras d'une Vipere dans l'Isle de Malte, il n'en reçût aucun mal, que s'il en avoit été seulement piqué sur le sein ; car il eût eu assez de tems pour prendre quelque contre-poison, ce qu'il ne pouvoit faire, la Vipere l'aïant mordu au bras.

CHAPITRE VIII.

Du Baume & de l'Onguent des Charlatans.

L'On diroit aussi à les entendre parler, qu'ils font des merveilles dans la cure des plaïes par le moïen de leur Baume; où il faut

cependant obſerver que ce ne ſont que des ſimples plaïes dont ils viennent à bout, pour la gueriſon deſquelles il n'eſt beſoin que de la réünion des bords, ſans ſuture; auſſi voit-on de là, que leur pretendu Baume ſe trouve ſans effet dans les vieilles plaïes; Et une telle cure n'eſt pas bien difficile; puiſque pour guerir des plaïes ſimples & recentes, la ſeule ligature ſuffit, tandis que d'un autre côté la nature réünit les parties diviſées par l'entremiſe du ſang, comme d'un Baume excelent. Il ſe trouve auſſi un grand nombre de remedes de cette nature chez les Auteurs, mais entre autres Riolan fait mention de deux excelens, & Fabrice parle encor d'un autre qui n'eſt pas d'une moindre vertu, & que l'on peut voir dans leurs écrits. Riolan a écrit avec Fabrice, & cependant Fabrice a eu ce remede d'un Charlatan, & que l'on appele à preſent *l'Huile d'Eſpagne*, qu'on devroit plutôt appeler, *le Baume de Riolan le Pere*, puiſqu'il en a écrit le premier, afin que le peuple ſache qu'il n'y a rien qui doive ſurprendre dans les remedes des Charlatans, ne faiſant rien que les Medecins & les Chirurgiens ne puiſſent mieux faire qu'eux.

Pour leur remede contre la brûlure, il ne conſiſte qu'à une pomade, ou à du beurre lavé dans le vinaigre, avec le Sel de Saturne. Mais parce que quelques-uns d'entr'eux en viennent juſques-là que de laver leurs mains, ou dans l'huile boüillante,

ou bien dans le plomb fondu, il faut aussi en dire quelque chose, afin que le menu peuple ne s'imagine que les Medecins ignorent cela. Albert le Grand nous a donné plusieurs façons de le faire. Premierement, prenez, dit-il, de la cole de poisson & de l'alun en égale quantité, faites dissoudre le tout dans du vinaigre, dont frotez ensuite vos mains, & vous ne sentirez pas le feu. Secondement, prenez de la chaux, & faites-là dissoudre dans une décoction de féves, en y ajoûtant quelque peu de mandragore & de la mauve sauvage, mêlez bien le tout, & frotez avec cela le creux de vôtre main, qui étant devenuë séche, pourra prendre des charbons ardens sans se brûler. Troisiémement, prenez du suc de mauve sauvage, un blanc d'œuf, de la graine de l'herbe aux puces, de la chaux avec du jus de *Psyllii.* refort. Mélez le tout avec un blanc d'œuf, faites une onction dessus vôtre main, laquelle deviendra insensible au feu, & sur laquelle le soufre vif enflamé ne fera aucune impression. Et selon Cardan, si l'on lave sa main dans sa propre urine, elle pourra toucher impunément le feu. Il y a encor quantité d'autres remedes, qui par leur substance lente & froide font, que ny l'huile, ny le plomb fondu, ny les autres choses ardentes, ne sauroient endommager, ny faire la moindre impression, à cause que toutes ces choses glissent aussi-tôt : car autrement la brûlure s'en

s'en ensuivroit à la fin. Ajoûtons ici l'autorité du celebre Dulaurens. *Ceux*, dit-il, *qui sans se brûler mettent des charbons allumés dans leurs mains, ont coûtume de les froter auparavant avec certains sucs, & par le moyen desquels ils se défendent de l'ardeur du feu durant quelques tems. Et si nous en croyons Pline, il y a une si grande vertu dans un blanc d'œuf, que le bois qui en est froté devient comme incombustible. Il en est de même de l'Alun, dont on auroit froté du bois. C'est de quoy nous en fournit un bel exemple Archelaus, General de l'Armée de Mitridate, qui ne pût jamais mettre le feu à une Tour de bois qui appartenoit à Sylla son ennemi, qui l'avoit fait froter avec de l'Alun. Les sucs mucilagineux des mauves, guimauves, de pourpier, & de la mercuriale, resistent merveilleusement bien contre le feu. Ce qui est confirmé par Albert le Grand; quand il dit, si vous frotez vos mains avec les sucs de mauve sauvage, avec un blanc d'œuf, avec l'Alun dans du vinaigre, vous pourrez toucher le feu sans nul risque Si quelqu'un, poursuit-il, lave ses mains avec du vif argent, éteint dans le vinaigre, & un blanc d'œuf, le feu ne luy fera aucun dommage. Et pour faire voir combien ces Imposteurs en donnent à garder aux plus grossiers, c'est qu'avant que d'avaler leurs poisons en presence de toute une populace, ils ne manquent pas de munir si bien les tuniques interieures de leur ventricule, en avalant de l'huile & du beurre, ou avec des contre-poisons, qu'ils ne font que glisser sur les*

L. de Strumis. c. 4.

mémes tuniques, sans s'y arréter. Et voilà ce que nous en dit Dulaurens. Mais comme ces Hableurs donnent presque pour rien leurs remedes, & que ceux qui les achetent ne s'en servent presque jamais, & que cela ne porte pas grand préjudice aux Medecins, nous n'en dirons pas davantage.

CHAPITRE IX.

De ceux qui se ventent d'étre de la secte de Paracelse.

LEs avis que nous venons de donner, me font ressouvenir d'avoir vû à Londres, des affiches de certaines gens qui font profession de l'Art de Paracelse, & qui en méme-tems, promettent de faire plusieurs effets merveilleux, sur les belles choses qu'ils ont apprises en courant le païs, quoy qu'à la verité un homme doüé d'un peu de genie & qui aime l'étude, n'en puisse plus apprendre dans son cabinet, en lisant avec assiduité les bons Auteurs. Ces sortes de gens pour mieux cacher leurs ruses, se couvrent du nom de Paracelse, de qui ils n'ont peut-étre encor lû les écrits ; encor moins y ont-t-ils, je crois, compris quelque chose ; car il est constant qu'aprés Paracelse, il n'y a eu absolument aucun parfait Sectateur de son

Art. Mais enfin l'on en eſt venu juſques-là, que ces gens veulent paſſer, & ſe ventent d'être parfaits Chymiſtes. Mais voïons en peu de mots, la difference qui ſe trouve entre l'Art de Paracelſe & celuy de la Chymie. Premierement, celle-cy de ſa nature n'eſt point un Art, mais plutôt une preparation des médicamens, laquelle proprement regarde la Pharmacie, & que c'eſt dans elle ſeule qu'on en doit traiter. La Chymie, dis-je, bien loin d'avoir eu pour Auteur Paracelſe, elle l'a precedé d'un grand nombre de ſiecles : Et ſi elle eſt venuë dans quelque perfection, ç'a été par les ſoins de Raymond Lulle, de Villeneuve & de pluſieurs autres Grands Hommes, dont nous avons des excelens remedes Chymiques, comme Eaux, Quinteſſences, Baumes artificiels, &c. Et cependant ils ſuivoient tous la Methode Galenique, qui ne déſaprouve point du tout la preparation des remedes Chymiques, mais ſeulement les fourberies qui s'y commettent ſous ce nom ſpecieux, par mille Impoſteurs qui ſe couvrent du manteau de Medecin Chymique. Mais bien que la Secte de Paracelſe ſe ſerve ſouvent des remedes Chymiques, elle ne rejette pas pour cela les remedes Galeniques, comme il ſe peut verifier par quantité des écrits du méme Auteur, & méme dans les Ordonnances, où il met en uſage des remedes qui n'ont point paſſé par la Chymie, puiſqu'il les donnoit tous entiers, aprés

les avoir ſeulement mélez les uns avec les autres. Tant il eſt vray que dans cette partie de la Medecine, qui eſt toute deſtinée pour la preparation des remedes, Paracelſe ne paroit pas plutôt affecter un parti qu'un autre ; quoy qu'il ſoit vray d'ailleurs qu'il fait tous ſes efforts pour renverſer entierement la Doctrine de Galien, en introduiſant une nouvelle Phyſiologie, dans laquelle il donne d'autres principes ſurprenans, des étres, de la formation de l'homme & des nouvelles cauſes des maladies. Et c'eſt en quoy il fait conſiſter ſa Pathologie ; & enfin en formant une nouvelle methode de guerir, dans laquelle pour réüſſir, il ne fait aucun ſcrupule d'emploïer les eſprits tenebreux, les paroles & les actions magiques : car ſelon ſa Doctrine, l'on doit procurer la gueriſon par quelque artifice que ſe puiſſe étre, ſoit par l'entremiſe des Demons, ſoit par l'aide des Agens naturels, ſoit par celuy des remedes Chymiques ou Galeniques. Que Paracelſe n'ait été Magicien, l'on n'a qu'à le voir dans pluſieurs de ſes Ouvrages. Mais comme cet Art eſt & fort long & tres-difficile, on ne me perſuadera jamais, que nos Charlatans ſoient des veritables Sectateurs de Paracelſe. Et je donne avis au Public que les écrits qui courent, ſous le nom de Pierre Severin Danois, de Quercetan, &c. ne ſont nullement de la nature de ceux de Paracelſe, mais plutôt un ramas de certaines fables

pleines de fourberies de quelques Imposteurs.

CHAPITRE X.

Qu'un Medecin ne doit pas ignorer la Chirurgie.

JE ne say pourquoy ny comment, les malades ont plus de confience à un Chirurgien qui se méle de faire la Medecine, qu'à un Medecin qui exerce la Chirurgie : car il y a plusieurs lieux, sur tout à la campagne, où les Chirurgiens font ordinairement tous les deux : or il est aisé de montrer que la Chirurgie doit étre connuë d'un parfait Medecin. Mais il faut auparavant distinguer quel est cet Art en luy-méme, ou selon l'usage du siecle, ou pour mieux dire, par l'abus de nôtre siecle. Je dis donc, qu'il y a trois parties de Medecine pratique, dont l'une guerit par le regime de vivre, la seconde par les medicamens, & la troisiéme par l'operation de la main, appelées la Diete, la Pharmacie, & la Chirurgie. Il n'est guére de maladies qui n'aïent besoin de toutes trois. Par exemple, le traitement de la fiévre chaude, regarde precisément le Medecin, comme tout le monde sait, dont le principal remede est la saignée, qui se doit faire par un Chirurgien ; il en est de

méme des autres maladies. Les Tumeurs au contraire, & les Ulceres que l'on croit devoir étre traittées seulement par les Chirurgiens, ne sauroient étre gueries, à moins qu'on ait purgé auparavant les corps, & fait observer un bon regime aux malades ; & voila la Diete & la Pharmacie emploïées par l'ordre des Medecins, plutôt que par celuy des Chirurgiens. On peut conclurre de là qu'il n'y a aucune maladie interne ou externe, qui ne devienne également l'objet, & de la Chirurgie & de la Medecine, en parlant comme je fais ici, selon l'opinion du vulgaire, qui met une grande difference, entre la Medecine & la Chirurgie. D'où l'on peut conclurre qu'à parler juste, les seules operations manuelles constituent la qualité de Chirurgien, ainsi que cela se pratiquoit autrefois ; bien qu'à present cet ordre soit tout changé : car nous voïons que la Chirurgie s'attribuë la gloire de pouvoir guerir cinq especes de maladies, à savoir, les Tumeurs contre nature, les Playes, les Ulceres, les Luxations & les Fractures, dont les trois premieres sont à bon droit du ressort des Medecins, & que c'est dans leurs cures que leur Methode rationelle paroit avec plus d'éclat, & Galien luy-méme ne commence-t-il pas sa methode de traiter, par la cure des Ulceres, pour la finir par celle des Tumeurs. Et encor que les Chirurgiens fissent autrefois un Corps à part, & les Medecins le leur aussi, ils n'en étoient ja-

mais venu jusques-là, que de s'attribuer la guerison des maladies externes. Mais que ces sortes de maux, appartiennent à la contemplation Medecinale, l'on n'a qu'à faire reflexion qu'ils arrivent aussi bien aux parties externes, qu'aux internes. Il n'est point de Tumeur contre nature, qui ne puisse arriver dans les parties les plus cachées du corps : Car la phrenesie est-elle autre chose qu'un Phlegmon, ou bien un Erysipele du cerveau ? La Plevresie qu'un Phlegmon, ou un Erysipele de la Plevre ? Le foye & la rate sont-t-ils pas sujets aux Phlegmons, aux Erysipeles, & aux Skirres ? Ne pullulle-t-il pas, dis-je, toute sorte d'Ulceres dans toutes les parties interieures ; mais entre autres, celuy de la poitrine, appelé Phthisie, si frequent parmi les Anglois. Or ceux qui ont fait des Traitez de Chirurgie, expliquent les Ulceres & les Tumeurs, sans aucune determination de partie, & à moins qu'un Medecin n'ait une methode & une connoissance generale pour le traittement des Ulceres & des Tumeurs ; & qu'il ne découvre leurs differences, leurs causes, leurs signes, avec leur prognostic, difficilement pourra-t-il procurer la santé aux parties internes, lorsqu'elles en seront attaquées. Il luy est donc de la derniere necessité de les connoître : ainsi, si à cause de son érudition & de sa profonde doctrine, il en a une plus parfaite connoissance, que n'en a bien souvent un Chirurgien, qui n'est point obligé

d'y être si savant que luy, pourquoy, je vous prie, le même Medecin ne pourra-t-il pas pratiquer la Chirurgie de la même maniere qu'il fait la Medecine, en prescrivant les remedes propres, & en laissant l'application au Chirurgien. Que si j'en parle de la sorte, c'est que j'en ay sujet, puisqu'il est certain que tout ce qui a été écrit sur la Chirurgie, qui merite nos éloges depuis Hippocrate jusqu'ici, ç'a été toûjours par des celebres Medecins, si nous en exceptons quelques Auteurs nouveaux qui tous ne nous ont rien donné que des redites, en nous chantans toûjours la même chanson. Oüi, un Medecin doit être intelligent & fort expert, sur le Traité qui comprend les operations Chirurgicales, parce qu'aucun Chirurgien ne devroit les exercer sans l'avis & sans le conseil d'un Medecin. Ce qui s'observe avec la derniere exactitude, au delà des Païs maritimes. Il y a d'autres endroits, où il n'est nullement permis de pratiquer la Chirurgie, si l'on n'est Docteur en Medecine ; coûtume à la verité également bonne & loüable.



CHAPITRE XI.

Savoir s'il eſt permis à un Medecin de compoſer luy-méme les remedes qu'il ordonne.

DE plus, un Medecin eſt obligé d'étre fort expert dans la Pharmacie, qui conſiſte dans le choix, dans la preparation & dans la compoſition des medicamens ſimples ; car il ne ſe rencontre que trop aujourd'huy d'Apoticaires fort peu habiles dans ce Métier, auſſi bien que dans les operations propres à cet Art, & s'ils ne laiſſent pas neanmoins de faire hardiment la Medecine, à cauſe qu'il leur ſemble d'étre quelque choſe, pour avoir fait leur apprentiſſage ſous quelque Maître qui n'en ſavoit pas trop. Mais ce qui les gâte le plus, c'eſt qu'ils ſe ſervent trop temerairement de certaines ordonnances des Medecins qu'ils conſervent depuis long-tems. Il y a je ne ſay quels Medecins, qui croiroient faire tort à leur eſtime, de preparer eux-mémes leurs remedes ; ſi les Apoticaires s'obligent par un ſerment ſolemnel d'executer leurs ordonnances, c'eſt afin de de les delivrer de cette peine. Cette coûtume a prévalu depuis le ſiecle de Galien jusqu'au nôtre, & Galien luy-méme *7. de med. ſecund. locos, c.3.*

memi- nit Paphyli Pharmacopolæ. Et Horat. in Satyr. 6. Epide.

diftingue le Medecin, d'avec les Herboriftes, & d'avec ceux qui faignent, qui font des onguens, ou qu'on appele Serviteurs des Medecins. Mais pourtant l'Hiftoire de Philipe Medecin d'Alexandre le Grand, fait affez voir que c'étoit alors l'affaire des Medecins, de compofer eux-mémes, leurs remedes. Ce qui fe confirme par les écrits de Galien qui faifoit luy-méme la Theriaque, Pachius, faifoit de fes mains le remede appelé *Hiera*. Horace Augene loüe fort le Medecin qui compofe luy-méme fes remedes. Plantius raporte que Fernel ce celebre Medecin de Paris, faifoit luy-méme les remedes qu'il donnoit aux malades. C'eft pour cela qu'il faut, comme je crois, diftinguer & le tems & les lieux : car nous favons que Galien faifant la Medecine à Rome, ne compofoit pas luy-méme fes remedes, comme il avoit coûtume de faire à Pergame ; parce qu'il y avoit des gens deftinez pour en faire les preparations. Il eft vray que dans le fiecle, où la Medecine commença d'étre en vogue, les Medecins faifoient l'un & l'autre, mais fe trouvant accablez par la multitude, ils en laifferent le foin à leurs Serviteurs, comme font aujourdhuy les Apoticaires, à l'égard de leurs Garçons & de leurs Apprentifs. Et voilà comme infenfiblement la Profeffion des Apoticaires s'eft établie. Rien n'empéche pourtant que les Medecins ne puiffent, quand il leur plaira, faire eux-mémes la preparation de leurs

remedes. Les exemples que nous avons raportez, aussi bien que la raison, font assez voir que ce n'est pas au dessous d'eux; car il est certain que les remedes guerissent les maladies sans Medecins, ce que luy ne sauroit faire sans eux. Donc la nature des remedes, l'emportera au dessus de luy, il ne fera par consequent rien qui soit indigne de son caractere, en les preparant & en les composant, puisqu'il n'est proprement que le fidele Ministre de la Nature. Mais parce qu'il faut s'accomoder aux lieux, & donner quelque chose à la coûtume qui a separé les Apoticaires d'avec les Medecins, aucun d'entr'eux ne doit faire trafic des remedes, se contentant d'en preparer quelques-uns pour son usage particulier, en laissant les autres aux soins & à la conduite des Apoticaires qui ont de la probité.

CHAPITRE XII.

De ceux qui se ventent d'avoir des secrets.

PUisqu'il n'y a rien ici bas qui soit dans sa derniere perfection, il se peut faire aussi, que plusieurs se ventent d'avoir quantité de beaux secrets, & qu'ils ne veulent dire à qui que ce soit ; & c'est

en quoy ils agissent avec bien de pruden-
ce ; n'étant que des remedes vulgaires.
Disons donc quelque chose de ces preten-
dus secrets, afin de désabuser le monde
de ces sortes de gens qui s'étudient à luy
imposer ; en ventant des remedes qu'ils
disent avoir inventez eux-mémes, quoy
qu'à la verité ils soient connus d'un cha-
cun, & dont neanmoins on a de la peine à
en découvrir l'imposture. Il faut donc con-
siderer premierement, qu'il y a trois cho-
ses dans la cure des maladies, à savoir,
la connoissance du mal, la bonne metho-
de & l'usage des indications, sans lesquel-
les l'on ne sauroit jamais bien faire une
juste application d'aucun remede ; car les
medicamens peuvent operer des merveil-
les entre les mains d'un homme sage &
prudent ; comme au contraire ils ne sont
pas moins à craindre que l'épée entre les
mains d'un furieux, appliquez par un im-
posteur ; je veux dire qu'ils sont salutai-
res pour celuy qui en fait un bon usage,
& pernicieux pour ceux qui s'en servent
mal à propos, à faute de ne connoître ny
la nature de la maladie, ny la maniere de
la guerir. Secondement, il faut qu'un
Medecin sache la matiere medicinale, aussi
bien que la façon de composer les medi-
camens, pour qu'il puisse satisfaire aux
indications dés qu'il aura découvert la
nature du mal. Aiant une parfaite con-
noissance de ces quatre choses, savoir de
la maladie, de la methode de traiter, de

la nature des remedes, & la maniere de les composer; il n'aura que faire de recourir à tous ces pretendus secrets, parce qu'alors il sera capable d'en prescrire d'aussi bons, pour ne pas dire meilleurs, que tous ceux qui font tant de bruit dans le monde. Je me souviens d'avoir lû dans l'Histoire, que le celebre Capivacius étant prié par les Alemans de leur communiquer ses secrets, les renvoïa aussi-tôt à la la lecture de sa pratique, leur disant que c'étoit-là qu'ils les trouveroient, quoy qu'en verité son Livre ne contienne rien en soy de caché, ny de secret. Je me souviens encore d'avoir oüi dire au fameux Varandé, Professeur Royal de Montpelier, que de tous les remedes ceux-là étoient les meilleurs, qui n'étoient nullement secrets, mais fort connus de tout le monde, par les épreuves certaines & par les experiences reïterées qui en avoient été faites. Et voilà qui est bien dit. Mais épluchons un peu à present, quelle est la nature de ces secrets, qui ne peuvent être tout au plus que simples ou composez. J'avoüe d'abord que nous ne savons pas encor bien toutes les vertus des simples, y en aïant un grand nombre qui nous sont inconnües. Mais si quelqu'un à force de faire des épreuves, a découvert la vertu de quelque remede simple, dont on auroit ignoré jusqu'ici la bonté, il y a de la justice de loüer cette découverte, comme étant un embelissement à l'Art de guerir, comme celuy qui

In Epist. Scholzii.

mit le premier en pratique la vertu vomitive de l'Antimoine, & celuy qui trouva la composition & l'éficace de la poudre à Canon ; Celuy aussi qui mit le premier le Jalap en usage. Tous ceux-cy, dis-je, pouvoient se vanter avec justice d'avoir de tres-beaux secrets, & quiconque en a de cette force, merite assurément des grands éloges : Et ma pensée n'est pas qu'on en doive admettre d'autres. Quant aux remedes composez de la matiere ordinaire des simples, ainsi qu'on a de coûtume de faire, l'on ne les doit pas mettre au rang des secrets, encor qu'un Medecin s'en fasse un usage particulier, & dont il ne veut pas dire la composition ; car tout Medecin savant & expert peut, quand bon luy semblera, en faire des pareils sur le champ, avec les mémes drogues, & de la maniere qu'il voudra. Et c'est de là que ceux qui s'amusent à copier les remedes dans les Livres de Medecine, & qu'il ne se trouve que trop d'ignorans qui affectent de bien cacher les leurs, de peur qu'en les manifestant aux autres, on n'en rit. Et c'est pour cela que plusieurs, tant hommes que femmes, sur tout dans ce Païs, où l'on ne s'occupe qu'à amasser des receptes : Et comme ces sortes des remedes n'ont rien en soy de considerable, n'étant d'aucune valeur, & lesquels bien souvent sont venus de quelque Medecin, dont il s'est servi le premier, & dont il ne faisoit ny secret, ny mistére. Que s'ils sont bons, on ne

doit pas pour cela les faire passer pour des secrets, puis qu'un Medecin savant & expert, en peut preparer des semblables, & bien souvent beaucoup meilleurs par le divers mélange de la matiere medicinale, à peu prés comme nous voïons, que les mots se forment des lettres diversement rangées. Il me souvient qu'une personne aprés m'avoir fait un grand mystére d'une ordonnance qu'il disoit tenir d'un grand Medecin qui étoit mort, me la montra enfin, dont la composition impertinente me fit éclater de rire. Elle avoit été faite pour sa femme, mais en vain, car je luy persuaday de la mettre entre les mains de l'Apoticaire qui n'en prepareroit que la troisiéme partie. Ce qu'aïant fait, cette femme en fût suffisamment & abondamment purgée. J'en ay vû encore bien d'autres, qui se communiquoient les descriptions de la biére purgative, s'imaginant étre meilleures que celles qui ont été ordonnées par les Medecins, mais l'évenement fait voir tout le contraire.

CHAPITRE XIII.

Des Medecins qui passent pour étre heureux.

PLusieurs d'entre ceux qui exercent la Medecine, passent dans l'esprit du

menu peuple pour fort heureux, bien qu'ils ſoient ſouvent peu chargez de Science ; Et certes on a raiſon de dire, que la Fortune rit agréablement à ceux qui ont trouvé le ſecret d'amaſſer des richeſſes & les autres commoditez de la vie, en exerçant un Art qu'ils n'entendoient pas bien. Cela n'empêche pas neanmoins que ceux qui ſe confient à telles gens, ne ſoient malheureux : C'eſt par l'Art que les maux ſe gueriſſent, & point du tout par la Fortune, puiſqu'on n'en peut venir à la parfaite gueriſon, qu'on n'ait auparavant & bien connu la maladie, & fait le veritable prognoſtic. Cela poſé, comment, je vous prie, celuy-là pourra-il jamais rétablir la ſanté, s'il n'a qu'une ſimple & fort legere teinture de la Pathologie & de la Semeiotique, à moins qu'il n'ait deſſein de combatre le mal à la maniere des Andabates, je veux dire à yeux clos. J'avoüe qu'il ſe peut rencontrer certaines maladies tres-aiſées à guerir, que la Nature ſeule peut vaincre, & qui ne laiſſeront pas d'étre chaſſées quoique le Medecin demeure les bras croiſez, en contemplant la méme Nature : Et heureux eſt le Medecin à qui arrive un ſi bon ſuccez. Il arrive quelquefois auſſi, qu'on appele un Medecin juſtement ſur le déclin de la maladie, ou qu'aprés qu'un plus habile homme aura déja ordonné les principaux remedes : Ariſtote appele Fortune la cauſe des choſes qui ſe font par accident. Mais il

il en faut toûjours venir-là, que les maux se guerissent par la juste & legitime application des remedes, laquelle ne dépend nullement du hazart, puisqu'elle reconnoît pour appui le jugement & la doctrine d'un bon Medecin. Et quiconque en use autrement sans avoir une suffisante connoissance de son Art, imite en cela les aveugles qui tirent au blanc : car c'est un pur hazart quand ils l'atteignent. Mais le pis que j'y trouve, c'est qu'aprés telles cures, ces Messieurs entreprennent souvent aprés, des maladies qui de tres-faciles à guerir, les rendent pires qu'elles n'étoient, par leur méchante methode. Hippocrate a eu raison de dire, *que si les medicamens, contre les maladies sont assurez, pourquoy recourir à la Fortune? car autrement tant les remedes, que les choses qui ne guerissent point, aporteront la guerison si on les applique sous les bons auspices de la Fortune.* Mais ce que nous appelons Fortune, me dira quelqu'un, n'est rien autre chose que la divine Providence qui dirige & fait réüssir les remedes des Medecins, quoique peu savans. Mais cela ne suffit pas : car quoique toutes ces choses dépendent absolument de la benediction du grand Dieu, & que c'est de sa seule bonté que nous devons attendre tous nos bons succez ; si est-ce pourtant qu'il n'opere pas d'ordinaire immediatement, mais par l'usage & l'application des remedes : car le tres-Haut, dit Salomon, a créé au Ciel la Medecine, avec ordre d'honorer le Medecin docte, homme

Lib. de loc. in hom.

de bien & fidele. Ce qui prouve assez que Dieu n'a pas coûtume de donner sa benediction aux remedes pernicieux, & appliquez mal à propos. Au contraire, si un Medecin bon ou méchant-homme, connoissant bien la nature, tant des remedes que des maladies, & qu'avec cela il ordonne toutes choses en tems & lieu, selon les Loix de l'Art, l'on n'en doit attendre qu'un fort heureux succez ; car c'est la coûtume du Seigneur, de benir les medicamens suivant le pacte qu'il a fait avec la Nature : Et qui agiroit autrement, il faudroit necessairement attribuer à un miracle l'évenement heureux qui s'en seroit ensuivi, en vertu de la Benediction divine, & que Dieu n'auroit pas moins comblé de ses faveurs immediates, puisqu'il auroit fait par sa pure bonté, que les mauvais moïens naturellement incapables d'arriver à une bonne fin, n'auroient pas laissé d'avoir une issuë toute contraire à l'ordre que Dieu a établi dans la Nature. Et quoy que Dieu le puisse faire, quand bon luy semblera, il ne fait que fort rarement des miracles de cette nature, selon qu'il est expedient pour sa plus grande gloire. Concluons donc, que c'est plutôt l'opinion des hommes, sur tout de la populace, qui attribuë à la Fortune le recouvrement de la santé, au lieu de croire que cela arrive souvent, de ce que les maladies ne sont point dangereuses de leur nature, bien qu'elles paroissent d'abord pleines de danger, & que d'ailleurs ces pretendus Mede-

cins heureux, ont coûtume de faire les maux beaucoup plus grands qu'ils ne ſont en effet, dans la vuë que ſi les malades en rechapent, ils en aquierent plus de reputation ; & ſi par malheur ils en meurent, ils aïent ſujet de dire aux parens & amis, qu'ils l'avoient bien prédit, & qu'aprés le bruit ſe répande par tout, que les malades ne ſont peris que par la violence extréme du mal, & point du tout par aucune faute du Medecin. Auſſi ordonne-t'on aſſez ſouvent une grande quantité de remedes fort inutiles pour une bien legere maladie, comme ſi elle étoit fort dangereuſe, & tout cela aux dépens du pauvre malade à qui il vaudroit ſouvent mieux de ſouffrir ſon mal ſans y rien faire.

CHAPITRE XIV.

Des Medecins qui paſſent pour fort experimentez.

IL y a auſſi d'autres perſonnages, qui pour ne paſſer dans le monde pour ſavans, ne laiſſent pas d'étre eſtimez, à cauſe de la grande experience qu'ils diſent avoir aquiſe dépuis le tems qu'ils ſont la Medecine. Et voilà le ſeul motif qui porte le menu peuple, d'avoir quelquefois plus de confiance en ceux-ci, quoique ſimples Chirurgiens ou Apoticaires, que

non pas en d'autres plus habiles. L'experience est assurément fort loüable, tres-utile & tout-à-fait necessaire pour tous ceux qui se mêlent de la Medecine ; mais il faut en méme-tems tomber d'accord, qu'à moins qu'un homme ne soit savant ; plein d'érudition & de jugement, il ne sauroit se l'aquerir que tres-difficilement. Et pour nous convaincre de cette verité, l'on n'a qu'à considerer que ceux qui l'ont exercée les 20. ou 30. années, n'oseroient se venter en conscience, d'avoir une experience indubitable de quoy que ce soit. Or l'experience se définit une memoire & une observation de quelque chose qu'on a vû arriver tres-souvent de la méme façon. Et c'est ainsi qu'on a découvert les facultez de certains medicamens, comme de l'Agaric qui évacuë la pituite, de la Rhubarbe qui purge la bile. Et quoique nous soïons redevables à l'experience de ces découvertes, elle ne suffit pas pour pouvoir guerir : car il faut outre cela l'experience qui consiste dans les diverses natures des maladies, aussi bien que dans leurs signes & dans la bonne methode qu'il faut tenir pour chasser le mal. Et c'est pour cela seul que l'experience destituée de doctrine & de raisonnement, est remplie d'incertitude, n'étant tout au plus que conjecturale. Et quand un homme saura que la Rhubarbe purge la bile, dequoy luy servira cette connoissance pour un malade, s'il ne sait en méme-tems, en quelle espece de maladie elle convient, quand & comment,

s'il n'eſt ſavant Medecin & bien expert dans ſon Art. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Hippocrate nous a dit que l'experience eſt perilleuſe, à cauſe de la dignité & de la nobleſſe du corps humain. Tous ceux qui ont écrit de la matiere Medicinale, aſſurent que l'éncens r'engendre la chair, & cependant Galien nous enſeigne que ſes vertus ſont differentes ſelon la diverſité des parties des corps, étant un remede ſuppuratif dans une de ſes parties, & deterſif dans une autre. Le méme Auteur nous en fournit l'exemple d'un certain Empirique, qui appliquoit ſur un Ulcere, un emplâtre deterſif ; Et comme il aperçût qu'il devenoit tous les jours plus ſale, il s'aviſa d'augmenter la doſe, afin qu'il eût encor plus de vertu : Mais il avoit beau faire, l'Ulcere ſe rendoit de plus en plus rempli de vilainie. Et on ceſſera de s'étonner s'il n'en pouvoit venir à bout, puiſqu'il ignoroit la cauſe d'un ſuccez ſi peu attendu, & qu'il s'arrétoit ſur la ſimple connoiſſance de ſon remede. Qu'on ne s'amuſe donc point à ces Medecins, qui n'aïant fait dans leur jeuneſſe preſque aucunes études, s'occupent entierement à la connoiſſance des remedes, avec un extréme negligence des autres parties de la Medecine. Et l'on peut aſſurer d'eux, qu'ils ne feront jamais bien experimentez, vû que l'experience d'un Medecin, s'étend non ſeulement ſur les remedes ; mais generalement ſur toutes les choſes qui concernent leur bonne adminiſtration. Il eſt encor conſtant qu'un Me-

1. Aph. 1.

decin docte & plein d'érudition, aquerra plus d'experience dans une seule année, qu'un ignorant pendant tout un siecle. Et afin que le monde connoisse avec plus de facilité, qu'il n'y a qu'un Medecin intelligent & docte qui puisse s'aquerir de l'experience, il n'y a qu'à considerer, qu'il n'y a que deux manieres dont cela se fait, à savoir où par l'Histoire, comme quand nous ajoûtons à l'experience que les autres disent avoir faite, en suivant les mémes choses qu'ils ont approuvées. Une telle experience se peut aquerir dans le cabinet par tous ceux qui liront leurs Livres. La seconde est celle que nous avons vuë de nos propres yeux, en aquerant par nos propres observations, une connoissance assurée des choses que nous ignorions ci-devant. La premiere qui s'aprend par le recit d'autruy, ne peut avoir rien de certain, à moins qu'elle ne se voïe soûtenuë par la seconde. Car pour avoir une experience assurée, il y a beaucoup de conditions à garder. Premierement, ce n'est pas assez que la méme chose s'observe une fois seulement ; car, comme l'on dit, une hirondele ne fait pas le Printems, de méme que nous venons de dire de l'Encens, qui ne se rencontre pas partout capable d'engendrer la chair, mais selon la varieté des parties & des temperamens, il produit des effets differens. Secondement, il faut distinguer les choses qui sont actuellement telles, non moins que celles qui agissent par leur propre vertu. Troisiémement, l'ap-

plication d'un remede ſe doit faire dans un certain individu, d'une telle ou telle eſpece, parce que ce qui ſera d'un grand poiſon à cette eſpece, ſervira d'un aliment loüable à celle-là. Mais comme je parle icy de l'experience, qui s'obſerve ſur le corps humain, je preſupoſe auſſi que c'eſt à luy ſeul, qu'il faut appliquer les remedes. C'eſt donc ſur un corps bien temperé qu'il faut premierement les appliquer, enſuite ſur celuy qui eſt intemperé & enfin ſur un malade. Et voilà comme quoy s'y doit prendre celuy, qui fait des experiences. L'on doit en quatriéme lieu faire attention ſi le mal eſt ſimple, ou compoſé, d'autant que les épreuves s'en doivent faire dans les maladies ſimples, & nullement dans les compoſées. Et voilà la grande neceſſité qu'il y a d'avoir une exacte connoiſſance des maladies : car ſi la fiévre s'y rencontre accompagnée d'obſtructions dans les viſceres, & qu'elle cede à la vertu des remedes ; on ignore encore s'ils ſont chauds ou froids, ſi c'eſt la fiévre ou l'obſtruction des entrailles, qui a été la premiere guerie. En cinquiéme lieu, l'on ne doit donner que le medicament dont on a éprouvé l'efficace ; car ſa compoſition & ſon mélange alterent ſes forces. L'eſprit de Vitriol eſt tres-chaud, & cependant nous nous en ſervons pour temperer l'ardeur des fiévres, aprés l'avoir mêlé avec d'autres choſes. L'on voit par là que ceux qui décrivent la compoſition des remedes dans les Livres des autres, ne

ſauroient avoir l'experience de la moindre chose du monde. Sixiémement, l'on doit conſiderer dans les remedes leur ſubſtance, leur quantité, leur qualité, l'âge, le lieu natal, la bonté des mémes remedes & le tems de leur operation, parce que toutes ces choſes apportent une grande alteration à leurs vertus. De tout ce que nous venons de dire, il eſt évident qu'il n'y a que les perſonnes doctes, intelligentes & judicieuſes, capables d'aquerir une veritable experience.

CHAPITRE XV.

De plusieurs gens qui examinent les urines, qui tâtent le poux, & qui preſcrivent des remedes purgatifs.

APrés avoir diſcouru ſur diverſes ſortes de gens qui ſe mêlent de la Medecine, il eſt important de faire connoître icy l'erreur qui leur eſt commune, dans l'inſpection, des urines dans le batement du poux, & dans l'ordonnance des purgatifs; & il n'eſt pas juſques aux petites femmes, qui ne vueillent étre du métier. Mais auſſi qui pourroit s'empêcher de rire de voir ces tétes coëfées toucher le poux. Où il faut remarquer que ces Medecines de nouvelle im-

preſſion ne diſcernent d'ordinaire qu'une ſeule difference de batement, qui eſt la viteſſe & la lenteur du poux, quoiqu'il y en ait une grande quantité d'autres eſpeces qu'un Medecin eſt obligé de bien examiner, ſavoir eſt les ſimples, les composées, les abſoluës, les relatives qui ſe rencontrent dans une & dans pluſieurs pulſations, qui étant examinées ſelon les ſentimens de Galien & des Anciens, il s'en trouveroit plus de deux mille differences. Et nous qui retranchons beaucoup de choſes ſuperflües, nous y en trouvons encor un peu plus de cent. Mais ce n'eſt pas encor aſſez d'en connoître la diverſité, ſi l'on n'y ajoûte auſſi la connoiſſance de chacune en particulier, afin de pouvoir faire un juſte prognoſtic ſur les maladies. Ce n'eſt pas que cela ne ſoit rien difficile : car chaque difference ſe manifeſte d'une maniere qui luy eſt propre, & quiconque l'ignore, ne ſauroit jamais bien connoître par le poux. Et je poſe en fait, que ſi ceux qui s'émancipent de tâter le poux, entendoient faire le ſeul dénombrement des poux, ils en ceſſeroient l'exercice: car les ignorans en ſeroient ſurpris, & ils croiroient que ce ſont des termes de Magie : comme par exemple, *l'Arythmos*, *l'Erythmos*, le *Pararythmos*, le *Meioüros*, dans une & pluſieurs pulſations, le *Capriſans*, *l'imparcitatus*, *l'égal avec inégalité & l'inégal avec égalité*, & bien d'autres differences que je paſſe ſous ſilence, de l'intelligence deſquelles nous parvenons à la connoiſſance des

maladies, & par lesquelles nous faisons un juste prognostic.

On peut raisonner de méme sur les urines dont les differences sont en grand nombre: car il y en a des simples, des composées dans la couleur, dans la consistence, dans les choses qui y sont contenües, & de qui les causes doivent aussi étre connües. Or toutes ces especes sont si difficiles, qu'à peine les ignorans & les femmeletes y pourront comprendre quelque chose: Et cependant les uns & les autres ont coûtume de s'ériger en Docteurs, en ordonnant les remedes purgatifs, & les autres choses concernant cet Art. Je donne avis qu'il n'y a rien de plus aisé que de faire aller à la sele, tant par les purgatifs simples, que par les composés. Il n'y a aussi que celuy qui sait bien son mêtier qui puisse purger selon les regles de l'Art: car les purgatifs étant pour la plûpart contraires à la Nature, ils ne doivent étre ordonnez qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Ceux-là se trompent donc grossierement en loüant, sans distinction, les selles copieuses & en grand nombre, par quelque maniere que ce soit. On peut faire le méme raisonnement sur les autres remedes dont il y en a quantité dans les Auteurs. Ce n'est pas l'abondance des remedes qui fait un habile Medecin, mais bien la belle & bonne methode, qui présupose qu'il s'est beaucoup appliqué & exercé dans la connoissance des maladies, dans la diversité desquelles il s'est aquis une grande experien-

ce, & une veritable methode de les traiter, qui sont des qualitez que plusieurs de ces personnes n'oseroient s'attribuër, encor moins les bons Connoisseurs lés leur accorderoient - ils. Et plût à Dieu qu'on ne vit pas certaines gens reçûs dans les Universitez sujets à la méme erreur, & à transcrire si legerement les remedes contenus dans plusieurs Auteurs nouveaux, pleins d'esprit & de capacité, principalement ceux dont la methode de traiter est fort ingenieuse, & qui ont donné au Public les observations qu'ils ont faites dans leur pratique. Mais je laisse cela au jugement d'un savant & prudent Medecin. Et si je chasse les guépes & les frelons lâches & paresseux, des ruches des abeilles, je ne prétens parler icy que de ces faux Medecins, qui ne font leurs experiences qu'aux dépens de la vie de ceux qui sont assez malheureux pour tomber entre leurs mains, & qui tâchent, mais en vain, d'imiter les veritables & experts Medecins.

CHAPITRE XVI.

De ceux qui promettent de guerir facilement le mal venerien.

J'Ay crû devoir faire un Chapitre entier concernant le mal vulgairement dit Venerien, & lequel ceux qui en sont atteints

cachent toûjours, en l'attribuant à d'autres maladies, à cause qu'il est tres-sale & honteux, suivi de divers & horribles symptomes, & dont plusieurs Auteurs ont fait differens Traittez, par lesquels ils tâchent d'en découvrir la vraïe, la sûre & la prompte guerison. Cependant on a vû courir par le Monde certaines gens qui publient qu'il n'est rien de plus aisé que la cure d'une maladie qui a paru jusqu'ici si difficile à tous les Medecins; & pourvû qu'on y apporte la methode proposée dans leurs affiches, ils se font forts de la guerir entierement dans dix ou douze jours, quelque inveterée qu'elle soit, sans qu'il soit besoin que les malades gardent aucun regime de vie, leur laissant une entiére liberté de vivre comme ils voudront. Voilà certes une methode bien aisée & tres-agréable. Combien y a-t-il de Medecins qui passent aujourd'huy pour fort peu capables d'apporter aucun remede à ce mal, dont ce traitement semble apartenir seulement à quelques Chirurgiens, & aux Charlatans, quoiqu'il n'y ait eu que les Medecins qui en aïent trouvé le secret, où il est besoin de beaucoup d'industrie, tant par les sudorifiques, que pour les frictions, les parfums, & les autres specifiques de ce mal. Non, que je vueille nier que les Chirurgiens savans & experimentez, ne puissent la bien guerir, mais je dis que plusieurs infectez de ce mal, bien loin de guerir entre les mains des ignorans dans cet Art, ils meurent, ou leur mal s'augmente, ou du

moins ils languiſſent le reſte de leur vie; encor que ceux qui les avoient entrepris, euſſent la meilleure intention du monde. J'ay vû méme quelques perſonnes avoir été traitées pour ce mal, aïant ſouffert les grands remedes, & fourni à des grandes dépenſes, qui cependant n'avoient rien moins que ce mal. Et toute facile à connoître que ſoit cette maladie, j'ay été témoin de l'ignorance de pluſieurs qui ont pris pour mal Venerien, certaines douleurs des membres, de la tête & des autres parties du corps. C'eſt icy où je donne cet avis ſalutaire à ces ſortes de malades. Premierement, de fuir le commerce des femmes débauchées, & enſuite de ſe garder des Impoſteurs, ce mal n'étant pas ſi facile à guerir, dont la malignité eſt ſi grande, que s'il eſt negligé long-tems, il corrompt tellement les entrailles, qu'il attire d'autres maux incurables, & entre autres, la Lepre. J'avoüe bien que ſa cure eſt facile dés le commencement, pourvû que le Medecin y apporte tous les ſoins, & le malade la patience avec l'obeïſſance, y joignant un regime de vivre tres-exact. Un mal n'eſt à la verité que fort leger, quand quelqu'un en vient à bout dans peu de tems, ſans faire garder aucun regime, & permettant au malade de ſe divertir à ſon ordinaire, de ſe promener, &c. Et ſi pourtant les remedes propres à ce mal, ne s'accordent pas avec toute ſorte de genre de vivre, parce que le regime de vie pourroit être tel de ſa nature, qu'il ſe trouveroit

contraire aux remedes, & qu'il en empêcheroit l'effet. Il faut de plus bien considerer la diversité des temperamens, ainsi qu'il se pratique dans les autres maladies, afin de pouvoir faire un juste choix des remedes qui y sont propres. Et c'est à quoy plusieurs ne prennent pas garde, il ne faut pas s'étonner aussi s'ils y réüssissent si mal. Ceux donc qui en sont atteints, ne doivent se confier qu'aux Medecins bien experts, si ce n'est qu'ils aïent envie de perdre & leur peine & leur argent, dont ils font de plus grandes largesses à ces fripons, qu'ils ne feroient de la moitié à un Medecin docte & fidele. Mais en voila assez, puisque ce n'est point mon dessein de discourir icy sur la methode de traiter cette maladie, non plus que sur les autres, mon but n'étant que de découvrir au commun du peuple ses Erreurs, afin qu'il ait à l'avenir recours au Medecin dans le besoin ; encor que je sache qu'il y a souvent plus à craindre du côté du Medecin, que de la violence du mal, & qu'il y a des gens qui s'abandonnent au premier venu qui se dit Medecin. Quant à mon particulier, je me mets fort peu en peine, en écrivant cecy, de savoir qui sont, & combien il y a des Medecins qui s'en mêlent, qu'ils soient savans ou non, puisque cela paroit si indifferent aux malades mêmes, qui seuls s'en devroient mettre en peine, en confiant ce qu'ils ont de plus cher dans la vie à des Medecins de nom seulement, sans s'informer s'ils sont doctes,

ou ignorans, pourvû qu'ils leur entendent dire quelques petits mots de Latin, ils seront aussi-tôt persuadez qu'ils sont des grands Docteurs, bien qu'ils ne sachent pas seulement les principes de la Medecine, sans avoir jamais lû Hippocrate ny Galien. Si les malades, dis-je, sont si peu touchez des dangers qui les menacent, à faute de faire choix d'un habile Medecin, pourquoy les Medecins s'en tourmenteront-ils, desquels je ne parleray pas davantage dans ce Livre.

CHAPITRE XVII.

De l'Erreur de ceux qui croient que la Medecine des hommes, differe de celle des brutes.

LEs éloges qu'on donne à la Medecine, de ce que le tres-Haut l'a creée du Ciel, de ce que Salomon & plusieurs autres grands Hommes aprés luy, l'ont loüée, pour avoir été destinée à la guerison du corps de l'homme le plus noble des Animaux. Ces loüanges, dis-je, sont devenuës si communes dans la bouche de tout le monde, que je suis obligé de leur donner rang parmi les autres Erreurs populaires, sans rien diminuer de la necessité, de l'utilité, ny de la noblesse de cet Art, me contentant de luy faire lever le masque, sous lequel il est

caché, & luy arracher le plumage emprunté dont il se pare, afin qu'il brille par son propre éclat, & que tout le monde le prenne à l'avenir non pour l'un des sept Arts Liberaux, mais seulement pour le plus excellent des Mecaniques. Et pour faire voir la verité que j'avance, je n'ay qu'à commencer par son sujet. Je dis donc que si le corps-humain a passé jusqu'ici pour son sujet d'un consentement unanime de presque tous les hommes, mais les personnes éclairées, & qui raisonnent juste, trouvent que cela n'est point vray : car puisque la santé, qui est le but de la Medecine, & la maladie qu'elle chasse par la Diete, par la Chirurgie & par la Pharmacie, conviennent aux autres corps, il s'ensuit que tout ce qui est capable de santé, & susceptible de maladie, doit étre également son sujet. Ce n'est donc pas l'homme seul, mais tout animal : Ce n'est pas l'animal seul, mais tout corps vivant ; ny celuy-ci, dis-je, tout seul, mais encor tout corps mixte est capable & de la santé & de la maladie, aussi bien que de la guerison. Cette verité se tire de la definition qu'aportent ordinairement les Medecins, tant de la maladie, de la santé, que de la curation : car selon eux, la santé est une disposition d'où procede l'action
1. de sanit. tuenda. parfaite, & la maladie, une affection contre nature qui empêche la méme action, selon Galien Prince des Medecins ; & la guerison est l'expulsion du mal, ou, si vous voulez, une juste application des remedes pour guerir

guerir les maladies. Cela se fait par les indications. Or l'indication est la demonstration des choses qu'il faut faire, ou bien la compréhension de ce qui aide, & qui se joint avec celle qui nuit. On peut voir aisément que toutes ces choses ne conviennent pas à l'homme seul ; car tout animal, tout corps mixte, similaire ou organique, sont dits étre sains, tant qu'ils gardent dans leur entier la constitution qui leur est naturelle ; & ils sont censez malades dés que cette méme constitution est pervertie. La Rhubarbe passe pour étre saine, étant dans son entier & qu'elle purge bien, & pour malade quand elle est vieille, & sans vertu. On dit que le vin est sain, tant qu'il conserve en soy sa propre & duë constitution appelée par les Medecins *ad justitiam :* mais il passe pour malade dés qu'il est poussé ; & l'on dit qu'il est mort, étant devenu aigre. Toutes ces differences se reconnoissent par les mémes symptomes ordinaires aux maladies des animaux, je veux dire par l'action blessé, par le changement des qualitez, par la couleur, par l'odeur & par la saveur. Si vous vous servez de ces mémes marques pour examiner la Rhubarbe, le vin & les choses semblables, vous trouverez qu'elles ne sont pas saines, si elles sont privées de tout ce qui leur est naturel. Vous conjecturerez donc que l'action est entierement abolie dans le cadavre de la Rubarbe, ou que celle du vin est diminuée ou depravée dans son corps malade, que toute intem-

perie eſt une maladie des corps ſimilaires, & que c'eſt un mal organique dans les parties qui ſervent aux autres, ſoit dans leur conformation, dans leur nombre & dans leur ſolution de continuité. La playe d'un cheval ne differe point en eſpece de celle de l'homme, aïant les mémes cauſes & les mémes indications pour ſa gueriſon. L'intention generale de la cure, conſiſte dans ſon union qui ſe fait par la nature par l'entremiſe de l'aliment convenable, tant dans l'homme que dans l'animal. Le miniſtere du Medecin eſt également neceſſaire au cheval, au bœuf & à l'homme, dont les intentions neanmoins ſont ſubalternes. Premierement, en arrachant les corps étranges quand il y en trouve. Secondement, en raprochant les parties éloignées. Troiſiémement, en les conſervant dés qu'elles ſont réünies. Quatriémement, en gardant la ſubſtance ou la temperature de la partie. Cinquiémement, en adouciſſant la furie des ſymptomes. La fiévre continuë & l'intermitente, ſont des maladies communes aux chevaux, aux chiens, aux bœufs, comme à l'homme. Leurs remedes ne le ſont pas moins, tels que ſont la ſaignée, les lavemens, les purgatifs compoſez des mémes remedes ſimples, ou compoſez. La Medecine de l'homme n'a rien de ſi propre, que l'Art de guerir les bêtes ne puiſſe s'attribuër. Ce qui a donné ſujet aux Auteurs Anglois qui en ont écrit, de l'appeler *Markham*, en faveur deſquels j'ay compoſé ce Livre, de

méme qu'en a fait un autre Italien, dont j'ay oublié le nom. Ceux qui ont écrit autrefois touchant la Medecine des chevaux, se servent des mémes remedes avec beaucoup de raison ; car les medicamens agissent sur le corps de l'homme, entant qu'il est un corps mixte, & point du tout entant qu'homme raisonnable. Et quand l'homme est étranglé ou étoufé dans les eaux, c'est toûjours en qualité d'animal qui respire necessairement. Et s'il est brûlé par le feu, s'il se convertit en vers, & s'il retourne enfin en terre, & dans les autres Elemens dont il a été composé, c'est toûjours entant que corps mixte. Mais qui ne voit que l'âne & le canard, sont sujets aux mémes accidens ? Galien ne definit-il pas la Medecine, la Science des sains, des malades & de ceux qui tiennent le milieu des deux : Or ce ne peut étre que les corps, ou les causes, ou les signes qui conviennent à toute sorte de corps, principalement à ceux des hommes & des brutes : Ce qui a porté d'autres à la diviser en Medecine *humaine*, pour guerir l'homme ; en *Pastorale*, pour remedier aux maladies des brebis, des chevaux & des chévres : en *Champêtre*, propre pour celles des semences & des plantes. Et c'est tres-à propos, puisque la Medecine n'est ainsi nommée qu'à cause qu'elle guerit en donnant des medicamens : qualité qui convient à la Champêtre & à la Pastorale. Les definitions des corps, les signes, les causes, la doctrine des fiévres, des temperamens, des

facultez, & des maladies, la methode de traiter par le moïen des contraires, la conſervation par l'uſage des choſes ſemblables; tout cela, dis-je, convient à toutes ſortes de corps, ſoit animez ou inanimez; car ce ſont des principes generaux, qui n'appartiennent en propre, ny aux hommes, ny au reſte des animaux, de la maniere que doivent être les principes de chaque Art en particulier, ſe devant plutôt rapporter à l'Art commun de guerir, quoy qu'Hippocrate & Galien avec Avicenne, les attribuent & les expliquent, principalement en faveur de l'homme. Ce que j'avance n'eſt pas tant mon ſentiment particulier, que celuy de pluſieurs celebres Philoſophes, comme il ſe verra par leur propre doctri-
C.2. l.4. Metaph. ne. Dont le premier eſt Ariſtote, qui dit que de méme qu'il n'y a qu'une Science de chaque genre, de méme doit-on raporter l'étre à une ſeule Science : ainſi tout ce qui eſt ſain, ſe raporte à la ſanté, & tout ce qui eſt capable de gueriſon, regarde preciſément la Medecine : par le raiſonnement duquel tout ce qui eſt ſain, & tout ce qui
Cap. 2. Rhet. eſt malade n'a pour but qu'une Science. Le méme écrivant à Alexandre, fait la Medecine univerſelle, poſant pour ſon ſujet tout corps capable d'étre malade, & d'en étre gueri; & il met dans la méme cathegorie non ſeulement les animaux, mais encor les plantes. Les Philoloſophes Zabarella & Picholomini marchant ſur les pas d'Ariſtote leur Maître, blâment les Medecins qui ne

reconnoiſſent que le corps humain pour ſujet de la Medecine ; vû que cet Art s'étend fort au delà, & ceux qui en parlent le plus clairement ſont les Medecins mémes, comme fait Galien ; aſſurant que le ſujet de la Medecine eſt le corps entant que gueriſſable, dans lequel la ſanté peut étre rétablie, ou duquel elle peut étre chaſſée. Argentier enſeigne qu'il y a une Medecine univerſelle, qui a un ſujet univerſel, à ſavoir ce qui eſt capable & de ſanté & de maladie ; qu'il ſe rencontre auſſi des Medecines particulieres qui ſe déterminent un ſujet particulier, telle qu'eſt celle qui regarde les chevaux, & celle qui nous concerne nous mémes. Mais elles ne different point en eſpeces, ainſi que l'Art qui apprend à guerir les yeux, ne differe point en eſpece de celuy qui donne des remedes pour les pieds, comme remarque fort bien Galien. Citadin défend la méme opinion, en traitant du Livre de l'Art de Galien. Et Truſian appelé plus que Commentateur, ſur le méme Art de Galien, remarque que la définition de la Medecine raportée par Galien dans le méme lieu, & tout le Traité de ſon Livre, ne diſtingue point la Medecine des hommes d'avec celle des chevaux, mais que tout cela convient à la Medecine en general. Plusieurs Auteurs ont été du méme ſentiment. Il ne faut donc pas s'imaginer que la Medecine de l'homme, ne ſoit qu'une eſpece de l'univerſelle, & qu'elle en ſoit diſtinguée, comme le corps celeſte & le

1. ad Thraſyb.

1. ad Thraſyb.

C. 23. l. 1.

corps mixte, d'avec le naturel, l'homme & la brute d'avec l'animal ; car cela ne se peut : par exemple, les Arts ne se distinguent point entr'eux par la matiere sur laquelle ils travaillent. Le Selier fait par le méme Art des seles avec de la toile d'or, aussi bien que du drap de laine, ou du cuir, sans que ces seles ou bandes soient de differente espece. De méme, dis-je, la Medecine des hommes ou celle des brutes, n'est qu'une application volontaire de l'Art de guerir, & de ses preceptes, non moins que de ses remedes, sur un sujet plutôt que sur un autre. Ce qui ne fait pas une diversité specifique, ainsi que remarque Galien en parlant des remedes pour les yeux, pour les oreilles, & les autres parties. Quand donc la Medecine se divise en especes, cela ne se fait pas par des sujets ; car leur varieté n'ôte pas l'unité de l'Art, mais seulement par les manieres differentes d'operer : De méme, qu'au sentiment de quelques-uns, l'Art qui conserve la santé, la Therapeutique, & celle qui fait connoître les maladies & leurs remedes, sont de differente espece ; ainsi la Diete, la Pharmacie & la Chirurgie, sont des especes de la Therapeutique, soit dans les chevaux, soit dans les hommes. La Chirurgie qui s'exerce sur les chevaux, ou sur les hommes, ne differe nullement d'espece, mais seulement par certaines circonstances étrangeres, en ce que les chevaux souffrent des remedes beaucoup plus violens, que ne peuvent faire les hommes.

CHAPITRE XVIII.

Que la Medecine est un Art mecanique.

ON voit par tout ce que nous venons de dire, (& dont je ne doute aucunement) que la Medecine qui est employée pour les hommes, n'est pas moins un Art mécanique que celle des brutes, qui n'a jamais été mise au nombre des Arts Liberaux, par qui que ce soit. Tout le monde peut se convaincre de cette verité, à savoir que du corps de l'homme, qui en est le sujet, il ne se pût tirer aucune noblesse, non plus que divers Arts qu'on exerce en sa faveur, n'ont jamais pû passer pour Liberaux ou pour nobles, tels que sont ceux qui apprennent à faire des souliers, des habits, des chapeaux, &c. Les operations de la Medecine, nous indiquent la méme verité, puisqu'en pratiquant la Medecine, on coud, on fait des bandages, on brûle, on prepare des lavemens, on compose des purgatifs, on disseque, & l'on démembre à la façon des Bouchers. Hippocrate, Galien, & quantité d'autres celebres Medecins, ne preparoient-ils pas eux-mémes leurs potions purgatives, & ne faisoient-ils pas aussi de leurs propres mains toutes les operations Chirur-

gicales ? Et l'on n'a que faire de m'objecter qu'aujourd'huy les Medecins ne font plus qu'ordonner les choses necessaires, & qu'ils en laissent l'execution aux Apoticaires ; & les operations manuelles aux Chirurgiens. Cette objection est trop foible, parce que ce qu'on allegue ne provient point de la nature de l'Art, mais c'est une marque de la negligence ou de l'orgueil des Medecins. Pour preuve de cette verité, c'est qu'un Cordonnier qui se contente de donner à faire des souliers à ses apprentifs ou à ses garçons, ne laisse pas de passer toûjours pour un Artisan comme auparavant, & quiconque fait faire un ouvrage par les mains d'autrui, est censé l'avoir fait par les siennes propres. Qui est le Medecin qui faisant de belles cures avec l'aide de l'Apoticaire, ou par le secours d'un Chirurgien, voulut qu'on leur en attribuat tout l'honneur & toute la gloire ? Or puisque les parties de la Medecine, guerissent avec l'aide de la Chirurgie & de la Pharmacie, qui sont l'une & l'autre mécaniques, dequoy personne ne disconvient ; il faut aussi que l'Art qui opere cela, ou qui est censé le faire, soit aussi mécanique, quoy qu'en puisse dire celuy qui fait travailler. Et pour mieux m'expliquer, il faut remarquer que ce n'est point le Medecin qui guerit, mais seulement la Nature, selon Hippocrate, luy n'étant que son aide, par quelques unes de ses operations, dans lesquelles elle a besoin de son ministere, soit en ajoûtant, soit en dimi-

Natura, ait Hipp. sunt morborum medicatrices.

nuant & retranchant, auſſi l'appele-t-il un ſuplément & un retranchement ; ce qui fait voir qu'il la définit par ſes operations propres, & point du tout par l'Art d'enſeigner & de commander telles actions : car la Medecine eſt un Art qui opere de luy-méme, en mettant la main à l'œuvre, & point du tout attachée au commandement d'une choſe à faire. On ne peut rien nommer en Medecine qui ne ſoit mécanique ; l'Art méme le plus vil, eſt une habitude effective, avec une vraïe & parfaite raiſon. Et quoy qu'elle préſupoſe les preceptes, & la connoiſſance, qui eſt fort loüable, priſe ſeparément, elle ne ſauroit pourtant rendre un Art liberal qui ne l'eſt pas, comme on peut voir dans le métier des Bouchers, qui ne laiſſe pas d'étre tres-vil & tres-abjet, quoiqu'ils écorchent & qu'ils mettent en pieces tres-adroitement les animaux qu'ils égorgent. Pour quelle raiſon la Medecine ſeroit-elle miſe entre les Arts liberaux, laquelle ſe ſert des mémes inſtrumens & des mémes operations de la main pour parvenir à ſon but ? Il n'y a aucun Art auſſi liberal, qui tire ſon nom de ſa fin. Car tout Art a coûtume de ſe raporter à une bonne fin, qui regarde l'avantage de l'homme, directement, ou du moins indirectement, & cependant il n'en eſt pas noble pour cela, comme l'Art de Cordonnier, de Serrurier, non pas méme celuy de Marchand ou d'Architecte.

μετὰ λόγȣ ἀληθοῦς

Si outre la raiſon l'on ſouhaite les autoritez & les témoignages autentiques des Medecins pour confirmer ce que je viens

C.1. l.1. Collig. d'avancer, il n'y a qu'à lire Averrhoës, lequel cite Aristote pour soûtenir la méme opinion. *Aristote*, dit-il, *met l'Art de la Medecine au nombre de ceux qui sont proprement dits mécaniques.* Mais il s'en explique C.31. l.7. ejusd. Collig. encor plus clairement ailleurs, où aprés avoir enseigné que certaines maladies se guerissent par le seul secours de la Nature, d'autres par l'Art tout seul, d'autres par l'Art & par la la Nature, que le Medecin est quelquefois frustré de son attente, & que la fin de la Medecine, je veux dire la santé, se doit entendre seulement pour le plus souvent, à savoir selon plusieurs maladies, suivant plusieurs individus, & par raport à diverses saisons, ou bien plus souvent, comme il arrive dans les Arts mécaniques, où l'Artiste vient quelquefois à bout de son dessein, & quelquefois non, comme il arrive dans l'Agriculture, & dans l'Art de la navigation : C'est pourquoy il ajoûte, *l'ay dit dans sa définition que le Medecine est un Art mécanique, & plusieurs s'en étonnoient, pour n'avoir pas lû ce que j'en avois dit dans le second Livre de ma Physique, touchant les Arts mécaniques.* Où il semble prouver plus au long, que la Medecine est mécanique : mais je n'ay pas ce Livre.

Saint Thomas est dans le méme sentiment, Lib. 4. Origin. comme aussi Isidore, qui demandant pourquoy, l'on ne met pas la Medecine entre les Arts Liberaux, il en rend luy-méme la raison, *c'est à cause*, dit-il, *qu'elle ne se peut passer de tous les Arts Liberaux.* Ce qui est

vray si l'on l'entend d'un Medecin achevé & parfait : Et quoique cet Art applique toute ces connoissances pour une bonne fin, c'est toûjours d'une maniere mécanique qu'elle en vient à bout. Cela se verifie sur tout dans cette partie de la Medecine appelée Chirurgie, qui toute seule guerit certains maux, dont la Nature ne viendroit jamais à bout, tels que sont les os démis qu'elle remet, & qui est mécanique, du consentement de tout le monde, laquelle n'a pas moins besoin de la connoissance des Arts Liberaux, que l'autre partie dite par excellence Medecine. Guidon Prince de la Chirurgie, met au rang des Chirurgiens, Hippocrate, Galien, Avicene, Halyabbas, Rasis & Paul Aëce ; & il dit fort bien que jusqu'au tems d'Avicene, les Physiciens exerçoient la Chirurgie ; mais qu'aprés, soit par la vanité des Medecins, ou par les trop grands soins que demande la cure des plaïes, ou bien par le trop grand nombre d'ouvriers, la Chirurgie fût separée de la Medecine, & mise au nombre des Arts mécaniques, dont les premiers furent Roland, Roger, & les quatre Maîtres qui resolurent de faire cette separation : Mais pourquoy les operations manuelles rendront-elles cet Art mécanique plutôt dans nôtre siecle, qu'au tems passé, à raison dequoy, les Medecins Anciens ne doivent pas moins étre estimez mécaniques que ceux d'aujourd'huy. Mais de grace, voïons les qualitez que Guy de Cauliac demande à un Chirurgien,

que luy-méme appele mécanique : *il faut*, dit-il, *qu'il ſoit homme de lettres, expert, ingenieux, d'un eſprit vif & de bonnes mœurs.* La premiere qualité concerne l'étude de la Philoſophie, tant ſpeculative que pratique ; qu'il ſoit ſavant dans les choſes naturelles & contre-nature, ſur tout dans l'Anatomie, dans la connoiſſance des temperamens, des facultez, des ſix choſes non-naturelles, celles qui ſont contre-nature, les maladies, les cauſes, les ſymptômes, afin qu'il puiſſe preſcrire un regime de vivre aux malades, avec les medicamens neceſſaires. Pourroit-on demander davantage de conditions à un Medecin ? Si donc un ſi grand nombre de belles connoiſſances, n'empêche pas que la Chirurgie ne ſoit miſe au rang des Arts mécaniques, à cauſe qu'il applique toutes ces connoiſſances à la gueriſon du corps par des actions mécaniques, la méme aura lieu à l'égard du Medecin, comme il ſe verifie par nos diſcours précedans. Laurens Joubert, celebre Medecin de ſon tems, eſt contraint de l'avoüer dans ſes Commentaires ſur Guidon. C'eſt par la pratique d'un métier, que l'on devient habile dans ce méme métier, ſelon Galien : Il ſemble de là exiger l'operation de la main dans un Medecin, croïant méme que cela eſt loüable, à cauſe qu'il l'exerce par le moïen de pluſieurs inſtrumens artiſtement travaillez. Mais cela ne ſuffit pas encor, puiſqu'il y a quantité d'Arts mécaniques, dont les outils ne ſont pas faits avec moins d'artifice, mais il

doit paſſer pour tel en cela ſeul, que ſes propres operations ſont mécaniques en ſoy, & nullement nobles, encore que ce ſoit à l'aide des inſtrumens les mieux faits du monde. Cette méme connoiſſance s'étend également ſur le corps humain, & ſur celuy des brutes : Ce qui a porté un Auteur Anglois, d'appeler l'Art de guerir les chevaux *Marka*, dans ce Livre ſi éloquent qu'il en a fait, où il inſere fort judicieuſement un Traité des choſes naturelles, non-naturelles, & contre nature, le jugeant fort utile pour les Medecins qu'il veut inſtruire. Il ne ſert de rien d'alleguer que les Maréchaux ferrans, ſavent à peine la centiéme partie de ce qui ſeroit neceſſaire, & qu'ils n'ont pas méme le tems de lire beaucoup : car cela montre ſeulement l'ignorance des ouvriers en particulier, qui ne veulent pas s'appliquer à la lecture pour apprendre ce qu'il faudroit : De plus il eſt certain que les Anciens Medecins tenoient boutique chez eux, appelée par Hippocrate ἰατρεῖα.

Quoique ces choſes me paroiſſent aſſez manifeſtes, je ne laiſſeray pas d'apporter des raiſons que l'on pourroit m'objecter pour me convaincre du contraire. Premierement, me dira-t-on, les Arts ſont dits Liberaux, entant qu'ils regardent les hommes libres, qui ne ſont nullement obligez de faire la fonction de valet à gage, encor moins celle d'eſclave ; ce qui eſt le propre des Arts mécaniques. Mais ce ne pût étre que l'office d'une perſonne libre & honorable, de rendre la ſanté aux hommes, ſur tout aux

Princes, aux Nobles, aux amis, & aux parens, en leur apprenant la maniere avec laquelle ils se doivent comporter. Car l'on tombe d'accord, que ce n'est point à faire à un homme Noble & de qualité, de coudre, de faire des bandages, des onctions, d'ôter le pus d'une plaïe, d'appliquer le feu, de faire des emplâtres, & choses semblables. Voilà neanmoins une description fort impropre des Arts Liberaux, vû que tout ce qui concerne les hommes libres, ou qui ne leur sied pas mal de faire, ne doit pas passer pour noble : car les plus qualifiez peuvent faire plusieurs choses par charité, ou par un divertissement honnête, sans qu'elles soient nobles de soy, quoique cela parte d'un esprit tres-noble. Nôtre Seigneur Jesus-Christ lava les pieds à ses Disciples, & à son exemple, les Papes, les Empereurs, les Rois & les Princes, lavent ceux des pauvres, & une action de cette nature, qui n'a pour but que la charité, l'humilité & les autres vertus Chrétiennes, merite d'être loüée ; bien qu'elle soit en elle-méme basse & abjecte, elle est pratiquée d'une maniere noble & genereuse. On en peut dire autant de la Medecine & de ses parties, je veux dire, de la Chirurgie & de la Pharmacie, qui peuvent étre noblement exercées par des Gentils-hommes. Cela étant, à peine trouvera-t-on dans le monde quelque chose tant soit-elle vile, qu'elle ne devienne honorable. Nous parlons icy des actions considerées en elles-mémes, & c'est ce

qu'Ariſtote explique admirablement bien dans ſes Livres de la Politique, où il dit qu'il faut que les jeunes gens apprennent les choſes utiles & neceſſaires, & qui ſont dignes d'un eſprit noble ; mais il n'approuve pas les Arts mécaniques, qui rendent les corps & l'entendement des hommes nobles, inutiles pour les actions de vertu. Ce n'eſt pas qu'on doive blâmer & accuſer quelqu'un de baſſeſſe, s'il apprend quelque Art mécanique, ſoit par recreation, ſoit par vertu. Le méme Philoſophe nous apprend que les Anciens enſeignoient à la jeuneſſe la Grammaire, qui eſt un des Arts Liberaux, auſſi bien que la Gymnaſtique, la Muſique & la Peinture. La Muſique recrée & delaſſe l'eſprit aprés un long travail, elle fait un honnête divertiſſement, & pour reveiller les ſens, & pour animer les paſſions, laquelle pourtant, ſoit qu'elle s'exerce par la voix ſimple, ou par les inſtrumens, & que le méme Auteur appele *Chirurgicale*, devient ſordide & roturiere délors que c'eſt pour le gain ; ce qui n'arrive pas en y gardant la bien-ſeance qui regarde premierement la perſonne, étant plus ſeant aux jeunes gens qu'aux vieux de s'en ſervir, encor moins aux Princes & aux Magiſtrats. Secondement, la maniere, à ſavoir quand elle n'empêche pas de vaquer aux exercices les plus ſerieux, de peur que le corps n'en devienne plus pareſſeux & plus peſant. Troiſiémement, les inſtrumens : car c'eſt indigne d'un homme de qualité, de ſonner du Cors de

chaſſe, de la Trompette, de battre le Tambour, les Timbales, & ſe ſervir d'autres inſtrumens qui ne ſont propres qu'à porter les hommes à la fureur, & qu'il eſt plus avantageux d'entendre, que de s'en ſervir ſoy-méme : Ainſi la Peinture qui ſert à repreſenter les figures des objets, ne doit pas pour cela paſſer pour noble, bien qu'elle ne ſoit pas indigne d'un homme fort honorable. L'exercice des Academies, comme le jeu de Paume & les Armes, quoy qu'ils ne ſoient pas du nombre des Arts Liberaux, ne laiſſent pas d'étre bien-ſeans aux perſonnes libres. Il eſt vray que l'exercice des Gladiateurs eſt entierement au deſſous d'un honnéte homme, parce qu'il rend difforme le corps & qu'il gâte la taille, en le rendant contrefait, & qu'il l'endurcit, & le rend plein de duretez, comme ceux des Portefaix, des Crocheteurs & des Eſclaves. L'on inferera donc delà, que pluſieurs choſes peuvent appartenir à toute ſorte de métier, & qui en peuvent faire partie, que certains ouvriers ne peuvent exercer avec honneur. Il eſt indigne d'un Medeçin de donner des lavemens, de piler dans un mortier des medicamens & des drogues ; Et ſi pourtant cette partie de la Medecine ne ſauroit devenir noble, parce qu'il faut faire diſtinction des perſonnes, & il eſt certains exercices que les plus vieux doivent laiſſer aux plus jeunes. L'âge, les richeſſes, la coûtume, & les Loix des Nations, font qu'en chaque Art, les ouvriers paſſent pour un

peu plus honorables les uns que les autres, quoique la nature de l'Art demeure toûjours la méme. On peut faire le méme jugement de la Medecine, bien que le Medecin, dis-je, passe pour quelque chose de plus excellent qu'un Maréchal, Medecin des brutes, tant par les Arrests des Rois, des Princes, que par le consentement general de tous les hommes, l'on ne sauroit empêcher que l'Art de guerir ne demeure toûjours dans sa premiere nature : ainsi met-on entre les Arts Liberaux la chasse de bêtes, la chasse à l'oiseau & la péche, si tant est qu'on les exerce d'une maniere noble ; car autrement ils ne le sont du tout point de leur nature ; car les Disciplines liberales sont celles qui de leur nature forment un honnête homme, telles que la Grammaire, la Rhetorique, la Philosophie tant speculative que pratique, sur tout la Prudence civile. Il y en a d'autres qui ne sient pas mal à un homme noble, quoy qu'elles ne soient pas liberales, desquelles neanmoins il peut se servir noblement, non en veüe du lucre, mais pour la seule vertu, en faveur de la patrie, des parens, des amis, tels que sont l'art de distiler, l'art de peindre, le jardinage, la Magie naturelle, la Medecine, &c. *8. Politicor.* Car il n'importe pas peu, dit Aristote, de savoir jusqu'où, quand & comment nous devons nous en servir. Que dirons nous donc des Medecins qui ont coûtume d'exercer leur Art d'une maniere si peu noble & si basse. Premierement par interest. Secondement par

fraudes & par diverſes piperies, en veüe de quelque gain ſordide & déshonête, en contrefaiſant le devin ſur l'inſpection des urines, en trompant lachement le peuple; mais ils ſe trouvent aprés eux-mémes dupez auſſi finement par le menu peuple qui ſe moque encore d'eux.

De plus, ceux qui veulent que la Medecine ſoit un Art Liberal, (la Chirurgie miſe à part) ſoûtiennent, que ce n'eſt que du côté de la Phyſique qu'elle eſt noble: Ce que nous avons pourtant fait voir étre faux, en ce que tout Art n'eſt nullement different de luy-méme; & cette partie appelée Phyſique, n'eſt que la Philoſophie naturelle, laquelle eſt neceſſaire à la verité au Medecin pour bien guerir, ſans étre une partie de cet Art. Quant aux diſputes que font les Medecins touchant les élemens, les temperamens, les facultez, l'Anatomie, la maladie, la ſanté, les plantes, les animaux, &c. tout cela, dit-il, ne regarde que la Philoſophie, de laquelle Celſe a dit, qu'on avoit joint la Sageſſe à l'Art de la Medecine, non à deſſein de guerir ſimplement, mais afin de le mieux faire. Cependant une telle connoiſſance eſt neceſſaire, tant au Chirurgien, qu'au Medecin des brutes, qui tous les deux pourtant exercent un Art mécanique, ainſi que nous venons de dire. Il eſt inutile qu'on m'objecte, que ces choſes ont été beaucoup mieux expliquées par les Medecins, que par les Philoſophes: car tout ce que les Medecins traittent, ne con-

cerne pas toûjours la Medecine, vû qu'ils peuvent discourir des choses philosophiques, comme quand ils font des discours sur la santé, sur la maladie, sur les parties des animaux ou de l'Anatomie ; tout cela n'est que la Physique naturelle, quoy qu'elle soit d'un grand secours au Medecin. Cette verité se manifeste encor par le méme Aristote qui dit, que le devoir d'un Philosophe qui étudie la nature, est de bien connoître les principes de la santé & de la maladie, tels que sont les qualitez, les temperamens, & semblables, lesquelles selon Avicene, le Medecin doit emprunter du Philosophe naturel. Averroës en dit autant, disant que c'est au Physicien, de fournir au Medecin les causes de la santé & de la maladie ; d'où est venüe cette sentence du Philosophe si bien reçüe de tout le monde, mais si mal entendüe, savoir est, que le Medecin commence par où le Physicien finit ; car le Philosophe ne finit pas dans le Traité des Elemens, d'où les Medecins commencent leur Art ; non pas méme dans le Traité de la santé & de la maladie, puisque les Livres des Plantes & des animaux leur sont posterieurs : d'où vient que la Physiologie, & la Pathologie avec l'Anatomie des Medecins, ne sont pas proprement des Traitez de Medecine, mais de Philosophie, & lesquels il reçoit du Physicien, de qui les conclusions servent de principes dans la Medecine, comme quand on dit que les fluxions & les catarrhes proviennent de

Libro de de sen-tili.

1. Collec-taneo-rum.

l'intemperie froide du cerveau, qui congele en sa maniere les vapeurs. Cela regarde, au dire d'Aristote, le Livre des causes morbifiques, autant que c'est à la Science naturelle de discourir sur toutes ces choses. Or puisque le Traité de la santé & de la maladie, est entierement Philosophique, & dont nous n'avons qu'un fragment qui rend la Philosophie d'Aristote imparfaite. La chose étant bien considerée, il conste que tout ce que les Medecins traitent touchant les maladies & la santé, tant en general qu'en particulier, & dans l'espece sur l'Anatomie, sur les plantes, sur les animaux, sur les mineraux, non moins que sur leurs vertus, tout cela est du ressort de la Philosophie ; comme si au dire d'Aristote, c'est à faire à la Philosophie de faire connoître que c'est le refroidissement des vapeurs dans le cerveau, qui cause les fluxions ; pour la méme raison, elle enseigne que la fiévre tierce s'engendre de la bile ; la quarte de la mélancolie, & ainsi des autres maux qui apartiennent à la méme Philosophie. Si donc le Philosophe reprend du Medecin ce qu'il luy avoit donné, ce sera vray alors qu'il commencera par où le Philosophe aura fini, à savoir dans la connoissance des maladies presentes, dans leur prognostic & dans la Therapeutique, qui est l'application des mineraux, des vegetaux & des animaux, pour la guerison des maladies. Quant à leurs vertus, à leurs parties, &c. elles regardent le Philosophe,

n'y aïant que la ſeule application qui appartienne au Medecin ; autant qu'il rétablit la ſanté. Mais comme il eſt abſolument neceſſaire qu'un Medecin n'ignore rien de toutes ces choſes ; c'eſt pour cela que Galien dans un Livre particulier, veut qu'un Medecin ſoit Philoſophe. Hippocrate pouſſe cela juſqu'à l'impieté ; en faiſant le Philoſophe égal à Dieu. La connoiſſance des vertus & des facultez des médicamens, ne regardent pas moins le Philoſophe naturel que les qualitez des Elemens, d'où celles-là dépendent.

D'autres ajoûtent que c'eſt un Art divin inventé par les Dieux, ſur tout par Apollon. C'eſt moy ; diſoit-il ; qui ay inventé la Medecine ; c'eſt moy qui paſſe dans le monde pour le ſouverain Medecin ; & que la vertu des plantes Medicinales dépend abſolument de moy. Mais ceci eſt fabuleux ; étant de la nature des ſonges creux de la vanité des Païens ; chez qui Vulcain tout Dieu des Armes qu'il étoit, ne paſſoit que pour un Forgeron mécanique. Pour ce qui concerne Podalyre & Machaon ; Gentils-hommes dans la guerre de Troïe, l'on ſait qu'ils exerçoient l'un & l'autre Art mécanique. Toute connoiſſance eſt un don du vray Dieu : car c'eſt en faveur des hommes qu'elles ſe terminent ; & ſelon l'Ecriture, les premiers hommes exerçoient des Arts mécaniques comme Tubalcain ; & Bezeleel fut appelé de Dieu pour la conſtruction du Tabernacle, ſi celebre dans l'ancienne Loy

Inventum Medicina meum eſt, opiferque per orbem Dicor ; & herbarum ſubjecta potentia nobis.

pour sa structure si belle ; Ce n'étoit pourtant que par un Art mécanique, quelque loüable qu'il fût, & il n'est aucun Art utile qui ne soit recommandable, encor qu'il doive ceder à ceux qui sont plus excellens : car Bezeleel par exemple, avec tout son Art & toute son adresse, ne devoit pas étre comparé à Moïse, aux Prêtres, & aux Juges de l'ancien Testament. On ne doit donc jamais tirer cette conclusion, qu'on doive mettre l'Art de guerir entre les Arts Liberaux, à cause qu'il paroit divin, quoy qu'en effet il ne le soit nullement.

On prétend tirer une autre preuve convaincante du côté de la santé, si precieuse & si chere, puisqu'on ne la sauroit trop priser, & que c'est un ouvrage tout divin & tout merveilleux, de redonner la santé à des gens qui étoient à deux doigts de la mort, & que l'Art mécanique n'y a aucune part, étant l'operation d'un homme libre & presque divin. Cette raison tirée de l'excellence de la santé, ne me satisfait point ; car il ne s'agit point icy de cela dans l'affaire que nous examinons, mais il est question de l'Art, par le moïen duquel elle est rétablie ; ce qui se fait par des operations mécaniques, comme par les lavemens, par les injections, par les potions, par le trépan, &c. Il n'est point d'animaux, à qui sa propre santé ne soit fort aimable, & à qui la Nature n'ait donné l'instinct pour chercher le remede à leurs maux ; il ne s'ensuit pas de là que l'Art en devienne plus noble :

Le Maréchal rétablit aussi la santé du cheval à qui elle est bien precieuse, aussi bien qu'à tout autre animal ; & ce n'est que dans l'espece que la santé de l'homme & du cheval different ; la méme santé n'étant point un genre, entre l'homme & la brute, mais une dénomination pure & accidentelle, par la varieté des sujets incapables de donner aucune difference specifique. Or comme la noirceur du Corbeau & d'un Ethiopien, ne different point d'espece, de méme l'Art qui guerit l'homme & la brute, ainsi que nous avons dit ci-dessus. Ajoûtons à toutes ces veritez, que ce n'est point le Medecin qui rétablit la santé, mais la Nature, de laquelle le Medecin n'est que le Ministre & le Coadjuteur. Et quoy que ses operations soient quelquefois suivies d'une bonne fin qu'il s'étoit proposée, elle ne rend pas pour cela l'Art plus excelent, comme il a été prouvé par les raisons precedentes. Il n'est rien de plus loüable, que d'aider le prochain par un motif de charité, mais ce n'est pourtant que l'office honneste d'un homme libre, il y a quantité d'actions, comme nous avons dit, que les hommes libres peuvent faire avec honneur, lesquelles considerées en soy, n'ont rien de recommandable.

Enfin, ils ajoûtent qu'il n'est pas possible, qu'un Art que l'on ne sauroit jamais assez recompenser, ne soit du nombre des Arts Liberaux, tel qu'est celuy de la Medecine ; & d'autres, qui pour appuïer leur

raiſonnement, mettent en avant les grandes ſommes d'or & d'argent, que certains Medecins ont reçu pour recompenſe de leurs belles cures. Mais c'eſt en cela que je leur prouve, que non ſeulement la Medecine n'eſt pas noble, mais qu'elle n'eſt pas méme exercée noblement, puiſque c'eſt en vuë d'un gain vil & ſordide à la maniere du reſte des Arts ; Et paſſant plus avant, je dis que ſi le malade a donné à ſon Medecin, tout cet or & cet argent gratuitement, il n'y a rien à dire ; mais ſi le Medecin l'a exigé comme une choſe duë, il en doit faire reſtitution comme d'un bien mal aquis ; car bien ſouvent le lucre de pluſieurs Medecins, ne provient pas tant du recouvrement que de la perte de la ſanté ; Et pour lors, ce que les Medecins reçoivent, doit étre appelé, les droits dûs ſeulement à leur profeſſion.

Il eſt faux que les ſoins & les peines que les Medecins prennent auprés des malades, ſoient d'une ſi grande conſideration, que l'on ne puiſſe jamais ſuffiſamment les priſer, puiſqu'ils reçoivent ſouvent plus qu'ils ne meritent : car, comme nous avons déja dit pluſieurs fois, ce n'eſt point le Medecin qui fait la ſanté, ny ne la rétablit pas étant perduë, ſi ce n'eſt par accident, en ôtant ce qui incommode la Nature & l'empêche d'operer : car c'eſt elle qui acheve dans les maladies la coction des humeurs, les évacuations critiques, & quantité d'autres choſes ſemblables, comme

dans la fiévre chaude aprés la saignée, la purgation, les lavemens, &c. la Nature ainsi aidée & dégagee faisant un effort, elle separe les mauvaises humeurs d'avec les bonnes, & pousse dehors ce qui l'incommode. Aprés cela direz-vous que toutes ces operations sont d'une si grande consideration, qu'on ne puisse pas les recompenser assez dignement. Concluons donc que cet Art n'est point en soy noble: Et quand méme il le seroit, il deviendroit en quelque maniere mécanique par le mauvais usage qu'en font la plûpart des Medecins, qui sont si attachez à l'interest & au gain qu'ils s'en vantent à tout moment, & en vuë duquel ils causent si souvent. Il leur doit donc suffire, que l'Art dont ils font profession, est le plus excelent & le plus noble de tous, & que les peuples le reçoivent pour tel, aprés l'avû autentique des Rois & des Arrests des Cours Souveraines. Qu'un chacun se contente de son sort.



CHAPITRE XIX.

Qu'il n'y a point de partie de Medecine, destinée à la conservation de la santé distinguée de l'Art de guerir.

PLusieurs ont crû jusqu'icy à la persuasion des Medecins, que la Medecine contient deux parties, dont l'une a pour but la conservation de la santé, & l'autre enseigne à guerir les maladies presentes, ou bien à éviter les prochaines ; mais il n'y a rien de plus faux que ce dogme : car cette premiere Partie de Medecine ne se trouve en nulle part : J'avoüe que c'est l'office de la Medecine de conserver la santé ; mais cela ne se fait par aucune partie de la Medecine distinguée de la Therapeutique, c'est à dire de l'Art de guerir les maux, puisque les mémes preceptes qui nous apprennent la maniere de conserver la santé, nous enseignent aussi celle de la rétablir par les remedes qu'elle nous fournit, afin de prevenir les maux qui sont sur le point de nous affliger, puisque les mémes remedes qui conviennent aux maux qui nous menacent, sont aussi propres pour ceux qui sont presens.

Galien a été dans le méme doute, dans

le Livre particulier qu'il écrit à Trasibule, où il demande s'il faut rapporter l'Art de conserver la santé à la Medecine, ou bien à la Gymnastique, duquel Livre on peut tirer beaucoup de choses sur nôtre sujet. Premierement, l'on y voit que certains Medecins définissoient la Medecine, l'Art de guerir les malades, & de conserver les sains ; Et de cette façon ils établissoient une partie qui conservoit la santé, tandis que d'autres vouloient qu'on ne prit soin que de ceux qui étoient malades ; quoy faisant, ils ôtoient la partie conservatrice de la santé. Mais les uns & les autres, selon mon jugement, faisoient mal : car personne, à ce que je croy, un peu bien sensé, ne voudroit nier que la santé ne se conservât par l'Art de la Medecine, quoy qu'elle se pût conserver sans son secours : Mais je soûtiens toûjours qu'il est faux, que la partie de Medecine qui est destinée à la conservation de la santé, soit distinguée de celle qui chasse les maladies, si ce n'est par les degrez d'application, & non par raport aux preceptes. Cela paroit évident, en ce que les indications curatives des maladies, & les conservatrices de la parfaite santé sont les mémes : savoir est, que les contraires se guerissent par leurs contraires ; & par la loy des contraires, les choses semblables se conservent par leur semblables, ainsi qu'on voit qu'une intemperie chaude, s'entretient par une de méme nature, & qu'au contraire elle est corrigée par une froide :

C'eſt pourquoy, ſelon Hippocrate, le repos, l'eau en boiſſon, & le bain conviennent pour la ſanté dans un temperament chaud. Le méme définit la Medecine, une augmentation & un retranchement, tout l'Art étant compris dans ces deux operations ; qui ſont fondées ſur le precedent axiome ; que les choſes ſemblables ſe conſervent par leurs ſemblables, une addition par une autre addition ; une ſoûtraction par une autre ſoûtraction ; comme dans un corps maigre par la purgation, par la ſaignée, par la faim, par la ſoif, par des violents exercices, par les grands ſoins, par les chagrins, & les autres choſes qui jettent dans la phthiſie : Et les contraires ſont gueris par leurs contraires, comme dans le méme temperament dont nous venons de parler, par l'uſage des alimens qui nourriſſent beaucoup, par une vie tranquile, par le repos & ſemblables choſes capables de faire revenir le premier embonpoint. Les mémes indications ſe rencontrent dans une parfaite ſanté. Mais comme il ſe fait dans nôtre corps une perpetuelle diſſipation d'une triple ſubſtance, il eſt conſtant que dans l'eſpace de ſept jours, la ſanté la plus achevée ſera entierement ruïnée, à moins qu'on ne prenne des alimens, & que les excremens ne ſe vuident. Pline a crû qu'un homme ne pouvoit s'abſtenir de tout aliment au delà de ſept jours, ſans mourir. Le grand ſecret de ſe conſerver en ſanté, dit Hippocrate, eſt de ne jamais manger trop, &

d'étre tres-souvent dans un travail moderé. Pour à quoy parvenir, on n'a besoin d'aucun Art de Medecine : car quoique la Nature seule ait apris cette leçon aux brutes, elle ne laisse pas pourtant d'étre un precepte preservatif ; & l'indication preservative ne se tire que de la cause de la maladie presente, ou prochaine, & cela apartient à la Therapeutique. Donc la premiere partie de ce precepte est, d'empêcher qu'il ne s'engendre des excremens, & de procurer la coction de ceux qui sont déja faits. La seconde est de les faire vuider. Le méme Galien avoüe que la cause salutaire est celle qui produit la santé ; & il n'y a personne qui ne tombe d'accord, que la cause qui conserve la santé, ne soit aussi salutaire ; si donc elle a produit quelque partie de la santé, il faut qu'elle ait rétabli en méme-tems quelque petite partie de la santé qui étoit perduë, & par ainsi elle a été curative en quelque maniere. II. *Eodem lib.*

Le méme Galien écrit tres-à-propos qu'il n'y a pas beaucoup de biens du corps, & qu'il n'y a pas non plus deux Arts, dont l'un soit pour produire ce méme bien, & l'autre pour le conserver. Et il ajoûte plus bas, qu'il ne se trouve dans aucune matiere qu'il y ait un Art pour l'effectuer & pour la produire, & un autre pour la conserver. Or puisque, comme je viens de dire, le rétablissement de la santé dépend de la Therapeutique, il en sera de méme de sa conservation. III.

IV. Galien veut encore *que celuy qui prend ſoin de conſerver la ſanté, s'attache aux choſes dont nos corps ne peuvent abſolument ſe paſſer, telles que ſont l'air, les alimens, &c. qui d'elles-mémes peuvent nuire ou aider, & que c'eſt à faire à un tel Medecin à les bien conſiderer ; de ſorte qu'il n'oſe rien innover ſur un corps qui joüit d'une parfaite ſanté, laquelle venant à s'alterer tant ſoit peu, il ſe mettra en devoir de preparer auſſi-tôt au corps ce qui luy manque, avant que le mal s'augmente, ſoit qu'il y ait plethore, ou épuiſement ; Et il ordonne que la difference de la reparation ſe faſſe, non en quantité, mais en qualité.*

On voit par là qu'il propoſe deux ſortes de ſanté, dont la premiere eſt dans ſon plus haut point, dans laquelle il ne faut rien innover, n'aïant beſoin d'aucun Art, à cauſe que tout Art, tend à faire quelque ouvrage. Quiconque joüit donc d'une telle ſanté, doit conſiderer ſi elle eſt ſi ferme, qu'elle puiſſe durer autant de tems qu'il en faut pour cuire un chapon à la broche, ou dans ſon eſtomach, afin de la conſerver. Mais qui oſeroit ſe vanter de connoître tous les moïens avec leſquels on peut la conſerver ? Galien ne veut pas qu'on y innove la moindre choſe du monde ; & neanmoins on ne peut ſe paſſer d'alimens, par l'aide deſquels la diſſipation de la ſubſtance puiſſe être reparée : mais ils ſont tous diſſemblables ; & en cette qualité ils ne ſauroient ſi bien la rétablir, qu'ils

ne l'affoibliſſent en méme-tems. L'Arbre de Vie du Paradis terreſtre pouvoit luy ſeul conſerver exactement une ſanté de cette nature.

La ſeconde eſpece de ſanté que nous avons propoſée ci-deſſus, qui eſt connuë de tout le monde & tres-commune, appartient à la Therapeutique, comme un Art qui ſait la corriger, & dont la difference conſiſte dans la quantité, & point du tout dans la qualité. Cette difference en quantité, ne rend point la nature de l'Art differente, n'étant qu'une pure application des mémes choſes, ſelon le jugement que fait le Medecin ſur differens corps; comme celuy qui aprés avoir ordonné un ſcrupule de Rhubarbe pour un enfant, il en preſcrit deux drachmes pour un homme fait: dira-t-on qu'il agit en cela par divers Arts, ou par differentes parties de ce méme Art? Non certes, puiſque c'eſt en vertu du méme Art: Ainſi l'Art qui conſerve la ſanté, & celui qui chaſſe les maladies, n'étant diſtinguez, ſelon Galien, que dans la quantité, doivent paſſer pour un méme Art, & pour une méme petite partie d'iceluy. Ce n'eſt pas que toutes les choſes propres & neceſſaires pour la gueriſon, ſoient abſolument neceſſaires pour conſerver la ſanté: mais ſeulement que tout ce qui ſert à la conſervation de la ſanté, contient auſſi en ſoy une certaine vertu curative; d'où il compare tres à propos la Medecine à l'Art des Fripiers qui racommo-

dent les habits déchirez, assurant que la conservation de la santé n'est point un genre different de la guerison des maladies ; mais que l'Art qui corrige beaucoup & promtement, est appelé Art curatif, & celuy qui ne rétablit que foiblement, conservatif. Galien dans le méme endroit n'aprouve pas Platon, en ce que n'y aïant qu'une seule curation pour le corps, il en fait pourtant mention de deux ; une qu'il appele *Gymnastique*, qui consiste dans les exercices du corps, & l'autre curative. *L'Art*, dit-il, *qui s'occupe à la santé presente du corps, entant qu'il éloigne les choses nuisibles, doit étre appelé curatif, & en ce qu'il corrige les grandes intemperies : mais si on le regarde entant qu'il ôte les petits défauts, on le nommera Art conservatif.* Si bien que toute la difference consistera dans le nom, & non dans l'action & dans l'effet. Mais à quoy bon tant de discours ? Nôtre Seigneur Jesus-Christ ne nous a-t-il pas éclairci sur ce sujet, quand il a dit, *que ceux qui se portoient bien n'avoient pas besoin de Medecin.* Et le savant Celse n'a-t-il pas dit, *que l'homme sain, & qui joüit d'une parfaite santé, étant maître de ses actions, ne doit point s'assujettir à aucune Loy de la Medecine.* Il n'y a donc aucun Art qui luy donne des preceptes, *& il n'a besoin dans cet heureux état*, continuë ce méme Auteur, *ny de Medecin, ny de Parfumeur, ny de Baigneur, & il faut au contraire que son genre de vie soit tout different :* une telle personne, dit-il, n'a besoin

besoin ny de Medecin, ny de Medecine. Et par ainsi le Poëte avoit raison de dire,

Tiphus, ton Art est nul, si la mer est tranquille :
Phœbus, l'homme étant sain, le tien est inutile.

Les Auteurs qui ont écrit touchant la conservation de la santé, n'ont rien dit que l'on ne puisse apliquer à ceux qui sont actuellement malades, ainsi que l'on peut voir dans le Traité des six choses non-naturelles.

CHAPITRE XX.

Des Medecins qui attribuent trop aux Astres.

IL n'y a rien aujourd'huy de plus commun tant chez les Medecins, que chez les malades, que de faire des presages par les Astres, sur la nature des maladies, sur leurs signes, sur leurs causes, sur leurs évenemens, & sur leur curation, avec tant de faste & d'audace, qu'ils osent bien blâmer d'ignorance des personnes infiniment beaucoup plus doctes qu'eux, & que tous leurs semblables qui ont été, & que tous ceux qui sont encore en état; tandis qu'eux-mêmes ne sont que des miserables ignorans,

puisque les réponses qu'ils donnent sont si peu assurées, & accompagnées de tant de doute, qu'eux-mémes, dis-je, se trouvent si souvent trompez, & trompent aussi si souvent les autres, qu'il n'est personne qui ne puisse aisément déviner, ou que leur science est vaine, ou bien qu'ils l'ignorent entierement. Mais leur effronterie va encore plus avant : car ils pretendent connoître la bonne ou mauvaise fortune d'un chacun; s'il sera un homme craignant Dieu, ou un impie, chaste, ou un adultere, prudent ou sot, méprisé ou honoré, pauvre ou riche, Evêque ou laïque, enfin de quel genre de mort il finira ; si au champ ou en sa maison, de maladie ou par la main d'un bourreau, s'il sera noïé, & plusieurs choses de cette nature, sur lesquelles si vous venez à leur en demander la raison, ils demeurent muets comme des poissons. Et il est encore à voir quelqu'un de ces Astrologues qui ait pû prouver que cet Art soit veritable, appuié sur des principes certains & vrais, ou qui aïent quelque probabilité. Je veux leur faire quelques demandes sur les choses qui regardent principalement la Medecine, laquelle pourtant on ne sauroit purger en particulier de toutes ces sotises, qu'en méme tems l'on n'en reconnoisse toutes les autres fourberies. Ces Messieurs ont souvent en bouche ce Proverbe, que leur science n'a pas de plus grands ennemis que les ignorans. Ce qui est veritable, de la vraïe science qui est fondée sur des veritables principes, sur

des raisons solides, & sur des bonnes conclusions, & non sur des visions chimeriques & phantastiques des Magiciens & des Caldéens, qui n'ont aucune apparence de raison. Ainsi pour refuter la vanité de la Magie, il n'est point necessaire d'étre Magicien; outre que plusieurs tant Anciens que Modernes fort savans dans cet Art, l'ont condamnée eux-mémes. Et à peine trouvera-t-on quelqu'un entr'eux qui excelle par dessus les autres, qui luy ait donné son approbation. Alphonse Roy d'Arragon qui passoit pour le plus savant Astrologue de son siecle, ne chassa-t-il pas de sa Cour tous ces faiseurs d'horoscope. Ces Messieurs trouvent icy ce Roy tres-savant Astrologue, mais ennemi juré de l'Astrologie judiciaire. Et de plus, Dieu méme s'est declaré leur ennemi en la leur défendant, ce qu'il n'auroit jamais fait, si elle étoit bonne & veritable : car n'en aïant pas de besoin, il ne peut l'avoir fait pour son usage, non plus que pour les Demons, puisqu'ils y ont été trouvez plus souvent menteurs que veritables ; si est-ce pourtant qu'ils sont tres-experts dans cette science, si tant est qu'elle soit vraïe. Elle est encore deffenduë par les Conciles de l'Eglise & par les Saints Peres, dont plusieurs en ont fait le Catalogue.

Mais pour venir au fait, je suppose premierement, que c'est une verité confirmée par l'experience, & tres-bien établie par l'avû des Philosophes, que les Cieux agissent

ſur les choſes d'icy-bas ; & nous voïons que les vicissitudes des ſaiſons & des generations ſuivent le mouvement du Soleil ; qu'il y a certains Aſtres dont les uns aportent la ſerenité à leur lever, & dont les autres excitent d'horribles tempêtes à leur coucher, & qu'ils ne contribuent pas peu à la naiſſance de certaines maladies, & à la gueriſon des autres ; tout cela ce faiſant non par maniere de commandement, mais par voïe de generation, d'alteration & de corruption, enſuite des changemens qui ont precedé dans l'air & parmi les Elemens : car il eſt conſtant & hors de toute diſpute, *Ex 1. Meteor.* que les choſes ſuperieures gouvernent les inferieures, & que de celles dont le mouvement eſt determiné, comme eſt celuy des choſes ſublunaires, elles doivent étre gouvernées par les premieres qui ſont dans un perpetuel mouvement, comme ſont les Aſtres. C'eſt ainſi que le Soleil & l'homme engendrent un autre homme ; c'eſt ainſi que tout ſe conſerve par la lumiere, le mouvement & les influences des Aſtres. Puis donc qu'il eſt vray que les corps ſuperieurs dominent ſur les inferieurs par leur alteration, generation & corruption, & que toutes les maladies ne ſont que des alterations & des corruptions, ou des diſpoſitions precedentes pour la corruption & la mort, elles peuvent provenir des Aſtres. Les maladies ſuivent les ſaiſons de l'année qui dépendent des Cieux ; il y en a auſſi pluſieurs qui ſont cauſées pour avoir demeuré un

trop long-tems au Soleil, comme la fiévre & le mal de tête ; d'autres pour avoir souffert le serein, tels que sont les catarrhes ; cependant ces maladies ne sont point engendrées par les Astres, ensuite de quelque vertu naturelle capable de les causer, mais par hazart, ensuite des alterations élementaires par l'entremise des méteores, telles que sont les pluïes, les rosées, les vents, les frimas, les gelées ou les extrémes chaleurs : Ainsi la fiévre s'engendre pour avoir été trop long-tems exposé à la chaleur du Soleil ; les catarrhes pour avoir demeuré au clair de la Lune. Car les Astrologues supposent faux, en disant qu'il y a des Astres malfaisans, & c'est aussi sans raison qu'ils assignent des maladies propres & particulieres à chaque signe celeste en particulier, lesquelles ils font dériver du different aspect des Astres, & lesquelles, comme ils prétendent nous persuader, on peut connoître long-tems avant qu'elles arrivent. Mais le Ciel ne contenant rien en soy que de bienfaisant & de salutaire, il est par consequent exemt de toute malignité. Les Philosophes soûtiennent qu'on ne peut trouver dans les Corps celestes aucune corruption, ny aucune mauvaise chose, non pas méme aucune alteration : c'est delà aussi qu'Averroës refute les Astronomes qui établissent certaines Etoiles bienfaisantes, d'autres malignes, vû qu'au contraire il n'y en ait pas une qui ne contribue à nôtre conservation. Car si une seule Cons-

tellation étoit maligne, entant que cause naturelle, elle communiqueroit sans cesse sa malignité à ce qui seroit au dessous d'elle, & les hommes seroient exposez à un grand malheur, d'étre soûmis à un si puissant ennemi auquel ils ne pourroient resister, & qui leur livrât un combat perpetuel, qu'on ne pourroit ny éviter, ny surmonter. Et il ne sert rien de dire que l'effet d'une si maligne Constellation peut étre empêché par la vertu des autres Astres; comme si Dieu avoit mis dans les Cieux les poisons avec leurs Antidotes. Nous ne nions pas pourtant que les Astres n'aïent en soy des vertus differentes & contraires, qui ne laissent pas d'étre toutes salutaires & favorables pour ce Monde sublunaire; lesquelles pourtant ensuite des diverses alterations de l'air, peuvent étre par accident nuisibles, plus ou moins, par la differente rencontre des qualitez contraires dans certaines saisons, comme il se voit que l'air chaud, tout benin & tout sain qu'il soit, ne laisse pas de jetter certaines gens dans
3. Aphor. 2. des maladies particulieres, selon Hippocrate, qui dit, *qu'il y a certains temperamens qui se portent mieux en Hyver, & d'autres en Eté.* Aussi nous experimentons que tous les Etez ne sont ny également chauds, ny galement serains; de méme que les Hyvers ne sont ny tous froids, ny tous pluvieux. Enfin quelque qualité que les saisons aïent, elles nuisent toûjours à quelques-uns; ainsi que nous voïons que les grands changemens

du chaud & du froid, d'humidité & de secheresse, produisent des maladies qui sont d'autant plus dangereuses que le froid & le chaud se rencontrent plus variables dans un même jour. Il n'y a aucun tems de l'année de quelle nature qu'il soit, qui ne nuise, ou qui ne soit utile à quelque temperament. Et ces choses étant dépendantes des celestes, il n'est pas difficile à un Astrologue de predire par hazart une année malsaine, ou salutaire, en considerant le concours des Astres, bien que l'experience nous fasse voir, qu'ils s'y trompent le plus souvent, en ce qu'aprés nous avoir promis un jour pluvieux, nous le voïons ensuite fort serain, & au lieu de la chaleur qu'il nous avoit fait esperer, nous éprouvons tout le contraire; & au lieu d'une année abondante en maladies dont ils nous avoient menacez, nous voïons tres-peu de malades. Ces choses arrivent si souvent, & elles nous sont si ordinaires, qu'elles suffisent pour nous convaincre de l'incertitude de cet Art. Mais il n'y a rien, ce semble, de plus absurde, que de voir ces gens là raporter des maladies & d'autres malheurs qui arrivent en ce bas monde, aux aspects des Astres qui sont passez depuis long-tems. Corneille Gemma attribuë la peste de l'an 1575. à la Constellation qui parut en 1571. & Cardan veut que la Maladie appelée *Lenticulaire* par Fracastor, qui fut l'an 1528. soit l'effet d'un aspect de 1524. ce qui ne peut pas étre des causes naturelles, puisque

les effets ne s'en ensuivent jamais, que tandis que les causes sont presentes; n'y aïant aucune vray-semblance, que ce qui n'a pû s'executer en la presence de la cause, le méme se puisse faire par la méme cause qui n'est plus; quand méme il y auroit alors quelque favorable Constellation, & qui peut-étre ne paroîtroit jamais plus, si ce n'est dans cette grande & fameuse Année de Platon; ainsi la conjonction de tels Astres ne nous presage ny les biens ny les maux presens, mais seulement ceux qui arriveront; ce qui montre que ce n'est ny les causes naturelles des effets suivans, ni les signes qui les accompagnent, mais que ce sont seulement des signes surnaturels, & par consequent qui sont au dessus de l'entendement humain, & que l'on ne peut connoître que par une revelation divine. Si Cardan & Corneille Gemma, avoient pû prédire dans les années passées de 1524. & 1571. la peste qui devoit arriver en 1575. & la maladie *Lenticulaire* de 1528. c'eût été quelque chose de tres-beau: mais c'est vouloir se moquer des Lecteurs que de leur vouloir dire, que l'on en a découvert la cause aprés que la chose est arrivée, comme nous le veut persuader Cardan, quand il assure qu'il a trouvé la mort de Jesus-Christ, marquée & préfigurée dans les Astres, ce qui est encore une pure réverie. Il eût donc falu par consequent, qu'il eût connu le moment de l'Incarnation & la Naissance du Verbe Incarné, l'heure & le jour de sa

Paſſion, laquelle cependant tous nos nouveaux Theologiens aſſurent n'avoir été connuë de perſonne. Les principes de ceux qui tirent l'Horoſcope ſont fort incertains, & neanmoins tous les principes de quelques Sciences que ce ſoit doivent étre connus, ou par ſoy-méme, ou par demonſtration, ou par experience, ou enfin par revelation. Les Caldéens diſoient qu'ils étoient connus par l'experience. Et pour leur faire voir que nous agiſſons de bonne foy; nous leur accordons que cela peut étre touchant les choſes qui dépendent du mouvament reglé des Aſtres, comme le coucher & le lever des Conſtellations, les Eclypſes, les tempêtes de la Mer, & ſemblables : mais ils ne ſauroient jamais déviner au juſte, ny l'évenement des maladies, ny les autres choſes contingentes, ſur leſquelles les Aſtres n'ont aucun aſcendant. D'où eſt-ce qu'ils ont connu qu'il y a dans le Ciel douze maiſons, dont l'une eſt le domicile de la bonne fortune, l'autre celle de la vie, l'autre de la mort, & ainſi des autres : Et qu'il y a dans chacune de ces Maiſons un Seigneur appelé *Almute*, c'eſt à dire une Planette tres-puiſſante. Mais cette Planette a-t-elle un maître qui luy commande naturellement, ou ſi cela dépend de la ſituation du Ciel ? On ne peut pas dire que cela ſe faſſe par droit de nature, parce que c'eſt tantôt Saturne, tantôt Jupiter, & tantôt un autre Dominateur ; encore moins, dis-je, par le lieu qu'elle occupe dans le Ciel, parce que

dans un autre tems, une autre Planette pourra dominer dans le méme endroit. Ces Messieurs font les Planettes, les unes males, & les autres femelles, ils en font de méme des signes, dont les uns sont appelez Royaux, prognosticans toute sorte de biens aux Rois, & les autres tout malheur ; qu'il y en a d'autres qui ne promettent rien moins aux sujets rebelles & de la lie du peuple que la Couronne Royale. Mais qu'ils me disent, qu'est-ce que faisoient ces signes auparavant qu'il y eût des Rois dans le monde. On voit par là que les influences ne s'étendent pas seulement jusques sur les corps naturels, entant que tels (qui toutefois ne leur sont point soûmis que par cette consideration) mais encore aux accidens imprévûs de la fortune : c'est à dire qu'il y a certaines Constellations funestes aux riches, & d'autres aux pauvres. Tout cela prouve qu'il n'y a ny signes naturels, ny causes naturelles, & que surpassant la portée de l'esprit humain, l'on n'y peut rien connoître que par revelation divine : car si ces causes étoient naturelles, elles agiroient sur les corps entant que naturels, & d'une maniere naturelle ; & encore ne pourroient-ils avoir aucune science certaine des vertus des Constellations, à faute de ne les connoître toutes : outre que les forces des Astres qui leur sont connus, ne peuvent étre comprises par aucune experience assurée, non plus que par quelque raisonnement exemt de tromperie. Il n'est

point d'homme qui puiſſe jamais découvrir leurs differens aſpects, qui ſouvent ne reviendront point que dans la celebre & grande Année de Platon. Il ne faut pas s'étonner aprés cela du peu de raport qui ſe trouve ſi ſouvent ſur les jugemens qu'ils ont porté touchant une méme choſe, & que les uns & les autres ne nous content que leurs réveries. Il n'eſt pas juſques au Grand Ptolomée, à Haly, à Albumazar, à Cardan, & à pluſieurs autres, qui ne ſoient tous de divers ſentiment ſur un méme aſpect des Aſtres. De ſorte qu'on peut faire divers jugemens touchant les mémes Aſtres, ſuivant les differentes opinions de ceux qui en ont écri. Mais enfin de quelque nature qu'ils puiſſent étre, ils ne peuvent ſavoir le moment auquel quelqu'un a été conçû ou né; encore moins appliquer la ſituation des Conſtellations à ce méme moment. Les femmes mémes ignorent le moment auquel elles ont conçû, & les horloges les plus exactes ne le ſauroient marquer au juſte. Le mouvement du Ciel eſt d'une telle rapidité, qu'en manquant tant ſoit peu dans une ſeule minute d'heure, toute la prediction eſt nulle. Ce qui ſe verifie, en ce que pluſieurs étant nez ſoûs la méme Conſtellation, ont de differentes fins, comme Jacob & Eſaü; Pluſieurs pour prendre naiſſance ſoûs les mémes Aſtres, ne laiſſent pas d'éprouver divers accidens. Jacob & Eſaü, repartent-ils, ne nâquirent pas dans le méme moment, à cauſe du mouvement

trop rapide des Cieux. Mais il s'ensuit de là, que si un moment si court aporte une si grande varieté dans le Ciel, comment connoîtront-ils d'une science certaine, l'instant de la nativité & de la conception : car si deux jumeaux ne sont pas censez avoir pris naissance soûs la méme Constellation, pour n'avoir pas pû sortir du corps de leur mere tous deux à la fois ; de méme pouvons nous leur répondre qu'un méme homme né sauroit naître sous la méme Constellation; sur tout dans des accouchemens difficiles : car c'est premierement la tête qui paroit, ensuite le col, enfin les pieds ; il faudroit par consequent assigner divers destins à chaque membre en particulier.

Et quand méme on leur accorderoit tout cela, il y auroit toûjours lieu de douter, par quels Astres ces avantures pourroient étre revelées, puisque le nombre des enfans qui viennent au monde soûs la méme Constellation est si grand, & dont les maladies sont si variables, & la fin de leur vie a si peu de conformité, aïans differens esprits, differens desirs, & diverses inclinations ; il s'ensuivroit aussi que tous ceux qui meurent d'un méme mal, ou qui perissent dans un méme naufrage dans le méme Vaisseau, ou qui sont tuez dans le méme combat, eussent pris naissance soûs la méme Constellation ; ce qui n'est pas probable : ou bien il faudroit que les Astres eussent tous la méme vertu.

Autrefois chez les Juifs tous ceux de la

famille d'Aaron naiſſoient tous Prêtres, & ceux de la Tribu de Levi étoient tous Clercs, de la façon que nous diſons aujourd'huy ; mais il n'y en avoit aucun Prêtre, ſi deux ou pluſieurs venoient à naître à la méme heure, & ſous la méme Conſtellation, comme il eſt arrivé ſans doute aſſez ſouvent. Car celuy-là ne pouvoit manquer d'étre Prêtre, & l'autre Levite. On peut tirer le méme argument des Tartares de Syrie chez Euſebe. Les Syriens ne commettent ny adultere, ny homicide, ny vol, ne ſe trouvant parmi eux ny femmes débauchées, ny aucune idolatrie. Il eſt permis chez les Perſes de ſe marier avec ſa ſœur, avec ſa mere & avec ſa fille. Ces choſes dépendent tellement de la volonté, des Loix, & de la coûtume, qu'elles ne ſe peuvent attribuer aux Aſtres.

Mais voïons ce qu'en dit Paracelſe dans ſon Livre des cinq Etres, ou cauſes des maladies, dont la premiere fait l'Etre des Aſtres ; où il examine premierement leur proprieté, enſuite la vertu par laquelle ils operent. *Les Aſtrologues*, dit tres-élegamment cet Auteur, *croyent que les Aſtres gouvernent nos corps, luy au contraire veut que nous ſoïons regis par nos propres forces. Adam & Eve reçurent dans leur creation une faculté prolifique, qui durera juſques à la fin du Monde ; & poſé le cas qu'il n'y eût aucune Planette, ils ne laiſſeroient pas que de conſerver la méme faculté, d'autant qu'elle ne reſide pas dans la Planette, mais dans la ſemence ; ainſi l'un*

seroit mélancolique, l'autre bilieux; les uns seroient gens de bien, les autres vicieux, parce que les Astres ne peuvent donner la derniere perfection à aucune partie de nôtre corps, étant incapables de causer ny le temperament, ny la figure, ny la couleur, ny la moindre proprieté. Et quand la Constellation de Saturne n'auroit jamais été, les hommes ne seroient pas moins de different temperament. Et la fameuse Helene n'auroit pas moins été débauchée quand il n'y auroit jamais eu de Planette de Venus; Et Neron tout cruel qu'il étoit, n'étoit pas sorti de Mars. Nous avoüons bien neanmoins que sans les Astres & les Cieux, rien ne peut subsister icy bas; car on ne verroit jamais germer les semences, si elles n'étoient auparavant échauffées par les douces influences du Soleil: ce n'est pas qu'il donne quelque force aux semences, qu'il n'a pas luy-méme, mais parce que c'est luy qui fait, & qui regle les saisons. Il n'en est pas de méme de l'homme, car la matrice tient lieu d'Etoile & d'Astre; & quand Dieu méme n'auroit creé aucun Soleil, les hommes ne cesseroient pas d'engendrer. Ce n'est pas que nous puissions vivre sans les Astres, puisque c'est d'eux que dépend la chaleur & le froid, comme aussi la preparation & la digestion de toutes les choses desquelles nous vivons, n'y aïant que l'homme seul qui n'y soit point assujetti. Et nous n'avons besoin de toutes ces choses, qu'entant que nous ne nous pouvons passer ny de la chaleur, ny du froid,

ny de boire, ny de manger, & rien plus. Si l'enfant qui est né sous une Planette heureuse & favorable, vient à avoir un naturel tout contraire, d'où l'aura-t-il reçû, si ce n'est de celuy qui l'a engendré, dans lequel reside la vertu de la semence. Le méme Paracelse nie aussi que la fortune dépende des Astres, puisqu'elle est toute dans l'industrie d'un chacun. Ce méme Auteur dans son second Traité de l'Etre du Venin, par lequel il entend les excremens, dit *qu'encore qu'aucun ne puisse étre offensé dans sa santé par les Astres, il n'est pas pour cela assuré de se garantir de l'Etre de leur venin; d'où l'on voit que ces Astronomes se trompent necessairement, qui promettent la santé par l'influence des Astres, puisqu'il y a d'autres causes capables de détruire la santé des corps, non moins que les Constellations mémes.*

Toutes ces raisons seroient passablement bonnes, si elles étoient solides. Si on interroge un Astronome Caldéen, pour savoir si un tel malade doit échaper, & qu'il réponde qu'ouy : qu'arrivera-t-il si le malade neglige de prendre des remedes, ou qu'il en prenne des mauvais? Et si au contraire il dit qu'il en mourra, qu'arrivera-t-il si le malade se sert de tres-bons medicamens, & bien à propos? Il est constant que celuy-là mourra, & que celuy-ci échapera. Loin donc d'icy tous ces prognostics Caldaïques, fondez sur les Astres qui n'ont rien d'assuré. Un Medecin docte & homme de bien, dominera

Sapiens dominabitur Astris.

ſur tous ces prodigieux Corps celeſtes, & les fera mentir : Et à moins qu'ils ne leur attribuent quelque deſtin, ils ſe verront obligez d'avoüer la vanité de leurs predictions. Mais c'eſt à faire à des eſprits foibles de reconnoître un Deſtin ; car en l'admettant, il faut en méme tems détruire la liberté de la volonté, abolir l'uſage des Loix, & les coûtumes. Qu'un faiſeur d'Horoſcope diſe, que Pierre ou Paul ſera tué un tel jour, mais cela n'arrivera pas neceſſairement & infailliblement, & les Aſtres peuvent mentir, ſi l'aſſaſſin peut ne pas tuer celuy-ci dont il eſt queſtion, l'aſſaſſiné pourra auſſi ne pas étre tué. Cette doctrine ôte tout futur contingent à l'égard des cauſes ſecondes : car ſi la cauſe pour laquelle un homme perit de cette maniere là, ou de celle-ci, eſt dans les Aſtres, qui eſt-ce qui dira que c'eſt par hazart que cela eſt arrivé ? Il faudra donc que les Aſtres portent ſi puiſſamment les hommes aux vices & à la mort, qu'ils ne puiſſent faire autrement ; ainſi il faudra que ceux que les Loix obligent à ſuivre la vertu, ſe voyent malgré eux entraînez aux vices par l'impulſion des Aſtres. Hélas ! de combien de crimes faudroit-il accuſer le Ciel, ce qui ne ſe pratique que rarement dans les Villes où le libertinage regne plus ouvertement, comme nous dirons en ſuite. Et de cette maniere la méme Conſtellation nous demontreroit également & en méme-tems, & la vie

&

& la mort. Elle nous prédira la ſanté ſi un malade uſe de bons & ſalutaires remedes ; & elle prognoſtiquera la mort, s'il en prend de contraires ; comme s'il ſe pend par deſeſpoir, ou s'il ſe laiſſe mourir de faim, on n'a que faire d'avoir recours aux Aſtres, un enfant le devineroit ſans eux.

Mais ce qu'ils nous content des Eclypſes, eſt quelque choſe encore de plus ridicule : car ils veulent que l'Eclypſe qui n'eſt point un étre réel, ait en ſoy des qualitez qui durent les mois & les années entieres, aprés méme qu'elle eſt paſſée, ce qui eſt contre la nature de toutes les cauſes naturelles d'icy bas. Mais d'où eſt-ce qu'ils ont puiſé telles réveries, que l'Eclypſe laiſſe aprés elle des forces capables de durer ſi long-tems aprés ? car ſi cela étoit connu par ſoy-méme, tout le monde le ſauroit, perſonne ne l'a jamais pû faire voir en quel endroit que ce ſoit : Outre que l'on l'auroit appuyé de quelque bonne raiſon, & les Aſtrologues s'accorderoient mieux entre eux qu'ils ne font, tant ſur le ſujet que nous traitons, que dans les limites des Maiſons, & dans les proprietez qu'ils leur aſſignent. Nous ſavons auſſi qu'il n'y a eu là deſſus jamais aucune revelation : Que s'il nous répondent qu'oüy, qu'ils nous diſent en quel endroit, quand, & à qui tout cela a été revelé. Il ne leur reſte que la ſeule experience, qui eſt tres-incertaine, puiſ-

qu'ils y sont trompez eux-mémes, & qu'ils trompent si souvent les autres. L'éclypse se fait toûjours de la méme façon, sans presager pourtant la méme chose, ce qui est une preuve que cela ne se fait point entant qu'Eclypse, mais à raison de quelqu'autre chose qui se trouve joint avec elle : or comme cet adjoint ne retient pas une telle vertu de l'Eclypse, mais que c'est plutôt l'Eclypse qui opere par son moïen, & par ainsi elle ne sera d'aucune consideration. Ils nous répondent qu'autant d'heures que l'Eclypse de Lune dure, autant de mois aussi son efficace dure ; mais les heures n'étant qu'une pure invention des hommes, elles ne sont rien de réël dans le Ciel. Mais qui est cette puissance qui ôte de l'Eclypse sa vertu pendant tant de mois ? Cela ne se peut faire qu'en deux façons : car où elle perit d'elle-méme, ou bien elle est éteinte par son contraire. L'Eclypse n'a pour tout contraire que la lumiere, laquelle n'est pas plutôt retournée vers la Lune pour l'éclairer, qu'elle disparoit avec ses forces, à moins que les tenebres ne prévalent par accident au dessus de la lumiere, par le moïen de laquelle le Ciel gouverne tout ce qu'il y a icy bas, & point du tout par les Eclypses. Joint qu'il se rencontre toûjours plus de force & plus de vertu dans la propre cause que dans son effet. Et s'il faut qu'il y en ait quelqu'une dans l'Eclypse de Lune qui dépende abso-

lument de l'ombre de la Terre, il y auroit sans doute plus de force dans cette méme ombre, que non pas dans l'Eclypse méme; ce que personne, à mon avis, ne croira jamais. Et si cela étoit, il faudroit attribuer à l'ombre de la Terre, qui revient toutes les nuits, des qualitez étonnantes, & que nous avons ignorez jusques à present. Mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que les effets des Eclypses ne commencent point qu'aprés le troisiéme ou quatriéme mois que la méme Eclypse est dissipée. Ce qui fait voir évidemment, que la méme Eclypse n'est ny la cause, ny le signe des choses qui s'en ensuivent; & encore moins les marques & les aspects qui s'y trouvoient joints. Or si toutes ces choses ne sont point des causes naturelles, ny méme des signes qui y sont annexez, elles doivent étre surnaturelles, comme l'Arc-en-Ciel qui n'est pas un signe naturel, quoy qu'il soit quelque chose de naturel.

Gellius dit fort à propos que Phavorinus a observé qu'entre toutes les choses que Messieurs les Astrologues avancent, il se trouve tout au moins mille faussetez, pour une verité: Et si eux-mémes se trouvent courts si souvent dans la prediction des Meteores, comment pourront-ils nous predire au juste les choses qui dépendent de la volonté changeante des hommes? Un homme qui s'est precipité dans une grande maladie

pour avoir trop bû, il pouvoit se conserver en santé vivant sobrement : car selon l'axiome ordinaire des Philosophes, les mémes choses qui concourent à l'étre, concourent aussi pour le faire connoître. Or non seulement les Astres concourent en faveur de l'étre, mais encore les causes plus particulieres ; car le Ciel n'est qu'une cause universelle & indeterminée.

Les faiseurs d'Horoscope ne sauroient jamais avoir une parfaite connoissance des causes particulieres ; car les proprietez specifiques & individuelles de chaque chose, ont une cause particuliere ; comme si deux enfans venoient au monde dans le méme moment, l'un d'une femme infectée de la lepre, & l'autre d'une mere bien saine ; celuy-là sera sujet à la lépre, & celuy-ci sera fort sain. Si donc ces gens-là ne peuvent pas connoître les dispositions corporelles par la contemplation des Astres ; comment connoîtront-ils les choses contingentes qui dépendent, non d'une cause universelle, mais seulement de la volonté qui les determine?

Mais puisque les Corps celestes ne sont pas les principes ou les causes de l'entendement, ny de la volonté, en ce que l'ame raisonnable ne leur est point du tout assujettie, ny ne dépend aucunement d'eux. Le vouloir & l'élection ne sont nullement naturelles, pour n'étre ny necessaires ny

determinées à une même chose ; & on voit ordinairement que les choses qui sont naturelles se font bien ; au lieu que nos choix se trouvent souvent tres-mal faits : Que si elles dépendoient des Astres, il s'ensuivroit de là qu'ils seroient les auteurs & les causes de nos mauvaises actions, & qu'ils ne sembleroient être créez que pour nôtre ruïne.

Un Caldéen, par exemple, a predit qu'il y aura une guerre civile dans quelque Royaume ; il n'y a personne qui n'en puisse dire autant sans consulter les Astres ; sur celà seul qu'il saura que le peuple de ce Païs-là sera porté à la sedition par les intrigues de ses Chefs ; s'il voit que les Ministres, & autres personnes publiques & d'autorité la fomentent ; & si l'on luy donne avis, qu'il y a d'autres personnes qui tâchent d'apaiser cette revolte ; &c. Au contraire, il predira une paix prochaine, s'il s'aperçoit que les peuples sont fort disposez à obeïr aux Loix du Royaume, & que chacun commence déja à s'appliquer à sa profession & à ses propres affaires, sans se plus embarasser des intrigues secrettes, &c. Or il est constant que que si la populace devient seditieuse & rebelle, cela dépend de la volonté perverse des particuliers, & non point des Astres ; car son pouvoir s'étend aussi loin que son devoir. Et comme chacun devoit & pouvoit demeurer en sa maison, aussi

devoit-il le faire pour se conserver la paix. Toutes ces mutineries seditieuses n'arrivent que par une persuasion morale, & non par une action naturelle des Etoiles : car autrement les hommes seroient si fortement poussez aux vices & aux meurtres, qu'il ne seroit pas en leur pouvoir de les éviter ; & c'est de là qu'il s'ensuivroit par une necessité inévitable, que la volonté seroit forcée à mille crimes par la violence des causes universelles. Et on en viendroit à ce point d'impieté, que de faire Dieu Auteur des pechez, s'il est vray qu'il ait creé tous ces beaux Luminaires, à dessein de faire plutôt pancher les hommes à toute sorte de méchantes actions, que du côté de la vertu ; comme si le Ciel n'étoit fait que pour y deliberer, & pour y concerter des crimes & des rebellions contre les Etats & les Royaumes, & autre mille méchancetez qui se doivent commettre sur la Terre. Et si cela a lieu, Dieu tout bon & tout sage qu'il est tromperoit tout le genre-humain, en voulant obliger les hommes à obeïr à ses Loix, & de suivre la vertu, tandis que d'un autre côté, il les porte aux vices par un secret mouvement des Astres.

Je dis donc que l'Astrologue qui predit les choses futures ne dit rien de certain, parce que cela est indépendant des Astres, & lesquels à raison de leurs pro-

pres causes peuvent également étre & n'étre pas, comme celuy qui au lieu de la Guerre prediroit la Paix, en feroit tout autant. Celuy qui ne voit pas dans les Cieux la determination de la volonté, ne sauroit rien voir d'où il puisse predire quelque chose de certain. On peut raisonner sur les autres causes secondes de la méme maniere : & à moins qu'elles ne soient determinées par les Astres, toute prediction ne sera qu'incertaine : au contraire ce qui est determiné par un autre est necessaire, & non contingent, ny casuel. De plus tout ce qu'on nous dit des ressemblances, est plein d'absurdités ; car il n'y a aucune figure au Ciel, & on en peut s'imaginer & en feindre de telles que l'on voudra ; comme au lieu de la figure d'un Lion, on y pourroit peindre celle d'un Porceau.

Concluons donc & disons que les Cieux n'étant qu'une cause universelle, ils ne peuvent determiner les effets singuliers. De là vient aussi que de quelque Constitution que soit le Ciel, d'un oiseau il se fait toûjours un oiseau, & un homme d'un homme. Nous parlerons encore plus amplement de ces matieres, dans le quatriéme Livre. *Annoncez*, dit Dieu dans le Prophete Isaïe, *les choses qui doivent arriver, & nous vous croirons pour des Dieux. Il n'y a aucun Dieu avant moy, ny qui soit semblable à moy, qui puisse annoncer depuis* Cap. 4. Cap. 46.

le commencement jusqu'à la fin, les choses qui n'ont pas été faites. L'Ecriture Sainte est remplie de semblables passages, & ainsi nous n'en dirons pas davantage.



DES



DES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE SECOND.

Des Erreurs touchant certaines Maladies, & de leur connoissance.

CHAPITRE I.

Du jugement trompeur des Urines.



L est tems que nous détruisions une Erreur qui est si ordinaire aujourd'huy, & qui nous a donné d'abord occasion d'en parler dans quelques chapitres : car à peine celuy-là passe-il pour Medecin, qui ne peut pas connoître par l'inspection des urines, les maladies & toutes leurs circonstances, n'y ayant pas méme jusqu'aux

Medecins qui ne fomentent la méme erreur avec un peu trop de foiblesse : Cette coûtume étoit autrefois en grande vogue parmi les Sectateurs des Medecins Arabes, & elle ne l'étoit pas moins en France, du tems de Valescus & de Gordon. Plantius raporte dans la vie de Fernel, que ce fameux Medecin avoit coûtume de considerer les urines qu'on luy apportoit dans Paris, bien qu'il en condamne l'abus luy méme, & qu'il reprenne ceux qui à la maniere des Dévins, s'amusent à predire beaucoup de choses sur les maladies des personnes absentes, par la seule inspection de leurs urines. Il ne faut que lire le Livre de Gordon, touchant les supercheries des urines, pour savoir combien il est aisé à un Medecin d'imposer au peuple, & comme quoy il faut se donner de garde de ces petites finesses. Les Alemans en sont aujourd'huy encor tellement infatuez, qu'ils forcent leurs Medecins malgré eux, d'examiner leurs urines ; & il y en a plusieurs parmi eux, qui condamnent fortement une telle coûtume : mais entr'autres Heurnius, Forestus & Sennert. Fuchsius va bien encore plus avant, lors qu'il appele Anes, Impoſteurs & beuveurs d'urine, tous ces contemplatifs d'urines, qui ne meritent pas qu'aucun Medecin honorable dispute, ny consulte avec eux, puisqu'ils sont plus de cas du gain sordide provenant des urines, que de la verité méme. Il est vray qu'aujourd'huy les Medecins tant de France que ceux d'Italie, se sont défaits à la fin de cette coûtume importune de déviner par les excremens.

ὀρονόται

Quelqu'un dira qu'ils font mal : car premierement, l'urine n'eſt qu'une ſeroſité des humeurs qui ſont dans les veines : or les humeurs deviennent les cauſes de pluſieurs maladies, donc l'urine donnera à connoître les maladies. A quoy je répons que les maladies ne ſont point dans les veines, mais elles ſont toutes dans la ſubſtance des parties ; donc l'urine n'indiquera tout au plus que les cauſes des maladies : mais d'une méme cauſe s'engendrent pluſieurs maladies, par exemple de la bile la fiévre chaude, la phreneſie, la jauniſſe, toute ſorte d'eryſipeles & de dartes. Que l'on preſente à quelqu'uns de ces Inſpecteurs de l'urine fort bilieuſe, pour voir s'il pourra déviner de laquelle de toutes ces maladies le malade eſt atteint ; il tirera peut-étre de là une conjectu e que la bile domine.

Secondement. Comme la méme urine peut paroître la méme, ainſi que nous avons dit, tant dans divers maux, que dans differens malades ; de méme elle paroit differente dans un méme malade, & elle ſe change ſi fort tous les jours, que ſi aujourd'huy l'on preſente au Medecin l'urine d'un malade, & que le lendemain l'on faſſe la méme choſe, à peine pourra-t-il aſſurer que ce ſoit l'urine de la méme maladie, s'il ne le connoit d'ailleurs. Mais je dis bien plus, car l'urine ſe trouve d'une couleur au commencement de l'accez differente de celle de ſon augmentation, & celle-ci de l'autre qui eſt lâchée dans le fort de la maladie.

Troisiémement. L'urine peut paroître la méme dans des maladies contraires, bien qu'elles dépendent des causes entierement diverses & opposées, par exemple qu'un pretendu connoisseur d'urine nous dise en voïant une urine blanche & bien claire, si celuy qui la rendu est sain, ou malade : car il arrive tous les jours, que les personnes les plus saines en lâchent de semblable, aprés avoir bû beaucoup de vin ou de la biere. Un homme peut étre atteint d'une fiévre chaude avec phrenesie, par le transport de la bile au cerveau ; il peut étre travaillé d'une diabete & impuissance de retenir son eau, soit par une obstruction des visceres, ou par la debilité du foye, ou du ventricule, ou par la pierre, ou par d'autres maux : Or laquelle de ces maladies accusera-t-il avec ses conjectures ? Jugera-t-il bien que la phrenesie est une intemperie froide : rien n'empêche aussi que l'urine bileuse, ne s'engendre dans les maladies pituiteuses, ensuite de l'obstruction du conduit qui sert à porter la bile vers les intestins.

Quatriémement. Les maladies dont la cause n'est point contenuë dans les veines, ne peuvent étre connües par les urines : car il y a quantité de maladies durant lesquelles les urines ne sont point changées, comme sont les externes, les luxations, l'âpreté des parties, leur polissure, & méme la fiévre quarte, toute maladie interne qu'elle est, bien qu'elle soit engendrée, d'une humeur mélancolique, elle ne montre dans les urines aucuns signes de sa presence, soit dans l'accez,

In sua praxi c. de feb. quartana Cõment. in Avic.

soit aprés iceluy, au raport d'Arculanus. Le celebre Gilbert Medecin Anglois, & le tres-savant Richar, ont avoüé ingenument n'avoir jamais pû connoître la fiévre quarte par les urines, non plus que l'epilepsie & la grossesse des femmes. Plût à Dieu que les Medecins de nôtre tems fussent d'aussi bonne foy. Voicy les propres paroles du fameux Medecin Arculanus, dans le siecle duquel la coûtume de déviner par les urines étoit extrémement en vogue. *Je ne croy pas,* dit-il, *qu'on puisse connoître par les seules urines la fiévre quarte, à cause du grand raport qu'il se trouve entre elle & la fiévre quotidiene, dans l'urine, sur tout au commencement. Gilbert Anglois a été dans la méme opinion, en reprenant certains ignorans, mais grands parleurs, qui se ventent de connoître toute sorte de maladies, par les urines, ainsi que font encor à present plusieurs Medecins de Lombardie, dont il y en a qui ne sont que des bouffons, en disant qu'il n'y a aucun mal qu'ils ne puissent connoître par les urines, & méme la fiévre putride; mais il se trouve à la fin qu'ils y comprennent fort peu de chose, aprés qu'on l'a leur a presentée, & qu'ils y ont consideré tous les signes. Le tres-savant & tres-habile Richard, voïant ces hableurs & causeurs, dans le jugement des urines, si éloquens en babil, mais si pitoiables & si muets en raisonnement, les reprend de cette maniere. Certains jaseurs & arrogans vont au delà des bornes de leur devoir, qui changent la doctrine avec les regles que j'ay trouvées, mais je prends Dieu à témoin,*

4. can. fen. 1. tr. 20. c. 65.

Dans son beau Traité des urines, dont la doctrine est singuliere & incomparable.

& tout ce que Ciel contient de Bienheureux, que je n'ay ſçû découvrir juſqu'à preſent aucune connoiſſance certaine, par le moïen de l'urine ſeule, touchant la groſſeſſe des femmes, l'epilepſie, ou la fiévre quarte, quelque peine que je me ſois donnée, & quelque artifice que j'y ait apporté: il y a de la tromperie & de l'équivoque dans une telle inſpection. Tout cela convient à la verité, au tems où nous ſommes, aïant vû moy-méme aſſez ſouvent des Medecins avoir ordonné tout le contraire en voïant le malade, de ce qu'ils avoient jugé auparavant, en contemplant l'urine. Mais qui pis eſt, une troupe de fripons qui exercent impudemment la Medecine, étant appelez vers malades, par les urines deſquels ils avoient fort bien expliquez le mal, ont changé non ſeulement de ſentiment, mais ils n'ont ſçû jamais en reconnoître la cauſe veritable, quoiqu'ils euſſent devant leurs yeux & les malades & leurs urines.

Cinquiémement. Les urines ſe trouvent alterées par les viandes, par les boiſſons, par les exercices, par l'air, par le ſommeil, par les veilles, & par d'autres choſes differentes qui rendent la connoiſſance preſente du mal fort conjecturale : Et c'eſt de là qu'Avicene ne veut pas qu'on regarde l'urine paſſé ſix heures, & quelques autres, aprés deux heures : ainſi combien lourdement ſe trompent ceux qui ont cette temerité de juger des maladies ſur les urines qu'on leur apporte de pluſieurs lieux ; cela fait que ceux qui n'étant point Medecins

pour mieux tromper le peuple, promettent beaucoup plus que les plus habiles Medecins n'oseroient faire. Je n'en peus pas méme excepter les Apoticaires, ny les Chirurgiens qui font les Medecins, qui devroient étre les plus integres du monde.

Sixiémement, Galien enseigne fort à propos qu'on ne pût tirer aucun signe des urines qui nous presage avec certitude ny la phrenesie, ny les maladies de la tête : car cette serosité nous indique les mauvaises dispositions du foye, des reins, & de la vessie. Quant aux maladies du cerveau, il y a d'autres signes & d'autres symptomes. Actuarius neanmoins nous donne avis qu'on peut avoir connoissance par le moïen des urines, des indispositions du cerveau, du foye, du col, de la poitrine & méme des membres. Et selon Hippocrate, les urines qui ressemblent à celles des chevaux font connoître les douleurs de tête. Les Medecins nous apprennent aussi que les excremens de tout le corps se portant dans les intestins & dans la vessie, peuvent changer les urines : ainsi la pituite coulant de la tête en bas, les rend pleines d'écume : Et le méme Auteur croit qu'à force de pisser, l'on peut étre délivré des tranchées & des douleurs des hypocondres. Mais cela ne regarde que le prognostic : car il n'est pas possible que ces douleurs du ventre puissent étre connües par les urines. Le subtil Argentier se moque avec raison d'Actuarius de ce qu'il tâchoit de tirer des signes par les urines,

2. Prorhet. sex. 2.

4. Aph. 73.

pour connoître les maladies du cerveau, de la poitrine & des membres ; car bien que les excremens de tout le corps, puissent s'évacuer par la vessie, cela n'arrive pas neanmoins toûjours ; car méme plusieurs parties fort indisposées n'apportent aucun changement à l'urine ; Outre que les excremens sont seulement les causes des maladies, & point du tout les maladies mémes. Galien nous donne la solution de ce qu'on peut dire sur la douleur de tête & sur la phrenesie, quand il nous dit, que les signes de la phrenesie sont ceux qui se rencontrent toûjours & dans les seules urines, & qui tantót s'y trouvent à la verité toûjours, mais non pas dans les seules, tantôt ny toûjours, ny dans elles seules, mais on les y remarque quelquefois, & aprés on ne les y voit plus, mais ils y surviennent. Par où il veut nous faire voir, comme il n'y a aucuns signes de la phrenesie ny dans les urines, ny dans les selles, ny dans les crachats, non plus que dans les vomissemens : Car ny les urines troublées, ny celles qui contiennent dans leur milieu certains nuages suspendus, ny les écumeuses n'indiquent pas toûjours & surément les maladies susdites ; car elles peuvent provenir aussi par d'autres causes. Et si quelquefois elles ne nous marquent quelque chose de ces maux, cela se fait conjointement avec les autres signes, parce que les precedentes indispositions peuvent étre sans ces urines là. D'où l'on peut conclure

Ad text. 4. sect. 1. prorhet.

clurre que les signes qui ne sont pas toûjours presens à la maladie, ny dans elle seule, ne peuvent donner aucune indication du mal. Or telles sont les urines; car selon Galien, ce n'est que par hazart qu'elles nous découvrent le délire, par la vuë d'un sang plus rempli d'air, & non proprement & par soy; Et par ainsi ce que nous avons dit des urines, n'a rien de commun avec la phrenesie, ne servant qu'à faire savoir si le malade est en danger ou non. Galien dit dans plus d'un endroit, que les excremens sont les indices de la partie affligée, & de l'espece du mal, à savoir les selles pour le bas ventre; les crachats pour la poitrine; la morve des narines pour le cerveau; les urines pour le foye & pour les veines; c'est à dire de la coction qui se doit faire dans ces mémes parties, mais rarement les indices des mémes maladies. De là il s'ensuit qu'aucune maladie ne peut étre indiquée par les urines, par exemple la plevresie se fait connoître par la douleur de côté, par la fiévre, par le poux dur & serré, par la difficulté de la respiration & par la toux, sans avoir besoin de recourir aux urines ny aux crachats; car ces deux derniers y survenant, en marquent tout au plus, & la cause & l'évenement que l'on a déja reconnu par le moïen d'autres signes. Or bien que ny la plevresie, ny la phrenesie ne puissent étre connuës par les urines, toutefois si elles paroissent fort changées, c'est un mauvais signe; car elles

Loco citato.

nous signifient que non seulement les parties vitales & animales souffrent, mais aussi les naturelles. Car le danger du malade est d'autant plus grand, qu'il y a plus de parties attaquées : De plus, l'urine montre quelquefois s'il y a de la fiévre jointe avec l'autre mal, ou non, selon la doctrine de Galien. Dans les indispositions, dit-il, du ventre où il n'y a point de fiévre, il faut considerer les seuls excremens des selles ; & la fiévre y étant, il faudra examiner aussi les urines, non pas à dessein de connoître le mal, mais seulement pour en prédire l'évenement entant qu'il est déja connu.

2. de Crisib. c. 7.

CHAPITRE II.

De l'impossibilité de connoître par les urines, ny le sexe, ny la grossesse d'une femme.

CEux qui presentent les urines aux Medecins, les prient souvent de leur dire, si c'est d'un homme ou d'une femme, & si elle est grosse ou non. C'est une chose merveilleuse, combien finement quelques-uns imposent au peuple dans un tel rencontre. Mais je feray voir clairement qu'on ne sauroit connoître par là ny la difference du sexe, ny la grossesse ; bien qu'autre soit l'urine du jeune, autre celle du vieux, autre

celle de l'homme, & autre celle de la femme, elles ne different que dans la couleur & dans la consistance, lesquelles pouvant étre changées par d'autres choses, un Medecin ne sauroit precisément juger par là si c'est d'homme ou de femme: car une femme bilieuse, aprés avoir fait de l'exercice, & avoir mangé des viandes chaudes, a coûtume de rendre des urines plus colorées que celles d'un homme phlegmatique : Et par la méme raison une femme qui a la fiévre, ou quelqu'autre maladie, changera sans faute son urine selon la nature de son mal. Quiconque donc a assez de temerité que de faire profession de déviner par ces serositez, comme je vous prie, discernera-t-il, le sexe, en ignorant le temperament de ceux dont il examine les urines ? Si donc l'on compare un homme sain avec une femme saine, un bilieux avec une bilieuse, un homme malade avec une femme qui le soit aussi, & que rien d'externe ne leur survienne capable d'y apporter du changement, peut-étre pourra-t-on discerner en quelque maniere l'urine d'une femme d'avec celle d'un homme ; mais autrement point du tout, d'autant que le Medecin ne sait le plus souvent d'où l'on la luy a apportée. Et c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'en écrivent les Medecins, touchant la difference de l'urine d'un homme d'avec celle d'une femme ; & si les hommes sont dits plus chauds, & adonnez à des exercices continuels, aussi rendent-ils des urines plus claires, plus

colorées & moins chargées d'excremens ; au lieu que les femmes à cause de leur temperament plus froid, font des urines plus pâles & plus pleines de lie & de sediment. *La couleur obscure*, dit Fernel, *& qui tire sur le blanc, est non seulement un indice de crudité, mais encor du sexe.* Mais une telle couleur peut encore se rencontrer dans un homme d'un temperament tres-chaud, par les causes qui alterent les urines ; C'est pour cela qu'il n'y a rien de certain dans leur inspection, & c'est étre temeraire que de porter des jugemens sur ces excremens.

Le doute est plus grand touchant la grossesse des femmes, desquelles pour cela seul ont coûtume de presenter leurs urines aux Medecins. Avicene enseigne qu'on peut la connoître par le sediment semblable au coton cardé, & par d'autres conditions ; mais comme l'experience y repugne, on doit rejeter cette methode : il n'est pas necessaire qu'il y ait du sediment dans l'urine de chaque femme, mais seulement dans celle qui est bien cuite.

Premierement, Hippocrate qui a exactement recherché les signes de la conception, n'a jamais fait mention des urines.

Secondement, l'urine ne se change point par la grossesse, mais par la seule suppression des menstrües : c'est de là qu'il faut avoüer que les urines peuvent recevoir de l'alteration par le reflus du sang & des excremens vers les veines : mais un tel changement peut paroître dans les urines des

pucelles, ensuite du sang menstrüel arrêté, & même dans toutes les maladies causées par la méme suppression, non moins que dans les obstructions des autres visceres; ainsi l'urine ne sauroit indiquer rien de propre ny de particulier. Nous voïons quelquefois des urines nullement colorées, ainsi qu'il arrive tres-souvent dans les obstructions; tantôt elles sont fort colorées, & tantôt elles ressemblent à celles des personnes saines, lors méme que la femme est grosse; quelquefois elles sont claires, quelquefois aussi elles sont plus épaisses, & telles que l'on peut remarquer dans les autres indispositions. Que si la femme tombe malade, son urine se change si fort par la violence du mal, que s'il y avoit quelques signes capables de marquer la grossesse, ils disparoîtroient tous.

Troisiémement, Hippocrate fait voir qu'il n'est pas si aisé de connoître la grossesse, & qui aprés en avoir apporté un grand nombre de signes probables, les rejette comme moins certains, pour recourir aux marques empiriques. *Si vous voulez savoir*, dit-il, *si une femme a conçû, donnez-luy à boire du vin mielé, avant qu'elle s'endorme; Et s'il luy survient des tranchées, elle a conçû, autrement elle n'est point grosse.* Et dans un autre endroit. *Broïez*, dit-il, *de l'anis en poudre avec du miel, & aprés y avoir mêlé de l'eau, donnez-luy le tout à boire avant qu'elle s'endorme; & si aprés elle ressent des tranchées au nombril, sachez qu'elle est enceinte,*

Aph. 41. l. 5.

Lib. de steril.

au defaut dequoy, il n'y a rien. Il faut tomber d'accord aprés cela, qu'il est bien difficile de connoître la grossesse auparavant que l'enfant se remuë, puisque cet Homme divin se voit obligé de recourir à ces signes empiriques, aprés en avoir essaïé plusieurs autres.

Combien ceux-là révent-ils, qui assurent qu'on peut aisément prédire la conception par les urines. Avenzoar celebre Medecin entre les Arabes, raporte de luy-méme comme il se trompa en sa propre femme, quoy qu'il eût examiné ses urines, & qu'il eût en son pouvoir les autres marques, à la faveur desquels il pouvoit connoître sa grossesse, si sa connoissance étoit si facile. Saxonia dit, que les Medecins l'avoient crû une masse de chair lorsqu'il étoit encor dans le ventre de sa mere, laquelle ne pût jamais avorter aprés un grand nombre de médicamens qu'elle avoit pris à ce dessein par leurs ordonnances. Les Auteurs qui ont nouvellement écrit sur les maladies des femmes sont de méme sentiment.

Il faut ajoûter à cela une Histoire fabuleuse qui m'a été racontée par des personnes dignes de foy, comme une verité. Une servante aprés avoir répandu par hazart l'urine de sa maîtresse qu'elle portoit à un Medecin, de quoy étant fort en peine, & voïant dans son chemin une vache pisser, elle presente sa fiole sous la queuë de cette vache, & la porte au Medecin, qui aprés l'avoir examinée, dit que la malade mangeoit trop

d'herbes. Voilà certes un tour d'esprit qu'on ne peut assez loüer d'avoir pû deviner cela ; mais je dis que c'est un pur conte, parce que j'ay oüy raconter la méme chose de plusieurs Medecins, outre qu'on n'attribuë jamais cela à un Medecin qui est encore envie, mais toûjours à un certain Medecin mort, qui n'a plus son pareil. O Dieu que le monde est sot ! car il n'y a personne dans le monde, ny l'on n'a jamais pû faire un juste discernement, entre l'urine des chevaux & l'urine des hommes. *Si l'urine*, dit Hippocrate, *est semblable en quelque maniere à celle des chevaux, le malade souffre quelque mal de tête, ou bien il est sur le point d'y ressentir de la douleur.* Par où ce grand Maître semble nous vouloir marquer, que l'homme peut rendre de l'urine qui aura du raport à celle des brutes, tant en couleur qu'en consistance : d'où vient qu'on a été en peine jusqu'à present, pour trouver les moïens de distinguer les autres liqueurs d'avec les urines des hommes.

Aph. 70. l. 4.

Je sçay fort bien les regles qu'Avicene & quelques autres Medecins nous ont laissées pour en pouvoir faire le discernement ; mais elles se trouvent toutes fausses & incertaines. Il n'est rien de moins difficile que de tromper le plus habile Medecin, en luy presentant diverses urines, & differentes liqueurs. Concluons que si l'homme peut faire de l'urine qui approche de celle des brutes, qui sera le Medecin assez habile pour faire la difference entre l'une &

l'autre, s'il ignore d'où l'on la luy aura apportée.

CHAPITRE III.

Réponse aux raisons qui semblent favoriser le jugement par les urines.

CEux qui approuvent avec trop d'opiniâtreté l'Art de juger assurément par les urines, se servent de l'autorité & des raisons d'Hercule de Saxe, Medecin tres-savant autrefois parmi les Italiens, qui semble avoir favorisé tant soit peu la connoissance par les urines : car il veut que par icelles l'on puisse connoître non seulement les causes des maladies, mais encor leurs idées, leur grandeur, leur malignité, ou leur sureté, tant dans leur genre que dans leur espece ; l'opinion duquel je m'en vay expliquer en peu de mots.

Premierement, les urines, dit-il, montrent évidemment les maladies causées par l'intemperie, tant sans matiere qu'avec la matiere. L'intemperie chaude immaterielle est, ou universelle ou particuliere à quelque partie, laquelle est tantôt accompagnée de fiévre, & tantôt elle ne l'est point. Cette intemperie chaude commune, se fait connoître par les urines rougeâtres, roussatres,

vertes, noires & graiſſeuſes, par les hypoſtaſes pleines de petits atômes, par des petits corps reſſemblant à du ſon, ou à des petites écailles & par des urines acres. Mais cependant ces choſes-là ne nous montrent point l'intemperie ſans matiere ; car l'urine n'a aucune de ces couleurs, ſi ce n'eſt par le mélange des humeurs. Ce qui eſt confirmé par Galien, quand il dit, que dans la fiévre ephemere, les urines paroiſſent un peu rouges par le mélange de la bile. De plus ces choſes ne font voir ſeulement l'intemperie chaude qu'en general, ſans aucune de ſes eſpeces, parce que l'intemperie chaude peut étre ou une fiévre ſynoque, ou chaude, ou tierce ; ce peut étre encor ou un phlegmon, ou un eryſipele ſur quelque partie. Les mémes Sectateurs publient, que par les mémes urines, l'intemperie chaude des parties ſe peut connoître. Qu'eſt-ce donc qu'un devineur d'urine nous pourra prédire ? ſi les urines donnent des indications du mal en general, & point du tout en particulier, pourquoy connoîtra-il par leur inſpection plutôt la chaleur des reins, que celle du foye, ou de tout le corps ?

1. Ad Glauco. c.2. & 3. Meth. c.2. & 10. de Criſib. c.12.

Secondement, il objecte que l'urine étant la ſeroſité des humeurs diſtribuées dans la ſubſtance des parties, entraîne avec ſoy en s'en éloignant, les excremens de ces mémes parties, & ainſi elle pourra donner à connoître leurs indiſpoſitions. A quoy je répons que l'alteration de la ſeroſité eſt ſi changeante, qu'il n'eſt pas poſſible de bien

connoître laquelle de ces parties, eſt alterée preciſément; outre que les excremens de pluſieurs parties ſont de méme nature, & à moins que les choſes contenües dans les urines, ne ſoient bien extraordinaires, comme le pus, la ſanie & la ſubſtance de certaines parties, cette ſeroſité ne nous fera connoître rien de particulier. Et même quand tout cela s'y rencontreroit, s'il n'y ſurvient d'autres ſignes, à peine pourrons nous connoître d'où ces excremens ſe ſont écoulez, ſi ce n'eſt que la veſſie ſoit mal diſpoſée, ainſi que nous le font voir les petites peaux ſemblables à du ſon.

Troiſiémement, il nous apprend, ſelon mon avis, une choſe bien vaine, je veux dire la maniere de diſtinguer la ſeroſité du foye, d'avec celle des veines, comme ſi veritablement le foye avoit quelque ſeroſité toute particuliere, ou ſi celle des veines ne ſe faiſoit pas premierement dans le méme foye. Or il veut qu'on le connoiſſe & par la quantité, & par la ſubſtance, parce que la ſeroſité des veines eſt plus abondante & plus groſſiere que celle du foye: Ce qui eſt pourtant faux, parce que l'abondance de l'urine provient de l'abondance de la matiere humide qu'on prend, qui paſſe par le foye avant que de venir dans les veines. Et parce que l'urine ſurpaſſe en quantité la boiſſon qu'on a priſe, il faut neceſſairement qu'il s'y mêle quelqu'autre choſe.

Quatriémement, il dit que Galien veut que l'on regarde les urines, & dans la Plevre-

ſie, & dans les maladies du poûmon. Mais nous avons dit cy-deſſus, que l'inſpection des urines ne peut ſervir dans ces ſortes de maux, qui pour en connoître l'iſſuë, & nullement leur état preſent. Il en faut dire autant de l'intemperie froide, qui en general peut être connuë par l'urine, ainſi que nous l'avoüons, mais jamais dans ſon eſpece: car par exemple dans l'impuiſſance de retenir ſon urine, dans le commancement des accez, dans la cachexie, dans l'hydropiſie, dans la lethargie & dans les autres indiſpoſitions, les urines quelques cruës qu'elles puiſſent être, ne ſauroient démontrer les maladies de ces parties-la plutôt que de celles-cy. Il ajoûte mal à propos qu'on peut découvrir par l'urine l'intemperie froide de la matrice, laquelle par ſa proximité luy communique ſa qualité. Mais pourquoy, je vous prie, la crudité de l'urine ſe devra-t-elle plutôt raporter à la matrice qu'au foye ? Et ſi l'urine deſcend dans la veſſie fort colorée par quelque cauſe échauffante, la matrice quoique froide ne luy ôtera pas ſa couleur qu'elle a reçû par le mélange de la bile. Et bien que l'uterus fort échauffé puiſſe peut-être donner quelque couleur à l'urine, il ne ſauroit neanmoins étant froid ôter la couleur que la ſeroſité a contractée ailleurs.

Cinquiémement, il dit que les humeurs peuvent deſcendre dans la veſſie de toutes les parties, & qu'il s'enſuit de là qu'elle découvrira leurs indiſpoſitions. A tout cela

je répons, premierement, que les humeurs appelées secondes, ne descendent point que dans une colliquation du corps. Secondement, que les humeurs étant une fois échapées des vaisseaux, rarement retournent-elles dans les urines, mais elles sont expulsées dans l'habitude du corps.

J'avoüe, dira-t-il, que la matiere de la sueur est la méme que celle de l'urine, mais que la matiere de la sueur est hors des veines; ce qui fait qu'au défaut de la sueur, il se fait un grand amas d'urine, & que la serosité retourne dans les veines. Ce qui n'est pourtant pas vray, que la matiere de la sueur soit hors des veines, si ce n'est au tems que nous suons actuellement & du tout point quand nous sommes seulement prêts à suër : or personne ne souffre aucune sueur spontanée, s'il n'est malade : Et quand méme les humeurs retourneroient dans les veines, elles ne pourroient faire voir les indispositions particulieres des parties, comme quand l'urine sort purulente, elle marque bien que le pus en sort; mais que ce soit de la poitrine ou d'ailleurs, ce ne sera pas par l'urine, mais plutôt par les autres signes de la partie malade.

Il s'apuie enfin sur l'autorité d'Avicene qui écrit qu'une marque certaine de la goute, c'est quand il y a dans l'urine une matiere épaisse & visqueuse. Ce qui est encor tres-faux, puis qu'une telle humeur épaisse peut provenir d'ailleurs. Mais en voilà bien assez.

CHAPITRE IV.

Que ce n'est pas toûjours une bonne marque quand l'urine dévient trouble dans les maladies.

IL n'y a rien de plus ordinaire, que d'oüir dire au peuple qu'il a bonne esperance du malade, dés qu'il a vû que son urine, de claire qu'elle étoit, est devenuë trouble; ce qui n'est pourtant pas toûjours vray, puis qu'au contraire, ce peut étre un un mauvais signe. Où il faut remarquer, ou que les urines demeurent aussi claires qu'elles ont été renduës, ou qu'elles deviennent troubles, en perdant en suite la transparance qu'elles avoient en sortant du corps, ou qu'étant renduës troubles, elles ne se changent point, ou qu'elles deviennent claires d'elles-mémes, soit en les approchant du feu, soit par la separation de la plus grosse matiere qui descend au fonds du verre. Il y auroit quantité de choses à dire sur les causes de ces urines; mais ce n'est pas icy le lieu d'en parler. L'urine la meilleure de toutes, est celle dont la couleur & la consistance sont dans la mediocrité, & plus elle s'en éloigne, plus aussi est-elle mauvaise. Or c'est une marque de crudité quand elle est plus subtile qu'à l'or-

dinaire : pour celle qui eſt renduë claire, & qui devient aprés trouble, ce peut étre un preſage d'une maladie prochaine dans les perſonnes ſaines, en ce qu'elle eſt une marque de l'humeur cruë, que la chaleur naturelle tâche de cuire, & c'eſt de là qu'elle eſt renduë claire ; mais elle n'a pas plutôt perdu ſa chaleur & ſes eſprits, qu'elle ſe trouble ; car la chaleur rend toutes choſes égales ; mais elle marque dans les malades l'augmentation du mal, ſur tout ſi la ſubſtance, la couleur, & tous les autres ſignes ſont mauvais. Et ſi une telle urine donne de l'aprehenſion à ceux qui ſe portent bien, comment, je vous prie, pourra-t-elle ſignifier la coction dans les malades. Lors qu'un homme ſain tombe malade, ſon urine ne devient pas pour cela neceſſairement plus ſubtile que la naturelle, & aprés plus épaiſſe & trouble ; mais elle ſe broüille plutôt dés le commancement, qui eſt une marque certaine d'une maladie prochaine. Il s'enſuit donc que le trouble & la confuſion dans les urines ne marque jamais rien de bon : car l'urine qui de claire qu'elle étoit au commancement, acquiert une mediocrité, ne préſupoſe pas qu'il faille qu'elle ait été trouble auparavant : car la tenuë approche plus de la mediocre que de la trouble. Si donc l'urine jaune & tenuë, devient rouſſe, épaiſſe & trouble, au lieu d'une coction, elle marque quelque danger, à cauſe de l'augmentation de la pourriture, ainſi qu'a tres-bien obſervé Montan.

Ceux-là donc se trompent qui prennent pour une bonne marque les urines troubles & épaisses, à cause qu'ils s'imaginent que c'est la matiere qui faisoit les obstructions qui sort avec les humeurs morbifiques. J'avouë bien que cela arrive quelquefois dans la pierre, dans les évacuations critiques, & par la violence des medicamens ; mais quand cela sort sans diminuer le mal, il présage une maladie rebelle, & dont l'humeur n'est pas encore cuite ; car toute coction rend les urines fort claires, & de toutes les pires, ce sont celles qui viennent troubles & qui ne s'éclaircissent point, à cause de la grande agitation des humeurs dans les veines, & du grand combat qui se fait entre la nature & le mal. Et l'on voit dans les observations d'Hippocrate, qu'elles présagent le mal de tête, le délire, la convulsion, & méme la mort. Polyphante aprés avoir rendu ses urines de cette nature, perdit l'esprit, & enfin il mourut dans les convulsions.





CHAPITRE V.

Que la consomption ne peut étre connuë par les urines.

LA plûpart de ceux qui portent des urines aux Medecins, ont coûtume de leur demander si le malade n'est point travaillé de quelque consomption ; en quoy ils errent en deux manieres.

Premierement, en ce qu'ils ne font point de distinction entre la vraïe consomption, & les autres affections contre-nature, appelant consomption toute sorte d'extenuation du corps, de quelque cause qu'elle puisse provenir, ainsi que nous dirons cy-aprés.

Secondement, parce qu'on ne peut connoître par les urines ny l'ulcere des poûmons, ny la fiévre hetique, qui sont à proprement parler, ce qu'on appele consomption. Galien ny Hippocrate, ne se sont jamais avisez de tirer aucuns signes des urines pour connoître ces maladies là. La raison est qu'on ne sauroit prendre aucun signe ny propre, ny inseparable de la consomption, soit du côté de la substance, de la couleur ou des excremens contenus en icelles, les urines n'étant que la serosité des humeurs qui sont enfermées dans les veines, & c'est de la diversité des humeurs

que

que dépend le changement des urines. Mais dans les phthisiques les poûmons sont les premiers attaquez, & en suite le corps tout entier, comme il arrive dans les hetiques. Nous avons fait remarquer cy-devant, que c'est par les crachats, & non point par les urines que l'on connoît les maladies des poûmons. Et bien que nous puissions tirer quelque utilité de l'inspection des urines, elles ne peuvent neanmoins servir tout au plus que pour le prognostic, & point du tout pour en découvrir le mal : car si elles paroissent de petite consistance, elles en augmentent le danger.

Mais les Arabes, dites-vous, ont appelé ces urines graisseuses & huileuses, & plusieurs Medecins de nôtre tems suivent leur methode, quoique differens entr'eux, ainsi que pour l'ordinaire ils avoüent, que dans le commencement de la fiévre hetique, l'on ne peut rien dire de certain par les urines, mais dans la suite, l'humidité adipeuse se se consumant, elles paroissent telles que nous avons dites. Au reste Alexandre Tralian ne dit mot des urines graisseuses, mais bien des subtiles, enflamées & crües; car comme les coctions se font par le moïen des parties solides, dés que celles-cy se portent mal, les urines ne sauroient avoir une coction loüable, mais elles sont tenües, ardentes & plus crües, telles qu'il se voit dans l'intemperie chaude & seche.

On ne sauroit pourtant conclurre de là, qu'un Medecin puisse connoître par cette

ſeroſité la fiévre hetique, ſans voir le malade, parce que les mémes urines paroiſſent ſemblables dans d'autres indiſpoſitions ; & cela peut arriver par diverſes cauſes : c'eſt pourquoy elles n'indiquent rien de certain, s'il n'intervient d'autres ſignes. Il en faut dire autant des urines oleagineuſes, ſur leſquelles il y auroit beaucoup de choſes à dire, puis que ce nom ſe prend differemment chez Galien, & chez les autres Medecins. On entend toutefois icy celles où la graiſſe ſurnage, & qu'Hippocrate dit étre mauvaiſes.
2. *Prog. textu* 35. *S'il ſurnage*, dit-il, *de la graiſſe ſemblable aux toiles d'aragnées, c'eſt un méchant ſigne ; car c'eſt un indice aſſuré que le corps ſe fond.* Mais que telles urines n'indiquent aucune conſomption, cela ſe prouve en ce que les perſonnes les plus ſaines rendent ſouvent des urines de méme nature, ainſi que nous
4. *De ſanit. tuenda.* l'apprend Galien : car puiſque la graiſſe & l'huile s'engendrent d'un ſang bien cuit, il n'y a pas lieu de s'étonner d'en voir quelque petite portion ſur les urines ſemblable à celle qu'on remarque d'ordinaire ſur les boüillons refroidis. De plus, cela peut arriver, de ce qu'étant couché ſur le dos, la graiſſe des reins ſe ſeroit fonduë par leur chaleur. Ces deux accidens ſont aſſez ordinaires, & il eſt peu de gens qui ne puiſſent remarquer en eux-mémes de ſemblables urines. Pour ce que c'eſt de celles qui ſe font par les cauſes contre-nature dans les fiévres chaudes & malignes, que nous appelons ſyntectiques, elles ſe voïent rarement dans

la consomption & dans la fiévre ethique, dans lesquelles cette colliquation ne paroit point, à cause que les humeurs sont dissipées par l'insensible transpiration. Et c'est ce qui a obligé Galien de mettre cette difference entre les fiévres synteꝉiques & les ethiques ; parce que ce qui se fond dans celles-cy, s'exhale en maniere de vapeur ; mais dans celles-là, il s'écoule dans le ventre : car la chaleur de la fiévre ethique est si petite & si douce, que ceux qui en sont atteints, à peine peuvent-ils s'appercevoir d'être malades ; tant il est vray que ny Hippocrate, ny Galien, ny tout ce qu'il y a eu de Medecins dans les siecles passez, qui ont fait des observations sur les urines, n'ont jamais attribué celles-là aux ethiques, mais seulement aux fiévres ardentes & pestilentielles. Que s'il s'écoule quelque peu de graisse, dans les fiévres hetiques, c'est une marque assurée que quelqu'autre fiévre est compliquée avec l'hetique, à savoir ou maligne, ou chaude ; mais alors le mal est extrémement pernicieux. Dans le tems que j'écris cecy, je traite un hetique qui n'a jamais rendu aucune urine grasse, ny huileuse, laquelle cependant j'ay remarqué plus d'une fois dans plusieurs personnes fort saines. Et quand mémes nous accorderions que telles urines paroissent dans ces sortes de malades, toutefois parce qu'elles peuvent provenir de diverses causes, comment un Medecin pourra-t-il bien connoître le mal à la seule inspection de l'u-

10. Meth. c. ultim.

rine, n'aïant peut-étre jamais connu le malade.

Mais c'eſt aſſez avoir parlé du jugement incertain que l'on tire des urines; j'ajoûteray ſeulement icy, que l'Univerſité de Medecine de Londres a ſagement fait deffenſe à tout Medecin de faire profeſſion de déviner par les urines. Voicy ſes propres termes,

C'eſt une choſe ridicule & ſotte, de vouloir deviner à la maniere des dévins & des interpretes des ſonges, quelque choſe de certain & de ſolide par la ſeule inſpection des urines, ſoit touchant la nature & le genre des maladies, ſoit de l'état & de la condition de ceux qui en ſont atteints. C'eſt pour cela que nous donnons avis à tous les Medecins, de s'y comporter à l'avenir plus prudemment, & avec plus de circonſpection qu'ils n'ont pas fait juſqu'à preſent, au moins pour la plûpart. C'eſt pour ce ſujet auſſi que nous deffendons à tous ceux qui exercent la Medecine, de ne rien ordonner touchant la Medecine à ces ſortes d'Idiots, & à toutes ces femmelettes qui leur portent les pots de chambre des malades, s'ils ne les ont auparavant bien connu & bien examinez, ou du moins s'ils ne ſe ſont faits pleinement inſtruire ſur toute la maladie par ceux-là mémes qui leur ſont venus demander leur avis, & ſur toutes les circonſtances. Quoy faiſant ils ſoûtiendront mieux la dignité de Medecin, & c'eſt par là auſſi que nous trouverons plus à propos, & avec plus de ſeureté les remedes qui peuvent ſervir aux perſonnes qui ſont dangereuſement malades,

CHAPITRE VI.

De la consomption.

LA consomption est trop familiere & trop reformidable dans ce païs, pour n'en pas dire mon sentiment en peu de mots. Ce mal n'est pas assez bien connu, puisque le peuple comprend soûs ce nom toute sorte d'extenuation des corps. Mais il faut remarquer, que si nous retenons la signification generale de ce terme, il n'y aura presque aucun mal auquel la susdite consomption ne puisse succeder : Et c'est en quoy le peuple se trompe en parlant d'icelle, comme d'une maladie differente des autres : car ce n'est nullement une maladie, mais un accident qui succede à plusieurs autres maladies, sur tout quand elles durent long-tems. Or comme la substance de nos corps déperit sans cesse, aussi est-il besoin d'alimens pour la reparer, à faute de quoy la vertu de la chaleur naturelle, & celle des visceres destinez à la coction, étant fort affoiblie, le corps ne peut étre bien nourri, & tombe necessairement dans une extréme maigreur.

Voicy donc comment cette consomption arrive.

Premierement, par les causes externes, telles que sont un air brûlant, le manque-

ment de nourriture, les soins, les chagrins, les veilles & les excessives évacuations.

Secondement, par l'âge avancé dans le marasme ordinaire à la vieillesse : car la chaleur naturelle étant devenuë languissante dans les vieillards, & leur humide radical étant consominé, leur perte en est irreparable.

Troisiémement. Il y a certaines gens à qui cette maigreur est naturelle, comme sont ceux dont le temperament est chaud & sec, lesquels deviennent extenuez par les causes qui dessechent & qui resolvent, & telles gens vivent plus long-tems, que ceux
2. *Aph.* 44. qui sont fort gras. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui sont gros & gras naturellement, meurent plutôt que les maigres.* Ce qui doit neanmoins s'entendre de ceux qui le sont par excez, dont les veines sont petites, & qui ont peu de sang.

Quatriémement. La consomption suit les fiévres chaudes, dont la violence absorbe les humeurs capables de nourri, & consume par sa chaleur excessive la pro-
1. *de Morb.* pre substance du corps. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui meurent d'une fiévre chaude, perissent tous par la secheresse, laquelle commence premierement par l'extremité des membres, par les mains, par les pieds, & enfin par les*
Ad c. 1. *lib.* 1. *ad Glaucon.* *parties les plus seches.* Et selon quelques Auteurs, on a trouvé tout le sang du corps consommé, ainsi que l'écrit Argentier, d'un nommé Medicés, Gouverneur de la Forteresse de Pize, dans le corps duquel il ne se

trouva pas une ſeule goute de ſang aprés ſa mort. Et quoy que le malade n'en meure pas, le corps ne laiſſe pas pour cela de s'extenuer par une fiévre chaude. Et c'eſt à cette ſeule conſideration qu'Hippocrate ordonne une nourriture rafraîchiſſante & humectante, afin d'empêcher ce deſſechement cauſé par la fiévre. C'eſt à quoy auſſi l'on doit raporter les fiévres dites colliquatives. *Aph. 16. l. 1.*

Cinquiémement. Elle peut ſuivre les indiſpoſitions de la rate & les tumeurs, ſelon Hippocrate, Galien & Averroës, qui tous diſent que lors que la rate eſt fort groſſe, le corps devient maigre. Ce qui donna ſujet à un Empereur, de comparer ce viſcere au Tréſor Royal : car comme le Fiſc épuiſe les richeſſes du peuple ; de méme la rate groſſe abſorbe la meilleure ſubſtance du corps. Il en faudroit dire autant du foye & des autres viſceres, de qui les mauvaiſes diſpoſitions font ſecher tout le corps. L'hydropiſie aſcite ou tympanite, ſuccedent ſouvent à la dureté de la rate, dans laquelle maladie on remarque ordinairement un abdomen fort tendu, & pourtant avec une grande maigreur des parties ſuperieures ; qui approche fort de la phthiſie, cauſée par la privation d'un bon ſang. Auſſi j'ay vû moy-méme des hydropiques que le vulgaire eſtimoit malades de conſomption ; & de vray une maladie en produit facilement une autre : car, comme nous avons dit ; la maigreur & l'exterieur du corps ne ſont nullement des maladies de ce genre là ; *L. de loc. in hom. 2. De facult. natur. c. ult. 4. Collig. c. 6.*

mais accidentelles, provenant de plusieurs causes tant internes, qu'externes. Il ne faut donc point faire passer une maigreur ordinaire pour une consomption, causée par quelque indisposition.

Mais pour parler encore plus particulierement sur cette matiere, je dis sixiémement que la consomption se prend premierement pour la fiévre hetique, durant laquelle la substance du corps se détruit & se consume : car dans cette fiévre, la chaleur paroit d'abord fort douce & moderée au toucher, ensuite elle se fait ressentir acre & mordicante ; & quoique le malade ne s'aperçoive ny de sa fiévre, ny de son mal ; il ne laisse pas toutefois de ressentir que ses forces s'en vont tous les jours en diminuant peu à peu.

Septiémement. Ce nom convient à l'atrophie, qui est aussi la source de plusieurs maladies differentes, & l'on peut en general entendre par atrophie toute sorte d'extenuation & dessechement du corps. Mais en particulier elle est bien plus proprement dite consomption, quand ce n'est ny à faute d'alimens que le corps se diminuë ainsi, ny par les évacuations excessives, ny par la violence des autres causes externes, ny par la vehemence d'une maladie aiguë, ny par aucune fiévre hetique, non pas méme par la phthisie, mais quand le corps se nourrit lentement & peu à peu, bien que le malade prenne de bons alimens, ou parce que les parties n'attirent pas leur nourriture, ou

parce que la coction ne s'en fait pas bien, ou enfin de ce que les excremens n'en sont pas suffisamment expulsez, encor que la plûpart de ceux qui ont écrit de l'athrophie, l'attribuent à toutes les causes capables d'amaigrir.

Huitiémement. Enfin on doit entendre plus proprement sous le nom de consomption la phthisie, qui est accompagnée d'un ulcere dans le poûmon, avec une fiévre lente & continuelle qui consume toute la substance du corps. C'est une maladie d'autant plus déplorable, que la curation en est tres-difficile, pour ne pas dire impossible. Et principalement pour trois raisons que Galien raporte. Dont la premiere est que l'ulcere ne se peut guerir que par l'évacuation du pus; mais comme ce n'est qu'en toussant qu'il en sort, le méme ulcere s'augmente par les efforts de la toux. *5. Meth & 4. de loc affect.*

La seconde, en ce que la vertu des remedes, ne peut parvenir jusqu'aux poûmons, qu'aprés avoir été fort affoiblie; car elle se perd dans le ventricule, dans le foye, dans la veine cave, & dans les détours des autres passages.

La troisiéme, parce que le répos est absolument necessaire pour la curation de l'ulcere du poûmon; & il faut que les poûmons soient dans un continuel mouvement. Outre que ces ulceres ne sont jamais sans fiévre, qui demande des remedes rafraîchissans & humectans, & l'ulcere des desiccatifs. Car toute la curation des ulceres consiste à dessecher.

3. Epidem. 1. de differ. Febr. c. 2. Il faut encor remarquer que cette maladie est contagieuse, ainsi qu'ont observez Hippocrate, Galien & quantité d'autres Auteurs, & c'est ce qui en augmente le peril. Et afin que le vulgaire ne s'y trompe pas, je luy donne avis, que ce mal n'est pas beaucoup à craindre dans les enfans, ny dans les personnes âgées : car selon les regles d'Hippocrate. *La phthisie arrive sur tout dans les âges qui sont depuis 18. jusqu'à 35. Les jeunes gens sont sujets aux crachemens de sang, & à la phthisie :* A cause qu'ils abondent en grande quantité de sang boüillant & bilieux, que leur corps ont pris déja leur accroissement, ce qui fait que par l'abondance & par la chaleur de leur sang fort chaud, & par leur pituite salée provenante de la bile, leurs vaisseaux se trouvent rongez & rompus : le méme accident arrive aussi par les exercices violens, & par les excez dans le manger. Cela arrive rarement aux enfans & aux vieillards : à ceux-là, à cause de leur chaleur naturelle exempte de toute acrimonie, & toute vaporeuse, à moins que la conformation naturelle de leurs corps ne panchent vers ce mal, ou que la communication de quelqu'autre phthisique ne les y precipite : comme à ceux-cy, à cause que dans un corps cassé de vieillesse, l'abondance & la chaleur des humeurs, sont en moindre quantité.

5. Aphor. 9.

3. Aphor. 29.

Ce qui fait bien voir l'erreur de Celse, qui en traduisant cet Aphorisme, au lieu de 18. il met 12. mais c'est peut-étre par la faute

de l'Imprimeur qui la mis pour le 18.selon la remarque de Mercurial. Avicene ne s'eſt pas moins trompé quand il a voulu que la phthiſie arrivoit principalement aux perſonnes âgées, ſi ce n'eſt qu'il entende parler du maraſme de la vieilleſſe, qui arrive preſque à tous, à cauſe du grand âge, & point du tout à cauſe de l'ulcere du poûmon. Or bien qu'ils ſoient ſujets à des catharres & à des rhumes, qui les accompagnent juſqu'au tombeau, l'humeur n'eſt pas pourtant capable d'ulcerer le poûmon par ſon acreté. Celuy donc qui n'a pas contracté ce mal dans ſa jeuneſſe, n'a que faire de l'apprehender dans ſa vieilleſſe, à cauſe de ſon temperament. Ce n'eſt pas que je nie qu'il ne puiſſe arriver d'ailleurs, comme enſuite d'une plevreſie, de la peripneumonie, de l'empyeme, & par d'autes maladies, ſans la participation de la propre conſtitution de l'âge avancé.

J'ay crû y devoir ajoûter toutes ces circonſtances, afin que ſi quelque perſonne du commun vient à interroger le Medecin pour ſavoir de luy ſi un tel malade eſt attaqué du mal de conſomption, il ſache diſtinguer ſes diverſes eſpeces, & ſes exceptions, ſans craindre ny pour les vieux, ny pour les jeunes celle qui en fait la principale difference. Je ſay que Celſe met la cachexie entre les eſpeces de la maladie hetique, dans laquelle étant, le corps devient plutôt enflé que de ſe deſſecher. Et je crois que nous trouverons cela étre vray,

ſi nous conſiderons attentivement la choſe dans ſa propre ſource. Neanmoins comme la vuë ſemble nous faire voir plutôt tout le contraire, j'ay bien voulu encore obmettre cette ſorte d'atrophie : Que ſi j'euſſe ajoûté icy toutes les cauſes de ces maladies, avec leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics, avec la metode de les traiter (que cela ſoit dit une fois pour toutes) ce Livre deviendroit trop gros, & je ne crois pas qu'il en ſoit de beſoin, aïant reſolu d'écrire ſeulement des Erreurs vulgaires, & non pas une pratique. On pourra conſulter là-deſſus les Medecins Doctes & de probité.

CHAPITRE VII.

De la peſte, à ſa-voir ſi elle ſe communique.

IL y a certaines gens chagrins & opiniâtres entierement, à la mode des Stoïciens, dont les uns voudroient qu'on crût qu'il n'y a dans la peſte aucune infection, & par conſequent rien à craindre ; d'autres qui admettent bien la contagion, mais ils penſent que c'eſt un crime à un Chrêtien d'apprehender ou de fuïr ce mal. Nous avons contre les premiers l'experience confirmée par l'autorité des Grands Hommes,

qui aſſurent tous que la peſte ſe communique. Et certes ce n'eſt point une veritable peſte quand elle eſt ſans contagion ; car bien qu'il y ait certains maux qui donnent la mort auſſi bien que la peſte, ils ne doivent point étre pris pour la peſte, à moins qu'ils ne ſe communiquent, mais ſeulement pour des maladies malignes & peſtilentielles ſans peſte : La gale, toute maladie legere qu'elle ſoit, la tegne, la lepre, la rage, la phthiſie, l'ophthalmie, & la verole, infectent ceux qui les approchent : & pourquoy non pas plûtôt la peſte ? Et ſi elle n'étoit contagieuſe, comment pourroit-elle paſſer d'une ville à l'autre ; c'eſt ce qui arrive neanmoins ſouvent ſans aucune corruption precedente de l'air.

Galien, Hippocrate & les Anciens n'ont fait, à la verité, nulle mention bien claire de la contagion, ſi eſt-ce pourtant que Thucydide raporte que la peſte dont il fait la deſcription, fut fort contagieuſe, ce qui l'obligea de dire qu'il conſeilloit de prendre la fuite de bonne heure, & de ne revenir que fort long-tems aprés. Galien *1. de diff. Febr. 2.* profitant de cet avis, ſortit de Rome, ne ſe croïant pas en ſeureté parmi ceux qui en étoient atteints, enſuite des obſervations qu'il en avoit faites : Car comme nous ne ſaurions vivre ſans reſpirer l'air du lieu où nous ſommes, il n'y a point d'autre meilleur ſecret pour éviter ce mal, que de s'enfuïr fort loin des infectez, dans quelque lieu où l'air y eſt tres-bon, & d'où l'on ne ſe retirera que fort tard.

On ne doit donc point s'arréter aux raisons qu'apporte Petrus Salius, quoique d'ailleurs tres-savant, pour prouver que la peste n'est pas toûjours contagieuse. Premierement, de ce que Galien & Hippocrate, non plus que les autres Anciens, n'en ont point parlé ; encor moins l'ont-ils apprehendée. Secondement, en ce que les Turcs & d'autres Nations avec eux, croïoient qu'il y a de la cruauté & de l'inhumanité de fuir la conversation des pestiferez. Troisiémement, vû que bien de gens qui conversent avec les pestiferez, n'en deviennent nullement malades. Toutes ces raisons, dis-je, ne prouvent pas assez : car il est constant, par ce que nous venons de dire que Galien & Thucydide avoient reconnu la force qu'a ce mal de communiquer son infection. J'avouë bien que ces deux grands Hommes n'en examinerent jamais exactement la nature, ny la maniere avec laquelle elle se communique. Aristote méme n'en a dit que fort peu de chose & assez obscurement, non plus que Galien qui n'en parle point clairement. A quoy je répons que les Anciens ne pouvant tout savoir, ont laissé à la posterité beaucoup de choses à ajoûter à leurs connoissances, aussi bien qu'un grand nombre d'autres à mieux expliquer. L'exemple des Turcs ne doit non plus nous faire changer de sentiment, puisque ces infidelles sont heureux dans leur égarement, ne craignant point du tout la mort, quoique la peste

In Problematis.
De differ. Febr.

ſçit le plus grand de tous les maux. Il arrive auſſi que toutes les fois que cette maladie court parmi eux, elle fait de ſi étranges ravages que les hommes en meurent quelquefois dans une ſeule ville juſqu'à cent mille.

Ce qui me paroit le plus fort contre nous, c'eſt de voir pluſieurs perſonnes ſortir ſains & ſaufs de la compagnie des peſtiferez, qui en fuſſent peris, ſi la peſte avoit aſſez de malignité pour ſe communiquer. Mais vraïement ſi tant de miliers d'hommes emportez par la peſte, avec des familles entierement éteintes, revenoient par un privilege ſpecial, avec combien de facilité refuteroient-ils l'opinion du petit nombre qui reſteroit en vie.

Il y a trois choſes neceſſaires pour qu'une action s'imprime. Premierement il faut que l'agent domine ſur le ſujet; la diſpoſition du ſujet, un tems convenable, parce que rien n'agit dans l'inſtant; or l'agent ne ſauroit dominer ſi avec ſa vertu efficace, il ne s'y trouve encor dans une quantité convenable: car les venins les plus violens n'agiſſent qu'inefficacement pris en petite quantité, & une étincelle de feu ne ſauroit beaucoup brûler. La preparation du ſujet qui reçoit, eſt ou manifeſte, ou cachée par une proprieté qui luy eſt naturelle; c'étoit par la méme raiſon que les Marſes & les Pſylles ne recevoient aucun mal de la piqueure des ſerpens, & que le feu n'eût pas aſſez de force pour brûler le doit de Pyrrhus,

Et voila ce qui fait auſſi que certaines gens ſe ſont conſervez dans une entiere ſanté au milieu de la plus cruelle peſte ; au lieu que d'autres s'en trouvent auſſi-tôt attaquez dans la moindre occaſion. C'eſt par la méme vertu occulte que ce qui eſt poiſon pour une perſonne, ſe trouve ſalutaire pour une autre, à qui il ſert de medicament, & quelquefois d'aliment. Mais comme les natures different entr'elles, & qu'il y en a de toutes les manieres, il s'en rencontre qui ſont aiſément ſurmontées & qui en ſouffrent d'abord, & d'autres au contraire n'en reçoivent du dommage que fort difficilement, aucune cauſe ne pouvant agir ſans diſpoſition du ſujet qui reçoit : car autrement il faudroit que tous ceux qui demeurent long-tems expoſez aux mémes raïons du Soleil tombaſſent également dans la fiévre, ou qu'ils en fuſſent alterez. Un corps, dit Hippocrate, differe d'un autre corps ; une nature d'une autre nature, & un temperament d'un autre temperament : c'eſt pourquoy les mémes choſes ne ſont ny profitables ny nuiſibles à tous. Il faut ajoûter encore à tout cela un regime de vivre moderé, un corps bien ſain, exempt de la corruption des humeurs, dont les pores ſoient ouverts, qu'il ſoit plutôt ſec qu'humide, plutôt froid que chaud. C'eſt de là enfin que Pline a remarqué, que les vieillards ſont plus rarement attaquez de ce mal que les enfans, à cauſe de la froideur de leur corps, ſur tout s'ils ſont moderez tant dans leurs alimens que dans leurs exercices.

1. de flatib.

Lib. 7. c. 50.

CHAPI

CHAPITRE VIII.

S'il est permis de s'absenter au tems de la peste.

IL restoit de savoir s'il est permis de s'enfuïr pour l'éviter, quelque contagieuse que soit la peste ; les Turcs ne s'en mettent nullement en peine, parce qu'ils croïent que Dieu a destiné à un chacun son genre de mort dont il ne sauroit s'exemter ; de sorte que celuy qui doit mourir à la guerre, ne peut perir de la peste. Voila l'opinion vaine de ces Infideles, dont quelques Chrêtiens sont aujourd'huy obsedez. Je laisse à examiner aux Theologiens avec plus de soin, à savoir si les Magistrats, les Peres de famille, les enfans, & ceux qui de droit naturel ou civil sont dévoüez au service du Public, peuvent changer de lieu, & pour combien de tems, me contentant d'ajoûter que des Saints Personnages ont paru craindre la mort ; Car personne n'a jamais haï sa chair. L'Ecriture nous apprend qu'Elie & Moïse prirent la fuite pour éviter la mort : Abraham aima mieux risquer l'honneur de sa femme dans la Cour de Pharaon que d'exposer sa propre vie au peril. Et de vray, il n'y a aucun danger qu'on ne doive éviter. Il est permis, & méme necessaire de se ga-

Prosper Alpinus l. 1. de Medicin. Ægypt.

Selon S. Paul.

rantir de la famine, bien que Dieu nous l'envoye en punition de nos crimes ; & tout homme qui s'expose dans un danger évident, est coupable de sa propre mort. Qui est-ce qui ne fuïra pas devant ses ennemis qui le poursuivent ? Qui seroit assez fou pour se laisser brûler de gaïeté de cœur ? Qui est le sot qui ne se sauveroit à la nage au milieu d'un naufrage s'il le peut. Et parce que les grands froids de l'hiver sont des châtimens de Dieu, est-ce que personne ne devra s'en garantir, soit par les habits, ou par le feu, non plus qu'un homme blessé ou malade implorer le secours du Medecin ? Or puisque Dieu nous promet pour marque de sa Benediction, une tres-longue vie, il nous sera par consequent permis de la preserver de tout peril évident par toutes les manieres dont on pourra s'aviser. Si la raison a été donnée à l'homme, c'est afin qu'il se serve avec jugement & avec discretion des moïens que Dieu a établis & créez pour cét effet, sans attendre du secours immediatement de Dieu. Qui est l'homme prudent & sage, qui se jettera à corps perdu à la gueule d'un Lion rugissant, au lieu d'éviter la mort ou par la fuite, ou autrement. Or la peste est comparée par Galien à une bête feroce & cruelle, laquelle dépeuple souvent les villes entieres. C'est pourquoy autant que la condition d'un chacun le pourra permettre commodément, personne ne doit se laisser persuader qu'il faille rester parmi les pestiferez. Et je vois bien de gens aussi

Lib. de Theriaca ad Pison.

qui suivent sagement mon conseil, negligeant la pieté temeraire de quelques-uns. Et quand on dit qu'un Chrêtien ne doit point craindre la mort, cela se doit entendre qu'il ne faut point qu'il perde courage par l'apprehension de la mort, encor moins commettre aucun peché pour ne pas perdre la vie, & qu'il ne doit point enfin se jetter dans le desespoir, lorsqu'il voit que la mort luy est inévitable. C'est pour cela qu'Hippocrate dit, que le remede le plus assuré est, *de s'enfuïr promtement, & bien loin, & de ne retourner que fort tard.* Ce n'est pas à dire pour cela, que tout le monde doive quitter; car il faut qu'il y ait des gens établis pour avoir soin des malades. Quant à ceux qui ne sont pas libres, ils doivent se précautionner, soit par les Antidotes, soit en purifiant l'air, comme en allumant des feux, ou autrement.

CHAPITRE IX.

De quel genre de mort la Medecine nous peut preserver.

LEs Turcs, comme nous avons dit au Chapitre precedent, sont si hardis, qu'ils se jettent à corps perdu à travers toutes sortes de perils, persuadez qu'ils sont qu'un chacun d'eux ne peut perir que de la ma- *Ex prospero Alpino.*

niere qui luy a été destinée, soit par la faim, soit dans la guerre, soit sous les eaux, soit par la main du bourreau, soit par la maladie, soit par le grand âge. Il se trouve aussi parmi nous certains superstitieux, ausquels j'ay souvent oüi dire que le nombre des jours d'un chacun est tellement determiné, qu'il luy est impossible de vivre davantage; & si par malheur quelqu'un vient à mourir par la faute des Medecins, ou de ceux qui le servent, ils ne manquent pas dabord de les excuser, allegant qu'il est impossible de sauver celuy que Dieu appele à soy; tant il vray que leurs discours confirment leur sentiment, qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de favoriser beaucoup certains petits & miserables Medecins, qui entreprennent à tort & à travers la cure des maladies sans aucune connoissance. Si cela est, on ne doit plus se mettre en peine de faire choix ny des Medecins, ny des remedes, étant fort indifferent à un malade de confier sa vie à un ignorant, ou à un habile Medecin, à un homme experimenté, ou bien à un apprentif, puis qu'il doit necessairement mourir, encor que sa mort arrive par l'ignorance de ces demi-Medecins, ou par la temerité des assistans, ou par quelqu'autre malheur, Dieu étant le Souverain Maître, peut faire tout ce qui luy plaît; mais parce qu'il a coûtume d'operer par le moïen des causes secondes, & par l'entremise des moïens qu'il a établi luy-méme, il est certain que quiconque

refusera de s'en servir, avancera le tems de sa mort : car ceux qui se pendent par desespoir, qui s'empoisonnent eux-mémes, ou qui sortent de la vie par quelqu'autre voïe, abregent leurs jours qui pouvoient durer plus long-tems. Ce n'est pas que la Medecine puisse promettre de faire vivre toûjours, parce qu'il faut enfin mourir, suivant l'ordre établi par l'Auteur de la Nature, qui n'a fait les principes de nôtre corps passibles, qu'à dessein qu'il se trouvat vaincu un jour tant par les causes internes, que par les externes. Cependant cela n'excuse pas un Medecin si quelqu'un meurt par sa faute, dont le devoir est de détourner les causes qui menacent nôtre vie, de peur qu'elle ne finisse avant son tems, & avant une parfaite vieillesse. Et qui est-ce qui ne sait que le méme corps qui se voit ébranlé, secoüé & languissant par la violence du mal, se trouve rétabli par le moïen des bons remedes, & qui succombe à la fin, en negligeant les medicamens, ou par leur usage importun. Quelqu'un ignore-t-il qu'un homme ne puisse étre blessé soit par hazart, ou autrement, & qu'il en mourra infailliblement, à moins qu'il ne soit bien traité, qui sans cela eût vécu plus long-tems ? Il y a une certaine mort naturelle, laquelle à cause de l'épuisement des principes de la vie succede à l'extréme vieillesse, à laquelle Dieu a soûmis toute creature, & qu'il est impossible à aucun Art de détourner ; & les termes de la vie étans differens, à cause

de la varieté des temperamens & des autres causes, font que les uns vivent plus long-tems, d'autres avec plus de santé, & d'autres au contraire vieillissent plus tard, & d'autres plutôt, & tous cependant ne laissent pas de mourir dans le tems ordonné par la nature ; ainsi que nous voïons que la flâme de la lampe s'éteint dez que l'huile est consommée ; car c'est-là l'ordre des choses naturelles, & selon Aristote, tout le tems & la vie se mesure par un circuit perpetuel, qui est aussi le sentiment de tous les Philosophes & de tous les Medecins. Il y a une autre mort violente & precipitée, causée par les fiévres, par un nombre innombrable d'autres maladies, & par divers accidens, qu'un Medecin prudent, expert & fidele peut empêcher ; & il fera si bien par l'application legitime des bons remedes, qu'il rapellera la vie qui étoit sur le point de s'éteindre. Et n'est-ce pas retarder la mort, & prolonger par consequent la même vie, que de tirer un malade d'une maladie dangereuse ? Car l'esquinancie, l'apoplexie, la plevresie, la fiévre pestilentielle, & les autres maladies aiguës, peuvent naturellement apporter la mort par leur violence, si on ne leur oppose de bons remedes. Car qu'apelez-vous prevenir les maladies, sinon retarder la vieillesse & la mort qui s'en ensuit ? Combien y ait de choses differentes qui corrompent nôtre chaleur naturelle, comme le mauvais regime de vivre, l'yvrognerie, la disete, les veilles, les cha-

2. De generat. & corrupt. c. 10.

grins, les inquietudes & les soins continuels, qui font vieillir avant le tems? Mais on peut remedier à tous ces inconveniens par un regime bien reglé qui empêchera que la substance de nôtre corps, ne se dissipe si promtement, & qu'elle parvienne au contraire jusqu'à l'extréme vieillesse, les termes de laquelle sont naturellement determinez, mais dont la connoissance est reservée à Dieu seul, lesquels peuvent à la verité étre anticipez par diverses causes. Mais aussi, mettant à part toutes les causes capables d'alterer la chaleur naturelle, ils ne peuvent aussi étre prolongez au delà, & une telle mort se voit rarement dans un extrême degré de vieillesse. Car où est l'homme, je vous prie, qui a toûjours mené une vie assez reglée, auquel l'usage des six choses que les Medecins appelent non-naturelles, n'ait jamais apporté aucun dommage : car ceux, dit Galien, qui ne gardent pas un bon regime, meurent avant l'ordre établi de la Nature. *6. De sanit. tuenda.*

Cette opinion est combattuë par quelques-uns, & entr'autres par Paracelse qui enseigne, *que l'homme étant un abregé du grand Monde, a son firmament & son Ciel, & auquel a été marqué par avance dez sa naissance, le tems fixé de sa course, comme celuy qui pose une horloge d'eau, connoit jusques où elle doit aller. Si un enfant meurt dans dix heures, ses planetes achevent leurs courses ny plus ny moins, que s'il devoit vivre cent ans, & le terme d'un homme qui est parvenu à sa* *L. de ente naturali.*

centiéme année, n'a pas été different, quoy que plus tard, de celuy d'un enfant qui n'a vécu qu'une heure. Et de cette maniere il faut qu'un tel enfant parcoure tous les âges pendant quelque peu d'heures. Et voilà aussi tout l'Art de la Medecine renversé, ou du moins rendu inutile. Que dira-t-il aussi des maladies qui emportent un homme au tombeau, sans lesquelles il eût vécu plus longtems. C'est en vain que Paracelse nous raporte l'exemple de l'horloge d'eau; car comme elle peut étre brisée ou démontée au milieu de sa course, de méme la vie de l'homme peut étre souvent interrompuë.

Mais laissons ces obscuritez & ces broüilleries de Paracelse, pour venir à une question plus importante touchant le Destin, reconnu par les Philosophes Stoïciens, & par les Turcs, comme nous avons vû dans les deux derniers Chapitres precedens, & méme de plusieurs Theologiens, qui sont pourtant beaucoup differens entr'eux sur ce point. Les uns veulent donc que Dieu a arrêté une fois, de toute Eternité par son conseil immuable, quand & de quel genre de mort un chacun doit mourir, & ainsi ils font la volonté de Dieu, la cause necessitante des choses; de sorte que par une necessité indispensable, ceux-là joüissent de la vie, & ceux-cy cessent de vivre avant leur tems. Cesarius raporte que Louys Langrave, homme d'une vie fort débordée, étant solicité par des Religieux de rentrer

en luy-méme avant quelque mort imprévuë, avoit coûtume de s'en excuser, disant, le jour de mon trépas étant venu, je mourray assurément, & quoy que je puisse faire, il me faudra passer par-là : Et il raisonnoit de méme sur le salut de son ame. Si je suis predestiné, disoit-il, je seray infailliblement sauvé, sans que tous mes pechez y puissent mettre obstacle ; & si je suis reprouvé ; toutes mes bonnes œuvres ne m'y serviront de rien. Mais étant tombé malade, il implore le secours d'un Medecin qui luy repartit, c'est en vain, Monsieur, que vous m'appelez ; car si l'heure de vôtre mort est venuë, je ne saurois vous aider ; & si elle n'est pas encor arrivée, vous n'avez que faire de mes remedes. Et de cette maniere ce sage Medecin le refuta sans replique.

Ces deux questions sont tellement unies entr'elles, qu'à peine peut-on en expliquer l'une sans l'autre. Mais laissons celle qui regarde le salut de l'ame, pour parler de celle de la santé corporelle.

D'autres veulent qu'un chacun de nous aporte en naissant ce principe invariable de vie & de mort, ce qui est une opinion erronée, comme nous avons vû : car plusieurs perissent par des maladies & par une mort violente, qui eussent pû vivre plus longtems. Si quelqu'un meurt à force d'yvrogner, dirons nous que Dieu avoit destiné cet excez de vin, comme un moïen de sa perte. Il nous avertit du contraire par son Prophete. *Les hommes*, dit-il, *qui aiment à répandre* *Psal.* 54.

le sang & à fourber, ne vivront pas la moitié
55. 32. *qu'ils auroient fait.* Et par Job. *Le méchant perira avant que les jours de sa vie soient*
17. 1. *achevez.* Et ailleurs. *Mon esprit*, dit-il, *diminuera, & mes jours seront abregez.* Dieu promet une longue vie à ceux qui aiment & qui honorent leurs parens, & ils conseille aux nouveaux mariez de n'aller pas à la guerre, de peur qu'ils n'y perissent par hazard. Nous signifiant par là qu'ils peuvent éviter le destin & le danger. Le méme Dieu condamne quiconque se tuë soy-méme. Ezechiel étant sur le point d'expirer, il luy prolongea sa vie de quinze ans. Le peuple Hebreu mourut dans le desert pour avoir murmuré contre Dieu. *En élevant ma main, j'ay dit que je vous mettrois en possession de la terre promise.*

C'est une chose surprenante de voir combien les plus savans se trouvent embarrassez en voulant répondre à ces passages. Quant au Psalme 54. & au passage de Job. L'un d'eux répond que ces choses se disent seulement selon l'opinion des hommes, mais qu'assurément tous arrivent au terme que Dieu leur a assigné, quoique pourtant celuy qui a été emporté ou par le poison, ou pour n'avoir été bien traité, ou par quelque coup mortel, eût pû vivre en effet plus longtems.

Quant à la promesse que Dieu fait aux enfans qui ont du respect pour leurs pere & mere, de leur prolonger la vie, le méme répond que Dieu begaïe avec nous, &

que sous le mot de *prolonger*, il faut entendre seulement que le Ciel les rendra heureux par une vie longue & tranquille, laquelle dépend du decret immuable de Dieu, & qu'ainsi rien ne peut être ajoûté au nombre de leurs années pour l'honneur porté à leurs parens : ce qui est absolument contre le sens des paroles de l'Ecriture Sainte. Car si Dieu begaïe & ne se fait pas entendre clairement à ceux qui ne sont pas capables d'entendre ce qui leur dit, de la maniere qu'il le leur propose ; & si Dieu, dis-je, ne veut pas, selon cet Auteur, que nous concevions ce decret absolu, pourquoy donc les Interpretes se mettent-ils si fort en peine de nous l'inculquer, si nous ne pouvons, ny ne devons le comprendre ? Mais au contraire, je soûtiens qu'il n'y a rien de plus clair que ces paroles, puisqu'à peine ont-elles besoin d'interprete, & qui que ce soit n'est obligé de leur donner un autre sens que celuy qui nous est annoncé par les mémes paroles : veut principalement que cela s'accorde bien avec la raison. Et si toutes choses se gouvernent par un tel decret, à quoy bon les promesses, les recompenses, les peines, les châtimens & toutes les exhortations ?

Quant à ce qui concerne Ezechiel à qui Dieu prolongea la vie de quinze années, il repart qu'à la verité Dieu l'avoit menacé de la mort sous condition, s'il ne changeoit de vie, mais que toutefois le méme espace de tems avoit été designé de toute éternité

par un decret divin inviolable ; qui avoit été seulement manifesté par un Prophete & par la penitence : Et ainsi quoique les jours du Roy Ezechiel luy eussent paru, comme à tout le monde, avoir été prolongez, ils ne le furent pas en effet.

Quelqu'un pourroit conclurre de là que Dieu avoit absolument arresté une telle longueur de vie. Ce qui est pourtant faux, & quand méme il n'auroit pas fait penitence, il n'auroit pas moins vécu pour cela, & qu'il ne seroit pas mort de cette maladie. Ce qui est contraire à la lettre de ce Chapitre. Et si Dieu l'avoit absolument resolu, sans nulle supposition, pourquoy auroit-il fait mettre en usage les remedes ?

Cessez de croire humains, que d'un seul de nos jours
Dieu viieille par nos vœux en prolonger le cours.

C'est ainsi que raisonnoit un Poëte Païen.

Quant à la mort du peuple Juif dans le desert, un autre Docteur répond que Dieu en promettant la Terre de Chanaam aux descendans du Patriarche Abraham, la promesse ne s'étendoit point à tous en particulier, & que par consequent Dieu n'avoit revoqué ny son premier dessein, ny sa promesse, parce qu'il ne s'est jamais expliqué là dessus, qu'un chacun d'eux dût étre participant d'un tel bienfait, se contentant de les faire ressouvenir de ce qu'il avoit fait

esperer à leurs peres. Et parce que Dieu est immuable, il n'avoit garde d'avoir arresté de leur donner une esperance qu'ils joüiroient de cette nouvelle Terre.

Cette opinion est encor opposée au texte de l'Ecriture cy-devant cité ; d'autant que Dieu avoit promis l'actuelle possession de ce païs là à ceux qu'il avoit retirez de la servitude d'Egypte, qui n'en furent privez ensuite que par leur faute, selon le Prophete Roy : Et n'étoit-il pas plus veritable de dire que Dieu avoit bien fait dessein de leur donner cette Terre, mais sous certaine condition. Personne ne croit que Dieu soit sujet au changement, ny que les hommes puissent jamais empêcher l'effet d'aucun de ses decrets. Mais il est faux que Dieu ait jamais fait un decret si absolu, sans avoir en vuë les remedes appliquez par les Medecins, mais plutôt conditionnel, c'est à dire qu'un homme vivra s'il se sert des moïens propres, sinon il mourra ; car autrement il seroit fort inutile de fuir les perils : Et c'est de là aussi que quelques-uns apportent une méchante distinction, disant qu'autre est le decret éternel, comme cause immuable de toutes choses, & autre la Sentence divine prononcée par la bouche des Prophetes ; comme si vrayement Dieu proposoit quelque chose de feint opposé à son conseil, & qu'il exhorta à la pratique des vertus aussi bien qu'à la penitence, ceux-là méme qu'il auroit resolu de perdre absolument.

Psal. 94.

Un autre ajoûte qu'encor que l'homme ignore le conseil d'en-haut ; il ne doit pas negliger les moïens : En quoy il a raison ; car Dieu nous conseille & nous commande de nous servir legitimement des moïens propres & convenables, & que nous conserservions nôtre vie par les viandes, par les boissons, & par les remedes, & que nous ne la perdions pas par nôtre vanité, ou par nôtre sotise : Mais selon le decret divin irrevocable, ne suffiroit-il pas de connoître en general cet axiome, Dieu a resolu certainement toutes choses, pour conclurre ensuite, il faut donc negliger toute sorte de remedes. Comment peut-on determiner avec certitude la fin pour l'aquisition de laquelle les moïens ne s'y rapportent que par hazart ; d'autant que si les mémes moïens sont aussi necessairement determinez, Dieu sera la cause & l'auteur de tous les pechez du monde. Par exemple, s'il a arrêté qu'un maître doive étre assassiné en trahison par quelqu'un de ses valets, & qu'il ait méme ordonné qu'on le poignardât, ou qu'on luy donnât du poison, il s'ensuivra que Dieu sera la cause prochaine du crime de cet homme detestable ; ce qu'à Dieu ne plaise.

Quelque autre nous répondra que Nôtre Seigneur Jesus-Christ se souvint bien de l'heure de sa mort. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? si ce n'est qu'il se remit en memoire l'heure qu'il s'étoit destinée avec Dieu son Pere, par une pure volonté de

ſon bon plaiſir, vû qu'il pouvoit vivre plus long-tems, ſelon ſa nature. Et pour preuve de cette verité, il aſſura qu'il étoit en ſa puiſſance de demander, s'il vouloit, à Dieu ſon Pere pluſieurs Legions d'Anges pour le deffendre contre les meurtriers de ſa vie ; mais qu'il n'en vouloit rien faire, pour que l'Ecriture s'accomplit. De méme il ne tint qu'à luy de perdre plutôt ſa vie, mais il éluda tous les efforts des Juifs toutes les fois qu'il voulut ; mais l'heure qu'il s'étoit preſcrite étant venuë, il ne voulut plus empêcher ſes ennemis de le faire mourir. Il le pouvoit neanmoins. C'eſt donc en vain qu'on apporte cet exemple.

D'autres diſent que le Deſtin eſt mobile & immobile ſous divers raports ; qu'à raiſon de la preſcience infaillible de Dieu, ce decret eſt une neceſſité abſoluë, je veux dire, d'une neceſſité de conſequence, & non du conſequent, mais qu'il eſt mobile par raport aux cauſes ſecondes. Et voilà juſtement ce que nous voulons, parce que les cauſes ſecondes ſont des moïens pour parvenir à la fin qui n'eſt que le but où tendent tous les moïens, comme la ſanté l'eſt à l'égard des remedes ; ces cauſes ſecondes ſont muables de ſoy, ainſi que l'on parle, donc la fin qui s'en enſuit eſt muable, & par conſequent nullement arreſtée par aucun decret irrevocable. J'avouë que la preſcience eſt infaillible, mais que le decret eſt conditionnel en plu-

ſieurs choſes, comme nous dirons plus bas.

C. 5. l. de Interpr. Quelqu'un nous objectera, que toute contradiction eſt en partie vraïe, & en partie fauſſe determinément : car rien ne peut étre & n'étre pas en méme tems, ſelon Ariſtote, & ſelon les Stoïciens de ſon tems : cela eſt vray de ce qui arrive à preſent, & point du tout du futur contingent ; parce que tout ce qui exiſte dans le tems, eſt neceſſairement, & non quand il n'eſt contenu que dans ſes cauſes contingentes, par exemple, Benhadad mourra demain, ou il ne mourra pas : aucune partie de cette propoſition n'eſt determinée vraïe, à ſavoir il reviendra bien de ſa maladie, mais il ne laiſſera pas d'en mourir par la malice de ſon ſerviteur. Ce qui peut étre faux, n'y aïant nulle neceſſité, puiſque cela dépandoit de la volonté de Hazaël.

Il y a grande difference entre une choſe connuë pour certaine & predite de Dieu, & une autre qui n'eſt certaine que dans ſes cauſes qui peuvent étre & n'étre pas, & dans les cauſes libres avant qu'elles ſoient determinées dans le tems preſent: De méme toutes choſes ſont connües de Dieu à cauſe de ſon infinie connoiſſance, entant qu'elles ſont neceſſaires, ou entant qu'elles ſont preſentes, lequel voit à découvert la determination de toutes les cauſes d'icy bas. C'eſt de là auſſi qu'il regarde le dernier periode de la vie qui eſt à venir, en ce qu'il a une parfaite connoiſſance du

du concours des causes secondes comme presentes & determinées, selon toutes leurs circonstances. Toutes ces choses étant ainsi posées dans le tems present, l'effet en devient necessaire. Mais la distinction est bien plus grande entre le present & le futur : car la proposition du tems present s'apuïe sur le concours actuel de toutes les causes ; au lieu que la proposition du futur n'est fondée que sur leur contingence, ou incertitude ; Ainsi ce qui a été connu long-tems auparavant, sera bien à la verité, non à cause qu'il a été prévû ; mais au contraire, il a été connu devant, parce qu'il doit necessairement arriver, par l'hypotese du concours de toutes les causes que Dieu a connu avec certitude & infailliblement. Si je say qu'il y a un tresor dans un champ, & que je m'aperçoive qu'un homme y foüille bien profondement, je conjecture de là qu'assurément il le trouvera. Le vray & le necessaire sont deux differentes choses dans differens tems, comme Benhadad mourra demain, c'étoit une verité, mais non pas une necessité ; si ce n'est par raport à la prévision des causes contingentes determinées, laquelle determination a pû & dû être faite autrement.

Mais si telles énonciations sur l'avenir, me direz-vous, ne sont point precisément veritables, il s'ensuit qu'elles ne sont nullement ny vraïes, ny fausses, ny en acte, ny en puissance ; parce que la puissance n'est point délors qu'elle ne peut passer

dans l'acte : Or une puissance de cette nature ne peut jamais étre reduite en acte. Mais il faut nier tout cela, d'autant que la puissance qui dépend des causes libres peut se reduire en acte, comme il a pû étre vray que Benhadad ne mourroit pas demain, mais dez qu'une cause a été une fois determinée dans le tems present, elle n'est plus contingente, mais necessaire ; & ce raisonnement n'est qu'un pur sophisme, *à dicto secundum quid ad dictum simpliciter.* Quoy qu'un enfant ait la puissance de parler, il ne le sauroit faire cependant tant qu'il sera dans l'enfance ; Ce n'est pas dire pour cela que cette méme puissance luy ait été donnée en vain. On peut faire le méme raisonnement sur la mort des hommes qui arrive ou à faute de ne prendre pas des remedes, ou par l'usage de ceux qui sont mauvais & pernicieux.

Il ne s'ensuit pas de là que Dieu ait resolu par un decret absolu qu'un tel homme mourroit, mais seulement par supposition, & qu'ensuite du concours prévû de toutes ces causes, il ne se pouvoit faire qu'il ne mourût, encor qu'il eût pû s'en garantir par le bon usage des remedes salutaires. Et Ezechias à qui Dieu accorda 15. ans de vie, n'étoit pas immortel durant tout ce tems-là, puisqu'il pouvoit perir ou par la faim, ou par la malice des siens, aïant le méme sort que plusieurs autres bons Rois.

A toutes ces raisons convainquantes j'ajoûte qu'il y a des choses qui arrivent necessairement, comme l'homme d'étre ani-

mal, le Soleil & les planettes, se lever & se coucher : qu'il en est d'autres qui n'arrivent que casuellement, pouvant étre & n'étre pas, par exemple, demain quelqu'un peut écrire, & n'écrire pas. Or ces choses sont de trois sortes, dont les unes arrivent ainsi pour l'ordinaire, comme à l'homme de naître tout entier, & non à la maniere des monstres ; les autres rarement, comme de trouver quelque bonne somme d'argent en foüillant la terre ; & les troisiémes également, comme d'étre assis, ou de ne l'étre pas, parce que cela dépend de la volonté. Il y a ordinairement plus d'affirmation dans les premieres, plus de negation dans les secondes, & autant d'affirmation que de negation dans les troisiémes. Entre les propositions universelles contradictoires, il y en a toûjours une dans chaque tems qui se trouve vraïe, & l'autre fausse, ainsi que dans les particulieres s'il s'agit de quelque chose necessaire ou impossible, de méme que dans les contingentes quand il s'agit d'une chose presente ou passée ; au lieu que de celle de l'avenir, l'une ou l'autre proposition est vraïe ou fausse, sans qu'aucune le soit definitivement, par exemple, Pierre écrira demain ou il n'écrira pas, parce que la chose est si incertaine, qu'elle peut arriver & n'arriver pas ; & n'est-il pas vray que si les choses n'arrivoient & n'étoient conduites que par une certaine necessité absoluë, vainement feroit-on des exhortations, en vain donneroit-on des bons avis, que ce seroit à tort

que l'on prefcriroit des Loix, que l'on proposeroit des recompenses, que l'on établiroit des supplices, & que l'on presenteroit des remedes à nos maux, tant de la part de Dieu, que de celle des hommes, & qu'enfin il seroit inutile de faire quelque chose, ou de l'éviter, à dessein d'acquerir ce que l'on voudroit, non pas méme de travailler pour avoir dequoy vivre, ny d'emploïer les remedes, afin de recouvrer sa premiere santé; & quiconque ôte la liberté dans ces choses là, il renverse de toute necessité, tout jugement, toute raison, & l'experience méme. Et l'on ne doit point s'imaginer que le concours que Dieu donne aux causes secondes, ôte la contingence des choses, parce qu'il concourt de la méme maniere qu'elles doivent arriver; ou bien qu'en concourant avec les choses naturelles, elles sont rendües naturelles; avec les volontaires, elles deviennent volontaires. Ainsi Dieu prévoit les choses futures de la méme maniere qu'elles doivent arriver, les necessaires d'une maniere necessaire, & les contingentes d'une maniere casuelle. C'est ainsi, dis-je, qu'il avoit connu que Hezaël & Judas prendroient le parti de la trahison, sans qu'on puisse dire, que ce crime soit émané de la connoissance divine; car il a été entierement volontaire. Les choses neanmoins qui sont casuelles, considerées en elles-mémes, peuvent devenir certaines & necessaires dans l'hypothese, & sous condition. Si Dieu ne connoissoit les choses contingentes entant

que casuelles ; sa connoissance ne seroit pas assurée, ny méme conforme à la chose qu'il connoîtroit.

On peut conclurre de tout ce que dessus, que la vie de l'homme n'est pas si fort assujettie aux loix du Destin, qu'elle ne puisse étre prolongée par le secours de la Medecine, & que le malade ne soit obligé d'avoir recours à son Medecin, de peur d'étre homicide de soy-méme ; car l'on peut retarder le trépas en resistant aux causes qui engendrent la pourriture, en conservant l'humide radical ; & l'empêchant de se consumer si vite, & par d'autres divers moïens.

[Selon Platon & Aristote, Herodique homme de Lettres, vécut cent ans par artifice & par un grand regime de vivre, quoy qu'il fut le plus maladif de son tems. Galien assure avoir si bien corrigé son infirmité naturelle, qu'à peine fut-il malade durant qu'il s'appliqua à la Medecine, & puisqu'il est vray que la vie peut s'abreger par diverses fautes ; on doit aussi conclurre qu'elle peut se prolonger par un bon regime & par des bons remedes. L'Art de Medecine, dit Avicene, n'exempte pas de la mort, non plus qu'elle ne peut conduire toute sorte de personnes jusqu'à cent ans ou plus, mais il empêche la pourriture, & défend l'humide radical, afin qu'il dure plus long-tems. Or ces secondes choses sont au pouvoir de cet Art, donc il peut prolonger la vie jusqu'au tems qui est dû au temperament d'un

chacun. La guerison des hetiques nous prouve assez que la chaleur naturelle & l'humide radical peuvent étre reparez & rendus plus vigoureux par nôtre Art, par les bains, &c. Ainsi met-on de l'eau dans les lampes avec de l'huile, afin que celle-cy resiste plus long-tems, à la voracité de la flamme. On dit que Democrite le rieur étant prié par ses domestiques, de prolonger sa vie jusqu'aprés que les Fêtes Thesmophories fussent passées, de peur que toute sa maison ne fut en duëil, il le leur accorda, en conservant sa vie par le moïen de l'odeur du miel, ou selon d'autres, en flairant du pain chaud.]

CHAPITRE X.

A savoir si les fiévres intermitentes appelées Agues *par les Anglois, sont guerissables.*

IL y a bien de gens qui croïent qu'il n'y a point de remede pour ces fiévres intermitentes, dont la malignité élude tout l'Art de la Medecine. Mais comme l'experience fait voir le contraire par les cures que les Medecins en font tous les jours, je ne m'étendray pas beaucoup sur cette matiere. Je
4. *Aph.* 59. dis donc qu'elles dépendent de plusieurs & diverses humeurs, comme bilieuses, pitui-

teuses & mélancoliques, & il n'est pas bien difficile de guerir les fiévres purement bilieuses, selon Hippocrate, quand il dit, *La fiévre purement tierce se termine tout le plus tard le 7. jour.* Il s'ensuit de là qu'elle peut 4. *Aph.* être plutôt guerie par les remedes appliquez 59. en tems & lieu. Et la raison seule nous convainc de cette verité; car puisque les autres maladies engendrées par les autres humeurs reçoivent guerison, pourquoy non les fiévres intermitentes ? Une seule chose abuse le menu peuple, qui est de voir quelques fiévres chroniques & qui durent long-tems; telles que sont les tierces bâtardes & les quartes : Mais cela n'ôte pas la possibilité d'en venir à bout, puisque l'on les a vûës souvent gueries, quoique non pas toûjours dans tous les malades; car autrement il faudroit dire que toutes les fiévres continuës seroient pernicieuses, de cela seul que quelqu'un en seroit mort. Ce n'est pas sans raison que certains Medecins divisent les maladies *en salutaires*, qui se terminent naturellement à l'avantage des malades, comme la fiévre d'un jour : *en continuës & incurables*; par exemple, la lepre; & *en douteuses*; qui tantôt se trouvent gueries, & tantôt elles causent la mort; au nombre desquelles l'on peut mettre aussi les intermitentes, qui reçoivent une plus promte guerison en certaines personnes, & une plus longue en d'autres. Et il ne faut pas s'imaginer que toutes les maladies de même espece aïent toûjours le même tems & la

méme issuë, puisqu'on observe que les unes finissent plutôt, & les autres plus tard, dont les unes reçoivent la guerison, & les autres emportent dans l'autre monde ; suivant la differente disposition de l'humeur peccante dans sa quantité, dans son épaisseur, dans sa viscosité, dans sa malignité, par raport à l'habitude, au temperament & aux forces du malade ; eu égard aussi à la saison de l'année, au climat, à la temperature de l'air, au regime de vivre, à la constitution des parties nobles, à l'adresse & habileté des Medecins & aux autres circonstances que je
4. *Aph.* me reserve d'expliquer ailleurs. Hippocrate
43. n'écrit-il pas, *que de quelque maniere que les fiévres donnent du relâche, elles ne sont point dangereuses.* Elles peuvent donc étre gueries par quelque Medecin sage & habile, encor que par hazart elles puissent devenir incurables, ensuite des remedes donnez à contretems par des mal-habiles. Ainsi *les fiévres*
2. *Aph.* *quartes en Eté sont dites courtes, & celles de*
25. *l'Automne longues, sur tout quand elles ont atteint le commencement de l'Hyver.* Si donc plusieurs maux demeurent incurables en certaines gens pour des causes differentes, il ne faut pas croire que cela vienne de leur nature : encor moins doit-on conclurre que c'est un grand déshonneur à la Medecine de ne pouvoir guerir certains maux, de qui la violence ou la malignité élude la vertu des meilleurs medicamens ; non que je veüeille dire qu'il faille se fier aux beaux discours de certains petits Medecins de

nom, pleins d'orgueil, *qui éprouvent toutes choses sans crainte, & qui aprés avoir fait esperer des merveilles, ne font rien de ce qu'ils ont promis.* Et si par hazart ils viennent à bout de quelque maladie difficile qu'ils ne connoissent pas assez, par quelque remede douteux, il n'y aura point de langue assez éloquente pour publier la gloire d'un tel miracle, ny ne se trouvera recompense assez digne d'une telle cure. Que si la guerison ne s'en ensuit pas, ils ne manquent point d'en rejetter toute la faute à la negligence ou du malade, ou des gardes, enfin ou à l'opiniâtreté du méme malade, mais jamais sur eux-mémes.

CHAPITRE XI.

Que l'on ne peut point connoître la chaleur du foye, par celle du creux de la main.

C'Est une coûtume assez ordinaire à plusieurs, de croire par la chaleur qu'ils ressentent dans le creux de la main, que leur foye est atteint d'une intemperie contre-nature. Ce qui n'est pas toutefois bien seur, quoy qu'en puissent dire certains Medecins: car pourquoy y auroit-il plus de sympathie entre le foye & les mains, qu'avec quelqu'autre partie du corps? J'avouë que Galien *In Arte parva.*

dit, que l'habitude du corps devient chaude, lorsque le foye est échaufé, à moins que le cœur n'empêche cette communication; & que tout le corps s'échaufe aussi par le moïen du cœur, si le foye n'y mét obstacle: Mais on ne peut attribuer cela aux mains seules. De plus cette chaleur extraordinaire devra plutôt proceder du cœur que du foye, à cause qu'il fournit à tout le corps des esprits plus chauds, & du sang plus boüillant. Galien prouve encor qu'il n'y a aucune communication des mains avec le ventricule; parce qu'il n'y a que de trois sortes de sympathie; la premiere, par la proximité, la seconde par la societé de fonction, & la troisiéme par la communication des vaisseaux. Laquelle des trois peut-on appliquer aux mains & au foye? puisqu'il n'y a nulle proximité entre ces parties là, non pas méme la moindre societé dans leur employ. Donc s'il y a quelque sympathie ce sera de la troisiéme espece, je veux dire par la communication des vaisseaux. Mais qui ne sait que les vaisseaux qui prennent leur origine du foye se répandent non seulement aux mains, mais encor par tout le corps. Il se trouve dans les mains outre les veines, des arteres qui raportent du cœur une chaleur plus grande. On ne doit donc pas inferer par les mains chaudes, que la chaleur vienne plutôt du foye que du cœur. Joint que la chaleur du foye continuë, ou du moins elle dure plus long-tems, au lieu que l'ardeur du creux des mains est passagere, laquelle

Lib. 1. adverf. Lycum.

paroit aujourd'huy, & disparoit demain. Enfin d'autres Auteurs attribuent cela à la rate, pourveu qu'elle se porte en haut, ainsi qu'ils disent ; car si elle panche d'avantage en bas, elle marque la chaleur des parties inferieures. *ἀνάῤῥοπος, κατάῤῥοπος. 6. epid. s. 2. text. 32.* J'avouë encore qu'Avicene prétend connoître la grandeur du foye, & sa chaleur, par la longueur des doigts ; mais Averroës s'en mocque aussi fort agréablement, lequel écrivant à un de ses amis, voicy comme il en parle. *Fen. 13. lib. 3. tract. 1. cap. 3.* *L'homme que tu sais, prétend que les doits courts sont des marques de la petitesse du foye, mais il fait voir qu'il n'a pas bien connu où residoit la vertu informante, laquelle il n'a considerée que dans les matieres, mais laissons errer cet homme avec les autres.* *4. Collig. c. 4.* Et voila ce qu'en dit Averroës qui n'a pas crû qu'on pût tirer des mains aucuns signes de la temperature de la conformation du foye, n'y aïant pas plus grande, ny plus particuliere sympathie entre ces parties là, qu'entre les autres. Pour plus grande preuve de cette verité, Galien expliquant les signes du foye échaufé ne dit pas un seul mot du signe prétendu des mains, non plus que le reste des Auteurs Grecs, comme Aëce, Eginete & les autres. *In Arte parva.* Argentier, me direz-vous, réprend Galien d'avoir obmis ce méme signe. J'en tombe d'accord ; mais d'autres le deffendent avec plus de justice, en traittant ce signe comme quelque chose de fabuleux & d'inventé à plaisir ; vû que non seulement les mains, mais encor tout le corps devient *Com. ad prædict. locum Art. Med.*

necessairement chaud, & enfin la chaleur des mains, bien loin d'étre permanante, elle est inconstante & incertaine.

CHAPITRE XII.

De ceux qui accusent le foye de trop de chaleur, & l'estomac de froideur.

C'Est une chose assez ordinaire & commune, que d'entendre plusieurs personnes se plaindre de la chaleur de leur foye & de la froideur de leur estomac, ensuite des cruditez & des ventositez qu'ils disent y ressentir, & quelquefois avec certaines ardeurs dans tout le corps, sur le visage, aux mains & aux pieds. Mais j'ay à leur donner avis,

Premierement. Que l'estomac est d'un temperament froid, à cause que c'est une partie spermatique, membraneuse, privée de sang & blanche, mais c'est étre ridicule de croire que le foye luy nuise par sa chaleur. Car Galien nous apprend que l'estomac a été environné par la sage Nature de visceres chauds, afin qu'il pût plus aisément faire ses fonctions. Le foye est donc placé entre la rate, l'omentum & l'intestin colon, dont il est entouré pour qu'il puisse

tirer de la chaleur, ainsi qu'un chauderon placé entre plusieurs feux. Ce qui a fait croire au docte Riolan, qu'il n'est nullement probable que la chaleur du ventricule puisse être diminuée par celle du foye, qu'au contraire elle en est plutôt augmentée.

Secondement. On doit remarquer que ces mémes symptomes surviennent souvent aux personnes bien saines, & de qui les entrailles sont d'un temperament chaud, mais qui ne gardent pas un bon regime de vivre. Par exemple, en beuvant par excez ou du vin ou de la biere, il s'engendre beaucoup de cruditez dans le ventre; d'où naissent des fluctuations, des raports, des enflures & des crachats; parce qu'il est fort ordinaire de voir des maladies froides s'engendrer d'une quantité excessive de boisson échauffante, lesquelles n'arrivent pas tant de l'intemperie de la partie, que par les fautes de ceux qui se remplissent de vin. Cependant un foye trop échauffé attire premierement les esprits plus subtils des boissons, d'où il s'enflame & fournit en méme tems à tout le corps un sang trop boüillant; & c'est ce qui trompe alors les malades, leur semblant ressentir en méme-tems, & de la crudité dans leur estomac, & de l'ardeur dans le reste du corps, & qu'ils accusent mal à propos leurs parties d'une intemperie contraire, au lieu de s'en prendre à leurs débauches. Et s'ils menoient une vie plus reglée, ou qu'ils se moderassent un peu mieux en beuvant, ils ne res-

ſentiroient pas tant d'incommoditez.

Maladie frequente en Angleterre.

Troiſiémement. Il y a de certaines gens qui ſouffrent les mémes indiſpoſitions, quelques ſobres qu'elles ſoient, comme les hypocondriaques, dont les entrailles ſont échauffées, deſſechées & pleines d'obſtructions, dont la ſource eſt le méme déreglement du boire & du manger : Or en ceux-cy le ventricule ne devient pas plus froid à cauſe du voiſinage des hypocondres trop chauds, mais plutôt de ce qu'une grande quantité d'humeurs mélancoliques & venteuſes, eſt envoïée dans le ventricule, qui troublent la coction des alimens, ce qui fait qu'il ſemble aux malades d'avoir l'eſtomac plus froid qu'il n'eſt effectivement. Les Medecins demandent de là la cauſe pourquoy les hypocondriaques étant atteints d'une intemperie chaude, ſe trouvent ſi pleins de cruditez & de ventoſitez. Et encor que quelques Medecins l'attribuent à la froideur du ventricule, il vaut mieux la raporter, ainſi que nous avons dit, aux mauvaiſes humeurs qui corrompent l'œconomie du méme ventricule, d'où naiſſent les cruditez non ſeulement aigres provenant de froideur, mais encor les raports qui ſentent le brûlé qui ſont des vrais indices d'un excez de chaleur, ſur tout aprés des alimens brûlez, comme des œufs fricaſſez & choſes ſemblables. Ce qui a donné ſujet à quelqu'un de dire fort à propos, que dans la mélancolie hypocondriaque, on y remarque pluſieurs

ſymptomes froids, bien que la cauſe en ſoit chaude.

CHAPITRE XIII.

Que le mary n'eſt pas malade à cauſe de la groſſeſſe de ſa femme.

ENtre quantité d'Erreurs celle-cy me ſemble la plus ridicule, qui eſt de vouloir que le mary ſoit atteint des mémes ſymptomes dont la femme enceinte a coûtume d'étre affligée, ce que pluſieurs pretendent étre confirmé par l'experience. Je voïois autrefois un Febricitant de qui l'urine étoit enflamée & troublée, qui ne connoiſſoit autre cauſe de ſon mal que la groſſeſſe de ſa femme. J'ay oüy dire que cela s'obſervoit en Angleterre [& au Breſil, où les maris ſe tiennent dans leurs lits durant les premiers jours des couches de leurs femmes, où ils ſe font bien traiter, afin, diſent-ils, de reparer leurs forces épuiſées par la naiſſance de leurs enfans, tandis que leurs femmes travaillent comme auparavant. Et aprés avoir lavé leurs enfans dans l'eau froide, coupé leur nombril avec une pierre, dans une foreſt, elles le font cuire avec l'arriere-faix, & en font grande chere, au raport de Piſon dans ſon Hiſtoire des Indes Occidentales.]

Il eſt conſtant que les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées par divers accidens dans les premiers mois de leur groſſeſſe, celles principalement de qui les corps ſont cacochymes & remplis d'impureté ; ce qui ſe manifeſte par la retention de leurs ordinaires : car comme la nature a coûtume de ſe ſervir de cette voïe, tant pour purger le ſang ſuperflu, que pour expulſer les excremens & les humeurs gâtées, leſquelles s'y arrétent auſſi-tôt que ce méme ſang menſtrual ceſſe de fluer : Et parce qu'au commencement de la conception, le fœtus n'a beſoin que d'une tres-petite quantité de ſang pour ſa nourriture, ce qui en reſte ſe corromp, ou il s'écoule dans les parties nobles, ou du moins il y envoit des vapeurs infectées qui cauſent tous les ſymptomes ſuſdits dans le ventricule, aux viſceres, à l'abdomen, à la tête & par tout le corps : je veux dire le vomiſſement, le dégoût de la viande, l'envie de manger du charbon, du plâtre & pluſieurs autres vilenies, & c'eſt de là que naiſſent encor les tranchées, les vertiges, &c. Mais puiſque le mary n'a point en ſoy-méme les cauſes de tous ces accidens, n'y aïant que ſa femme, il faut par conſequent qu'elle ſeule en puiſſe étre malade. Et ſi par hazart le mary ſe trouve malade au tems que ſa femme eſt groſſe, ce n'eſt pas qu'elle luy ait donné ſon mal, cela pouvant provenir de quelque corruption particuliere de ſon propre corps. Par exemple, en écrivant cecy il pleût, direz-vous

que

que la pluïe est cause de mon écriture, ou que mon écriture est la cause de la pluïe? Cela seroit ridicule. Ce n'est pas une nouveauté que de voir en méme-tems le mary & la femme malades. Mais j'ose dire que c'est une chose bien étrange & jusqu'icy inconnuë, que la grossesse soit un mal contagieux, & qu'il n'y ait que les hommes seuls capables d'en étre infectez, encor que la Nature les ait exemptez de ce travail à l'exclusion des autres femmes. De plus, on a observé que tels symptomes n'arrivent pas à toutes les femmes, ou du moins que chaque femme en particulier ne les a pas tous, & que souvent la femme étant dans une parfaite santé, le mary se porte mal, bien qu'il soit éloigné d'elle de plusieurs lieües. Que son indisposition provient de la grossesse de sa femme, d'où vient qu'elle joüit en méme-tems d'une si bonne santé: car c'est l'ordinaire de la Nature, que ses causes naturelles agissent plutôt sur les sujets proches que sur les éloignez. Et c'est pour cela aussi que la femme porte en soy-méme ces humeurs vicieuses, elle devra par consequent s'en voir plutôt & plus griévement affligée. Je say qu'on peut dire quelque chose sur la sympathie, sur l'antipathie, sur l'attouchement, sur l'ensorcellement & sur d'autres contes fabuleux. Mais si cela étoit ainsi, pourquoy les pucelles & les veuves si sujettes à ces symptomes par la suppression de leurs ordinaires, ne communiquent-elles pas à ceux qui mangent & qui

couchent avec elles, ou à ceux qui conversent avec elles si familierement. Et il n'est pas possible que la cause étant la méme, elles ne puissent avoir de la sympathie avec quelques-uns de ceux-là. Or pour qu'un mal se puisse prendre par l'attouchement & par la proximité, non seulement l'éficace & la vertu de l'agent y sont requises, mais encor la disposition & l'analogie dans le sujet. Mais qui ne croira qu'une autre femme ne soit plus propre pour recevoir, & pour supporter les accidens ordinaires de la grossesse que les hommes, sachant qu'elles ont été toutes créées pour la propagation du genre-humain. Et si cela avoit lieu, ce seroit aux femmes principalement de se donner de garde les unes des autres. A toutes ces veritez ajoûtons qu'il se peut faire qu'une fille aïant les pâles couleurs, ou quelqu'autre grand mal, sera mariée avec un homme auquel elle ne pourra communiquer le moindre mal du monde, quoy qu'elle ne soit pas reglée. Pour quelle raison donc le pauvre mary devra-t-il étre malade dez que la femme sera devenuë enceinte, n'y aïant autre cause nouvelle de son mal que la seule suppression de ses menstrües. Les hommes seroient bien malheureux s'il faloit qu'ils fussent les seuls malades, toutes les fois que leurs femmes ne seroient pas reglées, comme s'ils n'avoient pas assez d'autres sujets de chagrins dans leur ménage. Mais comme cette erreur n'est appuïée que sur le raport d'autruy, je n'en diray pas

davantage. Laiſſons cependant dire aux Poëtes que Jupiter a porté Baccus dans ſa cuiſſe, & Pallas dans ſon cerveau, car c'eſt leur métier que de mentir.

CHAPITRE XIV.

Savoir ſi les Medecins étrangers & qui courent le païs, peuvent connoître le temperament des malades d'un autre Royaume.

C'Eſt de la derniere importance de bien connoître le temperament des malades, puiſque cela ſert merveilleuſement pour la connoiſſance & pour la cure des maladies; mais comme cela demande un traité & long & difficile, je me contente à preſent d'y ajoûter ſeulement que pluſieurs croyent que les Medecins étrangers ne ſauroient connoître le temperament des hommes d'un autre païs, comme les François à l'égard des Anglois. Ce qui repugne aſſurément à la Medecine, dont les preceptes ſont generaux, & qui peuvent étre facilement appliquez à toute ſorte de climat, d'autant que tout Art ne regarde que les choſes univerſelles, & non les ſingulieres. Et c'eſt pour ce ſujet que la Medecine ſe pratique bien dans ce Royaume ſelon les preceptes d'Hippocrate

& de Galien, & quiconque en aura une parfaite connoiſſance, ne ſera pas fort en peine de ſavoir la diverſité des hommes par raport à leurs âges, à leurs païs & à la differente conſtitution de l'air. Sur quoy Hippocrate a composé un Livre tres-docte, touchant *l'air, les eaux & les lieux* : car en quelque endroit qu'on puiſſe enſeigner la Medecine, elle apprend les ſignes qui ſe tirent des païs, tant pour la connoiſſance des maladies, pour leur évenement, que pour les indications que nous fournit la diverſité des lieux, ſoit pour ordonner un bon regime de vivre, & ſoit pour ordonner les ſaignées & les purgations convenables, ou pour faire les autres choſes neceſſaires. Ce que l'Art ne permettroit pas de faire, ſi le méme Art n'approprioit ſes preceptes qu'à un ſeul lieu particulier. Galien né & élevé dans la Grece, pratiquoit la Medecine dans Rome ; & à ce ſujet Hippocrate dit que ſa doctrine peut étre appliquée à chaque region ſoit-elle chaude ou froide, comme à la Lybie, à Delos, à la Sythie, &c. Il n'y a pas juſqu'aux Arabes qui n'aïent emprunté des Grecs les preceptes de cet Art, qui ne different point des Galeniſtes que nous ſuivons indifferemment. Les Rois d'Eſpagne & de Portugal, ont fort prudemment ordonné par leurs Edits, que par toutes les Terres des Indes où ils dominent, on y pratiqueroit la Medecine de la méme maniere qu'on la pratique dans l'Europe, ſelon la doctrine d'Hippocrate & de Galien.

3. *Prognoſt.*

Je ſay qu'il y auroit beaucoup de choſes à dire ſur la varieté de la temperature que les païs communiquent à ceux qui y demeurent, n'y aïant point de Royaume où il ne ſe trouve une grande diverſité d'habitans, ſelon la differente ſituation des climats, ſelon la nature du terroir, ſelon les vents qui y regnent, &c. pour la connoiſſance deſquelles l'Art de Medecine fournit les raiſons neceſſaires ; & enfin dans quelque Royaume que ce puiſſe étre, ſans en excepter les Septentrionaux, on voit des hommes de toute ſorte de temperament, chauds, froids, bilieux, pituiteux, ſanguins & mélancoliques. Un certain Chirurgien qui faiſoit la Medecine ſans autorité, & aſſez ignorant pour ne donner aucune jalouſie, avoit coûtume de dire qu'il n'étoit pas poſſible que les Medecins de France puiſſent bien connoître la nature & la conſtitution des Anglois ; & luy allant demander un jour quelle étoit cette pretenduë conſtitution Angloiſe, qui faiſoit differer un Anglois d'avec un François, & par quels ſignes la connoiſſoit-il, puiſqu'il ſe trouvoit par tout des hommes de toute ſorte de temperament. Et comme ces choſes ne peuvent étre connües par un Medecin ſavant, il il ne faut pas s'étonner ſi ces Medecins indignes du caractere qu'ils s'attribuent, n'en ſauroient donner la raiſon ; Car la choſe n'eſt pas ſi aiſée à concevoir, puiſque Galien luy méme ſe promettoit d'aller du pair avec Eſculape, s'il pouvoit connoître parfaite-

ment le temperament de ses malades. J'ajoûteray à present ce qu'on dit vulgairement, que peu de personnes connoissoient comme il faut les temperamens de diverses Nations: vû que tous les hommes en particulier ont le leur propre, & qu'ils different entr'eux à peu prez comme leurs visages, & lesquels ils tirent des principes de leur formation. Ils ne sauroient donc avoir quelque chose de commun qui puisse convenir à tous. C'est pourquoy il n'y a seulement qu'une certaine coûtume & inclination naturelle qui nous fait pancher vers nôtre chere Patrie, pour y respirer l'air natal, & y mener son premier genre de vivre, à laquelle nous nous accoûtumons peu à peu, sans que nous changions pour cela nôtre temperament propre, & que nous tenons de nos pere & mere. Ce qui est cause que quelques-uns se portent mieux dans leur air natal, quoique mal sain, que dans un païs étranger. Avicene écrit qu'un Indien fort sain tomberoit malade dans l'Esclavonie: Bien que ce ne soit pas à une regle generale, il se peut faire neanmoins qu'un Anglois se portera mieux dans l'Espagne, & un François dans l'Angleterre.



CHAPITRE XV.

De ceux qui raportent presque toutes les maladies au rafroidissement.

C'Est une chose assez ordinaire de voir qu'on n'est pas plutôt tombé malade, ou que l'on se porte moins bien, d'en accuser le froid du dehors contre lequel l'on ne s'est pas precautionné. Et certes une telle negligence peut étre souvent la cause de quantité de maladies. Car nous attirons continuellement l'air, tant par l'inspiration que par la transpiration ; lequel nous communique ses qualitez telles qu'elles sont. Et il ne peut que nuire beaucoup, si étant froid il saisit quelqu'un tout en sueur : car alors les pores tous ouverts se resserrant, arrêtent la sortie des évaporations dans les corps pleins d'impureté, d'où naissent facilement les fiévres à quelques gens ; à d'autres des douleurs, des lassitudes, des difficultez pour la respiration, & quelquefois une plevresie formée ; les bronches des poûmons deviennent tellement rudes par la qualité froide de l'air, qu'à peine le poûmon se peut-il dilater, d'où s'ensuit la ruption de ses vaisseaux, & ceux des autres parties, dont le sang s'étant porté dans quelque capacité, s'y pourrit & s'y corrompt, d'où

naiſſent des fâcheux ſymptomes.

Il faut pourtant donner quelques avis là-deſſus.

Premierement. Tous ceux qui accuſent cette cauſe ne ſont pas malades pour cela, parce que les cauſes externes des maladies ſont bien en plus grand nombre, & bien de differente nature, & l'on voit tres-ſouvent des perſonnes qui paſſent leur vie dans un air froid, ſans en étre tant ſoit peu incommodez, & cependant les mémes ſe plaindront du froid dans les chaleurs de l'Eté, & que pour s'étre bien couverts, ils n'ont pas laiſſé d'en étre incommodez & mémes malades. On peut faire le méme raiſonnement ſur les autres cauſes externes des maladies. Il arrive tous les jours que dans une méme Ville pluſieurs reſpireront le méme air, qui feront les mémes exercices, & qui meneront le méme genre de vie, qui tous neanmoins étant tombez malades, leurs maladies ſeront toutes de differente nature. Et ſi quelqu'un de ceux-cy aſſure que ſon mal ne vient que pour avoir trop bû ou trop mangé, il ſe trouvera peut-étre avoir fait cent fois les mémes excez auparavant, ſans aucune incommodité. On peut dire la méme choſe de l'air froid, & du trop grand travail, & on a lieu de s'étonner de ce qu'aprés avoir ſouvent reſpiré le méme air froid ſans en étre incommodé, & eſſuié le méme travail ſans danger, il tombe malade cette fois. Auſſi voïons-nous ſouvent qu'on accuſe le dernier aliment ou l'exercice

qu'on a fait un peu devant la maladie, ou le dernier froid qu'on a souffert, à peu prez comme l'on croit que le dernier remede qu'on a pris, a luy seul operé la santé. Où il faut noter que ces causes sont dites externes & incapables de pouvoir toûjours & en tous tems alterer le corps, mais seulement quand il y a en dedans quelque disposition cachée, & quelque appareil morbifique qui est suscité à l'arrivée de ces mémes causes.

Secondement. Il faut savoir que ces causes externes ne sont pas permanentes, tandis que leurs impressions, je veux dire les maladies suscitées par les causes internes, demeurent opiniâtrement dans le corps. Ce qui prouve que la recherche des causes externes n'est pas toûjours necessaire pour connoître & pour guerir les maladies, mais seulement celle des internes qui provoquent & entretiennent le mal. Pour preuve de cette verité, c'est que nous remarquons que le mal aura commencé par un air froid, & qu'encore que la temperature de l'air vienne à changer là-dessus, le mal ne laisse pas de persister & de se rendre fort difficile à guerir.

Cela m'oblige de donner un troisiéme avis qui est, qu'il ne faut point mesurer les remedes par la nature des causes externes, puisqu'elles n'indiquent rien; car il faudroit que les choses chaudes fussent toûjours utiles & commodes à ceux à qui le froid a été la cause primitive de leur mal, ce qui

ne se trouve pas toûjours vray : car bien souvent les choses rafraîchissantes sont les seules qui soulagent. L'air froid, comme nous avons dit, engendre souvent des fiévres les plus ardentes, ainsi que font les bains trop froids, en bouchant les pores des corps, & en empêchant leurs fuliginositez de sortir déhors, d'où le sang s'enflame : Or si dans un tel rencontre le vulgaire vient à combatre le mal par des remedes chauds, selon sa coûtume, bien loin de diminüer le mal, il l'augmentera de beaucoup. Dans un tel cas les rafraîchissans internes conviennent fort,
8. *Meth.* mais entr'autres, selon Galien, souvent la saignée est un tres-bon remede dans la fiévre ephemere, si elle provient de l'obstruction de la peau, de peur que la pourriture ne s'en ensuive ; & bien que la cause externe soit de sa nature froide, l'interne à laquelle on dirige toute la curation, est bien souvent chaude, ou bien elle devient telle par la fermentation des seuls excremens fuligineux.



CHAPITRE XVI.

De quelle maniere il faut entendre ce Proverbe, que les mœurs suivent le temperament des corps.

TOut ce que j'ay dit sur les jugemens des Astres & sur le Destin, me remet en memoire une erreur fort commune, qui est que les mœurs de l'esprit suivent le temperament du corps. On appele un homme colere celuy qui s'emporte aisément, dont le temperament est chaud & sec. Un triste & mélancolique qui est froid, sec, &c. Cette opinion a quelque probabilité, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait veritable. Surquoy Galien a fait un Livre tres-élegant, quoique petit, dans lequel il demande la cause pourquoy les uns sont timides, les autres hardis, les uns insatiables, les autres sobres; ceux-là honteux & ceux-cy impudens, &c. concluant de là que la nature de l'ame ou le temperament n'est pas le méme chez tous les hommes; parce que si elle ne differoit point, tous les hommes agiroient de la méme sorte, & les mémes causes produiroient en eux les mémes maladies. A quoy l'experience quotidiene est contraire, l'on voit des hommes devenir foux par ce trop grand amas de bile jaune dans

le cerveau, & ils tombent dans la manie, par l'abondance de l'atrabile, dans la lethargie, par l'usage excessif des refrigeratifs, avec perte de la memoire & de la connoissance. Ainsi voit-on que la ciguë fait perdre l'esprit, que le vin chasse l'ennuy & le chagrin, n'y aïant pas méme jusqu'au temperament moien qui ne soit capable de changer; non seulement les fonctions de l'ame, mais encor la separer du corps par son excez. Le divin Platon attribüe aussi la folie à la trop grande humidité du cerveau, & l'intelligence à sa secheresse. Et selon Heraclite, un esprit éclairé & tres-sage provient de la secheresse, & au dire du méme Philosophe, personne n'est méchant de son bon gré, sa malice dépendant de la dépravation de son corps. Ce qui fait dire encor à Platon, qu'on ne doit point tant blâmer les actions peu honnêtes. Hippocrate veut que les peuples du Nord, & ceux qui habitent les montagnes soient fort rustiques dans leurs mœurs, & qu'au contraire les Asiatiques soient plus doux, plus traitables, plus agissans, mais plus delicats, à cause de la temperature de l'Asie; parce qu'une region differe d'une autre par son climat. Ce qui oblige Platon de deffendre le vin aux enfans avant l'âge de douze ans, de peur qu'il ne les échauffe trop, & qu'ils n'en deviennent trop furieux. Nous observons aussi un naturel bien different entre les enfans nez de mémes parens, élevez par les mémes Precepteurs, & nourris des mé-

Lib. de aëre, aqu. & loc.

més viandes. Or comme il en eſt peu qui ſoient naturellement enclins à la vertu, il faut raporter la malice des méchans ou à leur temperament, qui aprés avoir commancé dans le ſein de leur mere, s'augmente enſuite, & s'entretient par les alimens & par d'autres cauſes.

Toutes les Nations ſont cenſées avoir de l'inclination à certains vices particuliers. A peine trouve-t-on une Ville dans l'Italie, non pas méme une ſeule Nation dans tout le Monde, à qui l'on ne donne quelques epitheres & ſobriquets ; vrais ou faux, qui expriment naïvement certains vices dont une Province en raille une autre, quoique bien ſouvent ces peuples ne ſoient pas exempts des mémes défauts qu'ils imputent aux autres. Et l'on croit que cela provient de la diverſe temperature des Païs. Il y a de certaines perſonnes qui demeurent inſenſibles, aprés avoir reçû mille injures, au lieu que d'autres à la premiere occaſion ſe laiſſent aller à des étranges emportemens, à cauſe du boüillonnement du ſang au tour du cœur. Il arrive bien plus ; car quelques-uns ſe mettent en colere & plus aiſément dans certain tems, & aprés avoir pris certains alimens. Les veilles & la faim excitent la bile. Les humeurs s'irritent & s'éfarouchent à force de jeûner, & elles ſe calment au contraire par la douceur des alimens. Il en eſt d'autres qui craignent les choſes les plus aſſurées ; & l'union qui eſt entre l'ame & le corps eſt ſi étroite, que

l'un suit avec facilité l'inclination de l'autre, & ainsi le corps souffre du côté de l'ame, & l'ame reciproquement de la part du corps. L'experience nous fait voir que le corps amaigrit par l'amour, par l'envie, par la colere, & par semblables autres passions. Et ce qui est bien plus surprenant, c'est que plusieurs sont morts par un excez de joye, entr'autres un Senateur Romain étant à table dans une sale basse, vit entrer un Asne qui s'en approchant se mit à porter sa gueule vers un grand plat de figues fraîches, ce Senateur se prît tellemenr à rire, qu'en disant à ses valets, *donnez-luy donc à boire*, il expirât. Agelle raporte que Diagoras de Rhode, voïant dans un méme jour couronner ses trois fils, son cœur se dilata & s'épanoüit si extraordinairement qu'il rendit l'ame parmy ses tendres baisers & ses embrassemens paternels. Un corps adonné à l'yvrognerie produit des mœurs rudes & brutales; La tristesse, dit Salomon, desseche les os. Le méme Sage deffend aux Juges & aux Princes de boire du vin. Platon fit en suite le méme. Les Grecs croïoient que tous les Scytes étoient fous, de sorte qu'à leur dire, il n'y eût jamais que le Philosophe Anacharsis de Sage. Les mémes faisoient passer pour sots les Abderitains, pendant qu'ils donnoient des loüanges excessi-
2. de par- ves à leurs Atheniens. Il y a plusieurs pas-
tib. ani- sages dans Aristote, qui confirment cette
malium. opinion, outre plusieurs autres Auteurs; & c'est de là qu'on a tiré les fondemens de

l'Art de déviner par la physionomie.

Mais pour faire voir que cette opinion ne répond pas entierement à l'experience, il n'y a qu'à considerer que le changement qui se fait dans le raisonnement, dans la coûtume, dans l'éducation & dans les mœurs des hommes. Et si tant est que le Sage ne puisse dominer sur ses passions, en vain fait-on des exhortations, des menaces. C'est à tort qu'on punit & qu'on recompense.

L'Ire est une fureur qui nous traite en esclaves,
Sitôt que la raison, la souffre sans entraves.

Cela étant, dis-je, on ne pourroit loüer la vertu, ny condamner le vice : car on ne blâme jamais les Viperes pour leur venin, puisque cela leur est naturel ; & s'il en faut dire autant des hommes méchans, qu'à cause de quelques vices qui leurs sont naturels, adieu l'étude de la Philosophie, adieu la la liberté de la volonté, mais qui pis est, adieu l'immortalité de l'ame méme, si chez nous l'esprit n'est que le temperament, qui en dépend absolument, & si nos mœurs suivent incessamment nôtre naturel. Cependant nous observons le contraire, lorsque la raison combat puissamment contre les passions de l'apetit. *Je vois bien*, dit un Ancien, *des actions meilleures que celles que je fais, & que j'approuve fort, & si je ne laisse pas de suivre les plus mauvaises.* Or la Nature ne se combat pas elle-méme, encor

moins ſe ſurmonte-t-elle ny par une méme faculté, ny par une méme action. Qui eſt-ce qui ne ſe moqueroit d'un Legiſlateur qui deffendroit aux animaux d'avoir faim, comme aux Scorpions d'étre venimeux ?

Toutefois il y a quelque choſe de vray dans la premiere opinion, ſi l'on l'entend des inclinations qui ſont comme des ſemances, tant des vertus que des vices : mais les actions & les habitudes qui les ſuivent peuvent étre évitées par les inſtructions, par l'étude, par la converſation, & par les remedes de la Medecine : car il eſt faux que le temperament ſoit la cauſe égale de toutes les actions humaines, n'étant pas méme la cauſe ſans laquelle rien ne ſe fait, ainſi qu'on dit en Philoſophie, puiſqu'on peut exercer les mémes actions malgré l'inclination du propre temperament; car elles ſuivront le jugement & le choix, comme une cauſe plus puiſſante & ſuperieure. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait certaines qui ſont les effets du temperament que l'on a, ſans pouvoir étre corrigées par la raiſon, non pas méme par l'étude ny par la familiere converſation, comme le délire, la folie, la fureur, ainſi que nous dirons dans un autre Chapitre. A quoy l'on peut neanmoins répondre, que ce ne ſont ny des paſſions, ny des mœurs, mais ſeulement des actions bleſſées & certaines maladies. On dit ordinairement que les premiers mouvemens ſont hors de nôtre puiſſance, à cauſe qu'ils previennent le jugement de

nôtre

nôtre raiſon, quoy qu'on puiſſe empêcher par la converſation, par la familiarité & par l'éducation, qu'ils ne nous ſurprennent tout à coup.

CHAPITRE XVII.

De ceux qui ſont dans le délire.

LE peuple ne croit pas qu'aucun ſoit dans le délire, à moins qu'il ne luy entende dire ou faire des choſes abſurdes ſans aucune liaiſon, ou impertinentes & ſottes. En quoy il ſe trompe en deux manieres.

Premierement. En ce qu'un homme peut étre dans le délire, ſans dire mot, & étre en méme-tems dans la phreneſie.

Secondement. Qu'un autre peut étre dans un délire, & raiſonner pertinemment de toutes choſes. Quant à la premiere, nous ſavons par experience qu'il y a trois ſortes de délires, dont le premier conſiſte dans la ſeule penſée, le ſecond dans les paroles, & babillant plus qu'à leur ordinaire, ſans aucune eſpece de raiſon ; le troiſiéme conſiſte dans les paroles & dans les actions. C'eſt cette ſorte de délire dont étoit travaillé Antipheron, qui s'imaginoit voir ſon portrait en l'air armé de toutes pieces, de l'extravagance duquel Ariſtote parle dans ſon Livre de la Memoire. Celuy-là, dis-je,

quoy qu'il se promenât, ou qu'il se tint dans le silence, étoit toûjours dans sa folie. Galien reconnût son délire ; car étant couché, il ramassoit des petits fétus & des petits flocons de laine, ce qui n'empêcha pas qu'il n'oüit dire à ses amis ces paroles. *Voiez comme il cherche des fétus, & comme il arrache les poils de sa couverture.* Et moy, repartit Galien en rompant son silence, *je vous prie mes amis, de prendre garde que je ne tombe dans la phrenesie.*

Il y a encor une autre sorte de délire accompagné de fiévre & d'un grand assoupissement, appelé par les Medecins *Typhomanie*, ou *Lethargophrenesie* ; & ceux qui en sont atteints, leur délire n'est que dans leur imagination, sans faire paroître au dehors l'égarement de leur esprit, ny par leurs paroles, ny par leurs actions, & tels malades paroissent dans l'esprit du vulgaire pour des gens seulement assoupis, & non pour étre dans le délire. Il se rencontre aussi une autre sorte de phrenesie, durant laquelle le cerveau étant abrevé de beaucoup d'humeurs bilieuses, les malades se remüent fort doucement, ou point du tout, & quoiqu'ils ne semblent pas étre attaquez d'aucun délire ; ils ne laissent pas que d'étre phrenetiques, laquelle est appelée par Galien *phrenesie hetique*, où il observe que ce délirecy est fort frequent, quand le malade paroit aux assistans fort tranquile, & qu'il semble méme dormir ; en quoy se trompent aussi les Medecins, qui ne connois-

Com. in sentent. 33 lib. primi prorhetic. Hippoc.

sent pas assez ces malades-là.

Cet Auteur observe encor l'erreur de son siecle qui dure encor à present, en ceux qui croïent seulement phrenetiques, ceux qui se tourmentent comme des furieux, ou qui crient tant qu'ils peuvent. Et cette sorte de délire est fort dangereuse, bien que ceux qui servent les malades, conçoivent une bonne esperance, & une bonne issuë du mal, ensuite du sommeil naturel dans lequel ils pensoient, mais à faux, que le malade étoit detenu.

Je donne encor cet avis salutaire au Public, qui est qu'un homme est censé phrenetique & hors de son bon sens, qui peut bien raisonner de toutes choses, mais sans suite, contre sa coûtume : *C'est un mauvais signe*, dit Hippocrate, *que la réponse arrogante d'un homme doux & modeste.* On en peut dire autant du babil extraordinaire, & de la repetition frequente sur la méme chose, de l'oubli, des veilles, des frequens crachats, &c. bien que le malade nous paroisse d'ailleurs parler, & raisonner pertinemment de toutes les choses qui se presentent, comme on peut voir dans Hippocrate & dans Galien.

Sentent. 51. coaca. pranot.



CHAPITRE XVIII.

Que l'homme n'est pas toûjours d'un temperament plus chaud que la femme.

LEs principaux signes qui servent à distinguer le sexe, se prennent de la conception, de l'acouchement & de l'éducation de l'enfant : car les femmes ont souvent des qualitez qui surpassent celles des hommes, ou du moins elles ne leur doivent ceder en rien, comme on peut remarquer dans les oiseaux de proye. Et encore que tous les Peripateticiens preferent dans le genre-humain, les mâles aux femelles, le divin Platon n'a pas laissé de dire, que les hommes & les femmes étoient nés également propres pour les mémes emplois, la Nature aïant accordé à tous les deux, des organes pour des actions qui leur sont communes : Il faut donc dire qu'Aristote a erré quand il a voulu persuader, que toutes les femmes étoient des monstres ; car soit que nous examinons l'utilité qu'elles apportent en concevant & en élevant leur fruit, soit que nous considerions leur grand nombre, nous trouverons que la generation de la femme a été la premiere dans l'intention de la Nature, laquelle n'est autre que l'ordre

[margin: 7. de Legib.]

que Dieu a établi en créant le monde ; & c'est pour cela aussi qu'elle leur a donné des parties toutes particulieres pour la conception, qu'elle a denié aux hommes, & au moïen desquelles elles sont tantôt saines, & tantôt malades ; & ces parties sont la matrice & les mammelles qui sont destinées pour la conception & pour la nourriture.

Ceux-là se sont encor fort trompez qui veulent que les femmes ne different des hommes, que par la differente situation des parties, en ce que celles-là les ont en dedans ; & ceux-cy les ont en dehors : car non seulement la conformation des parties fait voir la grande difference qu'il y a, mais aussi la faculté diverse du mâle & de la femele nous montre que leurs parties sont pareillement differentes, dans lesquelles resident telles facultez.

Il semble pourtant, suivant la plus commune opinion, que l'homme est toûjours plus chaud que la femme ; ce qui est constant, tant par la maniere d'engendrer que par les autres actions. Et Galien ne dit-il pas que les femmes sont composées des principes froids & humides, & que les alimens qui ont les mémes qualitez les font croître, & qu'enfin elles s'appliquent à des occupations, & à des exercices bien plus doux que ne sont pas ceux des hommes. Et Hippocrate veut que la semence dont les mâles sont formez a plus de force, & que celle dont les femelles sont engendrées est plus

foible. Ariſtote dit, que ceux qui ſont trop jeunes & trop âgez n'engendrent que des filles, à cauſe de la froideur de leur ſemence, ſur tout s'ils uſent des alimens fort froids. Que les mâles ſont plûtôt formez & organiſez, & les filles plus tard, à cauſe du peu de force de la ſemence, & que les garçons ſont engendrez dans le côté droit, & les filles dans le gauche ; & qu'il n'y a pas méme juſqu'au lait d'une femme acouchée d'une fille qui ne ſoit plus froid, que celuy d'une autre qui aura fait un garçon : Au contraire la barbe, la largeur des veines, la dureté, & choſes ſemblables rendent un grand témoignage de la chaleur des mâles, dont les actions principales du mouvement & du ſentiment, ont coûtume d'étre plus vigoureuſes ; leur poux plus vehement, leur voix plus forte, & plus groſſe, leur courage plus grand, & leur ſemence plus efficace. Ils concluent de tout cela, que l'homme en general eſt plus chaud & plus ſec que la femme, ſi ce n'eſt par hazart que la femme ne change ſon temperament naturel, par un regime de vivre échauffant, & par des exercices frequens.

On peut neanmoins dire que cela n'eſt pas toûjours vray : car il eſt évident qu'il y a des femmes d'un temperament plus chaud que certains hommes, ce qui ſe verifie par la largeur de leurs veines, par la pulſation plus vehemente de leurs arteres, par la vigueur de leur corps & de la maigreur, par

la noirceur & par la dureté de leur peau, par l'abondance de leurs cheveux, par la solidité & par la constance de leur esprit, par l'agilité du mouvement, par le ton de voix rude, & par quantité d'autres indices d'une grande chaleur, & qu'il se trouve, dis-je, tout le contraire en certains hommes, comme une poitrine étroite, un corps sans poil, la peau déliée & blanche, de la timidité, de la paresse, & je ne say quelle bassesse d'esprit, avec des vaisseaux fort petits, &c. Mais de grace, n'y a-t-il pas des femmes bilieuses & des hommes pituiteux ? Direz-vous que la pituite d'un homme est plus chaude que la bile d'une femme.

Il est donc constant que les raisons qu'on apporte pour prouver que le mâle est plus chaud que la femelle sont foibles. Il est faux aussi que les femmes soient toûjours engendrées d'une semence plus froide : Et si cela étoit, pourquoy ces femmes extraordinaires que le vulgaire nomme hommaces, ne sont-elles pas nées hommes ; & que les hommes efeminez n'ont-ils pas été des femmes, puisque celles-là ont été formées d'une semence plus chaude ; & ceux-cy d'une plus froide ? Et il n'est pas toûjours assuré que tous les mâles soient formez dans le côté droit, & les femelles au côté gauche : car selon l'avû d'Hippocrate, les mâles se sont trouvez plus d'une fois situez dans les parties gauches. *Viragines.* *Lib. de superfœtatione.*

Il reste donc de savoir d'où vient qu'on fait consister toute la difference des deux

ſexes dans les parties de la generation, vû que le reſte des parties eſt entierement ſemblable, n'y aïant que les ſeules genitales qui aïent un appareil d'organes particulier. On découvre par-là que la Nature a eu intention d'engendrer également le mâle & la femelle, puiſque dans chaque eſpece d'animal parfait, la generation ne ſe peut faire ſans la participation de la femme. Il n'eſt non plus veritable que les corps des mâles ſoient plutôt organiſez, & qu'ils ſe meuvent plutôt que ceux des femelles. Cette incertitude paroit dans le teins de l'accouchement qui eſt le méme tant au mâle qu'à la femele, ſans diſtinction, & les autres prerogatives des mâles cy-deſſus raportées, ſe rencontrent aux uns & aux autres, tantôt vraïes & tantôt fauſſes.

Un certain Auteur compare une femme bilieuſe avec un homme bilieux, la phlegmatique avec un pituiteux, & ainſi dans tout genre, l'homme l'emportera ſur la femme ; à l'égard de la chaleur, le pituiteux ſur la phlegmatique, le bilieux ſur la bilieuſe : Mais cela n'eſt qu'une pure réverie, on n'a qu'à recourir à l'experience qui nous rendra ſavans ſur cette matiere, puiſqu'il y a indifferemment des hommes plus chauds & plus froids les uns que les autres.

CHAPITRE XIX.

De l'accouchement du ſeptiéme, du huitiéme & de l'onziéme mois.

LE fœtus aïant aquis ſon entiere perfection dans la matrice, je veux dire, étant aſſez robuſte & charnu, n'eſt pas plutôt devenu plus grand & plus chaud, qu'il affecte d'en ſortir, afin de joüir plus librement & plus abondamment de la douceur de l'air externe, & d'un aliment plus convenable, tandis que d'un autre côté la matrice ſe trouvant ſurchargée, & par le poids du fœtus, & par les excremens copieux, tâche de ſe décharger de ſon fardeau. Où il faut admirer la puiſſance du Createur qu'on ne ſauroit jamais aſſez admirer, encor moins exprimer. Nous ne parlerons icy que du tems de l'accouchement qui n'a aucune certitude parmi tous les hommes. Car s'il en faut croire aux Hiſtoires, il s'eſt vû des enfans de cinq mois, qui n'ont pas laiſſé que de vivre long-tems en bonne ſanté. Cardan en fait mention de deux, & Valeſius encor plus digne de foy que luy, aſſure avoir vû une fille âgée de douze ans, qui n'étoit que de cinq mois. Quant au ſeptiéme, les Hiſtoires en ſont pleines; cela arrive ſouvent en France auſſi bien que chez les autres

C. 18. de ſacra Philoſophia.

Nations, & moy-méme en ay vû un grand nombre de sept mois fort robustes & fort bien disposez. Hippocrate veut qu'aucun enfant ne puisse vivre s'il naît au huitiéme mois. Mais Aristote, Pline & quelqu'autres Auteurs en exémtent l'Egypte, à cause de la douceur de l'air, & de la fertilité du Terroir. D'autres y ajoûtent l'Isle de Naxon, l'une de celles des Cyclades dans la Mer Ægée, où l'on tient que les femmes acouchent le huitiéme mois, qui fut la Patrie du Dieu Baccus. Mais Pline & Varron, râportent que la méme chose arrive en Italie, & selon d'autres, dans l'Isle de Chypre aussi. Pour le neuviéme, cela est frequent & ordinaire. Quant à ceux qu'on dit naître le dixiéme, le onziéme & au delà ; non seulement Hippocrate, & Aristote, mais encor quantité d'Historiens modernes nous assurent étre veritable. Pline nous à laissé un fait digne d'admiration, lequel proteste que *Vestilia femme de C. Herditus, & ensuite de Pomponius, & en troisiéme Noces laissée d'Orfitus, Illustres Cytoïens, mit au monde le septiéme mois Sempronius ; le onziéme Suillius Rufus ; le septiéme Corbulon, & le huitiéme Cesonie.* Et on voit par là que pas-un de ces quatre enfans là n'est venu dans le mois qui est ordinaire aux autres. Le peuple attribuë cela à l'erreur des femmes sur le tems de leur grossesse, aïant crû étre grosses un mois ou deux avant qu'elles eussent conçû ; & quoique cela puisse arriver quelquefois, ce n'est pas à dire qu'elles se

trompent toûjours. J'ay vû certaines femmes qui disoient avoir senti remuer leur enfant durant huit mois, & au delà, & il n'est pas probable qu'elles se soient trompées. On établit trois tems de l'acouchement, par raport au tems du mouvement du fœtus : de sorte que si le fœtus se trouve formé le trentiéme, il remuëra le soixantiéme, & les cent quatre-vingt jours étant accomplis, il naîtra au commencement du septiéme. Etant au contraire formé le cinquantiéme, il remuëra le centiéme, & sortira aprés trois-cent jours dans le dixiéme mois. Bien que cette proportion ait en soy beaucoup d'incertitude, il est seur que quantité de femmes ne s'aperçoivent que fort tard du mouvement du fœtus, & si elles ne laissent pas de les mettre au monde au tems ordinaire. Car le mouvement plus promt ou plus tard, dépend de la plus grande, ou de la moindre agilité & vigueur de l'enfant. A peine trouvera-t-on pour l'ordinaire quelqu'un qui puisse vivre avant le septiéme mois, à cause qu'alors les parties ne sont pas suffisamment acrües, ny fortifiées, mais se trouvant dans sa perfection le septiéme, il peut naître heureusement sur la fin d'iceluy & vivre long-tems ensuite : car la conformation & l'acouchement peuvent être anticipez ou retardez, selon que la chaleur & les forces sont grandes ou petites, & suivant aussi que la semence est loüable ou non. Je dis neanmoins qu'un enfant de sept mois ne vivra point, si tant

eſt qu'il deût aller juſqu'au neuviéme : car en ce cas il meriteroit plutôt d'être mis entre les avortemens. Ciceron écrivant à l'un de ſes amis luy parle ainſi , *Tullia ma femme* , dit-il , *eſt acouchée d'un garçon de ſept mois.*

Pour le huitiéme mois , Hippocrate & Ariſtote nient qu'un enfant puiſſe vivre. Ce qui ne me paroit pourtant pas impoſſible , attendu la varieté du temperament des corps humains ; & ſi quelques-uns prennent naiſſance le ſeptiéme & le dixiéme , & pourquoy non dans le huitiéme ? Ceux qui ſe trouvent plutôt formez , naiſſent auſſi plus vîte , comme d'autres plus tard. Ceux qui approuvent la proportion de cy-deſſus , ne peuvent nier un heureux acouchement le huitiéme mois : car au dire d'Hippocrate , il peut être formé le quarantiéme jour , & ſe mouvoir par conſequent le huitante , pour naître enfin le deux cent-quarantiéme dans le huitiéme mois. Il eſt vray que cet Auteur voulant rendre raiſon pourquoy telles naiſſances ſont malheureuſes ; c'eſt à cauſe , dit-il , que le fœtus ſe trouve affoibli enſuite des vains efforts qu'il a fait pour ſortir déhors au ſeptiéme mois , & c'eſt pour cela que la mere venant à le mettre au monde , & luy ne pouvant ſuporter ces deux differens travaux , il meurt neceſſairement. Mais cette raiſon me paroit bien frivole , puiſqu'il ſupoſe icy fort mal , que toute ſorte de fœtus tâche de ſe mettre en liberté le

ſeptiéme mois, ce qui n'eſt pas certain, vû que tous n'ont pas leur entiere perfection dans ce tems là : que s'il l'avoit, & qu'alors il affecta de ſortir ſans en pouvoir venir à bout à cauſe de ſa débilité, ou pour d'autres cauſes, il ne ſauroit plus naturellement étre contenu dans la matrice pendant deux ou trois mois, il s'affoibliroit au contraire tous les jours de plus en plus, ſans pouvoir recouvrer ſes premieres forces, comme Hippocrate l'a crû mal à propos ; il deviendroit plutôt plus infirme dans ce tems-là, n'aïant plus ny aſſez de lieu pour ſe contenir, ny aſſez d'aliment pour ſe nourrir, ny enfin aſſez de reſpiration. Et ſi ces trois incommoditez ne s'étoient rencontrées dans le ſeptiémo mois, il n'auroit jamais affecté de voir le jour ſi-tôt. Il vaut mieux dire que les femmes peuvent enfanter auſſi bien dans le huitiéme comme dans le neuviéme, & je ne doute nullement qu'il n'y ait quantité de ces ſortes d'acouchemens ; mais il faut croire qu'en cela les meres ſe ſont abuſées, leſquelles avoient tous les ſignes probables d'une groſſeſſe. Qui eſt celuy qui voudroit ſi facilement croire que la Nature agiſſe autrement dans l'Iſle de Naxo, & dans l'Egypte, que dans les autres parties de l'Univers ; & que là les hommes & les femmes ſe marient & engendrent d'une maniere toute particuliere, & telle que la Nature n'a pas accordée aux Peuples du Pole Arctique & Antarctique. Pour les autres mois, nous en avons

touché quelque chose cy-dessus.

Il ne nous reste donc plus qu'à conclurre avec Pline & avec plusieurs autres Auteurs, qu'il n'y a aucun tems limité ny certain pour l'acouchement des femmes ; car il se trouve des gens qui le font aller depuis le septiéme jusqu'à l'onziéme, & méme jusqu'au quatorziéme, mais cela arrive rarement.

[Nous voïons que le four cuit plus promtement les pains plus petits & plus minces ; qu'une Perdris est plutôt rôtie, qu'une piece de bœuf par un méme feu ; les fruits d'un méme arbre se trouvent meurs en divers tems, selon qu'ils tournent vers le Soleil, qui selon son élevation journaliere de degré en degré, ou selon son abaissement, ils se meurissent : De méme la matrice & tout le corps de la mere agissent à l'endroit de l'enfant. L'homme est souvent la cause du promt ou tard acouchement, & méme incertain, lors qu'il retourne à sa femme déja grosse, en quoy il ne fait que gâter la besogne, comme qui remuëroit la terre quelques jours aprés que les graines commencent à germer, ausquelles il faut du tems aprés pour reprendre racine, afin de vivre & profiter tout de nouveau. Ainsi l'enfant qui aura été plus secoüé naîtra plus tard, le mauvais regime de la mere en peut étre aussi la cause, comme ses excessifs mouvemens, ou sa trop grande paresse : Les passions de son ame, les plus violentes peuvent la faire avorter, comme une grande

affliction & langueur, la faire acoucher aprés l'onziéme mois, sur tout si elle est d'un temperament fort froid ; car l'enfant est un fruit qui étant fait de semence, se meurit dans la matrice, comme dans une gousse qui s'ouvre quand il est meur & tout prest à tomber. De plus, les enfans de grande corpulance, demandent un plus long séjour que les autres pour leur maturité.]

CHAPITRE XX.

De quelle maniere il faut entendre quand on dit qu'une femme peut concevoir, quoy qu'elle n'ait pas ses ordinaires.

Les filles & les femmes sont sujettes à un certain écoulement de sang, que la Nature a dénié aux femelles du reste des animaux, parce que selon l'opinion vulgaire des Medecins, il se convertit en écailles, en plumes, en poils, & s'exhale à travers les pores, de leurs corps par leurs divers mouvemens. Bien que pourtant les mâles ne sont pas moins revêtus d'écailles, de plumes & de poils que leurs femelles. Il n'y a donc que la seule femme sujette à cette perte, à cause qu'elle fatigue moins, qu'elle

mene une vie ſedentaire dans ſa maiſon, & de qui le temperament eſt d'engendrer plus de ſang qu'il ne s'en peut reſoudre par la trop grande débilité de ſa chaleur naturelle, auſſi bien que de ſa maniere de vivre, & on apele ce ſang menſtrual, de ce qu'il a coûtume de couler tous les mois, au défaut duquel elle ne ſe porte pas bien ; & ſelon le temperament le naturel & l'éducation des femmes, il paroit aux unes plutôt, & aux autres plus tard : il ſort dans quelques unes avec impetuoſité avant douze ans, à cauſe de la grandeur des vaiſſeaux, de la molleſſe de la chair, & de la grande quantité de ſang. Mais le méme flux ne commançe que la dixhuitiéme année à celles qui ſont maigres ; qui ont peu de ſang, & de qui les vaiſſeaux ſont fort étroits ; de méme l'éducation qui n'inſpire que la chaſteté, fait retarder les mois, comme la laſcive & impudique les provoque : car c'eſt alors qu'elles deſirent le mâle, que leur ſein groſſit, & que la voix leur devient plus groſſe. Il ſurvient dans le méme âge des hemorragies aux garçons, comme aux jeunes filles leurs fleurs : Il s'en eſt trouvé auſſi qui les ont eües à onze ans, au raport des Hiſtoires : il s'eſt vû des filles groſſes à dix ans, & ſelon d'autres à huit, ſur tout dans le Breſil. Le tems de l'évacuation eſt fort variable, bien loin d'avoir une régle certaine : & en voicy la raiſon : c'eſt qu'un âge differe d'une autre âge, & une nature d'une autre nature. Lors donc que le ſang vient à

regorger, les menſtrües commencent, & ce méme ſang eſt tantôt bien cuit, tantôt plus crüd & blanchâtre, & ceſſent ordinairement dans la quarante-cinquiéme, quelquefois plutôt, mais guére au de là de quarante-cinq ans. De méme il ne dure pas moins aux unes de trois jours, & aux autres ſept, tout au plus. Et ce qui eſt au deſſous, ou au deſſus de ce tems là, n'eſt pas naturel, parce que la ſage Nature agit toûjours ſelon les Loix que le Souverain Createur luy a une fois preſcrites, à moins qu'elle ne ſoit alterée, & dans l'impuiſſance de le faire: car encor qu'elle ſouhaite de ſe décharger tous les mois de ce fardeau, les voïes ne ſe trouvent pas pour cela également libres, & la nature du ſang auſſi bien que ſa quantité, n'eſt pas non plus toûjours la méme. Et c'eſt ce qui oblige la méme Nature de ne pouvoir garder toûjours le méme ordre, ſe contentant de faire telles évacuations pour l'ordinaire tous les mois, & quelquefois tous les trois mois ſeulement, ſuivant la differente conſtitution des individus: car elle a coûtume de le retenir dans le corps juſqu'à-ce qu'il piquote par ſa quantité, ou par ſa qualité: Et c'eſt de là que ſelon le vice du ſang ou des vaiſſeaux, elle retarde ou anticipe, ou enfin, elle évacuë contre l'ordre acoûtumé. On ne ſauroit non plus determiner la quantité, à cauſe des temperamens differens, & des divers genres de vie; & tout ce qu'on peut faire, c'eſt de le meſurer par le ſoulage-

ment que la femme en reçoit, si tant est qu'elle en demeure plus vigoureuse, gaïe & moins débile. Hippocrate fait monter ordinairement à deux setiers, ou à deux chopines mesure d'Athenes, le sang qui sort durant l'espace de trois jours, afin que par cette regle nous en puissions connoître les excez & les défauts.

Les Anciens ont crû que ce sang contient quelque chose de mauvais, se fondant sur l'incommodité où se trouvent les femmes, lorsqu'il coule. Pline, Collumelle, Solin, Ælian, & Fernel, entre les Auteurs modernes, & quelques autres attribuent beaucoup de malignité à cette humeur, & c'est ce qui obligea Moïse & d'autres Legislateurs, d'interdire de la compagnie des hommes les femmes pendant qu'elles avoient leurs ordinaires, de peur qu'elles ne les infectassent & polluassent. Mais à present les Medecins, étant désabusez de cette erreur, estiment au contraire que par une telle évacuation, les femmes se trouvent garanties de quantité de maladies, entr'autres de la goute, des écroüelles, des parotides, des érysipeles, des furoncles, des bubons, &c. n'y aïant que la seule quantité capable de nuire. Et Hippocrate que nous venons de citer, veut que la couleur soit semblable au sang d'une victime depuis peu égorgée; c'est à dire qu'il soit d'un beau rouge, & qu'il se fige promtement. La Nature l'a dû faire tel, puisqu'il est le second principe de nôtre generation. Et c'est

aussi de là que ce méme sang sert d'aliment au fœtus, & que les nourrisses cessent d'étre réglées, tandis qu'elles donnent à téter; car le lait n'est que la plus pure portion du sang : & c'est pour cela qu'il ne faut pas s'étonner, si les enfans étant composez des plus purs principes, surpassent en chaleur ceux qui les ont engendrez, ainsi voit on que les vieillars font des enfans plus robustes qu'eux-mémes.

Quant aux mauvaises qualitez qu'on assigne au sang menstrual, elles proviennent de la pourriture qui s'en est faite, & point du tout de sa propre nature, parce que plus une chose est pure, plus aussi sa corruption est grande lorsqu'elle vient à se gâter. Et c'est ce qui a coûtume d'arriver dans la putrefaction du corps humain. Or comme la Nature ne fait pas le dépos de ce sang tout à coup, mais peu à peu, il peut enfin se corrompre dans l'espace d'un mois; car il est fort susceptible d'alteration, sur tout dans les personnes dont les corps sont cacochimes, ou atteintes de quelque fâcheuse maladie; mais étant pur, entier, & bien sain dans le reste du sexe, il se change en un aliment propre & loüable dans celles qui sont grosses, pour servir d'aliment à leurs enfans; & dans celles qui ne le sont pas, pour sortir dehors tous les mois, s'il a quelque mauvaise qualité, elle provient d'avoir croupi un peu trop long-tems.

Mais on a vû certaines femmes qui n'ont

jamais eu un tel benefice de nature, dont les unes n'ont pas laissé de concevoir quelquefois, & les autres nullement, dont les unes, dis-je, s'en trouvent fort bien, & les autres fort mal ; à toutes lesquelles l'action de l'Uterus a cessé. Il semble étre impossible qu'une femme puisse concevoir sans une telle évacuation : car s'il est vray que ce sang soit destiné de la Nature, pour la formation & pour la nourriture de l'enfant ; comment, je vous prie, celle qui en est privée pourra-elle concevoir ? A quoy on peut repartir que les femelles des brutes n'ont jamais leurs mois, & si elles ne laissent pas de faire des petits, & plus souvent que les femmes, & en plus grand nombre. Qu'il y a de plus diverses histoires des femmes à qui la méme chose est arrivée. Et le celebre Rondelet raporte d'une femme, qu'il dit avoir vuë à Montauban, qui acoucha douze fois en sa vie, sans avoir eu une seule fois ses ordinaires. *Nous ne disons pas*, dit Guinerius, *que les mois sont retenus dans une femme lorsqu'elle n'en a point, soit par sa trop grande chaleur, ou par sa secheresse naturelle : mais nous parlons plus proprement en disant qu'elle en est privée, & c'est de là seul, que l'on peut faire le prognostic sur la sterilité d'une telle personne, & Jacques de Forlive illustre Interprete de Medecine, nous fait voir clairement qu'une femme pour n'avoir pas ses mois, ne laisse pas d'étre capable de concevoir. Et j'ay moy-méme traité une fille grosse qui ne savoit ce que c'étoit*

C. 2. de affectibus matricis.

Super 1. primi scilicet canon. Avicennæ.

d'avoir une telle perte. Et une autre qui dans plusieurs couches, n'a jamais vû ses mois qu'au tems qu'elle mettoit son enfant au monde. Mais c'étoit là plutôt ses vuidanges que non pas ses ordinaires. Mais voicy ce que dit le méme Jacques de Forlive cité par Guinerius. *Un homme, dit-il, apelé Marsille de Sainte Sophie tres-digne de foy, m'a assuré avoir vû la fille de Papias qui étoit grosse, âgée precisément de 8. ans, & un autre nommé Gentil, confesse aussi avoir vû une femme qui n'en eût jamais, & qui ne laissa pas de devenir grosse plusieurs fois, & d'acoucher heureusement.* Il y a plusieurs autres Histoires sur ce méme sujet dans les Auteurs. *La conception*, dit Aristote, *arrive naturellement aux femmes ensuite de leurs menstrües; & celles qui en sont privées sont la plûpart steriles; ce n'est pas aussi que quelques-unes ne puissent engendrer sans un tel benefice, à savoir lorsqu'il reste autant d'humeurs qu'il en demeure ordinairement à celles qui en sont purgées: & bien que ce ne soit dans une telle quantité capable de couler, toutefois il en reste en dedans assez pour servir à la generation.* Voilà le sentiment d'Aristote qui n'a pas entierement expliqué la chose: car nous savons que les femmes fort âgées, n'ont plus leurs purgations, & ne peuvent plus concevoir, bien qu'elles aïent chez-elles autant de sang que les jeunes aprés l'écoulement de leurs mois. Et afin que personne ne s'y trompe, il me semble qu'il faut l'expliquer ainsi: à savoir qu'une femme qui a naturellement ses

7. de Histor. animalium. c. 2.

menstrües, ou qu'elle a du moins les qualitez requises pour les avoir bien-tôt, elle ne sauroit engendrer, si elle ne les a actuellement. Je veux dire qu'elle n'ait un âge competant dont les vieilles susdites sont privées, & les trop jeunes, au tour de la matrice desquelles il ne s'est amassé aucun sang. Le second empêchement des mois, c'est l'obstruction qui se rencontre en plusieurs qui les rend inhabiles pour la conception, à faute de matiere pour la generation, & d'aliment pour le fœtus : car à moins qu'une telle obstruction ne cesse, elles seront toûjours steriles. Et c'est dans ce sens là que l'opinion vulgaire se trouvera vraïe. Il y en a d'autres qui de leur naturel n'ont jamais leur mois, & qui pourtant ne laissent pas de concevoir, s'il s'amasse en elles autant de sang qu'il en reste à celles qui viennent de les avoir. Et en voicy la raison ; c'est qu'un tel défaut ne provient point de quelque obstruction, mais plutôt d'autres causes differentes ; Et parce qu'il n'y a dans les conduits, ny obstruction, ny aucun empêchement, il se fait une affluence de sang suffisante pour nourrir l'embrion, comme il arrive aux femelles des brutes, qui deviennent pleines sans le secours des mois dont elles sont toûjours privées, qui neanmoins deviendroient steriles, si les orifices de leurs vaisseaux devenoient bouchez. On peut faire le méme raisonnement sur les jeunes filles, qu'on dit avoir conçû sans avoir eu encor leurs ordi-

naires ; car elles se sont trouvées avoir assez de sang avec leurs vaisseaux libres en méme-tems : d'où vient aussi que celles qui ont les pâles couleurs, difficilement peuvent-elles concevoir jusqu'à-ce que ces obstructions là commencent à s'ouvrir, dont elles sont enfin gueries, ensuite de la grande évacuation qui arrive ordinairement au tems de leurs couches.

CHAPITRE XXI.

De l'abus des années climateriques.

CEtte erreur n'est pas seulement de nôtre tems, puisqu'elle a toûjours préoccupé l'esprit des hommes les plus anciens ; & s'il n'y a eu que fort peu de gens qui aïent osé faire voir sa fausseté ; la veneration qu'on a eu pour l'antiquité en a été la seule cause. Et il ne faut que l'experience journaliere pour en découvrir toute la vanité. Car il est seur que diverses personnes meurent en tous âges depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, & s'il arrive que quelqu'un meure âgé de soixante - trois ans qui est l'an principal des climateriques, & qui est le seul reconnu de plusieurs, il ne faut pas attribuer sa mort à la fatalité de cette année, mais bien à d'autres causes par la violence desquelles le méme pouvoit mourir aussi bien devant qu'aprés ; & celuy

qui a paſſé cette année là, n'eſt pas pour cela aſſuré pour l'année ſuivante, à moins qu'il ne ſe précautionne tout autant qu'il vient de faire contre les cauſes morbifiques, ſoit internes, ſoit externes.

Nul ne dira jamais, j'ay le pouvoir en main,
De diſpoſer du temps, & d'attendre à demain.

En verité, quand je conſidere attentivement les cauſes par leſquelles quelqu'un peut mourir ou étre malade, je n'en trouve pas une ſeule qui doive étre raportée plutôt à cette année qu'à une autre.

Il y a deux ſortes de morts, dont l'une arrive dans une extrême vieilleſſe, ce qui eſt fort rare : Or on ne peut pas dire que l'année ſoixante-trois en ſoit la cauſe, ou quelqu'autre climaterique, parce qu'il y a quantité de gens de méme âge, qui ne meurent pas dans ces années là : & ſi la mort arrive à quelques-uns, ce n'eſt nullement à raiſon de cette méme année : car puiſqu'une telle mort provient par la conſomption entiere de l'humide radical ; d'où il appert que la vie a un periode variable ſelon la diverſité de la complexion, puiſqu'elle manque aux uns plutôt, & aux autres plus tard. La ſeconde mort eſt precedée par des maladies, étant plus frequente que la premiere : car rarement voit-on mourir quelqu'un d'une autre maniere, & de qui la

cause n'est point du tout cette pretenduë année climaterique : quand il y a quelque année mal saine, pourquoy la sera-t-elle plutôt à celuy-cy qu'à celuy-là ? Vû que l'année entant qu'année, n'est nullement une cause morbifique ; car elle ne manqueroit jamais de l'étre, puisqu'il n'est nulle année qui ne soit pour quelques-uns la huitante-trois. Il est encor moins probable qu'un homme à raison de son âge, soit dans cette année là plus enclin à tomber dans une maladie perilleuse, & méme funeste que dans l'année prochaine : car il y a cent experiences du contraire, aïant moy-méme exactement observé durant plusieurs années, que quantité de gens aprés avoir échapé la mort dans ce pretendu an fatal, sont morts de maladie les uns l'année suivante, & les autres deux ans aprés. Et de bonne foy si cette année en qualité de climaterique causoit les maladies, il faudroit qu'elle eût la méme malignité tous les ans, parce qu'il n'est point d'année qui ne soit climaterique à l'égard de quelques-uns, & par consequent il faudroit dire que tous les ans auroient les mémes forces, ce qui est absurde. Or comme il y a des années fort saines, & d'autres tres-mal saines, si la disposition se trouve cette année plus grande pour les maladies dangereuses, je m'étonne comment plusieurs qui se portent bien tombent malades, & qui cependant le seront les années suivantes qui ne sont pas climateriques, & méme

qu'ils en mourront s'ils ſont mal traittez. La ſaiſon de l'hiver eſt fort dangereuſe pour les vieilles gens, elle peut étre moins rude cette année-cy, & l'année qui vient elle pourra leur étre difficile à paſſer : dans la premiere, tous ceux qui auront atteint l'an climaterique s'en porteront bien mieux, aprés laquelle ils ſe trouveront fort mal l'hiver ſuivant. Plus une perſonne eſt âgée, plus devient-elle auſſi debile tous les jours, & moins propre à ſoûtenir les aſſauts des maladies de la vieilleſſe : ainſi un homme âgé de ſoixante-quatre ans ou plus, courira plus de riſque durant ſa maladie qu'un autre de ſoixante-trois. Donc puiſque perſonne ne devient malade plutôt dans cette année là que dans la ſuivante, ſoit à raiſon de la méme année comme telle, ny à raiſon des cauſes morbifiques, internes ou externes, on peut dire, à bien prendre la choſe, que ce n'eſt qu'un conte, ou qu'une vaine invention, d'autant qu'il n'eſt point d'année qui ne puiſſe abonder en maladies, de quelque âge que les hommes puiſſent étre. Et je ne ſaurois trouver la raiſon pourquoy l'an ſoixante-trois, ne pourra étre également ſalutaire, tant à Pierre qu'à Paul, quoique plus jeune : celuy-cy peut étre malade cette année par la foibleſſe de ſon temperament, tandis que l'autre plus âgé joüira d'une parfaite ſanté ; cependant le contraire devroit arriver s'il y avoit quelque vertu ſecrette dans la pretenduë année ſoixante-trois. Sur quoy il faut remarquer qu'on omet toû-

jours dans le dénombrement des années, les neuf mois que le fœtus demeure caché dans le sein de sa mere, & si neanmoins les causes naturelles, commencent à se remüer dez le commencement de la conception, lesquelles nous conduisent insensiblement dans l'âge decrepit, & de là au trépas : de sorte que l'an climaterique se trouve passé, lors méme qu'on tremble d'étre encor au milieu, ainsi que Cesar Auguste étoit déja hors de ce peril, qu'il apprehendoit dans le tems méme qu'il croïoit d'y étre encor. Il me semble que c'est encor une grande superstition de ceux qui observent les jours heureux ou malheureux avant que de se mettre en chemin, ou que d'entreprendre quelque affaire, comme aussi de faire attention à certaines fêtes, durant lesquelles venant à pleuvoir ou le Soleil se montrant, il se promettent une sterilité. Sur quoy les bonnes gens disent en Proverbe :

Si le Soleil paroît le jour de Chandeleur,
La glace qui le suit éloigne sa chaleur.

Si Sol splendescat Maria purificante, Major erit glacies post festum quàm fuit ante.

Mais neanmoins comme cette Fête arrive pour l'ordinaire en divers tems, soit en Espagne, soit en France, soit en Italie, soit en Angleterre, où j'ay oüy conter ce méme Proverbe, ceux qui raportent ces ascendans là aux nombres, ne paroissent pas bien expliquer de quel nombre ils doivent faire choix. L'an soixante-trois est perilleux, disent-ils, à cause qu'il est composé de neuf fois sept, & moy je pourrois

dire aussi qu'il est fait de neuf septenaires, & de cette maniere, tant le neuf que le sept sera climaterique. Mais par quelle raison ne sait-on pas au vray pourquoy les trois ne sont pas aussi bien climateriques que les neuf & les sept, Valesius fait le 81. climaterique pour étre composé de neuf neuvaines ; ainsi selon cet Auteur, la vertu sera attribuée au sept, & non au neuf. Et moy je dis pareillement, que le dixiéme sera climaterique, puisque selon eux, le 90. est composé de dix fois neuf. A quoy je repars encor qu'il est aussi bien composé de neuf fois dix, ainsi pourrons-nous dire, & plus aisément & avec plus de verité, que toutes les années seront climateriques, en ce que nous avançons toûjours insensiblement vers la mort, & l'année aprés celle-cy, nous en serons plus proches que nous ne sommes à present. Mais enfin il est constant qu'il n'en est aucune qui ait en soy quelque chose de plus particulier, que non pas une autre, & que l'un & l'autre peut étre vray par les raisons cy-dessus alleguées. Et ces pretendües années climaterique sont si incertaines dans leur supputation, qu'il n'est personne qui ne puisse voir aisément, que chaque année peut étre climaterique non moins que la septiéme & la neuviéme.

CHAPITRE XXII.

De ceux qui ne mettent aucune difference entre les personnes grasses & les charnües.

CE n'est pas sans fondement, que plusieurs croïent que les personnes grasses ont moins de sang que les maigres, & qui par consequent supportent avec moins de facilité la saignée, les vaisseaux des repletes & grasses étant étroits & contenant peu de sang, la demandent encor moins. Mais il faut distinguer icy les gras d'avec les charnus, parce que tous ceux-là n'ont pas les veines menües, puisqu'il y en a qui ont en méme-tems, & des grandes veines & une grande abondance de chair jointe avec beaucoup de graisse ; & c'est ce qu'on appele habitude du corps, & ἐνσαρκὸς, selon les Grecs, laquelle croissant outre mesure, est nommée corps d'athlete, à cause qu'autrefois les Luiteurs se procuroient un tel embonpoint par le moïen des alimens fort nourrissans ; & c'est ces sortes de gens qu'Hippocrate veut que l'on dégage par la saignée fort promtement, de peur qu'ils ne suffoquent ensuite de l'excessive abondance d'humeurs. On considere la constitution du corps dans la grosseur ou dans la maigreur 1. *Aph.* 3.

de la ſubſtance charnuë, à raiſon de laquelle quelques-uns ſont gros & les autres menus; d'autres ſont quarrez comme les athletes, & l'on en voit à tout bout de champ qui mangent avec avidité, & de qui l'eſtomac cuit parfaitement bien les alimens, d'où provient grande abondance de ſang, ſans laiſſer de devenir fort gras; pluſieurs d'entr'eux ſont fort robuſtes, à moins que leurs forces ne ſe trouvent accablées & opprimées ſous leur graiſſe, & que leur reſpiration n'en devienne plus difficile, & cet
εὐεξία. excez de ſanté s'appele bonne habitude, une excelente conſtitution du corps & la parfaite ſanté, dans laquelle toutes les actions ſe trouvent dans leur force, & une parfaite ſymmetrie entre la chair & tout le reſte du corps. Mais ceuxqui ont des petites veines, ne laiſſent pas d'étre plus gras, quoique moins abondans en ſang, auſquels les ſaignées ſont dangereuſes, bien que l'experience nous aſſure de cette verité que j'ay voulu ſeulement ajoûter icy, parce que j'en ay vû pluſieurs fort replets qui ne vouloient ſouffrir aucune ſaignée, allegant qu'ils étoient gras, bien que d'ailleurs ils fuſſent plethoriques, & qu'ils fuſſent en danger de leur vie par l'extrême abondance de ſang. La fiévre ſynoque, dit Galien, n'attaque que ceux à qui le ſang abonde, qui ſont charnus, potelez, & dont l'habitude du corps eſt ferme, épaiſſe & ſolide, & qui ſont d'un temperament chaud, ſoit par leur âge, ſoit de leur naturel, ou par leur maniere de vivre,

& ausquels il ordonne une ſaignée ſi copieuſe, que la défaillance de cœur s'en enſuive, ſans vouloir pourtant qu'on touche les maigres, encor qu'ils abondent en ſang, beaucoup moins encor ceux qui ſont froids, ou par leur temperament, ou à raiſon de leur âge.

CHAPITRE XXIII.

Que la petiteſſe du cœur n'eſt ny le ſigne, ny la cauſe d'un grand courage, ou de la hardieſſe.

PErſonne, que je ſache, n'a encor revoqué en doute que la grandeur du courage ne provienne de la chaleur du cœur : car l'audace & la promtitude d'agir ſont miſes entre les ſignes de la chaleur de ce noble viſcere : On y joint la vigueur du poux, & la grandeur de la reſpiration, auſſi bien que la largeur de la poitrine & celle des arteres : Or toutes ces choſes ne peuvent étre telles à moins que les vaiſſeaux ne ſoient fort grands : car le poux ne ſauroit étre grand dans une petite artere, non plus que dans un petit cœur, & la reſpiration ne pourra étre que fort mediocre, ſi la poitrine n'eſt fort grande ; c'eſt à dire qu'entre les hommes de méme taille, celuy qui aura la poitrine & les arteres plus am-

ples, & un poux plus vigoureux, aura plus de cœur, & sera plus brave & plus hardi qu'un autre. Le cœur est à l'égard de la poitrine, comme la cause finale & efficiente : comme finale, dis-je, en ce qu'un grand cœur a besoin d'une grande dilatation à laquelle doit étre proportionnée la poitrine large, & au contraire : car elle n'a été ainsi faite que pour contenir & deffendre le cœur. Quant à l'efficiente, c'est à cause qu'elle fournit la chaleur qui travaille à la generation : Or plus la chaleur est grande, plus aussi à-t-elle coûtume de dilater & d'amplifier, ainsi que remarque fort à propos Gentilis. La grandeur des parties suit ordinairement la force de la faculté formatrice, & l'abondance de la matiere, & la méme formatrice ce sert de la chaleur dont la principale influence procede du cœur. Cette partie forme les autres, afin qu'elles puissent servir commodément aux plus nobles ; d'où vient que celles-cy étant chaudes, elle les agrandit en leur fournissant des vaisseaux fort amples : une telle amplitude donc a été faite, afin que les vaisseaux puissent servir à ces parties plus chaudes. Et il est probable que le cœur & le reste des autres visceres sont de méme nature : Une grosse tête est preferable à une petite, pourveu que sa grosseur vienne de la force de la vertu naturelle qui a pû si bien former une grande quantité de matiere. Cela se découvre par la figure bien proportionnée, à savoir quand

In tertium lib. Avicennæ.

quand le col eſt fort, & que tout le genre nerveux eſt robuſte, ſolide, & en bon état, & s'il n'y a rien à redire ſur les traits du viſage, ny ſur tout le corps. On doit auſſi examiner la même choſe dans le cœur, & voir ſi la conformation de la poitrine & des autres parties eſt commode & loüable ; un foye chaud a auſſi des veines plus grandes, & celuy qui eſt froid plus petites. Ceux dont le foye eſt grand, ont coûtume de manger beaucoup, & de faire une grande quantité de ſang. On peut dire la même choſe des teſticules, & des autres parties, pourveu que toutes choſes ſoient proportionnées & bien diſpoſées, & qu'elles n'excedent point la meſure qui eſt duë au reſte du corps. La force de la chaleur naturelle éclate & paroit davantage dans la formation des plus grandes parties que dans les petites. Les animaux, dit Ariſtote, de qui le cœur eſt grand, ſont timides, & ceux au contraire qui l'ont petit, ſont courageux, tels que ſont le liévre, le rat & le cerf. Mais il ne faut point, ce me ſemble, faire comparaiſon d'un animal avec un autre de diverſe eſpece ; mais ſeulement avec ceux de la même : ainſi il eſt à croire que dans chaque eſpece, ceux-là ſont plus hardis dont le cœur eſt plus grand, comme on remarque dans la race des chiens, dans celle des liévres, des lapins, &c. Un liévre paroit au chien auſſi bien qu'à nous plein de timidité, mais il eſt ſeur qu'ils

L. 3. de partibus animalium c. 4.

s'entrebattent avec beaucoup d'animofité & de ferocité, ainfi que font les cocqs qui ne favent alors ce que c'eft que timidité. Le cœur de l'homme eft à proportion plus grand en maffe que celuy du refte des animaux, de méme que fon cerveau & fon foye, au raport de quelques Anatomiftes. Et fi l'opinion vulgaire avoit lieu, il faudroit que l'homme fut un animal tres-timide, ce qui n'eft pas toutefois vray ; mais au contraire fon grand efprit ne vient que de ce qu'il a le cerveau fort ample ; & s'il a beaucoup de courage & de hardieffe, c'eft qu'il eft pourvû d'un grand cœur. Ce n'eft pas que je pretende entendre icy toute forte d'emportement de colere qui s'apaife aifément, & qui peut étre le partage d'un petit cœur, mais bien une vertu heroïque, à favoir la magnanimité, la force, & femblables qualitez qui l'accompagnent inceffamment, & qui appartiennent à l'appetit irafcible, dont le cœur eft le propre fiege.

CHAPITRE XXIV.

Du loup, ou ulcere chancreux.

IL fe trouve des gens affez fimples pour croire qu'il s'engendre dans les ulceres fur tout ceux des jambes, un certain anima

de qui la faim ne peut étre appaisée que par la chair des poulets, des poules & de veau, & qu'ils appellent *Loup*, à cause de sa voracité. J'avouë bien qu'il s'engendre dans certains ulceres des vers par la putrefaction des excremens, à savoir dans ceux qui sont pourris, sales, ou negligez, par une grande cacochimie de la partie, ou parce que l'humeur amassée dans l'ulcere n'a aucune transpiration. Or on n'a que faire de leur presenter de la chair, soit pour leur accroissement, soit pour les adoucir, mais il les faut plutôt faire mourir par l'application des choses ameres, dessicatives & detersives. Il y a de plus certains ulceres fort malins & corrosifs engendrez d'une bile noire, qui s'étendent par contagion de la sanie jusqu'à la chair, ensuite aux parties moles, aux veines, aux arteres, aux nerfs, enfin jusqu'aux os mémes, qu'ils rongent. On appele ces ulceres aux jambes loups, & sur le visage, *noli me tangere*, non qu'il y ait là aucun animal, qui mourroit plutôt par la malignité de l'humeur, mais c'est que la méme sanie, acre & corrosive consume la partie comme feroit un animal carnacier. Il est appelé par quelques-uns *Phagedene*, & *Estiòmene*, encor que quelques autres y mettent quelque difference. Il est des ulceres chancreux, sales & horribles à voir, & qui peuvent étre nommez *noli me tangere*, en quelque partie qu'ils se rencontrent, parce qu'à peine peuvent-ils recevoir aucune cure. Gui de Cauliac & quelqu'autres appliquent

dessus la chair de poules fraîchement tuées, à dessein d'adoucir la malignité de l'humeur, & parce que le vulgaire croit qu'elle est devorée, quoiqu'elle ne devienne que puante, & nullement consumée, il appele cela *un loup*, mais il pouvoit luy donner aussi bien le nom de renard, ou de chien.

CHAPITRE XXV.

Que la melancolie n'est pas toûjours causée par une humeur melancolique.

LA melancolie ne se prend pas icy pour une humeur, mais pour une maladie engendrée d'une humeur melancolique: Et parce que plusieurs pensent que cette humeur est la seule cause de ce mal, toutes leurs ordonnances ne tendent qu'à la corriger. Ils l'appelent un délire sans fiévre, quand il y a tout ensemble, & de la crainte, & de la tristesse sans cause manifeste. Cette maladie est longue, opiniâtre & surprenante dans sa varieté, & dans sa multiplicité. Nous avons pourtant quantité d'indices qui nous font connoître que cette humeur, ny ses exhalaisons n'en sont nullement la cause; car nous voïons que ceux qui sont tourmentez par ce symptome,

n'ont souvent aucuns signes d'une telle humeur dominante ; & qui plus est, tous les hommes de quelque temperament qu'ils soient, en peuvent étre par fois atteints par la seule intemperie ou du cerveau, ou des esprits. Hippocrate en raportant les signes de cette maladie ne fait mention que de la crainte & de la tristesse, quand il nous dit, *Si la crainte & la tristesse durent long-tems, c'est une marque de melancolie.* Par où l'on voit qu'il omet le délire, & avec raison ; car telles gens ne sont pas toûjours dans le délire. Nous en voïons d'autres pleins de tristesse, & qui craignent les choses les plus assurées, bien qu'ils ne délirent que sur une seule chose, ce qui montre que leur crainte ne procede point dutout de l'objet autour duquel l'entendement s'égare. Et certes il n'est pas necessaire que le délire suive la crainte & la tristesse, ou que ces deux passions suivent ce symptome. Il est ordinaire de voir des femmes accablées de tristesse & de crainte par leur faute, sans neanmoins aucun délire, bien qu'elles viennent quelquefois jusqu'à un tel excez de chagrin & d'ennuy, qu'elles se donneroient le coup de la mort si l'on leur laissoit faire, portées à un tel excez par la seule violente crainte de l'objet qui les épouvente. L'humeur melancolique n'est pas toûjours requise pour cela, le seul temperament y pouvant suffire, & les vieillards ne sont si craintifs, que par un tel temperament, sans qu'ils radotent pour cela. Autre chose, c'est d'étre

6. Aph. 23.

en délire, & autre d'étre toûjours saisi de peur : car le délire peut étre sans crainte, & reciproquement la crainte sans délire. Tous les vieillards sont plus timides, plus avares, & plus chiches qu'ils n'étoient eux-mémes dans leur jeunesse, non seulement à cause du grand nombre d'experiences qu'ils ont des affaires, mais aussi par le changement de leur temperament. Ceux-là sont de leur naturel timides, qui ont le cœur & le cerveau froid & sec ; car cette melancolie est une passion du cœur ; pour preuve de cela, c'est que tous ceux qui sont dans le duëil, ressentent tout leur chagrin & tout leur souci autour d'iceluy, tout de méme que ceux qui par quelque sujet manifeste, se laissent aller & s'abandonnent à une extréme tristesse, parce que toutes les passions violentes attaquent pour l'ordinaire le cœur.

Comm. in 9. Almanzor. Matthieu de Ferrare appuïé de l'autorité de Rhasis, veut que les pensées fortes qui durent long-tems, jettent les hommes dans cette passion, sans qu'il intervienne aucun changement réel dans la complexion ordinaire, & qu'ils deviennent tristes quand ils ne peuvent venir à bout des choses dont leur imagination a été occupée. On voit assez souvent qu'aprés que les Medecins ont fatigué sans aucun succez ny amandement ces sortes de melancoliques, & par leurs purgations & par plusieurs autres remedes, le seul changement de leur imagination leur a procuré

la santé quelque-tems aprés. Sur quoy Aëce raporte qu'un Medecin appelé Philotime, guerit un homme qui s'étoit persuadé d'être sans tête, en luy mettant dessus un bonnet de plomb. Tralian raconte autrement cette histoire, & dit que Philodote Medecin traittant un homme qui s'imaginoit avoir été decolé à cause de sa tirannie, il le guerit en luy appliquant tout d'un coup sur sa tête un gros bonnet de plomb, & alors en ressentant sa pesanteur, il crût avoir recouvert sa tête, dequoy il eût une extrême joïe, & par ce moïen il se trouva delivré de cette pensée chimerique, & sans avoir besoin ny d'aucune purgation, ny de preparation des humeurs melancoliques, on vid disparoître aussi-tôt & sa tristesse & sa crainte, avec sa fausse imagination, ausquelles succeda la joïe; ce qui n'auroit pû se faire s'il y avoit eu alors cette humeur gluante & difficile à surmonter, qu'on tient étre la cause de ce mal.

Une certaine femme s'imaginant d'avoir avalé un serpent, fit appeler son Medecin qui connoissant son extravagance, & luy donnant un petit vomitif, fit mettre adroitement un serpent dans ce qu'elle avoit jetté par la bouche, ce qu'aïant aperçû, d'une grande tristesse elle passa dans une grande joïe.

Une autre s'étant abandonnée à un excez de melancolie, causée par la trop longue absence de son mary, s'en trouva tout à coup delivrée par la joïe qu'elle eût de le

voir de retour au tems qu'elle y pensoit le moins, sans autre remede, ainsi que Traliau l'explique plus au long.

Un autre malade à qui on avoit fait banqueroute s'abandonna à un tel excez de desespoir & de trisτesse, qu'il en quittoit le boire & le manger : en vain luy donne-t-on des remedes, en vain les Prêtres luy crient de songer à sa conscience, & à faire des actes de bon Chrêtien, il ne répond mot, on diroit qu'il est prêt à rendre l'ame : mais voicy que son Medecin s'avise de luy crier, Monsieur, Monsieur, le Banqueroutier est pris, & mon argent ? répond-il : alors on fit aporter des sacs d'argent qu'on répend sur sa table, au bruit duquel il s'éveille, & dit, contons si tout y est, je veux voir.

Il y a un grand nombre de semblables histoires, par lesquelles nous apprenons qu'il n'est pas toûjours bon de tourmenter ces melancoliques-là par des remedes qui nuisent au corps, sans apporter aucun soulagement à l'esprit, d'autant que la cause cachée n'est pas toûjours dans les humeurs, mais seulement dans l'intemperie, ou dans les esprits, qui étant assoûpis, ou du moins fort éloignez du cœur & du cerveau, le mal cesse : Car il n'y a que les mêmes esprits qui puissent obeïr à ces sortes de mouvemens si promts. L'intemperie ne peut si-tôt étre corrigée, ny l'humeur rebelle si vite évacuée, encore moins perdre en un moment la malignité de sa nature, sur

tout quand le mal est une fois inveteré par la longueur du tems. Or puisque l'experience nous fait voir que les melancoliques raisonnent fort juste, nonobstant toute leur crainte & toute leur tristesse ; il est seur que la melancolie ne contribuë rien au discours, mais bien la pureté des esprits. Selon Rhasis, *un homme peut être quelquefois atteint de la melancolie, & avoir en même-tems dans son corps de fort bonnes humeurs, & dans cet état il n'a besoin d'aucun remede purgatif, à savoir quand il pense à quelque chose, avec beaucoup d'attention & d'application, & duquel l'imagination n'est pas plutôt changée, qu'il parle & raisonne aussi bien qu'il faisoit avant sa mélancolie.* Et selon Avicene, ce mal peut se faire par la seule intemperie sans matiere. *In 1. Continentis.*

A quoy il faut ajoûter que le demon se mêle souvent dans les maladies de cette nature, qui élude toute la vertu des remedes. Ce qui obligeoit les anciens Medecins de croire qu'il y avoit dans cette humeur, ou pour mieux dire, dans cette maladie, je ne say quoy de divin. Rhasis & Tralian assurent avoir vû predire des choses à venir à des melancoliques. Et Avicene remarque que ces atrabilaires font quelquefois des choses si surprenantes, que le vulgaire les prend pour des possedez. Gaynerius fait mention d'un certain païsan melancolique, qui avoit coûtume de faire des vers toutes les fois que la Lune étoit sous les raïons du Soleil dans le même degré, & passé ce tems

là, il ne disoit pas un seul mot durant deux ou trois jours, jusqu'à une nouvelle combustion de la Lune. Et ce qui surprend le plus, c'est que ce même païsan n'avoit jamais apris à lire. Gentilis nous assure la même chose dans la Question des Enchantemens, & sur certaines choses que l'on pend au col. C'est une chose assez fameuse & connuë, d'entendre raisonner sur le champ plusieurs hommes & plusieurs femmes sur les sciences, sans jamais avoir étudié. Combien a-t-on vû de nôtre temps des hommes doctes & éclairez, qui ont refusé de condamner certains hommes qui couroient de nuit comme des loups cerviers, & certaines fameletes qui passoient pour sorcieres, attribuant la depravation de leur faculté imaginative à la malignité de leur humeur melancolique, qui leur imprimoit quantité de choses vaines & pleines de menterie. Mais on feint icy que l'ame humaine, sur tout celle de ce Païsan, est plus puissante que le demon même : car si le demon n'avoit pas apris à faire des vers, & à parler les Langues étrangeres, il ne pourroit jamais les dire sur le champ, n'étant pas possible que cet Ange de tenebres soit né Poëte dans l'instant de sa creation, & qu'il ait bien seu tous les idiomes dont nous nous servons à present, & tous les noms des herbes avec leurs vertus. Il est constant au contraire que le Diable a ignoré beaucoup de choses, dont il a fait ensuite la découverte par la seule experience & par le raisonne-

ment. Plutarque obſerve que les vers d'Apollon, étoient ſi méchans & ſi rudes, qu'ils n'approchoient pas de ceux d'Homere & d'Heſiode. Or bien que pluſieurs Enchanteurs puiſſent étre atteints de melancolie (ce qui n'eſt pas pourtant neceſſaire) & qui ne laiſſent pas de parler les Langues étrangeres, & de predire les choſes futures. Cela ne ſe peut faire ſans le ſecours du bon ou du mauvais Ange : car comment pourroient-ils avoir dans la bouche ce qui n'a jamais été dans leur entendement : & comme quoy ſeroit dans leur eſprit ce qui n'eſt jamais tombé dans leur ſens : car ſi cela étoit vray, il faudroit que la phantaiſie depravée l'emportât ſur celle qui eſt bien ſaine & bien entiere : il faudroit, dis-je, que les humeurs peccantes & les intemperies rendiſſent l'homme plus parfait, contre l'ordre de la Nature, ce qui eſt ridicule.

Lib. de defectu oraculor. Scythia.

Toutefois le même Guaynier, le plus Docte de ſon ſiecle pretend que cela eſt poſſible par les principes qu'il établit.

Premierement. *Que les ames ſont toutes égales.* Ce qui eſt bien vray quant à la perfection de leur ſubſtance, mais nullement neceſſaire de l'accidentelle, telle qu'eſt la connoiſſance de cecy ou de cela, laquelle a pû étre plus grande dans une ame que dans une autre.

Secondement. *Que notre ſcience n'eſt qu'une reminiſcence.* Ce qui eſt faux : ſi toutefois la choſe étoit ainſi, il ne s'en

ſuivroit pas de là, que la connoiſſance de toutes les ames en particulier fut égale, mais il tombe dans l'hereſie, en voulant que les ames ſoient créées avant la formation des corps. Ariſtote aproche plus de la verité, en comparant l'ame à une table raſe.

Troiſiémement. *Que dans le méme inſtant que l'ame eſt infuſe dans le corps, il y a une Etoile qui y preſide, & qui luy communique ſes proprietez, à moins qu'il n'intervienne quelque empéchement d'ailleurs, ſelon Ptolomée. Et ſi cela n'étoit ainſi, on ne verroit pas la raiſon pour laquelle un homme auroit plutôt de l'inclination pour une ſience que pour une autre. Et Avicene embraſſe ſi fort cette opinion, qu'il veut que par une telle influence, il ſe trouve par fois quelque ame qui acquiere une telle proprieté, par le moïen de laquelle elle puiſſe produire des effets ſemblables à ceux que cette méme Etoile eſt capable de produire, par exemple d'un homme ſain, le rendre malade, ou de malade le faire bien porter, comme auſſi de produire des neges & des pluïes, &c.*

Par où il ſuppoſe qu'une telle conſtellation eſt pourvuë d'une connoiſſance qu'elle communicque à l'ame ſur laquelle elle preſide. Mais ſi cela eſt ainſi, d'où vient donc un grand nombre de fous, & tant d'ignorans diſperſez par tout le Monde ? Et d'où provient une ſi grande varieté d'opinions, & d'avis ? Si les Etoiles qui preſident à nôtre conception ſont ſi ſavantes, pourquoy ſont-elles ſi éloignées les unes des

autres en opinions, auſquelles nous ſommes aſſujettis, & que nous fomentons. Oſeroit-on dire que le ſouverain Createur de l'Univers qui eſt la verité même, ait voulu, ou qu'il ait commandé que telles opinions pleines de fauſſetés & d'impoſtures, fuſſent répandües dans nos eſprits & dans nos ames. C'eſt une impieté de ſe l'imaginer, comme une folie de le croire. C'eſt une choſe merveilleuſe de voir que tant d'hommes ſoient reduits à un tel point d'impuiſſance, que de ne pouvoir imiter les vertus admirables de l'Etoile, ſous la puiſſance de laquelle ils ſont nez. Aucun homme n'a pris encor naiſſance à laquelle n'ait preſidé quelque Aſtre auſſibien qu'à ſa conception.

Quatriémement. Il ſuppoſe, *que l'ame intellectuelle dépoüillée de tout corps, entend toutes choſes ſans avoir beſoin de raiſonner, n'aïant aucuns organes qui l'empêchent. Il veut que dans l'extaſe durant laquelle les ſens ſont liez, elle conçoit toutes choſes ſans raiſonnement, puiſqu'elle ſe trouve auſſi libre que ſi elle étoit ſeparée du corps.*

Toutes ces choſes ſont fauſſes, non moins que de dire que l'ame entendroit toutes choſes ſans raiſonner; & quand même elle le pourroit faire, il ne s'enſuit pas de là qu'elle peut connoître les choſes que les Anges même ne ſauroient concevoir, ſi elles ne leur ſont revelées; beaucoup moins pourra l'ame avoir connoiſſance dans ſon corps de quelque choſe, par ſa propre vertu quelque extaſiée qu'elle puiſſe être,

Cinquiémement. *Il ſuppoſe que l'Etoile qui preſide à l'ame, luy influë plus parfaitement ſes lumieres lors que ſes ſens ſont aſſoupis, que quand ils ſont libres, à cauſe de la moindre reſiſtance d'alors, & qu'en ce tems-là la ſcience vers laquelle l'Etoile incline eſt imprimée plus intimement dans l'ame.*

Cette ſuppoſition eſt pleine de folie, tant parce que l'ame entant que détachée de la maſſe du corps, n'eſt point aſſujettie à l'influence des Aſtres qui ſont des corps, elle étant un eſprit, & l'influence des Etoiles n'étant que corporelle, & jamais aucune ame ne ſera devant ny aprés la mort ſous la puiſſance des Anges, ny ſous la domination d'aucune choſe inanimée, telle qu'eſt l'Etoile, non pas méme ſoûs celle de l'intelligence qui la conduit. Il faudroit donc luy attribuer plus de vertu qu'à ſon bon Ange, ny qu'aux autres bien-heureux Eſprits qui luy ſont aſſociez, par le miniſtere deſquels, perſonne, que je ſache, n'a encor été rendu ſavant ſans ſa propre induſtrie.

Il conclud déslors tres-mal, *qu'un melancolique ignorant peut devenir tres-docte, quoiqu'il n'ait jamais rien apris de perſonne.* Certes les Juifs n'ont jamais eu de plus mauvais ſentimens des Apôtres, en les accuſant d'yvrognerie, que ce Chrêtien-icy, qui les a pris pour des melancoliques, & pour des réveurs, & capables de pouvoir parler diverſes Langues par la force de cette humeur. Mais comme la choſe eſtoit

miraculeuſe, il eſt évident que rien de ſemblable ne pouvoit proceder ny de l'humeur melancolique, ny de l'Etoile qui preſidoit, qu'un Aſtre qui n'eſt pas ſavant, ny capable de proferer une ſeule parole, ne ſauroit jamais communiquer la connoiſſance des Langues étrangeres. Il n'eſt pas vray qu'il le voulut quand méme il le pourroit, quelque animé qu'il puiſſe paſſer dans l'eſprit de quelques-uns. Et voilà les fondemens de cette fauſſe opinion propoſée par Gentilis, par Guaynerius, & par quelques autres. Il n'y a nul doute que perſonne ne peut parler une Langue étrangere qu'il n'aura jamais appriſe, ſans le ſecours ou divin comme les Apôtres & les Prophetes, ou des demons, ainſi que les autres perſonnes.

Les Platoniciens veulent que les demons font des deſcentes dans nos ames, & c'eſt ce que les Anciens appeloient Euriclées & Pythons, qui entrans dedans les corps des hommes, ſe ſervoient de leurs voix pour predire, ainſi que l'a crû toute l'Antiquité, comme l'explique fort au long Plutarque: Ciceron & Ptolomée attribuent les predictions des choſes futures à leurs faux Dieux. *Anoncés*, dit Iſaïe, *les choſes à venir, & alors nous dirons que vous étes des Dieux.* Comment un melancolique pourra-t-il prophetiſer par la vertu de cette humeur noire, les choſes que les Demons méme ne ſauroient predire auparavant que de les avoir connues par quelque revelation.

De def. ſtu orac. culor.

Agrippa Magicien raporte qu'un certain idiot fut tellement illuminé par le Rabin Johanam, qu'il interpreta devant le peuple plusieurs mysteres de la Loy, tout ignorant & tout grossier qu'il fut auparavant. Le méme Agrippa avouë aprés que tout cela s'étoit fait par l'Art magique, par l'entremise de certains gâteaux sacrez, où étoit écrit les noms des Anges, c'est à dire, que le Demon prêchoit le peuple par l'organe de ce rustique : car telles choses étonnantes s'operent par le moïen des mauvais Anges, qui trouvans un cerveau foible & indisposé, prennent cette occasion pour imprimer diverses especes dans la phantesie, & ensuite se servant des organes du corps, il ne leur est pas mal-aisé de parler des Langues differentes & étrangeres, & de predire les choses qui doivent arriver, bien qu'elles soient fausses pour l'ordinaire : car le malin Esprit n'a pas coûtume de tenter, si ce n'est rarement, les hommes forts & magnanimes, & il s'adresse plutôt à des femmelettes & à des idiots, ausquels il fait croire tout ce qu'il veut, ou à des méchans, ou bien à des ignorans qu'il trompe aisément. Un Medecin aïant donc à traitter ces sortes de gens, inutilement leur ordonnera-t-il des remedes, à dessein de purger la melancolie, & quelque chose qu'il fasse, il ne leur servira de rien, à moins que le Demon ne cesse d'agir & le malade en restera fort fatigué, sans que les remedes puissent agir sur son corps, ny produire aucun effet.

Il

Il y a une autre espece de melancolie qui ne tire point son origine de cette humeur, & c'est l'amour, auquel sont sujets les hommes de toute sorte de temperament, sur tout les sanguins, & ceux qui sont travaillez d'une intemperie chaude dans les parties de la generation : Ainsi les melancoliques n'en sont pas les seuls attaquez, puisqu'au contraire ils sont plus rarement & moins fatiguez par ces objets-là. Et il est évident qu'une telle humeur n'en est point la cause, parce que cette passion s'attaque à toute sorte d'humeur, & elle peut se rencontrer par tout, quelque humeur dominante qu'il y ait ; joint qu'il s'attaque à ceux dont les humeurs sont de la meilleure constitution du monde, quels qu'ils puissent étre par la seule apprehension de l'objet aimable. Et rarement ceux qui sont malades ensuite de la corruption ou de la pourriture de leurs humeurs, tels que sont les febricitans, mais d'ailleurs fort sains & guerissables par la seule possession de l'objet aimé, sans avoir besoin ny de l'éllebore, ny d'autres évacuations.

S'il arrive que le corps devienne aprés malade par une longue application de la phantesie blessée, c'est une marque que cette folie a precedé le mal, & que celuy-cy dépend de celle-là, & celle-là nullement de la maladie. On tirera plus d'utilité dans un tel accident d'une vie laborieuse, des exhortations, des disciplines, que de la Boutique des Apoticaires.

Otez l'oiſiveté, mere de tous les vices,
Cupidon ſe verra, ſans Arc & ſans nourrices.

Autremẽt maladie Erotique.

Je n'ay vû perſonne malade veritablement du mal d'amour. J'en ay bien vû qui ſe ſont empoiſonnez ; j'en ay connu d'autres malades ſeulement d'eſprit, & point du tout du corps. Ce mal n'eſt qu'une penſée continuelle ſur la perſonne aimée jointe à un deſir moderé d'en joüir, à l'occaſion de laquelle l'on neglige toutes les autres affaires. L'amour ne maîtriſe pas ſi fort les vieillards en qui l'humeur melancolique domine, comme elle fait les jeunes gens, charneux, oiſifs & vivans dans les delices. Quant aux melancoliques ils n'en ſont pas beaucoup tourmentez. Tout ce qui eſt propre à chaſſer la melancolie, augmente l'amour, comme l'oiſiveté, les ris, le ſommeil, les promenades agreables, un regime de vivre loüable, conſiſtant dans l'uſage des bonnes viandes & des boiſſons delicieuſes. Les choſes contraires à cette paſſion ſont la colere, la triſteſſe, la crainte, le travail, la ſaignée ; toutes choſes, dis-je, qui entretiennent les melancoliques, excepté les moralitez de cy-deſſus, qui ſeules ſervent tres-ſouvent plus que tout le reſte.

CHAPITRE XXVI.

De ceux qui tombent dans des extases.

ON peut aussi ajoûter à ce que nous venons de dire, ceux qui sont dans des extases, lesquelles peuvent arriver aux personnes de toute sorte de temperament. L'extase chez les Philosophes est quand quelque chose degenere de sa propre nature, comme lorsque les enfans n'ont en soy aucune des bonnes inclinations de leurs pere & mere, lorsque le vin se tourne en vinaigre, ou que le bon grain degenere en yvraïe, & enfin la perte entiere de toute sorte de substance.

Elle se prend chez les Auteurs sacrez, pour un grand étonnement & pour une grande crainte, comme dans Saint Luc de tous ceux qui virent le Paralytique gueri par JESUS-CHRIST, *Stupor cœpit omnes*, & dans Saint Marc en la personne des femmes devotes qui furent saisies de crainte & d'étonnement, étant arrivées au Sepulchre où son Corps sacré avoit été mis. *Tremor & stupor ipsas apprehendit.* Car bien souvent une fraïeur inopinée fait autant d'impression sur l'ame, que la phrenesie, sur tout dans les enfans, dans les femmes & dans Chap. 5.

toutes les perſonnes foibles.

Selon S. Thomas, l'Extaſe n'eſt autre choſe qu'un raviſſement au deſſus de ſoy-méme, dont la cauſe eſt.

Premierement, une vertu divine, comme quand quelqu'un eſt élevé par le ſaint Eſprit à la contemplation des choſes celeſtes, avec l'abſtraction & la privation des ſenſibles, tel que fut le raviſſement de ſaint Paul, des Prophetes & de pluſieurs autres Saints, au moïen duquel Dieu s'inſinuë à leur entendement, leur faiſant voir les choſes qu'il luy plaît, par une certaine divine repreſentation, ce que l'entendement apercevant, il ſe forme une image des choſes veües.

Secondement. L'artifice du demon, en liant les ſens exterieurs, ſoit en bouchant les voïes par où les eſprits animaux ſe portent du cerveau aux cinq Sens, ſoit en retirant les mémes eſprits, vers le ſens commun où il les arrête tout court, ſans leur permettre de paſſer juſqu'aux organes des ſens externes, dont les fonctions ſont ſi fort empêchées, que le corps vivant ne paroit plus qu'un cadavre, telle eſt l'extaſe des Magiciens, des Sorciers, leſquels ne bougeant d'un méme lieu dans leur aſſoupiſſement, s'imaginent enſuite d'avoir parcouru pluſieurs Païs : Telle étoit l'extaſe d'un certain Philoſophe dont parle Herodote, aprés laquelle il aſſuroit avoir vû pluſieurs Royaumes, où il avoit apris quantité de choſes qu'il ne ſavoit pas. Bodin

fait le méme narré d'un soldat, dont l'ame étant sortie du corps sous la forme d'une belete, couroit par les campagnes ; mais s'étant trouvée sur le bord d'un petit ruisseau sans le pouvoir franchir, un soldat alors touché de compassion luy fit un pont de son épée sur lequel elle passa, & quelques heures aprés s'en retournant, elle rentra dans son corps ; & enfin le soldat ne fut pas plutôt éveillé qu'il racontoit les merveilles qu'il avoit veües, & comme il avoit passé & repassé sur un pont de fer. Cette vision étoit indubitablement du Demon, qui s'étoit servi du profond sommeil de cet homme, afin de luy fournir une matiere à des songes, en representant à son imagination des choses qu'il croïoit aprés faussement avoir faites. Pline dit que les ennemis d'Harmotime appelez Cantarides, luy brûlerent le corps ; & que par ce moïen son ame revenant pour y rentrer, fut privée de son étuy. D'autres font le méme conte des ames des Pilapiens, lesquelles quittoient leurs corps durant trois jours, au bout desquels elles revenoient chargées de mille nouvelles. Sur tout ce que dessus l'on peut demander si l'ame se separe du corps dans l'extase, comme l'assure Bodin, mû à cela par quantité d'exemples & d'autoritez qu'il raporte. En quoy il se trompe fort, puis qu'elle ne se fait que par l'entremise de la Magie, sans que l'ame se separe jamais de son corps : ce qui ne se peut faire sans que la mort s'en ensuive, qui n'est autre chose

L. 2. de Dæmonomania.

que la réelle ſeparation de l'ame d'avec le corps. Or ſi elle intervient ; qui eſt-ce qui pourra la remettre dans ſon corps , ſi ce n'eſt Dieu , qui par ſa toute-puiſſance peut la ſeparer par le raviſſement , en y conſervant les diſpoſitions convenables pour la
2. Cor. recevoir derechef dans le corps. L'Apôtre S. Paul avouë ne ſavoir ſi ſon ame fut ſeparée de ſon corps ou non , dans ſon raviſſement. Donc ceux-là ſe trompent fort qui ne ſavent pas diſtinguer l'extaſe veritable & divine , d'avec la fauſſe & diabolique , croïant que l'ame ſort du corps dans celle-cy , pour aller d'un côté & d'autre.

Troiſiémement. L'Extaſe ſe fait par une cauſe corporelle , je veux dire par le vice des humeurs , ainſi qu'il arrive à ceux qui ſouffrent par foibleſſe quelque alienation d'eſprit ; & c'eſt de là que S. Thomas l'appelle Extaſe morbifique , laquelle eſt de deux ſortes ſelon Hippocrate : premierement , en general elle ſe prend pour toute émotion ſoudaine & violente , telle qu'eſt le trouble qui precede la criſe , qui n'eſt autre choſe que le changement du corps malade ou en mieux , ou en pis. Et c'eſt encor en ce ſens qu'il faut entendre le méme Hippocrate , lorſqu'il dit que l'extaſe guerit la folie , quand l'humeur qui occupoit le cerveau eſt tranſportée au bas ventre. Et ſi nous conſultons Galien , il nous dira que l'extaſe marque un violent trouble d'eſprit , qui n'eſt autre qu'un acroiſſement de melancolie & du mal , & point du tout d'une hu-

meur plus farouche, telle qui se peut rencontrer dans les excez des passions, comme dans l'amour. D'autres veulent avec plus de raison, que ce soit comme une abstraction de l'ame, ou une forte application de l'entendement, à cause de la profonde contemplation sur la chose imaginée. Et ceux qui sont en cet état, ne doivent pas toûjours passer pour des maniaques & pour des furieux, n'étant pas méme incessamment dans le délire. D'autres passent encor plus avant, l'attribuant à une forte contemplation des choses tres-sublimes, où il semble que l'ame se separe de son corps, comme en font foy les Histoires, touchant Pytagore, Zoroastre, Hermete, & S. Augustin raconte d'un certain qui demeuroit comme mort, & qui n'avoit aucun sentiment, soit qu'on le coupât, ou qu'on le brulât.

CHAPITRE XXVII.

Que la raison de ceux qui sont dans le délire, n'est pas proprement blessée.

LA liaison qui est entre l'esprit & le corps, est d'une telle nature que l'ame souffre par les mouvemens du corps, & reciproquement le corps se corrompt par les passions de l'ame, comme nous voïons

amaigrir, & deſſecher les amoureux & les envieux. Diagoras Rhodien mourut par un excez de joïe. L'ame devient toute troublée dans les émotions du corps : ainſi dans l'yvreſſe les actions les plus honêtes, & les mieux reglées ſe trouvent changées, & dans les maladies aigües & dans pluſieurs autres, l'ame tombe dans le délire ; & il eſt des tems que l'entendement tache bien de corriger ſon égarement ; mais la violence du mal l'empêche d'appeler la raiſon à ſon ſecours. Or nous remarquons que dans le délire, l'imagination ou le raiſonnement eſt bleſſé, & quelquefois toutes les deux enſemble ; nous voïons, dis-je, certains melancoliques parfaitement bien raiſonner ſur les mémes choſes, dont leur imagination eſt frapée, comme celuy qui s'imaginoit d'étre Roy, ne laiſſoit pas de raiſonner juſte ſur la maniere de regner, & ſur la plus delicate Politique. Le Medecin Theophile ne s'égaroit pas en jugeant qu'il faloit chaſſer de ſa chambre les Muſiciens qu'il croïoit y entendre chanter ; & celuy qui ſe trouva gueri aprés qu'on luy eût mis ſur ſa tête un bonnet de plomb, n'avoit point du tout la raiſon bleſſée, puiſque par la charge & par la peſenteur qu'il ſentoit, il infera qu'il avoit encor ſa tête. Galien nous fournit encor un exemple du raiſonnement depravé d'un homme qui jettoit par terre des Vaſes, en les nommant tous par leurs noms ; mais ſa raiſon s'égaroit en jugeant qu'il faloit les jetter par

la fenêtre, par où il jetta à la fin aussi un enfant.

Quant aux premiers, quelques-uns veulent que leur raison soit aussi blessée, en ce qu'ils donnent leur consentement à la fausse imagination qu'ils ont conçuë d'une chose qui les épouvante, & qui les oblige méme à se donner la mort. Mais je peus conclurre par le méme raisonnement, que leur raison demeure dans son entier : car s'ils jugent sainement des choses qui les épouvantent, leur raisonnement est sans doute juste, quoy qu'ils jugent des choses tout autrement qu'elles ne sont en elles-mémes : Car l'intellect ne conçoit pas d'abord les choses, mais il contemple les images de la phantaisie, laquelle étant blessée, la raison ne peut tirer qu'une méchante conclusion par raport à ces mémes choses, laquelle sera pourtant bonne, eu égard aux phantômes, comme ce Theophile dont nous venons de parler, qui n'avoit pas la raison alterée, mais seulement l'imagination, lors qu'il pensoit qu'il y eût des joüeurs de flute chez luy : car il concluoit fort bien de la fausse imagination qu'il faloit les mettre dehors par l'incommodité qu'il en recevoit, ou plutôt comme dit Horace, en racontant une semblable histoire, il vouloit qu'on les retint, parce qu'ils luy donnoient du plaisir. Si donc le raisonnement s'égare envers les choses, cela arrive par le vice de la seule phantaisie qui les represente mal à l'entendement : ainsi si les

yeux de ceux qui ont la jaunisse representent au sens commun, ou à la phantesie les objets jaunes, l'erreur se trouvera dans les yeux, & nullement dans le sens commun.

Mais si l'on me demande d'où vient que la raison demeurant bien saine, ne corrige pas les égaremens de la méme phantesie. Je répondray que l'entendement connoit toutes les erreurs de cette faculté, & tantôt il ne s'en aperçoit pas. Il en peut avoir connoissance, dis-je, & les rectifier par le moyen de la memoire dés qu'il viendra à bien connoître le contraire de la chose imaginée ; à l'aide des autres especes conservées dans la méme memoire, à peu prés qu'un homme qui a des vertiges, qui croit que tout ce qu'il voit tourne en rond, de qui l'entendemeut pourra aisément corriger cette erreur, dés qu'il connoîtra que toutes ces choses sont fixes & immobiles. En quoy il a absolument besoin de la memoire, non moins que lorsqu'elles sont si changeantes qu'elles peuvent étre, telles à present, ce qu'elles n'étoient pas cy-devant, comme dans l'exemple de Theophile, qui s'imaginoit entendre des chanteurs & des joüeurs d'instrumens. Et parce que cela étoit possible, sa raison préocupée ne pouvoit pas se defaire d'une telle méprise ; aussi étoit-il necessaire que la raison y donnat les mains, n'ayant aucuns autres phantômes par la contemplatiõ desquels elle put corriger cet égarement. Ce n'est pas neanmoins que la

raiſon n'en puiſſe étre en quelque maniere alterée. Celuy qui s'imaginoit n'avoir point de tête, ou qu'il étoit mort, n'avoit que la ſeule imagination bleſſée, bien qu'il donnat ſon conſentement à cette fauſſe opinion, parce que la choſe étoit poſſible. Et ſi ces ſortes des malades en furent gueris, ce ne fut pas premierement, par la force du raiſonnement, mais plutôt à l'aide de la phantaiſie, en fourniſſant des eſpeces toutes contraires à celles de l'entendement. Celuy-là en reſſentant la peſanteur du bonnet de plomb, & celuy-cy par l'exemple feint des morts qui mangeoient. Hé bien, dit-il, puiſque les morts mangent, il faut que j'en faſſe autant que ceux qui le ſoient comme moy, de qui la raiſon s'eſt trouvée guerie par la méme maniere qu'elle avoit été offenſée, je veus dire par les fauſſes eſpeces. S'il s'offre à l'eſprit quelque objet contraire aux notions communes que nous avons dans l'intellect, & auquel il acquieſce, alors la raiſon eſt entierement gâtée.

J'avouë que quelqu'un pourra bien concevoir les autres choſes qui ne repugnent point à la raiſon, ou du moins qui ne peuvent étre connües des autres hommes intelligens, & y donner leur conſentement ſans aucun défaut de la raiſon, comme Theophile qui n'avoit pas le raiſonnement dépravé, puiſque ce n'étoit ny impoſſible, ny une choſe qui repugnât à la raiſon qu'il y eut chez luy des joüeurs de flutes ; Et c'eſt de là qu'il prétoit ſon conſentement à

une telle imagination ; de méme qu'en fit Galien, qui entendant dire à ses amis, *Voyez-vous comme il ramasse les petits fétus, & de quelle maniere il arrache les flocons de laine de sa couverture*, parce qu'étant experimenté dans l'Art de Medecine, il connoissoit fort bien que c'étoit des signes d'une prochaine phrenesie, aussi corrigea-t-il aussi-tôt l'égarement de la phantesie. Ce qui le porta à prier ses amis de bien prendre garde à luy, de peur qu'il ne tombât dans la phrenesie. Cependant la raison de quelque ignorant dans cet Art, auroit suivi sans doute une telle imagination dépravée, qui se trouva corrigée par Galien tres-experimenté.

Aëce raporte une Histoire d'un Philosophe mordu d'un chien enragé, auquel aïant presenté de l'eau pour boire, il luy sembloit d'y voir des chiens. Mais parce qu'il étoit tres-habile-homme, il ne laissa pas d'avaler la méme boisson par la force de son raisonnement, en disant, *Hé ! quel raport y a-t-il entre un chien & le bain ?* Un ignorant se fut laissé aller à ce que son imagination luy representoit,& n'eût pas manqué de rejetter le remede. Celuy qui connoissoit bien les Vases qu'il jettoit aussi bien que l'enfant, ne fit rien que plusieurs temeraires & quantité de gens cruels, n'aïent fait pour s'en divertir, sans nulle offense du côté de leur raison. Et si ce fat, s'applaudissoit & se congratuloit soy-méme de sa pretenduë Royauté, plusieurs gens de guerre en ont

fait bien de pire. Il ne faut donc pas accuser la raison d'une personne, à moins qu'il ne s'y rencontre des choses contraires aux notions communes, desquelles s'il vient à avoir une claire connoissance, & dont il soit bien persuadé ; car alors sa raison doit étre censée blessée. On peut dire la méme chose si elles repugnent à la science dont l'esprit de l'homme docte est imbu : car si sa raison, étoit en ce tems-là bien saine, elle corrigeroit les défauts de l'imagination ; mais si quelqu'un ignore entierement les choses qui luy sont presentées, ou qu'elles luy soient indifferentes, & qu'elles ne repugnent aux notions communes de son esprit, il peut se les imaginer, & sa raison peut sans s'égarer suivre son imagination. Par exemple, si des objets que tout le monde sait étre blancs, comme est la nege, paroissent jaunes à celuy qui a la jaunisse, & que sa raison les accepte pour tels, il n'y a point de doute qu'il y a de l'erreur, parce qu'il sait d'ailleurs que la nege est blanche. Mais si davanture il s'offroit aux yeux d'un ictérique des choses nouvelles qu'il n'eût jamais veües, ou qui n'eussent aucune couleur assurée, & qu'il les creût jaunes, il faudroit dire alors que l'erreur n'est ny dans le raisonnement, ny dans la phantaisie, mais seulement dans les yeux, à cause qu'ils ne peuvent se détromper de cette méprise à faute d'experience, ou par l'absence des especes opposées. Si donc l'imagination de celuy qui est dans le délire est toûjours dé-

pravée, & quelquefois auſſi la raiſon, cela arrive par accident, comme nous venons de le faire voir par des exemples. Car il ne laiſſe pas de raiſonner ſur les objets qu'il ne conçoit pas bien, ny plus ny moins que celuy qui croïoit étre mort, jugeoit qu'il ne devoit plus manger, parce qu'il avoit oüi dire que les morts ne mangeoient point: De méme que cet autre qui s'imaginoit étre de verre, craignoit avec raiſon d'étre touché des hommes, & de toutes les choſes dures, de peur d'étre caſſé. Et celuy qui penſoit étre du beurre, fuïoit la chaleur, de crainte qu'il avoit de ſe fondre. L'intellect ſpeculatif par lequel nous nions ou affirmons, nous connoiſſons le vray ou le faux, peut étre deçû dans la connoiſſance directe, mais jamais dans celle ſur qui il ſe refléchit, s'il ſe rencontre des eſpeces dans la memoire par leſquelles il peut revenir de ſes égaremens, non plus que l'intellect pratique qui s'occupe ſur les choſes qu'il faut faire, qu'il faut éviter, ou qu'il faut ſuivre, en deliberant, en conſultant, comme il ſe voit dans les exemples de cy-deſſus. Car dans iceux l'intellect ſpeculatif s'étoit trompé en concevant les objets autrement qu'ils n'étoient, comme dans celuy qui crût étre du verre ou du beurre, qui n'avoit pas les images de ſa phanteſie contraires, à moins que de les découvrir par la force du raiſonnement. Ce que tout le monde ne ſauroit faire. Ce qui n'arriveroit pas du côté de l'intellect pratique, puiſque bien

loin de se méprendre, ils inferoient fort bien, celuy-là qu'il faloit fuir rencontre des choses solides pour ne se voir brisé, & celuy-cy de ne se pas aprocher de la chaleur de peur de se fondre. Cela fait voir que l'intellect peut bien se tromper, mais nullement être blessé.

CHAPITRE XXVIII.

Des femmes rateleuses.

ON voit souvent des femmes se plaindre à tort du mal de rate, au lieu d'en accuser leur matrice. Pour preuve de cette verité, c'est que les hommes ne sont point du tout sujets à ce genre de mal, quoiqu'ils n'aïent pas moins de rate qu'elles. Les maladies de ce viscere communes à l'un & à l'autre sexe sont l'intemperie, les obstructions, les inflammations, les skirres, les ulceres, les pourritures : & c'est de là d'où proviennent une si grande foule de symptomes. Mais celles qui se plaignent de la rate affectent d'avoir un autre mal, duquel les hommes sont toûjours exempts, sans savoir que c'est le mal de mere. J'ay vû des Medecins qui n'en savoient pas faire la distinction.

Par les affections hysteriques, il ne faut pas seulement entendre les symptomes qui arrivent dans la matrice, mais encor dans

les autres parties, au ſujet de la ſympathie qu'elles ont avec elle ; car la matrice a je ne ſay quelle correſpondance avec les autres parties, ſur tout avec celles qui ſont contenües dans l'abdomen, auſquelles elle eſt attachée par le moyen des veines, des arteres, des nerfs, des membranes, des ligamens ; & c'eſt de là que s'exhalent vers ces parties-là des vapeurs malignes à cauſe du vice du ſang, de la ſemence & des autres humeurs qui cauſent dans le cerveau & dans la tête, les douleurs, les epilepſies & les délires, dans le cœur les chagrins, les ſyncopes, la triſteſſe, les difficultez de la reſpiration, & quelquefois les deſeſpoirs, & enfin dans la poitrine des piquantes douleurs, ainſi que pluſieurs autres ſymptomes differens dans le reſte des parties. Car il y a une merveilleuſe ſympathie entre la rate & la matrice par l'entremiſe des arteres, d'où procedent les affections hypocondriaques, les bruits, les douleurs & les tranchées dans le ventre. Et cette communication eſt ſi frequente & ſi familiere, qu'il y a pluſieurs femmes qui diſent étre fort ſujettes aux vapeurs de rate, quoique ce ſoit de leur matrice. Et il n'eſt pas fort aiſé de diſcerner ces ſortes d'indiſpoſitions, puiſqu'elles ſont tres-ſouvent compliquées, & qu'une en attire une autre. Car ſi c'eſt la rate qui ait donné commencement au mal, il en communique ordinairement le levain à la matrice ; & que ſi au contraire la cauſe du mal ſe manifeſte d'abort dans la matrice, difficilement

cilement la rate demeurera-t-elle ſaine : Et entre tous les viſceres, il n'en eſt point qui en ſoit plus incommodé que celuy-cy. Ce qui eſt cauſe que les femmes qui ont été privées de leurs mois, deviennent enfin hypocondriaques dans leur vieilleſſe ; & quantité d'entr'elles qui ne ſont malades que par la ſuffocation de leur matrice, paſſent pour des hypocondriaques, par le reflux des mauvaiſes humeurs vers leur rate ; & les plus avancées dans l'âge en ſont plus aiſément attaquées durant leurs paroxiſmes. Celles qui ſont d'untemperament plus chaud, & qui dans leur jeuneſſe n'étoient pas bien reglées, reſſentent dans leur côté gauche une certaine douleur qui s'étend juſqu'aux mammelles, & juſqu'au col ; & c'eſt ce qui les rend penſives & triſtes, paroiſſant ſur leur viſage une certaine rougeur par la chaleur du ſang qui diſparoit auſſi-tôt. De plus, elles ſe trouvent incommodées par des frequens raports fort facheux, aïant de la peine à reſpirer, jointe à une dureté de ventre qui ne fait qu'irriter davantage leur mal. Elles ſe ſentent ſoulagées en flairant des choſes de mauvaiſe odeur, & au contraire, les bonnes & agreables leur ſont nuiſibles. Et quoique ce mal ne ſoit pas dangereux, il ne laiſſe pas d'étre difficile à guerir, comme ſont toutes les affections hypocondriaques ; & partant il eſt plus de femmes que d'hommes ſujettes aux maladies de cette nature, ſur tout quand elles ne ſe ſont nourries qu'avec des mauvais alimens qui ne ſervent

qu'à accumuler un ſang groſſier & brûlé.

A tout ce' que deſſus il faut ajoûter une autre erreur de certaines femmes qui ne peuvent croire qu'une autre ſoit hyſterique, à moins qu'elle ne ſouffre quelque ſuffocation de matrice ; car un tel ſymptome n'eſt qu'une eſpece du mal de mere, & il n'y a nul doute que la ſuffocation peut être ſans les autres, & les autres ſans la ſuffocation, & quelquefois elles ſont compliquées enſemble, ſe ſuccedant par fois les unes aux autres. La ſuffocation, dis-je, en eſt une plus legere qui cauſe à la malade une certaine oppreſſion de poitrine avec un certain petit bruit & rugiſſement dans le ventre, & quelquefois elle ne laiſſe pas de tomber dans une défaillance legere, ſans preſque aucun changement dans ſon poux, au lieu qu'une cauſe plus violente, a coûtume d'ôter preſqu'entierement la reſpiration, avec danger que la femme ne tombe dans la ſuffocation, & qu'une vapeur maligne venant à piquoter les membranes du cerveau, elle ne la faſſe tomber dans une fureur uterine, avec un grand babil, & une grande colere, jointe à des grandes inquietudes : D'autrefois elle jette dans des aſſoupiſſemens & dans la léthargie, où tombant par terre toute étonnée, elle demeure privée de ſentiment & de mouvement avec la reſpiration ſi peu ſenſible, qu'on diroit qu'elle eſt tout-à-fait morte, quoy qu'elle en revienne ſouvent.

CHAPITRE XXIX.

Des fiévres qu'on ne ſauroit bien diſtinguer par leurs periodes.

ENtre toutes les erreurs celle-cy eſt la plus ordinaire, non ſeulement parmi le peuple, mais encor parmi quelques Medecins qui ne ſauroient connoître une fiévre bilieuſe, que par ſon retour periodique de trois en trois jours, la quarte que par celuy de quatre en quatre jours, la pituiteuſe que par le ſien de tous les jours. Ce qui ne s'accorde nullement ny à l'experience, ny aux decrets des anciens Medecins, non plus qu'au bon raiſonnement. Cependant c'eſt de là qu'on forme une queſtion fort inutile, quoique la plus difficile qu'on puiſſe trouver dans le Medecine : car quand on demande d'où procedent les periodes ſi reglez des fiévres ? Les uns veulent que ce ſoit la Lune, les autres la nature de la chaleur naturelle, d'autres en attribuent la cauſe à la qualité de ces mémes humeurs, comme la nature de la bile eſt de ſe mouvoir de trois en trois jours, la pituite tous les jours, & la melancolie tous les quatre jours. Ce qui ſe peut auſſi aiſément nier, qu'affirmer, de méme qu'il n'y a rien de plus faux que cela, puiſque tous les retours periodiques

ſe peuvent faire par toute ſorte d'humeur, parce qu'on découvre tres-ſouvent les marques de la bile & de la pituite dans la fiévre quarte ; Et il ne faut qu'avoir bien conſideré la connexion & la ſuite des cauſes tant internes qu'externes, pour nous convaincre que c'eſt une humeur bien differente de celle qui répond au modele. Combien de fois a-t-on vû des fiévres quartes dans des hommes ſanguins, dont les ſymptomes ne faiſoient voir aucune marque de bile noire, tandis que d'un autre côté on obſervoit dans les fiévres tierces des indices aſſurez de la melancolie ? Combien de gens, dis-je, ſe ſont trouvez gueris de la fiévre quarte, enſuité du vomiſſement de la pituite ? d'où l'on peut vray-ſemblablement inferer qu'elle en étoit la ſeule cauſe, bien qu'il ne ſoit pas neceſſaire, que les excremens produits des viandes répondent aux temperamens des parties, & que par conſequent la fiévre quarte ſe peut trouver dans une perſonne ſanguine, quoique ſa gueriſon prouve aſſez qu'elle ſe peut engendrer d'une autre humeur communement appelée melancolie; car telle eſt la nature de la cauſe contenante, de qui l'effet ceſſe auſſi-tôt qu'elle méme eſt détruite. Il eſt donc vray que l'humeur bilieuſe ou pituiteuſe, n'eſt pas plutôt dehors que la fiévre quarte ceſſe, qui pourra douter que ces mémes humeurs n'en aïent été l'unique cauſe ? Les enfans en ſont fort ſouvent atteints, laquelle eſt cependant fort éloignée de leur naturel, ſelon l'opinion

commune, touchant les qualitez de l'humeur melancolique, laquelle étant une humeur froide & ſeche, & les enfans d'un naturel chaud & humide.

Or comme les mœurs ne répondent pas toûjours juſte au temperament des parties, Galien défend en pluſieurs endroits, de juger de la temperature des parties, par les excremens : par exemple, les vieillards abondent en pituite, & s'ils ſont d'un temperament ſec, en ce que pour l'ordinaire les humeurs ne retiennent pas moins la nature de la cauſe materielle, ou des alimens, que celle de la cauſe efficiente qui eſt la cauſe du temperament. Ce qui fait que les enfans prenant de la nourriture pour l'ordinaire à contre-tems & ſans nul ordre, ſoit du lait, du fruit, ſoit d'autres alimens plus froids, ont coûtume d'amaſſer dans leur corps beaucoup de cruditez qui venant à ſe putrefier, peuvent produire des fiévres tierces batardes & des quartes. On a auſſi obſervé plus d'une fois que les fiévres quartes ſe ſont changées en tierce, ce qui ne ſe peut faire par le ſeul changement de l'humeur, puiſque la melancolie ne ſe peut tourner en bile : Mais qui plus eſt, la méme humeur qui ſe trouvoit dans le corps au mois dernier, n'y eſt plus en pareille quantité dans ce mois-cy, ny celle qui eſt dans l'accez d'aujourd'huy, ne ſera pas dans celuy de demain, d'autant qu'il ſe fait une continuelle diſſipation d'humeur chez nous, ou qu'elles ſe convertiſſent en la ſubſtance

de nos corps par la nutrition, ou bien s'étant rendus excrementitielles, elles sont expulsées comme inutiles par la nature. Ce qui a fait croire à plusieurs que toute l'humeur contenuë dans nos corps, se consume & se repare dans quarante jours. L'anticipation & le retardement des paroxismes semblent nous convaincre de la méme verité; car les accés avancent quand les humeurs sont plus subtiles & en plus grande quantité; au contraire ils retardent, étant plus grossieres & en moindre quantité. Pourquoy donc ces causes s'étant ainsi augmentées, il ne se fera pas une anticipation, ou bien un retardement assez considerable, pour qu'elles soient toutes dereglées dans leur retour periodique? Car s'il est vray que la melancolie soit capable d'engendrer des fiévres qui viennent de cinq en cinq jours, de six en six, ou de sept en sept, & méme au de là, à cause du peu de matiere, ou de son épaisseur: par la méme raison pourquoy n'attribuëra-t-on pas à la pituite le retour du troisiéme ou du quatriéme jour, & celuy de tous les jours à la quantité, & à la subtilité de la bile, & le quatriéme à la bile jaune, comme étant plus épaisse & en moindre quantité? Et c'est de cette maniere que les Medecins veulent que la fiévre Epiale revienne tous les quatre jours, laquelle pourtant naît de la pituite vitrée. D'autres jugent avec plus de raison, que ces periodes procedent de l'amas des humeurs; de sorte qu'elle se fera ressentir

tous les jours, toutes les fois que l'humeur sera si acruë, qu'elle obligera la nature en la piquotant de la chasser tous les jours; & c'est aussi la grande quantité d'humeurs qui rend les accez plus longs. Ce sera la fiévre tierce s'il y a moins d'humeurs; & ce sera enfin la quarte là où il y en aura encore moins. Si la bile qu'on dit étre la cause des accez de trois en trois jours, vient à s'augmenter, elle anticipe le temps de quelques heures, & pourquoy venant à s'acumuler extraordinairement, n'aprochera-t-elle pas de la nature de la quotidiene ou de la quarte, par le concours des causes contraires? C'est ce que nous experimentons dans l'expulsion des excremens par les selles dans les hommes bien sains, & qui venant à changer leur maniere de vie, leur ventre change aussi, & dont le genre de vie est bien reglé, qui vont reglément tous les jours à la garde-robe aux mémes heures. On doit dire la méme chose des ordinaires des femmes, qui viennent quelquefois plus souvent dans un méme mois, & ils retardent aussi quelquefois: Car il est tres-faux qu'il y ait de la certitude dans les retours des periodes, vû qu'il n'y a rien de si incertain & de si variable, & que ce n'est rien qu'une marque d'une maladie difficile, quand la fiévre ne manque jamais de revenir à la méme heure, *4. Aph. 30.* à cause qu'alors la matiere des accez est fixe & immobile, & la nature trop foible, & les voïes empêchées; Dans le siecle d'Hippocrate, de Galien & d'Avicene, c'étoit

une grande erreur que de croire qu'on peut connoître la nature de l'humeur par les periodes des fiévres.

Quant à la quotidiene, presque tous les Auteurs avoüent qu'il s'y trompent : car Fernel & les autres veulent que la pituite ne devienne que fort rarement la cause de cette fiévre, encor que cette humeur soit fort familiere ; pour celle qui revient tous les jours, c'est une double tierce qui s'engendre par consequent de la bile. Avicene se moque de ceux qui ne la considerent que par son paroxisme : Et au Chapitre de la fiévre quarte, il raporte que selon quelques-uns, elle ne se fait pas de la melancolie, ce qui est vray-semblable. Averroës a écrit qu'il n'est pas necessaire que toutes les fiévres qui viennent tous les trois jours soient produites de la bile, & Galien se rit de Thessale, qui attendoit le troisiéme jour pour connoître si c'étoit la tierce. Et moy j'ajoûteray icy l'autorité d'Holier, qui enseigne que la fiévre quarte est engendrée de la pituite, qui ne cede nullement en épaisseur & en resistance à la bile noire. Telles fiévres, dit-il, avec bien de raison, se forment ou par le vice du foye qui brûle le sang, ou par celuy de la rate, à faute d'attirer & de purger la méme bile noire, ou par la foiblesse de l'estomac qui n'engendre plus qu'une humeur cruë, qui au dire d'Aristote, peut causer la fiévre quarte. D'où vient, selon le méme Auteur, que les enfans y sont fort sujets par la crudité des

Cap. de Tertiana.

4 Colliget c. 18.

humeurs. Et cette doctrine, continuë le méme Holier, ne repugne pas à celle des Grecs, ny à celle des Arabes : car la pituite étant d'une consistance fort épaisse & en petite quantité, est capable de faire des retours de quatre en quatre jours, ou méme de moins frequens.

CHAPITRE XXX.

De l'erreur de ceux qui croïent que toute fiévre est une indisposition chaude.

ENcor que la fiévre tire son nom de l'ardeur, & qu'elle soit méme appelée un feu, quand elle est trop violente, & qu'il faille aussi avoüer qu'il n'en est aucune sans chaleur ; l'experience neanmoins nous fait connoître évidemment que la chaleur de plusieurs fiévres, qui passe pour la cause de ce que souffrent les malades, est souvent plus foible que la chaleur naturelle. Je vay raporter quelques fiévres où cela arrive.

Premierement. Telles sont les fiévres malignes & pestilentes, dans lesquelles la chaleur n'est ny acre, ny violente, mais au contraire fort douce & fort agreable : les poulx ne different point de ceux qui se portent bien, ne paroissant pas aucunement

changés. Ce qui ne se pourroit faire si cette chaleur étrangere l'emportoit sur la mediocrité de la naturelle. J'avouë bien que les symptomes les plus fâcheux s'augmentent au delà du naturel, & de l'espece de la fiévre, comme les inquietudes, les palpitations, les syncopes & les délires, mais c'est la seule qualité veneneuse & maligne qui fatigue les malades, & nullement la putrefaction, non plus que l'ardeur de la chaleur. Les urines ne paroissent pas beaucoup changées, ressemblant fort à celles des personnes les plus saines.

Secondement. Les fiévres hetiques dans lesquelles la chaleur a coûtume d'être moindre que dans le tems de la santé, jusques-là que les malades ne s'aperçoivent ny de leur fiévre, ny de leur chaleur, parce qu'elle est extrêmement petite, & on la reconnoît telle au toucher. Que si le malade reconnoît qu'il est dans la fiévre, on peut alors soupçonner quelque fiévre dans les humeurs, ou l'inflammation de quelque viscere.

Troisiémement. Il est des fiévres lentes qui ne sont point hetiques, où les malades peuvent à peine s'en apercevoir, qui se font ou par l'obstruction des entrailles engendrées des humeurs lentes & épaisses, detenües dans quelqu'un des visceres, ou dans le mesentere. Telles humeurs venant à se corrompre, causent des fiévres qui ne fatiguent point les malades par aucun symptome fâcheux, mais elles sont de longue

durée. On remarque pourtant, quelques ſignes de pourriture dans les urines, tandis que le poulx n'eſt ni grand, ni fort, mais inégal, & que leurs forces ſe détruiſent peu à peu & inſenſiblement.

Quatriémement. Il eſt d'une autre ſorte de fiévres que l'Interprete d'Avicene appele *Latica*, durant leſquelles non plus que dans les hetiques, ceux qui en ſont atteints ne s'aperçoivent du tout point de leur mal, quoique d'ailleurs ils s'affoibliſſent tous les jours, & qu'ils en deviennent ſecs.

Cinquiémement. Il y a les fiévres des lethargiques qui ſont lentes & continuës, accompagnées d'un poulx rare, mol & languiſſant.

Sixiémement. Il y a les fiévres propres aux filles qui ſont travaillées du mal d'amour, vulgairement dit *Chloroſis*, ou pâles couleurs.

Septiémement. Il y a les fiévres pituiteuſes ou quotidienes dans leſquelles la chaleur eſt debile & vaporeuſe, & comme ſuffoquée dans les humeurs, avec des urines cruës, blanches, aqueuſes & ſubtiles, du moins dans le commencement avec un pouls petit, foible, & peu frequent, à cauſe que la chaleur ſe trouvant comme étouffée par l'amas des humeurs, elle ne peut agir librement, & ſe manifeſter au dehors; ce qui fait que l'artere étant embarraſſée par l'abondance de l'humeur, ne peut aiſément ſe dilater, ni ſe reſerrer. Il en eſt de même de la faculté qui demeure auſſi comme aſ-

ſoupie, le malade n'étant preſſé d'aucune chaleur n'a pas grand beſoin de rafraichiſſement. On met dans la même categorie les fiévres nocturnes, & celles qui ne viennent que de jour, appellées *Epiales*, dans leſquelles la froideur ſe fait plutôt reſſentir que la chaleur, & les fiévres de certains vieillards qu'Avicenne appele *enſevelies*.

Huitiémement. Il y a les fiévres ſyncopales, auſquelles les Arabes donnent le nom d'*humerouſes*, qui ſont ſuivies ordinairement de ſyncopes par le trop d'amas d'humeurs cruës & pourries dans le ventricule, leſquelles rendent le poulx tres-petit, rare, tardif, obſcur & inégal. Or toutes ces ſortes de fiévres ſe gueriſſent par des remedes chauds capables d'exciter la chaleur, & de la faire agir avec toute ſa vigueur, laquelle étant une fois rétablie fait ceſſer ces fiévres là, & l'on peut dire qu'elles ſont dangereuſes, en ce que cela ne ſe peut faire bien commodément ; de ſorte qu'elles ſe forment plutôt par une chaleur oppreſſée ou fort affoiblie, que par aucun excez de chaleur.

Neuviémement. Il reſte enfin les fiévres lentes engendrées de la pourriture contenuë dans les entrailles, d'où s'élevent des vapeurs malignes juſques au cœur, ces fiévres ſont continuës, auſſi douces & auſſi lentes que les hetiques, & qui paſſent même pour hetiques dans l'eſprit de pluſieurs. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler à fonds.

CHAPITRE XXXI.

De certaines fiévres qui peuvent étre salutaires.

LE petit peuple a certains proverbes qui pour étre le plus souvent erronez, ne laissent pas de meriter qu'on les examine. On dit donc, que la fiévre intermittente dans le printems est si saine, qu'elle vaut une medecine de Roy, voulant insinuer par là que ce mal est fort salutaire. Et de fait, selon Hippocrate la fiévre intermittente n'est nullement dangereuse. *Toute fiévre*, dit-il, *qui donnera du relachement, n'aura aucune suite fâcheuse.* Toutes les autres maladies sont aussi fort aisées à guerir dans le printems, durant lequel quantité d'humeurs pituiteuses faites & amassées pendant l'hyver commencent à se remuër & à se fondre par la chaleur externe de l'air. Et ce n'est que par accident que ces corps cacochymes tombent dans des maladies en cette saison. Or si la fiévre intermittente n'est pas alors beaucoup facheuse, elle ne sert qu'à cuire, qu'à corriger, & qu'à chasser ces humeurs phlegmatiques & grossieres. Galien en dit autant de la fiévre quarte, laquelle, selon Hippocrate, guerit des grandes maladies, telles que sont l'epilepsie, la convulsion, la lepre, les tâ-

4. Aphor. 43.

ches blanches répanduës sur tout le corps.
5. *Aphor.* 70. Et la raison qu'il en donne est que la cure de ces maladies-là, consiste dans la coction & dans l'expulsion. Or la fiévre quarte a ces deux qualitez : car elle cuit par sa chaleur étrangere, & elle chasse par le moyen de ses tremblemens ; & par les frissons, qui ébranlent tous les membres, l'humeur est jettée dehors. A plus forte raison le pourra-on dire de la fiévre tierce, qui est de sa nature salutaire & point du tout dangereuse, & qui se termine au septiéme accez tout au plus, ne passant pas même quelquefois le
4. *Aphor.* 59. septiéme. Elle est appelée par Galien fiévre tres-simple. L'experience nous fait toucher au doigt, que certaines fiévres apportent souvent plus d'utilité pour quelques actions, que du dommage ; à savoir à celles qui sont embarrassées par les humeurs cruës, & par les ventositez qui deviennent attenuées, incisées & dissipées à l'arrivée de la chaleur de
7. *Aphor.* 52. la fiévre. *La fiévre survenant à celui qui souffre beaucoup du côté du foye, le délivre entierement de sa douleur.*
5. *Aphor.* 5. *Un homme yvre venant à perdre tout à coup la parole, meurt dans les convulsions, à moins que la fiévre ne le prenne. Celuy qui est attaqué par la convulsion, ou par la distention des nerfs, il s'en voit garanti à*
4. *Aphor.* 57. *l'arrivée de la fiévre.* Parce que ces fiévres consomment & absorbent l'humidité superfluë, & cuisent en partie la froideur qui sont
In Comment. hujus Aphor. les deux intentions que les Medecins ont dans leur remedes, suivant Galien. Ce n'est pas à dire qu'il faille pour cela rejetter les

remedes dans la saison du Printems quand cette maladie arrive : outre que bien souvent la chaleur fiévreuse toute seule ne peut achever la coction, ençor moins l'expulsion qu'elle a commencée, qui toutes deux ont besoin de l'aide des remedes evacuatifs, tant parce que l'humeur peut étre si abondante & si corrompuë qu'elle s'enflamera & s'augmentera par la chaleur, au lieu de s'adoucir. Or bien que toute maladie tende toûjours à détruire la nature, il y en peut pourtant avoir quelqu'une qui par accident luy sera de quelque utilité, comme le Printems qui tout sain qu'il est, ne laisse pas de precipiter par accident ces hommes dans des maladies.

Mais quelqu'un objectera la definition que les Ecoles donnent à la fiévre, je veux dire, une chaleur étrangere & contre-nature, qui blesse les actions : Or la coction & l'evacuation étant des actions naturelles, qui doivent passer pour blessées, suivant cette definition, il s'ensuivra qu'aucune fiévre ne pourra jamais servir de rien, puisque la chaleur, par le moyen de laquelle chaque partie fait ses operations, se trouve vitiée. Et cependant nous voyons par ce qu'il vient d'étre dit, que certaines actions en retirent plus d'utilité que de dommage.

Il est fort facile de répondre, que toutes les actions ne sont pas offensées considerablemẽt dans la même fiévre, & qu'il suffit qu'il y en ait quelques-unes de châque genre. L'offense des actions convient aux fiévres pri-

ſes en general, & nullement conſiderées chacune à part, d'autant qu'il eſt des actions opposées comme les abolies & les augmentées, qui ne ſauroient étre bleſſées toutes à la fois dans une même fiévre. Mais conſiderons tous ces genres des fiévres priſes collectivement, & nous trouverons qu'il n'eſt aucune action qui ne puiſſe étre bleſſée par quelque fiévre; à ſavoit, tantôt par celle-là, & tantôt par celle-cy, ſelon ſa nature, ſa cauſe, ou la partie malade; & ainſi il y a certaines actions qui deviennent plus fortes par une fiévre, au lieu que d'autres ſe détraquent à l'arrivée d'une autre; les unes cauſent les veilles, & les autres ramenent le ſommeil, &c. Il n'eſt pas non plus neceſſaire que les propoſitions qui entrent dans quelque definition conviennent à toutes les choſes contenuës & priſes ſeparément, comme quand on dit, que toutes choſes appetent le bien, cela ſe doit entendre ſeulement du bien en commun, & point du tout en particulier. Et lors, qu'on dit, les principes ſont ceux qui ne ſont faits ny d'eux-mêmes, ny par d'autres, mais que c'eſt par eux que toutes choſes ſe font. Cette definition ne peut convenir à pas un de tous les principes ſpecialement pris, mais ſeulement en general, comme nous venons de rapporter. Il faut dire la même choſe de la definition de la fiévre, c'eſt une verité à laquelle jamais aucun Interprete ne s'eſt aviſé d'y faire reflexion.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

De l'erreur de ceux qui croïent que toute sorte de fiévre procede du cœur.

NOus venons de faire voir assez clairement, que la fiévre n'est pas toûjours une chaleur immoderée, n'étant dans plusieurs que la chaleur naturelle, corrompuë par une qualité maligne, oppressée & gemissante soûs le poids des humeurs; ou enfin comme ensevelie par la caducité. Combien donc ceux-là se trompent lourdement, qui pretendent que toute cette chaleur proviene du cœur; & encor que le même cœur ne puisse se garentir de la fiévre quand tout le reste du corps en est atteint, ce n'est pas à dire pour cela qu'il en soit l'origine. Cependant c'est une opinion receuë de tout le monde qu'il n'y a point de fiévre sans que le cœur n'en soit attaqué; d'autant qu'il est la source de la chaleur naturelle, qui de là se répand par tout le corps, dont le changement n'est autre que la chaleur fiévreuse. Mais ceux qui sont dans un tel sentiment devroient remarquer que les humeurs entant qu'accompagnées de la douce chaleur naturelle peuvent acquerir un surcroit de chaleur, ou de pourriture dans d'autres parties plutôt que dans le cœur. Cette chaleur est une qualité active dont la coûtume est de

donner des marques de sa violence à la premiere partie qu'elle touche, sans attendre qu'elle ait passé par le cœur. Il n'y a pas moins de fausseté de dire, que comme la chaleur se trouve fort temperée dans le cœur, que là aussi par consequent se doive rencontrer son intemperie. A quoy repugne toutesfois l'experience, puisque bien souvent la chaleur contre-nature est jointe avec beaucoup de mediocrité dans le ventricule, & peut-être dans le cœur même. Galien & Avicenne sont forcez d'avoüer cette verité, en prenant de si grandes precautions dans les fiévres synoques & chaudes, au sujet de la boisson d'eau froide qu'ils appellent ἀγονιστικὸν, comme un remede tout propre pour combatre & pour surmonter cette sorte de fiévre, dont les effets se font ressentir premierement à l'estomac, & puis au cœur, qui, comme, au dire des Physiciens, est le premier vivant, il est aussi le dernier mourant, & ainsi il ne sauroit communiquer la mort au reste des parties, lesquelles au contraire étant les premieres privées de la vie, comme dans la gangrene, portent la fiévre premierement jusqu'au cœur, & luy communiquent à la fin la même gangrene, à moins qu'elles ne soient coupées au plutôt si faire se peut. Cela fait voir que le cœur redouble sa chaleur dans ces sortes de maladies, mais il ne doit point étre censé le principe de la fiévre : car il y a deux choses à considerer dans la fiévre, je veux dire la chaleur étrangere, fâcheuse & insupportable, à

la naturelle, & son épanchement dans toute l'habitude du corps. Or si le cœur n'est pas le principe d'aucune de ces deux choses, c'est à tort qu'on le fait l'origine de la fiévre. Et comment en pourroit-il en étre le principe & l'auteur, si la chaleur de la fiévre ne s'y engendre point du tout d'abord, & qu'il la reçoive d'ailleurs. Car il est seur que dans les fiévres putrides continuës dont la cause est contenuë dans les grands vaisseaux, tout le corps devient extrêmement chaud, à cause de la pourriture engendrée dans les veines, laquelle ne tire point son origine du cœur, mais bien des causes qui corrompent les humeurs en tout autre lieu que dans le cœur, je veux dire, dans les visceres, ou dans les veines qui luy servent de canal pour se répandre sur les plus petites parties du corps par où les vaisseaux se dispersent.

Avicenne n'a pas mal rencontré quand il a dit, que la chaleur de la fiévre s'écoule & se communique bien avant par le moyen des veines avec le sang qu'elles contienent, & rien n'empéche que le cœur ne s'échauffe aisément par la chaleur du même sang, pour étre un viscere tres-chaud de sa nature, & qui s'enflame promtement de sa nature par le flux & reflux continuel de ce méme sang qui boüillonne, ce qui l'oblige de renvoyer par ses arteres, pour ainsi dire, avec usure, la même ardeur fiévreuse qu'il a receuë d'ailleurs, sans neanmoins en étre ny l'origine, ny le principe, ne faisant que compatir au

reſte des parties, de ce qu'il eſt attaqué par les cauſes contre-nature enſuite d'une loy qui luy eſt commune avec tout le corps. Ainſi le foye étant gâté dans l'hydropiſie anaſarque, la froideur qui en provient ſe communique à tout le corps, ſans que le cœur s'en puiſſe exemter, comme nous le font connoître les poulx tardifs & rares, ſans que perſonne ſe ſoit encor avisé d'accuſer le cœur comme la cauſe de cette hydropiſie, mais toûjours le foye. De plus, il n'eſt pas preſque poſſible de croire, que tandis que l'animal joüit d'une pleine ſanté, que la chaleur produite d'une matiere putride puiſſe ſe porter au cœur, & de là ſe répandre par tout le corps, puiſqu'il ne peut ſouffrir impunément la preſence de l'humeur gâtée, non pas même celle de la bile, ou de quelqu'autre humeur nuiſible. Concluons donc que la pourriture provient d'ailleurs que du cœur, & qu'il n'eſt luy-même en aucune maniere le principe de la chaleur de la fiévre.



CHAPITRE XXXIII.

De la connoiſſance de la Peſte, & combien elle eſt difficile & incertaine dans ſon commencement.

IL faut premierement diſtinguer la Peſte d'avec la fiévre peſtilentielle : car les Medecins enſeignent qu'il y a des fiévres peſtilentielles ſans peſte, qui ſont ſeulement pour l'ordinaire malignes, & pernicieuſes pour ceux qui les ont, & different de la peſte, en ce qu'elle eſt epidemique & populaire, prenant ſa naiſſance de la corruption de l'air, ou de quelque cauſe commune ; au lieu que celles-là s'engendrent du vice interne des humeurs, ſans qu'elles puiſſent infecter toute ſorte de perſonnes ; d'autant que les humeurs de nos corps peuvent venir à un tel point de corruption, qu'étant dégenerées en venins, elles tuënt à la maniere de la peſte ; veu que les mêmes maux peuvent arriver, & par un venin mortel, comme par le vice des humeurs gâtées dans nos corps : Sur quoy je ne m'arrêteray pas davantage aprés la reſolution que j'ay priſe de ne parler icy que de l'incertitude des ſignes dans cette maladie, dont la difficulté dépend de ſa nature qui eſt extrémement variable par ſes cauſes, non moins que par

la complication, & par la diverſité des ſymptomes. Ce mal eſt quelquefois accompagné de fiévre, & quelquesfois non ; tantôt ſuivi de pourriture, & tantôt il en eſt exemt; aujourd'huy eſcorté d'une foule d'horribles ſymptomes, & demain il en eſt ſi bien délivré, qu'à peine les aſſiſtans mêmes peuvent-ils s'apercercevoir de leur indiſpoſition, juſqu'à ce qu'ils rendent l'ame tout ſubitement. Et ſelon Galien la peſte n'eſt point un certain genre de maladie, puis qu'elle peut étre appliquée à toutes celles qui ſont epidemiques, & qui s'attaquent au public, dont pluſieurs en meurent, & qui ſont contagieux : Car la peſtilence eſt plutôt une des conditions du mal, que le mal même, puiſqu'il peut convenir à pluſieurs pourvû qu'il s'y rencontre de la malignité & de la contagion pernicieuſe. Cela étant, ce n'eſt pas merveille s'il s'enſuit de la varieté de la nature du mal tant de ſymptomes differens, de ſorte qu'on a bien de la peine au commencement à connoître s'ils ſont des avant-coureurs de la peſte, ou non, à cauſe qu'ils ſont communs à pluſieurs autres maladies, telles que ſont les veilles, les delires, les aſſoupiſſemens, les bleſſures, les convulſions, les tremblemens, les inquietudes, les douleurs d'eſtomac, les vomiſſemens, les flux de ventre, les maux de cœur, les bubons, les parotides, les Charbons, les ebullitions de diverſe nature. Telles marques, dis-je, ſoit qu'on les conſidere toutes enſemble, ou ſeparément, ne

peuvent nous convaincre de la presence de la peste ; car il ne se voit que trop de charbons & de bubons sans cette maladie, laquelle peut se rencontrer sans tels symptomes & sans plusieurs autres, selon la differente nature de la fiévre qui est jointe avec la peste. Il y a une histoire bien remarquable sur ce sujet qui arriva chez les Venitiens, dont on composa plusieurs livres, mais entr'autres le celebre Mercurial. Ce fut donc en 1575. qu'une peste tres-furieuse fit de grands ravages dans Venise & dans Padoüe, cependant on fût en doute pendant dix-huit mois, si c'étoit veritablement la peste, ou non ; les uns l'asseurant, & les autres le niant. Les raisons de part & d'autre étoient fort probables ; mais on reconnut enfin par l'experience que c'étoit une peste. Les charbons non plus que les bubons ne sont pas toûjours inseparables de la peste, ny même les pustules & les tâches : car bien souvent les malades meurent avant qu'elles paroissent, la nature n'aïant pas assez de force pour les pousser en dehors. Et l'on voit plus d'une fois que ce n'est qu'aprés la mort que ces tâches se montrent. Et quand même elles se manifestent tandis que l'homme est encor envie, ce n'est pas un signe pour cela de la peste, mais seulement d'une maladie maligne. Si bien que dans ce rencontre la Medecine est tout-à-fait conjecturale.

CHAPITRE XXXIV.

Que les Cometes ne sont point un signe de peste.

C'Est une opinion reçûë presque de tout le monde, que le Comete est une constellation digne d'admiration, & tout à fait extraordinaire, qui presage de grands maux & de grandes mortalitez aux hommes. Les Politiques n'attendent de là que des guerres & des seditions : Les Theologiens, que des grands changemens dans la Religion & des nouvelles heresies. Les Matelots, que des vents & que des tempêtes : Les Laboureurs, que de la sterilité, & la famine : Et les Medecins qu'une furieuse peste.

Non impunè vident populi, sed crine minacinuntiat aut ratibus ventos, aut urbibus hostes.

Lors qu'il paroit un Comete
Chacun chez soy fait le Prophete,
Le Pilote craint l'ouragan,
Et le Bourgeois le patapan.

Les Cometes ne peuvent donner aucun signe certain de tous ces évenemens là, parce que leurs causes ne se trouvent en nulle part, ou si ce sont des signes, ils sont produits par miracle, dont Dieu veut se servir ; étant donc extraordinaires, ils nous indiquent qu'il faut en attendre quelque chose

de ſurprenant, mais rien du tout d'aſſuré, n'y aïant que l'evenement qui nous puiſſe faire connoître ce que c'eſt. Et l'on ne voit que trop ſouvent des guerres, des Princes mourir, des Hereſiarques s'élever, des tempêtes ſur mer, des vents renverſer des maiſons, des ſterilitez & des peſtes horribles qui ravagent les Provinces entieres, ſans qu'il ait paru dans le Ciel aucun Comete avant l'arrivée de tous ces malheurs. Scaliger remarque fort judicieuſement qu'il a paru pluſieurs Cometes qui pourtant n'ont été ſuivis d'aucune mortalité extraordinaire, auſſi ne ſont-ils pas des ſignes naturels, ny par conſequent capables de nous ſignifier plutôt la peſte que les guerres, non plus que ſurnaturels : car (excepté l'Arc-en-Ciel,) Dieu ne nous a revelé quoy que ce ſoit de ces ſignes pretendus.

Il n'eſt pas bien difficile de prouver, que les Cometes ne ſont ny les cauſes, ny les ſignes de la peſte.

La premiere raiſon ſe tire de leur formation. Les mixtes finiſſent en deux manieres, ou par la pourriture, ou par la combuſtion : celle-là provient d'humidité, & celle-cy de la ſechereſſe ; d'où il arrive que les mixtes qui ſe pourriſſent ne ſauroient étre brûlez, avant que d'étre bien deſſechés, & ils reſiſteront auſſi long-tems au feu, qu'il y a de l'humidité en eux. Selon l'opinion commune, la fiévre peſtilentielle procede de la pourriture, ſoit de l'air même, ou des choſes qui s'y trouvent mélées, & le

Comete au contraire est produit des exhalaisons embrasées : or la pourriture & la combustion étant diametralement opposées, il faudra aussi que le Comete & la peste soient en soy contraires, & par consequent l'une ne pourra étre la cause de l'autre.

c.7. lib.1. meteor.

Secondement. Selon Aristote, les effets des Cometes sont de deux sortes, à savoir, la production des secheresses & des vents ; celles-là sont contraires à la pourriture, & par consequent à la fiévre pestilentiele, au dire d'Hippocrate, les saisons seches sont plus saines que les humides, & moins pernicieuses & moins mortelles. Or c'est durant les Cometes qu'il arrive des grandes secheresses ; elles sont donc tres-salutaires, & point du tout pestilentieles, qui sont tres-pernicieuses. Les vents par leur soufle empéchent aussi la peste, en rendant l'air par leur agitation beaucoup plus pur, en dissipant les semances de la contagion. Le tems pestilentiel est ainsi décrit par Hippocrate. L'année est australe, pluvieuse, durant laquelle il ne soufle aucun vent. Il est de deux sortes de constitution Australe ; dans l'une regnent les vents de midy, & on ressent dans l'autre une chaleur étoufante, sans qu'aucun soufle rafraichisse l'air, si ce n'est fort rarement.

Senten. 15. l.3.

3. Epid.

1. de Theriaca ad Pisonem.

Troisiémement. Tout le monde sait l'action d'Hippocrate, loüée si fort par Galien, qui pour éteindre la peste qui couroit déja de l'Ethiopie vers la Grece, ne fit qu'allumer une tres-grande quantité de feux. Or

si le feu tout seul a bien pû dissiper les semences de la peste confusément mélée dans l'air, avec combien plus de facilité le Comete tout embrasé pourroit produire le méme effet, entant qu'il desseche puissamment, comme nous venons de dire.

Il y a neanmoins certains Auteurs qui s'éforcent de faire connoître de la maniere que le Comete peut étre un assuré prognostic de la peste, & comment il a peut causer.

Gentilis dit, qu'il faut entendre que ces feux outre leur apparition, sont joints à une grande quantité d'exhalaisons; outre qu'il y peut avoir dans l'air une grande abondance de vapeurs, qui ne pouvant étre dissipées ont coûtume d'échaufer, & c'est d'où viennent les exhalaisons qui forment les Cometes, tandis que les autres vapeurs restent dans l'air, qui deviennent la matiere de la peste. Mais il n'y a aucune necessité que ces choses soient de la sorte: car s'il peut y avoir dans l'air une grande abondance de vapeurs durant l'apparition des Comete, il se peut faire aussi qu'il n'y en aura aucune, outre que les Cometes apportent avec soy des secheresses capables de dissiper les vapeurs répanduës dans le même air.

Selon d'autres, les Cometes causent des sterilitez & amenent la famine, d'où se fait ensuite la peste. Donc cet Astre errant ne presage proprement aucune maladie pestiferée, mais la famine seulement. De plus, on

a vû quantité de Cometes qui ont été suivis d'une tres-belle recolte, témoin celuicy qui vient de paroître si long-tems dans toute l'Europe pour sa prodigieuse grandeur & longueur, puisqu'on n'a jamais vû tant de grains, ny si grande abondance de fruits, ny même si peu de maladies en France.

Il en est d'autres qui ont pris un autre détour, qui est que durant que leur embrasement se ralentit, & qu'ils s'éteignent, il se répand une vapeur corrompuë & maligne dans l'air, comme nous le voyons à peu prés dans l'extinction de la flame d'une lampe, d'une chandelle, ou des charbons, dont les vapeurs & la fumée sont si insupportables, si nuisibles, & bien souvent mortelles. Ajoûtant que dans la formation du Comete l'air se trouve confondu avec une grande abondance d'exhalaisons infectées d'une qualité veneneuse, qui contenant en soy une matiere minerale & nitreuse, ne retiennent pas peu d'acrimonie & de malignité. Et comme elles sortent des cavernes & des lieux soûterrains, elles infectent d'abord l'air & ensuite le cœur, par la pourriture qu'elles ont contractées dans ces mêmes antres.

Mais je puis nier toutes ces raisons avec autant de facilité que ces Messieurs les avancent. Car, de grace, d'où savent-ils que ces exhalaisons & ces halaines sont metalliques, acres, nitreuses, malignes, & veneneuses; puisqu'il est seur qu'il y a eu plusieurs Cometes sans nulle peste, & quan-

tité de pestes sans qu'aucun Comete les ait precedées. Donc puisque l'experience nous fait voir que l'un & l'autre arrive tres-souvent, on peut conclurre de là, que pour faire un bon prognostic on n'a que faire de recourir à ces sortes de Constellations. Nous savons de plus, que plusieurs ont été vûs dans le Ciel au dessus de la Lune qui n'étoient point composez de la matiere sublunaire, n'étant pas suffisante pour les engendrer ny former, la signification desquelles (si tant est qu'il y en ait quelqu'une) ne peut étre naturelle.

CHAPITRE XXXV.

Des maladies qui naissent de la débauche & de la crudité appelées des Anglois Surfert.

CEs sortes de maux ne sont que trop communs, & quoy qu'il y ait des gens qui les content presque pour rien, ils ne laissent pas d'étre souvent facheux & pleins de peril, dont la guerison est ensuite tres-difficile. Et je m'étonne que les Auteurs en aïent parlé si legerement : car c'est de là que se forment & que naissent les fiévres, les douleurs de tête, les morts subites, & autres diverses maladies, comme les obstructions, les intemperies, les debilitez du cer-

veau & des nerfs, les paralyſies & les convulſions, ſelon la nature & le divers temperament des beuveurs, & ſuivant que la débauche eſt exceſſive, ou mediocre. L'excez, ſoit du vin, ſoit de la double biere, ſoit de l'Hydromel ou du Medon, tel qu'on en boit dans la Ruſſie, ou dans la Moſcovie, engendre quantité de vapeurs chaudes & acres qui piquotent le cerveau avec ſes meninges, ou petites membranes, & quelquefois auſſi elle pouſſe en haut une grande abondance d'humeurs chaudes, principalement quand la tête eſt naturellement chaude : car ces ſortes de boiſſons étant chaudes par leur temperature, & d'une ſubſtance ſubtile elles montent aiſément en haut, & ne manquent pas de penetrer par tout, en s'imbibant même juſques dans la ſubſtance des nerfs. Et c'eſt de là, que le corps ſe trouve diverſement incommodé par ces vapeurs & par ces cruditez ; mais principalement les parties nerveuſes s'en trouvent les premieres affoiblies. Galien appelle cette indiſpoſition *Crapule*, du nom general, à ſavoir, toute incommodité qui ſurvient à la tête pour avoir trop bû, ou du vin, ou de la biere trop violente, comme en Angleterre, & dans les païs Septentrionaux, du Medon ou de l'Hydromel dans la Ruſſie, dans la Moſcovie & dans la Dalmatie. Quelques-uns mettent pourtant une grande difference entre la Crapule & l'yvreſſe, en ce que celle-cy provient de la vapeur chaude & ſubtile du vin, ou autre ſemblable boiſſon, tandis

Com. ad Aphor. 5. l. 5.

Crapula eſt omnis capitis noxa ex vino facta.

ἀπὸ τοῦ κάρηνον πάλλεσθαι, quod eſt caput concuti.

que cette liqueur eſt encor dans l'eſtomac & dans le corps, & que la Crapule eſt la crudité engendrée de l'yvreſſe du jour precedent, qui oblige l'yvrogne à vomir & décharger ſon eſtomac, outre les autres ſymptomes facheux dont il eſt fatigué. Il y a auſſi d'autres choſes qui enyvrent, comme la graine du coco du Levant, le ciclame, ou pain de pourceau, ſelon Cardan, & l'yvraye, non moins que les narcotiques, comme la mandragore, l'opium, le juſquiame, &c. qui n'étant pas dans l'uſage ordinaire, on ne doit proprement appeler yvreſſe que celle qui eſt cauſée par le vin & par les autres boiſſons qui ſont en uſage; Le vin qui enyvre le moins eſt le ſubtil, *l'oligophoron* des Grecs, celui qui eſt groſſier & aſtringent, le doux & le mouſt, à cauſe qu'ils rempliſſent & raſſaſient facilement, & par conſequent on en boit moins, parce qu'étant épais ils ont de la peine à penetrer, & entant que doux, ſont attirez du foye avec avidité, ce qui eſt cauſe de ſon peu de ſejour dans l'eſtomac, & par conſequent ils enyvrent moins. Mais cela vient plutôt de la moindre quantité des eſprits qu'ils contiennent; car ſi on vient à les diſtiller on n'en pourra tirer que fort peu d'eſprit de vin, ſur tout, ſi c'eſt du nouveau & du moût. Il s'en trouve qui s'enyvrent auſſitôt, ſoit à cauſe de leur tête trop foible pour pouvoir cuire & digerer les vapeurs narcotiques du vin, ou parce qu'elle eſt chaude & humide : car en cette qualité elle s'en

Petit, & qui ne porte pas l'eau.

remplit avec facilité ; ceux aussi donc l'estomac est chaud, qui s'en trouvent de même plus promtement gueris, à cause de la facile dissipation de ces mémes vapeurs.

L'yvrognerie est suivie d'autres symptomes bien differens, dont les plus facheux sont, selon Avicene, l'intemperie du foye, en dissipant la chaleur. La debilité du cerveau & des nerfs. La convulsion, ou retirement des nerfs. La paralysie, & la mort subite, outre mille autres maladies qui suivent ces excés. Le vin pris par excés remplit la tête de vapeurs, & il trouble en même tems l'esprit ; il s'aigrit dans l'estomac à cause de la crudité ; d'où vient que les nerfs en étant piquotez la paralysie s'en ensuit. Et en poussant les humeurs cruës dans les membres, il engendre la goute, & jette dans de grands assoupissemens par sa vertu narcotique, ainsi que fait l'esprit de vin, dont le sommeil est quelquefois perpetuel. Les accidens sont divers, selon la varieté des corps, en ce que le vin s'accorde au temperament d'un chacun, dont les uns en sont plus plaisans & plus facetieux, les autres plus assoupis, d'autres quereleux & plus furieux.

Dont la cause, ainsi que je viens de dire, se doit rapporter à la varieté des temperamens & des humeurs qui dominent dans les corps : Car les sanguins ne font que railler, que rire, & que badiner, aprés avoir bien bû : Les bilieux & qui panchent vers l'atrabile, en devienent furieux comme des lions, n'aimant que les querelles les bate-

ries : Les phlegmatiques en demeurent tous hebetez, & fort pareſſeux, n'aimant qu'à dormir : Les melancoliques en paroiſſent d'abord triſtes, & puis un peu plus gais, dés que l'humeur eſt devenuë un peu plus échauffée, mais ils paroiſſent à la fin triſtes, chagrins & tous abatus. Et ſi les vaiſſeaux ſpermatiques ſe trouvent alors remplis de ſemence, ils ne ceſſent de parler d'amourettes, mais ils en deviennent comme impuiſſans, ſans vigueur & ſans force. Il n'y a point d'homme plus propre au jeu d'amour que celuy qui eſt ſobre, & qui fait grande chere, il l'emporte toûjours ſur celuy qui ſe remplit de vin. Le vin & les autres boiſſons, excitent les veilles en ceux dont le ventricule eſt froid & le cerveau chaud, dans leſquels le vin s'aigrit, d'où s'élevent des vapeurs acides qui piquotant les membranes & le cerveau empêchent de dormir ; de même que ceux qui ont l'eſtomac chaud & ſec, à cauſe qu'ils ſouffrent de grandes douleurs de tête, par le piquotement des vapeurs mordicantes. Le même vin cauſe l'aſſoupiſſement en ceux qui ont le ventricule chaud & humide, à cauſe des douces vapeurs montées au cerveau qui cauſent le ſommeil, peut-être pourroit-on aporter d'autres cauſes probables. Les objets leur ſemblent auſſi étre doubles, à cauſe du mouvement indeterminé & dereglé des vapeurs, tant parce que les muſcles devenus trop humectez ne peuvent plus tenir fermées les yeux, mais les laiſſent tous égarez, & ils

voïeht moins clair les objets qui sont loin, à cause que les esprits sont devenus tenebreux ; tout de même que ces personnes ne font plus que bégaïer par la trop grande humidité des nerfs qui soûtiennent leur langue, & c'est aussi ce qui fait le begaïement des enfans dont la langue est mole ; Et ils sont moins timides, plus hardis, & plus imprudens, parce qu'ils se jettent aveuglément sur les objets qu'ils rencontrent, sans les considerer aucunement, comme ils devroient, à cause que leurs esprits sont devenus plus petillans : mais leur yvresse n'est pas plutôt acruë, qu'ils oublient toutes choses, & se laissent tomber ensuite de la debilité de leurs muscles qui ne peuvent plus soûtenir leurs corps, & que le cerveau commence à défaillir par l'abondance des humeurs dont il est opprimé. Aristote a
5.Proble. discouru beaucoup sur ce sujet. Et selon
5.Aph.5. Hippocrate, *Si un homme, pris de vin, vient à perdre la parole, il meurt dans les convulsions, à moins que la fiévre ne luy survienne, ou qu'il ne recouvre la parole dans la même heure qu'il a coûtume de se voir delivré de son yvresse.* Ce qui nous marque une grande obstruction, qui à moins qu'elle ne cesse, ou à l'arrivée de la fiévre, ou dans trois ou quatre jours, tout au plus, dans lequel espace toute yvresse cesse ordinairement, les convulsions s'en ensuivent par la repletion des nerfs, & la mort même, laquelle les surprend quelquefois, quand on y pense le moins, sans qu'aucune convulsion precede.

Les cruditez qui naissent des viandes, ne sont pas moins dangereuses que celles qui sont causées du vin, dont le corps se trouve incommodé ou par leur abondance, ou par leur chaleur, ou enfin par leur corruption. Par leur chaleur, dis-je, comme les oignons, les épiceries, le vin violent, &c. Elles se font aussi quelquefois de la pourriture des alimens, de laquelle s'élevant des vapeurs échauffées, enflamment les esprits en se mêlant avec eux, & le reste du corps ensuite. Les Medecins appelent une telle crudité, brûlée & puante, & les Interpretes des Auteurs Arabes, *une repletion nauseative.* Il y en a une autre acide que les choses froides, ou les alimens aigres & verds ont engendrée : Elle se fait donc de la repletion des viandes, qui à faute d'étre auparavant bien changées, bien mélangées, & bien cuites, se corrompent, sur tout quand elles sont acres ou faciles à se gâter, ou même déja corrompües, & qu'elle se trouve dans l'estomac, dans les intestins, & dans les premieres voïes du corps, ou répanduë par tout le corps. Si elle se rencontre dans la premiere region, elle fait élargir le ventricule, & les hypocondres, d'où naissent les tumeurs, les enfleures, les bruits des intestins, les seles frequentes & venteuses, les tranchées, les piquotemens, les rots, les nausées & les douleurs de tête : Et si elle reste long-tems dans l'estomac, & qu'elle passe de là jusqu'au foye, & dans les veines, elle y cause la fiévre putride, en-

ſuite de la corruption qu'elle a communiquée aux humeurs, accompagnée d'une laſſitude ſpontanée, qui s'augmente plus le lendemain que le jour precedant, ſuivie des urines crües & troubles, legerement teintes, avec un certain tremblement, avec un ſommeil peſant & fâcheux. Alors, dis-je, le teint du viſage ſe change en une couleur pâle, plombée & livide ; Et par ces ſignes j'ay découvert pluſieurs fois les fautes de mes malades, à qui ceux qui les ſervent donnent occaſion à tous ces accidens, lors qu'ils les accablent de viandes & de boiſſons à contre-tems, ſans épargner même les enfans nouveaux-nés, dans l'opinion qu'ils ont que rien ne peut étre corroboratif, ny beaucoup nourriſſant, s'il n'eſt pris tres-ſouvent, & tout cela à la honte & à la confuſion des Medecins, non moins qu'au grand prejudice des malades. Ce qu'aïant fort ſouvent reconnu moy-même, je n'ay jamais pû gagner ſur l'eſprit de ceux qui ſervent les malades, qu'ils quittaſſent une ſi pernicieuſe coûtume. Une crudité de cette nature apporte à la fin une tres-dangereuſe fiévre putride.

De la pareſſe du ventre & de l'impureté des vaiſſeaux, nait la confuſion de toutes choſes en nous, dit Hippocrate, duquel il y a encore une ſentence fort remarquable dans le Livre des Vents. *Les ventoſitez arrivent lorſque quelqu'un prend plus de nourriture qu'il n'en peut ſuporter dans ſon eſtomac, & qu'il ne fait aucun exercice, & qui d'un autre côté ſe*

nourrit de plusieurs & divers alimens. Car les choses dissemblables excitent des troubles : celles-cy se cuisant plutôt, & celles-là plus tard, sur tout quand avec l'abondance des alimens, les ventositez s'insinuent dedans en grande quantité, comme il se voit par les raports, desquels il s'éleve des vens aussi-tôt que les vesicules sont crevées. Le corps donc se trouvant fort plein, soit par les alimens, soit par les vapeurs venteúses qui en proviennent en suite du resserrement du ventre, & les alimens étant retenus dans le ventre, les vents courent par tout, & donnent du rafroidissement aux parties remplies de sang, d'où s'ensuit le tremblement par tout le corps, qui s'augmente d'autant plus, que les vents sont en plus grande abondance, & qu'il y a plus de froideur. Il reste donc de persuader tout le monde, que les excez du boire & du manger étant si pleins de peril, & bien souvent si difficiles à guerir, on doit vivre plus sobrement. Je ne parle pas de cette temperance si reglée qui ne souffre pas le moindre petit excez : car, comme nous avons dit, & nous dirons encore en son lieu, *Une personne qui se porte bien, ne doit point s'assujettir aux Loix severes de la Medecine.*

CHAPITRE XXXVI.

Que tous ceux qui sont attaquez d'un profond sommeil, ou contre-nature, ne sont pas lethargiques.

COmme cette Erreur n'est pas des plus considerables, aussi n'est-elle pas difficile à expliquer : car sous le nom de Lethargie le vulgaire comprend toutes les indispositions qui jettent dans l'assoupissement. Les Medecins au contraire ont coûtume de les distinguer : car il y a quantité de dispositions soporeuses, qui detiennent les hommes dans un sommeil plus profond qu'à l'ordinaire. Et ce n'est pas grande merveille que le vulgaire s'y trompe, puisque les anciens Auteurs Latins sous le nom de *Veterne*, y comprenoient toute sorte d'assoupissement. Il n'est pas même jusqu'au Poëte Horace, qui soûs le nom de Lethargie n'ait entendu indifferemment toute indisposition de cette nature. Or afin que le peuple en comprenne bien les differences, il doit savoir qu'il est de deux sortes de profond sommeil, le sommeil naturel & contre-nature. Celuy-là devient plus profond qu'à l'ordinaire ensuite des grandes fatigues, où aprés des longues veilles causées par les fiévres ; sa longueur n'est que fort avantageuse aux

febricitans & à ceux qui ſont encor en bas âge ; mais celuy-cy eſt produit par des cauſes contre-nature. On a de la peine à en delivrer ceux qui en ſont atteints, parce que bien ſouvent il reſiſte à la vertu des remedes, en nuiſant plus qu'il ne profite au corps, comme la Lethargie, le *Coma*, le *Cataphora*, le *Caros*, l'Apoplexie ; & ſemblables qui retiennent les hommes dans un ſommeil plus long & plus fâcheux. Or la Lethargie eſt bien un aſſoupiſſement, mais il eſt avec la fiévre, ou délire, & avec un oubli de toutes choſes ; au lieu que les autres indiſpoſitions aſſoupiſſantes, ſont pour l'ordinaire exemtes de fiévre & de délire ; ainſi le nom de *Cathaphore*, eſt quelquefois commun à toutes les affections qui jettent dans l'aſſoupiſſement ; ſi bien qu'il comprend auſſi la Lethargie. C'eſt ce qui a porté Paul Eginete, & Aëce celebres Medecins, de définir la Lethargie par la Cataphore, & ailleurs chez Hippocrate & chez les autres Auteurs, elle ſe prend pour le *Coma*, qui n'eſt autre qu'un penchant, & qu'une envie de dormir, ſoit que les malades dorment ou non, & ce deſir de dormir eſt quelquefois ſans effet, & s'appele *Coma ſans ſommeil* ; d'autrefois leur ſommeil eſt profond & ſuivi dautres maladies, comme de la phreneſie, des fiévres pituiteuſes & ſanguines. On attribuë auſſi ce nom à ceux dont le cerveau eſt froid & humide, quoique bien ſains d'ailleurs, & ceux qui ſont dans l'yvreſſe, de qui le cerveau eſt travaillé &

accablé par quantité de vapeurs ; ou bien cela arrive par les vapeurs du ſang qui boüillonne , leſquelles offenſent par leur preſence le cerveau. *Caros* ſignifie un ſommeil tres-profond de quelque maniere qu'il arrive ; mais c'eſt proprement un ſommeil tres-preſſant , dans lequel le malade demeure privé de ſentiment & de mouvement, n'aïant que la ſeule reſpiration libre , & le plus ſouvent ſans fiévre , où l'imagination , la raiſon , & la memoire ſont entierement perdües. Leur aſſoupiſſement eſt d'une telle force , qu'on ne peut éveiller le malade ny par les ligatures les plus ſerrées , ny en les pinçant , ny pour arracher leurs cheveux & leurs poils , ny à force de crier , ny par le ſon & le bruit des trompettes & des tambours : en quoy il differe de la Lethargie, parce que les Lethargiques s'éveillent quand on les pince , & qu'ils répondent quand on les interroge , encor qu'ils retombent auſſi-tôt à leur premier aſſoûpiſſement, même avec la fiévre qui ne ſe rencontre pas dans le *Caros* , bien que celuy-cy puiſſe être par accident avec la fiévre , mais cela ne luy eſt point naturel ; au lieu que la fiévre eſt la compagne inſeparable de la Lethargie , étant l'un de ſes ſignes pathognomiques. Toutes ces ſortes de maux ſont mauvais & dangereux , & qu'il faut bien diſtinguer : car pouvant ſe faire par pluſieurs & diverſes cauſes , ils ont auſſi differens prognoſtics , divers evenemens ; & la Lethargie peut degenerer en convulſion, &

même peut-être en apoplexie, qui étant forte, ne manque pas de donner la mort, & si elle est mediocre, on la voit presque toûjours suivie de la paralysie.

CHAPITRE XXXVII.

Quelle sorte d'Epilepsie est guerissable.

ENtre quantité de maladies que les Charlatans & les Saltimbanques entreprennent de guerir, l'Epilepsie en est une ; mais en promettant beaucoup, ils ne tiennent que fort peu, parce qu'ils ignorent de quelle sorte d'Epilepsie on peut esperer la guerison, & de laquelle il n'y a point d'esperance à attendre. On appele ce mal *Sacré*, à cause de sa grandeur, comme on dit la mer sacrée, l'os sacré, c'est à dire grand ; ou parce que cette maladie est horrible & à craindre, à peu prés comme dit le Poëte, *Auri sacra fames.* O ! faim insatiable de l'or : ou bien de ce qu'il est dit divin, pour avoir été envoïé de Dieu, ou du Demon, comme le Lunatique de l'Evangile qui étoit tourmenté du Demon.

Hippocrate & Galien désapprouvent ces sortes d'épitetes, puisque ce mal n'a rien en soy de plus grand, ny de plus extraordinaire que les autres, étant de même nature

qu'eux ; & il n'a été ainsi appelé par les Charlatans, qu'afin de se mettre à couvert de leur ignorance, quand ils ne le pouvoient guerir. Il ne faut pas neanmoins nier qu'on ne le puisse appeler *Sacré* & divin, soit parce que les Demons en peuvent étre les Auteurs, ou bien les hommes méchans.

Quelques-uns croïent que la Lune en est l'auteur, ainsi que l'écrit Aretée, ou parce qu'il y a quelque chose de caché qui agit par je ne say quelle proprieté de toute la substance, ou bien une petite vapeur maligne & veneneuse, qui excite par sa sympathie l'Epilepsie. Et comment, je vous prie, pourroit-elle causer de si horribles symptomes si elle n'agissoit par la qualité de toute la substance. Et bien qu'il y ait une tres-grande vertu dans le moindre de quantité, ils n'agissent pourtant par aucune vertu ny par aucune force manifeste, mais occulte, ainsi que fait le venin d'un chien enragé, d'un scorpion, & la morsure des phalanges, qui sont certaines araignées dont la piqueure est mortelle ; & telle est la vertu de cette petite exhalaison interne qui montant tantôt des extremitez, tantôt des visceres au cerveau ; elle jette les malades dans des convulsions épileptiques. L'Epilepsie est donc une convulsion, ou un certain mouvement convulsif (ce qui ne doit pas étre attribué à toute sorte de mouvement) mais qui est accompagné d'une privation d'esprit & de tous les sens ; que si cette privation n'est pas entiere, elle est

du moins tres-considerable, & qui retourne dans un certain tems ; c'est pourquoy les diverses agitations des membres qui arrivent dans certaines maladies, ne doivent pas passer pour Epilepsie.

Mais pour que le vulgaire connoisse bien les erreurs ausquelles il est sujet, je luy donne avis que cette maladie s'engendre ou par idiopathie, ou par sympathie, sur tout de l'estomac, ou de la matrice, ou bien de quelque partie determinée du corps, comme des cuisses, des doits des pieds ou des mains, d'où cette vapeur inperceptible s'éleve jusqu'au cerveau qui en est irrité. C'est une sorte de maladie variable & tout-à-fait surprenante, pleine de terreur dans ces accez, dont un seul suffit quelquefois pour tuër le malade. Et quoy que le malade se precautionne tant qu'il peut, afin de soûtenir tous les assauts de ce mal, il ne laisse pas de passer sa vie avec langueur parmi les puanteurs, les ignominies & les souffrances dont on ne revient guere : elle s'attaque aux enfans, aux jeunes gens qui s'en trouvent quelquefois delivrez dés qu'ils sont plus avancez en âge ; mais quand une fois il est inveteré, il n'y a ny Medecin, ny changement d'âge capable de le guerir ; car il dure autant que le malade vit.

Ce mal, dis-je, trouble si fort la rai-

ſon, que les malades en deviennent à la fin entieremeut hebetez, ſelon la remarque d'Aretée. Il eſt de longue durée, & dont les accez ſont tres-violens, ſur tout aux enfans, à cauſe de la foibleſſe de leurs nerfs, ainſi que toute ſorte de convulſion. Il n'en eſt aucune eſpece dont la cure ne ſoit difficile, quoiqu'elle puiſſe ceſſer aux plus jeunes dans le tems qu'ils commencent à faire les actions maritales aprés avoir eſſuïé la violence des paroxiſmes, & aux filles quand leurs mois commencent à paroître, s'il n'y a d'ailleur quelque empêchement par leur faute. Elle peut finir à l'âge de vingt-cinq ans, ſelon Hippocrate par le changement de l'âge, du lieu, du tems & du regime: L'experience neanmoins nous fait voir que l'âge bien ſouvent n'y ſert de rien, car ſi c'eſt de la pituite que provient ce mal, il peut étre gueri au tems que le corps devient ſec; ce ne peut étre auſſi que l'idiopatique, puiſque l'Epilepſie ſympathique ne reçoit point de gueriſon par le changement de l'âge, & elle n'eſt pas incurable aprés la vingt-cinquiéme année. Elle ſurvient aux enfans, ou de leur naiſſance par leur mauvaiſe temperature qui peut ſe corriger avec le tems, & par le changement de l'âge. Ce qui a fait penſer à quelques Medecins qu'on ne doit appliquer aucuns remedes aux enfans epileptiques hors de l'accez,

à cause qu'il se guerit de soy-même, à mesure qu'ils avancent dans l'âge, ou bien ils demeurent incurables. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui deviennent epileptiques avant la puberté, reçoivent du changement, mais quand c'est aprés vingt-cinq ans, ils meurent d'ordinaire avec leur mal.* Ce qui a porté Paul Eginete fameux Medecin à deffendre qu'on n'entreprenne de guerir les enfans, se contentant d'un bon regime de vivre, jusqu'à-ce qu'ils soient plus âgez. Mais c'est une erreur de ce fier toûjours à un tel changement ; c'est pourquoy il est bon de se servir des remedes, non seulement dans le paroxisme, mais encor dans l'intervale de deux accez, afin de corriger les intemperies. Que si elle ne cesse tout le plus tard à la vingt-cinquiéme année, elle est incurable : Mais si les fautes commises dans le regime en sont la seule cause, on peut la voir entierement guerie par le secours d'un bon genre de vivre. Et quand c'est par idiopathie, il n'y a nulle esperance aprés la vingt-cinquiéme année. Le celebre Gordon avouë ingenuëment, que de tous les epileptiques qu'il a traittez, il n'en a vû aucun de gueri hormis les enfans, & ceux dont la cause de leur mal provenoit des mauvais alimens, & ausquels il ne duroit pas bien du tems.

7. Aph. lib. 5.

C'est agir sans raison, que d'ajoûter foy à ceux qui promettent de guerir tou-

te ſorte d'Epilepſie, n'y aïant que celle qui ſe fait par ſympathie qui ſoit curable, pourveu qu'elle ne ſoit pas de long-tems. Mais, *qui vult decipi decipiatur.*



DES



DES

ERREURS VULGAIRES

DE LA

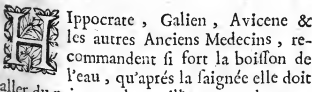
MEDECINE.

LIVRE TROISIE'ME.

Des fautes qui se font dans le regime de vivre, tant des sains que des malades.

CHAPITRE I.

De la bonté des Eaux.



HIppocrate, Galien, Avicene & les autres Anciens Medecins, recommandent si fort la boisson de l'eau, qu'aprés la saignée elle doit aller du pair avec les meilleurs remedes pour la guerison des fiévres chaudes, & dont plusieurs Nations se servent pour leur bre-

vage ordinaire. Cela n'empêche pas que beaucoup de perſonnes ne l'abhorrent preſque autant que du poiſon, tels que ſont la plûpart des Anglois, des Bretons, des Alemans, des Suedois & des Moſcovites, alleguans pour leur raiſon ſa crudité & ſon épaiſſeur, à cauſe du froid plus violent, en ces Royaumes-là qu'en France, qu'en Eſpagne & que dans les autres Païs Meridionaux, où les Eaux ſont ſalutaires. Et certes chacun doit étre curieux & ſoigneux de la bonté des Eaux, dont la meilleure ſe peut connoître par l'odeur, par la chaleur, par le goût, par la liberté des hypocondres, par la facile reception du froid & du chaud; de ſorte que celle-là de toutes eſt la meilleure qui paroit à la veuë auſſi claire & auſſi nette que l'eau de roche, ſans aucun goût ny odeur, & qui eſt outre cela tres-legere & tres-ſubtile, ſe diſtribuant facilement par les hypocondres. L'eau, dit Galien, ſert à étancher la ſoif, à temperer l'ardeur des entrailles, à délaïer les alimens dans l'eſtomac, non moins qu'à les mêler les uns avec les autres, & de là les conduire dans les parties du corps, ſans qu'elle ſoit pour cela propre pour les nourrir, à faute de ne pouvoir ny ſe cuire, ny s'épaiſſir, ny humecter les parties ſolides. Et quand Hippocrate dit que l'eau nourrit toutes choſes par toutes choſes, ce n'eſt pas qu'elle repare la ſubſtance, mais ſeulement en ſervant de vehicule aux alimens. Elle n'a non plus aucune ſubſtance par laquelle elle

C. 5. l. 4. de uſu partium, & Comment. ad Aph. 3. lib. 4.

1. de diæta.

elle puiſſe nourrir ; mais c'eſt à cauſe qu'en humectant les parties, elle empéche la diſſipation de la ſubſtance, & que le corps ne ſe deſſeche avant le tems ; & ſi elle appaiſe la faim, ce n'eſt nullement par la nourriture qu'elle apporte, mais bien en emouſſant par ſa quantité ſuperfluë le ſentiment de la faim, qu'on reſſent dans l'eſtomac ; non qu'elle repare, dis-je, l'écoulement de la ſubſtance humide, mais elle ne fait que l'empécher, en arroſant, & aydant aux alimens pour ſe changer en nôtre ſubſtance. Dioſcoride dit, qu'elle eſt douce, non qu'elle le ſoit en effet, mais de ce qu'elle n'a en ſoy aucune ſaveur, quoy que neanmoins les beuveurs d'eau y en trouvent ; & c'eſt ce que j'ay éprouvé moy-même durant quatorze ou quinze ans que je n'ay bû autre boiſſon.

Mais comme on peut trouver dans les païs les plus froids de l'eau qui ait les bonnes qualitez dont nous venons de parler ; ceux-là ſe trompent fort qui blâment generalement toutes les eaux de leur patrie. Leur erreur vient de ce qu'ils eſtiment l'eau bonne ou méchante par raport au froid du Païs qui la rend tres-froide, & par conſequent cruë & peu capable de ſe cuire, appellée par Hipocrate *ἀτέραμνον*, c'eſt à dire, indomtable. Ce qui n'eſt pas pourtant vray-ſemblable : Car ce n'eſt nullement du Soleil que l'eau emprunte ſa bonté ou ſa crudité ; veu qu'il ne ſauroit luy communiquer ſa chaleur juſques dans les entrailles de la terre, puis qu'à peine peut-il nous échaufer nous-mê-

mes dans nos maiſons ; Et les appartemens ſoûterrains & les ſales baſſes nous convainquient de cette verité, veu que ces lieux ſont plus froids dans le plus fort de l'été. Que ſi le Soleil n'en eſt point la cauſe, les parties du Monde le ſeront encor moins, leſquelles ne deviennent chaudes que ſelon la proximité, ou ſuivant la ſituation plus éloignée. D'autres en accuſent avec plus de raiſon la chaleur ou le froid ſoûterrain ; car ſi la chaleur de la terre eſt douce, l'eau en ſort bien cuite ; mais s'il s'y rencontre des incendies, elle en rejaillit ou chaude, ou tiede : ſi bien que de toutes les parties du Monde peut couler toute ſorte d'eau, ſur tout, ſi l'on la puiſe de la ſource même, avant qu'elle ſoit alterée par le froid de l'air. Ajoûtons-y encor la maniere de ſa tranſcolation : car celle-là eſt plus claire, non de ce qu'elle regarde le Soleil levant ou couchant, le Septentrion ou le Midy, mais qui eſt beaucoup mieux coulée, puis que c'eſt un corps ſimple de ſa nature, lequel à moins d'étre gâté par le mélange impur de quelque choſe étrangere, il ſe trouvera également bon par toute la Terre. C'eſt pourquoy celle-là ſera de toutes la meilleure qui aura été la plus épurée par la tranſcolation qui s'en ſera faite, & qui l'aura renduë dans le plus haut point d'integrité par l'éloignement de tout mélange étranger. Mais comme c'eſt par la tranſcolation que tout cela s'acheve, il ne faut pas douter qu'il n'y puiſſe avoir par tout & de bonne,

& de méchantes eaux, selon que la transcolation se fait bien ou mal. Cet ouvrage dépend entierement de la nature de la terre.

Cette erreur en fait naître une autre qui est que les Brasseurs ne font boüillir que fort peu de tems la biere simple faite avec une eau assez impure, n'étant pas possible qu'elle puisse étre corrigée par une ebulition si legere, ny perdre sa crudité ; & c'est de là que naissent les incommoditez que les Auteurs attribuent aux eaux trop cruës, pour étre trop grossieres, & de ce qu'elles apportent de la pesanteur au ventre, de ce qu'elles croupissent trop long-tems dans les entrailles, de ce qu'elles engendrent des fluctuations, de ce qu'elles se corrompent aisément, & enfin de ce qu'elles ne servent pas assez bien à la nature au sujet de la distribution des alimens, laquelle a besoin d'une boisson trés-legere & fort facile à couler. Ceux-là font encor bien pis qui ont coûtume de la boire fraichement tirée, ainsi que font plusieurs dans les regions Septentrionales d'Angleterre & des autres Païs tirant vers le Nord : car elle n'est alors ny agreable au goût, ny bonne pour la santé du corps, à cause qu'elle devient pesante dans les hypocondres par l'abondance de son sediment, capable de produire des obstructions. La meilleure sera donc la mediocre, bien cuite & fort purifiée.

CHAPITRE II.

Que l'eau qui passe par des canaux de plomb n'est pas la plus mauvaise.

PLusieurs Villes considerables n'ayant pas de bonnes eaux pour boire, sont obligées
l. 8. c. 7. d'en faire venir de fort loin par divers canaux, soit de bois, de pierre, ou du plomb. Ces eaux, dis-je, sont meilleures que celles qu'on tire tres-rarement des puits peu frequentez; mais l'une & l'autre sont inferieures à celles qu'on puise au pied d'une fontaine, à cause que la chaleur du Soleil n'y peut jamais atteindre.
7. De medic. secundum locos, sive partes. Les tuyaux de terre & de bois conservent les eaux dans leur pureté; bien est-il que les metalliques ne sont pas si bons, aussi les Anciens les ont-ils rejettez, au rapport de Vitruve. Ceux de plomb passent pour dangereux à cause de la ceruse qui y nait, qu'on dit étre nuisible aux corps, par l'exemple des plombiez qui en deviennent tout malades, ou du moins fort pâles. Galien même n'improuve-il pas l'eau qui a passé à travers des canaux de plomb, dans l'opinion qu'il a que certaines racleures ou excremens du plomb se mélans parmi l'eau, causent des dysenteries; & c'est pour la même raison qu'il ne se servoit jamais de vaisseau

d'étain pour conserver ses medicamens, sachant que les Potiers ont coûtume de le falsifier, en y mélant du plomb : Et c'est pour ce sujet aussi que nos Anciens fuyoient les tuyaux de plomb. L'experience neanmoins a fait connoître dans ce siecle tout le contraire, puisque les Alemans, les François, les Holandois & un grand nombre d'autres Nations s'en servent à present fort bien, sans la moindre incommodité : Car l'eau n'a pas assez de force pour détacher la ceruse du plomb, n'y aïant que les esprits acides & acres, capables de le faire par leur vertu, ainsi que ceux qui se trouvent dans les sucs de limon, de berberis & dans le vinaigre : je conclus de là qu'à moins que les eaux ne se trouvent imbuës des esprits vitrioliques, ou d'autres liqueurs acres & corrosives, elles ne détacheront jamais la ceruse. Or il y a une fort grande difference entre les ouvriers qui travaillent à la fusion & à la fonte du plomb, & qui humens ses vapeurs & ses fumées, qui les rendent ensuite malades, & l'eau froide qui congele plutôt le plomb, que d'en faire sortir quelque chose. En quoy certes Galien paroit avoir été trop superstitieux en l'accusant de causer la dysenterie. Que si cela est arrivé quelquefois, la cause en provenoit du vice des eaux, & point du tout des conduits de plomb. J'avoüe que les vaisseaux d'étain ne sont point propres pour y conserver les

medicamens, qui étant acres ou aigres pour la plûpart, ou bien aïant d'autres qualitez, soit naturellement, ou par la fermentation, gâtent quelquefois l'étain. Par la même raison, les vaisseaux de plomb sont moins propres pour servir aux distillations, d'autant qu'il se détache beaucoup de plomb, & par la violence du feu, & par les liqueurs differentes des herbes, qui se méle aprés dans les choses distillées; au lieu que l'eau pure & simple, telle que nous supposons étre, transportée par ces tuyaux-là, est exempte de ces qualitez suspectes: ainsi voyons-nous quantité de gens de guerre porter fort long-tems dans leurs corps des bales de plomb sans incommodité. Or encor que l'on doive à leur défaut preferer les canaux de terre à tous les autres, toutefois on peut se servir avec beaucoup d'utilité de ceux de plomb. Quant à ceux d'airain, il est dangereux de s'en servir, à cause du verd, & qui y vient naturellement, qui étant entrené par l'eau, ronge les intestins.



CHAPITRE III.

De la necessité de changer de linge aux malades.

LE menu peuple croiroit faire un grand crime que de changer souvent de linge aux malades, parce qu'à leur dire, ce seroit les rendre plus foibles. Cette erreur grossiere a été découverte & blâmée par Hollier & par Rondelet du tems qu'ils vivoient, sans neanmoins en dire les raisons. Ils ordonnent seulement de changer de linge plus souvent qu'on n'a de coûtume. Je dis donc, que nôtre chaleur naturelle, comme le principal instrument de toutes nos actions, cesse d'operer dans nous, afin de preparer une nourriture propre à nos corps, en cuisant les humeurs, & separant les bonnes des mauvaises; celles-là pour servir d'aliment aux parties, & celles-cy pour en être rejettées vers plusieurs receptacles en qualité d'excremens, dont il y en a de deux sortes, je veux dire, grossiers & subtils. Laissons ceux-là pour nous attacher à ceux-cy, qui ne sont autres que des vapeurs ou fumées qui s'élevent des matieres sur lesquelles nôtre chaleur agit, & dont la legereté les fait aller du centre à la circonference. Or le principal & plus necessaire usage de la peau

Hollerius c. de feb. ard. Rondeletius c. de feb. Synoch.

eſt de recevoir ces petites ſuperfluitez qui luy ſont envoyées de toutes parts, leſquelles paſſant à travers ſes pores, ſe diſſipent dans l'air, n'y reſtant que la portion la plus épaiſſe & plus gluante, qui s'embarraſſant dans les paſſages, ſe change en poil avec le temps : Et c'eſt delà que proviennent les ſueurs & les fuliginoſitez viſqueuſes qui noirciſſent nos chemiſes, ou qui engraiſſent nos autres habits. Ceux dont la chaleur naturelle eſt forte & piquante, abondent en ces ſortes d'excremens. Et parce que la ſechereſſe de leurs corps brûle plus que la chaleur humide, elle convertit la matiere en ſueur & en vapeur. Et quoy que la chaleur moite des enfans en faſſe reſoudre davantage, ce n'eſt neanmoins qu'une exhalaiſon douce, temperée & ſi ſubtile qu'elle s'envole auſſi vîte que les vapeurs qui s'élevent de l'eau chaude. On ſait que le bois rend un feu plus ardent que la chaleur de l'eau, & qu'il jette une fumée ſi épaiſſe, qu'elle ſe convertit en partie en une groſſe ſuïe, tandis que ſa ſubſtance ſe change en charbons, & enfin les charbons en cendres. Telles ſuperfluitez, dis-je, ont du raport aux excremens de l'âge viril; les femmes & les enfans en ont beaucoup moins, à cauſe de leur molleſſe & delicateſſe ; ce qui empéche qu'ils ne ſentent le bouquin, lors qu'ils ſont échauffez, une telle puanteur provenant des excremens qui ſe trouvent copieux en été dans les hommes, aprés leur adoleſcence. Si donc la chaleur ſeche pro-

duit un si grand amas de suïe (qui n'est autre qu'une vapeur noire, grasse & puante) les fiévres de même sont fort propres à l'augmenter. Aussi voyons-nous que les chemises & les draps des febricitans en deviennent si-tôt sales, à cause que leur mal n'est qu'un changement de la chaleur naturelle en une étrangere qui est chaude & seche. Or il est bien meilleur pour la santé que ces exhalaisons soient dehors que dedans. C'est pourquoy la sage Nature chasse aussi-tôt cette puanteur, qu'elle s'y est formée, à dessein d'en purifier davantage le sang, à quoy servent les deux mouvemens qu'elle a donnez aux arteres, l'un servant à expulser dehors les superfluitez par leur resserrement, & l'autre pour attirer un air frais au moyen de sa dilatation : car rien ne conserve tant la chaleur naturelle que l'expulsion des fuliginositez capables de l'étoufer, & que le mouvement libre du sang où elle reside. Y aïant donc necessité de vuider ces excremens pour conserver la pureté des humeurs & des espris, on doit prendre soin de tenir les pores du corps ouverts & bien nets, de peur qu'il ne s'y fasse des obstructions, à quoy servent merveilleusement bien les frictions & les bains dont se servoient tous les jours les Anciens tant Grecs que Romains, qui n'avoient pas l'usage du linge. De plus, il faut que tout ce qui envelope ou entoure nôtre corps, soit linge ou étoffe, soit bien net, de peur que les mêmes excremens & ordures qui s'y sont attachées en sortant

du corps n'y rentrent par l'ouverture des arteres qui attirent indiferemment tout ce qui se presente ; & ce n'est que par leur reserrement qu'elles ont rejetté ces immondices; & si on les laisse toûjours auprés d'elles, il n'y a point de doute qu'elles ne les succent, leur coûtume étant d'attirer l'air d'alentour bon ou mauvais, agreable ou puant, sain ou infecté. Ce qui nous fait voir la necessité qu'il y a de changer souvent de linge aprés avoir sué, de peur que l'humeur superfluë ne rentre dans le corps d'où elle a été déja chassée. Ceux-là ne sont-ils, pas bien mal-avisez qui sachant l'utilité qu'il y a que ces impuretez soient chassées & poussées dehors, les laissent cependant croupir sur la peau, d'où elles peuvent étre aisément attirées. Il est, dis-je, tout évident, que ces immondices corrompent par leur qualité puante l'air renfermé entre nos linges & nos corps. Et pour faire voir que les arteres en se dilatant attirent à soy l'air, tel qu'il s'y rencontre, & qu'elles introduisent en méme-tems confusément tout ce qu'il trouve mélé de plus subtil, on n'a qu'à se mettre tout nud en sortant des étuves, dans un lieu plein de poussiere agitée, & on ne manquera pas de sentir sur tout son corps quelque chose de piquant, comme des épingles ou des aiguilles ; tout cela provenant des petits atomes de la poudre que les arteres attirent par les pores forts ouverts en succant l'air. Il faut donc avoir grand soin que l'air qui nous environne soit bien con-

ditionné, aïant communication avec nôtre chaleur naturelle, & servant de nourriture à nos esprits. Or est-il, que l'air qui est adherant aux linges ou drapeaux sales, ne peut étre bien net ; il faut donc l'empécher de rentrer en dedans, de peur de quelque chose de pire ; & ce sera par le linge blanc & qui sente bon, dont l'odeur odoriferante se communiquant à l'air qui nous touche, rend nos esprits plus gays & plus purs, qui se plaisent aux bonnes odeurs, & qui en sont fortifiés & rétablis. Pour preuve de cette verité, on n'a pas plutôt pris du linge blanc, & d'autres habits, qu'on se ressent tout réjoüy, comme si cela renouvelloit la chaleur naturelle, & nos esprits que l'infection tenoit comme assoupis, étonnez, confus, broüillez, malades, & tous troublez, parce qu'étant en quelque maniere d'une nature divine & celeste, ils doivent avoir de la pureté & de la clarté, afin de mieux faire leur fonction, & montrer leur puissance. Je m'étonne donc de la ridicule opinion du vulgaire, qui n'ose faire changer de linge aux malades, aimant mieux les laisser croupir dans l'ordure & dans la vilainie. Mais cette façon de faire ne vient-elle pas du mal-entendu de quelque Medecin qui auroit d'avanture défendu de remuër si souvent ceux qui ont la fiévre durant leurs accez, de peur qu'ils ne se morfondissent, & que de là les bonnes gens auroient jugé que le linge blanc leur seroit dommageable ; mais, ô erreur, cruelle & pernicieuse aux pauvres malades !

puiſque rien ne contribuë ſi fort pour le recouvrement d'une ſanté parfaite que la propreté & les bonnes ſenteurs, & même rafraichiſſantes, comme celle des violetes, des roſes, & autres qu'on aime, ces choſes augmentant les forces & la chaleur naturelle. Je dis donc, que ſi faire ſe pouvoit, il ſeroit avantageux de changer autant de fois de linge & de chemiſe, que l'on les fait lever pour faire leurs lits, quoy faiſant la fiévre en ſeroit plutôt guerie, & le mal plus aisé à ſupporter. Et ſi l'on eſt ſi ſoigneux de purger les mauvaiſes humeurs par les medecines capables d'éteindre l'ardeur de la fiévre ; pourquoy ne ſera-on pas auſſi curieux de nettoyer & d'expulſer les fumées & les excremens ſubtils qui entretiennent la même chaleur étrangere. On ne doutera plus de la verité que je dis, ſi l'on conſidere qu'une perſonne qui ne ſe ſentira aucun mal, tombera quelquefois dans une violente fiévre, pour avoir couché dans des draps d'un febricitant pour peu de diſpoſition qu'il en ait. La raiſon eſt, qu'alors les arteres en attirant l'air, introduiſent dans les corps la mauvaiſe qualité des excremens pourris qui étoient attachez aux linges, laquelle imprime ſa malignité à la chaleur naturelle, laquelle ſe tourne en fiévreuſe. Et ſi cela arrive à celui qui ſe portoit bien, pourquoy ne ſeroit-il pas auſſi nuiſible à celuy-là même qui les a ſalis en entretenant du moins le même mal, en empéchant la tranſpiration qui ne fait qu'aug-

menter la chaleur de la fiévre. Toutes choses, dit Hippocrate, doivent étre propres & bien nettes auprés des malades. Galien conseille de faire tout ce qu'on peut pour que la transpiration soit libre, à faute de quoy les plus sains tombent dans des fiévres chaudes, & les malades empirent. Il est donc tems que l'on change de façon de faire en se défaisant d'une erreur si grossiere & si pernicieuse que celle-là, & qu'à l'avenir on ne laisse plus les malades, comme ensevelis dans leurs ordures, ainsi que des cochons, qui les rendent si chagrins, lesquels on doit au contraire traiter fort doucement, & les tenir encor plus netes que ceux qui se portent bien, afin qu'ils puissent supporter avec plus de patience leur mal accompagné de si fâcheux symptomes.

CHAPITRE IV.

Du Livre du R. Pere Lessius Iesuite, touchant le Regime de vivre.

LE R. Pere Lessius de la Compagnie de JESUS, homme d'une grande erudition, a composé un livre plein d'eloquence à la verité, par lequel il tache de prescrire & mesurer si au juste la maniere de vivre d'un chacun en particulier, qu'il pretend que douze onces d'aliment solide, & quatorze onces de boisson luy doivent suffire, & que

quiconque obſervera bien cette regle, ne doit refuſer aucune ſorte d'aliment, de quelle ſorte qu'il ſoit, & que ce ſera le moyen de ne tomber dans aucune maladie, ny par la plenitude, ny par la cacochymie, & qu'il peut s'aſſurer d'avoir toûjours le corps ſain & vigoureux avec l'eſprit gay. J'avoüe que tout cela eſt vray en general touchant la ſobrieté : car ſelon Hippocrate, le *grand ſecret de ſanté conſiſte dans la ſobrieté & dans l'exercice moderé.* Mais quant à la quantité pretenduë tant ſur la viande, que ſur la boiſſon de cet Auteur, je ne voy pas qu'elle s'accorde, ny qu'elle convienne aux ſentimens des Medecins. On ne ſauroit jamais bien preſcrire la même quantité d'alimens à tous les hommes, laquelle doit être plus grande ou plus petite, ſelon la diverſité des tems, des lieux, du genre des alimens, des exercices du travail & du temperament de celuy qui mange. Ce bon Pere ſemble plutôt avoir voulu accommoder ce regime de vivre aux ſeuls Religieux : on doit donner plus d'alimens en hyver qu'en été, parce qu'en hyver, dit Hippocrate, *les ventres ſon plus chauds, & les nuits plus longues.* Or comme un corps differe d'un autre corps, & une nature d'un autre, que les regions, les ſaiſons & les âges different entr'elles, & qu'il y a une ſi grande varieté parmi les alimens, il eſt impoſſible d'aſſigner une meſure certaine : Il eſt des alimens d'un tres-bon ſuc dont vne mediocre quantité ſuffit, & d'autres au contraire qui nourriſſent peu, &

6. Epidemior. ſect. 4. Aph. 20.

1. Apho. 15.

qu'il en faut par consequent donner davantage. Ce qui a fait dire fort judicieusement à Hippoctate, qu'on ne peut connoître ny la mesure, ny le poids, ny le nombre, & qu'il n'y a aucune autre certitude que la nature du corps. Galien ne s'éloigne pas de ce sentiment, quand il dit, qu'il faut donner des alimens en telle quantité, que l'estomac n'en soit point incommodé. Le même Hippocrate écrit encor ailleurs, que le regime de vivre fort leger est plus dangereux aux personnes saines, que celui qui est plus copieux & plus nourrissant. Le celebre Celse est de ce sentiment, quand il conseille de prendre des alimens plutôt deux fois le jour qu'une seule, & manger toûjours beaucoup, pourvû que l'estomac le puisse bien digerer. Le même Auteur veut qu'une personne qui se porte bien, & qui est toute à soy ne doit point s'assujetir à aucunes loix de la Medecine, & qu'il peut quelquefois se mieux regaler qu'à son ordinaire.

Lib. de veter. Medec.

2. *Apho.* 21.

1. *Aphor.* 5.

c.1.lib.1.

Le manger & le boire sont indiquez par les forces d'un chacun, comme les forces indiquent la conservation de l'individu : or un tel genre de vivre, bien loin de conserver les mêmes forces, il les diminuë & épuise la chaleur naturelle. Les Medecins établissent trois sortes de diete ; celle qui est legere, qui affoiblit les forces ; la mediocre, qui les conserve ; & celle qui est plus copieuse, qui les augmente. Or la diete legere & exacte n'est jamais pour les per-

sonnes saines, mais seulement pour les ma-
7. Aphor. 65. lades : car comme *les alimens fortifient ceux qui sont sains, de même augmentent-ils le mal à ceux qui sont déja malades. Plus vous*
2. Aphor. 10. *nourrirez*, poursuit Hippocrate, *les corps impurs, plus aussi leur apporterez-vous de dommage. Il faut toûjours conserver les forces de la nature en ceux qui se portent bien, & même les augmenter par les alimens, sans jamais les affoiblir ; or ce sont les alimens copieux qui donnent de l'accroissement aux forces, que les mediocres les maintiennent, & qu'enfin les legers les diminuent. C'est donc ceux-cy qu'il faut*
Côment. ad Aph. 4. lib. 1. *toûjours fuïr dans une santé parfaite. Quant à l'un des deux autres, soit qu'il nourrisse plus, ou qu'il corresponde mieux au rétablissement des forces, ou à leur conservation, ainsi qu'il convient selon que l'état present paroîtra l'exercer,*
ad Apho. 4. lib. 1. comme Galien l'enseigne. Combien a-on vû, direz-vous, des Saints Peres qui sont parvenus à l'âge de cent ans aprés des jûnes continuels & par une extreme abstinence tant du boire que du manger. Le docte Mercurial attribuë cela plutôt à un miracle qu'à aucune cause naturelle, & c'est ce que le R. Pere Lessius nie, enseignant que la chose, est possible naturellement. Un tel regime de vivre engendre une fort petite quantité d'esprits qui ont & moins de vivacité, & moins d'agilité, rendant le corps moins propre à supporter les injures de l'air, aussi bien que
2. Aphor 16. les maux : *Car là où est la faim*, dit Hippocrate, *il ne faut pas songer à travailler.* Une telle maniere de vie pourroit possible être propre

propre pour ceux dont les corps ſont humides, qui y ſont accoûtumés, aux vieilles gens, ou qui menent une vie abſorbée dans la contemplation, parce *que la faim deſſeche. Les perſonnes âgées ſupportent avec facilité la faim*, dit encor Hippocrate. Or bien que j'approuve fort le livre de ce Docteur de la Societé, & que je l'eſtime tres-commode pour les Religieux qui paſſent leur vie dans la contemplation des choſes celeſtes, il eſt moins propre pour le reſte des hommes du monde en general : on peut apprendre ſeulement de là que la ſobrieté eſt une vertu extrémement loüable, & tres-profitable pour l'entretien de la ſanté du corps & de l'eſprit, non moins que pour s'empécher de tomber malade.

7. Aphor. 59.
1. Aphor. 13.

Il eſt de certaines perſonnes qui obſervent trop rigoureuſement le precepte d'Hippocrate, qui porte de ne ſe point charger d'alimens ; mais il faut icy conſiderer premierement, quelle eſt la nature de l'aliment : Secondement, quel eſt le temperament de celuy qui prend ſa refection : Troiſiémemēt, quelle eſt ſa profeſſion. Quatriémement, la conſtitution de l'année & celle de l'air. Or ſi les alimens ſont difficiles à ſe cuire, ou s'ils ont en ſoy quelque mauvaiſe qualité, il ſera tres-utile dans un tel cas de ne point trop remplir ſon eſtomac, quoy qu'il faille accorder quelque choſe à la coûtume & au bon goût des alimens : De même ſi l'eſtomac eſt trop froid, parce qu'en cette qualité il a coûtume de deſirer plus d'ali-

mens qu'il n'en peut cuire, il faut bien se donner de garde de luy donner tout ce qu'il demande. Le contraire se peut remarquer dans celui dont l'estomac est plus chaud, qui cuit mieux qu'il ne desire Quant aux temperez, il faut qu'ils en prennent autant qu'il leur en est necessaire pour appaiser leur faim, & qu'ils s'accoûtument à ne manger que lors que la faim les presse : Ils doivent neanmoins prendre garde qu'en remplissant & chargeant trop leur estomac, ils ne le fatiguent trop, & ne l'accablent : & pour dire tout en un mot, la même quantité de viande ne convient pas également à ceux qui menent une vie sedentaire, & à ceux qui sont toûjours dans l'exercice : car ceux-cy, parce qu'ils digerent mieux, peuvent sans peril faire de grands repas. On ne doit pas avoir moins d'égard à la saison & à la
1. Aphor. 15. temperature de l'air : car Hippocrate veut qu'on donne & qu'on mange davantage en hyver : que si les forces viennent à en recevoir de l'incommodité, on peut les rétablir par la diete, par le sommeil, & par le repos. Que si tout cela ne suffit pas encor, il n'y a qu'à recourir au vomissement.

CHAPITRE V.

De ceux qui peuvent vivre naturellement plusieurs mois, & plusieurs années sans aucun aliment.

Chapitre ajoûté.

POur répondre au savant Mercurial, je dis qu'il y a des gens qui peuvent vivre naturellement, je ne dis pas plusieurs jours, plusieurs semaines, mais mêmes plusieurs mois & plusieurs années. Je ne veux pour cela que l'autorité & la raison.

Premierement. Hippocrate assure qu'on peut jeûner huit jours tous entiers sans mourir. Pline dit en avoir vû qui sont allez jusqu'au onziéme jour : certains vieillars protestent encor aujourd'huy avoir vû autrefois dans Avignon, un homme âgé de soixante-ans, qui ne mangeoit, ny ne beuvoit que tous les six jours, & quelquefois il passoit les dix & bien souvent au delà. Albert le Grand écrit avoir vû une femme qui passoit bien vingt jours, & même trente sans aucune nourriture. Il assure encor avoir observé un homme melancolique, qui vêquit sept semaines, en ne beuvant qu'un peu d'eau de deux jours l'un. La Tante de Timon, au raport d'Athenée, avoit coûtume de s'aller cacher tous les ans dans une caverne à la maniere des Ourses, où

elle paſſoit deux mois ſans boire ny manger. Il eſt vray qu'au bout de ce tems on la trouvoit méconnoiſſable & à demi-morte. Quelques graves Auteurs raportent avoir vû en Eſpagne, une fille qui étoit parvenuë à l'âge de vingt-deux ans, ſans prendre autre nourriture que de l'eau toute pure. D'autres aſſurent la même choſe, d'une fille débauchée en Languedoc, qui demeura trois ans ſans manger. Et ſelon des Auteurs dignes de foy, il y en eût une autre dans Spire en Allemagne, qui vêquit auſſi trois ans en aſſez bonne ſanté, ne vivant que de l'air qu'elle reſpiroit. Et Rondelet dit avoir été témoin d'une autre, qui parvint à l'âge de dix ans, ſans prendre aucun aliment, qui étant mariée quelques années aprés, eût des enfans bien ſains & fort beaux. Bocace nous fait mention d'une femme d'Allemagnequi véquit trente-ans ſans manger. Le celebre Conciliateur fait le recit d'une femme de Normandie, qui demeura dix-huit ans ſans manger, & d'une autre qui dura trente-ſix ans de la même maniere. Mais ce qui me ſemble encor bien plus ſurprenant, c'eſt qu'au raport de Hermolao Barbaro, le Pape Leon X. & pluſieurs Princes, firent obſerver ſous bonne & fidele garde, un Prêtre dans Rome qu'on diſoit ne manger ny boire. Et en effet, on le garda à veuë d'œil durant pluſieurs années, ſans luy avoir vû avaller quoique ce fût, & qu'il paſſa de la ſorte quarante-ans. Tous ces exemples ſemblent n'être que pures fadaiſes & que des chime-

res : Et encor que l'autorité des hommes graves & dignes de foy, soit d'un grand poids, cela ne suffit pas à moins qu'il n'y ait de bonnes & solides raisons pour la confirmer. Tâchons-donc de le faire, en disant premierement, qu'il est seur que tout corps vivant soit animal ou vegetal, ne vivent qu'à l'aide de leur chaleur naturelle, par laquelle ils appetent des alimens & les cuisent, lesquels leur servent aprés à les nourrir, à les soûtenir, à les faire croître, & à les porter enfin à l'accouplement pour engendrer leur semblable. Tous les Philosophes aprés Aristote, ont defini la vie par la chaleur naturelle dans l'humide, & la mort par son extinction, laquelle pour petite qu'elle soit dans un corps, elle ne laisse pas de joüir de la vie, & de produire des actions par raport à sa foiblesse. La même chaleur se nourrit d'une humeur grasse & aërée, qui toute invisible qu'elle est, ne laisse pas d'étre attachée dans la substance des parties similaires. Et voilà la premiere & principale humeur qui est commune à tout ce qui a vie, dans laquelle resident d'abord les esprits étroitement unis à la même chaleur; de sorte que ny l'esprit, ny la chaleur ne sauroient durer long-tems, sans le secours de ladite humeur. La vie donc & la durée des choses animées consistent dans l'étroite alliance de la chaleur & de l'humide radical : celle-là étant la cause efficiente de toutes les actions, & celuy-cy luy servant de pâture; & plus il est copieux,

doux & agreable, quoique gras, huileux & gluant, plus long-tems aussi les animaux & les vegetaux vivent-ils, parce qu'aïant toutes ces qualitez, il resiste davantage à ladite chaleur qui en consume toûjours quelque peu. Ce qui fait que les corps des vivans se diminuent sans cesse, & que les animaux meurent à la fin par une fatale necessité, parce qu'il n'y a aucun secret capable de reparer dans la même qualité, la dissipation que fait la chaleur naturelle sur la même humidité radicale. J'avouë bien que les alimens reparent la substance charnuë dans la même quantité, mais jamais l'humide primitif & radical, qui tire son origine des propres principes de nôtre generation, ausquels on ne sauroit ajoûter une pareille chose. La chaleur naturelle aïant donc absorbé l'humide radical, se trouve luy-même épuisé en consumant sa propre pâture, à peu prés comme le feu d'une lampe, en dissipant l'huile qui sert pour son entretient.

Nôtre mort étant ainsi inévitable, il reste que nous la retardions autant que faire se pourra, afin de prolonger nos jours ; à quoy serviront les bons alimens capables de fournir quelque humidité benigne & agreable pour arroser l'humidité primitive, pour qu'elle resiste davantage à la voracité de sa chaleur, en émoussant son activité, & que par ce moïen la vie en puisse être prolongée. C'est pour cette fin que la nature a donné dés le commencement, tant aux ani-

maux qu'aux plantes, certaines vertus qui les portent à la recherche continuelle des choses dont elles ont besoin : car tout ce qui a vie dans la nature, desire naturellement sa conservation : aussi n'a-t-on eu jamais affaire de se mettre en peine pour aprendre à manger, à boire & à respirer, à aucun animal ; qui est une marque certaine que l'usage des alimens est necessaire, à tout ce qui joüit du benefice de la vie, de peur que l'humide radical ne soit si-tôt absorbé, & que la mort ne s'en ensuive. On peut inferer de là que ceux dont la chaleur est foible, n'ont pas grand besoin de manger beaucoup, parce qu'elle n'a pas assez d'activité, pour confirmer l'humidité aërée qui le conserve, à peu prés comme un petit feu qui ne sauroit brûler si l'on le charge trop de bois, non plus qu'un fort grand durer long-tems sans s'éteindre, à faute de matiere combustible qui luy sert de pâture. *Les vieillars*, dit Hippocrate, *suportent aisément la faim, ceux ensuite qui sont dans la virilité, aprés ceux-cy les adolescens, mais le moins de tous sont les enfans, ceux principalement dont l'esprit est vif & le corps vigoureux.* 1. *Aph.* 13.
Ces derniers, dis-je, ont besoin de manger beaucoup à cause de leur acroissement, & de la grande abondance de leur chaleur naturelle, qui sans cela détruiroit la propre substance de leurs corps : les vieillars au contraire n'ont que faire de beaucoup d'alimens, dont l'abondance excessive les suffoqueroit, ainsi que la trop grande quantité

d'huile mise tout à coup dans une lampe, éteindroit sa flamme, dont la regle certaine se prend de l'apetit qui suit la necessité naturelle des alimens. Si bien que ceux qui en ont plus de besoin, & plus frequemment, sont ceux-là même de qui l'envie de manger est, & plus grande & plus frequente : Il en est tout au contraire des autres qui n'en ont point, ou peu, ou moins souvent ; car il ne leur en faut donner que fort peu & de loin à loin. Les païsans, comme vignerons, laboureurs, artisans & autres gens qui travaillent beaucoup de leurs corps tout le long du jour, sont obligez de se bien nourrir, en faisant quatre ou cinq repas pour apaiser la faim qui les presse, causée par le grand exercice qui a rendu la chaleur naturelle, & plus acre & plus devorante : aussi voit-on que l'Eglise exemte du jeûne toutes personnes de fatigue, les enfans, les vieillars, de qui la santé se trouveroit alterée s'ils jeûnoient. Galien ne veut pas que les bilieux mangent souvent, de peur qu'ils ne tombent dans des fiévres aigües, dont la coûtume est de se changer ensuite en hetiques,& enfin dans le marasme : De tous les temperamens les sanguins suportent la faim plus long-tems, & avec plus de facilité, parce qu'il se trouve en eux plus d'humeur substantifique & alimentaire ; outre que leur chaleur est plus ralentie par l'humidité ; & c'est ce qui les rend tous paresseux, lents, flasques & assoupis, sans se plaire à aucun exercice, devenant à la

fin phlegmatiques, & ils se mettent à table à l'heure du repas seulement par coûtume, sans ressentir en soy la moindre necessité : & on les voit demeurer toûjours les mêmes, à moins qu'ils ne fatiguent, afin d'exciter & de reveiller leur chaleur, pour qu'elle dissipe les humeurs superflües qui émoussent la pointe de l'apetit de chaque petite partie du corps.

Les vieilles gens suportent le jeûne longtems, soit à cause de la debilité de leur chaleur naturelle, soit par la trop grande abondance des excremens pituiteux, sur lesquels elle agit avec tant de peine, & avec si peu d'éficacité, qu'elle dissipe fort peu de la masse corporelle, en devenant abatus, pesans, & tout-à-fait incapables d'aucuns exercices, & par consequent sans avoir necessité que de fort peu d'alimens. Or la même chose arrive à ceux dont le temperament aproche de celuy de ces personnes fort âgées, comme ceux qui sont froids & humides, soit par leur complexion naturelle, ou par leur maniere de vivre n'ont aucun apetit, & il ne faut que fort peu de chose pour les rassasier, à faute de chaleur capable d'en consumer davantage. Et voilà la raison pour laquelle les bêtes qui sont privées de sang, ausquelles le froid est si nuisible pour leur peu de chaleur, se tiennent cachées tout l'hiver sans manger, sans laisser cependant de vivre dans ces lieux soûterrains & chauds. Et voilà ce que l'experience nous aprend, à laquelle s'accorde

aussi la raison : car si les alimens ne sont necessaires que pour reparer la perte qui se fait tous les jours, & que pour retarder la consomption de l'humide radical ; ceux en qui rien ne s'écoule par la trop grande debilité, au moins pour quelque tems, n'ont à faire d'aucune nourriture. Or les serpens, les lezards, & plusieurs autres de cette nature étant d'un temperament froid, leur chaleur debile ne se dissipe gueres, sur tout durant tout l'hyver quand elle est extrémement languissante par l'aproche du froid, durant lequel il ne se fait en eux presque aucune dissipation, par l'empêchement que leur peau y met par son épaisseur, & par la constipation que le froid luy aporte. Alors, dis-je, tous les excremens fuligineux suscitez par leur chaleur languissante s'amassent autour du cuir, lequel devenu à la fin plus sec & plus rude, se détache de la peau interne sans aucune douleur ; Et c'est ce qu'on appele *la dépoüille des serpens*, laquelle ils quittent au milieu du Printems ou sur sa fin. Aprés quoy le Soleil remontant sur nôtre horison réveille leur chaleur engourdie, & commencent à se remuër & reprendre leur premiere agilité : car c'est la chaleur qui est l'auteur du mouvement. Les serpens, dit Vitruve, se remüent d'une maniere terrible, aussi-tôt que le Soleil a par sa chaleur épuisé la froideur de leur humidité excrementeuse. Ceux qui creusent bien avant dans la terre durant les plus petits jours d'Hyver, rencontrent quelquefois des

loirs, des ſerpens, & des marmotes, qui ne remüent ny pied ny pate, & que l'on diroit étre privées de vie, n'étant toutefois que comme enſevelies dans un profond ſommeil, & ſi elles ne laiſſent pas de devenir graſſes par la coction qui ſe fait de leur humeur pituiteuſe, de quoy Martial nous rend témoignage parlant du loir,

En Hyver plus je dors,
Et plus j'engraiſſe alors:
Mon répas n'étant rien,
Sinon de dormir bien.

Il y a auſſi de grands animaux qui peuvent ſe paſſer d'alimens, comme le crocodil d'une grandeur prodigieuſe, & que l'on dit croître autant qu'il vit, lequel paſſe toûjours quatre mois entiers dans ſa caverne ſans manger : L'Ours en fait de même durant tout l'Hyver. Cela prouve aſſez que les vieillars pleins de phlegme & de pituite, n'ont pas beaucoup d'apetit, ny beſoin d'une grande quantité d'alimens. Et pourquoy ceux dans leſquels ce feu naturel & interieur ne ſe diſſipe point, auroient-ils beſoin d'une nouvelle ? Et ſi leur chaleur languiſſante vient à conſumer quelque choſe, & qu'il y ait une matiere ſuffiſante pour luy reſiſter & pour l'ocuper, l'homme non plus que l'animal ne reſſentiront aucune inanition ny neceſſité de manger, qu'aprés un fort long-tems. De plus la debilité de la chaleur n'eſt pas la ſeule qui rend l'abſti-

nance aiſée à ſuporter, mais encor l'humeur ſuperfluë ſur laquelle elle eſt occupée; car la même faculté qui conduit l'aliment de tous côtez à deſſein d'en arroſer les parties, d'en abrever l'humeur alimentaire, eſt quelquefois auſſi la cauſe de l'amas des excremens acumulés dans nos corps, qui émouſſent la pointe & l'acrimonie de ladite chaleur, & en ſe livrant ſoy-même pour ſa nourriture, l'empêche de ſe repaître de l'aliment ſubſtantifique.

Pour preuve de cette verité, quand l'eſtomac eſt farci de pituite, on n'a que de l'averſion pour les viandes, bien loin d'avoir quelque apetit, à moins que cette même pituite ne tirant ſur l'acide ou ſur le ſalé, n'excite la faim. Mais faut-il manger ou non, me demanderez vous? A quoy je répons qu'il n'eſt pas toûjours bon de s'abſtenir des alimens, parce qu'il ſe peut faire que tandis que l'eſtomac eſt raſſaſié, les autres parties ſouffrent & languiſſent à faute de nourriture: outre que les bons alimens ſont comme une douce roſée au ventricule, échauffé ou piquoté par l'acrimonie des humeurs. Ce ne ſeroit pas pourtant mal fait de vuider auparavant l'eſtomac par quelque petit purgatif, de peur que les alimens ne ſe corrompent. Il eſt bien vray que ſi toutes les autres parties du corps étoient remplies de la même humeur phlegmatique auſſi bien que l'eſtomac, elles n'apeteroient ny n'auroient non plus beſoin d'alimens, vû que la même humeur excrementeuſe

ſuffiroit pour ocuper la chaleur naturelle. C'eſt ce qui arrive aux vieillars, & à quelques autres d'un temperament froid, comme certaines femmes. La raiſon eſt que leur chaleur languiſſante ne pouvant cuire, ny digerer les alimens que la nature a diſtribué à chaque partie, laiſſe par tout quantité de cruditez ; telles humeurs pituiteuſes ſont doüées & propres pour entretenir cette chaleur contenuë dans les veines où elle les cuit à loiſir, & puis elle les convertit dans un ſang loüable. Car ſelon l'Ecole, le phlegme, n'eſt autre qu'un ſang moins cuit qui devenu plus rectifié, ſervira de nourriture aux parties, bien loin de détourner la chaleur de ſon ouvrage par des alimens reiterez. Il vaudra mieux pour ces ſortes de gens de jeûner. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui ont les chairs humides, doivent endurer la faim,* parce que leur chaleur ſe plaît davantage à s'ocuper à cuire les humeurs quelques crües qu'elles ſoient, que des alimens nouvellement pris, parce que la viande eſt beaucoup plus éloignée de la forme du ſang & de la nature des parties, que n'eſt la pituite douce & inſipide, luy étant plus aiſé de reduire dans ſa derniere perfection une humeur déja élaborée, que la viande encor terreſtre & indigeſte : à faute dequoy les viandes données à contre-tems ne font que ſe corrompre ; d'où procedent les œdemes, les ſkyrres, les poirreaux, les loupes, les nodoſitez, &c. Et s'il arrive que l'eſtomac devienne vuide & affamé, tandis que les autres parties ſe

7. Aph. 59.

trouvent raſſaſiées, alors il ſera bon de donner quelque purgatif, afin de les décharger des humeurs excrementeuſes dont elles ſont farcies, de peur que la chaleur naturelle ne ſoit acablée par leur trop grande affluence. Que ſi au contraire tant l'eſtomac que le reſte du corps, ſont pleins des humeurs pituiteuſes, ſans reſſentir aucun apetit, à cauſe que la chaleur naturelle eſt ocupée à la coction d'une grande quantité de matiere : En ce cas, dis-je, l'on s'abſtiendra de toute ſorte d'aliment, n'y aïant pour lors aucune neceſſité, puiſque la chaleur affoiblie eſt aſſez embarraſſée à faire ſes fonctions ordinaires, ſans s'en détourner, & pendant qu'elle joüit agreablement d'une autre, je veux dire de la douce pituite. Et voilà déja d'où vient que telles perſonnes n'ont pas bien de la peine à paſſer les quatre, les cinq & les ſix jours ſans manger, & même davantage : car il n'eſt point beſoin de prendre des nouveaux alimens, quand tout le corps regorge d'humeurs froides & mal-aiſées à étre diſſipées, & pour l'ordinaire on n'a de l'apetit qu'aprés que la premiere viande eſt conſumée. Auſſi à-t-on alors du dégoût & de l'averſion pour les alimens qui ſont rebondir l'orifice ſuperieur l'eſtomac, qui eſt un indice aſſuré du peu de beſoin de la Nature, laquelle nous a donné l'apetit, ſans que perſonne le luy ait apris, tant pour la quantité, pour la qualité, que pour l'heure du manger.

La raiſon étant donc confirmée avec l'ex-

perience, que l'on peut vivre plusieurs jours sans alimens ; & bien loin d'encourir aucun prejudice des forces ny de la santé, on peut prevenir les maladies qui nous menacent, ou bien se guerir par le même moïen de celles qui nous affligent actuellement, parce qu'il n'y a pas gens plus menacez que les plethoriques, sur tout si vous continuez à leur donner des alimens tout de nouveau ; parce qu'il est bien force alors qu'il se fasse par tout des obstructions, & qu'à faute d'air les humeurs se corrompent. Et c'est ce qu'Hippocrate confirme quand il dit : *Plus vous donnerez des alimens aux corps impurs, plus aussi leur nuirez vous.* 2. Aph. 10.

On fait recit d'une fille Allemande, qui par un jeûne assidu de trois ans se guerit d'une grande maladie causée par une extrême cacochymie dont l'humeur étoit douce, benigne & lente, aimant l'oisiveté, & presque toûjours endormie. Et pour preuve qu'elle étoit pleine d'une pituite grossiere & visqueuse, c'est qu'elle paroissoit toute couverte de pustules & de gâle ; laquelle enfin commença d'avoir faim, lorsqu'aprés un si long jeûne, toutes ces méchantes humeurs eurent été consumées, aprés quoy elle reprit sa premiere santé. Les gens d'esprit ne trouveront pas cela fort absurde, n'aïant pas de la peine à comprendre que non seulement cela se peut faire, mais encor que cela se fait effectivement sans risque.

Je ne doute pas que bien de personnes ne trouvent cette proposition un peu dure,

de leur vouloir persuader que l'action de la chaleur naturelle puisse continuer deux ans, & même davantage dans la consomption des humeurs qui se sont une fois amassées dans un corps phlegmatique. J'espere pourtant convaincre le Lecteur de cette verité, s'il se donne encor la peine de jetter les yeux sur ce qui nous reste à dire.

Quand le corps se trouve abrevé d'une humeur cruë capable de rassasier agreablement toutes les parties, il n'a que faire de long-tems d'autre nourriture ; mais au contraire étant en petite quantité, elle est bien plutôt absorbée, & l'apetit en revient aussi plutôt.

Cette verité ainsi posée, qui est-ce qui doutera que si une fois l'humeur n'est pas seulement abondante, mais encore épaisse & visqueuse, qu'on ne puisse vivre plus long-tems, à proportion, sans y ajoûter aucun autre aliment, & même davantage: si avec celà la chaleur est petite, foible & languissante, ou de sa nature, ou par accident : car en ce cas elle pourra dissiper moins d'humeurs, à l'action de laquelle ces mêmes humeurs resisteront plus opiniâtrement. La chaleur naturelle est bien moindre & plus debile dans les vieillars, dans une fille & dans un Moine, à cause de l'âge, du sexe & de la vie sedentaire, & leurs humeurs acumulées, peuvent étre si gluantes & si copieuses, que leur chaleur naturelle n'en sera pas moins agreablement entretenuë de leur aproche, que d'un autre aliment

aliment pris depuis peu : Et cela dure autant qu'on luy fournit d'humeur en abondance, sur laquelle la chaleur debile n'agit que foiblement, à raison de sa visquosité & de sa froideur. Et comme la salamandre jettée dans le feu a de la peine d'y étre brûlée par la resistance qu'aporte l'humeur froide, épaisse & blanche comme le lait dont tout son corps est plein, au lieu de sang, qui éteint quelquefois le feu lors qu'il est petit : de même ceux qui passent les mois & les années entieres sans aucun aliment, doivent abonder en semblable matiere. Il ne faut non plus douter que le cameleon ne soit du même temperament, si ce qu'on en dit est veritable, à savoir que luy seul entre le reste des animaux, ne vit que de l'air qu'il attire avec sa gueule toûjours beante. On assure que dans certains païs chauds on voit des hommes sans bouche, ne vivans que de la seule exhalaison, & des seules vapeurs attirées par leurs nez. Il s'en trouve d'autres dans ces mêmes regions de petite taille, dont l'estomac est si delicat, qu'ils ne vivent presque d'autre chose que des seules odeurs qui flairent par tout où ils passent. Cela provient peut-étre de ce que la nature du lieu reduit en odeur presque tous les sucs des herbes, des graines & des fruits mols, comme la même nature resout par la chaleur en esprits les humeurs des corps des hommes. Cela étant ainsi je ne voy pas pourquoy ces hommes là ne se pourront pas nourrir des seules vapeurs odoriferantes,

puiſqu'un ſemblable ſe nourrit par ſon ſemblable ; au lieu que ceux qu'on a vû en Europe ſans manger & ſans boire, ont été trouvez aprés leur mort pleins d'un ſuc froid & viſqueux.

On peut ajoûter aux ſuſdites conditions, le reſſerrement des pores de la peau, qui n'eſt pas d'un moindre poids au ſujet que nous traitons : Car Alexandre Benivent dit avoir remarqué qu'un certain homme qui jûna quarante jours continuels à Veniſe, avoit les membres froids, pleins d'un phlegme groſſier & crud, & de qui les pores du corps étoient reſſerrez.

Mais paſſons des animaux aux plantes, & nous y verrons l'ail, l'oignon, & le froment, qui ne laiſſent pas de vivre & de germer pluſieurs mois aprés qu'on les a tirez de la terre qui leur fourniſſoit d'aliment ; & c'eſt à cauſe de leur humeur groſſiere & abondante capable de reſiſter vigoureuſement à la flétriſſure & à la ſechereſſe, & & d'entretenir la chaleur naturelle, même ſans avoir beſoin d'aucune humeur nouvellement receuë. C'eſt ainſi que la joubarbe, l'aloës, le telephion arrachées de terre & ſuſpenduës en l'air, vivent fort longtems ſans nulle nourriture, parce que ces herbes ont un jus viſqueux en abondance, de qui les feüilles tres-épaiſſes ſont abreuvées. Or quel beſoin auroient-elles qu'on leur donna une nourriture tout de nouveau, puiſqu'elles ſont raſſaſiées d'un ſuc ſi gluant, qu'à peine peut il être abſorbé par les grandes cha-

leurs. Et si quelqu'un trouve à redire de ce que je compare les plantes aux animaux, pour appuyer la possibilité de la longue abstinance, je leur repliqueray qu'il est beaucoup plus difficile aux plantes de vivre longtems privées de toute nourriture, qu'aux animaux : Car pour quelle raison les plantes sont-elles toûjours attachées à leurs racines, si ce n'est afin d'attirer incessamment du suc dont elles ont besoin à tous les momens. La nature a donné du mouvement aux animaux, parce qu'ils n'avoient besoin de prendre de la nourriture que dans certains intervalles. Nous voyons aussi certains animaux privez de toute nourriture, & vivre du moins quelques jours, au lieu que presque toutes les plantes se flétrissent dés qu'elles manquent d'aliment. Les simples herbes sur tout, entre lesquelles, celles qui ont beaucoup d'humeur, & de qui la substance est serrée & épaisse durent plus aprés être arrachées, parce qu'elles retiennent encor une portion de l'humeur gluante dans laquelle leur ame vegetale est conservée, qui suffit pour plusieurs jours. Ainsi voyons-nous que les branches de quantité d'arbres se conservent toutes fraiches longtems aprés être coupées, comme celles du buis, du cypres, du houx, &c.

C'est de la même maniere que les parties tronquées des insectes sautillent & vivent quelques heures aprés leur separation, à cause de leur humeur tenace & difficile à dissiper, qui arrête leur ame vegetale, enve-

lopée & embarrassée dans cette visquosité, de peur qu'elle ne s'évanoüisse si-tôt. Il en est de même des bêtes privées de sang qui peuvent vivre plusieurs jours, & plusieurs mois sans nourriture.

Je concluds donc aprés de si évidentes preuves, que la vie se peut conserver sans manger, autant de temps que la châleur vitale sera occupée à consumer l'abondance des humeurs grossieres & gluantes amassées dans un corps froid, dont la marque est qu'il n'a aucun appetit. C'est l'experience qui la premiere nous a appris cette verité, ensuite le raisonnement, par le paralelle qu'on fait de plusieurs choses semblables.

Et voilà comme des principes les plus vulgaires on parvient à la claire connoissance d'une verité qui paroissoit d'abord absurde & insoûtenable. En quoy j'ay imité la maniere d'agir des Geometres qui ne parlent au commencement que des simples lignes, des points, des superficies, des quarrez, des angles, des cercles, &c. mais tôt aprés ils déduisent si adroitement une chose d'une autre, qu'ils en savent tirer des consequences necessaires, & conduisent leurs disciples comme par la main jusqu'à mesurer la grandeur des Cieux, la distance des Astres, la maniere que se font les éclypses, & autres choses fort cachées à nos sens. J'en dis de même d'un savant Physicien, lequel sachant de science certaine les principes & les causes de toutes choses, peut aisément

affirmer des propositions qui paroissoient paradoxes auparavant, & les prouver tant par le sens que par l'usage.

OBIECTION.

Il me semble d'abord entendre deux sortes de personnes qui s'élevent contre tout ce que je viens de dire, à savoir ceux qui ne sont ny Medecins, ny Physiciens, quoique d'ailleurs, gens simples & remplis de pieté, comme le menu peuple, & les autres qui ne s'apliquent point à l'examen de chaque chose : & enfin ceux qui ont coûtume de blâmer & de calomnier malicieusement les choses du monde les plus vraies. Je laisse ces ames basses & ces langues de serpent, pour répondre aux justes demandes des premiers avec toute la douceur & sincerité qu'il me sera possible. Les quarante jours entiers, me dira-t-on, que N. Seigneur Jesus-Christ a jeûné, ainsi qu'ont fait Elie & Moïse, ne passeront donc plus pour miracles, si par quelque cause naturelle on peut se passer de nourriture, non seulement plusieurs mois, mais encore plusieurs ans. J'avouë que cela seroit vray si la Sainte Ecriture ne nous aprenoit que telles abstinances étoient au dessus des forces de la nature, accordées neanmoins par privilege à des hommes bien sains, & qui joüissoient d'une parfaite santé, de qui le Ciel soûtint divinement l'infirmité humaine pour un tems : si bien que leur condition devint

alors bien differente de celle du commun des hommes ; au lieu que les longs jeûnes que l'experience ou les Histoires profanes nous proposent, ç'a été naturellement dans des corps mal sains, & tous remplis d'un suc épais & froid, qui a été suffisant d'occuper la chaleur naturelle, & de nourrir un tres-long-tems, ainsi que nous l'avons dit. Et combien voïons-nous de malades qui n'ont aucun apetit, à cause que leur estomac est plein de méchantes humeurs, & qui ne mangent pas le quart durant toute une semaine, de ce qu'ils avoient acoûtumé de manger dans un seul répas dans leur parfaite santé. Je puis dire en avoir vû vivre plus de huit mois, à ne prendre qu'une demi écuelée de boüillon par jour, & si encore ils ne l'avoient pas plutôt avalé qu'ils le vomissoient : Mais j'ose bien avancer que c'est un pur miracle, & qui par consequent il excede les bornes que Dieu a prescrites à la Nature, qu'une personne bien saine de corps & d'esprit, puisse passer trois ou quatre jours sans alimens, ny sans avoir faim. Combien seroit-il plus admirable que la même personne jeûna quarante jours, sans avoir le moindre apetit ny pour la viande, ny pour le brevage, ny plus ny moins, que les Esprits celestes. Toute l'Eglise Chrêtienne & ortodoxe, croit que Jesus-Christ avoit un corps extrémement temperé & pur, quoiqu'il fût sujet aux maladies entant que vray-Homme. La même Eglise reconnoît aussi que Moïse & Elie étoient par-

faitement sains au tems qu'ils jeûnerent, & par consequent incapables de soûtenir une si longue abstinance sans miracle. D'où il s'ensuit qu'on estime à bon droit de grands miracles, par lesquels l'autorité de ces Prophetes & de Jesus-Christ fût établie. Or ce n'est pas une chose bien nouvelle que tels effets arrivent par l'ordre des choses que Dieu a prescrit ; comme un prodige à la Nature, par sa toute-puissance, & par sa bonté contre les Loix ordinaires des choses sublunaires. La difference qu'il y a entre la guerison des maladies que les Saints operent, & celle des Medecins est, que ceux-là rétablissent la santé perduë par leur seule parole, ou avec leur seul attouchement, en détruisant les propres causes morbifiques, par la vertu divine qui force la Nature à luy obeïr : & ceux-cy en opposant aux causes naturelles d'autres causes semblables, quoique contraires, par le secours desquelles si la vertu que le Createur a donnée aux remedes se rencontre plus puissante, & qu'il n'en détourne pas l'éficacité, alors la cause du mal se trouve abolie. Quand Nôtre Seigneur Jesus-Christ guerit le flux de sang inveteré de cette femme, dont parle l'Evangile, par le seul attouchement de la frange de sa robe, ce fut par sa vertu divine, & point du tout par la Medecine, encor qu'il en soit luy-même l'auteur, & qu'il ait creé par sa pure bonté tout ce qui entre dans les remedes.

J'ay donc raison d'assurer que l'humeur

phlegmatique étant plus abondante qu'à l'ordinaire, peut faire aussi aisément suporter le jeûne par l'ordre naturel chez certains malades, que ceux dont nous venons de faire mention qui joüissoient d'une entiere santé, sans laisser pour cela de s'abstenir de toute sorte d'alimens pendant quarante jours. Il y a une infinité d'autres miracles qui surpassent nôtre entendement aussi bien que les forces de la nature, & de tout art humain, telle qu'est la guerison d'un aveugle né, la resurrection des morts à demi pourris, de chasser les esprits malins du corps des hommes, & semblables qui confirment l'autorité toute-puissante de Dieu. Ce n'est pas à dire que les choses surprenantes qui arrivent, bien que rarement, par certaine loy de la Nature, improuvent les veritables miracles, ny qu'ils diminuent encor moins leur certitude; & que bien loin que celuy-là aille contre les sentimens de la Foy Catholique, en examinant les causes de tels évenemens, qu'il confirme plutôt la verité de ceux qui sont vrais & authentiques. Car c'est couper chemin en même-tems aux impostures, aux piperies & aux hypocrisies de tous ces fripons & faux devots, qui abusent la populace ignorante sous le masque de pieté, à faute de ne savoir que telles choses peuvent étre produites de leur intemperie froide, & ensuite d'une grande abondance de pituite. Car si une personne mal-saine & remplie de phlegme, se mettoit en tête de contrefaire le saint ou le Prophete inspiré

de Dieu, dans combien d'erreurs & d'impietez precipiteroit-il de gens ? N'a-t'on pas vû de nos jours une fille à Troye en Champagne qui passoit pour un prodige de sainteté par la renommée de son jeûne continuel, vers laquelle tout le monde accouroit, qui se trouva une veritable imposture & une pure hypocrisie, tant du côté de cette fripone, que de la part de ses parens qui agissoient par une sordide avarice. Je ne dis rien du Purgatoire de saint Patrice qui a tant abusé de monde : C'est à l'Eglise Universelle à juger des vrais miracles, & à ses enfans de les croire, & de les reverer, pour la verification desquels les Docteurs Catholiques ne feront pas mal de consulter les habiles Medecins dans les rencontres au sujet de la possibilité des jeûnes extraordinaires.

CHAPITRE VI.

Du regime leger & peu nourrissant qu'il faut ordonner aux malades.

LE grand Hippocrate nous a fort sagement averti qu'à moins que le malade & ceux qui se tiennent proche de luy ne fassent de leur côté bien leur devoir, ainsi que le Medecin, les remedes n'auront pas grand effet, sur tout, si ceux qui servent le mala- *1. Aphor. 1.*

de omettent ou donnent à contre-tems les choses que le Medecin aura tres-prudemment ordonnées ; ou si à son insceu ils s'émancipent de luy faire quelque chose qui luy sera ensuite nuisible. Nous ne parlerons donc en ce chapitre que de ceux qui le servent. Or la coûtume de ces femmes qui gardent les malades, aussi bien que les parens & les amis, est de leur donner beaucoup de nourriture, tres-souvent, afin, disent-ils, de soûtenir leurs forces, dans la crainte qu'ils ont toûjours qu'ils ne meurent de faim. Il faut avoüer que leur intention est fort bonne, puisque de leur integrité dépend la conservation de l'homme. Mais quoy que le regime de vivre ait pour but principal de maintenir leurs forces en leur entier, il ne laisse pas que de guerir par accident, en ce qu'il doit avoir des qualitez contraires au mal & à sa cause. Telles gens ont coûtume de faire des fautes, principalement sur la quantité, sur la qualité & sur le tems, qui sont les trois choses où doivent se terminer les circonstances, tant des alimens que des remedes.

Il faut remarquer quant à leur quantité, que les malades ont dans eux-mêmes des causes morbifiques qui violentent leurs forces, parce qu'encor que les alimens de leur nature, conservent les forces, ils ne sont pour cela capables de surmonter les causes productrices du mal. Ce qui fait que souvent la maladie rejette un aliment que les mêmes forces demandent.

Plus vous nourrirez les corps impurs, dit Hippocrate, *plus aussi leur nuirez-vous.* C'est à quoy doivent prendre garde tous ceux qui en voulant secourir avec empressement leurs malades, ils ne les fassent mourir, en faisant tout selon leur caprice, sans considerer si le Medecin l'a ainsi ordonné ou défendu. C'est une chose fort ordinaire aux malades, sur tout aux febricitans à qui l'on donne des gardes, d'avoir de l'aversion & du dégoût pour les alimens, à cause des humeurs impures, dont leur estomac regorge, par l'atrouchement desquelles, dit Galien, la nourriture se corromt, & ainsi il se fait un nouveau surcrois de mauvaises humeurs, sans que leurs qualitez se puissent corriger. Cela fait, que bien loin de voir leurs forces augmenter, qu'au contraire elles empirent: car selon le même Auteur, le corps ne se nourrit pas precisément des choses qu'on prend, mais par celles qui étant une fois dans l'estomac, reçoivent une coction & une distribution loüable. Ce qui ne sçauroit se faire chez les malades, à cause que leur estomac est trop affoibli pour pouvoir les bien cuire, de qui toute l'œconomie se detraque & se corromt par l'abondance & par le contact des humeurs viciées, & par ce moyen il en fomente la cause morbifique. C'est ce qui a obligé Hippocrate d'avancer, *Que si quelqu'un s'avise de donner des alimens à un febricitant, ce ne sera qu'un surcroit de mal pour luy, comme au contraire, une nouvelle augmentation de force pour un autre qui*

2. Aph. 10.

In Comment. praeced. Aphorismi.

7. Aphor. 65.

l. de victu acutor.

est en pleine santé. On faisoit aussi bien des fautes au tems d'Hippocrate sur le regime de vivre, comme dans le nôtre, ainsi qu'il s'en plaint luy-même. Suivant donc son conseil, il vaut mieux user d'un regime leger, qui pouvant suffire aux personnes saines, comme nous avons dit au Chapitre quatriéme, à plus forte raison devra-il étre suffisant aux malades. De là il s'ensuit, qu'il ne leur faut pas donner plus d'alimens, que leurs forces ne peuvent supporter.

1. *Aph.* 7. Il est encor necessaire d'examiner la nature des maladies : car il en est des longues, où il faut nourrir davantage : il en est aussi des violentes, ausquelles un genre de vivre plus leger est extrémement profitable, comme nous l'apprend le même Hippocrate :

Aph. 8. *Quand le mal est tres-aigu*, dit-il, *il est aussi-tôt dans sa plus grande vigueur, & alors il faut prendre tres-peu d'alimens : mais quand cela n'est point, & qu'on en peut prendre davantage : Il est bon de se nourrir autant que la maladie est plus moderée de sa violence. Le mal étant parvenu*, continüe-il, *à sa plus grande violence, l'on ne doit manquer d'user d'une maniere de vivre tres-severe : car il ne faut pas*, dit Galien, *détourner la nature de la coction des humeurs, pour la faire vaquer à celle des alimens.* Or puisque la quantité des alimens doit étre estimée par la vigueur des forces & par la nature du mal, & que de plus les mêmes alimens donnés en tems & lieu servent d'un tres-excellent remede, les domestiques ne doivent pas les presenter

In Commentar. hujus Aphor.

aux malades, si hors de saison, sur tout les femmes, qui apprehendent toûjours qu'ils ne meurent de faim. Ce n'est pas que je les desapprouve entierement, par le moyen desquels les forces se conservent ; mais j'ay bien voulu insinuër dans ce chapitre que leur quantité, & la maniere de s'en servir ne doivent étre prescrites que par l'avis des habiles Medecins.

CHAPITRE VIII.

Du tems propre pour nourrir les malades.

ON doit consulter le Medecin pour savoir de luy en quel tems il faut donner des alimens aux malades, à faute de quoy le malade pourroit bien s'en trouver fort mal, ainsi qu'il arrive assés souvent par l'imprudence des femmes dont la coûtume est de presenter aux malades des alimens lors qu'ils n'en ont point du tout besoin. Où il faut qu'on sache qu'il est bon de s'en abstenir entierement dans les accez, selon Hippocrate, lors qu'il dit, *que l'on doit jeûner dans les paroxismes : car c'est*, dit-il, *augmenter le mal que prendre de la nourriture. Et que ceux qui ont des fiévres intermittentes doivent s'abstenir des alimens dans l'accez. Il faut*, continuë-il, *se bien garder de rien donner à* *1. Aphor. 11. & 19.*

ceux qui ont des accés de fois à autre, encor moins les en presser, mais seulement diminuër la nourriture avant les crises. En quoy peut-étre, au tems d'Hippocrate on ne faisoit pas moins de fautes qu'apresent, où il y a peu de gens qui ne nourrissent sans aucune distinction de tems leurs malades. Or nôtre Auteur ne défend pas seulement de donner de la nourriture dans le paroxysme, mais encor de les en presser, parce que la coûtume de plusieurs est de les tourmenter sur ce sujet, sans savoir qu'en ce même tems la nature étant occupée à combattre le mal, ne peut bien cuire les alimens dont la crudité augmente ensuite le mal aussi bien que ses symptomes.

Les incommodités, continuë le même
4. *Acutor.* Hippocrate, qui succedent à la nourriture donnée à contre-tems sont premierement, la suffocation de la chaleur naturelle, parce que l'humeur morbifique rentrant dans les entrailles durant l'accez, appesantit encor plus la même chaleur aprés la nourriture. Secondement, l'accroissement & la longueur des paroxysmes & de la maladie; n'étant pas possible que la matiere morbifique & les alimens puissent étre bien cuits ensemble, & soûmis à la nature; d'où procede necessairement l'amas des excremens qui ne font ensuite que produire des inflamations, des ardeurs vehementes, & une foule d'accidens, en rendant le mal pire qu'il n'étoit.

Mais comme il y a un certain cas où il est non seulement permis, mais même fort

necessaire de nourrir les malades dans leur accez, je veux dire, lors qu'ils sont d'un temperament fort chaud & fort sec, & de qui l'orifice superieur du ventricule est debile, avec un sentiment fort exquis & sensible; de sorte que la moindre humeur les blesse, & qui les menace de quelque dangereuse syncope; alors, dis-je, les alimens capables de fortifier de l'estomac seront fort propres, au dire de Galien, qui raporte l'histoire d'un certain jeune-homme qui travaillé d'une fiévre tierce durant l'été, tomboit en syncope dés qu'il ne prenoit pas de la nourriture dans son accez. J'avoüe qu'un tel cas est bien rare, & qu'il demande beaucoup de prudence & de jugement dans un Medecin, qu'il surpasse la portée du vulgaire, qui ne doit rien faire dans un tel rencontre sans bon conseil. Je n'ay avancé toutes ces choses qu'afin que l'on songe serieusement à ne se point servir des certains remedes indifferemment, puisqu'il n'y a qu'un habile Medecin capable de les mettre en pratique, quelques familiers qu'ils paroissent pour un chacun; parce qu'il y a en eux quantité de circonstances dignes de reflexion, qui sont ignorées de la plûpart de ceux qui ont la temerité de faire la Medecine, dont le principal soin est de s'aquerir de la reputation dans le monde, & de plaire au menu peuple, non moins que de paroître fort soigneux des forces des malades, dont la conservation ne dépend pas neanmoins des beaux discours, mais bien

10. Method. c. 3.

de l'application propre & convenable des remedes.

" Qu'on se ressouvienne donc de n'étre pas toûjours complaisans aux malades, sur tout quand ils demandent des choses qui leur seroient nuisibles. *Il est bon*, dit Hippocrate, *d'avoir de la complaisance pour les malades dans les choses qui peuvent servir à la bonne coction des viandes & de la boisson. Il ne leur faut faire voir que des choses agreables, ny leur toucher que des delicates & moles, incapables de les blessers & facile, à se reparer, comme de presenter de l'eau fraiche quand il en est tems*, &c. *On peut*, dit Avicenne, *accorder aux malades ce qu'ils demandent, pourvû qu'ils n'en reçoivent aucune incommodité. Les viandes & les boissons*, dit Hippocrate, *un peu moins bonnes, mais d'un meilleur goût, sont preferables à celles qui sont meilleures, mais moins agreables.* Par où il accorde non les alimens mauvais, mais seulement ceux qui sont moins méchans, moyenant que les malades y prennent du plaisir en les mangeant, & il les prefere aux autres pour qui ils ont de l'aversion, & lesquels l'on ne doit jamais leur presenter. Ainsi Galien consentoit que ceux qui avoient la fiévre goûtassent un peu de fruits. Or comme je n'approuve pas les Medecins si severes, je ne saurois non plus donner mon suffrage aux trop indulgens, comme étoit autrefois Asclepiade dans Rome, de qui la complaisance étoit si grande, qu'il accordoit aux malades les bains, le vin, la chair des animaux, & tout ce qu'ils trouvoient

6. Ep. 5. 4. text. 7.

Fen tert. 1.

2. Apho. 38.

1. ad Glaucon.

trouvoient bon, ou qu'ils desiroient. C'est par cet admirable artifice qu'il s'attiroit l'approbation & gagnoit les esprits de tout le monde, quoy que ce fut à la ruine d'un grand nombre de malades.

On peut de ce que dessus remarquer une autre erreur, qui est que dans les fiévres intermitentes lors que les malades commencent à ressentir du froid par tout leur corps, ils s'amusent à boire des liqueurs actuellement chaudes, & qui échaufent beaucoup, à dessein de chasser le froid qui les incommode. Ce qui repugne à l'autorité d'Hippocrate & de tout ce qu'il y a de Medecins tant anciens que modernes, qui ordonnent de s'en abstenir durant les accez, & qui persuadent de retrancher du boire & du manger : ce qui oblige Hippocrate d'ordonner l'abstinence tant des boüillons, que de la boisson tandis qu'il y a du froid aux pieds, parce que la boisson, sur tout la chaude, a plus de disposition à se corrompre, & par consequent plus capable d'aigrir & d'augmenter la chaleur de la fiévre. Il vaut donc mieux de ne rien prendre du tout dans le commencement jusqu'à ce que les pieds aïent commencé à ressentir de la chaleur, ainsi que le veut le méme Hippocrate, alors on peut donner quelque chose, pourvû que ce soit d'une telle nature qu'il ne soit prejudiciable au mal, ainsi que le font ces breuvages chauds.

1. *Actuor.*

[Dans le plus fort de la chaleur, dit Galien, on doit faire prendre une grande quan-

tité d'eau froide aux malades, afin d'amortir l'ardeur de la fiévre ardente & dans les fiévres synoques. Or l'état d'un accez répond à celuy d'une continuë, & quel danger y a-t'il de boire un grand trait lors que l'accez est en sa vigueur ? Il est de la fiévre à peu prés comme d'un feu allumé qui s'éteint plutôt si l'on y jette une grande quantité d'eau : Et pour preuve que la froide desaltere plus & qu'elle provoque la sueur, on n'a qu'à en avaler quand on a bien chaud, & qu'on est fort presé de la soif, & l'on se verra & desalteré, & tout le front couvert de sueur, fut-il en hyver. Or puisqu'il y a du profit & du plaisir à boire frais, l'on ne doit point manquer d'en donner aux malades une ou deux fois selon la longueur ou la brieveté du paroxysme. Le vulgaire a cela de mauvais entre autres erreurs, que comme tout luy paroit suspect à cause de son ignorance, en craignant même dans les choses les plus seures, aussi ne sauroit-il accorder le moindre petit plaisir aux malades, en craignant de leur étre trop complaisans, s'ils faisoient leur volonté, comme si elle étoit toûjours déraisonnable.]



CHAPITRE VIII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui donnent aux malades mal à propos des boüillons & des orges mondez à minuit, ou le matin.

ON incommode ſouvent les malades en leur donnant ſur la minuit ou dés le grand matin un orge mondé, ou des boüillons qu'ils prennent à contre-cœur : auſſi voit-on que bien loin de leur étre de quelque profit, ils n'en reçoivent que de l'incommodité, au lieu que ſi l'on n'avoit pas interrompu leur ſommeil, ils s'en ſeroient beaucoup mieux trouvez. Et voilà comme le vulgaire manque en deux manieres, premierement, en refuſant la boiſſon aux malades, & ſecondement, en les preſſant de prendre de la nourriture à contre-tems. Il eſt bien vray qu'il n'y a rien de ſi bien ordonné dont on ne puiſſe aiſément abuſer, ſur tout dans les choſes qui plaiſent en quelque maniere, & principalement dans les alimens qui plaiſent autant au peuple que les drogues luy ſemblent odieuſes, non moins que tout ce qui vient de chez l'Apoticaire, le ſucre prés, auſſi bien que l'hypocras, les biſcuits, les maquarrons, les confitures & les autres petites friandiſes. De quoy je ne

m'étonne point, puisqu'il est tres-naturel d'aimer les choses qui flatent nos sens, & d'haborrer les medicamens comme ennemis de nôtre nature; & s'ils luy étoient familiers & amis, ils cesseroient d'étre tels en se convertissant en nôtre substance, aprés avoir été surmontez par nôtre chaleur naturelle: Non que je vueille blâmer une telle aversion née avec nous, mais seulement ceux qui font si fort les delicats, qu'ils voudroient qu'on les guerit avec des orges mondez, & avec des simples boüillons, sans se voir obligez d'en faire un bon usage; Car aprés avoir pris un orge mondé en se levant, ils veulent dîner & souper à leur ordinaire en se remplissant de viande. On donne ces sortes d'alimens pour trois raisons à minuit ou le matin.

Premierement. Pour ceux qui manquent d'apetit dans leurs repas, sur tout à souper, & ausquels on est obligé de donner de la nourriture durant la nuit ou le matin en suivant.

Secondement. A ceux qui relevent de quelque grande maladie, qui deviennent presque insatiables, dont l'estomac infirme ne peut suffisamment digerer une si grande abondance d'alimens; c'est pourquoy on leur en donne peu & souvent, de peur qu'il ne s'engendre des cruditez, & qu'il ne s'en ensuive une rechute: Et d'autant que l'on digere moins la nuit que le jour, à cause du sommeil, on ne leur permet qu'un souper tres-leger, qui se recompense aprés par un boüillon bien nourrissant au matin. Et pour

faire voir que le sommeil retarde la coction, il ne faut que considerer que du dîner au soûper, il n'y a d'ordinaire que huit heures, & du soûper au dîner ensüivant, il s'en conte seize ; sans qu'on ait plus de faim aprés lesdites huit heures ; sûposé même que ces deux répas soient égaux en quantité & en qualité, tant pour le boire que pour le manger. Cependant toute la difference qu'il y a, c'est que l'un de ces répas est suivi de la nuit & du sommeil, & l'autre non.

Troisiémement. C'est à dessein d'alterer ou de preparer un corps delicat par ce moïen ; je veux dire le rafraîchir, l'humecter, afin d'incifer & d'atenüer les humeurs, & qu'en debouchant les passages, les faire couler, comme aussi faciliter le passage des pierres & du gravier des reins, provoquer les sueurs, les menstrües & les autres petites immondices, sans étre obligé de mettre en usage les remedes les plus violens. Sur quoy on voit une infinité de personnes dans les mois d'Avril & de May, sur tout en Provence, Languedoc & Gascogne, qui useront d'orges mondez & de boüillons. Mais c'est avec si peu de discretion, & avec si peu de methode, qu'elles en reçoivent plus de mal que du bien ; en ce qu'ils ne veulent rien rabatre de leur repas acoûtumez, parce qu'en mangeant à leur ordinaire, leur estomac ne se trouve pas encor vuide le lendemain matin, & par consequent le boüillon y rencontrant des matieres crües, elles en deviennent encore plus crües, & s'y arreste

avec elles, afin de se digerer jusqu'à l'arrivée du dîner. Et voilà la source des desordres & des cruditez. Et c'est encor bien pis quand le boüillon est fait avec des herbes ou avec des racines aperitives, incisives, atenuantes & purgatives : car il pousse & jette le souper encor crud dans les veines & dans les arteres, où se forment des obstructions qui causent ensuite des catarrhes, des fiévres & autres maux innombrables. Et si les humeurs crües viennent à croupir quelquetems dans l'estomac & dans les intestins, elles y engendrent la colique, des tranchées, des ventositez brüiantes, des dégoûts, des maux de cœur, des vomissemens, &c. En voilà assez pour persuader ceux qui voudront user de boüillons alteratifs & de l'orge mondé, à souper legerement, afin que l'estomac se trouve vuide au tems qu'on prendra les boüillons ou l'orge mondé. Et même quand on dîneroit un peu moins que de coûtume, on se garantira de tout accident fâcheux. J'en dis autant des medecines, des apozemes, des juleps, & autres remedes aperitifs. On dit en proverbe, que le jour d'une medecine est une grande fête, qui porte jeûne & vigile : en quoy ceux-là se trompent en mangeant & en beuvant à leur souhait, dans l'esperance que la medecine emportera toutes les superfluités, parce qu'ils ne reçoivent pas grande utilité de leurs remedes, & quelquefois beaucoup de dommage par le mélange des alimens à demicuits avec les medicamens alteratifs qui les

entrainent avant le tems. Il vaut donc mieux prendre les choses separément sans mêler la nourriture avec les drogues.

CHAPITRE IX.

De ceux qui ordonnent mal à propos le boüillon d'un vieux coq pour toute nourriture aux malades.

TOut le monde convient qu'il ne faut prescrire aux malades que des alimens aisez à se cuire, d'un bon suc, & faciles à nourrir ; C'est pour ce sujet qu'on prepare de la gelée, des consumez, & des restaurans. Mais ce que j'y trouve à redire, c'est qu'on emploïe souvent des viandes moins propres, comme entr'autres d'un vieux coq, quoique gras, de la coction duquel on prepare un boüillon pour le malade. Cette erreur provient à faute de n'entendre bien les ordonnances des anciens Medecins, qui font de grands éloges de la decoction d'un vieux coq. Dioscoride est celüy qui en parle le premier, & de qui font mention ceux qui sont venus aprés, & qui ont voulu le mettre en usage : mais leur dessein n'a jamais été de nourrir ; car toutes les chairs des vieux animaux sont difficiles à cuire : outre qu'elles n'engendrent qu'un suc grossier, ne contenant en soy aucune substance assez loüa-

ble, ny assez nourrissante; & par consequent fort peu propres aux malades à qui il ne faut jamais rien presenter qui ne soit de facile digestion, & qui ne fasse un bon chyle.
Lib. 2. cap. 43. Dioscoride s'en explique luy-même. *Le bouillon*, dit-il, *d'un vieux coq rend le ventre libre & pousse en dehors les humeurs crües & épaisses, avec la bile noire & les raclures des boyaux. Il est utile aux longues fiévres, aux asthmatiques, aux goutes & aux enflures de l'estomac.* Il enseigne encor la maniere de le preparer. Galien écrit que le boüillon des poules a la vertu
11. Simpl. de resserrer le ventre, comme celuy des vieux coqs de le lâcher. Où il est bon d'avertir de ne donner les boüillons de poule à ceux qui viennent prendre medecine, jusqu'aprés l'operation entiere; car bien qu'il nourrisse, il ne laisse pas de retarder les seles, au lieu que celuy d'un jeune coq fournit une bonne nourriture, en temperant même les humeurs; & il est d'une grande utilité aux malades. On lit dans les anciens exemplaires de Dioscoride, & dans d'autres, outre la version de Ruel selon Matthiole, que le boüillon d'un vieux coq se donne principalement pour temperer les humeurs viciées, & on le prepare simplement contre les ardeurs de l'estomac. Mais Mesué declare fort bien cela,
Cap. 23. de simplicibus purgant. qui aprés avoir mis au nombre des meilleurs alimens la chair des poulets & des jeunes poules, il ajoûte selon l'interpretation de Sylvius. *Mais la chair, dit-il, des vieux coqs est nitreuse & salée, elle est plus propre à servir de medicament que de nourriture, sur*

tout le jus qu'on en tire, principalement celuy des coqs rouges, dont le mouvement est fort promt, dont le coit est ardent, & de qui le courage est grand & opiniâtre au combat, & qui ne sont ny gras ny maigres : & plus ils sont agez, plus aussi sont-ils propres pour servir de medicamens, au sentiment de Galien. Vn boüillon de cette nature est chaud, à cause de sa substance nitreuse : il lave, il netoïe, il atenuë, il expulse les vens, étant cuit avec la graine d'anis ou de carote sauvage, avec le polypode & le sel gemme, il apaise la douleur du ventricule, du colum, des flancs, des reins, provenant des viscositez : Il dégage les obstructions, il purge la pituite avec le turbith & le safran sauvage ; ce qui fait qu'il convient aux douleurs de la goute qui en proviennent. Par tous ces passages il est évident qu'un vieux coq ne doit servir qu'aux choses qui concernent la Medecine, & point du tout pour nourrir : c'est pourquoy on fera mieux à l'avenir de se servir seulement des jeunes coqs, afin d'en faire des boüillons nourrissans : car c'est une chose assurée, selon Hippocrate & Galien, & tout ce qu'il y a de Medecins, que les chairs des animaux fort agez ne sont point propres à nourrir. Ce qui nous oblige aussi de tirer la conclusion, qu'ils conviennent moins aux malades.

CHAPITRE X.

Chapitre ajoûté.

Si c'est mal fait de boire en se couchant.

C'Est une coûtume chez les personnes de qualité d'avoir toûjours dans leur chambre pendant la nuit, le vin de la colation, dont les uns s'en abstiennent, & les autres en prennent quelquefois, & d'autres enfin en font un ordinaire avant que de se mettre au lit, portez à cela plus par habitude que par necessité. Il y a en Provence & en Languedoc un proverbe qui porte, que qui se couche avec soif, se leve en santé; à quoy semble s'accorder Hippocrate disant, *Que ceux qui dans la nuit sont pressez par la soif s'en trouveront tres-bien de dormir là-dessus, sans rien prendre.* (5. Aphor. 27.) Ce qu'on peut interpreter de ceux qui s'éveillent avec soif, & non des autres qui se trouvent alterez avant que de s'aler coucher, parce qu'il vaut mieux, ce semble, s'empêcher de boire durant la nuit & au premier réveil, qu'avant le sommeil. Pour moy je ne désaprouve point le procedé de ceux qui boivent le soir, quand c'est par une longue habitude, ainsi que j'ay vû faire à plusieurs, vû que c'est un tyran que la coûtume, qui a bien souvent plus de pou-

voir sur nous, que la Nature même, encor que le gouvernement de celle-cy soit legitime, & que celle-là ne l'ait que par usurpation : Et cependant il ne faut pas mépriser la coûtume, puisqu'elle est devenuë une seconde Nature : joint qu'au dire de Galien, ceux qui s'accoûtument à quelque chose, font ordinairement choix des choses convenables à leur naturel, en rejettant aussi-tôt les choses pour lesquelles ils ont de l'aversion. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve qui perseverent dans leurs mauvaises coûtumes, vaincus par le plaisir, & par la douceur qui les entraîne, ou pour ne ressentir encore les incommoditez qu'elles portent aprés elles. Mais il y en a plus de ceux-là que de ceux-cy. *Il n'y a personne*, dit-il, *si stupide qui se sentant fort incommodé en beuvant de l'eau froide, vüeille continuer à en boire.* Mais il y a, me direz-vous, bien peu de gens qui aïent assez de resolution pour commander à leurs apetits déreglez, ne croïant pas étre obligez de s'abstenir des choses qu'on sait étre par experience nuisibles à la santé, si un Medecin ne les deffend. Mais hélas, il aura encor bien de la peine à le leur persuader. J'ose bien avancer que toute personne sage & temperante, pourra aisément sans se flater, se former elle-même un regime salutaire, tant pour la qualité, que pour la quantité des alimens, &c. beaucoup plus seur que du plus savant Medecin du monde, en ne faisant

reflexion que ſur ſes propres experiences & obſervations. Et ſi elle ne le peut, elle n'a pas grand eſprit, pour ne pas dire, qu'elle eſt une bête, ſur tout aïant paſſé trente-ans, une telle habitude peut être profitable à ceux qui y prennent du plai-
2. *Aphor.* ſir : car Hippocrate veut que le boire &
38. le manger un peu pires, mais d'ailleurs tant ſoit peu plus agreables, ſoient toûjours preferez à tous autres contraires ; y aïant ſur tout trois ou quatre heures du ſoupet au coucher ; car alors la digeſtion eſt à moitié faite. Ce ne ſera donc pas mal fait de prendre un peu de vin qui s'accommode fort bien avec ce qui eſt à demi cuit, le vin n'aïant pas beſoin d'un long ſejour pour être digeré, veu qu'il ſe change aiſément & qu'il ſert pour achever la coction des viandes : Et bien loin de retarder le chyle, qui eſt déja bien avancé, il ſe trouvera auſſi-tôt preſt à ſortir de l'eſtomac que luy, en luy ſervant même beaucoup pour le faire penetrer plus promtement juſqu'au foye. Auſſi les plus éclairez en uſent de la ſorte, à deſſein d'aider la diſtribution de la nourriture, & pour que le foye en devienne plus humecté. Ce qui les y confirme, c'eſt qu'ils en repoſent mieux pour l'ordinaire, comme auſſi plus tranquilement, à cauſe d'une douce vapeur du vin qui monte au cerveau, l'humecte doucement. Et ſi quelqu'un n'approuve pas une telle coûtume, entant qu'elle engendre de la crudité, & qu'elle interromt la coction

que l'eftomac a déja bien avancé, je répons qu'il n'en eft pas du boire, fur tout du vin, comme de quelqu'autre chofe, la digeftion de laquelle exigeroit un long-tems, ou qui épaiffiroit davantage le chyle, qui pour cela pourroit refter plus long-tems, & le rendre moins propre pour être diftribué : car le vin qu'on boit fait le même effet que l'eau qu'on ajoûte à une autre chofe trop épaiffe, laquelle brûleroit dans le pot fans cela. Les habiles Cuifiniers pour interrompre fa cuite, ont grand foin de la détremper avec du boüillon chaud, ou avec de l'eau boüillante, à quoy répond le vin qui par fa chaleur naturelle entretient & fait mieux continuer la digeftion, & bien loin qu'une telle interruption foit de longue durée, ou préjudiciable, elle fe recommance plus aifément, & s'acheve plus heureufement : Et enfuite l'eftomac fe vuide mieux quand fon chyle eft plus liquide, duquel le foye joüit plus à fon aife. On peut conclurre de là, qu'une telle colation convient mieux & eft plus faine à ceux qui boivent fort peu durant leur répas, principalement au fouper. Et quoy qu'ils mangent bien, ils ne font pas pour cela fort alterez. Non que je vüeille introduire une telle coûtume par mes raifons, parce qu'un chacun doit par fa propre experience connoître ce qu'il luy eft utile ou dommageable, & d'être Medecin de foy-même. Je confeilleray plutôt de boire trois ou quatre fois durant les répas, à proportion des alimens qu'on mange, mon

dessein n'étant que faire voir que ceux qui ont telle habitude, y sont fondez par quelque raison, & ils le peuvent continuer s'ils y sont habituez dés leur enfance : Mais je ne voudrois point approuver qu'on beut de l'eau en se mettant au lit, sur tout les filles & les femmes trop sujettes à leurs appetits & à leur fantesie, dont les unes avalent par coûtume, deux ou trois grands verres d'eau froide avant que de se coucher ; car cela gâte & debilite leur estomac, & fait des obstructions dans leur foye & dans leur rate, d'où naissent les pâles couleurs, la courte haleine, le battement de cœur, la suffocation de matrice, & à quelques-unes, la sterilité.

CHAPITRE XI.

De ceux qui s'amusent à mettre de l'or dans les boüillons des hetiques.

C'Est une coûtume fort familiere à bien des gens, d'ajoûter de l'or aux boüillons des malades, & sur tout des hetiques, & de ceux qui sont reduits à la derniere maigreur. Ce que je tiens pour fort inutile, quoique à mon avis, il ne soit ny nuisible, ny pernicieux. J'avoüe qu'il n'y a pas peu de dispute entre les Medecins sur les vertus de l'or; car les plus habiles d'entr'eux asseurent être

un excellent remede pour les maladies du cœur, & qu'il réjoüit la veüe, qu'il a une vertu ſpecifique contre la palpitation, contre les ſyncopes, contre la lepre, & contre l'epilepſie; & que le même métail étant éteint dans du vin remedie aux douleurs de la rate, & aux mélancoliques, qu'il empéche la pourriture. *Il y a dans l'or*, dit Avicenne, *des proprietez cachées contraires aux venins: & ſi un enfant en venant au monde tient de l'or dans ſa bouche, il ne craindra point le demon: ſi une femme groſſe en boit, elle n'accouchera point avant terme.* Le même Auteur met l'or entre l'argent & le hyacinthe, aſſeurant qu'il eſt plus efficace que l'argent, mais inferieur au hyacinthe, dont la limeure entre dans les medecines contre la mélancolie. Enſuite il ajoûte que l'argent eſt froid & ſec en quelque maniere, & de qui les effets répondent à ceux du hyacinte, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus debile: car il attribuë à ce dernier la vertu de réjoüir le cœur, & de le fortifier, en reſiſtant contre les venins qui ſont des qualitez qui ſortent du même hyacinte, ainſi que la proprieté d'atirer le fer, émané de la pierre d'aiman, qui ne peut étre ny diſſous, ny ſurmonté par nôtre chaleur naturelle, à l'exemple des vegetaux, parce que, dit-il, ſa ſubſtance ne le ſouffre pas, la chaleur naturelle ne ſervant que pour aider ſa penetration. Fernel le recommande fort, de ce qu'il ne participe nullement à la malignité des metaux. Et Paracelſe pretend qu'il peut guerir toutes

Fen 5. cap. 7.

Lib. de medic. cordialib.

les maladies, jusqu'à la goute & la lepre, si l'on s'en sert. Plusieurs Medecins de nôtre tems en disent de même. Et c'est pour ce sujet qu'ils font entrer ce metal dans la composition de plusieurs medicamens. Mais il en est d'autres qui nient toutes ces choses: & entr'autres Antoine Musa, Brassavole, André Baccius de Thermis, Fallope, Eraste, Rondelet, Duret & quantité d'autres fameux. Samnarole prefere l'eau de vie à tout l'or du monde pour la santé, à cause qu'elle se tire d'un vegetable qui est un cardiaque familier à la nature-humaine.

Je ne veux pas me mêler icy de la dispute de ces Messieurs, bien que l'or paroisse un remede excellent & confortatif, & qui étant mis dans les boüillons soit innocent, ne laisse pas d'étre innutile, puisque rien ne se dissout de sa substance pour étre trop compacte, & qu'il ne se mêle point du tout avec la liqueur, si ce n'est quelques ordures, n'y aïant ny feu, ny ébulition capable de la dissoudre: outre que l'or ne nous étant pas naturel, ne sauroit étre surmonté par nôtre chaleur naturelle, & par consequent étre changé en nôtre sang, non plus que de reparer la perte des esprits, étant si éloigné de nôtre nature; encore moins se convertir en nôtre propre substance, parce que la substance des metaux luy est si oposée, de quelque maniere qu'on les prepare, qu'ils ne deviendront jamais alimens, ny par consequent l'or ne pourra guerir ny la lepre, ny la fiévre hetique, ny la phthisie, ny

ny pas une des maladies provenant d'inanition, lesquelles ont bien plutôt besoin du remplacement & de l'application de quelque bonne substance, que d'aucune simple alteration, & telle qu'aucun metal ne pourra jamais fournir. Or comme les hetiques ne demandent pas tant d'étre fortifiez par une seule qualité, que d'étre rétablis par quelque humeur substantifique, en vain fait-on boüillir de l'or dans leurs boüillons, vû qu'il est incapable de reparer la perte qui s'est faite de l'humide radical, à faute de ne pouvoir se transformer en aliment, & qu'il est ensuite rendu tel avec les excremens, sans la moindre diminution de son poids qu'il avoit été mis en decoction, ou qu'il avoit été avalé.

Ces raisons neanmoins ne sont pas suffisantes pour luy ôter la vertu cardiaque qu'il pourroit avoir contre les venins, & contre les maladies melancoliques, sans neanmoins qu'il en ait aucune propre pour nourrir.

Il n'y a pas bien long-tems que le bon homme Sennert, se laissa duper par un Charlatan d'Allemagne, lequel avoit dit qu'une poule qui seroit engraissée durant un mois avec des füeilles d'or, ne manqueroit pas de les convertir si parfaitement en sa propre substance, que l'on pourroit voir dans sa poitrine trois lignes d'or aussi pur & aussi bien tirées, comme si un Orfévre les y avoit introduites. Voilà certes une maniere de nourrir fort extraordinaire, de voir qu'un

In præfat. lib. de consens. & dissen. Chymic. cum Galenic.

aliment qu'on aura pris retienne tellement sa nature, qu'il ne soit nullement changé, même aprés la troisiéme coction, (ce qui est tout-à-fait contraire à la nature de la personne nourrie) & que cependant il passe en sa propre substance. Mais ceux qui en ont fait l'essay, peuvent rendre témoignage de la fausseté de cette experience, ainsi que l'avouë le celebre Lauremberg de soy-même, sous lequel j'ay étudié en Philosophie à Montauban. Mais ce n'est pas là la seule fourberie de certains Chymiques imposteurs, dont la coûtume est d'ajoûter mille faussetez à une seule veritable experience qu'ils auront peut-être vû faire, & de publier les proprietez de plusieurs choses qui ne sont point.

In Examine Aphorismorum Angeli sala.

CHAPITRE XII.

Chapitre ajoûté.

Du pretendu Or potable des Chymistes & de leurs autres remedes.

LA Secte de Paracelse nous étourdit les oreilles par le recit de ses perles, de ses yeux d'écrevisse, de sa poudre de licorne, & d'autres semblables petites choses, mais sur tout de son Or potable, qui n'est autre chose, si l'on veut l'en croire, qu'un abregé de toutes les essences, par la vertu & par la proprieté duquel nos esprits sont

exemts de toute corruption, que les forces s'augmentent & se conservent, que la gaïeté & l'embonpoint s'aquierent, & qu'enfin les hommes caducs rajeunissent aprés s'étre dépoüillez de leur vieillesse, ainsi que fait un vieux serpent en quittant sa vieille peau. Outre que ce même Or peut également prevenir les maladies, & retarder le destin du trépas, en prolongeant la vie au delà du terme que Dieu leur a prescrit. C'est à quoy je veux aporter toute la diligence possible, afin d'examiner s'il s'y trouvera quelque vraïe-semblance, ou si ce ne sont que des pures fables, ou que de pitoïables reveries. Moins y a-t-il de gens sages, plus aussi se trouve-t-il des hommes qui croïent trop aisément. Il faut avoüer que la plûpart des Riches sont persuadez que l'or, l'argent & les pierreries, ont dautant plus de vertu & d'efficace contre les maladies, qu'elles sont d'un plus haut prix. Mais pour ne pas faire des repetitions sur les tromperies de ces fourbes qui pour un gain sordide, ont inventé de tout tems ces sortes de remedes, & qu'ils en inventent encor tous les jours pour les mettre en pratique, sans faire aucun scrupule de vendre bien cherement l'huile de gerofles mixtioné, avec quelques petites bagatelles, & au lieu de la veritable liqueur des pierres precieuses, ils ne donnent rien moins que du camfre delayé dans du vin distilé. On devroit se mettre dans la tête pour une bonne fois, que l'Art ne sauroit jamais venir à bout de si bien preparer ny

l'or, ny l'argent, non plus que le reste des metaux, le corail, les perles, ny les pierres precieuses, afin de fortifier nos forces, en fortifiant sur tout & deffendant le cœur, comme étant la forteresse & le donjon, tant de la chaleur naturelle, que le principe de la vie. Voïons donc si je ne pourray pas convaincre mon Lecteur de cette verité.

Pour peu qu'une personne ait de connoissance des principes de la Medecine, il ne sauroit ignorer que les forces & tout l'embonpoint de nos corps, ne se maintiennent que par le moïen d'une parfaite santé, qui les rend sains par la vertu d'une chose, & vigoureux par la proprieté & par l'aproche d'une autre ; & qu'il faut par consequent que la bonne grace, le teint vermeil, la beauté & la vigueur fleurissent & s'augmentent, pour ainsi dire, par la presence d'une santé achevée, de laquelle l'on ne les sauroit separer. Quel moïen donc, je vous prie, qu'une qualité contraire puisse avoir assez d'éficacité pour rétablir un corps tout détraqué & extrémement alteré. Mais disons plutôt, qu'étant & trop foible & trop languissant, il se recréera & se trouvera mieux par l'usage d'un aliment convenable & proportionné : car il sera toûjours vray de dire, que cela seul est propre au corps qui luy est fort semblable, tant en qualité qu'en substance. Mais pour l'or tout Roy des metaux qu'il soit, peut bien recréer & réjoüir les yeux & l'esprit des avares quand ils le voïent & le touchent, & encor plus lors-

qu'ils le tiennent ſerré dans leurs coffres : mais de croire qu'il ait en ſoy la moindre vertu de reparer & de retenir les forces, c'eſt une chimere. Qu'ainſi ne ſoit, on n'a qu'à avoir tant ſoit peu d'eſprit & un grain de bon ſens, pour connoître & pour être perſuadé que l'or n'aïant en ſoy ny la nature d'aliment pur, ny la proprieté d'un remede ſincere, il ne ſauroit fournir au corps un ſang pur, d'où ſe forment les eſprits, comme une matiere tres-propre par la vertu de laquelle toutes les autres parties ſe ſoûtiennent ; encor moins pourra-t-il netoïer & purifier les impuretez & les immondices de nos corps par qui nos eſprits ſe trouvent ſouvent infectez, d'où les parties mêmes en ſouffrent aprés.

L'experience de tous les ſiecles paſſez leur devroit ſuffire pour les obliger à ne mettre au nombre des alimens leur Or, non plus que les autres metaux & les mineraux : les Hiſtoriens nous font ſouvent la deſcription de quantité de villes aſſiegées & reduites aux dernieres extremitez à faute de vivres, mais il n'y en a eu jamais un ſeul qui diſe avoir vû ou entendu dire que les riches ſe fuſſent garantis de la faim & de la mort durant ces grandes miſeres, par exemple celuy de la Rochelle, où l'or n'y manquoit pas, ſans qu'il put ſervir de rien à ceux qui en avoient, ſi ce n'eſt quand ils en pouvoient acheter quelque choſe bonne à manger. Je ne croy pas non plus qu'on puiſſe aſſigner le moindre raport ny reſſemblance,

entre la nature de nos corps, & celle de tous les metaux, laquelle cependant doit être telle ; qu'il n'y a que les seules choses qui ont eu vie, ou qui du moins ont été tirées des parties du vivant, capables de nous nourrir, & que même toute sorte de plantes, ny toute espece d'animaux avec toutes leurs parties, ne sont pas propres à nous servir de nourriture.

Or si tant est que tout ce qui a vie n'est pas entierement bon pour sustanter la vie, bien qu'il aproche de nôtre nature ; combien peu, je vous prie, les metaux seront-ils propres pour sa conservation ? Eux, dis-je, qui n'ont aucun raport avec nôtre vie. C'est inutilement qu'on se tourmente & qu'on s'inquiete pour chercher, on ne trouvera jamais rien dans la vaste étenduë de l'Univers, qui soit plus composé que nos corps, lesquels se forment, naissent, s'augmentent, & prennent leur juste acroissement par le mélange des corps mixtes dont ils sont proprement le but & la fin, & qu'ils tiennent le lieu le plus honorable & le premier entre toutes les choses mixtes ; tandis que les metaux se forment tout au contraire par une fort legere & tres-simple mixtion des Elemens. De plus leur dureté & leur secheresse naturelle les empêche de se fondre de la maniere qu'il faudroit, non plus que de se cuire & se convertir en un sang liquide. Mais qui plus est, si nous experimentons toûjours que nous ne saurions nous nourrir avec des branches d'arbres,

de qui toutefois la temperature ne s'éloigne pas bien fort de la nôtre, puiſque leurs fruits nous ſont ſi agreables, non plus que des os & des ligamens des corps des animaux, qui ſervent pourtant à entretenir nôtre vie, à cauſe qu'il n'y a que les ſeuls alimens mols & humides qui nous puiſſent convenir. Que dirons nous donc de l'uſage des metaux, dont la nature eſt infiniment éloignée de la nôtre. C'eſt une choſe étrange de voir certaines gens aſſez ridicules pour donner le nom de liqueur molle aux metaux fondus : ils parleroient bien plus juſte en les appelant fluides & coulans, puiſqu'ils ne contiennent en ſoy rien d'humide, & qu'ils ne ſauroient pas même ſe rendre fluides ſans le ſecours de leur menſtruë, ainſi qu'ils diſent. Qui ſeroit aſſez habile Cuiſinier pour aprêter les metaux & les ſervir à un malade pour ſon dîner, ou pour ſon ſouper? D'ailleurs ſi telles liqueurs ne peuvent retourner en leur premiere forme metallique, quand ils ſont une fois diſſous, qui eſt-ce qui les voudra prendre encor pour des metaux? Que s'ils me repartent qu'ils reprennent leur premiere forme & leur ancienne nature de metal, ainſi que fait l'Or potable, il faudra dire neceſſairement qu'il ſe forme des metaux dans nos veines, au lieu d'un ſang loüable. Aprés quoy n'aurons-nous pas tout ſujet de craindre, que nous aïant communiqué leurs qualitez, nous ne devenions des hommes aïant des corps de fer & d'argent, comme autant de Midas, mais raiſon-

nons au ſujet des eſprits & diſons, que s'ils perdent leur nature, ils nous deviennent inutiles; & que ſi davanture ils les retiennent, ils ne ſauroient qu'étre tres-pernicieux par leur frequente cauteriſation, comme il arrive à ceux de la bile, du miel, & à ceux du vin enſuite des diſtilations reiterées.

Mais pour revenir à nôtre Or, je dis que s'ils n'arrive aucun dechet conſervant toûjours ſa forme, ſa matiere & ſon poids, il eſt fort à preſumer qu'il ne perd rien non plus de ſa ſubſtance. Et encor qu'il ſoit reduit en liqueur afin d'étre plus aiſément avalé, il eſt tout-à-fait incapable de coction, de douceur & de bonté. Que ceux donc qui ont des yeux & de l'entendement, conſiderent combien ſottement les donneurs d'Or potable veulent & s'efforcent de nous prouver que cet or potable eſt excellent contre toute ſorte de corruption.

Mais pour qu'une choſe nous puiſſe garantir de la corruption, il faut que ce ſoit ou en nous nourriſſant, ou en nous environnant comme fait le vinaigre, ou quelqu'autre choſe froide & ſeche, ou enfin en conſumant l'humeur ſuperfluë, à l'exemple du ſel. Or le vinaigre, ny le ſel ne le peuvent faire, à cauſe que qui que ce ſoit n'en ſauroit prendre une aſſez grande quantité qu'il faudroit pour en venir à bout. Il reſte donc qu'il n'y a que cela ſeul qui nous nourrit, & capable de ſe changer en nôtre ſubſtance, qui ait la proprieté de nous de-

livrer & de nous défendre de toute corruption, en ôtant les causes qui la produisent.

Que si on s'opiniâtre à dire qu'il nourrit effectivement, il faut donc qu'il se transforme en la substance propre de la personne nourrie ; mais il cessera alors d'étre or pour devenir de la chair, & le corps de l'animal sera par ce moïen bien plus fort que le metail, même lequel sera forcé de luy ceder dans un tel changement, & de cette maniere l'or sera sujet à la même corruption, ne pouvant jamais se nourrir d'une chose inalterable, & hors des atteintes de la corruption & de toute pourriture. Car il y a bien de la contrarieté de vouloir qu'une même chose puisse étre nourrie sans étre gâtée par la putrefaction. Et pour dire en un mot, l'or pur & tout seul ne sauroit ny changer nos corps, ny en étre reciproquement changé ; ainsi c'est en vain qu'on veut nous le faire prendre.

Quant à l'essence du même or, pour me servir de leur propre terme, elle ne vaut guére mieux, à raison de sa chaleur brûlante & destructive qu'elle a contractée par le mélange & dans l'application des choses si mordicantes & si devorantes, que plusieurs Chymistes n'en ont osé donner, encor moins en prendre eux-mêmes. On a vû beaucoup de celebres Medecins qui ont donné des Traittez au Public, par lesquels ils prouvent que l'essence de l'or engendroit la lepre, aprés avoir brûlé le foye & le sang ; & c'est

à la verité pour cela qu'on n'oseroit faire prendre une seule petite gout de cette essence, si ce n'est dans quelque liqueur dont la dose soit mille fois plus grande, pour que sa vertu nuisible & corrosive en soit corrigée.

Au reste le Magistere de perles, des yeux d'écrevisses, de corail, des pierres precieuses, &c. n'ont pas plus de vertu pour fortifier que l'Or potable pour l'acrimonie du sel, de vinaigre qui leur demeure ; & que les uns ny les autres n'aprochent pas de la bonté des poudres preparées, selon l'usage ordinaire & adoucies avec soin sur la pierre de porphire.

Ce n'est pas une moindre folie d'attribuer de la vertu & de la force au musc, à l'ambre gris, au safran, aprés avoir été preparez par l'Art Chymique, puisqu'ils ont assez d'éficace dans leur propre nature, qui leur a communiqué de tres-grandes forces & de belles qualitez sous un petit volume. Mais en fasse l'essay qui voudra, pour voir si l'aliment assaisonné de safran entier n'a pas davantage & de vertu & de saveur que son extrait.

Pour revenir à nos metaux, je dis qu'encore que tout ce qui se trouve sur la terre soit de quelque valeur, ou de quelque usage aux hommes, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit propre à manger ou à guerir. Les pierres sont fort propres pour broïer & pour écraser les grains, ou pour bâtir des maisons : & dés qu'un Medecin les met en

usage, au lieu de bons remedes, on peut l'appeler Medecin des pierres, ne trompant pas tant des hommes que des pierres. Au tems certes que la Medecine nourrice des Grecs fleurissoit plus par sa pudeur naturelle, & par le prudent usage des choses, que par le nombre & par l'apareil des remedes, la santé des hommes étoit moins alterée & plus ferme par un regime de vie fort simple & fort mediocre, lors, dis-je, que le nombre des Cuisiniers & des ragoûts étoit fort petit, & que l'on pratiquoit par tout la frugalité : Mais dés qu'elle s'est trouvée corrompuë à l'arrivée des fables & des imaginations des Arabes, & que les hommes commencerent à se sentir acablez d'une infinité de maladies, ensuite de leur vie pleine de luxe & d'yvrognerie, & qu'ils se virent obligez de mettre la santé au nombre des choses les plus delicieuses, voilà aussi-tôt venir une troupe de trompeurs, de hableurs & de Charlatans qui dresserent de grandes Boutiques remplies de pierres, d'excremens, & d'ordures que la mer avoit jettées sur ses rivages, avec plusieurs fiantes de divers animaux, non moins que leurs poils, leurs ongles, leurs dents, & enfin un prodigieux amas de vetilles aussi propres pour la guerison des maladies, que le sont les balieures d'une maison. Leur avarice ne s'arresta pas encor là ; car comme elle est l'enfant de la luxure, elle les porta à déchirer les entrailles de la terre, en l'accusant avec injustice d'être trop peu fertile & trop ingrate. C'est

de ces profondes cavernes où les manes se tiennent cachées, que tous ces Imposteurs tirent leurs metaux, leur fer vray boutefeu des temeraires; l'or & l'argent veritables pertes de la vie des hommes. Pourquoy ira-t-on desormais jusqu'au centre de la terre afin d'avoir dequoy se purger? A quoy bon se donner tant de travail & tant de peine, aprés ces sortes de compositions si vantées par les Soufleurs qui passent leur vie dans les fourneaux, à l'exemple de certaines bestioles d'Egypte. Ces remedes qui portent le nom specieux d'or, n'en ont jamais reçû la moindre portion, & ils ne s'en servent que comme d'un filet pour atraper l'argent des sots, sans que les malades en soient pour cela plus soulagez, encor qu'ils eussent conçû une ferme esperance de guerir promtement par l'adresse de ces nouveaux Medecins, même dans leurs maladies les plus incurables.

Si nous en croïons aux Chymistes, l'or le plus excellent de tous les metaux se fait du souffre & du mercure, ou pour mieux dire, de la concretion de la plus pure exhalaison & de la plus noble vapeur de la terre. On peut l'appeler la production du Soleil, comme il en est la veritable image: il peut même passer pour le Soleil de la terre, à moins que nous ne l'appelions avec plus juste titre, l'auteur & le maître de tous les maux & de toutes les méchancetez qui se commettent sous le Soleil, depuis que les choses destinées pour l'usage seul de la vie

ſe ſont tournées à ſa ruïne. Ce même or, dis-je, devroit étre banni du commerce des hommes comme un ſcelerat, ou du moins de la pratique de la bonne & veritable Medecine. On vient à bout de tout à force d'or & d'argent, ſans toutefois augmenter le moins du monde les forces du corps, non plus que de le delivrer de la moindre de ſes incommoditez, à cauſe de ſon temperament opoſé, de ſa dureté, de ſa peſanteur, de ſon épaiſſeur & de ſa ſolidité. Toutes ſes qualitez, dis-je, le rendent incapable tant d'alterer nos corps, que d'en étre alteré luy-méme. Paracelſe a beau jaſer avec ſa noire troupe, que l'or ſe peut tranſmuër à l'aide des fourneaux & de la vertu infernale de l'eau regale : mais nous ne leur en croirons jamais, tant que nous verrons que l'or gardera toûjours ſa propre nature : qu'ils le broïent, qu'ils le ſeparent, & qu'ils le diminuent tant qu'il leur plaira, ils le trouveront toûjours indiſſoluble. Et par quel moïen pourroit-il réjoüir le cœur des malades ? Mais non, je me reprens : car il réjoüit en effet lorſque les riches le donnent à pleines mains aux Empiriques, dont la vuë & la poſſeſſion cauſe une grande joïe à leur cœur. Mais je puis bien douter s'il ſe peut prendre ſans beaucoup de peril, & même s'il ſe peut rendre potable, ſon temperament chaud & ſec combat directement nôtre chaleur naturelle & nôtre humide radical, qui ſe conſervent dans une grande mediocrité de chaleur & d'humidité. Ne diroit-on pas que ceux-là

ont perdu & le sens & le jugement de s'imaginer qu'ils pourront par le moïen de leur or, racheter leur ame quand elle sera sur le point de se separer de leur corps, comme si vraïement elle pouvoit être arrestée avec autant de facilité par des chaînes d'or, que l'on retient un oiseau avec un filet attaché à l'un de ses pieds. Ceux-là, encor une fois, ne sont-ils pas grossiers, & mille fois plus stupides que l'or même & que les brutes, de confier ainsi leur vie entre les mains de ces miserables Souffleurs qui leur imposent si impunément, en leur faisant à croire qu'il n'y a aucune maladie qu'ils ne guerissent par la vertu de leur or, pendant qu'ils se pourroient faire plus surement traiter, & dont ils recevroient beaucoup plus de soulagement par un bon regime de vie, & par les autres secours que la Medecine methodique prescrit, & qu'elle applique par les mains d'un homme experimenté.

L'Art Galenique a bien de meilleurs preceptes : car quelqu'un, par exemple, est-il attaqué d'une hydropisie qui le fait languir, laquelle par le poids de ses eaux s'en va dans peu de jours éteindre les restes de sa chaleur naturelle : on n'a qu'à vuider la serosité qui l'a engendrée, si tant est que les forces le permettent, & en cas qu'elle ne soit trop inveterée, on n'a qu'à fortifier le foye & le voilà gueri. Quelqu'autre est-il dans une excessive melancolie, & dans de frequentes défaillances de cœur ? On n'a qu'à abatre cette nuée épaisse des vapeurs, & qu'à dimi-

nuer le poids des humeurs qui forment ces tempêtes, & le malade ne tardera pas d'en recevoir du soulagement & d'avoir de la gaieté. Un corps se trouve-t-il tout en feu par l'ardeur de la fiévre qui n'est qu'une chaleur étrangere ? On n'a qu'à le temperer, & qu'à l'humecter selon les bonnes regles de la Medecine pour l'en guerir en peu de tems. Est-il en danger de perdre la vie par la peste qui desole & ravage tout ? On n'a qu'à l'éloigner de la source & de l'origine de la pourriture, en le secourant par les cardiaques (je n'entens pas ceux des Chymistes faits avec de l'or & les pierres precieuses) mais ceux qui ont des qualitez amies du cœur, comme le bon vin, les bons alimens & autres de cette nature. Si quelque lepreux demande du secours, & que vous n'osiez luy promettre la guerison voïant son mal incurable, un vendeur de fumée luy fera serment qu'il le tirera de là avec son or. Mais il mentira comme un arracheur de dens, & le malade voïant sa bourse vuidée au grand profit du Souffleur, sans qu'il en soit plus soulagé par l'inutilité de ses remedes, ne fera que plaindre l'argent que ce maître hableur luy aura excroqué, & deviendra à l'avenir beaucoup plus avisé pour ne plus se fier si temerairement à ces Medecins de neige.

CHAPITRE XIII.

Du lait propre aux hetiques, quand il est delaïé avec de l'eau d'orge.

LE lait étant un des principaux remedes contre la phthisie, ainsi que nous avons déja dit, m'oblige d'en parler encore, en disant qu'il surpasse en vertu tout l'or du monde, parce qu'il nourrit, qu'il rafraîchit, & qu'il sert même à consolider les plaïes, outre qu'il est d'une grande utilité pour plusieurs autres maux, pourvû qu'on le prenne avec toutes les precautions necessaires. A quoy doit prendre garde le Medecin, de peur qu'il ne porte plus de prejudice que de profit, à cause qu'il se corromt facilement dans l'estomac, causant aux uns des raports puants ; s'aigrissant dans les autres, & se caillant aussi quelquefois dans leur estomac. Mais pour empêcher qu'il ne s'aigrisse, il n'y a qu'à y mêler un peu de miel ou du sucre, en le faisant tant soit peu boüillir : car c'est la froideur du ventricule qui en est la cause, au lieu que sa trop grande chaleur le fait tourner en rots dégoutans, qui sont les effets de la corruption du même lait. Mais en ce cas il est bon d'y mêler beaucoup d'eau d'orge, ou du moins d'eau commune.

commune, ce que le menu peuple n'approuve pas, quoique les plus celebres d'entre les Medecins approuvent ce mélange, & ceux qui en ont reçû de grandes utilitez ; aussi tempere-t-elle cette grande ardeur, ne diminuant en rien de la bonté du même lait, & qu'elle est d'un grand secours aux hetiques & aux tabides. Le lait de vache sur tout, en humectant & en rafraîchissant, & dont l'usage est aujourd'huy si frequent. Hippocrate avoit coûtume de donner du même lait de vache avec une sixiéme partie d'eau, tant à cause qu'il est trop épais & trop gras de sa nature, que parce qu'il se tourne aisément en raports. Et il appuïe sa methode par l'exemple de Pythocle qui ne donnoit jamais du lait à ses malades, qu'il ne fût delaïé avec beaucoup d'eau. Et c'est pour la même raison qu'Avicene & plusieurs autres anciens Medecins ôtoient le beurre du lait avant que de le faire prendre ; parce qu'étant rendu plus sereux il rafraîchit davantage. Et si Galien recommande si fort le lait d'anesse, c'est qu'il est tenu, coulant & sereux, n'aïant que fort peu de beurre & de fromage, & par consequent tres-propre à corriger la secheresse, & à temperer la chaleur excessive, & à faute du lait d'anesse, il faudra reduire celuy de vache dans la même temperature, & en la même consistance que celuy d'anesse, en y mélant de l'eau, comme étant le meilleur moïen qu'on puisse avoir. C'est ce qui a été remarqué, tant par les anciens que par les nouveaux Medecins, comme Gordon,

7. Epid.

5. Epid. text. 56.

Cap. de phthisi, & febre hectica. Joubert & Hollier. *Si vous avez*, dit ce dernier, *des raports mauvais, on n'a qu'à faire boüillir un peu d'eau avec du lait.* Et si tout le monde suivoit son conseil, les malades en recevroient plus de profit qu'il n'en ressentent.

CHAPITRE XIV.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui soûtiennent qu'on ne peut, & qu'on ne doit se passer du vin.

LE vin est sans contredit un fort bon aliment, puisqu'il fait un sang loüable, qu'il sert à mieux digerer les alimens, qu'il repare promtement les esprits, qu'il suscite la chaleur naturelle, & qu'il luy donne plus de vigueur, qu'il entretient & fomente l'humide radical, qu'il aide à l'expulsion des excremens liquides tant par les sueurs, que par les urines, dissipant en fumée les plus subtils par l'insensible transpiration ; il n'y a nul doute, dis-je, que le vin ne soit beaucoup profitable à ceux qui en usent avec moderation & bien à propos. Au contraire si on en abuse en le prenant plus par delice que par necessité, il devient la source de mille maux, tant pour le corps que pour l'esprit, en engendrant des cruditez, des phlegmes, des froidures, des obstructions

& plusieurs autres incommoditez entierement contraires aux qualitez du vin. Les yvrognes nous convainquent de cette verité, étant pour l'ordinaire fort sujets à des catarrhes, au mal caduc, à l'apoplexie, à l'engourdissement, à la paralysie, au tremblement, aux convulsions, aux goutes froides, aux hydropisies, & à une vie courte, à peu prés comme à certains jeunes arbres fruitiers au pied desquels on met de la chaux vive, laquelle à la verité leur fait porter promtement beaucoup de fruits, en les faisant croître plus vite qu'à leur ordinaire, & en faisant monter avec precipitation leur seve & leur sel ; mais ils meurent aussi trois ou quatre ans aprés, ensuite du dessechement de leurs racines & de l'épuisement de leurs forces. Il faut donc boire du vin avec moderation, chacun selon sa portée, & suivant le besoin qu'il en peut avoir.

Vinum largius sumptum jecoris tẽperiem labefactat, accenso vel extincto calore, capiti, sensibus & nervis infestum est vaporũ copia, excrementorum congerie, fluxione & ratio-

Premierement. On n'en doit point donnes aux enfans, de peur de nuire à leur santé, en augmentant leur chaleur & leur humidité qui sont assez grandes alors, parce que c'est jetter de l'huile dans le feu que leur donner à boire du vin ; lequel outré qu'il remplit leur tête de quantité de vapeurs qui causent un boüillonnement dans leur cerveau, il affoiblit leur esprit. On peut leur en accorder tant soit peu aprés la dix-huitiéme année, mais davantage aux filles qu'aux garçons, contre l'opinion du vulgaire, en le leur augmentant peu à peu ; parce qu'autrement il leur trouble la raison,

ne substantia penetrantis Avicenas. *Vinum ingreditur blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber, & sicut regulus venena diffundet.* Prov. 24

il les étourdit & les rend tous furieux, en les portant à la colere, à la luxure & à toute sorte de lubricité : car encore qu'il entre fort doucement lors qu'on l'avale, & qu'il flate le goût, il ne laisse pas de mordre ensuite à sa maniere, ainsi qu'un serpent. Cette liqueur est extrémement propre pour les vieillars à qui il fait le même bien que le lait aux enfans. Aussi Platon avoit coûtume de dire que Dieu l'avoit donné aux hommes comme un remede souverain contre la rigueur, & contre les chagrins de la vieillesse. O la salutaire medecine ! qui semble les faire rajeunir, leur faisant oublier leurs ennuis, & tous leurs soupçons, compagnes inseparables du triste hyver de la vieillesse. Et comme le feu ramolit le fer & le rend malleable, de même le bon vin les fait devenir plus traitables & plus doux, en adouçissant leur naturel rude revêche.

Si vis te reddere sanum, Parce mero. Schol. Salern.

On peut conclurre de là, que le vin n'est pas si absolument necessaire que plusieurs ne s'en puissent bien passer, tant en pleine santé que dans leur maladie ; ceux-là sur tout qui sont d'un temperament chaud & encor jeunes, & qui ne sont déja que trop emportez ; j'ose même avancer qu'on peut vivre commodément en bonne santé, & venir jusqu'au point de vieillir en tout âge, en tout lieu & en toute saison, sans boire du vin. Pour preuve de cette verité il n'y a qu'à considerer attentivement qu'entre les quatre parties du Monde nôtre Europe est si petite, au dire des Cosmographes, par

raport aux trois autres, que si l'Univers n'étoit qu'une ville comme Paris, toute l'Europe n'y pourroit avoir de sa part qu'une ou deux maisons tout au plus, tout le reste demeurant partagé entre l'Asie, l'Afrique & l'Amerique. Or on doit convenir que ce n'est qu'en Europe où se boit le plus de vin, & qu'il ne croit point de vignes dans les autres Païs; & que s'il s'en trouve, il y est expressément deffendu aux habitans par la loy de Mahomet, dont la fausse Religion s'est si fort étenduë, que tous les Chrêtiens ensemble, ne font qu'une petite poignée de gens auprés d'eux. Ils s'en abstiennent donc tous, si ce n'est en cachete, sans en étre ny moins sains, ny plus foibles, ny plus delicats, bien au contraire pour signifier la force de quelqu'un on a coûtume de dire, il est fort comme un Turc. Ces mêmes Infideles ne cedent aux Chrêtiens ny en adresse, ny en agilité, ny en vivacité, ny en aucune autre qualité naturelle, tant du corps que de l'esprit, pour ne pas dire qu'ils les surpassent bien souvent, & qu'ils proviennent pour l'ordinaire à une plus longue & plus saine vieillesse,

J'avouë, me dira quelqu'un, que l'Afrique & l'Amerique sont trop chaudes pour l'usage du vin, mais qu'il n'en est pas de même dans les païs froids & temperez, où l'on ne sauroit bien vivre sans une telle boisson. A quoy je répons qu'une grande partie de l'Asie est extrêmement temperée, & sous un climat fort doux au raport des plus

ſavans Geographes, & de ceux qui en ont fait le voïage; & que les terres du Septentrion sont si fort gelées qu'on n'y voit ny vignes, ny vin, ſans que pour cela on laiſſe d'y vivre ſainement.

Mais pour ne ſortir de nôtre Europe, combien y a-t-il de gens qui n'en ont jamais bû, & d'autres qui en boivent fort peu; & cependant & les uns & les autres joüiſſent d'une parfaite ſanté, comme dans les Regions du Nort, où l'on n'y voit jamais aucun raiſin, & pour le vin qu'on y tranſporte, il eſt ſi cher que les pauvres gens n'en goûtent qu'aux bonnes Fêtes, ſe contentant de la biere, de la cervoiſie, du cidre, du poiré, du pomé, & d'autres boiſſons artificielles, ſoit par le moïen des grains ou des fruits, & elles n'en vivent pas moins pour cela que les plus commodes, & elles en deviennent quelquefois & plus ſaines & plus robuſtes. Et ceux qui habitent la haute-Provence & les montagnes du Languedoc, où il n'y a jamais de vignes, les païſans ne boivent que de l'eau pure, auſſi les voit-on plus rarement malades que ceux qui demeurent dans le plat païs & qui ne s'en font pas faute. On peut mettre au nombre de ceux-là, ceux qui ont naturellement de l'averſion pour le vin, & ceux qui l'ont quitté pour ſe conſerver en meilleure ſanté, afin déviter les rhumes, les catarrhes, la goute, avec la plûpart des filles. De ſorte qu'en partageant le Monde en mille parties, le nombre des beuveurs de vin ſe trouvera ſi petit, qu'à

peine en rencontrerons-nous dix qui en usent, sur dix mille qui ne savent ce que c'est. Toutefois le vulgaire, & sur tout les païsans font un tel cas de cette boisson qu'ils ne croiroient pas pouvoir vivre sans elle, sains ou malades : Et c'est pour cela qu'ils en veulent sans cesse, même dans leur fiévre chaude : Et si le Medecin le leur deffend de peur qu'elle ne s'augmente, en redoublant leur alteration déja excessive, & qu'il ne s'ensuive quelque douleur de tête insuportable, ou que les reins ne viennent à s'échauffer, ou qu'enfin les malades ne tombent dans quelque phrenesie ; ces bonnes gens s'imaginent qu'il les veut mettre fort bas & les affoiblir, afin de prolonger leur mal, dans l'opinion où ils sont, qu'il n'y a que le vin capable de soûtenir leurs forces : Et c'est pour cela qu'ils en veulent du meilleur.

Un certain Gentil-homme montagnard voulant prouver qu'il faloit necessairement qu'il bût du vin dans sa fiévre continuë, jointe à une plevresie, alleguoit que le vin avoit pris son nom de vie. Et aprés avoir refuté son erreur ! Hé comment est-il possible, ajoûtoit-il, que cette liqueur si douce, si bonne & si agreable à tout le monde, même aux plus inconnus, pût me faire du mal ; à moy sur tout qui l'ay tant aimée & si fort recherchée toute ma vie ; il faudroit qu'elle fût bien méchante & bien malicieuse pour me nuire, elle qui passe pour si bienfaisante dans l'esprit de tous ceux que je connois.

Voilà les beaux & ſolides raiſonnemens que tiennent les plus habiles d'entre les idiots accoûtumez à ſuivre leurs apetits ſenſuels & brutaux. Il en eſt d'autres qui croïent ſimplement en tirer de l'utilité, ſans étre pouſſez à cela par aucun plaiſir, en aïant même autant d'averſion que d'une medecine amere : telles gens meritent aſſurément par leur naïveté d'étre retirées de leur erreur. Qu'elles ſachent donc que les Medecins deffendent le vin aux malades avec raiſon, lorſqu'ils ſentent quelque chaleur extraordinaire par tout leur corps, ou dans quelqu'un de leurs viſceres, ou autre partie ; & s'ils s'en plaignent comme s'ils étoient dans un feu, pourquoy leur devra-t-on accorder du vin qui ne fera qu'augmenter l'incendie, ſur tout s'il y a quelque fiévre ? Mais on le trempe ſi fort, me dira-t-on, qu'il n'a aucun goût de vin ? Mais dequoy ſert-il donc, je vous prie, ſi l'eau luy ôte toute ſa force ? C'eſt parce qu'il corrige, dites-vous, la crudité de l'eau, ſans laiſſer de réjoüir le cœur & de ſoûtenir les forces. Il faut donc que ce peu de vin retienne ſa nature à proportion de ſa quantité, & qu'il pourra nuire par conſequent en quelque maniere. C'eſt parler à toute rigueur & non en Medecin doux, humain, & ami de la nature.

Outre ces conſiderations on doit avoir égart à la coûtume, à l'âge & au deſir déme-ſuré des malades, en ſe reſſouvenant toûjours de la ſentence d'Hippocrate, portant

2. *Aph.* 38.

que le boire & le manger un peu pires, mais plus agreables, doivent étre preferez aux alimens un peu meilleurs, mais d'ailleurs plus desagreables. Il donnoit luy-méme dans les maladies aigües jointes à une fiévre continuë du petit vin appelé *oligophore*, lequel nous pouvons imiter en mélant tant soit peu du nôtre dans beaucoup d'eau. Je dis bien davantage, un verre plein d'eau avec la sixiéme partie de bon vin, desaltere mieux en rafraîchissant & en humectant, que l'eau toute pure, ainsi que Galien le dit de l'oxycrat, pour ceux qui sont fort pressez de la soif, à cause que l'un & l'autre servent de vehicule à l'eau, qui penetre par tout par la pointe tant du vin que du vinaigre ; ce qu'elle ne pourroit faire toute seule par sa crudité & par sa lenteur naturelle. Je suis si fort persuadé de cette verité, que si je n'aprehendois qu'on en abusa, je permetrois à plusieurs malades d'en boire de cette maniere, sur tout à ceux qui en auroient une grande envie ; & je suis seur, qu'ils en recevroient de l'utilité : Mais si on leur en permet un demi doigt aujourd'huy, ils en voudront un doigt tout entier le lendemain, & à la fin deux ou trois, outre le reproche qu'on nous feroit de nôtre procedé, par le moindre accident qui surviendroit du côté du mal, & qu'on ne manqueroit pas d'attribuer à ces deux ou trois goutes de vin. Ainsi les Medecins auront toûjours raison d'en deffendre l'usage modique ; & il vaut bien mieux que les malades souffrent quel-

que petite chose, que d'exposer leur honneur & leur reputation à la calomnie des imprudens qui abusent ordinairement des choses qui leur sont agreables, à l'inçû de leur Medecin, ainsi que je l'experimentay dernierement auprés de S. Sulpice, en la personne d'un jeune homme atteint d'une grande fiévre; à qui sa garde luy faisoit avaler une pinte de vin tous les jours, pour une petite goute que je luy avois permis; aussi n'en fut-il pas trop bon marchand. Il vaut donc mieux fortifier leur debilité par des bons boüillons, par des petits potages bien legers, par des consomez, coulis ou pressis, par des boüillons de veau, de poulet, par des œufs frais & molets, &c. qui nourrissent bien davantag e qu'un peu de vin qui aide à la verité beaucoup à la digestion & à la distribution des alimens, outre qu'il recrée & réjoüit le cœur, qu'il fait mieux dormir, & qui desaltere plus que l'eau mélée avec les syrops, étant bien trempé, comme je viens de dire. Je conseille donc aux malades, & à tous ceux qui les approchent d'en user si discrettement qu'il ne ressente du tout point le vin, bien loin d'en boire à la dérobée : car en voulant tromper les Medecins, ils se tromperont eux-mêmes. N'est-ce pas une faute bien grande, que tandis que les Medecins font leur possible pour retirer le bois qui brûle, en éteignant les charbons alumez, & en coupant chemin à l'embrasement, eux-mêmes y versent de l'huile d'un autre côté. C'est afin,

me dira-t-on, de les fortifier dans leur debilité & dans leur langueur. Mais comment, je vous prie, pourra-t-on donner de la force, si ce qui les affoiblit n'est autre chose que leur même chaleur augmentée par celle du vin. Et pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire reflexion que les chaleurs de l'Eté, que le bain chaud, & que les étuves rendent nos corps abatus, lâches, flasques & foibles, aussi bien que quand il fait un tems vain. La fiévre n'en fait pas moins, & plus par sa simple qualité, que par le poids des humeurs gâtées. Que si pour cela ils ne veulent écouter nos raisons, je les prie du moins de profiter des avis que la sage Nature leur fournit toute muete qu'elle paroisse : car l'estomac ne se trouve pas plutôt surchargé, que voila l'apetit perdu, marquant par là qu'il faut cesser d'y mettre des nouveaux alimens, jusqu'à-ce que ceux qui y sont en soient dehors. Je dis de même lorsque le vin nous paroit amer, ou de quelqu'autre mauvais goût, ainsi que les febricitans l'experimentent, c'est une marque évidente que la même boisson ne peut être profitable au corps, parce que la sage Nature a donné une je ne say quelle connoissance à l'estomac & à son orifice superieur (qu'on appele abusivement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) des choses qui nous conviennent, avec l'apetit qui nous en avertit, afin qu'étant instruits par son instinct, nous puissions nous conduire sagement en le suivant, soit en santé, soit dans la maladie. Et c'est ce que nous de-

vrions faire, si nous n'étions plus intemperans que les bêtes qui se laissent conduire à l'instinct de la Nature. On s'abstiendra donc du vin dés qu'on le trouvera mauvais, & on en pourra user avec moderation quand on le trouvera bon ; si ce n'est dans les catarrhes, dans les goutes, dans les rhumes, de peur que la chaleur ne vienne à fondre & subtiliser les humeurs, & qu'elles coulent aprés plus aisément sur les parties à travers ces conduits, élargis par la même qualité de cette boisson qui est de soy si penetrante, qu'on la sent quelquefois jusqu'au bout des ongles, si-tôt qu'on l'a avalée ; ainsi rencontrant dans son chemin des humeurs grossieres, pesantes & difficiles à se mouvoir, les pousse, les agite, & les rend fluides par sa chaleur. C'est pourquoy les catarrheux, ceux qui sont sujets à la goûte, & aux rhumes, s'en doivent passer. Je conseillerois plutôt aux derniers, de faire bien chauffer un demistier de gros vin sur la cendre chaude, où aïant un quarteron de sucre, & ensuite l'avaler un peu chaud ; car alors il n'est plus capable de nuire, parce que tous les esprits souffreux s'étant exhalez, ne peut que servir d'un baume excelent à la poitrine. Et si nous semblons rudes aux malades, en leur deffendant les choses qui leur sont contraires, on n'a qu'à s'en prendre à leurs infirmitez, qui nous obligent de leur étre si peu complaisans. Et ce nous est plutôt une peine qu'un plaisir de les traiter un peu rudement. Et comme leurs maladies nous font connoître par leur signes

ce que nous devons faire, nous leur en donnons aussi nos avis, à moins q'ils ne soient bien aises que nous donnions des armes à leurs ennemis, pour s'en voir abbatus.

Concluons donc de tout ce que dessus, que le vin n'est pas d'une necessité si absoluë aux hommes qu'ils ne puissent bien s'en pâsser, tant sains que malades, à l'exemple d'une infinité de gens qui n'en ont jamais goûté sans aucun prejudice de leur santé. C'est donc, dis-je, une grande erreur de ne vouloir pas le quitter quand il nuit, bien loin de fortifier. On peut faire diverses boissons pour les delicats, comme l'hipocras d'eau, appellé bouchet, la clairette, l'eau de coriandre, & pour les pauvres, de la ptisane, de l'hydromel aqueux, & non vineux, semblable à la malvoisie en odeur & en force, qui n'excite pas moins les fluxions que le vin, l'aqueux est proprement ce qu'on appelle melicrat, & le vineux l'hydromel, selon Dioscoride.

Mais pour convaincre entierement mon Lecteur, que le vin n'est pas tel qu'il le pourroit croire, je n'ay qu'à luy donner l'exemple de deux personnes qui auront dîné ou soupé ensemble, & se seront remplis dans un festin, dont l'un aura bû du vin, & l'autre de l'eau: qu'on interroge & qu'on examine, dis-je, tous les deux le lendemain matin, & on trouvera que celuy qui aura bû du vin aura ressenti toute le nuit des aigreurs, des indigestions accompagnées de veilles, de vomissemens, & des maux de tête, avec un visage

pâle ; au lieu que celuy qui n'aura bû que de l'eau, comme font d'ordinaire les filles, aura reposé à merveille, & se portera fort bien, & aura un fort bon visage.

CHAPITRE XV.

De la mauvaise coûtume de ceux qui boivent à jeun de la double biere.

C'Est une coûtume assez ordinaire à plusieurs que de faire apporter à leur réveil de la double biere, ou du vin ; je say que bien des Medecins qui n'approuvent nullement une telle habitude, à cause qu'une telle humectation affoiblit la force de l'estomac en le relâchant & l'affoiblissant, & que c'est de là que provient l'abondance des cruditez dont le corps se remplit ensuite: Pour moy je ne desapprouve pas absolument cela, parce que la boisson du matin (pourvû que ce ne soit de la double biere) aide à la distribution des alimens, non moins qu'à purger le ventricule & à le laver, ainsi que l'on dit tres-bien : outre qu'elle tempere la chaleur naturelle & qu'elle humecte le corps, en empéchant même la formation de la pierre. Et si les Medecins tant anciens que modernes ordonnent quantité de boüillons au beurre frais avec les mauves, la cicorée sauvage, & choses semblables, afin d'adoucir

l'ardeur des reins, pour qu'elle raison ne pourra-t'on pas boire de la simple biere, comme moins violente, & dont la vertu est de rafraichir, d'humecter, & de déboucher les conduits. Mais je ne voudrois point du tout que l'on beut à jeun (sur tout quand l'estomac est vuide) de la double biere, ny d'aucune autre boisson violente, parce qu'en affoiblissant & en piquotant les parties nerveuses, elles peuvent causer les fluxion aux jointures, que l'on nomme goutte, l'inflamation des entrailles, & d'autres fâcheuses maladies; à cause, dis-je, de la subtilité & de la promte penetration de telles liqueurs dont les parties spiritueuses s'insinuent dans les nerfs. Ce qui fait aussi que tous ces beuveurs intemperans & indiscrets sont presque tous affligés de la goute, ausquels on doit absolument défendre le vin. Ce n'est pas qu'il ne faille considerer la diversité des naturels : car ceux qui sont d'un temperament plus humide, ont moins besoin de boire, & par consequent ils ne doivent nullement prendre aucune boisson à jeun; ne la permettant qu'à ceux qui sont d'un temperament sec; encor ce ne doit étre que fort peu à la fois, de peur que leurs parties nerveuses ne s'en trouvent offensées & dessechées trop promtement. Galien nous confirme cette verité. *Si quelqu'un*, dit-il, *s'amuse à boire abondamment du vin avant que de prendre d'autres alimens, il tombera dans des convulsions & dans des delires.* Et ailleurs, il met entre les causes qui engendrent la gou-

Com. ad Aph. 21. lib. 2.

te la coûtume de boire du vin trop fort à jeun. *Les vins violens*, dit-il, *offensent en tres-peu de tems la substance des nerfs aussi bien que fait le coit.* Plutarque disputant s'il est possible qu'il s'engendre des nouvelles maladies, il dit qu'oüy : Et il en rapporte la seule cause aux boissons trop violentes que plusieurs ont coûtume de boire avant que de manger. Il en est de même de la double biere qui peut encor faire plus de mal. Et comme je ne desapprouve point l'usage de la petite biere, quoy qu'elle ne convienne pas à toute sorte de gens, je conseille fort de s'abstenir de la double comme plus violente, de peur qu'elle ne fournisse de matiere à plusieurs autres maux. Galien persuade fort à Diodore Grammerien de prendre le matin du pain trempé dans du vin : Et ceux-là sont estimez prudens par Plutarque qui prennent du pain sec tous les matins pour leur déjeuner.

Com. Aph. 1. S. lib. 6. — *In Symposiacis.* — 8. *Symposiacor.*

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XVI.

De ceux qui croïent que toute fiévre provienne du froid, excepté la chaude, & des divers sentimens sur les fiévres intermittentes.

L'Usage du vin dont on abuse dans les fiévres, n'est pas seulement fondé sur la foiblesse

foibleſſe des forces des malades, comme nous venons de le faire voir, mais encor ſur l'opinion qu'on a que toute fiévre eſt causée du froid. La cauſe de cette erreur eſt, à mon avis, de ce que le menu peuple qui ne voit pas plus loin que ſon nez, remarque que toutes les fiévres intermittentes commençent pour l'ordinaire par un friſſon ou tremblement, & ils s'imaginent toûjours que c'eſt parce qu'ils ſont morfondus, & que la froideur étant enfermée dans le corps, en doit être chaſſée par toute ſorte de chaleur, entant qu'un contraire en pouſſe un autre: de ſorte que ſi aprés l'accés vous demandés à ces malades, s'il a duré longtems, ils vous répondront, une heure, ou deux, ne contant pour rien toute la chaleur qui ſuccede à leur froid. Et c'eſt de là qu'ils s'étudient à le chaſſer par tous les moyens dont ils peuvent s'aviſer, ſoit en ſe faiſant mettre aux pieds des briques ou des tuiles preſque toutes rouges, ſoit en beuvant du vin tout pur, & du plus violent, ſoit en prenant des boüillons pleins d'épiceries, du ſafran, du fromage fort vieux & du plus piquant, & bien ſouvent du poivre, afin, diſent-ils, de ſurmonter le froid & de provoquer, bon gré, mal gré, la ſueur; comme ſi vrayement leur mal conſiſtoit dans une humeur figée ou glacée, & qu'il falut neceſſairement faire fondre & convertir en eau. Ainſi dés qu'il commencent à ſentir la chaleur, ils croïent que la fiévre eſt paſſée, & qu'il n'y a plus que la ſueur à at-

tendre. Mais les plus avisez d'entr'eux souffrent avec patience un grand tas de couvertures durant leur chaleur, à dessein, disent-ils, de presser l'humeur à peu prés comme on fait une éponge en la pressant avec les doigts, se persuadant ensuite que la chaleur qui succede à leur frisson est un de leur soin, & des couvertures les unes sur les autres; & que ce n'est que par ce moyen que le froid de la fiévre a été surmonté, lequel ils tiennent pour le mal le plus essentiel; tandis que d'un autre côté ils entretiennent la même chaleur brûlante tout autant qu'ils peuvent jusqu'à ce qu'ils suent. Je ne m'étonne donc pas s'ils mettent en usage les épiceries, attendu leur opinion erronée. Or qu'ils apprennent donc pour une bonne fois que l'essence de la fiévre consiste dans la chaleur, & que le froid ou frisson n'en est que l'avant-coureur. Mais pour leur faire mieux comprendre ce que je dis, ils doivent apprendre, que la peau de nos corps est naturellement percée d'une infinité de petits trous imperceptibles, dont les uns donnent passage à la sueur, & les autres sont occupés par les petits poils. C'est ainsi que l'Auteur de la Nature l'a disposée, afin de donner un libre passage aux fumées excitées par la chaleur naturelle dont elle se trouveroit étoufée, de même qu'on voit le feu s'éteindre à faute d'air. Ces fumées ressemblent à peu prés à la suïe, étant noires, grasses, d'une matiere brûlée, mais comme invisibles par leur subtilité, lesquelles neanmoins se ren-

dent assez sensibles en s'entassant les unes sur les autres en nos habits, & principalement sur nos chemises qui deviennent noires, sales & fort grasses. Aussi voit-on que les mains de ceux qui n'ont pas des gans, sont plus rudes & plus noires en Hyver qu'en Eté, par la retention des excremens, à cause que les pores de la peau se trouvent alors resserrez par le froid auquel elles sont exposées. Tous ces petits troux ne servent donc qu'à donner libre passage aux fumées, aux vapeurs & aux exhalaisons qui s'élevent de l'action de la chaleur naturelle, qui ne cesse d'agir tant que nous vivons, sur les alimens & sur les humeurs, afin de les rendre propres pour nourrir les parties: Et si d'avanture ces mêmes conduits viennent à se boucher, ou à se resserrer, jusqu'au point que cette espece de suïe ne puisse s'exhaler, la même chaleur devient acre, piquante, forte & extrémement brûlante, à peu prés comme la braise cachée soûs la cendre qui s'étouffe & s'éteint à la fin à faute d'air, par l'accablement des fuliginositez. Or ensuite d'un grand travail, la chaleur augmentée échauffant les humeurs, excite & pousse dehors une prodigieuse quãtité d'exhalaisons dont les plus humides se convertissent en sueur, & les plus seches en fumée: C'est alors, dis-je, qu'il est necessaire que ces petits troux soient ouverts, ainsi que ceux d'un crible bien fin, lesquels venant à étre surpris & bouchez à l'arrivée du froid, augmenteront l'échauffement déja

conçû & permanant, & qui changera la chaleur naturelle de douce & benigne qu'elle étoit, en un feu capable de corrompre les humeurs du corps de toutes les meilleures. D'où naîtra le fiévre continuë appelée chaude par le menu peuple, qui dure quelques jours sans le moindre relâche, ensuite du desordre imprimé aux humeurs, même aprés l'éloignement de sa cause : car les fuliginositez ne sont pas plutôt entassées les unes sur les autres, qu'elles demandent d'être vuidées, & le sang demande de son côté d'être rafraîchi. Quelquefois aussi la matiere corrompuë du feu alumé aprés une grande constipation se dissipe dans un seul accez de fiévre qui se termine par une sueur qui recommance quelque-tems aprés, par une nouvelle corruption & inflammation d'humeurs causée par un certain empyreume, ou levain & vestige que la chaleur fiévreuse y avoit laissé ; c'est ce qui fait les fiévres intermittentes de douze heures, d'un jour ou de deux, qui ne manquent d'avoir leur retour accoûtumé, jusqu'à-ce que la mauvaise qualité imprimée au cœur par le premier échauffement, soit entierement abolie.

Et voilà comme quoy le froid exterieur engendre les fiévres accompagnées de beaucoup de chaleur, dont l'impression dure long-tems ; & ce n'est que par accident qu'un contraire nait de son contraire, parce que le froid resserrant le cuir, empêche la transpiration qui seule doit entretenir la cha-

leur naturelle dans la juste mediocrité.

Qu'on cesse donc de croire que la fiévre est une maladie froide, de ce qu'elle peut provenir du froid, d'autant plus qu'il y a quantité d'autres causes que le peuple a pour suspectes avec raison, & qu'il met entre celles qui donnent occasion à la fiévre, par exemple, certaines viandes mauvaises, la colere, la tristesse, les vers & l'ardeur du Soleil, &c. qu'on ne sauroit jamais attribuer au pretendu morfondement du vulgaire. Joignons à tout ce que dessus les cruditez, les obstructions, les pourritures, les abscez internes, la chaleur alterante de l'air, le mouvement excessif, les trop longues veilles, & bien d'autres causes internes inconnües au peuple, qui ne sont pas moins dangereuses, & lesquelles sont reduites à toutes au point d'engendrer beaucoup d'exhalaisons, en corrompant les bonnes humeurs à force d'échauffer le sang, les esprits, ou les parties solides. Et c'est cette chaleur pernicieuse en quoy consiste l'essence de la fiévre, laquelle ne doit point passer pour froide, comme quelques-uns se l'imaginent; de cela seul que le froid exterieur en est quelquefois la cause, puisque nous la voïons le plus souvent se former par un autre moïen.

Mais comment est-il possible, me direz-vous, que la maladie étant chaude, soit avec du froid, avec frisson, & avec un tel tremblement par tout le corps, jusqu'à cliqueter des dents. Et voicy une autre pierre

d'achopemẽt pour les idiots,qui à faute de ne connoître l'origine d'un tel accident si étrange, ils s'y arrestent & le croïant plus fâcheux que tout le reste, luy donnent le nom de fiévre : à qui je m'envay apprendre la cause d'un tel accident, pour les empêcher de faire de si lourdes fautes.

Je dis donc que le commun des Medecins tient que la qualité des fiévres intermittentes, n'a pas plutôt corrompu l'humeur contenuë dans les vaisseaux, que la Nature ne la pouvant souffrir, excite les veines à la jetter comme son ennemi par diverses secousses sur les chairs, sur les nerfs, dans les peaux, dans les membranes, & pardessus les autres parties sensibles : Or cette matiere est si rude, si âpre & si cuisante, & enfin son mouvement si roide, qu'elle ne peut que causer de la douleur aux parties par où elle passe. Et c'est alors qu'il semble aux febricitans qu'on les pique, qu'on les déchire, & qu'on les écorche interieurement. Ces bonnes gens ne doivent pas trouver étrange qu'une telle matiere devenuë chaude par sa corruption ou autrement, excite le frisson ou le tremblement, puisque l'eau boüillante toute seule jettée tout à coup sur un corps nud, le fait trembler aussi bien que la froide ; les petites étincelles de feu & la piqueure d'une épingle font également retirer tout le corps ; ainsi les parties sensibles piquotées & irritées par l'humeur cuisante & fort échauffée, secoüent & ébranlent tout le corps, lorsque ses parties font

tous leurs efforts pour ſe délivrer de l'ennemi qui les incommode. Et c'eſt de là que commence le bâillement, l'extenſion, & le retirement des membres & la toux, comme des avant-coureurs du paroxiſme, qui dure aprés tels accidens, juſqu'à-ce que la matiere ſoit conſommée & diſſipée en ſueur, ou en fumée : car le froid ne dure que pendant que l'humeur eſt pouſſée avec violence d'un lieu dans un autre, & au tems qu'elle commance à ſe corrompre davantage dans les lieux étroits, ou juſqu'à-ce que les membres ſe ſoient accoûtumez à les ſouffrir : Et quand la matiere eſt plus enflamée, ſa chaleur ſe communique par tout le corps au moïen des arteres, & à l'aide des eſprits aprés avoir gagné le cœur : un tel deſordre va toûjours en s'augmentant juſqu'à l'extrême corruption de l'humeur dont nous parlons, qui à force de ſe ſubtiliſer, ſe perd enfin, partie inſenſiblement, & partie évidemment dans le declin de l'accez. Vous voïez-bien par là que la fiévre intermittente ne provient que d'une humeur gâtée & corrompuë par la chaleur de la fiévre, dont l'accez dure juſqu'à-ce qu'elle ſoit conſumée, le friſſon n'étant que ſon avant-coureur ; de ſorte que c'eſt une grande erreur de prendre l'accident pour l'eſſence du mal, ou ſi vous voulez, l'éclair pour le tonnerre, l'acceſſoire pour le principal, & l'ombre pour le corps. Le nom de fiévre ne tire pas ſon étimologie de la froideur, mais bien du boüillonnement & de l'ardeur, ſelon les Latins,

& suivant les Grecs, du feu. Qu'on ne s'amuse donc plus desormais de donner la gehenne au corps innutilement, en faisant empirer le mal à force de donner du vin pur, des épiceries, & un grand nombre de couvertures, dans la creance qu'on a que tout le mal procede du froid, & qu'il n'y a qu'à provoquer la sueur. On donne à la fiévre continuë le nom de fiévre chaude, comme s'il y en avoit de froides. Et si vous me demandez la raison, pour laquelle les continües n'ont point de tremblement. Je vous répondray que toute l'Ecole de la Medecine tient que la matiere corrompuë étant toute dans les veines, n'en peut sortir pour se jetter sur les parties sensibles, si ce n'est par fois vers le declin, qui est aussi accompagné de fremissement. Et si quelque Curieux m'interroge, pourquoy les fiévres intermittentes ont leur retour à même heure, les unes tous les jours, les autres de deux en deux jours, & quelqu'autres une fois en trois jours. Je diray que selon le commun des Medecins, nôtre corps aïant besoin de quatre diverses humeurs pour la nourriture de ses differentes parties, engendre plus d'une que de l'autre, par raport à son besoin ; de sorte qu'il faut beaucoup de sang, moins de phlegme, mais plus que de bile, & davantage de celle-cy, que de melancolie. Or s'il arrive que le phlegme pourrisse par la force de la chaleur fiévreuse, l'accez reviendra tous les jours, à cause que le même phlegme s'engendre en grande abondance &

Non sola excremẽti copia, sed alia quædam

en peu de tems. Il y a moins de bile dans nos corps, & moins encor de melancolie, pour que les accez reviennent si-tôt; comme il faut plus de tems pour en acumuler davantage. Et pour me faire mieux entendre au vulgaire, je suppose que tous les accez requierent une once de matiere, & que telle qui avoit excité le premier paroxisme, se trouve déja consommée, que le second accez ne peut retourner à moins qu'il n'y ait un nouvel amas de matiere, en telle proportion, qu'elle soit capable d'irriter la Nature, à savoir une once entiere; car la demi, ny les trois quarts, ne sauroient prendre feu; le phlegme devient si copieux dans l'espace de six heures, qu'à peine la Nature en peut-elle venir à bout dans un jour, & il faut plus de trente-heures pour engendrer une once de bile requise aux accez de la fiévre tierce, & deux jours tout au moins pour renouveller ce peu d'humeur melancolique, capable de causer la quarte; parce qu'on croit que les humeurs ne se gâtent & ne deviennent fiévreuses que peu à peu, & que durant l'intermission il se corromt de l'amas qui s'est fait dépuis longtems dans le corps, tout autant qu'il en est necessaire pour former un accez, à moins qu'il ne s'en engendre recemment quelqu'autre tout depravé, pendant les tréves des mêmes accez: de sorte que si nôtre once se rencontre toûjours prête à même heure, la fiévre ne manquera pas de revenir au même-tems, & dont la cure sera fort difficile,

vis major necessariò unamquemque humorem ordine, certaque regula ciet ac impellit. Hæc autem propria est contracta putredinis qualitatisve natura, atque cõditio, qua omnem corporis statum naturalem immutat. Quid, quæso, vetat, cõcurrentibus causis omnibus illis efficientibus, tam multam flavam bilem atramve quotidie cumulari, ne

naturam quotidie ſtimulet circuitumque moveat. ſelon Hippocrate. Que ſi elle retarde ou anticipe, c'eſt à cauſe que nôtre corps eſt ſujet à mille changemens par les choſes que nous faiſons ; que nous vuidons, que nous avalons ; ou que nous y appliquons ; ſi bien que la ſimple quarte peut par un grand deſordre devenir double ou triple, quand il s'engendre un grand amas de bile noire, qu'il y en ait une once entiere tous les deux jours, ainſi que dans la tierce, ou chaque jour, comme dans la quotidiene.

Je ne m'étendray pas ſur les queſtions qu'on fait dans les Écoles de Medecine ſur leur retour. Selon les nouveaux Auteurs, la fiévre eſt un levain qui ſubſiſte ſans que les humeurs pechent ny en froid, ny en chaud, ny en humide, ny en ſechereſſe, n'étant qu'un ſang qui ſe dilate, & qui boût dans les vaiſſeaux. Quelques-uns ont comparé cette fermentation à celle qui ſe fait tous les ans dans les eaux du Nil qui cauſe ſon debordement, n'étant autre choſe que des eſprits nitreux qui ſe fermentent, vû qu'il n'y pleut jamais non plus que dans ſes environs qui pourroient groſſir ce Fleuve. Et c'eſt ainſi, diſent-ils, que le ſang ſe fermente dans nos veines, qu'il y boût, qu'il s'y meut, & qu'étant dilaté, par la force du cœur, les eſprits devenus alors agitez, & comme tous en fureur, ébranlent toute la machine du corps, d'où viennent les friſſons, & enſuite la chaleur. De même dés qu'un certain acide domine en nos corps, tout y fermente, tout y boût, tant les eſprits

que les humeurs. Et voilà ce qui cause la fiévre, sans autre vice des mêmes humeurs; & par consequent, ajoûtent-ils, on n'a que faire de saigner à dessein de rafraîchir, ainsi que les Galenistes le pretendent. Ils raportent encor l'exemple de l'eolipile, de qui l'eau renfermée ne se rafroidit point du tout en se diminuant. Ils mettent encor en avant l'airain soufflant, qui fait voir que la liqueur qui s'y trouve renfermée, s'échauffe plutôt que de se rafroidir quand elle devient en moindre quantité; & cet air ou ce souffle redouble, & s'irrite davantage, ne pouvant trouver son repos qu'aprés la consomption de sa cause;

Du sentiment fiévreux, on tranche ainsi le cours,
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

On tient que la China-china consiste dans ses qualitez, c'est à dire dans son asprêté, dans son amertume, & dans sa chaleur; c'est par celle-cy principalement qu'il cuit les humeurs, en dissipant ce qui y est nuisible, comme c'est par celles-là qu'il combat l'acide qui cause les fiévres. L'aprêté & l'amertume de la petite centaurée aproche un peu celle du China, qui a toûjours passé pour un febrifuge.

Selon d'autres Auteurs le principal effet des febrifuges amers, astringens & stypriques, est la réünion des propres parties du

ſang diviſées & écartées par les eſprits animaux effarouchez, ou par des matieres heterogenes & ſurabondantes.

D'autres veulent que la même écorce gueriſſe la fiévre par la vertu qu'elle a de precipiter le levain fiévreux.

D'autres pretendent que c'eſt en fixant & coagulant l'humeur de la fiévre, à peu prés comme l'Alkali qui arrête le mouvement d'un ſel acide : car en effet le propre de ce remede eſt de raſſembler, de raprocher & de réünir les parties du liquide dans lequel il eſt mêlé, toutes les fois qu'il eſt reduit de puiſſance en acte par des diſpoſitions neceſſaires.

Il y a, ſelon d'autres, deux cauſes immediates de la fermentation du ſang. La premiere eſt la trop grande quantité, ou le mouvement des eſprits qui peut être excité par l'ardeur du Soleil, par l'exercice violent, par les veilles, par les jeûnes, par les alimens chauds & fort ſpiritueux, par les émotions de l'ame. Et c'eſt de là que naiſſent toutes les fiévres ephemeres & ſynoques ſimples, qui ſont les plus legeres, & que la ſeule tranſpiration libre peut guerir.

Rerum non miſcibilium mixtio. La ſeconde eſt le mélange des corpuſcules irreguliers & fermentatifs, qui confondant l'ordre & la liaiſon des parties du ſang, y mettent la ſedition, & dépravent ſon mouvement ; & de ces corps les uns ne font qu'une ſimple fermentation, pouvant à la fin être regis & domtez par la Nature ; & les autres étant malins & vene-

neux font des coagulations, des diſſolutions, des colliquations dans la maſſe du ſang, ſans pouvoir étre rectifiez en aucune maniere. De ces premiers naiſſent toutes les fiévres intermittentes, erratiques, intrantes & continües, appelées ſubintrantes; & des ſecondes ſe forment les ardentes, les peſtilentielles, les malignes, & les pourprées.

D'autres eſtiment avec Hippocrate, que les premieres qualitez ne ſont nullement la cauſe des maladies, mais bien d'autres plus agiſſantes, que le même Auteur appele vertus, à cauſe de l'éficace qu'elles ont dans leur action; je veux dire l'aigre, l'amer, le ſalé, & l'inſipide, dont la moderation & la juſte proportion conſervent la ſanté, comme leur immoderation & diſproportion engendre la maladie.

Que ſi le chaud, pourſuit-il, agit quelquefois au dedans de nous, ce n'eſt pas comme tel, mais entant qu'il eſt chaud & amer, ou qu'il eſt chaud & ſalé, ou aigre & chaud, aïant des effets tous contraires, ſelon qu'il eſt diverſement conjoint avec ces differentes facultez. Il en eſt de même du froid, quand il eſt joint aux mêmes qualitez, & qu'ainſi on ne peut remedier aux excez du chaud ou du froid, par le chaud ou par le froid. C'eſt pourquoy le commencement des rhumes & des fluxions, les humeurs qui en ſont les auteurs, ont coûtume d'étre ſalées, ſubtiles & acres, excitant par leur acrimonie de l'ardeur, de l'inflamation, &

par fois des ulceres ſur les parties où elles ſe jettent. Une telle ardeur, & les autres accidens ceſſent enſuite quand le rhume ſe meurit, & point du tout par aucun changement qu'il ſe faſſe du chaud ou du froid; mais le rhume étant cauſé par la ſeule chaleur, ou par le froid ſeul, ſans aucun mélange de qualité étrangere, ſe guerit aiſément par la nature toute ſeule, ſans avoir beſoin d'aucun autre remede.

Ceux qui cherchent la verité (nous diſent d'autres) doivent ſavoir que toutes les fois que les eſprits qui ſont la cauſe des mouvemens, reçoivent un eſprit étranger, ou un levain & une ſemance étrangere, la Nature exclud toûjours cet eſprit ſoüillé, de la communication de la vie : or cet eſprit impur ou cette ſemance étrangere, n'eſt pas moins diſpoſée à paſſer aux parties éloignées que vers celles du voiſinage, comme il ſe remarque dans la goute.

Le levain differe de la ſemance en ce que le levain eſt une odeur de mois, laquelle diſpoſe la maſſe au changement, & la ſemance eſt une ſubſtance qui contient déja l'eſprit de vie : Le levain eſt l'image de la choſe avec une connoiſſance diſpoſitive de ce qu'elle doit faire, de là vient qu'une choſe ne ſe change point en une autre ſans levain & ſans ſemance. Ce qui n'aïant pas été connu, on attribuë toutes choſes à des ſimples chaleurs : C'eſt pourquoy la gueriſon de pluſieurs malades eſt demeurée deſeſperée, parce qu'on ne travail-

le qu'à corriger les qualitez premieres du chaud, du froid, du ſec & de l'humide, où on s'eſt ſeulement attaché à ôter quelques humeurs ſuppoſées, ſans conſiderer que toutes les maladies ont du venin, ou de la malignité, ſoit à l'égard de tout le corps, ou de la partie qu'elles affligent. Et encor que le levain ne ſe communique pas aux autres parties, il ne laiſſe pas d'imprimer une odeur de levain dans la partie même où il ſéjourne. D'où vient que l'on guerit ſouvent par les odeurs, & qu'on ôte promtement l'infection de la peſte par le parfum : car l'odeur ſimboliſe avec le levain ; ainſi cette odeur contient la ſemance des changemens. D'où on peut inferer que la vertu des mixtes provient des odeurs ou des levains : C'eſt de là que n'aïant pas pris garde au levain des ſemances, non plus qu'au levain particulier de chaque partie, ny aux vertus qui leur ſont communiquées, toute la force de la Nature eſt reſtée inconnuë, & l'erreur a prévalu ; car on a fauſſement raporté toute l'efficacité de la Nature à des fables, & à des contrarietez qui ſe rencontrent entre le chaud & le froid.

Les levains vivifians étant les auteurs de toutes les coctions qui ſe font en nous-mêmes, nous ne vieilliſſons que par la défaillance des mêmes levains, & non pas par la conſomption de l'humide radical. On avoit crû que la chaleur na-

turelle agiſſant ſur le méme humide le conſumoit peu à peu, & que la mort s'en enſuivoit aprés : mais au contraire, c'eſt la chaleur naturelle qui conſerve ledit humide radical, & qui le perfectionne, bien loin de le conſumer, puiſque cette chaleur eſt une proprieté eſſentielle de la Nature, & que les proprietez ne ſauroient détruire la même Nature. Nous voïons que les poiſſons vivent ſans chaleur naturelle, & s'ils ne laiſſent pas d'étre ſujets à la mort comme les autres animaux. Que ſi cette chaleur étoit cauſe de la vieilleſſe & de la mort, les mêmes poiſſons ne mourroient jamais, parce que la lumiere & les eſprits qui leur donnent la vie, ont de l'analogie avec la lumiere de la Lune qui eſt toûjours froide, lors même que cette lumiere eſt ramaſſée dans un miroir ardent, ſuivant l'experience de Vanhelmon, auſſi a-t-elle coûtume de dominer ſur les eaux & ſur les poiſſons, ainſi que l'experience & la raiſon le juſtifient.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De l'erreur de ceux qui boivent des eaux de vie distillées aprés le repas; à dessein d'aider à la digestion.

IL n'y a pas peu de gens, qui aprés avoir mangé des viandes de difficile coction, comme la chair de sanglier, de cerf, de bœuf, des poissons, & des viandes salées, ou d'autres alimens aisés à se corrompre, tels que sont les fruits printaniers, ont coûtume d'avaler des eaux distillées les plus violentes, par exemple de l'eau de vie, de canele, ou rossolis, & autres de cette nature, afin que leur estomac puisse les mieux cuire. Ce qui ne se peut faire sans quelque prejudice de la santé, parce que comme les susdits alimens solides ne se peuvent cuire pour l'ordinaire, qu'aprés un assez long espace de tems, se trouvent entraînez dans les veines à moitié cuits, par la vertu penetrante & coulante de ces sortes d'eaux distillées. Et voilà ce qui engendre tant de cruditez & d'obstructions. Ce n'est donc pas sans raison que les Medecins deffendent l'usage des diuretiques au tems du repas, ou aussi-tôt aprés, de peur qu'ils n'entraînent la crudité de l'estomac vers les conduits de l'urine, & que le mal n'en devienne pire.

Ils font les mêmes deffenses au sujet des diuretiques, lorsque l'humeur corrompuë est en trop grande abondance, ou qu'elle se trouve nichée dans les premieres veines avant qu'on se soit purgé ; car autrement il est fort à craindre qu'il ne se fasse dans les canaux de l'urine, ou dans les visceres des obstructions, ou que celles qui y sont déja ne s'augmentent. Il n'y a pas moins à craindre des eaux, qu'on prend pour faciliter la coction à cause de leur grande vertu penetrante, ainsi qu'il a été remarqué par plusieurs Medecins. Rondelet fait le recit de l'eau pour la paralysie, qu'il veut qu'on prenne lors que l'estomac est vuide. *Les choses*, dit-il, *qui sont beaucoup chaudes & incisives doivent étre prises à jeun, & aprés la purgation de l'estomac, & se garder bien de les méler avec les alimens, qui en seroient entraînez avec eux à demi-cuits, où ils donneroient lieu aux obstructions.* Le même Auteur raporte les histoires de deux Medecins dont le premier, *voulant provoquer les mois par l'usage des aperitifs, & par celuy des sirops attenuatifs, ne manqua pas de jetter la malade dans une paralysie, à cause que ces humeurs crües & glutineuses qui étoient arrêtées dans les passages des conduits, furent portées par la force de tels medicamens jusques dans les parties, & de là s'étant fourrées dans les nerfs, la paralysie s'en ensuivit. Et le second qui voulant guerir une fille des pâles couleurs par la même methode, la fit aussi tomber dans une paralysie sur les cuisses.* De quoy il parle encor tres-

Cap. de paralysi.

Cap. 31.

c'airement ailleurs : *Qu'on avalle*, dit-il, *de: choses fort échauffantes l'estomac, & qui aïent la vertu de chasser les vents, & on en verra les effets : car on peut prendre trois ou quatre heures avant le repas, des choses qui échauffent & qui expulsent les ventosités, pourvû que le foye ne soit pas extremement en chaleur, comme le diatrion pipereon, diacym. dianis. arom. ros. diagalanga, &c. Telles choses*, dit-il, *ne se doivent point donner ny devant, ny immediatement aprés le repas ; car par leur trop grande chaleur & par leur subtilité pousseroient aussi-tôt l'aliment à demi-cuit dans les premieres voyes. On voit de là combien est grande l'erreur de ceux qui donnent au sortir de table des poudres extremement chaudes, qui ne devroient l'étre que fort mediocrement.* Il y a bien des Auteurs qui ne desaprouvent pas qu'on prenne avant le repas les choses qui aident à la digestion, comme Riolan, Gordon, & Fuchsius. Ces eaux paroissent d'abord fort agreables & fort salutaires, mais elles ne manquent pas de nuire si on en use souvent. Savanarole un des plus celebres Medecins de son siecle, raporte une histoire de François Gonzague Marquis de Mantoüe, lequel usant par l'ordre des Medecins, de l'eau de vie, afin de guerir la debilité de son estomac, en devint si foible, que tous les alimens qu'il prenoit se tournoient en vents. Et bien luy dit de n'user plus que d'un bon regime de vivre dans les choses non naturelles ; car il n'auroit pas manqué de crever.

Cap. de palpitatione.

In praxi, Cap. de cruditate.

Sect. 2. cap. 2. Le savant Rubeus a fort bien remarqué, que ceux-là font encor bien pis, qui boivent ces sortes d'eaux, lors qu'ils ressentent des grandes pesanteurs d'estomac pour s'être remplis le jour de devant, parce que c'est de là que naissent les paralysies, les tremblemens & quantité d'autres incommoditez: car étant d'une substance subtile & fort penetrante, elles attirent aussi-tôt à la tête les plus legeres parties des humeurs, qui s'insinuant dans les principes des nerfs, causent les paralysies, les tremblemens, & quelquefois les apoplexies. Ce qui oblige le même Auteur à en dissuader l'usage lorsque l'estomac est plein de crudité; si ce n'est tout au moins trois heures avant les alimens; j'en puis dire de même des autres remedes propres à la digestion.

Aëce est dans le même sentiment, lors qu'il fait la description des remedes contre la crudité. *Aprés le repas*, dit-il, *que l'on ne prenne jamais ces sortes de digestifs, ny aucun autre medicament dont la vertu soit de penetrer avec beaucoup de vehemence : car il y a toûjours avec iceluy quelque chose des alimens cruds, qui se digerant & se distribuant, engendrent des obstructions. On peut s'en servir aprés les frictions du matin deux heures avant l'exercice & le bain.* Et voilà ce qu'en dit Aëce. Et ce que nous avons dit des alimens de difficile digestion, peut s'appliquer à ceux qui sont faciles à se corrompre, comme les fruits printaniers, parce que ce n'est pas une petite faute de prendre aprés iceux ces sortes

Lib. 3 Sermon. 1. cap. 24.

Locor. cõmuni, l. 2. c. 7.

de breuvages chauds & aperitifs ; ainsi que l'explique fort bien Valeriola, disant, *Aprés avoir mangé des fruits ou des alimens mauvais, on doit bien se garder de boire beaucoup, principalement du vin un peu fort ; car il est cause qu'un tel aliment passe avec rapidité dans les vaisseaux sans être cuit, où il se pourrit, & contracte une mauvaise qualité. Si l'on est pressé de boire*, ajoûte-il, *ensuite d'un mechant aliment, sur tout aprés les fruits, j'estime être plus sain de boire de l'eau que du vin, de peur qu'il ne s'ensuive quelque chaleur & quelque ebulition, & que l'aliment ne passe trop vîte dans les visceres, & qu'il ne se fasse de la pourriture, des obstructions, des crudités & quelque corruption. Voilà ce que le vin bû peut faire.*

Ceux-là ne font pas moins de faute lors qu'ils prennent ces sortes d'eaux distilées aussi-tôt qu'ils s'apperçoivent qu'il y a des vents dans leur estomac ou quelque crudité, afin d'échaufer & de fortifier leur ventre. Je ne doute pas qu'ils n'en ressentent d'abord quelque petit soulagement lors que ces eaux donnent quelque chaleur à l'orifice de leur estomac, mais penetrant avec facilité jusqu'aux visceres par la subtilité de leur substance, elles augmentent leur intemperie, ce qui donne des nouveaux acroissemens à la maladie ; & plus ils en boivent, plus aussi leur ventricule se refroidit & s'affoiblit, veu que tant s'enfaut que les choses trop échaufantes donnent de la chaleur &

de la vigueur à l'estomac, elles le refroidissent plutôt par leur rarefaction, ou en retirant la chaleur dn centre vers la circonferance, comme dit Rondelet. Sur quoy Mercatus avertit de ne nous servir qu'avec beaucoup de precaution des remedes aidant à la digestion, ou qui chassent les vents. Nous ne nous trompons pas peu souvent, dit-il; car en voulant guerir nos malades des ventositez qui les gonflent trop, nous leur faisons beaucoup de mal. En quoy il faut bien prendre garde, sur tout en ceux dont les hypocondres sont remplis de vents, & de qui les entrailles sont trop échaufées, tandis que leur estomac paroit plus froid. Mais pourquoy donc, me dira quelqu'un, les Medecins ordonnent-ils du poivre grossierement pilé? & que Aëce recommande si fort l'absynte dans ces ventositez hypocondriaques? Je réponds avec Aimé de Portugal, que le poivre seulement concassé apporte du soulagement en fortifiant le ventre, & que ne pouvant penetrer jusqu'au foye, ne sauroit échaufer, non plus qu'aucune autre partie des visceres: outre que sa chaleur s'éteint dés qu'il est arrivé dans les premieres voyes, sans pouvoir aller plus loin; il deterge & nettoye enfin les humeurs acres qu'il pousse ensuite en dehors, & l'absynte, dit-il, y sert de beaucoup, puis que, selon Galien, il resserre l'estomac, & que ce n'est pas aux humeurs pituiteuses, mais aux bilieuses, qui entretiennent ce

Cap. de palpitatione.

mal, qu'il apporte de l'utilité, par sa vertu detersive, en les poussant & par les selles & par les urines.

CHAPITRE XVIII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui disent qu'il est bon de boire aussi chaud que son sang en Eté, & qu'il est mal sain de mettre le vin rafraichir.

LA plûpart des opinions vulgaires sont soûtenuës par des vieilles gens qui pour avoir vécu long-tems, ont vû beaucoup de de choses, & se croïent en droit de reformer le monde, en rangeant les autres à leur maniere d'agir, sans nulle distinction d'âge, de tems, ny de temperament. Et comme ils sont devenus frilleux, ils voudroient qu'un chacun s'habilla & se couvrit aussi fort qu'eux, en s'abstenant de quantité de choses nuisibles à leur personne, comme de ne pas boire frais en Eté, alleguant que c'est une maxime salutaire de boire aussi chaud que son sang. Une telle boisson convient fort à ces personnes-là dont le sang & le reste de leur corps étant devenus froids par l'âge, n'ont pas besoin d'être rafroidis davantage; mais un jeune-homme qui a le sang boüillant ne se trouveroit point de-

ſalteré en beuvant auſſi chaud qu'eux, non pas même s'il prenoit quelque boiſſon auſſi tiede qu'eſt le ſang temperé, ce qui échaufe ou deſſeche naturellement. Comment voudriez-vous donc étancher la ſoif, à moins qu'on n'en prenne quelqu'une bien fraîche & fort humectante. L'experience fait aſſez connoître que plus on boit chaud, & moins devient-on deſalteré ; car c'eſt toûjours à recommancer à boire. Et pour faire voir l'abſurdité de leur propoſition, c'eſt que s'il étoit bien ſain de boire auſſi chaud que ſon ſang, il faudroit de neceſſité qu'eux mêmes beuſſent bien plus frais que les jeunes, puiſqu'ils ont le ſang plus froid, ce qui eſt ridicule.

Il y a d'autres gens qui croïent être bien fondez en approuvant la ſeule coûtume de boire le vin frais, tel qu'il ſort de la cave, ou du tonneau, & l'eau comme elle vient de la fontaine ou du puits : mais ny l'un ny l'autre ne ſont naceſſaires, ſi on vient à les mettre rafraîchir, ſi bien qu'il faudra que nous dépandions abſolument de la diſpoſition des caves, des celiers, des puits & des fontaines ; car ceux qui les auront fraîches auront le plaiſir de boire frais & avec delice, tandis que les autres ſeront dans le chagrin de n'oſer mettre rafraîchir leur boiſſon pour ſe conſerver en ſanté. Mais qu'importe que le breuvage ſoit frais ou par l'air qui le penetre, ou par l'eau où on l'a mis, ou par la glace, ou par la neige, ſi l'eau ſortant du puits, de la fontai-

ne, de la citerne, ou de la riviere n'eſt pas mal ſaine par ſa froideur naturelle, comment pourroit-elle rendre pire le vin lorſqu'on l'y mettra rafraîchir ? J'avouë bien qu'il n'aura pas ſi bon goût, mais il ne perdra pas pour cela rien de ſa bonté, vû que le rafraîchiſſement ne luy peut apporter aucune mauvaiſe qualité. Ce n'eſt donc que la ſeule froideur qu'on condamne. Mais ne trouve-on pas du vin rafraîchi, qui eſt moins froid qu'un autre ſortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et pourquoy ne crie-t-on pas encor davantage de ce qu'on boit ſi froid en Hyver & quand il glace ? Eſt-il poſſible de boire ſi froid en Eté qu'il glace les dents, & qui empêche quelquefois de boire un verre tout d'un trait, ny autant d'eau & de vin qu'on voudroit bien. Cependant qui que ce ſoit ne déſaprouve un tel procedé, au contraire la plûpart trouve mauvais de ce qu'on chauffe le vin ou l'eau durant l'Hyver : Et pour quelle raiſon ne boirions-nous pas frais & copieuſement durant les brûlantes chaleurs de l'Eté où nos corps ſont ſi boüillans, & tellement deſſechez, afin de reſiſter à l'intemperature de l'air, qui tourne les humeurs douces & temperées en ameres, telles que ſont la bile, d'où procedent les fiévres tierces & chaudes, les dyſſenteries & autres maladies qui regnent en Eté. Les apetits qui ſont naturels, plutôt que recherchez, ſont plus ſelon la nature qui veut

qu'on resiste au froid par la chaleur, & à la chaleur par son contraire ; à faute de quoy les saisons de l'année ont coûtume de nous causer mille maux par leur intemperie, & par l'alteration de l'air qu'on peut prevenir, par le bon usage des choses que Dieu nous a données. N'est-ce pas par une grande providence de l'auteur de la Nature que les puits, les fontaines & les caves sont plus fraîches en Eté, & plus chaudes en Hyver ; & quiconque n'a pas une telle commodité, ne doit-il pas se la procurer par artifice. Est-ce en vain que la Nature produit des fruits humides & froids plutôt en Eté qu'en Hyver, durant lequel le vin commence tout à propos d'être en sa force pour nous armer contre le froid. Les fueillages nous deffendent par leurs ombrages de l'ardeur du Soleil durant l'Eté : Et comme ils ne nous serviroient de rien en Hyver, l'Auteur de la Nature ne l'a pas ordonné aussi : mais ceux qui manquent d'ombrages en Eté à faute de bocages, de berceaux, d'allées couvertes, de treilles, &c. font-ils un grand mal de se procurer de l'ombre & de la fraîcheur par leur adresse. Et comme c'est à la verité une chose fort profitable de se servir durant l'Eté des choses rafraîchissantes, & en Hyver de celles qui échauffent, selon que la raison & le bon sens nous le dictent, & suivant que les personnes sages & experimentées nous le conseillent ; il n'est pas moins avantageux d'em-

ploier tout ce qui a les qualitez requises pour y contribuer.

Mais à quoy bon de s'arrester plus long-tems à combatre des erreurs aussi grossieres que celles-là ? Il n'est personne qui trouve mauvais qu'on mange des cerises, des prunes, des figues, des raisins, des melons, &c. aussi-tôt qu'on les a cüeillis durant le plus fort de l'Eté, & aux jours caniculaires, & qu'elle n'aprouve quand on les met rafraîchir, les uns dans la cave, les autres dans l'eau fraiche : Et si on convient de cela au sujet des fruits, pourquoy n'en devra-t-on pas faire de même sur la boisson, à dessein de se desalterer & de se rafraîchir ? On peut toutefois tenir pour suspect la coûtume de mettre dans le vin de la glace ou de la nege, & de tremper les bouteilles dans l'eau où on a mis du salpetre, quoique moins dangereux : mais quel danger de mettre rafraîchir & tremper les bouteilles dans l'eau simple & bonne à boire ? Quel risque, dis-je, peut-on encourir de faire suspendre le vin & l'eau dans un puits sans qu'ils touchent son eau ? Mais une telle boisson, me dira quelqu'un, me donne la colique : hé bien, il n'a qu'à s'en abstenir ; & même s'il veut de celle qui est naturellement fraîche, & il agira en personne sage & prudente, en évitant ce qui luy est contraire, & en laissant aussi vivre les autres à leur móde ; car autrement il faudroit que le fromage fut interdit de la table de tous les hommes, à cause qu'il nuit aux graveleux,

& que tout le monde s'abstint du vin pour être nuisible aux gouteux. Y a-t-il rien de plus injuste & de plus tyrannique que de vouloir assujettit à ses apetits & à ses sentimens, tous ceux qui sont de differente complexion : que ces bonnes gens cessent desormais d'improuver les boissons fraîches pour temperer l'ardeur du Soleil, & qu'elles boivent, si bon leur semble, aussi chaud que leur sang, puisque nous savons par experience, que depuis qu'on a introduit l'usage des glacieres les hommes vivent beaucoup plus qu'auparavant.

CHAPITRE XIX.

De la mauvaise coûtume de quelques sages femmes, de ne donner aux accouchées que des boissons chaudes.

On entend la plûpart des femmes en couche se plaindre d'une grande soif & d'une ardeur excessive, parce que c'est une coûtume reçuë ensuite d'une mauvaise observation, de ne leur rien donner de rafraîchissant, mais seulement des boissons chaudes & qui peuvent échauffer, comme le vin actuellement chaud, qu'on aura fait boüillir avec des aromates ; l'eau de canele

& semblables, à dessein de fortifier : car tout le soin des assistans est d'avoir recours à ces sortes de fortifians, de peur aussi que le froid ne leur nuise en leur donnant des tranchées, à quoy les nouvelles accouchées sont fort sujettes. Cela n'empêche pas que cette coûtume erronée, ne leur soit souvent pernicieuse & toûjours fort ennuïeuse ; les constitutions des femmes en couche sont differentes : car les unes portent en soy la cause de leur mal, de qui les humeurs morbifiques devenant agitées par le travail de l'accouchement, leur aportent diverses maladies, au lieu que quantité d'autres sont dans peu de tems rétablies, à cause qu'elles ont en elles-mêmes un grand fonds de santé, qui n'a pû être alterée par aucun fâcheux symptome. Or ces sortes de boissons fortes & chaudes sont fort prejudiciables aux premieres, en échauffant leurs entrailles, sans pouvoir corriger l'impureté de leurs humeurs qui en deviennent & plus impures & plus échauffées, & ensuite plus corrompües. Elles le sont encor aux dernieres qui se porteroient d'ailleurs fort bien, lesquelles cependant tombent quelquefois dans des fiévres, & dans d'autres maux par ces mêmes breuvages. Or quoique je n'aprouve pas les boissons fort froides, mais celles seulement qui sont tiedes, je ne saurois non plus donner mon approbation aux chaudes, pour les raisons de cy-dessus. Et certes si lorsqu'il y a de la fiévre, les Medecins ont grand soin d'ordonner des syrops

rafraîchiſſans, & capables de s'opoſer à l'intemperie contraire, quel mal y auroit-il de preſcrire des boiſſons de cette nature. Combien de fois les Medecins ont-ils fait prendre aux accouchés des boiſſons temperées & un peu froides, lorſqu'elles ſe plaignoient d'une extrême chaleur avec une exceſſive alteration, & dont elles ſe ſont trouvées fort bien ? Combien plus utilement ſeront-elles emploïées en faveur de celles qui auront la fiévre ? Ceux-là ne font pas mieux qui leur donnent quantité d'alimens & qui nourriſſent beaucoup, parce que d'abord leur nourriture doit étre legere & peu à la fois, à la maniere de ceux qui ont reçû de grandes plaïes, & de qui la nature affoiblie ne ſauroit conſumer une ſi grande quantité de viande. Hippocrate ne nous enſeigne-t-il pas qu'il faut bien ſe garder de ſe remplir d'alimens auſſi-tôt aprés une évacuation conſiderable ; car il eſt à craindre que les humeurs excrementicielles ne ſe multiplient, que la fiévre ne s'en enſuive & qu'il ne ſurvienne d'autres ſymptomes. Qu'on ſoit donc plus reſervé au ſujet de leur nourriture, les faiſant contenter de boüillons juſqu'à-ce qu'il n'y ait plus rien à craindre du côté de la fiévre, ny du côté des ſymptomes, & que leurs vuidanges ſoient finies, aprés quoy elles pourront paſſer doucement d'une petite nourriture à une plus grande, & de la ſorte elles reprendront en toute ſureté leur premier embonpoint avec leurs forces accoûtumées. Cette erreur a été aperçuë

par tous ceux qui ont écrit sur les maladies des femmes. *Ce n'a été qu'avec beaucoup de chagrin*, dit Roderic de Castre, *de me voir obligé à tolerer ces sortes de femmes qui gouvernent les nouvelles accouchées, qui se mettent dans la téte qu'on ne peut faire rien de bon, à moins qu'on ne les remplisse de viande & de vin : car elles ont je ne say quelles maximes pernicieuses pour ces pauvres femmes en couche, qui leur tiennent lieu de Loix & de Statuts les plus sacrez du monde ; dont un Medecin prudent se doit moquer, en ordonnant & pourvoïant aux choses qui leur sont necessaires.* Lib. 4. cap. 1. Pierre Salius a blâmé la même erreur commune par toute l'Italie. *C'est une erreur*, dit-il, *au sujet de la nourriture ordinaire, presque à toutes les femmes qui estiment qu'on doit dabort rétablir par de tres-bons alimens les accouchées : elles leur donnent aussi-tôt aprés leur delivrance des bons chapons, aprés leur en avoir fait avaler le boüillon, & ensuite elles en viennent aux aromates & au bon vin vieux, à moins que quelque femme prudente n'y prenne garde ; ou qu'on appele vitement quelque habile Medecin pour empêcher des fautes si considerables.* Cet Auteur deffend donc l'usage de la viande, du vin, des aromates & de choses semblables capables de donner la fiévre, ou de l'augmenter.

CHAPITRE XX.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui craignent trop de se faire saigner, s'imaginant que la premiere sauve la vie.

PUisque le sang est le tresor de la Nature, l'aliment des esprits, & le conservateur de la chaleur naturelle, on a grande raison de le conserver bien cherement; mais on doit aussi remarquer deux choses. Premierement, qu'il soit bien pur & net de toute immondice. Secondement, qu'il ne soit en trop grande abondance, quoique d'ailleurs tres-bon, parce qu'étant gâté, il nuit beaucoup plus qu'il ne profite au corps, & pechant en quantité, il met les veines au hazard de se rompre, comme la chaleur naturelle de s'étouffer: ainsi de peur de quelque mort subite, il est bon d'en vuider une partie, afin de faire place à celuy qui se fait tous les jours par des nouveaux alimens: Et lorsqu'il est devenu extrémement échauffé par quelque fiévre ou autrement, & dont le malade pourroit pericliter, à moins qu'on ne luy donne de l'air, il faut alors faire avec la lancette sur les veines, ce que les vignerons pratiquent à l'égard des tonneaux pleins de vin nouveau, qui creveroient s'ils n'y faisoient un petit trou

audessus

audessus pour donner issuë aux fumées tartareuses. Et quand le même sang est corrompu considerablement, on en doit vuider une portion par la saignée, avant que toute la masse soit entierement gâtée, afin que la purgation puisse plus aisément netoïer le reste, en separant le pur de l'impur, & en penetrant mieux tous les endroits où les humeurs peccantes se tiennent cachées. Il ne faut donc pas tant crier contre la saignée comme ennemie de la Nature, ainsi que faisoit autrefois Erasistrate, en appelant meurtriers ceux qui la conseilloient, puisqu'un grand nombre de maladies provenant des cause susdites, ne sauroient étre gueries sans le secours de la saignée. Quand on a une fiévre violente, le visage enflamé, les veines enflées, & une grande oppression, la saignée n'est-elle pas alors fort necessaire? Si quelqu'un se trouve surpris & presque étranglé d'une squinance, ou qu'il se sente comme suffoquer par quelque inflammation des poûmons, ou par quelque vraïe plevresie, y a-t-il quelque remede en ce cas pressant ny plus promt, ny d'un plus grand secours que la saignée, laquelle convient generalement à toute maladie causée par l'abondance du bon ou du mauvais sang. Je ne saurois voir sans étonnement plusieurs qui aimeront mieux prendre dix ou douze medecines que de souffrir une seule saignée, qui suffiroit pour les dégager du peril qui les menace, & pour les maintenir en santé, puisqu'elle est autant commode qu'aisée à

faire, puiſqu'on eſt toûjours le maître pour tirer du ſang tant & ſi peu qu'on veut, ſelon le beſoin, & laquelle on peut reïterer, de peur d'affoiblir le malade ; au lieu qu'une medecine n'eſt pas plutôt avalée, qu'il n'eſt plus en nôtre pouvoir de l'arrêter, lorſqu'elle vuide trop abondamment & avec trop de violence, outre les maux de cœur, les oppreſſions d'eſtomac, les tranchées, les douleurs de tête, &c. Quant à la ſaignée la Nature pouſſe déhors le mauvais ſang, en ſe retenant le meilleur. Et quand celuy qui ſort eſt beau, c'eſt une marque qu'il pechoit en quantité, & que celuy qui reſte eſt encor meilleur. La Nature elle-même nous a apris ce remede ſouverain, en évacuant tous les mois les humeurs ſuperflües aux filles & aux femmes, qui ſans une telle évacuation ne ſauroient, generalement parlant, joüir d'une parfaite ſanté. C'eſt une pure réverie, de croire que le ſang menſtrual ſoit chaſſé comme un excrement entierement gâté & pernicieux, vû que les enfans en ſont bien nourris dans le ventre de leur mere : car pour quelle raiſon ſeroit-il arrêté durant leur groſſeſſe, ne pouvant étre mis dehors ſans toucher au fœtus: c'eſt par les veines du col de la matrice qu'il ſe purge, en celles qui ont encor plus de ſang que leur fruit n'en peut conſumer. Pline raconte que les herbes touchées par le ſang menſtrual meurent, & que le fruit tombe des arbres, quand les femmes ou filles qui ont leurs mois y dorment deſſous : que

l'yvoire en perd sa blancheur, & l'acier son tranchant : que les chiens deviennent enragez aprés en avoir avalé, & de qui les morsures sont alors mortelles. D'autres disent que le sang des ladres n'est pas pire que ces mêmes menstrues. Mais tout le monde sait que Pline est fort sujet à caution, & qui a merité le surnom de menteur ; & s'il disoit vray, il faudroit que ce sexe souffrit des plus étranges maux qu'il n'a pas lorsqu'il n'est pas réglé : outre que les enfans en seroient tres-mal nourris. Ce n'est donc qu'en quantité qu'il peche, ou tout au plus en crudité. Le sang qui sort des hemorrhoïdes est bien souvent plus mauvais que le sang menstrual ; puisqu'il est impur & fort grossier, provenant de la bile noire, la pire de toutes les humeurs, laquelle étant répanduë sur la terre la fait boüillir & fermenter, à la maniere du vinaigre le plus violent. Et voilà des effets que la Nature opere d'elle-même au grand avantage du corps humain, qui nous fait assez connoître que nous la devons imiter dans nos besoins lorsqu'elle ne peut operer. Mais que dira-t-on de ce qu'elle chasse bien souvent une portion du sang non corrompu, afin de dégager les veines excessivement remplies, & soulager ainsi tout le corps d'une grande pesanteur. Et c'est ce qui arrive dans l'hemorrhagie du nez. Hé quoy, serons nous moins raisonnables que les brutes, qui suivant le seul instinct de la Nature, savent remedier à leurs maux ? témoin

les chiens & les chats, qui pour se guerir de quelque constipation, s'en vont dés le grand matin manger des herbes encore moüillées de la rosée : témoin encor l'hyppopotame qui se sentant trop replet, s'en va chercher des roseaux fraîchement taillez, & apuïant sa cuise sur le plus pointu d'iceux, il en ouvre sa veine, & se décharge de cette maniere, de peur de tomber malade; La chevre n'en fait pas moins, laquelle se sentant la vuë trouble, court apuïer doucement son œil sur un jonc pointu, & fait ainsi sortir une petite partie du sang qui luy causoit cette incommodité ou suffusion.

Et si on m'objecte qu'on a vû mourir plusieurs personnes nonobstant la saignée, je répons qu'il y a quantité de maladies incurables contre lesquelles il n'y a aucun remede, & qu'elles n'en seroient pas moins mortes quand elles ne l'auroient pas été.

Qu'on n'atribuë donc plus à l'avenir la mort à la saignée, de ce qu'elle en a été suivie, parce qu'il faudroit dire aussi que les gens meurent pour avoir dîné, soupé, ou dormi ; de ce qu'elles sont quelquefois mortes aprés avoir joüé. Si un homme mouroit dans le tems qu'on le saigne, il y auroit grande aparance que ce remede ne luy étoit pas propre, ou que le Chirurgien auroit manqué d'adresse ou de bon-heur. Dans les choses neanmoins incertaines il faut plutôt suspendre son jugement, sans blâmer ny accuser si legerement le Medecin qui l'a ainsi ordonné, & croire que c'est par la grandeur

& par la malignité du mal que le malade a été emporté. Je tombe bien d'accord qu'on ſaigne ſouvent mal à propos, & que les Medecins peu habiles & peu ſavans y font des lourdes fautes, à quoy les habiles n'y ſauroient que faire. Et il ne faut pas pour cela que le vulgaire blâme indifferemment tous les Medecins. J'en ay vû d'autres qui refuſent de ſe faire ſaigner, de peur de s'y accoûtumer, reſervant la ſaignée pour quelque preſſant beſoin, & quand il y a danger de mort; dans l'opinion qu'ils ont que la premiere ſaignée ſauve infailliblement la vie. Et ils ont à la verité grande raiſon, puiſqu'on ne meurt jamais de la premiere; car ſi on expiroit de celle-là, on ne ſeroit plus ſaigné, & par conſequent une telle ſaignée ne ſeroit pas proprement dite premiere, mais bien l'unique, puiſque le mot de premier eſt relatif au ſecond & aux autres qui viennent aprés. Mais de dire que la premiere garantiſſe de la mort, c'eſt une erreur fort groſſiere: car on voit tous les jours mourir des hommes par divers accidens, à qui la premiere ſaignée n'a pû remedier, tandis que d'un autre côté mille perſonnes ſe tirent de tres-grandes maladies en ſe faiſant tirer du ſang plus d'une fois. Cette opinion eſt trop dommageable; vû que les maux étant petits au commencement, les malades les negligent ſi fort qu'ils refuſent la ſaignée dans les premiers jours, pour la reſerver dans une extrême neceſſité, que l'occaſion pour y remedier leur échape, parce qu'elle paſſe auſſi

vîte qu'un oiseau, au dire d'Hippocrate. Et quand le malade pressé de son mal commance à y consentir, il n'en est plus tems. Pource qui est de la coûtume de se faire saigner, lorsque la necessité le demande, bien loin de nous nuire, elle nous est au contraire d'une grande utilité, parce que celuy qui y est habitué, & a suffisamment des forces, suportera mieux ce remede qu'un autre, comme on voit que les maux ordinaires & accoûtumez sont moins fâcheux, & selon Hippocrate, ceux qui sont accoûtumez aux travaux, quoique foibles & vieux, les suportent avec plus de facilité que les plus robustes, & que les plus jeunes. On ne doit donc point méprisér la premiere saignée ; encor moins le peuple doit-il tenir pour suspecte la saignée en general, quand un Medecin sage & savant l'a ainsi ordonnée ; puisque c'est la Nature toute sage, & qui ne fait que suivre l'ordre de son Createur, qui nous l'a apris, comme le remede du monde le plus aisé, le plus seur & fort utile pour plusieurs maladies. Je say encor qu'il y a des gens empiriques qui se récrient contre la saignée, disant qu'on tire du corps le plus pur, & qui est le même que nous avions dans nôtre enfance ; comme s'il ne se faisoit pas du sang tous les jours des alimens qu'on prend. Si ces Messieurs n'avoient leur drogues à debiter, ils ne tiendroient pas ce langage. Je trouve leur opinion si grossiere & si puerile, que je ne veux pas daigner d'y répondre davantage.

CHAPITRE XXI.

De deux erreurs sur le choix des nourrices.

LEs femmes de qualité qui ne veulent pas se donner la peine de nourrir leurs enfans, refusent souvent à la persuasion des Medecins, (s'il n'y a quelque necessité bien pressante) les nourrices de qui le lait est vieux, je veux dire qui nourrissent depuis un an ou deux, étant persuadées qu'une telle nourriture ne peut être bien saine à un enfant nouveau né. Une telle persuasion les porte souvent à donner la preference à une nourrice qui donne à têter depuis peu de mois, quoique âgée, plutôt qu'à une autre plus jeune, mais qui donne la mamelle avant celle-là. Je croy pour moy que tous ceux-là se trompent fort, qui pensent qu'il y a quelque lait vieux, puisqu'il est seur que les mamelles des nourrices en fournissent tous les jours de nouveau & tout frais par les nouveaux alimens. Supposé donc qu'une nourrice soit jeune, de bonnes mœurs, d'un bon temperament, qui ne prend que des alimens d'un bon suc, & faciles à digerer, & qui s'abstient de la compagnie de son mary, il importe peu en ce cas qu'elle ait nourri peu, ou long-tems;

car comme le lait conserve la nature de la cause materielle & efficiente, & qu'il n'y a que ces deux causes capables de le produire, il n'y a nul doute qu'une telle femme ne fournisse toûjours & en tout tems un tres-bon lait, tant qu'elle sera bien temperée, de bonne vie, bien morigenée, bien nourrie, & sans se laisser emporter par la colere, ny s'atrister par la melancolie. En voicy la raison : c'est que la nature du lait suit immanquablement la nature du sang dont il est fait : Or un bon sang n'engendre jamais qu'un bon lait, sur tout dans un corps bien constitué & nourri avec des bons alimens ; n'étant pas possible qu'il se fasse un lait peu loüable, & mauvais, d'un sang bon & bien conditionné, tant que tout sera bien reglé en dedans, sans craindre que l'action d'alaiter puisse y aporter de l'alteration, encore moins de le corrompre ; parce que la Nature ne fait jamais rien de mal, & elle agiroit en maratre à l'égard des petits enfans, si leur lait se rendoit tous les jours plus mauvais, à force de tirer le têton de leurs nourrices. Il n'en faut pour cela que consulter l'experience qui nous fait voir évidemment que les garçons ou filles des femmes de basse condition, qui ne regardent pas de si prés sur le choix du lait, se trouvent fort bien nourris & de tres-bonne constitution : donc lorsqu'il s'agira du choix de quelque nourrice, il n'y aura qu'à considerer son temperament, son embonpoint & son âge, parce que ne trouvant rien à redire

en ces trois choses, elle n'aura qu'à garder un bon regime pour fournir à son petit du lait abondamment toûjours bon & toûjours nouveau, puisqu'il s'en fait tous les jours aussi-tôt aprés avoir mangé, aïant les mêmes causes de sa generation, aussi bien quatre ou cinq ans aprés comme dans le premier mois.

L'autre erreur n'est pas moins superstitieuse que puerile, dans laquelle tombe non seulement le menu peuple, mais encor certains Medecins qui s'arrêtent trop scrupuleusement à demander si c'est mâle ou femele, dont la nourrice s'est accouchée, voulant que le lait de celle qui a fait un garçon soit plus propre pour une fille, & qu'au contraire le lait d'une autre qui a mis au monde une femelle conviene mieux à un mâle, à cause, disent-ils, que le lait de celle qui a engendré un garçon étant plus chaud, est plus propre, par consequent pour une fille de qui la temperature est plus froide, qui a besoin d'étre un peu échaufée & excitée; & reciproquement comme un mâle est plus chaud, il a besoin aussi du lait d'une femme qui ait enfanté une femelle, pour que sa chaleur en soit temperée. Mais qui ne voit que tout cela est faux: car premierement, c'est mal supposer, que la femele soit toûjours plus froide que le mâle, puisque l'experience nous convainc qu'il y a certaines femmes d'un temperament plus chaud que bien d'hommes, & l'on ne sauroit asseurer sans mentir qu'une femme bilieuse soit plus froi-

de qu'un homme pituiteux : Verité que nous avons demontrée ailleurs par des bonnes raisons ; & quand même nous leur accorderions cela, nôtre opinion subsisteroit toûjours dans toute sa force.

Secondement, ils suppofent fort mal que la temperature du lait se change par l'action de l'enfant qui tire le teton avec sa petite langue : car comme nous l'avons déja dit, puisque le lait retient la nature de la cause efficiente & des alimens dont il se fait, qu'est-ce qu'un petit enfant pourra faire pour qu'il y ait de l'alteration ? veu qu'en suçant cette douce liqueur, il ne sauroit par le seul attouchement apporter aucun changement à la bonne constitution de sa nourrice, non plus qu'à la temperature des alimens dont elle se sert.

Mais peut-être quelqu'un s'avisera de dire que tandis que l'enfant est enfermé dans le ventre de sa mere, il ne manque pas de luy communiquer son temperament chaud quand c'est un garçon, ou sa froideur si c'est une fille. Mais je trouve cela encor fort douteux : car il faudroit au contraire qu'une fille échaufât plutôt la mere, puisqu'il est seur que les enfans sont toûjours d'un temperament plus chaud que les adultes ; outre que nous savons combien il est mal-aisé de changer la constitution naturelle, ny par le long usage des remedes, ou des alimens, qu'elle ne reprenne aisément son premier état, & ne voyons-nous pas que la femme retient aprés ses couches la même tempera-

ture qu'elle avoit auparavant, sans qu'il luy reste la moindre marque du temperament qu'elle pourroit avoir contracté du côté de son fruit. Et quand même il luy en demeureroit quelque vestige, il ne manqueroit pas de se corriger & de s'abolir par succession de tems, & par l'usage de divers alimens. Il est donc plus seur de bien examiner la bonne constitution de la nourrice, comme aussi la nature des alimens dont elle se nourrit, sans s'amuser à considerer celle de son enfant.

CHAPITRE XXII.

Des boissons trop copieuses & trop fortes qu'on donne mal à propos aux enfans.

IL est certain qu'il se commet quantité de fautes au sujet de l'education des enfans, lesquelles sont la source de tant & de si fâcheuses maladies, & de la mort de tant de monde, où le mauvais regime y a bonne part. J'ay vû plusieurs fois des personnes qui donnent du vin & de la biere la plus forte aux enfans sans aucune retenuë, ce qui leur est cependant fort prejudiciable & contre les ordonnances & le sentiment des anciens Medecins. Galien dit, qu'il ne peut accorder du vin aux enfans qu'aprés leur *l. 1. & 5. de sanit. tuend.*

quatorziéme année, parce qu'étant trop chaud & trop humectât il remplit le cerveau de vapeurs, dont le corps & l'esprit se trouvent ensuite également offensez. Le celebre Paul Eginete leur refuse cette liqueur jusqu'à l'âge de vingt-un an ; à cause qu'il a la vertu d'échaufer, de dessecher, de precipiter dans la colere & dans la luxure, joint qu'envoïant grande abondance d'exhalaisons à la tête, il affoiblit le principe des nerfs. Et voilà ce qui les rend si sujets ensuite aux convulsions, à la goute ; & aux autres maladies des nerfs ; à cause aussi qu'il bouleverse & altere les visceres ; mais sur tout le foye, qu'il détruit, la bonne constitution du cerveau, qu'il apporte beaucoup de foiblesse à tous les nerfs, qu'il jette dans des maladies froides, & tout cela plutôt à l'égard des enfans qui ont encor les nerfs trop foibles.

2. de legib. Le divin Platon a fait un decret portant défense de donner du vin aux mêmes enfans, de peur qu'il ne les rende furieux, qu'il ne les fasse devenir hebetez, ou qu'il ne leur trouble la cervelle. Or comm'ils sont dans cet âge d'un temperament tout boüillant & tout de feu, ils ont besoin d'un genre de vivre propre à les humecter & à les temperer ; de peur que par l'usage frequent de ce breuvage bachique & dessechant, ils ne vieillissent avant le temps, & que par l'élevation des vapeurs acres vers le cerveau, il ne s'ensuive des convulsions & d'autres fâcheuses ma-

Vinum & adolescentia duplex incendiũ voluptatis. Quid oleum flammæ adjicimus ?

ladies tant du cerveau que des nerfs. Que si quelque necessité nous oblige de leur en donner, ce doit étre en petite quantité & bien trempé, suivant le conseil d'Hippocrate.

Quid ardenti corpusculo fomenta ignium ministramus? Epist. ad Eustochium

[*Le vin & la jeunesse*, dit S. Jerôme, *est une double incendie de la volupté : Pourquoy jetter de l'huile dans la flamme ? pourquoy*, continuë-il, *fournissons-nous à la jeunesse en luy donnant du vin, des alumettes pour allumer davantage le feu dont leur petit corps petille déja ?*

Frigidiore potu temperandus est puerorum victus, ne ipsorum calor effervescat qui in dies magis intenditur.

Le regime des enfans doit étre temperé par une boisson froide, de peur que leur chaleur naturelle ne prenne un nouveau accroissement d'ardeur. Elle dis-je, qui va tous les jours s'augmentant de soy-même. Il n'y a point de boisson plus propre pour un âge tout de feu que l'eau pure, ou tout au plus quelque petit vin mélé avec beaucoup d'eau.]

Aqua fervida convenit ætati aut certe vinum non ardens & aqua dilutum.

Je dis la même chose de la double biere, dont l'usage n'apporte pas moins de mal que le vin, tant à cause de son épaisseur, que de ses esprits plus impurs, n'y aïant tout au plus que la biere simple, douce, & bien cuite qui soit propre aux enfans, laquelle on peut leur accorder en forme de remede, afin de temperer leur intemperie, d'aider à la distribution de leurs humeurs, de rendre les pores de leurs corps plus ouverts, & de les faire bien uriner.

1. de vict. acutor. text. 23.

CHAPITRE XIII.

De la mauvaise coûtume de plusieurs qui donnent des alimens solides aux enfans avant qu'ils aïent poussé leurs dents.

ON remarque encore souvent que plusieurs personnes donnent aux enfans qui sont encore à la mammelle de la viande, & d'autres alimens solides, difficiles à digerer, ce qui leur est également nuisible, sur tout avant leurs dents; la sage Nature, dit Galien, a coûtume de donner les premieres dents aux enfans lors qu'elle voit qu'ils ont besoin d'une nourriture plus solide; & c'est ce que le même Auteur explique fort elegamment, lors qu'il dit, qu'on ne leur doit donner que du lait tant que leurs gencives sont toutes nuës: Et en effet, les viandes solides se cuisent mal alors dans leurs petits estomacs qui en deviennent appesantis & oppressés, & le lait qu'ils tirent de leurs nourrices, venant à se corrompre par le mélange de ces sortes d'alimens, envoït des fumées acres vers leurs bouches, qui piquotant leurs gencives tendres, les font crier & les rendent méchans, comme on dit. La raison en est claire: car la Nature ne manquant jamais aux choses necessaires; elle

Gal. 7. l. 15. de usu partium. 1. de sanit. tuenda, c. 10.

n'eût pas refusé à ces petits enfans des instrumens propres pour mâcher, s'ils avoient eu besoin de ces sortes de viandes : or comme elle les leur dénie pour quelques mois, c'est un signe évident qu'ils n'ont à faire que d'une nourriture liquide, mais sur tout le lait : aussi la Nature l'a-t-elle fourni presque à tous les animaux, comme l'aliment de tous le plus familier. Qu'on se contente donc de leur donner du lait durant les premiers mois, & lors qu'ils seront un peu plus grands, & il n'y aura nul danger de leur donner de la boüillie, ainsi qu'il se pratique en plusieurs Royaumes & Provinces, excepté l'Angleterre, dans la Provence & dans le Languedoc, on leur donne du pain boüilli au lieu de boüillie, en mettant dans un petit pot de terre un demistier d'eau, une petite pinsée de sel, & quatre ou cinq petites tranches de pain blanc qu'on fait boüillir à moitié, aprés quoy on le retire du feu, en y mettant deux ou trois petits filets d'huile d'olives vierge.

Donc aussi-tôt que leurs premieres dents auront poussé dehors, on n'aura qu'à les accoûtumer doucement à macher, leur donnant de la viande bien hachée avec de la mie de pain ; afin qu'aprés avoir pilé le tout avec leurs petites dents, ils l'avalent peu à peu. Mais il faut alors prendre garde qu'il y ait du moins une heure qu'ils n'aïent pris le teton, afin d'empécher que le lait mélangé avec les autres alimens dans leurs estomacs ne s'y corrompe par un trop long sejour. Il ne manque pas de bons Auteurs qui disent

avoir observé que les enfans sont fort peu attaquez des vers tandis qu'ils ne vivent que du lait, ce que je ne veux ny assurer, ny nier.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXIV.

De la trop frequente saignée.

ON voit certaines gens qui pour peu de mal qu'ils ressentent, se font aussi-tôt saigner; & il ne se trouve que trop je ne say quels Maîtres Chirurgiens ignorans qui ont assez de temerité de le leur conseiller, & d'executer à tout bout de champs eux-mêmes leurs ordonnances, au lieu d'en laisser le soin aux Medecins & aux habiles Chirurgiens, qui n'ignorent pas qu'il y a deux conditions requises pour saigner bien à propos; je veux dire, les forces du malade, &la grandeur de son mal present ou à venir. Il n'est rien de plus prejudiciable pour la santé que les saignées indiscretes sans nul besoin, sur tout aux personnes bilieuses, delicates, & sobres,parce que s'ils viennent à étre malades,& qu'il faille leur tirer du sang, ils n'en sauroiét souffrir l'operation par manque de forces, dont leur corps est épuisé par la perte d'une bonne partie de leur chaleur naturelle & de leurs esprits, ensuite des saignées precedentes. Ce qui fait que leur corps s'étant refroidi, les actions & les operations natu-

relles

relles se font moins heureusement. Sur quoy Galien disoit, qu'il n'étoit pas bon de saigner plusieurs fois dans une année, encor moins de faire des grandes évacuations. Le grand Celse conseille fort de ne pas employer en pleine santé les remedes propres pour les maladies; ainsi en tems de paix on se doit bien garder de consumer ny gâter les provisions & les munitions de guerre, de peur d'en avoir faute dans le besoin. Le sang n'est rien que le tresor de la nature dont on ne doit faire aucune évacuation qu'à dessein de conserver celui qui reste, comme quand le mal est si violent qu'il fait mourir. C'est de la sorte à peu prés que les Marchands surpris de quelque horrible tempête se resolvent de jetter en Mer une bonne partie de leurs marchandises, afin qu'en déchargeant leurs vaisseaux, ils puissent sauver leurs personnes. La seule repletion, & abondance de sang ne sont pas toûjours suffisantes pour persuader la saignée, s'il n'y a quelque accident fâcheux à craindre : car, ainsi que Galien dit, un corps replet, mais bien sain, se garantit de la maladie par le bain reïteré, par l'abstinence, par quelque petit flux de ventre, par des frequentes frictions, ou par le seul exercice. Il n'est pas toûjours à propos d'ouvrir la veine pour une simple chaleur de foye, l'usage des choses froides y convenant mieux que ce remede; ainsi on ne doit pas saigner indifferemment toutes sortes de personnes, ny en toute saison, ny en tout païs, sans faire distinction entre les forces

épuisées, & celles qui sont oppressées: Et c'est ce que les Barbiers non plus que le peuple ne sauroit bien comprendre. De plus, les personnes maigres de qui les vaisseaux sont plus grands, sont plus sanguines que les grasses, qui par consequent suportent avec bien moins d'incommodité que celles-cy dans les païs froids, les hommes mangent beaucoup plus de viande, & boivent bien davantage du vin : Et comme ils abondent en sang, aussi suportent-ils mieux la saignée que ceux des Païs chauds : Par exemple, les Parisiens & les Normans beaucoup plus aisément que ny les Languedociens, ny les Provenceaux, parce que la grande chaleur externe dissout l'union de leurs forces, & rend leurs corps languissans, en dissipant la substance naturelle, sans donner le tems aux humeurs de s'amasser. C'est ce qui est cause de la petitesse & de la foiblesse de ceux qui habitent les regions chaudes, & qui sont par consequent incapables d'endurer d'extraordinaires saignées, telles que sont les copieuses & les reïterées. Quant à la saison, si c'est par precaution, le printems est extrêmement propre, à cause qu'alors le sang abonde, & que les forces sont augmentées par la bonne temperature de l'air; mais la necessité y étant, toute saison y est bonne, pourvû qu'on en tire moins en Eté : Et c'est icy où les Empyriques se trompent, dont la coûtume indiscrete est de saigner dans les fiévres chaudes durant les plus grandes chaleurs de l'Eté. Je diray pour conclu-

sion qu'il ne faut pas moins de jugement & de prudence pour bien ordonner la saignée que la purgation, veu que celle-cy affoiblit moins le corps que celle-là, quand la vertu du remede purgatif & les forces du malade sont bien connuës, & les humeurs bien preparées; donc les fautes qu'on y peut faire ne sont pas de si grande importance que celles de la saignée, aussi faut-il y aporter tous les soins possibles. Galien en comprenoit bien l'importance, puisqu'il privoit les enfans de l'evacuation du sang par les veines, à qui cependant il permettoit la purgation: Qu'on n'abuse donc plus d'un si souverain remede, & que ceux qui se font souvent saigner, comme par gaïeté de cœur, en cessent le trop frequent usage. Les Magistrats des Provinces devroient interdire à tous Barbiers d'executer ce qu'ils conseillent sans l'avis des Medecins.

CHAPITRE XXV.

De l'utilité qu'il y a de passer quelquefois les bornes de la sobrieté.

Propter crapulã multi obierunt; qui autẽ abstinens est, adjiciet vitam. Eccles.

JE ne pretends pas m'ériger icy en défenseur de l'yvrognerie pour laquelle j'ay tant d'aversion, & que j'approuveray au contraire toûjours la sobrieté comme une vertu digne d'un honnête homme: car je say dans combien de

Vinum sanè potare mul-

tum malum est Theognis. maux ce vice jette pour l'ordinaire le corps & l'esprit des hommes : Je ne saurois non plus approuver la coûtume des Anciens, qui ont crû étre fort utile au corps que de s'enyvrer une fois le mois. Je ne donneray seulement avis qu'il est de certains cas où il est fort bon de manger & de boire plus que de coûtume par l'avis des Medecins. L'yvrognerie ordinaire, qui n'est que trop familiere à plusieurs, quoy que fort loüée des anciens Grecs, grands amateurs des pots & des verres, ne laisse pas d'étre dangereuse & digne d'étre mise au nombre des causes morbifiques. Ce n'est pas de celle-là dont j'entends parler icy, mais bien de l'usage extraordinaire du vin qu'on juge utile pour la guerison des maladies. Aristote demandant la raison pour laquelle un malade se trouve gueri ensuite de quelque grand excez : il la donne luy-même dans ses Problemes. Ce qui a donné lieu à plusieurs de croire & d'écrire que la fiévre quarte se pouvoit guerir à force de boire du vin pur ; & c'est ce que l'experience confirme quelquefois, parce qu'il se trouve de la contrarieté entre les causes des maladies & leurs remedes ; ce qui fait que par l'excés de l'un, l'autre peut étre reduit dans une bonne temperature. Le celebre Aymé de Portugal en donne aussi une autre bonne raison, qui est que la nature se sentant excitée pousse dehors sa matiere déja cuite par le vomissement, par les sueurs, & par les selles. La faim canine, dit nôtre Hippocrate, s'appaise en beuvant du vin

1. Proble. 2.

2. Aph. 21.

pur, qu'il appelle θώρηξιν, ce qui ſignifie tantôt un ſeul verre de vin bien violent, & tantôt boire coup ſur coup, juſqu'à s'enyvrer. Galien dit dans ſon Commentaire avoir fait paſſer cette même faim aprés avoir fait bien boire du vin ; & c'eſt delà que ce mot a été tiré, à cauſe de la chaleur que cette boiſſon communique à toute la poitrine. Auſſi l'hiſtoire nous apprend que le courage du vaillant Caton ne ſe manifeſtoit jamais davantage qu'aprés en avoir bû du meilleur. ἀκροθώρακες, ſont ceux qui ont beaucoup porté de ſantez dans les feſtins, ſans en avoir neanmoins encor perdu ny la memoire, ny la raiſon, non plus que le diſcernement. Saint Clement d'Alexandrie veut bien par indulgence que les vieillards Chrêtiens boivent du vin, pourvû qu'ils ne paſſent les bornes de la ſobrieté. Hippocrate veut par le precedent Aphoriſme, qu'on boive un peu davantage du vin pur & du meilleur, qui par ſa chaleur guerit la faim provenant d'une cauſe froide, en reparant les forces & rétabliſſant les eſprits. Et ailleurs il en dit autant de la ſtrangurie & de la dyſurie, ou difficulté d'uriner ; y apportant pour remede la ſaignée & la boiſſon du vin, pourvû que ces incommoditez la proviennent d'une intemperie froide, des vents, ou de quelque obſtruction. Paul Eginete recommande la même boiſſon en aſſez grande quantité dans plus d'un endroit de ſes écrits, pour la cure de pluſieurs maladies, à cauſe qu'il provoque la ſueur, & fait uriner.

2. Pædag.

7. Aphor. 48.

Mais cette methode, me dira quelqu'un, eſt également contre les bonnes mœurs, & opposée aux loix du Chriſtianiſme. A quoy je répons, que ce n'eſt point l'yvrognerie ny l'excez que je recommande, & que ce n'eſt que par accident que cela arrive, par la differente nature de celuy qui boit : car le Medecin aïant ordonné une boureille de vin à deux malades atteints d'une même maladie, & que l'un des deux en devienne incommodé, le Medecin n'en eſt pas l'auteur, & cela n'eſt que par hazard, puiſqu'il ſe rencontre certains hommes à qui deux ou trois verres de vin ſuffiſent pour les enyvrer, & d'autres au contraire, ne le ſauroient étre qu'aprés un tres-grand nombre de verres. Ce n'eſt donc point le deſſein du Medecin de commander de s'enyvrer, bien qu'il conſeille quelquefois à ſes malades de boire un peu plus qu'à leur ordinaire. De plus, tout le monde tombe d'accord que c'eſt l'office du Medecin de preſcrire & le remede, & ſa doſe. Que ſi on peut ſe ſervir legitimement & ſans peché d'un medicament, il s'enſuit qu'on pourra en prendre ſa juſte quantité ſans offence : car ſans cela, il ne ſerviroit de rien.

La plûpart des Allemans ont coûtume de dire que pour ſe bien porter il faut s'enyvrer une fois tous les mois ; & j'ay connu un homme qui ſe ſentant conſtipé & un peu indiſposé, il prenoit deux ou trois de ſes amis avec qui aprés avoir fait une petite débauche, il n'avoit que faire ni de Chirur-

gien, ny de Medecin, encore moins d'Apoticaire, parce qu'il luy prenoit un si grand cours de ventre & un vomissement si copieux, qu'il se trouvoit fort bien purgé. Mais c'est s'exposer un peu trop à quelque chose de plus facheux, & il vaut mieux donner son argent aux Medecins, qu'aux Cabaretiers, pour se purger avec seureté. Mais pour revenir à nôtre liqueur, il me semble que celuy-là, est à couvert de tout peché, qui met en usage ce simple remede, n'aïant en veüe que le seul recouvrement de la santé, & point du tout le plaisir qu'il y a à boire. C'est là le sentiment du fameux Caietan, & de Gregoire de Valence. *Ad quæst. 150. in secundam secundæ.*

CHAPITRE XXVI.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui n'estiment pas un Medecin s'il ne guerit contre leur opinion, & qui attribuent la gloire de la guerison à celuy qui vient au declin du mal.

Comme il n'est rien de plus injuste qu'un ignorant, aussi n'y a-il rien de plus ingrat que luy, à cause que l'ignorance aveugle si fort les hommes, qu'ils savent même mauvais gré d'un bienfait receu, & qu'ils se tiennent souvent obligez du contraire.

Le petit peuple eſt un juge ſi peu raiſonnable dans la cure des maladies, qu'il fait peu de cas du Medecin qui ne guerit contre toute eſperance ; & plus promtement qu'on n'avoit crû : car ſans cela, ils attribuent le tout aux efforts de la nature, allegans que la jeuneſſe du malade y a bien ſervy ; que c'eſt aux bons boüillons, aux potages excellens, aux coulis, aux reſtaurans, & aux ſervices que les gardes luy ont rendu, que l'on doit le recouvrement de ſa ſanté, & que le Medecin n'y a pas fait grande choſe. On aura même quelquefois aſſez d'éfronterie pour dire qu'il a fait plus de mal que de bien, puis qu'il auroit plutôt gueri ſi on ne luy avoit rien fait, & autres ſots diſcours : Que ſi au contraire quelque malade qu'on tenoit pour mort, en revient, & que le Medecin n'ait pas diſcontinué de le voir, en luy faiſant toûjours quelque petite choſe, bien ou mal, l'on eſtime qu'il a tres-bien fait, & que c'eſt la plus belle cure du monde. Quelques-uns diſent même que c'eſt un miracle de l'avoir retiré du tombeau, auquel toute la maiſon l'avoit condamné. On en peut dire autant des grandes douleurs de teſte, des douleurs cuiſantes des yeux, des oreilles, de la colique, de la nefretique, de la goute, &c. car ſi les remedes ne les ôtent ou ne les diminuent promtement, on n'en fait aucun cas : Et on dit qu'il faloit bien vrayement que le mal s'en allât à la fin comme il étoit venu, encor que ce ſoit par la vertu de tels remedes que toutes ces douleurs ont ceſſé, quoy

que non si promtement que le Medecin l'auroit bien voulu, à cause qu'il leur faut du tems pour operer aussi bien qu'à toutes les autres choses naturelles. Y a-il rien de plus actif que le feu, cependant vous passerez pour ridicule si vous pretendez qu'il reduise en cendre dans un instant quelque grosse buche verte, ou qu'il fonde du cuivre; & pour fou, si vous l'accusez de ne rien faire tandis qu'il agit tout autant qu'il peut, suivant la disposition de sa matiere. Le peuple grossier & impatient voudroit qu'on changeât de remede à toute heure, afin de guerir plutôt, qui est la chose du monde la plus impertinente, à laquelle le sage & prudent Medecin doit s'opposer vigoureusement, sur tout s'il est tel qu'il faut, pour chasser le mal, quoy qu'il n'opere pas si vîte qu'il souhaiteroit bien, suivant le conseil du divin Hippocrate, quand il dit, *Si un remede ne reüssit pas selon la raison, à celuy qui fait toutes choses par un juste raisonnement, il ne doit pas passer de ce remede à un autre, tandis que ce qui a semblé bon dés le commencement continuë.* Ce n'est pas qu'on ne puisse ordonner quelqu'autre medicament de la même matiere medecinale, sous une autre forme, afin de contenter le malade ou les assistans. *2. Aphor. 52.*

Mais voicy une autre erreur assez ordinaire, qui est qu'on attribuë toute la gloire de la guerison au dernier remede qu'on a fait, bien qu'il ne soit point different en vertu des autres qu'on a employé auparavant, qui ont presque tout fait: de même quand un arbre

tombe par terre au centiéme coup de hache, oseriez vous bien dire que ce dernier coup a tout fait ? Vous n'aurez garde de l'asseurer, sachant que ce sont les quatre-vingts-neuf qui ont fait le principal de l'ouvrage, & que l'arbre n'auroit pas laissé de choir par son propre poids sans ce centiéme coup de cognée. Le vulgaire voudroit que le Medecin coupat aussi aisément les racines du mal, que l'on fait une petite racine, ou que l'on tranche un petit filet, lequel est souvent aussi enraciné qu'un vieux chene qui resistera à mille coups avant que de se renverser. En quoy je ne saurois le blâmer en desirant une promte guerison à leurs parens & amis; mais aussi doivent-ils étre raisonnables, sans s'emporter ainsi contre leurs Medecins : car comme dit l'Italien, *qui va piano, va sano*, & selon les Latins *sat citò, si sat benè*. Que c'est assez tôt, si c'est assez bien ; & qu'il s'en faut beaucoup de croire que la Nature demande toûjours des remedes violens ; & ne voit-on pas qu'une petite goute d'eau quelque mole qu'elle soit, ne laisse pas de creuser la pierre la plus dure à force d'y tomber dessus. Disons qu'heureux est le Medecin qui vient au declin du mal, aprés que les remedes des autres ont presque tout fait ; étant impossible que le malade meure d'un mal qui va diminuant tous les jours, puisqu'il a eu bien la force de resister à ses efforts les plus violens. Heureux donc tel Medecin, qui sans qu'il luy en coûte beaucoup de soins, ny de travail, remporte, quoy que injustement

la gloire de l'avoir sauvé, tandis qu'on ne se ressouvient pas seulement de ses Confreres, pour n'avoir rien fait qui vaille, à leur avis; sans considerer que dans le plus fort du mal tout est tellement bouleversé dans nos corps par nos inquietudes, par nos veilles, par nos craintes, par nos reveries, par la soif brûlante, par les douleurs intolerables, & par mille autres accidens, que le vulgaire croit alors que tout est perdu. Si bien qu'un nouveau Medecin arrivant là-dessus, & que le malade meure, on ne manque pas de s'en prendre au premier Medecin qui l'aura traité, qui au contraire aprés l'assaut de tous les symptomes, le mal diminuë par un effort de bon temperament, aydé des bons remedes ordonnez par le premier Medecin, ce sera toûjours le dernier venu Docteur ou Charlatan qui sera proné par tous ceux de la maison pour l'avoir tiré d'affaire. Et voilà comme quoy on paye d'ingratitude ceux qui ont eu plus de peine, & qui ont le plus fait pour la guerison: quoy que si quelqu'un merite d'être excusé, c'est asseurément plutôt le menu peuple que certains Medecins presomptueux & pleins de vanité, qui s'attribuent incessamment toute la gloire, quoy qu'ils sachent fort bien qu'elle ne leur est pas deüe, parce qu'étant venus sur la fin du mal, ils n'ont fait que considerer avec joye le fruit du labeur d'autruy, ou le bon effort de la nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'erreur de ceux qui preferent les couvertures rouges aux autres, afin de faire mieux ſortir la petite verole.

TOus les Medecins tiennent conſtamment qu'il faut aider le mouvement de la Nature quand elle pouſſe les humeurs vers la ſuperficie du corps, dans la petite verole, & dans la rougeole : Et c'eſt ce que les plus ignorans d'entre le peuple ſavent naturellement. Il faut donc éviter avec grand ſoin l'air froid, de peur que les mêmes humeurs qui ont paru n'y rentrent ; ce qui porte pluſieurs à donner aux malades des couvertures rouges, dans l'opinion où ils ſont que ces ſortes d'étofes ont une vertu toute particuliere d'attirer le ſang, à cauſe de la reſſemblance de leur couleur. Quelques-uns croïent que c'eſt du moins par la force de l'imagination que cela ſe fait à l'avantage du malade. Et quoy que quantité de Medecins faſſent la même choſe que le peuple, je croy qu'il y a de la ſuperſtition en cela ; d'autant que la couleur rouge ne peut operer, ſi ce n'eſt que par accident, en ce qu'elle meût la veüe & la phanteſie, laquelle étant enſuite ébranlée par la reſſemblance qui ſe

rencontre entre les deux couleurs, attire en dehors le ſang. Mais ſi cela étoit vray, il n'y auroit qu'à expoſer devant les yeux des malades, cette même couleur, à cauſe que telles couvertures ou étofes rouges ne peuvent fraper la veüe, étant appliquées contre la chair durant la nuit, & entre deux linceuls.

Secondement, les couvertures rouges n'attirent en dehors les humeurs qu'entant qu'elles échaufent le corps, qu'elles ouvrent les pores, & qu'elles le défendent de l'air externe. Et c'eſt ce que peuvent faire les étofes ou couvertures de toute ſorte de couleur; mais ſur tout les blanches.

Troiſiémement, Aymé de Portugal, Valeſius, & un aſſez bon nombre d'autres Medecins, en approuvant telles couvertures rouges pour s'accommoder à la coûtume du vulgaire, conſeillent fort de ne les faire toucher au corps, à cauſe qu'elles ont en ſoy quelque vertu aſtringente qui leur eſt reſtée de la teinture & du mélange de l'alun. Et bien que je ne les deſapprouve nullement, je ne laiſſe pas de croire qu'il eſt inutile de preferer la couleur rouge : mais qui plus eſt j'approuverois bien plutôt de toutes, les plus blanches, parce que c'eſt le propre de la couleur blanche d'écarter çà & là la veüe, & faiſant ſortir ces eſprits en dehors, cauſe par neceſſité une certaine ebulition ſur la peau.

CHAPITRE XXVII.

De ceux qui tâchent de se défaire de leur mal, dés qu'il commence, à force d'exercice.

ON voit bien de gens qui se trouvant un peu indisposez, ne manquent pas de faire tous leurs efforts, afin de chasser leur maladie dans son commencement par des promenades, par des exercices, & par d'autres travaux plus penibles.

Tu ne cede malis, sed contra ardentio.

Ne cedez point aux maux, imitant les Cesars,
Qui la tête baissée, affrontoient les hazars.

Si cela leur reüssit quelquefois, elles s'en trouvent souvent bien mal, à moins que la cause de leur maladie ne soit tres-legere, parce que l'exercice est ennuyeux, & même nuisible aux malades, par l'agitation des humeurs morbifiques. Hippocrate raporte qu'un nommé *Prodicus* prodigoit la vie des febricitans à force de les faire marcher, de les faire luiter, & de leur faire appliquer des fomentations seches πυριάδλοισι, en quoy il est repris du même Auteur, luy prouvant *que la fiévre a pour ennemis la faim, la luite, les longues promenades, les courses, & les frictions, d'où provenoient la rougeur sur les vei-*

6. Epid. sect. 3. text. 23.

nes, la pâleur & les petites douleurs de côté. Platon attribuë à Herodique la maniere de se promener par periodes; Asclepiade vouloit aussi qu'on se fit porter au commencement d'une fiévre chaude, qui est blâmé par Celse. *Cet homme-là a cru*, dit-il, *qu'il faloit abatre les forces des malades par le travail, par les veilles, par une grande clarté, par une extreme soif, sans leur permettre seulement de rincer leur bouche dans les premiers jours.* Donc il ne fait pas toûjours bon de combattre son mal par ces sortes d'exercices, car on s'en trouve ordinairement plus mal.

In principio Phedri.

l.4. c.4. & 15.

CHAPITRE XXIX.

De quelle maniere on doit entendre, que le défaut de la premiere coction ne se corrige point dans la seconde.

De *la paresse du ventre, & de l'impureté des vaisseaux, s'ensuit la confusion & le bouleversement de toute l'œconomie du corps*, dit Hippocrate. La paresse γάρκωσις, n'est autre que l'imbecilité de la coction naturelle, parce qu'on dit avoir le ventre paresseux, quand il n'opere pas selon sa coûtume : or on peut dire que l'operation de chaque partie naturelle a acquis sa derniere perfection, lors que leur temperament & leur composition ne sont nullement alterez; si bien que se-

6. Epid. sect. 3. sententia 1.

lon que l'intemperie eſt diverſe, la pareſſe eſt differente : car la froide engendre un chyle crud, & la chaude en produit un tout corrompu ; une telle debilité eſt ſuivie de l'impureté des vaiſſeaux, contractée par la coction vitiée du ſang, à cauſe de la diſpoſition depravée de l'aliment receu dans l'eſtomac. Et voilà ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, *que les vices de la premiere coction ne ſe reparent point dans la ſeconde.* Or comme le vaiſſeaux ſe rempliſſent d'un ſang impur, ils ne peuvent que devenir fort impurs eux-mêmes, en contenant beaucoup d'impureté qui s'augmente tous les jours. Et voilà ce qui met la confuſion par tout, je veux dire, de la nutrition depravée dans toutes les parties, de laquelle provient la cακexie ou la mauvaiſe habitude, & du ſang impur & gâté toutes les maladies.

Mais comme nous voyons quantité de gens qui pour étre fort dereglez dans leur regime de vivre, ne laiſſent pas de vieillir & de faire ſouvent un ſang tres-loüable, comme il paroit par leurs ſaignées, j'eſtime étre de mon devoir de détruire une erreur qui voudroit nous perſuader que les fautes faites dans la premiere coction ne ſe peuvent jamais corriger dans la ſuivante.

Dans les choſes où il y a de la ſubordination, il ſemble que la premiere étant corrompuë, celles qui ſuivent le doivent devenir, & qu'aprés que la plus forte étant une fois gâtée, il eſt probable que la plus foible ne ſauroit reſiſter à ſa corruption : or il
ſemble

semble que le ventricule est plus vigoureux que le foye, en ce qu'il agit contre un objet solide & crud, & le foye autour du chyle déja cuit & attenué, & lequel il separe par son attraction de la matiere plus terrestre. Toutefois cette opinion n'est pas toûjours conforme à la verité, puisque ce qui est plus noble corrige ce qui l'est le moins : or l'action du foye est plus noble que celle du ventricule, & selon Galien, l'action de celui-cy n'est pas absolument necessaire, mais seulement quand on mange des alimens plus solides que ne sont ny les boüillons, ny le lait, & autres choses semblables, qui, ce semble, n'ont pas absolument besoin de la premiere coction ; d'où il s'ensuit que si la premiere coction de ces alimens-là peut étre supplée par la seconde, à plus forte raison étant devenuë plus debile pourra-elle étre corrigée par la même. Plusieurs hypocondriaques accusent sur tout leur estomac de froideur, & leur foye de chaleur. Si donc en ceux-cy le foye est plus robuste que leur estomac, pourquoy n'acheveroit-il pas de cuire la viande que l'estomac n'auroit qu'imparfaitement assujeti, n'aïant encor qu'un petit commancement de coction. Nous savons par experience que l'aliment se change dans la bouche tant par le mélange de la salive, que par la chaleur de la bouche,& que par le contact de la tunique commune, & à la bouche, & au ventricule ; étant, dis-je, encor certain que la coction déja commencée dans la bouche s'acheve dans le ventri-

cule. Et pourquoy le foye n'achevera-il pas celle du même ventricule ? Il y a certaines gens de qui l'estomac cuira mieux les alimens plus solides & plus grossiers, que les plus delicats, comme la chair de bœuf plutôt que celle des faisans, ny des poulets, & même que les œufs, le lait, les boüillons, & le miel, pour quelle raison le foye n'en feroit-il autant, & que d'un chyle bien conditionné quelqu'un n'en fasse un sang acre; & qu'au contraire d'un plus crud & plus épais, un sang tres-bon & fort temperé, & par ce moyen non seulement la coction se corrigera, mais encore elle aquerra plus de perfection, puisqu'il y a même proportion du foye au ventricule qui se trouve entre le ventricule & l'aliment externe. Et si quelques estomacs digerent mieux les viandes plus grossieres que les delicates, pourquoy ne se trouvera-il pas quelque foye qui perfectionne mieux le chyle plus crud qu'un autre mieux conditionné.

Il faut donc distinguer & dire, que le défaut de la coction est ou grand, ou petit, qu'elle est complete ou incomplete, diminuée ou depravée, & que les alimens sont de facile ou de difficile digestion. Ceux qui sont faciles à se cuire comme le lait, le vin, les boüillons, le miel, &c. quand ils cesseroient de se cuire dans l'estomac, ils pourroient se cuire parfaitement dans le foye : de là vient aussi que certaines gens n'ont pas plutôt pris quelque nourriture qu'ils se sentent aussi-tôt & plus forts & plus gais, à cause qu'un foye épuisé

a coûtume d'attirer aussi-tôt les parties subtiles des alimens qu'il acheve de cuire par sa chaleur, sans les laisser plus long-tems dans l'estomac. Quant au petites fautes qui se font dans les alimens plus grossiers & dans la premiere qualité, & dont la coction, ne soit que diminuée, elles se peuvent corriger dans la coction suivante, supposé que les parties donr l'office est d'achever cette coction, soient bien saines, pourvû aussi que les choses externes n'y mettent aucun empéchement. Que si la coction est depravée, & l'aliment corrompu, elle ne sauroit être renduë meilleure par la suivante, à moins que le vice ne fut fort petit; en ce cas elle pourroit recevoir quelque amandement, selon le degré de corruption plus grand ou plus petit. En voicy la raison: c'est que tout ce qui s'engendre retient la nature de la cause materiele; & que tout agent agit sur un obiet proportionné, sans que jamais la forme puisse être introduite que dans une matiere disposée; le ventricule & le foye étant des parties differentes, & agissant sur divers objets, y introduisent differentes formes: mais si le défaut n'étoit qu'à l'égard de la qualité, une coction pourroit suppléer au défaut de l'autre; ainsi voit-on le miel se tourner en bile dans le corps des jeunes gens, & en tres-bon sang dans les vieillards; & pour l'ordinaire il se fait un plus grand amas d'excremens si les alimens qui se presentent à la seconde coction, pour s'y achever, ne sont pas bien cuits.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXX.

De l'erreur de ceux qui croïent qu'il n'est pas besoin d'avoir un Medecin ordinaire.

LE vulgaire se trompe encor beaucoup, quand il pense que plus il y a de Medecins auprés d'un malade, plus aussi en doit-il recevoir du secours. Ainsi que dans la guerre, où plus le nombre de soldats est grand, plutôt vient-on à bout des ennemis. J'avoüe bien que plusieurs Medecins bien d'accord & bien unis entre-eux, n'en font qu'un; mais comme il est mal-aisé de rencontrer un certain nombre de Docteurs qui soient de même sentiment dans les particularitez, la multitude en est bien souvent dommageable. Témoin cet Empereur, qui dit en mourant, *Ie meurs*, dit-il, *par le grand nombre des Medecins.* Ce n'est pas que je blâme qu'on appelle en consultation des plus doctes & des plus experimentez, dans des choses d'importance, pourvû qu'il n'y ait qu'un Medecin ordinaire pour executer leur resultat, & pour conduire le malade, & qui par sa prudence puisse ajoûter, diminuër, changer, avancer, retarder, dispenser, inventer, & ordonner chaque chose, selon qu'il verra être necessaire avec beau-

coup de discretion, & suivant que le requerra l'état variable du malade ; parce qu'autrement ce seront des consultes fort infructueuses. Au tems que les uns se reposeront sur les autres, ou qu'ils disputeront avec chaleur sur une vetille, ils laisseront passer des occasions favorables dont le malade en patira, au lieu d'en retirer du soulagement. Ainsi que j'ay vû que pendant que les Medecins disputoient sur la maladie d'un malade, en Grec & en Latin, ce pauvre malheureux mouroit en François ; & en écrivant cecy, au lieu d'executer le resultat d'une consultation sur la maladie d'un homme chez Monsieur Berrier dans Paris, qui avoit receu le Saint Viatique & l'Extreme-Onction : Je luy fis prendre un remede sudorifique, au lieu de la saignée, & cinq ou six heures aprés il se trouva sans fiévre, sans crachement de sang, sans oppression, & quatre jours, aprés entierement gueri. J'en usay de la sorte, parce que je le vis trop foible pour pouvoir suporter la saignée, outre qu'elle auroit interrompu le cours de la Nature qui se declara dix heures aprés par un commencement de crise qui demandoit d'étre aidée & fortifiée. Ainsi le divin Hippocrate a eu raison de dire que l'occasion de faire quelque chose de bien, est soudaine par les changemens continuels qui se font chez nous. Je dis de plus, que lors qu'on s'attend aux Medecins qui doivent étre de la consultation, & qui courent par la ville, il

1. Aphor. 1.

arrivera plus d'une fois qu'on ne les pourra faire joindre à la même heure : car quand l'un sera au rendés-vous, l'autre en sera bien éloigné, étant occupé auprés de quelque malade, ou bien dans quelqu'autre consultation, & tandis que celui-cy sera attendu ailleurs, il s'ennuyera si fort qu'il n'aura pas plutôt vû entrer l'un de ses Confreres qu'il le pressera d'expedier promtement, & de cette maniere ny l'un ny l'autre, ne se donneront le loisir de traiter à fonds la maladie, & ils laisseront le malade presque en même état qu'auparavant, heureux s'il se trouve bien du peu qu'ils auront resolu à la hâte, & qu'ils luy auront dit de faire. On feroit donc bien mieux d'appeler deux ou trois Medecins dés le commencement du mal, afin de voir ce qu'il y auroit à faire, aprés quoy retenir celuy d'entr'eux que l'on aimeroit mieux pour le voir souvent, & d'avoir l'œil sur luy, afin que survenant, des nouveaux symptomes, il puisse les adoucir, ou les arrêter; & en cas que le mal s'opiniâtre, & qu'une maladie se complique avec une autre, il change de méthode & de remedes, en donnant même avis aux parens de la necessité qu'il y a de faire quelque nouvelle consultation qui sera d'autant plus avantageuse au malade, que son Medecin ordinaire instruira plus à fonds ses confreres de l'état de son mal, de son temperament & des autres circonstances.

Je finiray ce chapitre par les paroles de

l'Ecriture sainte par la bouche du Sage, disant, *N'attendez pas que vous soyez malade pour avoir chez vous un Medecin & les medicamens necessaires, qu'il ne bouge d'auprés de vous, parce que vous en pourrez avoir besoin quand vous y penserez le moins. L'Eternel a creé les remedes & le Medecin, & tout homme sage & prudent ne les negligera, ny ne les méprisera. Honorez le Medecin, parce qu'il vous est fort necessaire.* Et de fait, combien a-on vû de gens de qualité mourir de mort subite & comme des miserables pour n'avoir assez promtement du secours, aimant mieux entretenir des chevaux & des chiens qu'un honnête-homme qui les entretiendroit des belles sciences, en veillant à leur santé : car il est des heures qu'on a beau courre aprés un Medecin, on ne sauroit l'avoir qu'aprés qu'il n'y a plus de remede, par la trop grande violence du mal qui élude ensuite toute la vertu des remedes. Il arrive aussi bien souvent qu'un homme tombant tout à coup sans parole & sans poux aparent, les assistans le croiront si bien mort qu'ils ne daigneront pas appeler ny Chirurgien, ny Medecin, & leur ignorance sera cause qu'ils mourront sans un secours dont ils avoient fort à faire. J'en puis parler ainsi, puisque je me suis rencontré dans des endroits où l'on ne songeoit plus qu'à ensevelir, & qu'à enterrer de ces sortes de malades, qui en sont revenus, aprés leur avoir fait sur le champ les remedes necessaires. Mais que dis-je ? l'on vient d'enterrer le Meunier du

Monaſtere que Monſieur Ferrier a fondé à Torſy par delà S. Maur, où je ſuis à preſent avec luy. Je viens d'apprendre qu'on a enterré cet homme qui ſe portoit fort bien hier, & à qui je parlay ; de quoy étant ſurpris, je m'en vay m'informer de ſa femme deſolée de la cauſe de ſa mort, & d'un ſi promt enterrement ; elle me dit, qu'aprés avoir ſoupé avec ſes enfans & s'étre couché, elle le trouva ronflant ſans pouvoir l'éveiller, & qu'ayant appelé un Chirurgien du vilage, il s'en étoit retourné, comme il étoit venu, le trouvant trop foible pour prendre l'emetique qu'il avoit preparé.Mais quoy,dis-je, ne l'a-t'il pas ſaigné de la jugulaire, ou du bras, ou du pied, ou du moins fait quelques ſcarifications ? rien;Monſieur, répond-elle ; Mais d'où vient qu'on ne m'a pas averti ? Helas ! dit-elle, Monſieur le Curé l'a vû, & comme il a dit qu'il étoit mort, je l'ay fait enſevelir. Mais, continuay-je, lors qu'on l'enſeveliſſoit, a-on rien remarqué ſur ſon viſage ? il ſuoit, dit-elle, mais il avoit les yeux fermés & ne diſoit mot. N'avez-vous pas pris garde s'il reſpiroit encore, en mettant devant la bouche un miroir ? Non Monſieur ? Mais n'a-t-on pas remarqué ſur ſa poitrine quelque petit mouvement, ou quelque chaleur apparente ? oüy, repart-elle, la poitrine étoit encore bien chaude. Alors je vis bien qu'on l'avoit enterré tout en vie, & à la chaude,& je ſongeay à le faire déterrer : pour cela je m'informe ſi ſon pauvre mary n'a pas été mis dans une cave : & comme elle me dit que non,& qu'il

étoit bien avant dans la terre, y aïant neuf ou dix heures ; j'en parlay à Monsieur le Curé, pourquoy il ne suivoit pas les ordres de l'Eglise marqués dans son Rituel, de n'enterrer aucun corps qu'aprés vingt-quatre heures, aprés méme une longue maladie : ho ! vrayement, dit-il, ce n'est point icy la coûtume, nous les enterrons le plutôt que nous pouvons, à cause qu'étant pauvres & leurs parens aussi, ils ne peuvent l'étre plus tard. De plus, ce qu'étant sans Vicaire, & aïant eu à faire un service le lendemain, je n'ay pû attendre davantage. Vrayement, Monsieur, luy repars-je, je serois fâché de mourir dans vôtre Parroisse; car j'aurois peur que vous ne m'enterrassiez tout en vie le même jour, ainsi que vôtre Meunier, qui étant tombé dans une letargie dix heures aprés, avec les marques de vie, étant jeune d'ailleurs & fort robuste ; & s'il avoit été mis dans une cave, je vous le ferois voir encor plein de vie. Alors je luy racontay ce qui arriva au fameux Scot Cordelier, qui fut enterré de la sorte, en l'absence de son compagnon qui savoit qu'il étoit sujet à tomber dans la letargie, & qu'il fit deterrer à son retour, mais trop tard, car il étoit mort de rage, aprés s'étre mangé les mains, ainsi qu'il arriva à un autre dans S. Severin, & à plusieurs dont on n'a pas connoissance, outre un grand nombre d'autres qui sont revenus en les portant au tombeau, à qui bien leur en a pris, car il étoit tems.

CHAPITRE XXXI.

Des fautes qui se font sur la varieté, & sur l'ordre des alimens.

CEux qui se portent bien doivent garder inviolablement le precepte de Celse, *l'homme qui est sain*, dit-il, *& qui ne dépend de personne, ne doit s'assujetir à aucunes Loix, & il n'a besoin ny de Medecin, ny de Baigneur, ny de Parfumeur.* Premierement, il faut que sa maniere de vie soit diversifiée. Secondement, manger & boire quelquefois un peu plus que de coûtume. Troisiémement, ne refuser aucune sorte d'aliment dont le menu peuple se sert. Quatriémement, en prendre toûjours en assés grande quantité, pourvû que l'estomac le puisse bien cuire. Et voilà les choses qu'on doit bien considerer, parce que ceux-là menent une vie miserable, qui étant bien sains, s'attachent trop scrupuleusement aux ordonnances des Medecins, & ceux d'entre ces Messieurs qui prescrivent aux personnes saines les regles les plus exactes de la diete, pechent contre l'Art dont ils font profession, lequel n'en determine aucune, excepté celle-cy, *Ne se point remplir trop d'alimens, ny se montrer paresseux au travail.* Et ce que quelques-uns ordonnent sur la varieté & sur l'ordre des alimens

ne sont que pures phantaisies : Et ceux qui condamnent absolument la varieté des viandes, ôtent tout le bel ordre des festins : car la nature aura à la fin de l'aversion pour quelque sorte d'aliment, ce qui luy causera du dégout, au lieu que la diversité réveille l'apetit, & nous excite à manger ; & ce qu'on prend avec plus d'avidité, se digere beaucoup mieux. Et comme il y a diverses parties, aussi demandent-elles une nourriture de differente consistance : si bien que ce qui manque à un est supleé par l'autre. N'avons-nous pas coûtume de prendre souvent dans un même repas du beurre, du lait, du fromage, du pain, de la viande, du vin, de la biere & des herbes potageres, sans incommodité ; & que nous en devenons bien plus gras que ceux qui ne se servent que d'un seul aliment simple. Galien luy-même n'a-t-il pas dit, que le choix trop exat des alimens n'étoit bon que pour ceux qui vivent dans l'oisiveté, & nullement pour les personnes qui font de l'exercice, selon leur vacation, & selon leurs forces. Or quand Aristote, Plutarque & Macrobe condamnent la diversité des mets, il faut l'entendre de celle où les alimens cacochymes & aisez à se corrompre, se mêlent en assez grande quantité avec ceux qui sont d'un bon suc & de difficile digestion ; de sorte qu'à peine pourront-ils se cuire dans l'estomac de certaines gens, encore qu'ils en usent le plus souvent de la même maniere : à cela prés nous mangeons dans un même

repas de diverses sortes de viandes sans en être incommodez, & même du pain & du lait; celuy-cy se cuisant avec plus de facilité que celuy-là.

Quant à l'ordre, c'est le sentiment de presque tout le monde, qu'on doit manger les alimens faciles à digerer avant ceux qui sont plus difficiles à se cuire; & ceux qui coulent plus vite doivent preceder les astringens, à cause que ceux-là étant plutôt cuits, restent dans l'estomac jusqu'à-ce que les autres alimens le soient. Et voilà comme le trop long sejour les fait corrompre, à cause que l'estomac se ferme jusqu'aprés la coction de tous les alimens. D'autres neanmoins sont moins superstitieux sur l'ordre des mets, persuadez qu'ils sont que les alimens épais & liquides, se mêlent confusément dans l'estomac, sans que les premiers pris soient pour cela audessous de ceux qu'on prend les derniers. Il n'est pas non plus necessaire que l'orifice inferieur de l'estomac soit exactement fermé, jusqu'à-ce que toute la nourriture qui y est contenuë ait achevé de se cuire, parce que ceux qui s'y trouvent les premiers cuits, peuvent s'écouler en bas avant les autres, de sorte que ce même passage du chyle peut durer quelques heures. Et en effet n'avalons-nous pas & du boüillon & du lait, avec du pain dans une seule cuillerée, sans en ressentir aucun mal. Je conclus donc que pourvû qu'on soit sobre dans ses repas, il importe fort peu quel ordre on garde en mangeant, cela s'entend des personnes qui

ſe portent bien ; car pour les malades, où ceux dont la ſanté n'eſt pas ferme, ils ont d'autres meſures à prendre.

CHAPITRE XXXII.

De ceux qui diſent que la repletion du pain, eſt la pire de toutes.

TOute repletion eſt mauvaiſe, dit le Proverbe, *mais celle du pain eſt la pire de toutes.* Et c'eſt ce que je croy étre tres-faux, pourvû qu'il ſoit bon, bien levé & de froment, parce que celuy qui ſe fait avec les farines des autres grains, ou des legumes, ne s'appele pas ſimplement pain, mais bien pain de féves, de millet, d'orge, &c. Or il eſt ſeur que la repletion exceſſive de pain eſt tres-rare, & quand même elle ſeroit plus frequente, elle ne ſeroit pas pour cela la plus mauvaiſe de toutes. Entre les choſes neceſſaires pour ſuſtenter la vie, Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt nous a commandé de ne demander que du pain. Dieu n'envoïoit autrefois au Prophete Helie que du pain par un corbeau ; de ſorte que ſous le nom de pain, on entend tout ce qui eſt bon à manger, étant la principale nourriture, & qui peut ſuffire toute ſeule ; & quiconque n'a pas de bons ſentimens pour le pain, eſt un ſot. La diſette du blé qui a coûtume d'être ſi dommageable au peuple,

& que tout le monde apprehende si fort avec raison, ce n'est que le défaut du froment dont on se sert à faire du pain, contant presque pour rien l'abondance de la viande & du poisson. Mais pour nous faire mieux entendre, disons que le bled avec quoy on fait du pain étant chaud au premier degré, ne sauroit ny dessecher, ny humecter tant soit peu, étant dis-je, d'une nature lente capable de faire des obstructions, nourrit beaucoup, fournissant au corps un aliment ferme, solide & constant. Il a je ne say quoy en soy de visqueux & de gluant, qui demeure dans les tourtes, dans les tartes, dans les gateaux, dans l'amidon, dans la boüillie & dans le pain à chanter. Ce qui a donné lieu de croire qu'ils fournissoient une nourriture moins commode, en ce qu'elle est glutineuse en quelque maniere & opilative. Opinion que je ne crois pas non plus trop veritable : car ainsi que raisonnoit un Païen. *Le Dieu des Hebreux étoit bon Medecin, puisqu'entre les alimens permis & deffendus, il ne leur en a accordé aucun mauvais, ny ne leur en a deffendu aucun qui fut bon.*

Or il leur permit, & commanda même fort souvent, de manger des pains azimes avec de la viande & du boüillon plein de viscosité, par exemple, de l'Agneau, dont la chair visqueuse jointe au pain sans levain ne donne au corps qu'un suc glutineux. Et ne sait-on pas que les Prêtres de l'ancienne Loy, ne se nourrissoient d'ordinaire que des pains

azimes ? Et les pains de Propoſition conſervez dans l'Arche, dont les mêmes ſe ſervoient toutes les ſemaines aprés y en avoir remis des nouveaux, étoient ſans levain ? Ne remarquons-nous pas que le deſſert de nos feſtins, les maſſe-pains, & les croûtes des pâtez, dont les femmes & les enfans ſont ſi friands, ſe mangent tous les jours ſans qu'on en ſoit malade.

Mais revenons à nôtre pain fait avec du levain & ſalé dont il eſt queſtion icy ; & diſons que s'il eſt capable d'aporter quelque fâcheuſe incommodité, elle ſe trouve corrigée par une duë preparation qui s'en fait : Je veux dire qu'un tel pain eſt delivré de la viſcoſité de ſa pâte, quoique petite, par la force du levain ; & ſon humidité corrigée par la chaleur du four & par la vertu du ſel. Il y a toutefois, quantité de gens qui aprés avoir mangé avec grand apetit & avec bien du plaiſir, du pain ſans ſel, ne s'en trouvent le moins du monde incommodes ; & ceux qui y ſont accoûtumez, ont de la peine à manger du pain ſalé, le trouvant moins ſavoureux, juſqu'à - ce qu'ils s'en ſoient fait une habitude. Les Juifs croïent avoir ſuffiſamment corrigé les défauts de la pâte ſans levain, en y mêlant du ſel. Les alimens étant donc d'un bon ou d'un mauvais ſuc, de facile ou de difficile digeſtion, il eſt ſeur que les cacochymes ſont plus nuiſibles que ceux qui ne le ſont pas ; puiſqu'ils engendrent un mauvais ſang & fort ſujet à ſe corrompre : car il n'y a

rien de plus propre pour la production des maladies que la cacochymie, laquelle provient plus du côté des alimens, que de tout autre endroit, tels que sont plusieurs poissons, les fruits appelez precoces, quantité d'alimens acres, & bien d'autres que je passe soûs silence, dont les qualitez vicieuses se trouvent corrigées, ou même empêchées par le mélange du pain qu'on mange avec. Il y a beaucoup de gens qui seroient moins malades & plus aisez à guerir s'ils se contentoient d'un pain sec : les regals, les festins opulens, les repas splendides & frequens, les banquets aprés le souper, la crapule, &c. ont coûtume d'engendrer des maladies malignes & difficiles à guerir, & une tres-grande pourriture : ce que ne pourra jamais faire le pain, quand même on en mangeroit un peu trop, un grand nombre d'Anacoretes n'avoient autrefois pour tous mets que du pain, sans le moindre prejudice de leur santé.

Savanarole le plus habile Medecin de son tems comme le plus savant, proteste de n'avoir jamais pû voir dans aucun Auteur la sentence dont il est question dans ce Chapitre, & qu'en aïant demandé des nouvelles à plusieurs Docteurs, ils luy répondirent ne l'avoir jamais luë. Quelques-uns l'attribuent, mais à faux, à Avicene : pour moy j'avouë bien qu'on la voit parmi les petites sentences de l'Ecole de Salerne, mais c'est parce qu'on ne l'a pas assez bien examinée, ou que quelque Libraire l'y a inserée, il ne paroit point dans l'Ecriture Sainte, que les

hommes

hommes aïent mangé de la viande auparavant le deluge, & s'ils ne laissoient pas de vivre & plus de siecles, & plus sainement que ceux qui sont venus aprés, & peut-étre se passoient-ils de Medecins. Les Anciens donnoient à la vertu de la sobrieté le nom de frugalité, parce qu'ils ne se nourrissoient que de fruits. Concluons donc avec Seneque, que si quelqu'un s'étonne d'un si grand nombre de maladies qui affligent les hommes, qu'il fasse le dénombrement des sausses & des ragoûts, plutôt que de la repletion du pain, qu'on a inventé, & il cessera d'en étre surpris.

Innumerabiles esse morbos miraris, coquos numera, & non miraberis. Senec.

Pour la confirmation de tout ce que je viens d'avancer, on n'a qu'à considerer qu'au tems de la cherté du blé, les pauvres se trouvent pour la plûpart attaqués de la dyssenterie, des fiévres, de la gale, du scorbut, & quelquefois de la peste; parce qu'au lieu du pain, ils ne se remplissent plus que de fruits, ou d'autres alimens tels qu'ils peuvent attraper. Les Provinciaux qui mangent plus de pain que de viande, vivent plus long-tems, & plus sainement que les Parisiens qui se remplissent plutôt de viande que de pain. Mais la repletion du pain, me dira-t-on, fait beaucoup de sang. Je l'avouë, aussi voit-on les Limosins travailler à merveilles, étant plus robustes que ceux qui se remplissent de viande, qui n'engendre que de la corruption beaucoup plus funeste, ainsi il y auroit plus de raison de dire que de

toutes les repletions, celle des fruits ou de la viande est la pire.

CHAPITRE XXXIII.

De l'erreur de ceux qui rejettent l'usage du poisson dans les maladies.

CEux qui deffendent toute sorte de poissons dans les maladies, repugnent aux Anciens, à l'experience & à la raison. Galien veut bien qu'on use de poissons qui se tiennent auprés des rochers, dans la fiévre tierce reglée. *Dans la fiévre quarte*, dit-il, *il faut donner des poissons faciles à se cuire, dont la chair soit tendre & qui n'ait rien de gluant.* Et dans sa Methode il assure que tous les poissons qui vivent parmi les cailloux sont utiles aux febricitans, aussi bien que les merlus, la sole, la luyne, & la torpille & le muge qui se prend dans l'Ocean. Mais il n'en est pas de même de ceux qui se tiennent proche des lacs qui se déchargent dans la mer, ou tout auprés de l'emboucheure de quelque grand Fleuve. Le même Auteur, dis-je, recommande trop les poissons qui aiment les rochers, pour croire qu'ils puissent faire du mal aux malades, pretendant même qu'ils sont agreables au goût, qu'ils

1. *ad Glaucon.*

8. *Meth.*

engendrent des bonnes humeurs, & que leur usage frequent est tres-seur. Et ailleurs, *L'aliment*, poursuit-il, *qui se tire des poissons est non seulement facile à se cuire, mais il est encor salutaire pour les corps des hommes, en ce qu'il produit un sang d'une consistance mediocre.* Entre les poissons de la mer, dit Athenée, ceux qui vivent parmi les cailloux sont de facile digestion, d'un bon suc, detersifs, nullement pesans à l'estomac, d'une petite nourriture, fort peu excrementeux. Aprés cela qui ne voit qu'ils sont meilleurs pour les febricitans que n'est pas la viande?

Lib. de cibis boni & mali succi.

Lib. 3. de aliment. 8. Deipnosophist.

C'est pourquoy Galien, aprés les avoir fait boüillir, & aprêtez dans une sausse blanche, comme c'étoit la coûtume de ce tems-là, ne faisoit point difficulté de les donner à ceux qui étoient dans des langueurs, soit par quelque marasme, ou par quelque syncope suivi d'épuisement d'esprits, non moins qu'à ceux qui avoient des fiévres, ou des plevresies. Hippocrate plus ancien que Galien, recommande fort les poissons tant frits que boüillis, assurant que c'est un bon manger, soit qu'on les prenne tout seuls, ou avec d'autres alimens, & que les boüillis sont plus legers que les frits. Alexandre Tralian accorde aux phrenetiques l'usage des poissons, aussi bien qu'aux epileptiques : la presite, le merlu, l'étourneau, le scorpion de mer & le danté, en leur deffendant la viande. Il permet encore à ceux qui toussent par quelque fluxion acre, des poissons

dont la chair est ferme, & dont on fait des andoüilletes. Ceux qui sont atteints d'une vraïe plevresie, accompagnée d'une fiévre aiguë & fort dangereuse, doivent manger du poisson, sur tout la Vielle, qui a la chair tendre, humide, facile à se cuire, & exemte d'excremens. Il ordonne aussi à ceux qui crachent le sang, des poissons qui vivent parmi les pierres, mangez avec le vinaigre, & même tous les autres qui ont la chair dure, & les andoüilletes qui en sont faites. Il n'en fait pas moins à l'égard de ceux qui crachent du pus, ou qui ont quelque empyeme, aprés les avoir fait cuire avec de l'anis, & leur avoir fait une sausse : à ceux aussi qui ont la fiévre engendrée par quelque crudité acide : dans les fiévres qui ne durent qu'un jour : Il prescrit les mêmes poissons à cause qu'étant de facile digestion, ne laissent aucune obstruction : mais pour les fiévres causées par la pituite, il veut que ce soit des poissons salez, que les Anglois & les François appelent *Anchoyes*, qu'il estime encore fort propres pour les fiévres quartes. Je n'aurois jamais fait si je voulois mettre par écrit tout ce qu'en disent Aëce & Paul, premiers entre les plus celebres Medecins, & les autres qui les ont suivis. Et la raison s'y accorde parfaitement bien, puisque les poissons qui ne sont point de dure digestion, mais friables, ne se corrompent pas aisément, ny ne sont point pesans à l'estomac, & resistent au contraire à la fiévre par leur qualité.

Lib. de affectionibus.

Gentilis & Arculanus interpretes des Arabes, disent bien que les poissons à raison de leur temperament froid & humide semblent être propres aux fiévres, principalement aux bilieuses : mais parce qu'ils sont fort sujets à se corrompre & à se putrefier, ils ne leur conviennent point du tout. Mais ce raisonnement est bien foible, si on a soin de faire choix des poissons qui soient bons & qu'on pêche proche des pierres, qui se gâtent difficilement & qui fournissent un bon suc, ainsi que nous venons de le faire voir, & qui au lieu de nourrir beaucoup comme fait la viande, ils ne nourrissent que fort mediocrement, & c'est ce que demandent plusieurs maladies ausquelles on peut permettre de manger. Les poissons sont donc souvent à preferer à la viande qui est davantage nourrissante, & qui fatigue plus l'estomac en se cuisant, & qui ne laisse au corps qu'un suc acre. J'entens parler des poissons de tous les meilleurs, & non pas des premiers qu'on rencontre, & preparez de la maniere que nous les mangeons dans le siecle où nous sommes, qui sait mieux les aprêter, & les mieux assaisonner que les Anciens qui se contentoient d'y faire une sausse blanche. Je prefererois toûjours les boüillis assaisonnez de vinaigre & de jus d'orange, &c. aux rotis ou frits, à l'imitation de nôtre Hippocrate.

CHAPITRE XXXIV.

De l'erreur de ceux qui prennent le froid, qu'on ressent aprés le repas pour un signe de santé.

IL y a quantité de gens qui ont froid, & qui tremblent même au sortir de table: dequoy le même vulgaire prend bon augure pour la santé : il en est aussi d'autres qui suent en mangeant, & c'est au dire des Maquignons un signe d'une bonne santé. Mais les premiers se trompent évidemment, parce qu'encor que cela arrive à un grand nombre de sains, nous ne devons pas pour cela conjecturer qu'ils se portent mieux: car premierement, cela n'arrive ny à tous ceux qui sont bien sains, ny toûjours, ce qui nous suffit pour refuter l'imagination de ceux qui croïent que la chaleur des personnes qui se portent bien, se concentre dans leur corps, pour aider à cuire leurs alimens, puisqu'elles en ont assez pour en achever la coction, à faute dequoy elles sont infirmes & bien moins saines que les autres qui n'ont pas besoin d'une telle concentration : Que s'il étoit naturel à la chaleur d'abandonner les extremitez du corps aprés le repas, & se retirer dans le plus profond des entrailles, la même chose de-

roit arriver toûjours & à tous ceux qui se portent bien, en y demeurant jusqu'aprés l'achevement de la coction : Et c'est ce qu'on ne voit pas : il arrive bien souvent que cette même chaleur n'est pas plutôt parvenuë à l'estomac, qu'elle s'en retourne vers la superficie. Puis donc que l'homme bien sain a suffisamment de chaleur, & qu'il ne souffre pas toûjours un tel refroidissement ; Il nous faut chercher quelqu'autre meilleure raison : Alexandre Aphrodisée *Problem.* dit, que cela arrive seulement à ceux qui *134. l.1.* mangent goulument aprés un long jeune. La raison est, dit-il, qu'en se privant de leur nourriture accoûtumée, ils deviennent bilieux, & amassent une matiere plus acre, parce qu'aprés le repas, les membres étant déja fortifiez, la bile se trouve expulsée si fort vers la peau, qu'elle cause un petit froid sur les membres, qui se sentant piquotez par son acrimonie, excitent la Nature à la repousser. J'aimerois pourtant mieux dire, que cela provient de ce que la chaleur naturelle de ceux qui ont jeuné quelque-tems, est moindre, & que l'estomac n'est pas plutôt plein d'alimens, sur tout étant froids, qu'elle demeure comme suffoquée, jusqu'à-ce que gagnant le dessus, elle se répand dessus tous les membres : ainsi ceux qui ont souffert une longue faim, ou essuïé des grands travaux, courent grand risque en mangeant selon leur apetit, & en beuvant froid, par l'extinction, ou du moins par l'affoiblissement du peu de chaleur qui leur reste ; Ainsi

Cap. 34. lib. 6. que Dioscoride l'a remarqué, en disant la même chose du vin pris en trop grande abondance au sortir du bain, aprés avoir couru, ou s'être beaucoup fatigué, pour les grandes oppressions qu'il engendre. Il en est de même de ceux qui jeûnent, de qui la chaleur affoiblie est accablée & refroidie pour quelque-tems, ny plus ny moins qu'un petit feu soûs le pôids de nouveaux charbons ou de nouvelles buches. Avicenne fait voir que cette petite froidure interne, ou cette oppression de chaleur est la seule cause du froid externe, ou du petit frisson qu'on sent aprés le repas. *Sect. 8. Problemat. Sect. 3. Problemat.* Et c'est pour cela qu'il donne dans les fiévres chaudes & dans les synoques de l'eau froide, jusqu'à-ce que le malade frissonne, & que son visage change de couleur : ainsi ceux qui tremblent de froid, dit Aristote, deviennent livides, à cause que leur sang se refroidit par l'aproche du froid. Le même Philosophe demande, d'où vient que le vin étant chaud de sa nature, ne laisse pas de causer un tremblement aux yvrognes, & qu'ils cherchent la chaleur du Soleil & du feu? La raison qu'il en donne est, que leur chaleur se trouve refroidie & oppressée par une autre chaleur. Il y a même certains vins subtils & petits, qui étant bûs refroidissent au commancement le corps, & même les extremitez des membres, où cette froideur se fait d'abord ressentir. *Lib 2. de Morbis.* La sentence d'Hippocrate est tres-belle là-dessus, qui nous enseigne que le frisson n'est pas seulement causé par les vents externes, par l'eau, par un air serain,

& par d'autres choses de cette nature ; mais encor par les alimens & par les boissons, comme aussi dans les maladies par la bile, & par la pituite mêlée parmi le sang. Il dit aprés de la maniere que cela se fait, laquelle se peut fort bien adapter aux personnes saines ; car toutes ces choses épaississent & refroidissent le sang, & voila ce qui donne le frisson à tout le corps. Mais quand le sang s'échauffe derechef dans les malades, la chaleur de la fiévre ne manque pas d'y succeder, au lieu que les personnes saines ne font que reprendre leur premiere temperature, quoi-l'un & l'autre refroidissement externe se fasse de la même maniere. Le même Auteur en parle encor tres-élegamment dans son Livre des vents, dans lequel il raporte toute cette affaire à la trop grande quantité d'alimens, soit liquides ou solides, qui étant d'une nature variable & dissemblable, excitent en dedans tout ce trouble, avec lesquels s'insinuë beaucoup de vents, qui courant par tout le corps ensuite du bouchement du bas ventre, refroidissent le sang, ce qui cause un frisson à tout le corps, qui est plus ou moins vehement selon qu'ils sont en plus grande, ou en plus petite quantité, plus ou moins froids. A quoy s'accorde la raison, parce que tout aliment étant dans son commancement fort dissemblable, fatigue beaucoup la chaleur naturelle, sur tout s'il est pris en grande quantité, s'il est froid & de diverse nature, & ainsi il ne tarde guere de refroidir le corps, plus ou moins par raport à la

force de la chaleur & de la nature de l'aliment. Toutes les chairs sont pour l'ordinaire plus froides que l'homme qui les mange, ainsi on ne doit pas s'étonner si sa chaleur naturelle se trouve un peu opprimée, ou par l'abondance des viandes, comme il arrive en mangeant à ceux qui jeûnent, ou si elle en devient plus refroidie, tous les animaux, dis-je, dont nous nous nourrissons sont à la verité plus froids que nous-mêmes, mais encor plus étant morts ; & aprés avoir un peu corrompu nôtre chaleur, & luy avoir fait violence, le corps en devient refroidi aprés le repas, jusqu'à-ce que cette même viande ait été cuite dans l'estomac, laquelle donne de nouvelles forces à l'homme. Ne voïez-vous pas comme tous ceux qui pâlissent aprés le repas, courent du risque, dit le Poëte. Et si cette couleur pâle est considerable, elle provient d'un tel refroidissement : tout aliment crud & non cuit est plus froid que les espris assoupis, qui n'en ont pas encor été tirez à l'aide de nôtre chaleur. C'est par la coction que s'échauffent les viandes que nous prenons, ensuite dequoy tout le corps prend de la vigueur par la multiplication du sang & des esprits, & les vaisseaux deviennent plus pleins ; Ce qui fait voir la necessité qu'il y a de faire quelque exercice moderé avant que de prendre sa refection, afin que la chaleur naturelle étant devenuë plus forte, agisse plus puissamment sur les viandes sans beaucoup pâtir de son côté ; & de la sorte ce refroidissement externe sera bien

Vides ut omnis pallidus cœnâ desurgat dubiâ.

moindre en ceux qui abondent plus en chaleur naturelle, & qui resistent davantage aux alimens. Or quand ce petit froid arrive, c'est que la chaleur est plus debile, ou bien c'est parce qu'on a pris plus d'alimens de difficile digestion, de differente nature & plus froids qu'elle ne sauroit domter. C'est une chose étonnante que nos Anciens aïent ignoré le tremblement ou le froid qui survient aux personnes saines, sans qu'il s'ensuive aucune fiévre. Cela n'arrivoit point, je croy, de ce qu'ils faisoient moins de fautes que nous sur le regime de vivre, au lieu qu'à present ce frisson, ce tremblement ou ce froid passe pour un des signes de la santé. Je dis donc qu'à moins qu'il ne provienne d'une cause externe, comme de la crainte, d'un air froid, &c. on peut l'attribuer à la paresse, à l'oisiveté, ou à une trop grande repletion de viande, ou de boisson, sur tout si elle est fort froide & capable de produire de la pituite. Joubert aporte quantité d'autres bonnes raisons contre cette erreur populaire, que je laisse de peur d'être trop long. *Paradoxo tertio.*



CHAPITRE XXXV.

Chapitre ajoûté.

D'où vient qu'on doit donner du vin pur à ceux qui sont fort échaufez, & faire pisser ceux qui viennent de travailler.

PLusieurs ont coûtume de donner un verre de vin pur, à ceux qui sortent d'un grand travail, de peur, disent-ils, qu'ils ne se morfondent par le froid inopiné capable de surprendre la chaleur naturelle, & congeler le sang : en quoy ils font beaucoup mieux qu'ils ne le comprennent ; car ils disent que cela rafraichit, & empéche de se morfondre ; neanmoins le vin étant chaud de sa nature, ne peut rafraichir que par accident, comme qui diroit, le feu refroidit, puisqu'en sortant d'auprés d'un bon brasier pour aller ailleurs, je me sens tout froid : cela provenant de ce que les pores étans ouverts par la chaleur donnent plus facile entrée à son contraire ; de méme le vin peut rafraichir en éteignant par sa chaleur une moindre produite par le travail en entretenant la naturelle dans une juste mediocrité. On peut encor dire que le vin apporte du rafraichissement, lors qu'il empéche que le froid ne surprenne la chaleur na-

turelle, laquelle se changeroit en étrangere, & brûlante. Il rafraichit, dis-je, en faisant cesser peu à peu, & non tout à coup, l'émotion déja empreinte, ce qui causeroit du desordre ordinaire à tout changement subit, & tel que la nature ne peut souffrir; outre le danger qu'il y a de tomber dans l'hydropisie, ou dans la plevresie en beuvant fort froid dans le fort du chaud, & encor tout en sueur, ainsi que Galien dit, duquel peril le vin nous délivre par sa chaleur potentielle capable d'entretenir celle qui est naturelle au foye & à l'estomac, bien qu'il rafraichisse par sa froideur actuelle.

Le mot *Rafraichir*, est équivoque, signifiant tantôt une nouvelle provision de vivres, & tantôt une reparation, ou raccommodement; car on dit *rafraichir*, *avituailler*, ou *renouveller les munitions*, *rapiecer*, ou *raccommoder un vieux habit*; *rafraichir les cheveux*, ou *le bord d'une robe.* Cette signification convient fort à nôtre propos: car aprés que le travail a fait une grande dissipation tant des esprits que des vapeurs du sang, le vin repare tout ce dommage, en engendrant de nouveaux par sa subtilité & par ses douces vapeurs, en humectant même ceux qui y restoient encor entiers, mais fort dessechez & fatiguez. Et voilà comme quoy cette liqueur rafraichit le corps en luy fournissant des nouveaux esprits dans lesquels consiste toute nôtre vigueur. Ces raisons font voir, que le vulgaire dit mieux qu'il ne pense, faisant encor plus sagement

de donner du vin pur à ceux qui sont extrémement échaufés. De plus, on pretend par là empécher le morfondement qui arrive en deux manieres. Premierement, quand on est surpris du froid qui constipe & resserre la peau, en augmentant si fort la chaleur naturelle que la fiévre s'en ensuit. Secondement, lors que le froid par sa violence fait cailler le sang, non pas dans les veines, ainsi que le menu peuple pense, mais bien celui qui se répand dans l'estomac, dans les boyaux, ou ailleurs, n'étant pas possible qu'il se fige dans ses vaisseaux naturels, à moins que ce ne soit par quelque malignité particuliere, mais seulement hors d'iceux, aussi-tôt qu'il en est sorti, ou quelque peu de tems aprés.

Le vin subtil, penetrant, & qui échaufe convient fort à ces deux sortes de personnes échaufées, parce qu'il porte par sa penetration la chaleur en dedans, tenant les pores du corps ouverts contre le froid, jusqu'à ce que la vapeur emeüe ait cessé de s'exhaler, & que la fumée du sang échaufé ait libre passage. Et c'est par ce moyen que l'on détourne toute obstruction tant interne, qu'externe, & par consequent qu'il ne se forme quelque fiévre.

Le même vin empéche le sang de se geler par la chaleur subtile qui entretient l'humeur dans sa couleur rouge, & dans sa substance liquide. Pour marque de cette verité, il n'est pas plutôt surpris du froid, qu'il devient noir, privé de sa vivacité vermeille,

en se tournant en grumeaux, que l'on ne sauroit aprés dissoudre qu'avec bien de la peine, lesquels deviennent si dangereux, & suivis de tant d'accidens, qu'on peut les mettre au rang des venins ; puisque le corps en devient si froid, qu'il nous paroit mort, n'ayant qu'un poux presque imperceptible.

On ne sauroit donc mieux faire que d'empécher que le sang ne sorte des veines & ne se fige, soit par leur dilatation & rarefaction causée par la chaleur, ou par leur déchirement, ou par leur rupture, quand le froid les a rendus roides. Pour éviter cet accident le vulgaire se sert des remedes que nous avons proposez dans le chapitre du morfondement, mais il ne sait pas s'en servir avec methode. On leur donne du vin tres à propos avant que de sentir aucun mal, & c'est une tres-bonne coûtume d'en faire user à toutes gens fatiguées & échaufées, avant qu'elles se reposent. Un si souverain remede n'est pas de l'invention du vulgaire, mais plutôt des Medecins que le menu peuple a aisément retenu & pratiqué jusqu'icy, sans savoir le plus souvent à quoy cela sert, & sans entendre non plus de la maniere que cela se fait. Il parle du rafraichissement & du morfondement sans concevoir ny l'un ny l'autre : Qu'il l'apprene donc.

Les pauvres gens de la campagne rapportent toutes les maladies des laboureurs & des autres rustiques au morfondement, à propos de quoy je me ressouviens d'un d'entr'eux, qui disoit, que tous les maux sont

un morfondement auquel un bon homme repartit en son patois, *non es pas l'escaudature*, c'est à dire, la brûlure, comme celle du feu, de l'eau boüillante, &c. En quoy il avoit raison.

Voyons maintenant pourquoy il est bon de pisser avant que de se reposer aprés un grand travail, & aprés avoir beaucoup marché, ainsi que le conseillent les bonnes gens. En quoy elles ont raison : j'ose même assurer qu'elles tiennent ce conseil de leurs grands-peres qui l'avoient appris des anciens Medecins, non moins que bien d'autres bonnes choses qu'elles pratiquent encor aujourd'huy pour la conservation de la santé, sans que le vulgaire en comprenne la raison, suivant en tout sa coûtume ordinaire, bonne ou mauvaise.

J'avoüe bien que celle-cy est une des plus loüables, & qui profite le plus. La raison est, que nôtre corps n'est pas plutôt échauffé, que les humeurs deviennent piquantes & fortes par la chaleur qui les rend plus subtiles : à telles enseignes qu'on ressent alors par tout le corps des douleurs semblables aux piqueures d'épingle, ensuite d'un penible travail, pour peu qu'on soit d'un temperament chaud ; ce qui rend aussi l'urine plus acre & plus cuisante, comme l'on l'experimente en pissant, laquelle chatoüille & piquote en sortant de ses conduits ordinaires, causant même une espece de petit frisson ou tremblement par tout le corps dans les dernieres goutes qui tombent. L'urine

rine étant donc mordicante, pourroit par son acreté blesser la vessie en la retenant plus long-tems, & même l'écorcher à la fin, sur tout dans les corps mols, delicats & tendres, tels que sont ceux des enfans, & y laisser des ulceres qui auroient aprés de la peine à se guerir. On fera donc bien de lâcher de l'eau au plutôt avant d'attendre que la vescie en devienne plus sollicitée par les petites pointes des sels de l'urine.

Il y a une autre raison qui nous y oblige; qui n'est pas de moindre consequence, qui est qu'à moins de vuider la vescie aprés un grand travail & échaufement, il est fort à craindre que l'urine déja descenduë dans ce receptacle ne soit attirée des autres parties, & qu'elle ne nuise au corps par sa mauvaise qualité, parce que les membres vuides dessechez & échaufez par la fatigue, ont coûtume d'attirer les humeurs telles qu'elles s'y trouvent, les parties voisines, sur tout de la vescie, qui en sucent la portion tournée en vapeur en traversant les pores dilatez. Or comme la matiere qui produit la sueur est la même qui fait l'urine, il faut apprehender qu'aprés avoir beaucoup sué, l'urine ne suive pour y remplir les vuides des parties, dont étant abrevées, le corps ne peut que s'en trouver fort incommodé, comme d'un excrement inutile & superflu.

Ceux-là donc qui auront soin de pisser aussi-tôt, se délivreront de ces deux incommoditez, je veux dire, de son acrimonie piquante, & de son épanchement par tout le

corps. Qu'on apprene donc l'utilité, qui provient d'une conduite, & que ceux qui la pratiquoient, qu'ils la continuent, en faisant faire aux autres la même chose, puis qu'on leur en apprend la consequence; laquelle leur paroîtra encor plus grande quand ils auront sçu que l'on se garantit par ce moyen de la pierre. En voicy la raison: c'est que le corps n'est pas plutôt échauffé, que tous ses conduits s'ouvrent, & donnent passage libre à la grosse matiere: car c'est le propre de la chaleur de dilater beaucoup les tuyaux. Ceux donc de l'urine se trouvant fort élargis, il s'écoule avec la serosité une matiere épaisse jusques dans la vescie, la pierre ne se formant que des phlegmes visqueux, & de la crasse ou lie de la bile par l'entremise de la chaleur dessechante, tout de même que la boüe ne s'endurcit qu'aprés que le Soleil l'a dessechée par l'attraction de son humidité. Tandis que le corps est ainsi agité, les humeurs grossieres sont entrainées dans la vescie avec l'urine dont elles se separent dés qu'on est dans un grand repos; & la même urine l'est aussi: car alors la pesanteur de la matiere fait qu'elle tombe insensiblement au fonds, laquelle y reste pendant que l'urine se vuide en pissant; Ainsi s'il arrive qu'on s'échaufe souvent sans desemplir la vescie, il s'y amassera assez de glaires visqueuses & assez de sedimens crasseux pour y former la pierre aujourd'huy de la grosseur d'une lentille, & demain d'une autre, ainsi qu'on voit un

petit flocon de nege joint à un autre, & ces deux aux ſuivans, il s'en forme à la fin un gros peloton. Ceux qui auront de la peine à croire ce que je dis, ils n'ont qu'à mettre dans un verre l'urine qu'ils auront renduë aprés s'étre beaucoup fatigués, & ils remarqueront que de trouble qu'elle étoit au commencement, ils la trouveront quelque tems aprés claire par deſſus, & épaiſſie au deſſous, par la depoſition de ſon ſediment. Cette regle ne doit pas étre moins obſervée par les enfans que par les adultes, tant aprés le travail, qu'aprés le repas, afin de les preſerver de la pierre à laquelle ils ſont plus ſujets que les autres. J'entens icy de celle qui ſe forme dans la veſcie, à cauſe de leur voracité ordinaire, & de leur exercice immoderé, & à contre-tems, qui n'engendrent ſouvent que des cruditez. Et voilà les trois raiſons qui doivent nous obliger de piſſer aprés nous être échaufez, dont la premiere eſt aſſez forte, la ſeconde plus forte, & la troiſiéme tres-forte ; auſquelles j'en ajoûte une quatriéme, qui n'eſt pas de moindre conſideration, qui eſt, que le corps étant déja échaufé, le devient davantage par la retention de l'urine dans la veſcie depuis qu'une fois elle a été échaufée, comme on voit quelquefois la nature ſe dégager d'elle-même de quelque portion du ſang par le nez ou par les hemorroïdes, dont elle ſe ſentoit oppreſſée, aprés quoy elle ſe trouve ſoulagée, non moins qu'aprés la ſaignée les corps des febricitans reſſentent du rafraichiſ-

ſement, de même, dis-je, en lâchant de l'eau on ſe ſent ſoulagé, à telles enſeignes qu'on prend un je ne ſay quel plaiſir en urinant aprés un grand exercice.

CHAPITRE XXXVI.

De l'inutilité des eaux diſtillées de la chair des animaux.

IL n'eſt que trop certain que les alimens d'un bon ſuc & faciles à digerer ſont les ſeuls propres pour tous les malades ; ce qui porte pluſieurs à preferer l'eau tirée par diſtillation de la chair des animaux capable de nourrir promtement & beaucoup, dont on voit quantité de deſcriptions dans les Antidotaires que quelques autres appelent Reſtaurans diſtillez : mais ce n'eſt que de l'invention de je ne ſay quels Medecins qui veulent ſe rendre recommandables par quelque nouveauté, étant tres-faux qu'il y ait quelque vertu nutritive dans ces ſortes d'eaux, puiſqu'il n'y a que la ſeule partie aqueuſe des alimens qui s'éleve auſſi peu propre à nourrir que l'eau pure de la fonteîne ; au lieu que la partie alimenteuſe & nutritive de la chair étant viſqueuſe, gluante & fixe, on ne ſauroit en tirer quoy que ce ſoit par l'alambic. Or comme c'eſt par la decoction qu'on la tire, & non par la diſtillation où elle reſte

au fonds ; ainsi les boüillons, les pressis & les consommez, sont plus excellens que ces eaux distillées. Les alimens ne demandent aucune preparation chymique ; & si on reduisoit en quintessence le pain, le vin, la viande, & le reste des alimens & si on en separoit la partie terrestre, comme l'on dit, helas ! combien fades, mal propres, & mal sains seroient tels mets à nos malades. Quercetan aprés avoir fait de fort grands éloges des mêmes eaux distillées dans sa Pharmacopée, il se retracte ensuite dans son Livre du Regime de vivre, avoüant qu'elles n'ont aucune vertu. On doit bien se mocquer davantage de ceux qui y ajoûtent du corail, des perles, de l'or, &c. dont on ne sauroit tirer quoyque ce soit par le bain. Et ceux-là n'imposent pas moins au peuple, en voulant distiller du lait : Et comme les Galenistes ordonnent le lait entier pris au pied de la bête ; ceux-cy au contraire, ne prescrivent que de l'eau pure, encor fort differente du petit lait, n'aïant ny force, ny vertu pour nourrir, laquelle neanmoins pourra étre propre tant pour rafraichir le corps, que pour temperer les reins à la maniere des autres eaux.



Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXXVII.

Des truffes & des huitres qu'on dit rendre les maris plus propres au jeu d'amour.

IL y a deux choses à considerer dans les huitres à l'écaille, l'eau qui y est contenuë, & leur propre substance : celle-là n'est que l'eau marine attirée par cet animal dont il se nourrit ou se recrée, laquelle peut exciter quelque petit chatoüillement, ainsi que fait le sel & toute salcure, aussi voit-on que les bergers donnent souvent du sel à leurs oüailles tant pour leur entretenir l'appetit, qu'afin de les rendre plus fecondes. Et les Poëtes ne feignent-ils pas que Venus fût engendrée de l'écume de la Mer. La chair des huitres, dis-je, a un suc salé, selon Galien, en vertu duquel elle peut causer quelque aiguillonnement, sans étre toutefois suffisante pour rendre un homme plus vigoureux, & même beaucoup moins, que les anchoyes ou sardines salées, ou un bon jambon : Et je croy que les huitres ne peuvent tout au plus qu'exciter certaines ventosités provenant de la pituite qui s'engendre d'un tel aliment, & par ainsi peu propre pour l'effet que le vulgaire se propose en les mangeant; de qui l'erreur paroîtra encor plus, en considerant

que les viandes les plus propres pour l'action maritale sont celles qui fournissent beaucoup de bon sang, dont la semence se forme, comme un bon chapon gras, le jeune mouton, le veau, les pigeons, les œufs frais, les moineaux, &c. le bon pain, le vin excellent; un bon potage, & choses semblables prises en mediocre quantité. On dit qu'en Italie; mais à Venise sur tout, on mange des huitres en s'alant coucher pour la même fin, en quoy ils s'abusent : car ils devroient du moins attendre qu'un tel aliment fut digeré, & converti en semence avant que d'en venir à ce jeu; parce qu'il faut premierement, que ces mêmes huitres soient changées en sang, & que les vaisseaux spermatiques l'attirent du foye ou de la veine cave aprés plusieurs circulations; puis il faut qu'il sejourne quelque tems dans les testicules, ou dans les vaisseaux spermatiques; ou bien dans les preparans qui sont tout auprés. Ce ne peut donc étre pour cette nuit là que nos huitres serviront à rendre gaillards nos compagnons, n'ayant en soy aucune vertu piquante à la maniere des cantarides & de certains autres medicamens capables d'aiguillonner la chair : Et quand même elles auroient quelque faculté, c'est à jeun qu'ils devroient les avaler, comme on fait en France : car l'estomac étant vuide, alors il retient mieux les qualitez des alimens. Mais & les uns & les autres s'abusent, puisque Galien prouve expressement, que cette sorte de poisson n'engen-

dre que du phlegme, gros & visqueux, ne servant pas tant à nourrir le corps, qu'à lâcher le ventre.

Et si quelqu'un m'objecte que l'experience fait voir qu'on est plus porté pour l'acte marital aprés avoir mangé des huitres qu'auparavant. Je répons, qu'un tel chatoüillement ne peut provenir que des ventositez, & que de certaines grosses vapeurs, & qu'il ne peut par consequent être d'aucun bon effet, à faute de matiere suffisante: autant en font les herbes usuelles & potageres prises en grande quantité, sur tout les pois, les féves, les fazeols, & les haricos, qui outre leurs ventositez produisent encor plus de nourriture que les huitres, mais encor davantage les marrons & les chataignes qui rendent feconds les hommes & les femmes, à telles enseignes qu'on voit plus de nourrices dans les villages où il y a grand nombre de chataigniers, que là où il n'y en a point.

Le vulgaire se trompe encore, quand il croit que les mêmes huitres sont chaudes, & qu'elles sont pour ce sujet fort propres à augmenter l'amour; puisqu'il est seur qu'elles sont froides, & qu'on les ressent telles dans l'estomac, même aprés y avoir mis du poivre qui est leur vray assaisonnement.

On ne s'abuse pas moins à l'égard des trufes qu'on veut faire passer pour chaudes, & par consequent capables de rendre feconds: Mais si on aime tant la chaleur, que ne prend-on des épiceries les plus fines, de

l'hypocras, de la moutarde, & des ails, qui échauffent si evidemment, ou du vin subtil, vapoureux & penetrant, sans s'amuser ny aux huitres, ny aux trufes, qui ont besoin du poivre pour empécher leur goût fade & leur froideur. Mais le poivre, me dira quelqu'un, est froid : Hé bien qu'il en avale une bonne poignée quand il aura bien chaud, ou quand il luy plaira, & il verra s'il en ressentira bien du rafraichissement. Et pourquoy en met-on dessus ces sortes d'alimens, si ce n'est pour leur servir de correctif. Si on juge de la chaleur du feu par les sens, les mêmes nous rendront tres-fidel témoignage de la chaleur du poivre.

Mais revenans à nos trufes, disons avec Galien qu'elles n'ont aucune qualité considerable, & que ceux qui en mangent, le font plutôt par delice & par friandise, afin de se mettre en appetit par le moyen des ingrediens chauds qu'on y méle, ainsi qu'on use des autres choses insipides, qu'on appele aqueuses, dont la nourriture est un peu froide & épaisse, chacune à leur maniere, sans avoir aucune vertu notable. Celle des truffes approche fort de celle des courges, avec cette difference que celles-cy sont plus humides & plus liquides. Il s'en faut donc bien que les truffes engendrent quantité de semence, ny qu'elles portent les hommes au jeu de Cypris, par leur propre chaleur, n'étant tout au plus capables que de produire de grosses vapeurs steriles, à peu prés

comme les huitres : ce qui peut bien rendre les personnes emportées pour la volupté, mais point du tout capables d'engendrer. La sterilité y seroit plutôt à craindre : & de fait, les plus adonnez à la lubricité ont moins d'enfans que les plus retenus, soit par une punition divine, soit par l'épuisement de leurs esprits & de leur chaleur naturelle ; & de toutes leurs forces qui se détruisent plus par la perte d'une once de semence, que par celle d'une livre entiere de sang, ou enfin pour ne pas donner le tems au sperme de se cuire, afin d'être fecond.

CHAPITRE XXXVIII.

De certaines questions incommodes qu'on fait aux Medecins au sujet des alimens.

IL arrive souvent qu'on ne voit pas plûtôt un Medecin dans un festin, ou dans quelqu'autre assemblée, qu'on commence à le questionner, mais sur de choses de si peu d'importance & si impertinentes au sujet des alimens, que cela fait pitié : par exemple, si cet aliment là, ou celui-cy, est bon, ou mauvais. Monsieur, luy dira-t'on, la chair de sanglier est-elle bonne au commencement du repas. Et aprés avoir mangé de

quelque excellent jambon, vaut-il mieux boire du vin muſcat que non pas du vin chaud. Les œufs frais échaufent-ils ? & une infinité d'autres choſes. En quoy il y a deux choſes à obſerver.

Premierement, le precepte de Celſe dont nous avons déja parlé, l'homme ſain & qui eſt à ſoy, ne doit s'aſſujetir à aucune loy, ny mépriſer aucune ſorte d'alimens dont le menu peuple ſe nourrit : faire le plus ſouvent deux repas plutôt qu'un ſeul : manger toûjours ſelon ſon appetit, pourvû que la coction s'en faſſe bien : demeurer tantôt aux champs, & tantôt dans la ville, & quelquefois même manger plus que de coûtume. Celuy qui eſt d'une bonne conſtitution, & qui ne fait pas ſouvent des excés, & qui s'adonne à l'exercice, n'a que faire de ſe mettre en peine de faire choix des alimens pour ſe bien porter, mais qu'il mange plutôt de tous ceux dont le vulgaire ſe ſert tous tous les jours. Et c'eſt ce qui a donné lieu à ce proverbe, *Toutes choſes ſont ſaines aux perſonnes ſaines*.

Secondement, il faut remarquer qu'eſt-ce qu'il y a dans les alimens qui nourrit, ſans s'attacher à leurs premieres qualitez, mais ſeulement ces trois choſes. Je veux dire, s'ils ſont faciles ou difficiles à ſe cuire ; s'ils ſont d'un bon ou mauvais ſuc ; s'ils ſont beaucoup, ou peu nourriſſans. Or on appele alimens medicamenteux ceux qui ſont quelque impreſſion ſur nos corps par leurs

premieres qualitez, quoyque pris plus rarement & en petite quantité; tels que sont le sel, la moutarde, les ailles, les oignons, le vin, le vinaigre, le poivre, le gingembre, les aromates, & les autres choses qui sont plutôt des ragouts, que non pas des alimens, comme aussi les fruits & les herbes dont on ne mange d'ordinaire, ny en grande quantité, ny pour s'en nourrir, mais bien pour d'autres raisons, comme afin de reveiller l'appetit, ou pour flater & chatoüiller le goût du palais, &c. Le propre aliment n'a en en soy aucune qualité dominante, ne relâchant ny ne resserrant le ventre, ne fortifiant, ny n'affoiblissant l'estomac, ne provocant ny n'arrêtant ny sueurs, ny les urines. Il conserve même le corps tel qu'il l'a trouvé, sans le rendre ny plus chaud, ny plus froid, ny plus humide, ny plus sec. Les chairs des animaux sont pour l'ordinaire de cette nature, étant grasses, & d'un goût insipide, au dire de ceux qui le mettent au nombre des saveurs; & au rang des choses douces. Et c'est-ce qui nous oblige d'ajoûter souvent des ragouts & des sausses à ces sortes d'alimens, étant d'ailleurs plus froids que nôtre chaleur naturelle, par qui ils s'échauffent & se cuisent: Si on les fait boüillir, ils deviennent encor plus froids par l'attouchement de l'eau, à moins que leur froideur ne soit corrigée par le moyen des herbes chaudes, ou par le poivre, par le safran, ou par le sel,

&c. ou bien qu'on ne les mange fort chauds. Et si quelqu'un ne se nourrissoit que de fruits cruds, ainsi que les femmes font souvent, il s'en trouveroit mal, parce qu'ils ne sont pas moins des medicamens que des alimens. Ce n'est pas qu'on ne puisse en user, étant bien choisis, bien cuits, & bien assaisonnez, à l'exemple des Brachmanes, & des Philosophes de chez les Indiens qui ne mangent jamais d'aucune chair d'animal, ainsi qu'il se pratiquoit avant le le deluge. Je n'entends parler icy que de ceux qui sont d'une tres-bonne constitution : car pour les autres dont le temperament est plus froid, plus chaud, ou de qui le ventricule, ou quelqu'autre partie de leur corps est debile, encor qu'ils ne soient pas actuellement malades, ils doivent étre mis au nombre des malades par raport à la diete, en mélant dans leurs alimens ordinaires quelque chose qui tienne du medicament, à raison de leur intemperie & de leur imbecillité.

A toutes ces questions il est juste de répondre & d'y satisfaire, étant faites bien à propos. Mais je conseilleray toûjours à un Medecin de faire comme le bon Pere Cordelier, lors qu'il se verra questionné (en dînant ou en soupant) par des gaillards, qui ne cherchent souvent qu'à se divertir, en l'empéchant de manger, aprés avoir couru toute la matinée, & dont le ventre est creux comme une lanterne, je

veux dire qu'il réponde par monosyllabes comme luy : car quand on l'interrogeoit quelle viande on mangeoit dans son Convent, il répondoit, bœuf. Quel pain, bis. Les Vendredis & Samedis, œufs : oüi, non, verd, gris, long, court, mal, peu, mol, sec, froid, chaud, rien, prés, &c. ainsi en sortit-il autant à son profit qu'à son honneur, en mangeant toûjours & beuvant d'autant mieux, aprés s'être mocqué des bons gaillards qui avoient dessein de l'empécher de dîner.

Un certain Gentilhomme de campagne ne se depétra pas avec moins d'adresse d'un goguenard qui vouloit l'entretenir sur les qualitez des huitres. Nôtre Gentilhomme aïant par honnêteté entrepris de servir la compagnie à laquelle il donnoit à dîner chez, luy, il n'avoit pas plutôt donné un morceau de quelque mets qu'un autre le prioit de luy en donner autant, & les autres en faisoient de même alternativement. Mais cependant comme il mouroit d'envie de joüer des machoires, il n'avoit pas plutôt servi, qu'il fourroit dans sa bouche le plus vîte qu'il pouvoit quelque petit morceau. Mais voilà que l'un des conviez le met sur le propos de ses huitres, comme quoy leur écaille étant si bien fermée, s'ouvroit-elle si aisément au feu ; le priant ensuite de lui dire s'il croit que ce soit un poisson, & par consequent un veritable animal, comment, & dequoy

il vit, en quel endroit eſt ſa bouche, s'il eſt vivant durant que ſa coquille eſt fermée, & ſi on mange l'huitre toute en vie, & ſi en l'avallant entiere, nous n'avons pas un animal vivant dans nôtre eſtomac, & que devient-elle aprés. Nôtre bon Gentilhomme tâcha de luy répondre le mieux qu'il luy fût poſſible, comme aïant le principal ſoin d'entretenir la compagnie, mais s'apercevant enfin que tout cela duroit un peu trop, & que celuy qui le queſtionnoit avoit déja le ventre plein, & qu'il l'alloit jetter ſur un autre queſtion, ſans luy donner le tems de dîner, luy répondit bruſquement, par ma foy, Monſieur mon amy, je ne ſay rien de tout cela, je n'ay jamais été huitre, & il ſe mit aprés manger & boire comme un deſeſperé.

Ce n'eſt pas que je deſapprouve les propos de table & les entretiens parmy les hommes ſavans; mais bien la ſotte coûtume de certaines gens, qui pour s'applaudir, prennent plaiſir de troubler les Medecins, au meilleur de leur repas.



CHAPITRE XXXIX.

Des tabides qui aprehendent mal à propos l'usage du lait, à cause, disent-ils, qu'il produit de la pituite.

TOus les Medecins conviennent, qu'entre tous les alimens propres aux tabides, le lait l'emporte en bonté : les Anglois entr'autres Nations y sont fort sujets, durant laquelle ils ne font presque que tousser, en jettant par la bouche quantité de pituite purulente, cependant il s'en voit plusieurs qui craignent le lait, s'étant persuadez qu'il produit cette même pituite: mais leur crainte est fort mal fondée, vû que ce méme lait tel qu'il vient de la bête bien saine, & encor tout chaud, étant fait d'un sang parfaitement bien cuit, tant s'en faut qu'on doive le mettre au nombre des mauvais alimens & pituiteux, à cause du mélange de son beurre, il merite au contraire de passer pour l'un des meilleurs. Ce qui a porté Avicene de le faire écremer avant que de le donner à ses malades, à cause que le beurre s'enflame aisément, & qu'il prend même feu, bien loin qu'il ait cû qu'il se tournât en pituite, il se tourne en bile. Tralian ne recommande si fort le fromage frais, qu'à cause qu'il rafraîchit, sans qu'il se convertisse

vertisse alors en cette pituite épaisse que les pulmoniques crachent quelquefois.

Galien avec le reste des Medecins preferent le lait d'anesse pour étre plus rafraîchissant, moins pesant & plus sereux, n'aïant que fort peu de caillé, & moins encor de beurre, ce qui le rend tres-propre tant pour corriger la secheresse du corps, que pour temperer sa chaleur, & lequel par consequent on doit donner tout crud & en grande quantité ; ce qui ne se pourroit sans un évident peril, s'il engendroit du phlegme. Ceux qui n'en peuvent avoir prennent soin de faire ôter le beurre à celuy de vache, ou bien ils y mêlent de l'eau tiede, selon l'avis d'Hippocrate. Il en est d'autres qui se contentent de nourrir l'animal avec des herbes rafraîchissantes, à dessein d'en rendre le lait plus rafraîchissant, en quoy ils ont encor raison. Le lait est composé de la serosité du beurre & du fromage : Or le petit lait étant d'une qualité nitreuse, est detersif & assez puissant pour ôter les obstructions, & pour pousser les humeurs acres & brûlées par les seles, ce qui est un effet de la chaleur. Le caillé, au dire de Galien, n'est froid qu'à cause qu'il a perdu la qualité acre de sa serosité ; & quand même il aporteroit quelque rafraîchissement, il ne sauroit jamais se changer en pituite épaisse, à cause de la subtilité de sa substance, puisque le beurre, même étant inflâmable ne devient jamais pituite, & la partie caseuse étant mêlée avec la serosité & avec

le beurre, n'a nulle viscosité ; de sorte que par le mêlange de ces trois choses, le lait en devient fort temperé, aprés quoy il humecte, il nourrit & il tempere, sans qu'il produise la pituite dont quelques phthisiques se trouvent si fort incommodez. Et quand il seroit même pituiteux, la pituite residant dans le ventricule, bien loin d'en incommoder leurs poûmons, son usage leur aporteroit plus d'utilité par la vertu qu'il a de nourrir & d'adoucir, que d'incommodité par la generation de sa pituite. Il se trouve pourtant quelques differences dans le lait suivant la nature des animaux, par raport aux paturages, aux âges, &c.

Quant à la couleur du poil des animaux, on ne doit point tant s'y arrêter, pourvû qu'ils soient bien nourris, ainsi que nous voïons que les femmes de quelque couleur qu'elles soient, font de fort belles nourritures, pourvû qu'elles soient bien saines, & qu'elles prennent de fort bons alimens; car la santé peut se rencontrer avec toute sorte de poil. Ce n'est donc qu'une pure superstition ou imagination de preferer une vache noire à une rousse, ou à une blanche, ou de diverse couleur. Il est vray qu'Hippocrate a mis quelque difference dans les couleurs, mais qu'on y goûte du lait d'une vache noire, & aprés de celuy d'une rousse ou blanche pour voir si on y trouvera la moindre difference.

CHAPITRE XXLX.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui jugent de la suffisance, & de l'habileté d'un Medecin, par le bon succez qui est souvent dû au seul bon-heur.

IL n'est guere de Profession plus exposée à la calomnie que la nôtre, à cause de la necessité de la vie, & de l'excellence de la santé qu'on estime & prefere à toutes les choses du monde ; aussi ne trouve-t-on point d'état où il y ait plus de contrôlleurs : car chacun s'en mêle, en portant même son jugement sur la capacité des Docteurs, qui est bien souvent fort injuste, puisqu'il le fonde toute sur le succez, qui bien souvent n'est quepar un heureux hazard, & point du tout par l'adresse ny par la sage conduite d'un Medecin, parce qu'on voit guerir assez souvent les malades, nonobstant quelque grande faute de leur part, & qui n'aura pû les accabler : joint qu'il est des Medecins si heureux pour rencontrer toûjours des malades curables, & qu'heureusement pour eux, ils ne sont point appelez pour traiter ceux qui avoient à mourir, qui n'est pas un petit bon-heur & peu commun, sur lequel on ne doit se trop apuïer en fait de jugement, parce qu'il en faut venir au soin, à la dili-

Aliquando enim bonus dormitat Homerus.

gence, à la fidelité, & à la prudence; n'étant ny le bon, ny le mauvais succez qui mettent la difference entre l'habile & le savant Medecin, puisqu'il peut survenir un mauvais succez au plus expert & au meilleur du monde, aprés avoir fait humainement tout ce qu'il se pouvoit. Que s'il est assez heureux pour n'étre appelé le plus souvent pour ceux de qui les maladies ne sont pas mortelles, il fera de si belles cures & si frequentes, qu'on pourra aisément juger de sa suffisance. Je dis donc que lorsqu'on méprise quelque savant Medecin pour avoir fait quelque faute, à leur dire, & que cependant ils exaltent & prononcent par tout un ignorant, de ce qu'il aura mieux réüssi dans une pareille rencontre, & qu'on prend aussi grand soin de tenir registre, tant des fautes des habiles Medecins, que des beaux faits des ignorans, & il se trouve toûjours quelque flateur interessé, ou quelque Commere dont la langue ne cesse de les prêcher, & les fait sonner bien haut, parce qu'on les peut aisément conter, tandis que leurs fautes sont sans nombre: au contraire les medisans & les calomniateurs, repeteront plus d'une fois & en plus d'un quartier, les fautes ou réelles, ou pretendües d'un savant, de qui les belles cures sont sans nombre. Le peuple est ordinairement si ingrat, qu'il oublie facilement les bienfaits reçûs, & ne perd pas la memoire des plus legeres fautes.

Mais pour faire voir davantage l'abus de ceux qui jugent du savoir faire des Medecins

par les ſuccez, il ne faut que conſiderer qu'un même homme, ne ſera dit bon ou méchant Medecin, ſi en traitant deux malades atteints d'un même mal, dans le même tems, d'un même âge, d'un même temperament & avec les autres circonſtances pareilles, l'un meurt & l'autre réchape ; parce que le mal de celuy-là, ſera plus violent & ſes forces beaucoup moindres qu'en celuy-cy ; ou bien à cauſe que ceux qui en prenoient ſoin, n'ont pas executé fidellement les ordonnances du Medecin ; On ne doit donc pas toûjours juger de la ſuffiſance du Medecin, par les ſuccez qui ſont ſouvent plutôt dûs au bon-heur, ou au malheur qu'à ſon propre ſavoir.



DES

ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE QUATRIE'ME.

Des Erreurs populaires, touchant l'usage des remedes.

CHAPITRE I.

De ceux qui méprisent les remedes des Chymistes.



LA principale partie de la Medecine regarde l'usage des remedes; car c'est un Art établi pour chasser les maladies par une duë application d'iceux, dans l'administration & dans l'usage desquels nous remarquerons quelques erreurs populaires. Il y a donc deux

opinions ; les uns negligeans & aprehendans les remedes chymiques, & les autres au contraire, les mettant audessus des Galeniques preparez en la maniere ordinaire lesquels ils méprisent. Mais examinons les uns & les autres ; nous tenans dans une juste mediocrité, & disons que presque toutes les erreurs qui ont vogue parmi le peuple ont pris leur origine de quelques Medecins, à faute de n'avoir bien entendu leurs ordonnances, & voilà ce qu'on en doit croire. Faisons donc voir que les remedes chymiques ne doivent pas étre negligez, étant preparez & donnez par un Medecin prudent & homme de bien, dont la preparation n'a pas été inventée par Paracelse, ainsi que nous l'avons déja dit ; puisque plusieurs siecles avant qu'il fut au monde, la Chymie étoit en regne par l'industrie des sectateurs de Galien, comme Remond Lulle, de Villeneuve, & d'un grand nombre d'autres Medecins, qui nous ont laissé de fort bons remedes de cette nature. Et long-tems aprés Paracelse, plusieurs d'entre les Medecins qui ont tres-judicieusement distingué la preparation Chymique, dans la doctrine de ce même Auteur, ont fort bien suivi celle-là en rejettant celle-cy. Fernel Prince des Medecins de nôtre tems, a cultivé cet Art avec grand soin. Matthiole se servoit de l'esprit de vitriol & d'antimoine preparé par la Chymie, & il n'aprouve pas seulement cet Art, en exaltant ses operations merveilleuses ; mails il croit qu'aucun ne peut absolu-

Epist. ad Andream Blavv qua ultima est l. 4. Epist.

ment étre Medecin, non pas même comprendre quelque chose dans cette Profession, à moins qu'il ne se soit bien exercé dans cette noble Sience. Crato qui a été le Medecin de trois Empereurs, recommande fort les remedes que la Chymie fournit; avoüant qu'il s'en trouve fort bien. Et Eraste ennemi juré de la Secte de Paracelse, ne désaprouve nullement une telle preparation à laquelle il donne de grands éloges. Et Riolan tres-éclairé interprete dans la Medecine, aprés avoir fulminé contre les artifices des Paracelsistes par le commandement de l'Université de Paris, n'écrit-il pas que cette même Faculté composée des plus habiles Medecins de l'Europe, laisse aux Chymistes le libre usage de leur Art, pourvû qu'ils se tiennent dans l'ancienne methode de pratiquer la Medecine, suivant les preceptes d'Hippocrate & de Galien. Et bien qu'il fut inconnu, & par consequent nullement cultivé au tems de Galien, on ne doit pas pour cela le rejeter, parce qu'il a été toûjours permis & le sera, d'ajoûter à un Art déja bien établi, les choses qui en pourroient rendre l'usage meilleur & plus agreable, comme à present nous mettons en usage certains remedes inconnus aux Anciens, comme le sené, la casse, la rhubarbe, les tamarins, &c. preferables au peplium, à la colokynte, & à leurs autres remedes violens. De plus dans la preparation des remedes vulgaires, n'y remarque-t-on pas les premiers rudimens de l'Art Chymique, puisque selon ces Messieurs,

In Consiliis à Scholtsio editis.

In præfatione operum Antiparacelsicorum.

tous les remedes se preparent ou en y ajoûtant, ou en retranchant, ou en y changeant, n'y aïant que trois choses à desirer dans tous les remedes, je veux dire, ou leur matiere, ou leur faculté & leur vertu separée de la matiere. La matiere dans les remedes incrassans, astringens, & dessechans; leur vertu dans les attenuatifs, diaphoretiques & purgatifs, à l'éficacité desquels l'épaisseur de la matiere s'opose. C'est pour cela que Mesues fait quatre sortes d'operations, la coction, la lotion, l'infusion & le broïement. Qu'est-ce en effet la coction, sur tout celle qui se fait en rotissant, sinon un commancement de calcination & l'infusion, si ce n'est un extrait commancé. Or il est sur que l'Art Chymique, excelle dans la maniere de separer les choses tant souhaitée des Anciens comme fort necessaire : car c'est par son moïen qu'on separe le pur d'avec l'impur, & qu'on tire diverses vertus du sein des medicamens qui demeureroient sans cela assoupies ; encor moins pourroient-elles étre mises en mouvement par nôtre chaleur naturelle, ce qui se remarque principalement dans les mineraux. De plus c'est luy qui cuit les substances terrestres, qu'il attenuë, qu'il altere & qu'il détruit entierement leurs qualitez malignes, veneneuses & étrangeres, en augmentant leurs propres vertus : car il y a plus de vertu & d'éficacité dans l'eau de canele, contre les syncopes & contre les autres indispositions de cette nature, que dans la canele toute entiere. S'il en faut dire

autant des huiles diſtilées & des extraits. L'huile de thym, de ſoufre ou des geroſles, & bien plus efficace que les ſimples dont elle a été tirée. Enfin la Chymie produit un grand nombre de choſes plus familieres & plus amies de la Nature, & reduit diverſes vertus dans une tres-petite maſſe, ainſi que nous voïons dans les extraits, dans les eaux, dans les huiles diſtilées, & dans differens ſels, &c. Or puiſque le devoir d'un bon Medecin eſt de guerir promtement, ſeurement & gaïement, il n'y a nul doute qu'il s'en acquitera beaucoup mieux, aïant en main les remedes Chymiques, de qui la vertu eſt plus grande dans l'operation, dont la doſe eſt plus petite, & la preparation deſquels eſt ſi belle & ſi agreable, qu'elle inſpire de la joïe.

Mais toute l'Antiquité, nous repartira peut-être, quelqu'un, s'eſt bien paſſée de tels remedes, & auquel tems on faiſoit beaucoup mieux la Medecine, qu'aujourd'huy, joint que les Medecins Galeniques font tous les jours de tres-belles cures, avec leurs ſeuls remedes vulgaires. Hé bien je l'avouë ; mais comme nos Anciens ne vivant que du gland, ne laiſſoient pas de vivre long-tems, on n'a pas plutôt eu trouvé les bons grains, qu'on s'en eſt auſſitôt ſervi, en laiſſant une telle nourriture aux pourceaux. Que ſi les Anciens (dont le plus vieux étoit bien neuf) n'euſſent rien ajoûté aux découvertes de ceux qui les avoient precedé, nous n'aurions à preſent

que des Arts ébauchez : & si ensuite ils ont achevé ce qu'ils avoient entrepris, ç'a été fort lentement & avec moins de grace. On y a donc joint les operations Chymiques, tant pour le soulagement des malades que pour l'ornement & pour l'honneur de l'Art ; non à la verité pour que les Medecins guerissent absolument, mais pour en venir mieux à bout & plus commodément. Neanmoins entre plusieurs choses qui détournent beaucoup de malades de leur usage, sont premierement, l'opinion qu'ils ont que tous les remedes Chymiques sont tres-violens, guerissant ou tuant dans peu d'heures, & que c'est pour cela qu'on les appele remedes pour les desesperez, & qu'il est vray que leur operation est promte & agreable, mais peu seure, puisqu'ils laissent aprés eux dans les entrailles une certaine impression inéfaçable, ou du moins qu'on ne sauroit ôter qu'avec bien de la peine. Et ils disent pour leur raison, qu'ils aiment mieux demeurer plus long-tems malades, pourvû qu'ils soient seurs de recouvrer à la fin leur premiere santé : car au dire du Proverbe, c'est assés tôt quand c'est assés bien. Mais toutes ces raisons prennent leur origine de l'ignorance de cet Art & de l'audace de certains fripons, qui ne se servent que des remedes les plus vehemens, & fort mal preparez, parce que toute preparation chymique n'est pas propre pour toute sorte de remede : nous nous servons du mercure doux sans aucun inconvenient, mais point

du tout du même sans danger de la vie, étant sublime ou precipité. Ceux qui se mêlent de la Chymie ont quantité de remedes tres-benins, sans faire aucune violence : car la matiere sur laquelle travaillent les Apoticaires Chymistes, est la même qu'emploïent les Apoticaires vulgaires, qui n'est autre que les vegetaux, les animaux, les mineraux, & tous les autres tant doux que violens, qui sont ordinairement en usage dans la Medecine : mais la preparation Chymique en ôtant ou en corrigeant ce qu'il y a dans les remedes de violent & de nuisible, les rend plus seurs & plus agreables, & les Chymistes ont même souvent des cardiaques & plusieurs confortatifs, beaucoup plus faciles à prendre que les vulgaires : Et il arrive souvent quantité de maladies qui demandent des remedes forts, ne faisant qu'éluder & méprisèr la vertu des plus doux. Hippocrate, Galien, Aëce, & le reste des Anciens en mettoient en usage de beaucoup plus violens, que n'ont coûtume d'étre ceux de la plus part de nos Chymistes, parce qu'aux maux extrêmes, dit Hippocrate, conviennent les grands remedes. Et Galien ne reprend-t-il pas Erasistrate, de ce qu'il ne donnoit que des medicamens doux, pretendant que sa methode étoit trop prejudiciable dans les maladies perilleuses, dans lesquelles si on laisse échaper l'occasion qui passe vîte, les malades meurent, ou bien ils en deviennent incurables. Il est donc plus ordinaire aux Medecins Galenistes, je veux dire ceux qui

1. Aphor. 6.

5. Meth. medendi, cap. 15.

ſuivent encor la metode des Anciens, d'emploïer certains remedes ſi violens, que les Chymiſtes n'oſeroient mettre en uſage, à moins qu'ils ne les euſſent mieux preparez. Il n'eſt pas vray que les mêmes Artiſtes emploïoient un tres-grand feu, pour la preparation de tous leurs remedes, puiſqu'on voit qu'ils n'ont ſouvent beſoin que d'une chaleur fort moderée. Et Galien luy-même n'enſeigne-t-il pas qu'un grand nombre de remedes ſe dépoüillent de toute leur acrimonie & de leur mordacité, à l'aide d'un grand feu. Ne doutons donc point que par l'Art Spagirique, les medicamens les plus malins ne ſe trouvent domtez, & que quantité d'autres naturellement pernicienx deviennent de bons cordiaux, étant délivrez de leurs parties veneneuſes.

CHAPITRE II.

De ceux qui rejettent l'uſage des metaux.

L'Autre cauſe pour laquelle bien de gens apprehendent les medicamens chymiques, eſt l'opinion qu'ils ont qu'on y fait entrer les metaux, il eſt bien vray que pluſieurs gens de mauvaiſe foy mettent ſouvent en uſage des metaux mal preparez, les donnant même à contre-tems, & ils contrefont les Chymiſtes pour mieux cacher leurs four-

beries. Mais, comme je viens de dire, c'est la même matiere & le même sujet surquoy operent également, l'Apoticaire Chymiste & l'Apoticaire Galeniste : celuy-là ne se servant pas moins des vegetaux que celuy-cy, leur étant fort facile de ne donner à leurs malades que des vegetaux, s'ils ont de l'aversion pour les mineraux : l'usage neanmoins des metaux étoit plus familier aux anciens Medecins qu'à ceux d'apresent, avant la connoissance de la Chymie : J'ay même connus plusieurs qui se mêlent de cet Art, qui ne se servent que rarement des metaux, mais fort souvent des vegetaux. Il ne faut que lire les Livres des Anciens pour nous apprendre cette verité, car ils se servoient de l'acier, de l'airain brûlé, de son écaille, & de plusieurs autres sans être preparez, ou bien legerement. L'écaille d'airain telle qu'elle est, purge fortement. *Quelques-uns*, dit Dioscoride, *la donnent en pilules,*
Lib. 5. *aprés l'avoir mélée avec de la farine. L'airain brûle*, dit-il, *fait vomir donné en brevage dans l'hydromel ; Le poids de quatre oboles de sa fleur attire l'humeur grossiere.* Bien de gens se servent de la pierre d'Armenie sans preparation. Ne doit-on pas approuver un Art qui ne donne aucun remede qu'aprés l'avoir bien preparé & en differentes manieres. Dioscoride écrit que l'argent est bon contre le venim de l'aconit, & selon Avicenne, pour la palpitation du du cœur. Si donc l'autorité des Anciens nous est de quelque recommandation, on ne doit point blâmer les Chymistes de ce qu'ils se servent quelquefois des metaux, puisque les Galenistes tombent dans la même faute, si

tant eſt qu'il y en ait. Bien eſt-il vray que les Chymiſtes experts les ſurpaſſent en addreſſe, puiſqu'ils les preparent ſi artiſtement qu'on les peut prendre avec moins de danger. Mathiole écrit fort bien qu'on ne ſauroit preſque guerir les maladies conſiderables, & les longues ſans le ſecours des remedes metalliques, leſquels on ne doit jamais donner ſans une parfaite connoiſſance de la Chymie. Eſt-il rien de plus ordinaire que l'uſage des eaux ſoit de Forges, de Bourbon, de Vichi, &c. qui toutes contiennent en ſoy une vertu metallique. *Epiſtolâ citatâ.*

Mais peut-être quelqu'un nous objectera-t-il que les metaux ſont fort ennemis de nôtre nature, & qu'ainſi ils ne ſauroient être reduits en acte : quoique cela ſe puiſſe dire de pluſieurs mineraux, il n'empêche pas qu'on n'en puiſſe faire de tres-bons remedes contre les maladies opiniâtres, qui demandent des ſecours plus puiſſans. C'eſt le naturel de tous les medicamens d'alterer nôtre corps : car, comme nous venons de dire, les maux extrêmes demandent des remedes extrêmes ; & c'eſt de là que les Empiriques gueriſſent quelquefois à la honte des Medecins, des malades abandonnez, avec leur temerité ordinaire, ſi donc les Anciens s'en ſervoient hardiment ſans la moindre preparation, combien plus heureux ſont nos ſiecles où nous avons coûtume d'en faire de ſi agreables preparations, & de ſi excellentes diſſolutions. J'avouë qu'il y en a quantité qui ne demandent pas une grande prepara-

tion pour agir, ainsi qu'on voit l'écaille d'airain si usitée parmi les Anciens, ne laisse pas de purger avec violence, bien qu'elle ne puisse étre domtée par nôtre chaleur. Avicenne mettant l'or entre l'argent & le hyacinthe, leur attribuë la vertu de fortifier, de réjoüir & de resister au venin, assurant que telles vertus émanent du hyacinthe, ainsi que de l'aimant sort la proprieté d'attirer le fer, sans pouvoir se dissoudre, ny étre vaincu par nôtre chaleur naturelle à la maniere des vegetaux. Sa substance, dit-il, ne le souffre pas, n'y aïant que la chaleur naturelle qui aide à sa penetration. Donc selon Avicenne ny le hyacinthe, ny l'or, ny l'argent ne peuvent étre mis en acte, encor moins étre transmuez & dissous par nôtre chaleur naturelle. Il y a aussi bien de choses semblables qui aident par leur seul attouchement, comme la pœoine panduë au col, si recommandée par Galien. La pierre nephretique de Monard attachée au bras, operant par la seule diffusion de sa qualité, ainsi que la lumiere, & une infinité d'autres choses. De plus non seulement les metaux, mais encor certains vegetaux sont venimeux neanmoins, & qu'on peut donner sans crainte, pourvû que ce soit dans une dose à laquelle la nature puisse resister. Or comme il est seur que les mineraux peuvent étre preparez par les Chymistes, & qu'ils en peuvent tirer des extraits, des huiles, des essences, & des teintures, il faut aussi avoüer qu'ils peuvent étre domtés par nôtre chaleur naturelle, & par consequent qu'on en peut prendre commodément sans rien hazarder.

CHAPI

CHAPITRE III.

Chapitre ajoûté.

De certains importuns qui calomnient le procedé du Medecin, & des presomptueux fort nuisibles aux malades.

LE Medecin n'a pas peu d'affaires lors qu'outre le mal qu'il entreprend de combatre, il trouve de la resistance du côté des malades, ou de la part des assistans, & quelquefois de tous les deux ensemble : car comme il combat l'ennemi qu'il a en tête, il se trouve assailli & détourné par derriere par l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal, en raportant les accidens & la longueur du mal à la methode du Medecin : car s'il arrive que les accez de la fiévre soient plus longs & plus grands aprés la saignée, ou ensuite de la purgation, on les entend murmurer contre les remedes, la faute de savoir que toute maladie va en augmentant, jusqu'à un certain point, aprés lequel si le mal est curable, il commence à decliner, & que les paroxismes seroient encor plus vehemens, & de plus longue durée sans de telles evacuations. Ils ignorent, dis-je, que les rechûtes arrivent par diverses occasions, que les maux ne donnent souvent tréves que pour declarer aprés plus ouvertement la guerre aux malades, suivant que les hu-

meurs se remuënt & se revoltent, s'entre-choquant les unes contre les autres, & qu'il arrive quelquefois par malheur qu'ensuite d'une medecine on est travaillé d'un flux de ventre, & neanmoins un tel accident étoit à la porte, quoy qu'on attribuë le tout à la medecine & au Medecin, qui ne l'a point procuré, & qui auroit paru sans cela. De même je dis qu'il survient plus d'une fois naturellement des douleurs de tête, des vomissemens, des alterations, des tranchées, des inquietudes à faute de ne pouvoir dormir, & autres fâcheux accidens qui ne paroissoient point dans le commencement du mal, qui pour l'ordinaire vient à petit pas. Que ceux-là donc à qui tout est suspect cessent de nous chanter, ha, cela est arrivé dépuis le lavement, dépuis l'epitheme, dépuis un tel bolus, dépuis telles tabletes, dépuis telles poudres, dépuis ces onctions, &c. J'avoüe que tels accidens sont venus aprés tels remedes, mais non pas à leur occasion; car cela est aussi peu vray que si je disois, qu'un semblable accident me fut arrivé pour avoir regardé la Lune par un trou, ou pour avoir pris un bon boüillon, aprés avoir salué quelqu'un. C'est à faire au Medecin expert & subtil à rechercher les causes de pareils effets, comme d'en dire les veritables raisons, si c'est de l'essence du mal, ou par la faute du malade, des assistans, ou par les causes externes. Cependant on le charge de tout, quoyque par crainte l'on n'ose s'en plaindre ouvertement, voyant qu'on a enco-

besoin de luy, sans laisser de murmurer & d'executer à demi ses ordonnances. Cependant c'est une tres-grande peine au Medecin de se voir incessamment interrogé & importuné, d'où vient un tel mal de tête ? d'où procede la blancheur de cette langue ? pourquoy a-il froid aux pieds aujourd'huy, & que cependant il mouroit de chaud hier ? C'est, dit-on, depuis un tel remede. Hé, je le disois bien, dira un autre, que cela luy arriveroit, & autres reproches autant ridicules qu'importuns, & fort difficiles à supporter, ou à dissimuler à un Medecin honorable & fidele, qui a du cœur, & qui n'oublie rien pour guerir promtement son malade. Qu'est-ce autre chose, je vous prie, en l'importunant de la sorte & en se méfiant ainsi de luy, si ce n'est de luy faire perdre courage, en luy ôtant la hardiesse & la liberté de bien faire son métier, au lieu d'être encouragé & soûtenu par les assistans qui ne se doivent point étonner à l'arrivée des symptomes tant qu'un Medecin bien éclairé leur donnera bonne esperance.

Je tombe d'accord, que les plus habiles y sont trompez, à cause que le jugement des maladies est, au dire d'Hippocrate, difficile & incertain, & selon que Celse l'a tres-bien remarqué, la Medecine est un art conjectural, dont la conjecture est telle, que quand elle aura souvent répondu à nos souhaits, ne laissera pas pour cela de nous tromper quelquefois. Que si aprés mille bons succés à peine sommes-nous frustrez *1. Aphor. 1.*

de nôtre attente une seule fois, cela n'est pas remarquable, puisqu'elle répond, selon nos vœux en plusieurs personnes, tant dans les choses perilleuses, que dans les salutaires, parce qu'on est souvent frustré de son esperance; & tel meurt, de qui les Medecins s'estoient promis la guerison; & les choses qu'on a inventées pour faciliter la cure, ne servent quelquefois qu'à faire empirer davantage le mal : & c'est ce que la foiblesse humaine ne sauroit éviter dans une si grande diversité de corps; Ce n'est pas qu'on doive cesser d'avoir confiance dans cet Art, veu que ceux ausquels il est souvent avantageux, sont en plus grand nombre, que les autres qui ne s'en trouvent bien. C'est une chose certaine que les bons Medecins prevoyent au juste avec l'aide de Dieu, les choses à venir par les presentes & par celles qui sont passées, sur lesquels ils font leur prognostic sur la mort ou sur la guerison des maladies. Mais ce n'est pas qu'il ne faille demeurer d'accord qu'il y survient des accidens si peu attendus & si surprenans que les plus éclairés ne sauroient détourner, étant au dessus de la science des hommes de pouvoir répondre d'un si grand nombre de succés malheureux qui se remarquent dans la varieté des maladies : Car la nature a je ne say quels ressorts & quels mouvemens secrets, & par fois des égaremens qui procedent de son impuissance, dont il ne se presente pas la moindre indication à nos yeux pour nous en avertir, jusqu'à ce que le desordre paroisse tout à

coup. C'eſt pourquoy quand le vulgaire ignorant commence à blâmer le Medecin, comme auteur de ce qui vient d'arriver, il devroit plutôt s'en prendre à la violence du mal qui entraîne aprés ſoy tels ſymptomes, & qui comme un ennemi mortel ne ceſſe de faire des nouvelles ſorties en donnant des aſſauts du côté d'où on ſe doute le moins, quelque ſoin & quelque bonne methode qu'il puiſſe apporter : Et bien ſouvent on eſt obligé de recommancer quand on penſe avoir achevé de guerir. Il n'en eſt pas de la maladie comme d'un ennemi qui ſe preſente à nous, dont on puiſſe aiſément comprendre les deſſeins, afin de les prevenir en rompant toutes ſes meſures : car aprés avoir reparé les ruines qu'elle a faites au corps, & l'avoir même obligée à quitter la place, la voicy venir ſur ces entrefaites eſcortée d'un grand nombre de ſymptomes, comme autant de ſatellites qui en renverſent toute l'œconomie & tout le bon ordre qu'on y avoit apporté : Mais que faire à tout cela, ſi ce n'eſt de s'armer de patience, en prenant le tout de bonne part, ſans s'amuſer à tourmenter un Medecin qui n'en eſt pas peu affligé, & croire qu'on n'y ſauroit donner autre remede que celui qu'il y emploit.

Aprés avoir parlé de ceux qui contrôllent les actions des Medecins, il reſte que nous diſions quelque choſe de certains preſomptueux qui croïent ſavoir quelque choſe au ſujet de la Medecine, & dans la connoiſſance des maladies, ſoit par leurs obſervations,

par leur usage, ou pour y avoir un peu étudié. Ceux qui y sont plus ignorans & qui ne font que ce qu'on leur ordonne, sont beaucoup moins dangereux que les premiers, qui sont assez temeraires pour gloser & pour entreprendre sur la charge du Medecin, soit en diminuant, soit en ajoûtant, soit en changeant ses ordonnances, n'estimant rien que ce qu'ils s'imaginent, & le même Medecin passera dans leur esprit pour habile-homme, s'il convient avec eux de toutes les choses qu'ils proposent, mais pour trop hazardeux s'il en disconvient. Terance a eu raison d'avancer, *qu'il n'y a rien de plus injuste ny de plus inique que l'homme ignorant dont la coûtume est de ne trouver rien de bien fait que ce qu'il fait luy même.* On ne doit donc mettre auprés des personnes malades pour les traiter ou gouverner que des Medecins habiles, non plus que des gens qui ne sachent que bien obeïr, en executant avec fidelité & diligence ce qu'ils auront ordonné, & qu'ils soient neanmoins capables de comprendre ce qu'on leur dit de faire, parce qu'il n'y a rien de plus à craindre que ceux qui ne savent qu'à demi les choses dont ils veulent se méler. Mais, sous le nom d'ignorans, je n'entends pas ces grossiers & ces lourdeaux, mais bien les autres qui ont assez d'esprit pour faire les potages, les boüillons tels que les Medecins prescrivent, non moins que pour cuire les viandes, pour faire le lit, pour lever & pour recoucher les malades, usant avec beaucoup de discretion

des choses ordonnées. Qu'ils sachent enfin faire un fidele recit de tout ce qui s'est passé durant le jour, & pendant la nuit, observant toutes choses fort soigneusement. Il ne sera pas hors de propos qu'ils proposent par fois quelques doutes aux Medecins pour leur donner lieu de voir s'il n'est point necessaire de changer de methode ; car comme les gardes ne bougent d'auprés des malades, elles peuvent aussi remarquer en eux divers changemens.

CHAPITRE IV.

De ceux qui donnent trop aux remedes Chymiques.

QUoy que j'aye approuvé en general dans le premier chapitre de ce Livre, la preparation des remedes Chymiques, j'avertis neanmoins qu'ils ne sont pas également tous bons & salutaires, quelque soin que l'Art ait pris de les changer, y en ayant quelques-uns tres-mal preparés, qui demandoient peut-étre toute autre preparation. Il faut donc rabatre la complaisance excessive de ceux qui ne cessent de prôner avec mille loüanges leurs propres remedes, les preferant à tous les autres ; car ils ne sont point chiches en belles promesses, & ils nous voudroient même persuader qu'ils en feront des

miracles, & forcent les gens à prendre leurs preparations, qui, à leur dire, guerissent infailliblement toute sorte de fiévres, n'étant pas moins excellens pour diverses maladies, quoyque produites par des causes entierement contraires. Y a-il quelqu'un d'entre eux qui ne publie hautement par tout la solution de l'or, à qui ils donnent le nom d'or potable ? qui n'enseigne encore diverses manieres de le faire, qu'il ne l'éleve, dis-je, jusques au Ciel avec des grands transports d'admiration ? En verité si on vouloit mettre par écrit toutes les façons de composer ce seul remede, il y en auroit assez pour grossir un juste volume ; & cependant ce ne sont que pures faussetez, & qu'impostures, sans que cela les empéche d'applaudir éfrontément l'efficace d'un remede jusques à present inconnu. On en peut dire autant de leurs autres remedes beaucoup plus faciles à preparer ; car ils en debitent beaucoup sous le nom de teintures, d'huiles, de sels, qui ne sont rien moins que ce qu'ils disent étre, comme je le pourrois faire voir dans le détail, si je ne craignois d'étre trop ennuyant. Ecoutons toutefois leurs raisons, en rapportant succinctement celles que nous avons touchées dans le premier chapitre de ce Livre.

Les remedes vulgaires, disent-ils, sont pour l'ordinaire venimeux, comme presque tous les purgatifs, avec une bonne partie des alteratifs, tels que sont le safran, la ciguë, le coriandre, pris en trop grande

quantité ; au lieu que les Chymiques sont tout à fait exempts de malignité, non moins que de toute impureté capable d'affoiblir la vertu du medicament. Mais dans les remedes ordinaires, elle y demeure toute entiere, qui se corrige par le mélange des autres, tout de même que si on faisoit cuire des oyseaux avec leurs nids, leurs entrailles, leurs excremens, mais qui y ajoûteroit de la canelle ou du sucre. Aussi les pilules, les electuaires, les tablettes, les opiates contiennent toutes les bonnes & mauvaises qualitez des remedes dont ils sont composez, qui pour ce sujet ne peuvent pas produire les effets que nous en attendons, la chaleur naturelle n'étant pas assez forte pour agir sur de tels remedes. Au contraire dans les preparations chymiques, toutes ces qualitez contraires & opposées, bonnes & mauvaises sont separées les unes des autres produisent plutôt leurs effets, sont de plus grande efficace & sont plus assurées. Le miel & le sucre, que les Galenistes ajoûtent pour faire plusieurs compositions, parce que les simples dont elles sont faites contiennent des esprits extremément penetrans, acres, & des puanteurs tres fortes, semblent y étre mis tres-mal à propos. Les Chymistes rejettent aussi ces preparations qui se font par la coction, parce que par là les ingrediens perdent beaucoup de leurs forces, leur goût desagreable demeure, & la vertu que l'on en attend est beaucoup diminuée

par le mélange d'une liqueur étrangere. Ces Messieurs relevent donc leurs preparations à cause de leur pureté, de l'assurance qu'il y a à les donner, de leur efficace, de leur goût agreable que l'on y trouve en les prenant, & de leur petite dose qui ne rebute point un malade, & qui ne charge point l'estomac.

Il est vray que l'on peut leur accorder ce qu'ils avancent touchant la preparation de plusieurs de leurs remedes, & principalement de ceux qu'ils tirent des mineraux. Mais pourtant leurs raisons ne sont pas generales, ny toûjours recevables.

Et premierement ils supposent tres-faux, quand ils veulent que tous les autres remedes tant purgatifs qu'alteratifs, sont venimeux ; car c'est tres-mal à propos qu'ils nomment venin tout ce qui est trop compacte & d'une consistence épaisse & grossiere : à peine trouvera-t'on un corps mixte qui ne soit heterogene, & qui ne soit composé de diverses parties, dont chacune separément contient diverses facultez tres-salutaires & tres-utiles, ce que l'on peut connoître par la resolution que l'on en fait par le moyen de la Chymie.

On avoüe veritablement que plusieurs venins cessent d'étre tels aïant été preparez chymiquement : mais il y a de la temerité de mettre d'abord au rang des poisons & des choses dangereuses tout ce qui est impur, ou qui a quelque apparence de l'étre,

puisque ce mélange de diverses choses n'a été fait que par une grande prevoyance de la Nature. C'est-ce que nous remarquons dans les alimens ordinaires, dans lesquels Dieu y a mis, & non sans raison, pour les usages de l'homme, des parties utiles avec d'autres qui ne servent de rien. Ne nous servons-nous pas plus commodement du vin, que de son esprit, dont l'usage continué est plus dangereux au corps que profitable. Mais le vin simple & dans son entier nous fournit une boisson tres-avantageuse, tres-agreable & tres-cordiale. Donc il faudroit, selon le judicieux sentiment d'un Savant, que ceux qui condamnent si fortement les parties terrestres dans les simples, ne fussent nourris que d'esprits, comme d'esprit de vin, d'huile, d'extraits de grains, comme du froment, & de chairs. Je ne veux pas nier pour cela que la preparation dans les remedes soit necessaire, mais je dis, que celle qui se fait par la Chymie n'est pas toûjours necessaire. Pour faire du pain, par exemple, on prepare le grain, en le faisant moudre, on separe le son de la farine, on la pétrit, on la cuit. Et ainsi la chair auparavant qu'elle serve pour la nourriture, on la lave & on la fait cuire. Que si on vouloit se servir des preparations chymiques pour ces choses, bien loin de nous servir, elles nous nuiroient, & elles se dissiperoient entierement. Car pourquoy y a-t'il dans les corps de l'homme une faculté secretrice, si ce n'est pour separer ce qui

eſt bon & utile d'avec ce qui ne l'eſt pas ;

Un certain Auteur moderne appellé Faber, puiſſant en promeſſes, comme ſont tous les Chymiſtes, ſemble, à mon avis, faire une injure conſiderable à l'Auteur de la Nature, quand il aſſure que le mélange du pur avec l'impur, c'eſt à dire, de diverſes parties, dans un même mixte, eſt un effet de la malediction de Dieu, à cauſe du peché. Comme ſi l'homme n'eût jamais peché, Dieu n'eut créé que les ſeuls eſprits, & non pas des matieres groſſieres, l'huile de canelle, par exemple, & non pas la canelle même ; ce qui eſt ridicule.

Le même Auteur dit, que le medicament eſt ce qu'il y a de pur dans la Nature, qui en alterant aide & ſoulage nôtre nature bleſſée & malade ; & il veut & pretend qu'il n'y ait que ce qui eſt pur qui puiſſe ſervir de remede, étant ſeul capable d'action & de quelque vertu. O le plaiſant homme ! Eſt-ce qu'on ne tire pas des remedes des reſidus de toutes choſes, des excremens, des choſes carrées, des plus petites, & des plus mépriſées, & qui ſemblent de nulle valeur ? Qui juſques à preſent a osé nier que ces parties excrementitieuſes ne contiennent pas une vertu d'agir & d'alterer nôtre corps ? Y a-t'il aucun Chymiſte qui ne ſe ſerve des excremens pour les uſages de la Medecine ? Il n'y a aucune partie dans les medicamens qui ne poſſede quelque faculté avantageuſe pour le corps de l'homme, ſoit qu'on les employe au dehors, ou au de-

dans. Mais retournons à nôtre ſujet.

Ce mélange des parties les plus groſſieres avec les plus ſubtiles n'eſt pas ſeulement utile dans les alimens, mais encore dans les medicamens. Les Medecins ordonnent ſouvent la rhubarbe entiere pour purger doucement, mais il faut qu'elle ſoit pulverisée, & cette pulveriſation eſt une ſorte de preparation : ils la donnent ſouvent en infuſion, lors qu'ils n'ont pas beſoin de ſa partie la plus groſſiere ; car toute ſa vertu ſe conſerve dans l'infuſion. Mais dans l'extrait que l'on en fait, qui eſt une invention de Chymie, & qui eſt tres-utile en pluſieurs occaſions, une portion de ſa force, c'eſt exhalée. Donc l'infuſion des Galeniſtes eſt à preferer aux extraits des Chymiſtes. La même rhubarbe chymiquement preparée, ſoit en la diſtillant, en en tirant le ſel, ou l'eſſence, ne produira rien de bon, & toute ſa vertu purgative ſe diſſipera entierement, encore que les Chymiſtes la faſſent toute conſiſter dans ſon ſel.

Outre tout cela, dans les medicamens incraſſans, aſtringens, corroboratifs, deſiccatifs, il faut que toute la matiere & la ſubſtance du medicament y ſoit, comme nous avons déja fait voir dans le premier chapitre de ce livre : l'experience même nous fait connoître, que les conſerves, les electuaires & les poudres des Galeniſtes ſe donnent avec beaucoup plus de ſuccés, que les huiles & les eſſences des Chymiſtes : car il eſt tres-ſouvent neceſſaire d'employer les medica-

mens tout entiers, sans avoir recours aux preparations chymiques. C'est pourquoy les Chymistes sont souvent obligez de donner un corps étranger à leurs remedes qu'ils avoient dépoüillez de celuy qu'ils possedoient avant leurs preparations. Car qui est celuy qui oseroit donner seule l'huyle d'origan, de soulphre, ou de vitriol, sans les méler avec quelqu'autre liqueur, c'est pour cela qu'on les employe en tres-petite dose, dans les opiates, dans les tablettes, les Jules, & les Apozemes; car autrement on ne les pourroit pas donner sans danger, mais ils ne causeroient qu'une alteration tres-considerable à la partie qu'ils toucheroient la premiere, avec une fâcheuse suite. Donc toute sorte de separation des parties grossieres d'avec les plus subtiles n'est pas toûjours salutaire au corps, mais souvent tres-dommageable. C'est donc sans fondement que les Chymistes la preferent à toute autre preparation, si ce n'est dans certains medicamens, & la même vertu qui est dans les medicamens entiers, n'est pas dans ceux qui se preparent par la solution.

Secondement. Les Chymistes ne trompent pas seulement le vulgaire, mais peut-étre aussi ils se trompent eux-mêmes, lorsqu'ils exaltent si fort la separation des parties les plus grossieres d'avec les plus subtiles, & la seureté qu'il y a prendre leurs remedes: car par cette pretenduë preparation chymique on ne separe pas toûjours la partie mauvaise, mais au contraire, on l'augmente tres-

ſouvent, lors qu'étant toute reſerrée ſous une petite quantité, elle agit plus violemment. Qu'on examine, de grace, tous les extraits purgatifs, & les autres preparations des purgatifs par l'art de la Chymie, y en a-t'il quelqu'une qui ne ſoit pas dangereuſe, & que l'on puiſſe prendre en ſeureté? au contraire, elles ſont quelquefois beaucoup plus mauvaiſes, bien que par ces ſortes de preparations, elles ayent ſouvent perdu leur violence. Car leur vertu mal-faiſante n'eſt pas toûjours dans ce qu'il y a de plus groſſier, mais auſſi ſouvent dans la ſubſtance la plus ſpiritueuſe que l'on en tire. Les trochiſques d'alhandal (qui eſt la colokinte) purgent tres-bien; l'extrait n'eſt pas moins violent, & ce qui reſte de l'extrait a prêque perdu toute la force maligne de la colokinte, parce que toute cette violence malfaiſante, & purgative a toute paſſée dans la liqueur par le moyen de laquelle la vertu de l'extrait eſt tirée, que les Chymiſtes nomment tres-mal à propos menſtruë. C'eſt pourquoy ces Meſſieurs ajoûtent à tous ces extraits, auſſi bien que les Galeniſtes, des correctifs & des corroboratifs. N'ont-ils pas encore un extrait tant vanté par tout, qu'ils appellent *Laudanum*, à raiſon de l'opium, mais preparé par le mélange de pluſieurs autres drogues, pour correctifs de l'opium, lequel aprés l'avoir tout changé par pluſieurs moyens, ils n'oſent pourtant donner ſans quelques cor ectifs, comme ils parlent. Je demande donc, ſi c'eſt par l'ayde de cet-

te preparation chymique, que cette qualité malfaisante a été separée des purgatifs, ou de l'opium.

Pour ce que c'est de la quantité, & du mauvais goût dont les remedes chymiques sont dépoüillez, cela n'arrive pas toûjours. Nous en pouvons donner des exemples tirez des extraits purgatifs & des autres remedes qui se donnent en plus grande dose, & qui ne sont pas moins desagreables, car leur vertu purgative s'est tant soit peu dissipée. Si quelques remedes des Galenistes sont dangereux pris en trop grande quantité, ils ont cela de commun avec tous les alimens & tous les medicamens preparez par la Chymie; & il ne faut pas rejetter entierement tous les purgatifs violens, pour être dangereux, puisque tous les remedes donnez mal-à-propos peuvent nuire beaucoup. Il faut donc conclure que les remedes chymiques ne sont pas toûjours agreables au goût. Les extraits de colokinte, de rhubarbe, de l'aloës, ne sont pas moins amers ny moins desagreables que lors que ces drogues étoient dans leur entier, & que l'on donne pourtant en plus grande dose: Et si quelque medicament a un goût desagreable, on ne luy pourra point ôter par le moyen des preparations chymiques, sans luy ôter en même tems toute sa vertu. Dépoüillez l'aloës & l'absynthe de leur amertume, toute leur force se dissipe aussi. Qu'est-ce, de grace, l'extrait des Chymistes, sinon l'infusion des Galenistes? car quand

quand par la coction, quoyque lentement faite, on reduit l'infusion à la consistance d'extrait, les parties les plus subtiles dans lesquelles toute la faculté purgative consiste, s'exhalent ; d'où il arrive qu'une infusion de deux drachmes de rhubarbe purgera plus copieusement, que quatre drachmes d'extrait de la même rhubarbe. De même le suc des roses purge tres-bien, & point du tout l'eau distillée. L'extrait de colokynte est tres-amer, encore que ce soit une preparation chymique, & pourtant on en donne en plus grande dose que l'on ne fait pas des trochisques alhandal, qui est la même colokynte.

Et veritablement pour ce que c'est des purgatifs que l'on tire des vegetaux, la preparation ordinaire est preferable à la chymique ; mais dans les purgatifs qu'on emprunte des mineraux, principalement les emetiques, la preparation chymique vaut beaucoup plus.

La petite dose que l'on donne des remedes chymiques, dont ces Messieurs tirent tant de vanité, doit étre souvent suspecte, puisqu'elle n'est pas toûjours necessaire, & qu'elle fait douter de quelque qualité veneneuse, ou du moins qui n'est pas si bienfaisante, comme on peut le remarquer dans les huiles de vitriol, de soulphre, de gerofles, d'origan, & autres semblables ; & ceux qui auront assez peu d'esprit d'en vouloir faire l'experience, en en prenant eux-mêmes, connoîtront si on en peut user interieurement

ſans danger, c'eſt pour cela que ces Meſſieurs n'en donnent que quelques gouttes ſeulement mélées avec quelque liqueur. Il eſt donc beaucoup plus avantageux de donner certains remedes en une plus grande quantité & avec toute leur ſubſtance, que leurs eſſences en tres-petite doſe : Nous n'improuvons pas neanmoins dans pluſieurs choſes lorſque les bonnes facultez de quelque remede, ſont comme reſerrées & unies dans une petite quantité, pourveu que l'on s'en ſerve avec les conditions que le raiſonnement nous oblige de garder, & les regles qu'Hippocrate & Galien veulent qu'on obſerve.

C'eſt auſſi à tort que ces Meſſieurs les Chymiſtes rejettent la preparation des remedes qui ſe fait par la coction ; parce que, diſent-ils, la plus grande partie de leurs forces ſe diſſipe, leur mauvais goût demeure, & les effets que l'on en attend ſont beaucoup affoiblis par le mélange d'une autre liqueur. Mais on peut éviter ce premier inconvenient, ſi on fait la coction des medicamens dans un double vaiſſeau, de peur que les eſprits ne ſe diſſipent : Et pour ce que c'eſt du mauvais goût, les Chymiſtes ne le corrigent pas mieux que les Galeniſtes; & même ils ſe ſervent des eaux pour ſervir de vehicule aux eſprits ou eſſences. Il eſt auſſi tres-conſtant que les decoctions ſont ſouvent beaucoup meilleures que les eaux diſtillées & que les extraits, parce que toute la vertu des ſimples paſſe dans la liqueur ſans aucune deſtruction de leurs qualitez.

C'eſt auſſi à ce ſujet qu'Heurnius a obſervé, d'avoir gueri plus heureuſement des douleurs de colique, avec une decoction d'anis, qu'avec ſon eſſence ou ſon huile. Et moy-même j'ay remarqué ſouvent la même choſe, parce que la decoction abſorbe, pour ainſi dire, toutes les vertus de l'anis, & trois ou quatre petites gouttes de ſon huile ne font ſeulement qu'incommoder tres-ſenſiblement la premiere partie qui les reçoit, & toute leur force ne s'étend pas plus loin; que ſi au contraire, on les donne dans un boüillon, ou quelqu'autre liqueur, elles font tout ce qu'on en peut eſperer. Les qualitez de pluſieurs choſes ſe perdent en les diſtillant, & Paracelſe même l'avoüe ſouvent, que certaines choſes deviennent mauvaiſes par la diſtillation, ce qu'elles n'étoient point auparavant, comme le miel, lequel diſtillé trois fois ſe change en poiſon. On met infuſer les medicamens, quand il eſt neceſſaire d'employer le ſecours de quelques facultez plus ſpiritueuſes, que ſi nous jugeons le contraire, on les donne alors ou tout entiers, ou preparés d'autre façon; les infuſions ne ſe font pas ſeulement dans l'eau, mais encore dans pluſieurs autres liqueurs.

Ces Meſſieurs ſemblent auſſi trop apprehender le mélange du ſucre & du miel, parce, diſent-ils, qu'ils contiennent des eſprits venimeux. Ce que Paracelſe aſſure du miel diſtillé trois fois, comme nous venons de remarquer. Mais ſi on les prend en leur

propre ſubſtance & tout entiers, ils ne fourniſſent pas des eſprits ſi dangereux. Et par là on connoit que les ſeparations que la Nature fait & celles de la Chymie ſont tres-differentes. Qui croiroit que nôtre chaleur naturelle tire un eſprit tres-chaud du froment, auſſi-bien que l'Art de Chymie peut faire. La Nature tire des alimens, un chyle, elle fait du ſang & de la bile; & l'Art tire des eſprits, des huiles, & des eſſences qui different beaucoup de la nature & du temperament de la matiere dont ils ont été tirez. Encore que je ne croye pas que les operations de la Nature & de la Chymie ſoient ſemblables; il ſuffit pourtant que ce que l'on tire des ſimples par les operations de la Chymie, puiſſent ſervir pour le corps humain, & pour en guerir les maladies qui l'attaquent. Et ſelon mon avis, on peut donner avec juſtice des loüanges à un Art qui en imitant la Nature fait ſi diverſement changer les choſes pour l'uſage des hommes.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt tres-aiſé de conclurre, que les remedes Chymiques ne doivent pas toûjours être preferez aux autres; & bien que les Galeniſtes rejettent avec raiſon la doctrine de Paracelſe, ils n'improuvent pas pour cela les remedes Chymiques; ils leur laiſſent le rang qu'ils doivent avoir dans la Medecine. Les Chymiſtes mêmes ne peuvent point ſe paſſer des remedes preparez ſelon l'ordinaire, comme on peut voir dans Querce-

tan, dans Paracelse & dans plusieurs autres Auteurs, qui ordonnent des decoctions, des infusions, & qui se servent de plusieurs autres remedes entiers sans étre alterez par aucune preparation chymique. Donc les uns & les autres meritent leur éloge, en ce que quelquefois il est necessaire de se servir des remedes chymiques, & d'autrefois, & même plus souvent, des Galeniques. Et c'est pour ce sujet que les Galenistes sont tres-équitables, en n'improuvant pas les remedes chymiques; mais les Chymistes sont blâmables, en ce qu'ils ne se servent point d'autres remedes que des leurs; d'où il arrive que souvent ils promettent des merveilles, que l'experience fait voir n'étre que de pures faussetez. Il n'appartient qu'aux ignorans & aux peu experimentez, de ne se servir que d'essences. L'encens entier, guerit les playes, ce que son huile ne sauroit faire. La conserve de roses fait en fortifiant & en reserrant, ce que son esprit, son eau, ou son sel ne feront jamais; & les huiles & les esprits doüez d'une acreté alterent trop violemment & trop promtement la chaleur naturelle. Donc à raison de la varieté des circonstances, il faut employer tantôt les esprits & les extraits; tantôt il faut se servir de conserve, d'électuaire, & de decoction: car tous les remedes ne veulent pas étre preparez par la Chymie, qui par ce moyen seroient rendus inutiles. Quelques autres au contraire ne peuvent point

être employés pour les usages de la Medecine, s'ils ne sont chymiquement preparez, principalement ceux que l'on emprunte des metaux; & on en prepare quelques-uns d'une certaine façon, qui devoient être preparez d'une autre.

Il faut observer cecy en general, que la faute qui se fait en preparant les remedes chymiques, est beaucoup plus considerable que celle qui se commet dans les preparations ordinaires.

Tout ce que nous avons dit, n'est pas pour avilir & faire mépriser l'Art Spagyrique, mais c'est à l'occasion des Empiriques, & de plusieurs autres qui sans raisonnement, & avec trop de temerité se servent de certains remedes qu'ils ont pris dans quelques livres d'Imposteurs : & qui ne cessent de loüer & d'admirer quelque miserable remede, pourvû qu'il soit chymiquement preparé, quoy que peut-être tres-mal.



CHAPITRE V.

De ceux qui changent de remede dés qu'ils voïent que le premier ne guerit pas.

D'Autant qu'il y a plusieurs maladies rebelles & tres-difficiles à guerir qui ne cedent point à la vertu des remedes si on ne les reïtere plusieurs fois ; en quoy ceux-là manquent, qui s'ennuïant du retardement de leur guerison, desirent éprouver d'autres remedes qu'on leur dit avoir fort bien fait à d'autres gens ; ou qui pis est, ils ne veulent plus entendre parler d'aucun medicament. Mais ils se trompent en l'une & l'autre maniere, parce que selon Hippocrate, *Quand toutes choses se font suivant la droite raison, quoy que le succés ne s'en ensuive pas si vite qu'on s'étoit promis, on ne doit pas recourir à d'autres remedes, tandis qu'il n'y arrivera aucun changement considerable.* Et bien que cela se doive entendre premierement du Medecin, de peur qu'il ne change trop legerement & sans sujet sa methode, il peut s'appliquer aussi aux malades : car comme dit Galien, *c'est une grande prudence de ne point s'éloigner des choses qui ont paru bonnes, parce que comme une goutte tombant sur une pierre ne sauroit la creuser qu'aprés une tres-longue*

2. Aphor. 52.

In Comment.

suite de jours, de même dans la crudité des maladies & de difficile coction, dés qu'on a trouvé ce qu'il faut pour en venir à bout, on doit s'y arrêter. Or un Medecin passe pour un homme qui fait toutes choses avec prudence, qui aprés une pleine connoissance du mal & de son evenement, applique les remedes convenables dans leur juste dose, en tems & lieu, & de la meilleure maniere qu'il peut. Que s'il se trompe dans la connoissance & la maladie, ainsi qu'il arrive quelquefois, il est permis en ce cas de changer non seulement de remede, mais encor de Medecin, ou du moins d'en appeller quelqu'autre, afin qu'en consultant ensemble, ils puissent découvrir la nature du mal. Aprés quoy le malade doit persister dans l'usage des remedes dont il s'est déja servi.

Mais pour connoître quand il faut changer les medicamens, premierement, on doit remarquer si le malade se sent un peu soulagé aprés leur application, c'est une marque qu'on a bien reconnu la nature du mal, & qu'il n'est point necessaire d'en changer: car les Medecins font la recherche des signes des maladies par les choses qui aident ou qui blessent: *C'est par les cures*, dit Hippocrate, *que la nature des maux se fait connoitre.* Celse écrit, que *dans les maladies aiguës, on doit quitter le premiers remedes aussitôt qu'ils n'apportent aucun soulagement.* Ce qui ne se doit pas pratiquer dans les longues, dont il est icy question, qui demandent qu'on se tienne incessamment dans

In princip. lib. 3.

l'usage des mêmes remedes, jusqu'à ce que l'on s'aperçoive par le défaut frequent de leur operation, que la propre nature du mal n'a pas été suffisamment reconnuë.

Secondement, si les symptomes s'aigrissent ensuite de l'application des remedes: c'est un signe evident qu'ils ne sont pas propres pour le mal qui demande qu'on les change. Cela se doit entendre des maladies chroniques, & point du tout des violentes, esquelles l'augmentation des symptomes joints avec les signes de la coction, est un indice seur d'une prochaine crise: Ainsi Antoine Musa Medecin d'Auguste Cesar, s'apercevant que la douleur d'estomac de Sa Majesté s'irritoit de plus en plus par l'usage des remedes chauds, il eût recours aux froids qui le guerirent.

Quelqu'un nous dira peut-être que les medicamens par leur usage assidu se rendent si familiers à la nature, qu'ils n'ont plus aucune vertu. A quoy je répons, qu'on peut bien alors changer les remedes aussi bien que leur quantité, mais point du tout la methode de traitter, tant que le mal demeure le même, & qu'il fait paroître les mêmes indications. Que s'il arrive du changement, par exemple, d'une fiévre tierce en quarte, l'affoiblissement des forces, le transport de l'humeur morbifique d'une partie dans un autre, ou quelque chose de semblable; alors, dis-je, il est bon de changer, & le remede & la maniere de traiter. J'ay crû devoir donner cet avis à cause qu'il ar-

rive assez souvent qu'un malade fait appeller les Empiriques, ou quelques femmeletes aprés avoir renvoyé son Medecin ordinaire, qui étoit peut-être tres-habile, dés qu'il voit que son mal ne finit pas si promtement qu'il auroit bien voulu : Or ces sortes de Medecins de nom combattent contre les maux à yeux clos à la maniere des Andabates, en essaïant mille remedes, sans jamais s'arrêter en celuy qui tout seul pouvoit redonner la santé. On loüe souvent le dernier remede, en méprisant la vertu de tous ceux qui ont precedé, comme la saignée, la purgation, les remedes alteratifs, &c. encor qu'ils aïent pour la plûpart abbatu la vigueur du mal. Mais qui pis est, le Medecin luy-même vaincu par l'importunité & par les plaintes des malades & des assistans, precipite les remedes & les change contre tout droit & raison : C'est pourquoy les malades doivent attendre patiemment le tems de leur guerison, qui ne peut se rencontrer le même dans toutes les maladies.

Il en est d'autres, dis-je, qui rejettent entierement l'usage des remedes, s'ils ne se trouvent gueris à la premiere ou seconde prise : mais outre l'injure qu'ils font à la nature, laquelle veut que toutes les choses se fassent avec le tems, ils se nuisent fort à eux-mêmes, parce que les maux negligez jettent de profondes racines dans nos corps & deviennent enfin incurables en se rendant plus forts que toute la vertu des remedes ; ou bien il arrive que certai-

nes maladies nullement dangereuſes de leur nature, telles que ſont les fiévres intermittentes, ainſi qu'Hippocrate le dit, leſquelles étant negligées laiſſent à la fin une ſi méchante impreſſion dans les entrailles, qu'il s'en en ſuit des maladies fort perilleuſes; qui ſe ſeroient gueries peut-être elles-mêmes: Galien nous apprend dans plus d'un endroit, que le foyer de la fiévre tierce eſt dans le foye, celuy de la quotidiene dans le ventricule, & celuy de la quarte, dans la rate: Et perſonne ne ſe doit étonner ſi les parties, par l'œconomie de qui tout le corps eſt gouverné, ſe trouvent à la fin gâtées & corrompuës, ce qui fait qu'en negligeant ces fiévres, il ſurvient des maladies tres-fâcheuſes dans ces mêmes parties; je veux dire, des obſtructions opiniâtres, des pourritures, des Skirres, le ſcorbut, l'hydropiſie, & bien d'autres qui ne ſauroient plus étre gueries aprés que le bel ordre & la correſpondance admirable des viſceres ont été renverſez, ainſi qu'on ne voit que trop par l'experience. Or l'excellence de la Medecine paroit en ce qu'elle conſerve du moins les entrailles en leur entier, ſi elle ne peut ſi promtement rétablir la ſanté, & diminuë ſi fort les cauſes morbifiques, en émouſſant leur malignité, que les parties nobles en ſont moins offensées. Et voilà comme on évite les maladies auſſi fâcheuſes & auſſi pleines de peril que celles-là. Ce n'eſt pas qu'on doive prendre ſi fort à la lettre ce que nous venons de

4. Aph. 43.

Febres quocumque modo intermiſerint, periculũ abeſſe ſignificant.

dire, qu'il ne faille quelquefois cesser l'usage des remedes : car les Medecins qui ont de la prudence, aprés s'être servis dans les longues maladies, pendant quelques-jours, des remedes qui preparent les humeurs, des évacuatifs, des fortifians, & d'autres q i leur paroissoient propres pour leur dessein, ils donnent quelque relâche à la nature, en la laissant agir elle-même ; & ensuite ils recommancent tout de nouveau ; quoy faisant, les forces se conservent mieux, qui se fussent détruites par l'usage continuel des remedes.

CHAPITRE VI.

De ceux qui refusent de prendre les remedes à cause de leur mauvais goût.

ON ne sauroit lire, sans étonnement, les œuvres des anciens Medecins qui traitent des vertus des medicamens & des preceptes de guerir, non plus que la grande quantité des remedes dont ils accabloient leur mauvais goût, puisqu'ils étoient amers, sales, & pour la plûpart si grossierement preparez, qu'à peine les pouvoit-on soufrir, & dont la coûtume étoit de les donner en breuvage, au lieu qu'à present nous les donnons en pilules, & beaucoup mieux prepa-

rez, afin d'éviter le mauvais goût ; étant du devoir du Medecin de guerir promtement, avec seureté & d'une maniere agreable. Aprés cela que dirons-nous de la delicatesse de nos malades qui ont tant d'aversion pour nos remedes infiniment plus aisez à prendre que ceux des Anciens, aimant mieux garder plus long-temps leur mal, que de s'en voir délivrez avec tres-peu de remedes. J'avoüe bien que si la plus grande partie des remedes ont été rendus & plus agreables & mieux preparez par les soins & par la diligence des Artistes qui sont venus aprés, ils ne laissent pas pour cela de conserver encore quelque petit mauvais goût : en quoy on ne sauroit assez admirer la grande providence du Createur ; car s'il eut laissé dans les medicamens la même saveur qu'il a donnée aux alimens, il y a long-tems que le genre-humain se seroit ou perdu par leur usage, ou du moins beaucoup affoibli, parce que tout ce qu'il y a de medicamens sont d'une nature ennemie en quelque maniere à celle de nos corps, à cause de l'alteratiō quils leur apportent, sans quoy ils ne gueriroient pas ; & c'est de là qu'ils peuvent nuire ; & quand nous nous en servons, c'est à dessein de reduire nos corps de l'état contre nature dans leur état naturel. Que s'il arrive que les malades s'en servent ou mal à propos, ou trop longtems, ou bien trop frequemment il pourra arriver que les causes salutaires deviendront morbifiques, lesquelles imprimant leurs qua-

litez si opposées à la nature, en renversent la bonne constitution ; & c'est ce qui a donné lieu au proverbe,

Miserè vivit, qui Medicè vivit.

Que le sort de ces gens est rempli de misere,
Chez qui se voit souvent Monsieur l'Apoticaire.

Ce qui m'oblige d'exhorter plusieurs tant hommes que femmes à prendre moins de drogues pour étre prejudiciables à la santé : Et ceux qui font ainsi une boutique d'Apoticaire de leurs corps, s'imaginent à la fin qu'ils ne sauroient vivre à moins que d'étre toûjours dans les remedes. Mais en échange je donne aussi avis à ceux dont la santé n'est pas bien affermie, de ne point rejetter avec tant de chagrin & d'opiniâtreté les medecines salutaires, à cause de quelque petite amertume ou dégoût, sur tout étant ordonnés par quelque Medecin prudent, & preparés par quelque habile Apoticaire.



CHAPITRE VII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui croïent que l'usage du poisson rend les hommes plus propres pour engendrer, & de quelques autres questions fort curieuses.

IL y a bien de gens qui croïent que l'usage des poissons produisant une plus grande quantité de semence ; que la chair des animaux terrestres, les hommes en deviennent aussi plus feconds. Mais si cela étoit, il faudroit que leur chair nourrit davantage, puisque la semence n'est que le residu de la bonne nourriture. Je tombe d'accord qu'en ne mangeant que du poisson, la semence en devient plus sereuse & plus petillante, & qui excite davantage la faculté expultrice de Cypris : Mais n'est-ce point qu'une telle erreur est provenuë de ce qu'on a remarqué dans les harans, dans les carpes, & dans plusieurs autres poissons un si grand nombre d'œufs, qui les rend plus feconds, que les autres animaux terrestres, & qu'on a conclud de là qu'en se nourrissant des mémes poissons, on deviendroit plus propre pour faire des enfans, mais sur tout en mangeant des carpes qui font tous les ans cinq ou six fois des œufs. Mais il ne s'en-

ſuit pas de là qu'en ſe repaiſſant de quelque animal fecond, on le devienne auſſi, ſi ce n'eſt peut-être en ſe nourriſſant des pigeons, des moineaux, &c. encor faut-il que ce ſoit des jeunes qui ne ſe ſont pas encor accouplez, qui ſont les ſeuls capables de fournir une bonne nourriture au corps, & point du tout de ce qu'ils ſont fort amoureux : car il faudroit par la même raiſon que ceux qui s'en feroient une nourriture ordinaire s'abbregeaſſent leur propre vie, à cauſe que celle de ces animaux eſt fort courte, & qu'il vaudroit mieux par conſequent ne manger que des corbeaux, des corneilles & des cerfs, dont les premiers vivent trois cens ans, les ſeconds quatre cens, & les derniers ſix cens ans ; & par ainſi il ſeroit bon que tous ceux qui ont leurs corps fort apeſantis, comme les Suiſſes & les Allemans, ne vécuſſent que de Singes, que d'écurieux, ou que de chevres de montagne, afin de devenir plus diſpos & plus dégagés. Je n'ignore pas que ceux qui n'ont été nourris dans leur enfance que du lait de chevre, ſont plus remuans & beaucoup plus dégagez que les autres, à qui on a donné du lait de vache, à cauſe du peu d'excremens & de ſa grande pureté.

D'autres diſent que la membrane interne du geſier de la volaille a la vertu de rompre la pierre des reins & de la veſcie, mûs à cela de ce qu'on y trouve ſouvent de petites pierres qu'ils digerent : mais cela ſe fait par la proprieté d'un ſuc acide aidé par la chaleur

chaleur vigoureuſe de leur eſtomac fort charnu ; encor ne ſay-je ſi telles petites pierres n'y reſtent pas toûjours pour mieux inciſer les grains ſolides qu'ils avalent en ſi grande abondance : Et n'ay-je pas vû moy-même mourir des Autruches à Verſailles, pour n'avoir pû digerer les doubles que ceux qui les alloient voir leur avoient fait avaler, leſquels ſe trouvoient à l'ouverture de leur eſtomac encor tous entiers, n'y aïant que leurs caracteres effacez. D'autres ont eu la même opinion du jus de citron & du fort vinaigre, de ce que celuy-là diſſout les perles, & celuy-cy la coque d'un œuf frais. Mais il n'en eſt pas de même des pierres des reins, & de celles de la veſcie, parce qu'avant que ces ſucs & liqueurs y ſoient parvenuës, leur vertu eſt entierement affoiblie par l'humidité des parties par où ils doivent paſſer : On en dit tout autant du ſang de bouc, ſur ce qu'il rompt le diaman, qui eſt de toutes les pierres la plus dure : mais que cela ſe fait plutôt par quelque antipathie ou proprieté ſinguliere, qu'autrement, puiſqu'il n'y a que luy ſeul ſur qui il a priſe. Ce n'eſt pas qu'on doive le mépriſer étant bien preparé ; ce qui ſe peut faire en nourriſſant un bouc âgé de trois ans pendant le plus fort de l'Eté avec des herbes ſaxifrages, en l'abrevant de bon vin blanc, ſans oublier de luy faire faire beaucoup d'exercice ; en ce cas ſon ſang retient les vertus de ces mêmes herbes, ainſi que fait le moû vineux que l'on

prepare pour le même effet. Mais on a remarqué qu'il y a encor plus de vertu dans le sang de bouc.

Il y a mille remedes superstitieux qui n'ont pour fondement ny la raison, ny l'experience, desquels un grand nombre de personnes abusent, en les estimant bien approuvez. Leur erreur vient de ce que le mal cesse, quelquefois aprés s'en étre servi, ou dans le tems même qu'on s'en sert, comme on voit souvent guerir aprés plusieurs choses prises, apliquées, faites ou dites, à qui on attribuë toute la guerison. En quoy je ne m'étonne pas, puisque le vulgaire ignorant n'en penetre pas la vraïe cause, & qui s'arrête à ce qui frape les sens. Je ne m'amuseray pas à les raporter icy, je renvoïe le Lecteur à ceux qui en ont traité.

Mais pour faire voir que le monde est également rempli d'erreurs, tant sur les choses naturelles, que sur les remedes, je veux dire deux mots de la Vipere & de la Salamandre. On a donc crû jusqu'à present que la vipere s'accouploit avec son mâle en recevant sa tête dans sa bouche, à faute d'autres parties pour la generation, & qu'en ce faisant, la femelle serroit si fort les dents par le plaisir qu'elle y prenoit, qu'elle luy coupoit la tête, aprés quoy elle reste pleine; Et le tems venu pour mettre déhors ses petits, elle mouroit par les douleurs que ses petits viperaux luy causoient en déchirant son ventre, n'aïant point d'autre passage. Ce qui a donné lieu de dire d'un petit enfant dont la mere meurt

en le mettant au monde, & de qui le pere étoit déja mort avant sa naissance, *qu'il ressemble à la vipere qui ne vit jamais pere ny mere*:. Mais si on avoit bien entendu ce qu'en a dit Aristote, on n'auroit pas donné dans l'erreur : car il se forme des œufs dans le ventre de la vipere, lesquels y étant esclos, il en sort des petits & naissent tous formez aprés s'étre dépoüillez de la membrane qui les envelopoit dans la matrice. Mais comme la mere n'en fait qu'un tous les jours, & qu'elle en met bas plus de vingt, il arrive que les derniers impatians de sortir, rongent leur membrane ou envelope, sans toucher les côtes ny le ventre de leur mere. Peut-étre s'est-on trompé sur l'étymologie du mot, comme si vipere étoit dite, *vi pariens*, c'est à dire, mettant bas ses petits avec grande violence, au lieu de l'apeler *vivum pariens*, faisant ses petits vivans, parce que de tous les animaux qui rempent, la vipere est la seule qui produit des petits, le reste ne faisant que des œufs.

Quant à la Salamandre qu'on dit vivre dans le feu, lequel elle éteint, sur laquelle François I. prit sa devise, *nutrisco & extingo.* Dioscoride & Galien disent, que cet animal resiste bien au feu, mais qu'il s'y brûle en y demeurant long-tems. Aristote a donné lieu à cette erreur, quand il a dit que bien loin de brûler dans le feu, qu'il s'y promene, en éteignant la flâme & les charbons. Mais il y a bien de l'aparance que ce grand

Philoſophe n'en avoit pas fait l'eſſay : car il auroit été convaincu du contraire, ainſi que pluſieurs perſonnes ont été de nôtre tems, en en faiſant l'experience; elle reſiſte à la verité quelque tems à l'ardeur du feu, à cauſe du ſuc blanc & froid dont ſon corps eſt tout farci, qui ne l'empêche pas pourtant d'y mourir & de s'y griller. Sa figure eſt à peu prés comme celle de ces petits lezards qui courent le long des murailles, & nullement de la groſſeur avec laquelle les Peintres nous la repreſentent. Le commun du peuple veut encor que les Ours n'engendrent qu'une groſſe piece de chair ſans aucune forme d'animal, à laquelle à force de lecher, ils donnent la figure d'animal. Mais cela n'eſt point, puiſque la mere ôte à chaque petit avec ſa langue, toute la bave dont il eſt couvert, de même qu'on feroit en lavant un chien ou un chat qu'on auroit retiré d'un grand trou plein de bouë, & qu'on prendroit la peine de netoïer.

On nous a voulu encor faire croire que la belette n'a pas plutôt aperçû un crapau, qu'elle s'écrie de toute ſa force, faiſant mille contorſions, & comme par un inſtinct ſecret, le crapau ouvrant ſa gueule, l'arrête ſi fort qu'elle ne peut s'enfuïr, & qu'il faut bon gré mal gré, qu'elle vienne mettre ſa tête dans celle de cet horrible animal qui luy donne la mort. Mais tout cela eſt tres-faux, ainſi que nous l'avons experimenté chez le Celebre Monſieur de Lonnay dans Paris ; car aïant mis dans la ſale des Confe-

rances une belette avec un crapau, ny l'un ny l'autre ne firent pas le moindre mouvement de tout ce qu'on leur attribuë.

Venons au Cameleon qu'on dit ne vivre que du vent, & qui passe pour prendre toute sorte de couleur. Et pour savoir ce qui en est, il n'y a qu'à lire ce qu'en a écrit le Medecin Bontius, lequel exerçant la Medecine dans les Indes, dit avoir vû de ses propres yeux ce même animal, qui est à peu prés comme un lezard, aïant neanmoins la queuë six fois plus longue, & les jambes à à proportion, avec une crête sur sa tête qui s'éleve dés qu'il est en colere. Ce qui fait qu'on voit en même-tems comme une vescie sous sa gorge, laquelle paroit garnie d'un grand nombre de dents fort pointuës, dont la morsure est venimeuse, au dire des habitans. Ses deux pieds de devant se plient dans un seul endroit, & ceux de derriere en deux, étant plus longs que ceux de devant, garnis de cinq doigts chacun armez de bonnes griffes. Il est naturellement de couleur verte, aïant certaines taches rouges tendant sur le jaune, & quelquefois sur le bleu. Le même Auteur a remarqué en celuy qu'il nourrissoit dans une cage, qu'il paroissoit plus jaune ou plus bleu selon qu'il étoit émû de colere ou de crainte, sans aucun autre changement réel de son espece. C'est aussi fabuleux qu'il ne vive que du vent, puisque le même Auteur dit, luy avoir vû manger des mouches, des fourmis, & avoir trouvé dans le ventricule d'un de ces ani-

maux une certaine espece d'escargot & des sauterelles à moitié digerées. Qu'est-ce qui a donné lieu à cette erreur, si ce n'est par avanture qu'on peut le garder long-tems sans luy donner à manger : mais cela luy est commun avec un grand nombre d'insectes, comme les couleuvres & les autres serpens que les Saltimbanques portent dans des boëtes, sans aucune nourriture dont ils n'ont besoin, à cause de leur temperament froid. Il en est de même des grenoüilles qui se tiennent cachées & immobiles au fonds des marais durant tout l'hyver.

CHAPITRE VIII.

Des remedes de chaque païs, savoir s'ils peuvent suffire.

IL seroit fort à souhaiter que comme la France a chés-elle dequoy se passer des autres Nations tant pour la nourriture, que pour les habits, il en fut de même à l'égard des remedes. On a vû autrefois des gens, & il s'en trouve encor à present, qui ont tâché de reduire toute la Medecine au seul usage des medicamens domestiques, desquels se sert le menu peuple, en rejettant tous ceux qu'on nous aporte des Païs étrangers. Pline écrivant contre les Medecins, les reprend de ce qu'ils ont recours à ceux des Indes, de

l'Arabie & de l'Ethiopie : *Car c'est de là, dit-il, que les fraudes des hommes & la prevention des esprits, ont inventé ces sortes de Boutiques, où on promet à un chacun de luy donner la vie pour de l'argent, aprés on n'y parle que des compositions & que des mixtions secretes : On ne parle plus que de l'Arabie & que des Indes, & qu'enfin il n'y a pas le moindre petit ulcere qui puisse étre gueri que par les drogues qui viennent par la mer rouge, quoy qu'à la verité le dernier des païsans ne se nourrisse tous les jours que de vrais remedes.* Mais on n'a encor pû obliger aucune Nation, (les Indiens prés) à se contenter de ses propres remedes. J'avouë bien qu'en naissant dans diverses Regions, ils ne sauroient étre par tout d'une égale bonté, ny si excellens, & qu'ainsi il ne sera pas mal à propos d'en faire venir des païs où ils se trouvent les meilleurs : car les vertus des simples varient selon la nature des lieux ; en effet, il y a certaines plantes dans l'Arabie chaudes au troisiéme degré, lesquelles étant en Grece ne le sont qu'au second, & les mêmes transplantées dans l'Alemagne, ne passent pas le premier. Galien qui vivoit dans un climat fort temperé, crût que les medicamens du païs ne suffisoient pas, aussi fit-il transporter de la terre Semnia de l'Isle de Semnos, en aprouvant fort le Dictam de Crete, le persil de Macedoine, &c. Et il paroit bien par l'usage de nos Medecines, que les purgatifs nous viennent d'ailleurs, comme le sené, la rhubarbe, & plusieurs

Lib. 24. cap. 1.

autres qui ne ſauroient naître dans nos jardins, & qu'on a beau les y tranſplanter & y aporter tous les ſoins poſſibles, leur vertu en devient fort affoiblie, outre qu'ils ne ſauroient jamais ſuffire pour tout un Roïaume. Ainſi on ſe ſert tous les jours du ſucre, du poivre, des aromates, &c. qu'on aporte de bien loin, l'Iris de la Libie, dit Galien, ne differe point de celuy de l'Illirie, qu'autant qu'un corps mort differe de celuy qui eſt vivant, celuy-là étant privé de toute odeur, & celuy-cy fort odoriferant & fort agreable. C'eſt Dieu qui n'a pas voulu que chaque Region abondât en toutes choſes ny toûjours, afin d'entretenir la ſocieté entre les hommes. Et ſi nous voïons qu'une Ville a beſoin du ſecours d'une autre, pourquoy tout un païs ne ſoulagera-t-il pas un autre dans ſes beſoins. Mais les remedes provenant dans nos terres, me répondra quelqu'un, ont plus de raport avec le temperament de ceux du même païs. A quoy je repars que l'experience nous fait connoître que l'uſage des drogues étrangeres & des aromates, ne nous aportent pas peu de ſoulagement, & que les remedes étant contraires à nôtre nature, luy cauſent quelque alteration, bien loin de ſe convertir dans ſa propre ſubſtance. C'eſt pour ce ſujet que les Medecins doivent ſe ſervir de ceux qu'ils ſavent être plus propres pour purger plus doucement. Et comme un même remede ſouffre de la diminution dans ſes qualitez purgatives, dans une même Region, ſuivant

Antidot. lib. c.23.

la ſituation & la nature des lieux, on doit le cüeillir dans l'endroit où il ſe trouve le meilleur, le faiſant même venir de déhors. & ſi davanture cela ſe peut faire avec la même utilité, on doit toûjours preferer les domeſtiques aux étrangers.

D'autres opinent tout au contraire, portez à cela plutôt par le déreglement de leurs eſprits, que fondez ſur la raiſon ny ſur aucune experience, pretendant nous convaincre par la conduite de la divine Providence, laquelle eût manqué, diſent-ils, de pourvoir au genre-humain des choſes neceſſaires, non ſeulement quant aux vêtemens & à la nourriture, mais encore pour ſe guerir des maladies. Ils l'accuſent encore d'avoir manqué de bonté & de ſageſſe, ſi tant eſt qu'elle n'ait pas donné à toutes les Nations des remedes capables de leur rétablir la ſanté qui ne leur eſt pas moins neceſſaire que la nourriture & les habits, à faute dequoy Dieu auroit eu plus de ſoin des brutes que des hommes, puiſque l'hirondele ſans aucun maître que la Nature, connoît, la chelidoine, la colombe, la vervaine, le chien ſon chiendent, le ſinge l'aragnée. Mais ne voilà-t-il pas un raiſonnement ſot & impie : & que n'acuſes-tu auſſi le Souverain Createur, ô homme ingrat ! de ne t'avoir fait de la nature de l'hirondele ou du chien, ou de ce qu'il ne t'a pas accordé ny les griffes, ny les dents des lions, non plus que les cornes des bœufs, au lieu de te laiſſer naître tout nud, denué de toute défenſe, expoſé aux

pleurs & aux gemissemens. Mais n'a-t-il pas donné infiniment davantage en te donnant la raison, te recommandant l'industrie & le travail, afin de joüir de tous les biens qu'il avoit créez pour toy. Ce ne peut étre, ce me semble, que l'argument de quelque petit esprit paresseux & sans cervelle, qui n'aime aucun avantage ny pour soy, ny pour autruy, qui ne cherche que le seul Etre, comme un miserable insecte, sans se mettre en peine d'étre bien ou mieux. Car si les choses qu'on nous aporte de dehors sont bonnes, pourquoy ne nous en servirons-nous pas ? autrement on n'a que faire de recourir aux Marchands Drapiers, puisqu'on peut se couvrir de la peau des brutes ; non plus que de suër aprés les semances & aprés les moissons, puisque les chênes nous fournissent du gland.

Il n'y a aucune Nation qui n'ait chez soy en abondance certaines choses, dont les autres sont entierement privées ; ou du moins dont elle n'a pas trop. Combien, je vous prie, seroit miserable la Region laquelle étant chargée de ses biens, n'en voudroit pas faire la moindre part à ses voisines, sans vouloir non plus en recevoir des leurs. Nous appelons les habitans du nouveau Monde, c'est à dire les Americains, barbares & rustaux, de ce que contens de leurs commoditez, ménent une vie de feneans ; telle stupidité & negligence ruïne entierement l'Art de la Medecine, d'autant que ces sortes de Nations n'aïant besoin

d'aucun Medecin, elles n'en font aussi aucun cas.

Pline cy-devant cité, sur l'autorité de qui on s'apuïe, avoit raison de décrier non seulement les remedes aportez d'ailleurs, mais encor les Medecins, sans laide desquels la Republique Romaine a fleuri si long-tems. Il n'est non plus de Nation qui ne puisse s'en passer, si ses habitans gardent la temperance & la sobrieté. Mais si Dieu a fait l'Européen capable & susceptible de la maladie des Indes, pourquoy devra-t-il negliger les medicamens qui en viennent ? Ce n'est que pures imaginations tout ce que nous content certains Charlatans, sur la vertu du boüis & de la saponaire pour la guerison de ce mal : car à peine s'en trouvera-t-il un seul gueri entre mille ; & si quelqu'un se vante de l'avoir été, il est seur qu'il n'avoit point ce mal. Et je say que plusieurs s'y sont trompez ; joint que ces simples ne croissent que par artifice dans des jardins, ou à peine s'en trouvera une entre cent propre à ce dont on aura affaire, sur tout dans les païs froids, tels que sont la basse Normandie, l'Angleterre, l'Alemagne, &c. où les plantes sont menües, sans suc, & de nulle valeur. Or comme il est certain qu'il est des païs qui n'ont aucun besoin des remedes étrangers, il s'ensuit aussi qu'ils se peuvent passer des Medecins. L'intemperance est la nourrice des enfans d'Esculape ; & dans toutes les Regions où regne la sobrieté, ils ne savent ce que c'est

que de Medecins. Les Turcs, les Indiens, les Chinois & les Moſcovites ne s'en ſervent que dépuis quelques années. Et comme les meilleurs & les plus habiles Medecins, ne ſont qu'afin de ſe mieux porter, il en doit étre de même des drogues du déhors. Je dis bien plus ; il y a ſouvent plus à craindre de la part des Medecins, que du côté des maladies. Je n'ay pû m'empêcher de rire d'un Medecin qui étoit aſſés bête pour preferer, l'Eſula, le tithymale, le mezereon, la Laureole, la racine de concombre ſauvage, dont il ne s'en trouve point en ſon païs, au jalap, au mechoacham, à la caſſe, au ſené, à la rhubarbe, à l'aloës, &c. que nous ſavons par mille experiences, étre tres-benins & tres-ſalutaires. J'avouë bien que la violete, l'ozeille domeſtique, la fumeterre, la coulouvrée & la rhubarbe des moines, &c. ſont purgatives dans les païs chauds, & point du tout dans ceux qui tournent vers le Nord.

Les remedes domeſtiques, me repartira-t-on encor, aïant plus d'affinité avec le temperament des habitans, doivent étre preferez. Mais quoique cela ne ſe rencontre pas toûjours, cela ſuffit pour qu'ils ceſſent d'étre purgatifs, entant qu'ils n'alterent ny ne changent point du tout nôtre nature. Le pêcher paſſe dans la Perſe pour veneneux, qui cependant produit dans l'Egypte des fruits tres-excelens, comme s'il avoit oublié de nuire. Aprés cela dira-t-on, que cet arbre naiſſant en Perſe, ſera preferable à celuy

d'Egypte, ou des autres païs. Il y a beaucoup de plantes qui dégenerent dans les climas du Septentrion, aussi bien que le pêcher, qui ne vaut rien du côté du Nord, comparé à celuy d'Italie & de France. Il sera donc toûjours permis d'imiter Galien & les autres Medecins de son tems, qui faisoient venir des lieux éloignez, les meilleurs remedes qui s'y trouvassent. La Vigne du Rhim produit en Espagne du vin tres-excellent & plein de vigueur, quoique les Espagnols aïent plus besoin de boire de l'eau que cette sorte de liqueur, à cause des excessives chaleurs : & le même sep transplanté en Angleterre ou en Picardie, à peine pourra-t-il produire du verjus, dont personne ne devra s'empresser de boire s'il aime sa santé.

Je dis de plus, que tout ce qu'on a dit du temperament des peuples de diverses regions, n'est le plus souvent que des comptes, ainsi que je l'ay fait voir. Qui *Lib. 2.* croira que les medicamens de diverse temperature produits dans un même sol, soit chauds, froids, violens, foibles, purgatifs, ou veneneux, &c. outre leur propre vertu, ils en aquierent une autre qui leur soit commune avec tous les habitans du même lieu, une telle temperature ne se trouve nullement n'y aïant, ny dans l'ezula, ny dans le mesereon, ny dans laureole, aucune temperie qui puisse convenir avec celle de la laituë, du pourpié, ny des pomes, non plus que celle de ces choses-cy avec le temperament

des hommes. Ce ſont les hommes eux-mêmes, qui à force d'uſer des choſes qui naiſſent chez-eux ſe les rendent familieres. Ceux qui ont coûtume de prendre du tabac en fumée y aperçoivent une tres-grande difference, ſelon la diverſité des païs qui le produit : Et c'eſt de là qu'il eſt plus ou moins cher. Qui eſt-ce qui ne preferera le meilleur au pire, celuy qui croit dans les lieux Septentrionaux ne vaut rien du tout, & cependant qui eſt l'homme de bon ſens, qui eſtimeroit celuy-cy plus propre aux hommes du même païs, que celuy qui eſt produit dans l'Eſpagne ? Galien n'auroit eu garde d'avoir un tel ſentiment, luy dis-je, qui faiſoit toûjours venir les meilleures drogues de quelque endroit que ce fut.

La Ciguë produit dans le païs de Socrate, luy fut un poiſon bien plus puiſſant que celle qui croit dn côté du Nord. Ce n'eſt donc qu'une pure imagination touchant l'affinité du temperament des hommes, avec celuy des choſes qui prennent naiſſance dans leur païs. Il n'eſt aucun climat où il ne ſe produiſe, & des plantes pernicieuſes & des ſalutaires, non ſeulement pour les propres habitans, que pour le reſte des autres hommes. Les plantes ſont quelquefois meilleures dans une année que dans une autre. Le polium, & le chamædrys qu'on aporte de Crete à Rome, ne ſont pas plus excelens, au dire de Mathiole, que celles qu'on amaſſe dans l'Italie, lorſque le Printems n'eſt pas humide, mais chaud & ſec : C'eſt pourquoy

si la constitution du Printems est seche, plusieurs simples croissant en Italie, égaleront en bonté celles de Crete. Quelle vertu aura, je vous prie, le chamædrys qui naît en Angleterre, dans le Dannemarc ou dans les autres lieux Septrionnaux, si les Romains plus Orientaux qu'eux les font venir de Crete. Ainsi prefere-t-on le sené d'Orient, l'Iris de Florence, l'Angelique d'Espagne, le Bitume de la Judée, le Stæchas d'Arabie, le Mastic de Chio, la Manne de Calabre (qui n'est pas celle des Hebreux) la Terebentine de Chypre, &c. Ceux qui ont dans leurs jardins ces mêmes choses, n'ont que faire de recourir aux étrangers.

On allegue une autre raison assez foible, qui est qu'on ignore à present une grande partie des remedes des Anciens, & que ceux qu'on transporte d'un lieu en un autre n'en portent que le nom. Mais qu'est tout cela? Il faut bien nous passer de ceux que nous ne pouvons avoir, en nous servant de ceux que nous avons en main, pourvû qu'ils soient bons, comme sont le cinamome, l'agalloche, la zedoaire, l'amome, le Calomus aromaticus, &c. Nous en avons au contraire bien plus, & on nous en aporte bien davantage que les Anciens n'en avoient.

On n'a que faire non plus de nous objecter que la Theriaque & le Mitridat, & semblables compositions que nous tenons des Anciens ne sont pas legitimes, à cause que nous n'avons pas connoissance de quantité de simples qu'ils y faisoient entrer: Car cela

n'y fait rien, puisque nous y en mettons à leur place qui les surpassent en bonté. Ces compositions, ajoûtent-ils, n'aïant pas les mêmes vertus que les Anciens leur attribuoient, celles aussi d'à present ne sauroient non plus avoir les mêmes proprietez qu'on leur donne. Lisez, si vous voulez, les Livres de Quercetan, de Beguin, d'Evonime, de Liebaut, d'Adrian Amynsicht, d'Hartman, &c. & vous verrez de combien de faussetez ils sont remplis. Nicolas Myrepsus, Mesué, & les autres Auteurs Arabes, avec quelques Grecs ont plus de syncerité, quoiqu'ils en donnassent souvent à garder. Je ne crois pas que nôtre Theriaque doive ceder en rien à celle des Anciens : & si les drogues qu'on leur substituë ne sont pas les mêmes, elles sont du moins équivalantes aux autres, & peut-être meilleures. Pour preuve de cette verité, c'est que nôtre Theriaque n'est pas plutôt faite, qu'on en peut user avec beaucoup d'utilité, quoy qu'en aïent écrit quelques-uns ; au lieu que celle de l'antiquité étoit dangereuse avant les six mois.

Enfin quelqu'un dira encor, qu'on peut transplanter les simples qui nous manquent, afin de les faire croitre dans un nouveau terrain ; mais comme je ne vois pas que la chose soit fort faisable sans une grande diminution de leurs forces, ny en même quantité qu'il faudroit, j'en laisse à discourir à ceux qui viendront aprés nous ; un Medecin ne sauroit se passer de terebentine, de l'encens, du mastic, du soulphre, ny de plusieurs

plusieurs autres drogues, bien qu'elles ne prennent pas naissance dans les païs où il exerce la Medecine. Qu'un chacun retienne donc les choses qu'il trouvera bonnes.

CHAPITRE IX.

De ceux qui aprehendent la saignée & la purgation, de peur de s'y accoûtumer.

IL y a quantité de gens qui se font saigner & purger sans peine deux fois l'année, à savoir au Printems, & dans l'Automne, afin d'évacuer les mauvaises humeurs, de peur de tomber malades durant l'Eté, ou pendant l'Hyver. Et c'est ce qu'Hippocrate nous conseille, *Ceux*, dit-t-il, *qui se trouvent bien de la saignée ou de la purgation, doivent les mettre en usage au Printems.* Il repete la même chose ailleurs. Il se rencontre toutefois des personnes si craintives, qui n'osent quelque besoin qu'elles en aïent, se mettre dans les remedes, de peur de s'y accoûtumer, s'imaginant être assez si on y a eu recours une ou deux fois pour se voir necessairement malade, ou avoir moins de santé, si elles viennent aprés à en interrompre l'usage. Et voilà leur erreur que j'entreprens de combatre, encor qu'il y ait certains Medecins qui soient dans la même

6. Aphor. 47.

7. Aphor. 53.

opinion, deffendans de s'accoûtumer mal à propos aux grands remedes de la ſaignée & de la purgation, s'ils veulent éviter des grandes maladies. Mais ces raiſons ne me paroiſſent pas bien ſolides : car c'eſt un axiome de Medecine, qu'une choſe eſt indiquée par une autre : mais on ne peut pas dire qu'une coûtume ſoit une indication, mais ſeulement une coindication, vû qu'elle ſe raporte à la nature, l'habitude tenant lieu d'une ſeconde nature. Or tout ce qu'indique demande ou ſa conſervation, ou le retranchement de ce qui excede. Ce ſera donc celle-là ſi tout eſt ſelon la nature, ou celuy-cy, quand c'eſt contre la nature, comme la maladie & la cauſe morbifique ; puis donc qu'une telle cauſe n'indique que l'évacuation ſoit par la ſaignée, ſoit par la purgation, la coûtume ne ſauroit indiquer ces ſortes de remedes, en ce que l'habitude ſe raporte à la nature, & qu'un ſeul & même remede ne peut étre indiqué par diverſes cauſes. Lorſqu'une abondance de ſang ou quelqu'autre cauſe ſemblable requierent la ſaignée, de peur qu'il ne s'enſuive quelque grande maladie, la Nature n'exigera pas pour cela neceſſairement le même remede l'année ſuivante, ſi ce n'eſt que le même mal s'y rencontre par hazard, à laquelle ſe raporte la coûtume, n'y aïant que la ſeule cauſe morbifique capable d'indiquer un tel remede, ſans que la Nature y ait aucune part. Et quand il ſera neceſſaire derechef d'ouvrir la veine, ce devra-étre à

cause de l'indisposition venant de la cause morbifique, & point du tout de l'habitude : si cette année le sang du corps de Socrate se trouve tellement vitié qu'il demande quelque évacuation, il ne s'ensuit pas pour cela que la même corruption doive luy arriver le Printems prochain : car il peut survenir du changement tant du côté du même homme, & de celuy de l'air, que de la part de son regime de vivre. Autrement il n'y auroit jamais aucune maladie bien guerie ; si aprés avoir été une fois suffisamment vuidé, on tomboit necessairement dans la même indisposition.

Il s'ensuit de là que la coûtume ne demande point du tout de remede, mais qu'elle le permet seulement, en ce que les évacuations accoûtumées sont moins difficiles à suporter, & que ceux qui y sont habituez doivent se medicamenter avec plus d'assurance. La seule habitude pourtant ne fait rien pour les évacuations futures, à moins que la cause qui fait le mal ne soit en même-tems presente. Que si certaines maladies ont coûtume de revenir tous les ans, telles que sont la goute des pieds & des autres parties, la melancolie, &c. dont les causes sont cachées en dedans, on fera tres-bien de les prevenir par des medicamens convenables, à l'exemple de Galien, lesquels sont propres pour ces malades, non à cause de leur coûtume, mais pour leurs seules causes presentes qui doivent être corrigées, autant de fois par le

In Comment. ad Aphorism. prædict.

moïen des mêmes remedes ; qu'elles pressent les malades. Et qui oseroit assurer que tous les maux fussent de même nature pour les apprehender tous les ans, ainsi on n'a que faire de craindre de se faire une habitude dans les medicamens, si ce n'est d'avanture que la maladie ne se rende de même familiere, & ne se change en coûtume.

Quant au remede qui détruit le mal, il n'est en aucune maniere cause de son retour, ce qui seroit pourtant si l'usage du même medicament nous y necessitoit ; parce qu'il n'y a que la cause productive du mal qui demande d'étre évacuée, parce qu'autrement il faudroit qu'en évacuant, la cause du mal s'augmentât, laquelle exigeroit l'application d'un pareil remede.

CHAPITRE X.

Du peu d'égard qu'on doit avoir pour les Astres, au sujet de la saignée & de la purgation.

DE tous ceux qui se mêlent de la Medecine, il y en a une bonne partie dont la coûtume est d'observer la situation des signes avant que de donner aucun remede, afin de savoir si la Lune est dans ce signe là, ou dans celuy-cy, qu'on croit pre-

sider sur cette partie là, ou sur celle-cy. D'autres considerent le concours & les oppositions des Astres, quand il s'agit de saigner ou de purger, s'imaginant que ce seroit un grand crime de mettre en usage ces deux remedes, quand la Lune est en conjonction avec le Soleil. Voicy ce qu'en dit Avicenne. *Certaines gens*, dit-il, *deffendent d'appliquer des ventouses au commencement du mois, à cause que les humeurs n'ont pas encor boüilli, ny sur la fin du mois, parce qu'elles ne sont non plus diminuées, mais bien dans le milieu, lorsqu'elles sont dans leur ébullition; car elles suivent l'acroissement de la Lune, & le cerveau s'augmente dans son crane, ainsi que fait l'eau des Fleuves dans leur flux & reflux.* *Fen 4. lib. 1.* Les Interpretes de cet Auteur raportent ce passage aux autres évacuations plus considerables, la même cause subsistant. En quoy il faut faire reflexion sur deux sentences, dont la premiere est d'Hippocrate & de Galien, & la seconde des Astrologues. Hippocrate *ordonne d'observer les grands changemens des Saisons avec les solstices, afin de ne donner alors point de purgation, & qu'on n'applique non plus ny le feu, ny le fer sur les parties qui sont autour du ventre que dix jours aprés, ou davantage, mais sur tout aprés les dix jours.* *Lib. de aëre, aquis & locis.* Or par le mot de *changement*, ils entendent les varietez de chaud & de froid qui arrivent dans les Solstices, dans les Equinoxes, durant la canicule, & avant son aparition, par le lever & par le coucher de certaines Constellations. A quoy il ajoûte *que les deux*

Solstices sont tres-dangereux, sur tout celuy d'Eté : que l'un & l'autre Equinoxe sont aussi perilleux, & celuy d'Automne encor plus ; qu'il ne faut pas moins observer le lever des Astres, mais principalement celuy de la Canicule & de l'Etoile polaire, avec le coucher des Pleïades, d'autant qu'alors les maux finissent ou ils se changent. Il faut donc suivant l'avis du divin Vieillard, connoître toutes ces choses à cause des changemens imprevus de l'air, qui ont coûtume de survenir au lever de certains Astres. Quelques autres y ajoûtent la Lune, de qui la force sur les choses d'icy bas n'est pas mediocre : l'experience nous faisant voir qu'elle domine particulierement sur les humeurs. Galien reconnoît la même chose ; mais les Astrologues ont poussé la chose plus loin, puisqu'ils attribuent les douze signes du Zodiaque à chaque partie de nôtre corps ; & quand la Lune ou le Soleil se trouvent dans quelqu'un de ces signes, ils croiroient de faire un grand crime que de mettre en usage les remedes destinez pour ces mêmes parties, sur qui tels signes dominent : & le menu peuple, à ce qu'on dit, n'a que trop de soin de prendre garde à ces sortes d'amusemens par la lecture des Almanachs qu'on fabrique tous les ans. Nous parlerons plus au long de toutes ces fadaises au Chapitre suivant.

3. de diebus decretor.

Mais enfin si toutes ces observations tant d'Hippocrate que de Galien sont veritables, à peine pourra-t'on trouver le tems propre pour faire des remedes, puisque dans tous

les Equinoxes, comme dans tous les Solstices, environ le tems que se levent & se couchent l'Arcturus & les Pleiades, il faudra s'abstenir de toute sorte de remede durant dix jours avant la Canicule, & pendant icelle, il sera necessaire d'en faire autant en se tenant sans rien faire du moins quarante jours durant, & continuër ainsi dans toutes les oppositions, conjonctions, quadratures, & aspects de la Lune ; de maniere que si nous observons tout ce à quoy nous veulent obliger superstitieusement Messieurs les Astrologues, il ne se trouvera pas un seul jour pour être employé à faire des remedes, bien que nous negligions les constellations, de qui les vertus n'ont pas encor été observées, entre lesquelles il y en a peut-être quelques-unes non moins nuisibles. On n'a que faire d'aucune contemplation des Astres dans la cure des maladies, comme étant dans le Ciel, mais seulement à raison de leurs qualitez & des alterations qu'ils causent dans l'air : Et si Hippocrate défend les *4. Aph.* purgations pendant la canicule, c'est pour *5.* l'extreme chaleur du Soleil. Mais quelle que soit enfin l'alteration dans l'air, elle ne sauroit être également utile à tous, non plus que nuisible pour l'évacuation, mais elle deviendra profitable pour quelques-uns, & prejudiciable pour quelques autres, eu égard à la differente constitution des hommes, sans que jamais l'aspect du Ciel ait été un seul jour, dont quelqu'un ne se soit mieux ou plus mal porté. *Entre les consti-*

2. Aphor. 3. *tutions naturelles*, dit Hippocrate, *les unes*
Ibid. *se portent à la verité en Eté beaucoup mieux,*
Aphor. 3. *& les autres en Hyver bien mal. Il en est de même des maladies, dont les unes sont plus ou moins à craindre selon les saisons, ainsi que certains âges par rapport aux tems, aux lieux, & au regime de vivre*, d'autant que les vertus des Astres étant universelles, elles agissent toûjours d'une même maniere, & s'ils nuisent aux uns en profitant aux autres, ce n'est qu'à cause de la diverse nature, tant des maux que des malades, selon les âges, les regions, les saisons des années, & autres pareilles circonstances qui déterminent la vertu des causes universelles. Outre que le concours des Astres n'est tout au plus que la cause antecedente & universelle, qui suscite & qui fait agir les causes internes. Or toutes ces choses se donnent à connoître par leurs propres signes, sans qu'il soit besoin de faire attention sur les constellations, mais sur les seuls mouvemens des causes qui sont dans nous-mêmes, qui constituent les tems des maladies.

Quant aux Astrologues qui assignent toutes les parties de nos corps, tant aux planetes qu'aux douze signes du Zodiaque, ce n'est qu'un effet de leur creuse imagination. Et comme le mouvement des planetes & des signes du même Zodiaque, n'est ny seul, ny le même, celuy de certaines planetes étant vîte, celuy des autres tres-tardif; & qu'au contraire le mouvement des signes est le même & toûjours égal, rarement arrivera-t-il

que les planetes concourent de concert avec le ſigne deſtiné pour la même partie pretenduë. J'avouë que la Lune parcourt chaque mois tous les ſignes, & que c'eſt pour cela qu'elle ſe trouve auſſi plus ſouvent en conjonction avec eux tous : mais quant à Saturne qu'ils diſent preſider ſur la rate, il ne ſe conjoint que tres-rarement, avec le ſigne qu'on dit luy étre dévoüé ; les Aſtres donc qui paſſent pour avoir la direction de toutes les parties de nos corps, ne ſauroient le faire qu'en influant dans la propre ſubſtance de la partie, ou bien dans ſa conformation. Or qu'ils répandent leur influence dans celle-là, cela ne ſe peut, puiſqu'il n'eſt aucune partie organique dans nos corps qui ne ſoit compoſée de differentes parties, d'une nature diverſe, par exemple les pieds & les mains où ſe trouvent des os, des nerfs, des arteres, & des muſcles incapables d'étre aſſujetis également & auſſi-tôt à cette conſtellation là, ou à celle-cy. De plus comme les mêmes parties ſont auſſi contenües dans les autres organes ſelon la ſubſtance, comme les os dans les pieds, dans les mains, dans la poitrine & dans la tête, pourquoy une & même conſtellation ne pourra-t-elle pas dominer ſur toutes ces differentes parties, ſans avoir recours à la multiplicité ? Il reſte donc qu'ils jettent leurs influences dans la ſeule conformation qui n'eſt qu'accidentaire à chaque partie du corps, en ce qu'il n'y en a aucune qui ne puiſſe ſubſiſter ſans une telle conformation : pour marque de cela, c'eſt

que les os peuvent étre aussi bien courbes que droits, sans que cela empêche leur nourriture, comme il se voit en ceux qui sont estropiez. Pour la conformation de chaque partie, elle dépend du nombre, de la grandeur, de la situation & de la figure. Ce n'est nullement dans le nombre des parties que l'influence se peut faire, attendu qu'il n'est aucun étre réel, outre que le retranchement ou l'adition d'une petite partie n'aporte aucun changement dans l'influence qui se fait dessus la partie : posé le cas qu'il n'y ait que quatre doigts à la main, l'influence ne cessera pas pour cela, moins encor vers la grandeur, parce qu'il faudroit qu'elle fut tout autre en un enfant qu'en un adulte. Ce ne peut étre non plus dans la situation ; car elle ne seroit pas plutôt changée qu'il faudroit qu'il y eût de la nouveauté dans la même influence qui se feroit dans la main étenduë appliquée sur la tête, ou sur les pieds ; ny enfin dans la figure, parce qu'on a beau luy donner un autre tour, la force & l'efficace des signes vers la partie n'y souffrent aucun changement.

On voit de là que toutes ces pretendües proprietez astrales tendantes plutôt vers une partie que vers une autre, sont fausses & chimeriques : & si davanture il se rencontre quelque chose d'aprochant, une telle vertu ne pourra s'étendre tout au plus que sur ces parties là dont le propre parenchime est tout different des autres, tels que sont le cœur, le foye, le cerveau, &c. sans passer vers

les mains, vers les pieds, & semblables autres parties, dont les parties similaires sont les mêmes selon leur substance, n'étant distinguées que par leur conformation.

Il y a aussi bon nombre de Medecins qui ne paroissent pas se mettre beaucoup en peine des observations de ces Astrologues : & en effet, ne voïons nous pas quantité de malades se bien trouver, & de la saignée, & de la purgation faites dans les Solstices & dans les Equinoxes, quelques-uns desquels fussent peut-être morts, s'ils ne se fussent mis dans les remedes. Je dis donc que dans les maladies pressantes, comme l'apoplexie, l'esquinance, la plevresie, la fiévre chaude, &c. il est tres-dangereux d'omettre, ou de differer à faire les remedes necessaires, pour la disposition du Ciel : car il vaut bien mieux regarder les tems des maladies & l'action de la Nature, & se reglant sur ces observations prescrire, tantôt ces remedes-cy, & tantôt ceux-là qui se doivent diversifier par raport à la diversité du mal. Mais quand ce n'est que par précaution que le Medecin ordonne ou la saignée ou la purgation, il ne fera pas mal d'observer les quatre quartiers de la Lune, les mettant neanmoins en usage plutôt dans les premiers que dans les derniers quartiers, à cause de l'empire manifeste que cet Astre a sur les humeurs qui s'augmentent à mesure qu'il croit, & se diminuent

quand il eſt dans ſon declin. On peut auſſi éviter les Solſtices & les Equinoxes, mais on ne ſauroit faire la même choſe dans la guериſon des malades, ſans riſquer beaucoup, vû que les maux n'en donnent pas le loiſir. Toutefois on ne ſauroit jamais manquer de rejetter toûjours les decrets, & les réveries de tous ces Contemplateurs du Ciel, touchant la puiſſance des ſignes, ſur toutes les parties de nos corps, puiſqu'il eſt abſurde qu'un tel Aſtre doive preſider à cette partie-là, & un autre à celle-cy, d'autant que tous les Aſtres preſident également à toutes les parties, ſans agir ſur elles que mediatement, c'eſt à dire par le moïen des alterations qui arrivent dans l'air, par leſquelles nos corps ſont conſiderablement changez.



CHAPITRE XI.

Des obſervations ridicules des faiſeurs d'Almanachs, touchant l'uſage des remedes.

QUi pourroit s'empêcher de rire, des précautions empreſſées que les Aſtrologues preſcrivent tous les ans au peuple dans leurs Calendriers ſur l'uſage des remedes, entre leſquelles celle dont nous venons de parler n'eſt pas la moindre, en ce qu'ils attribuent aux douze ſignes du Zodiaque une grande puiſſance ſur les parties de nos corps. Mais paſſons outre, & diſons qu'à leur dire le tems le plus commode pour purger, eſt quand la Lune ſe meut du côté des ſignes aquatiques, je veux dire dans le Cancer, le Scorpion & les Poiſſons. Secondement, lorſque la Lune eſt dans un tel ſigne, on doit purger avec les electuaires, dans un autre avec les potions, & avec les pilules étant dans un autre. Troiſiémement, dans un tel ſigne purgés la bile par les electuaires, dans un tel, par les pilules, dans un autre, par le moïen des potions, & ainſi des autres humeurs. Il eſt encor bon, diſent-ils, d'ouvrir la veine d'un phlegmatique, la Lune étant au ſigne du Belier ou du Sagitaire; celle d'un mélancolique étant

dans la Balance ou dans le Verseau ; d'un bilieux étant dans l'Ecreviſſe, ou dans les Poiſſons, & celle auſſi d'un homme ſanguin étant dans quelqu'un de ceux-là. Surquoy il eſt à remarquer, *qu'en tout-tems*, ſelon

8. Aphor. 9. Hippocrate, *il ſe peut faire des maladies de toutes les manieres, & ſe rendre fâcheuſes.* Et

In Comment. hujus Aph. ainſi que dit Galien, l'air n'eſt pas la ſeule cauſe des maladies, mais bien le propre temperament du malade, & la maniere de vivre d'un chacun ; & c'eſt de là auſſi qu'on voit en plein Eté des perſonnes atteintes de maladies froides & pituiteuſes. Et comme il arrive que pluſieurs tombent en même-tems & tout à la fois dans des maladies differentes, & qu'il n'eſt pas poſſible de les tous purger, en la même heure, & qu'on ne le doit pas même quand on le pourroit ; & que dans les maux violens on riſque beaucoup differant d'y remedier, juſqu'à-ce que la Lune ait parcouru tels ou tels ſignes : outre qu'on perd l'occaſion d'aſſiſter les mêmes malades, laquelle paſſe auſſi vîte qu'un oiſeau ſans eſperance peut-être de retour. L'oc-

1. Aphor. 1. caſion, dit Galien, eſt ſoudaine à cauſe que

In Comment. hujus Aph. nôtre corps change ſans ceſſe, non ſeulement par les cauſes externes, telles que ſont l'Air, les Aſtres, &c. mais encor par celles qui ſont au dedans de nous mêmes. Ce qui nous doit obliger à purger en divers jours, ceux qui commencent d'étre malades dans un même-tems : Dont la raiſon eſt qu'encore que les aſpects des Aſtres, & de la Lune ſoient les mêmes ; la vertu interne de nos

corps de ne laisse pas d'alterer diversement nos humeurs, de les cuire & de les expulser : Et voilà ce que le Medecin doit considerer en qualité de ministre, non des Astres, mais de la Nature, afin d'ordonner toutes choses à ses malades dans leur tems : Car la maniere de traitter les maux varie selon leurs divers tems. Or comme il y en a qui sont plus longs aux uns & plus courts aux autres, si nous nous amusons à attendre les aspects de la Lune & des Corps celestes, nous perdrons assurément l'indication avantageuse que les tems des maladies nous fournissent dans quelques-unes, desquelles nous n'osons purger qu'aprés que la matiere est bien cuite : & dans d'autres au contraire dés le commencement. Il est des maladies, dis-je, qui n'ont pas plutôt commencé qu'on les voit dans leur grande vigueur, tandis que d'autres sont tant lentes.

C'est pourquoy on ne sauroit les purger au même tems ; C'est à quoy pourtant nous serions obligez, s'il faloit s'attacher aux aspects lunatiques & astrals, vû qu'il peut bien arriver que lorsque la nature demandera un remede purgatif, la Lune y repugnera, & qu'ainsi tout ce qu'on feroit ne serviroit de rien. Ce qui a porté les plus celebres, tant anciens que nouveaux, de negliger avec raison ces sortes d'observations.

Je trouve encor bien plus absurde ce qu'ont ajoûté ces faiseurs d'Almanachs tou-

chant la forme des remedes ; car puisque les Medecins les peuvent ordonner en pareille quantité, ou en potion, ou en electuaires, ou en pilules, vainement implore-t-on la vertu de la Lune : leur étant fort facile d'accorder aux malades sous la forme d'electuaire, de l'hamech, du diasenna, du catholicon, &c. délaïés ou dans du boüillon, ou dans des eaux distilées, ou dans quelqu'autre liqueur dont on fera une medecine. Ces Messieurs font assés paroître qu'ils ne savent ce que c'est ny qu'electuaires, ny que potions ; car encor que toutes potions ne soient pas faites des electuaires, rien n'empêche qu'on ne mette les electuaires en potions : en effet ne se sert-on pas presque toûjours des mêmes purgatifs simples, comme du sené, de la rhubarbe, du polypode, &c. tant en potions qu'en forme d'electuaires. Les Medecins ont coûtume de prescrire leurs remedes tantôt sous une forme, & tantôt sous une autre, afin de s'accommoder au goût de leurs malades, dont les uns aiment mieux de les prendre solides, que non pas liquides, & d'autres au contraire ; & quelquefois à cause de la situation plus profonde des parties qui ont besoin d'être purgées, ou pour la viscosité de la matiere, ou pour d'autres motifs, il en est de même des pilules. Les anciens Medecins, comme Aëce, Paul, &c. faisoient dissoudre l'aloës, quoique d'une extrême amertume, la colokinte & toutes les drogues que nous faisons entrer dans la composition des pilules, avant que de

les donner à leurs malades, au lieu que nous ne les leur faisons prendre qu'en bolus pour tromper le goût, comme aussi afin qu'en demeurant plus long-tems dans l'estomac, elles puissent attirer les humeurs peccantes de la tête ou des parties éloignées.

On doit enfin remarquer que tous les remedes solides qu'on avale avant que d'agir sur l'estomac par leurs vertus, s'y fondent aussi bien qu'auroit pû faire l'Apoticaire le plus habile dans quelque liqueur, l'Art ne faisant rien qu'imiter la Nature ; il est bien vray que les remedes liquides qu'on prend operent plus promtement, parce que leur liaison étant déja désunie par le secours de l'Art, elle fait moins de peine à la Nature, & c'est de là que les Medecins dans les apoplexies & dans d'autres maladies froides délaïent dans de l'eau de vie, ou dans quelqu'autre liqueur propre, les pilules appelées cochies extrêmement ameres, afin qu'elles operent avec plus d'activité.

Il n'y a pas moins de vanité dans ce qu'ils nous chantent encor touchant la saignée, vû qu'en quelque état que se trouve la Lune, il ne sera jamais bon de tirer du sang aux pituiteux, non plus qu'à ceux qui ont des maladies froides, à moins que le sang & la pituite ne se trouvent en abondance. Et Galien ne défend-t-il pas d'ouvrir la veine aux melancoliques, si ce n'est que le sang qu'on évacuë paroisse noirâtre. Les bilieux & les

Lib. de vena sectione.

ſanguins étant les ſeuls auſquels la ſaignée convient en quelque ſigne que la Lune ſe rencontre, ſi tant eſt que le mal, l'âge & les forces n'y repugnent, pour les raiſons aleguées. Le même Galien fait bien à nôtre ſujet lorſqu'il dit, qu'on peut ſaigner en quelque tems que ce ſoit de la maladie, ſi les indications pour ce faire s'y rencontrent, fut-il bien le vingtiéme jour depuis le commencement du mal. Or les indications ne ſont autres que la grandeur du mal & les forces, & point du tout la conſtitution des Aſtres, à laquelle ſi nous nous arrêtons, l'occaſion de ſecourir le malade nous échapera, peut-être avec grand préjudice du malade, ainſi que nous l'avons déja dit.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere on doit entendre l'Aphoriſme d'Hippocrate, au ſujet de la purgation, aux jours Caniculaires.

JE veux croire qu'il ſe trouvera quantité de gens qui ne negligent, & ſe mocquent même des obſervations des Aſtrologues: mais qui eſt celuy aujourd'huy qui ne ſache ce que c'eſt que les jours Caniculaires, & qui n'apprehende de ſe mettre dans les re-

medes en ce tems-là, selon l'ancien decret d'Hippocrate. *Les purgations*, dit-il, *sont mal-aisées durant la canicule & avant qu'elle paroisse.* Et quoy qu'il y ait bien de malades alors, qui auroient grand besoin ou de la saignée, ou de la purgation; ils ne laissent pas de les rejetter, en quoy ils font tres-mal. Premierement, de ce qu'ils en laissent l'entiere guerison à la seule nature, au tems même qu'elle auroit plus de besoin que jamais d'étre aidée par les bons remedes. Secondement, si pendant la Canicule leur mal peut se guerir sans le secours de la Medecine, pourquoy ne le sera-t-il pas dans tout autre tems, & par ainsi on n'aura qu'à retrancher l'usage des medicamens dans la cure des maladies. *4. Aphor. 5.*

Mais voïons quelle raison a eu Hippocrate d'avancer que dans la canicule les purgations sont difficiles. Galien nous en donne l'éclaircissement. Premierement, à cause que les corps étant déja trop échauffez par les ardeurs du Soleil, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine supporter l'acrimonie des medicamens. Secondement, en ce que les purgatifs trouvant les mêmes corps assés debiles, elles les affoiblissent encor davantage. Troisiémement, parce que la même ardeur de l'air s'oppose à leur operation : car tandis qu'elle attire les humeurs du centre à la circonferance, les purgatifs au contraire les repoussent de la circonferance au centre du corps; se faisant ainsi deux mouvemens contraires, l'effet de la medecine est ou nul, *In Comentar. præsen'is Aphor.*

ou violent. Toutefois ces raisons n'ont pas lieu dans une Region aussi temperée que la France, encor moins dans les contrées qui tirent vers le Nord, comme la basse Normandie, l'Angleterre & tous les païs froids de leur nature, quoiqu'il s'y rencontre beaucoup de gens qui sont assés simples, pour craindre autant les morsures de ce chien chimerique, que les Espagnols : c'est pourquoy on n'a que faire de craindre en France, que les corps n'en deviennent plus échauffez, ny qu'ils s'affoiblissent davantage, encor moins que leurs humeurs ne se portent avec rapidité vers la superficie exterieure : Joint que nos medicamens sont beaucoup plus doux, que ceux du tems d'Hippocrate, tels que sont le sené, la casse, les tamarins, la rhubarbe, &c. incapables ny d'échauffer excessivement nos corps, ny trop agiter les humeurs. Et quand même nous userions des plus violens que nous aïons, on peut les preparer d'une telle maniere, & les donner en telle doze, qu'ils ne pourroient pas faire grand mal. On n'aura pas sujet de s'étonner si même Hippocrate craignoit extrêmemét l'usage des remedes purgatifs fort violens dans cette saison, sur tout dans son païs le plus chaud & le plus sec du monde. De plus il ne dit pas absolument qu'il faille s'abstenir de la purgation, mais seulement qu'elle est difficile, & non pas impossible. D'où vient que dans les maladies tres-aigües qui s'engendrent dans cette saison, & qu'on ne sauroit guerir qu'en saignant, & qu'en purgeant,

les Medecins des païs fort chauds, tels que sont ceux d'Espagne, d'Italie, de Provence & du Languedoc, se servent tres-utilement des purgatifs, quoique moins frequemment & plus benins. Il en est pourtant quelqu'autres qui jugent devoir s'en abstenir, non pas tant à cause de la violence de la chaleur, que pour les effets malins de cette constellation, à laquelle les Anciens attribuoient une si grande force, qu'il s'appeloit *l'Astre* par excellence, comme aïant quelque excellente qualité au dessus des autres, non seulement sur le corps, mais encor sur l'esprit; de sorte que les hommes & les brutes sont plus travaillez que dans un autre tems, mais sur tout les chiens qui en deviennent enragez. Ce qui a obligé Galien a désaprouver la saignée durant ces jours-là. Toutefois tous les maléfices dont Pline l'accuse, ne sont pas toûjours vrais, puisque rarement, & même jamais on ne les a remarquez dans le climas de la France, encor moins dans l'Angleterre, n'y aïant que de l'absurdité à croire qu'il y ait quelques Etoiles mal-faisantes, puisqu'elles sont toutes également pleines de douces influences, & par consequent fort salutaires, & que tout ce que les Anciens nous en ont raconté dans leurs écrits, ne se raporte point du tout à l'experience. Nous voïons toutes les années divers degrez de chaleur qui ne se rencontrent cependant point les mêmes dans chacune d'icelles; la vertu des Constellations a coûtume d'être alterée par la varieté des conjonctions & des aspects;

ainsi les malignes influences de la Canicule, si tant est qu'il y en ait, peuvent se corriger par l'aspect des autres Astres ; & si l'année passée 81. fut fort chaude, il ne s'ensuit pas que celle d'apresent de 82. le doit aussi être necessairement, puisque nous voïons tout le contraire, étant obligez de reprendre les habits d'hyver, & de nous chauffer tout le mois de Juillet & d'Aoust, ou peu s'en faut, en écrivant cecy dans Paris.

Il n'y a donc pas toûjours sujet de craindre la Canicule en prenant medecine durant qu'elle paroit, puisque nous remarquons souvent qu'aprés un ou deux jours de grande chaleur, le tems se rafraîchit & se tempere, & au pis aller, il n'y a qu'à moins souvent purger, & d'une maniere plus douce ; & si les chaleurs continuent, comme il arrive quelquefois, il n'y a qu'à répandre deux ou trois seaux d'eau dans quelque sale basse, ou y jetter beaucoup de fueillages, en fermant porte & fenêtres, & voilà le mois de May revenu, en prenant la medecine un peu matin.

Les purgatifs dont usoit Hippocrate, nous paroissent si violens, qu'à peine les mettons-nous en usage, non pas même en Hyver. Les Auteurs qui sont dans le même sentiment, sont * Joubert, Mercurial, Argentier, * Hollier, Fernel, Fuchsius, Valeriola, Claudinus, Valesius, & tous ceux qui en ont aussi écrit. Qu'il nous suffise donc de finir ce Chapitre par le témoignage autentique du celebre Hollier qui dit, *qu'un*

** In vulgi erroribus.*
** In Comment. ad prædict. Aphor.*

tel precepte doit étre gardé dans la Grece païs natal d'Hippocrate, comme la Region du Monde la plus brûlante, & dans celles qui en approchent, mais nullement dans la France, parce qu'outre les purgatifs legers & benins, comme la casse, le catholicon, le lait d'Anesse, &c. que nous mettons en usage, nous savons par l'experience que nous en avons, qu'il n'y a aucune Saison plus saine, ny plus temperée que celle des jours Caniculaires, (particulierement lorsque les vents frais appelez Etesiæ, *soufflent :) tant il est vray que nous voïons de nos propres yeux que les maladies engendrées dans les mois de Iuin & Iuillet, se trouvent gueries dans le mois d'Aoust & durant la Canicule. Et voilà ce qui nous oblige de saigner ceux qui tombent malades dans ce tems là, sans craindre même de leur donner des remedes un peu plus forts. Mais si davanture il arrive que les chaleurs soient fort grandes, sur tout dans les jours Caniculaires, comme il se voit souvent dans la France aux mois de May & de Iuin, alors, dis-je, le precepte d'Hippocrate sera de saison, tant pour la saignée que pour la purgation.* Nous donnant à connoître par là qu'il ne faut pas tant prendre garde au nombre des jours, qu'à considerer l'excez de la chaleur, laquelle arrivant au mois de May avant la Canicule, ou en quelque saison que ce soit, il faudra en ce cas s'en tenir au reglement de nôtre divin Vieillard.

J'oserois bien ajoûter à cette verité qu'il y a divers sentimens sur le lever de la Canicule, qui paroissoit plutôt du tems des

Anciens, qu'elle ne fait à present ; & par ainsi elle arrive chez nous justement au tems qu'elle est moins chaude, & par consequent moins à craindre pour la purgation. Sur quoy on peut voir le tres-Savant Denis Petau. J'ay même oüi dire au Sieur du Castelet celebre Mathematicien, que selon la suputation qu'il en a faite, dans seize cens ans d'icy, la Canicule s'élevera au mois de Decembre. Mais pour voir la difference qu'il y a entre la Grece païs natal d'Hippocrate & la nôtre, on n'a qu'à lire ce qu'en écrit Hesiode.

Lib. 2. operum & dierum.

Pleïadibus Atlante natis exorientibus
Incipe messem, arationem occidentibus.
Hæ quidem noctesque & dies quadragin.a
Latent : rursum vero circumvolvente se anno
Apparent, primum ut acuitur ferrum :
Hæc utique arvorum est regula.

Pendant quarante jours nous perdons les Pleïades
Leur lever avertit de faire la moisson ;
Leur coucher opposé te montre la Saison
Qu'il faut qu'un Laboureur n'ait pas ses bœufs malades.

Il faut, dit-il, commencer la moisson au lever des Pleïades, & semer les terres quand elles se couchent, qui demeurant quarante jours & quarante nuits cachées, elles se montrent derechef au commancement de l'année, selon nous, comme on se remet à aiguiser tous les instrumens rustiques. Et

voila la regle de nos champs.

On remarque par là, dis-je, qu'il met le commancement de la moisson au lever des Pleïades, auquel tems à peine commancent-elles dans nos contrées ; car elles se levent au mois d'Avril selon l'Ancien calcul, ou non pas bien loin du commancement de May.

CHAPITRE XIII.

De la necessité qu'il y a de reïterer les purgations.

Les remedes étant si ennuïeux, comme nous venons de le faire voir, plusieurs s'attendent de recouvrer leur premiere santé dés la premiere potion purgative, sans quoy ils croïent que leur mal est audessus de la capacité & de l'industrie de leur Medecin. Et comme ils ignorent les raisons qui l'obligent à recommancer, ils n'écoutent pas bien volontiers le mot de *reïterer.* Il seroit vraïement fort à souhaiter que les maux cessassent par une seule medecine, comme il arrive quelquefois. On ne doit à la verité point donner de medicament capable d'emporter tout à coup les mauvaises humeurs sans beaucoup de consideration, à cause que tous les remedes violens sont ennemis de la Nature ; ainsi on

doit bien ſe garder de procurer une telle évacuation, à moins qu'il n'y ait des forces ſuffiſantes, que la matiere peccante ne ſoit en petite quantité, & coulante, & que la Nature ne ſe declare elle-même en nôtre faveur, que les humeurs ne ſoient bien cuites, & que les conduits qui les portent vers le bas ventre, ne ſoient bien ouverts. Que ſi les mêmes humeurs ne ſe trouvent cuites toutes à la fois, il n'y aura qu'à les purger à diverſes repriſes, en donnant dabord quelque purgatif fort doux. La même methode devra s'obſerver ſi les forces ſont diminuées, & les humeurs en grande quantité : car qui pourroit, je vous prie, ſans riſque, dans la cakexie faire couler d'un ſeul coup dans le bas ventre tout ce qu'il y a d'humeurs gâtées ; *Evacuer beaucoup, & tout à la*
2. Aph. 51. *fois*, dit nôtre Hippocrate, *eſt fort perilleux.* Et ailleurs il dit, *que ceux qui ont*
6. Aph. 27. *des abſcez au côté, meurent auſſi bien que les hydropiques dans l'operation, lorſque tout*
8. Meth. medend. *le pus des uns, & toute l'eau des autres ſortent tout à coup.* Et ſi la ſaignée copieuſe juſqu'à la défaillance n'eſt pas capable d'attirer, & de faire ſortir toute l'humeur viciée ; quoiqu'il ſurvienne alors & des dévoïemens, & des vomiſſemens de bile & des ſueurs, combien moins pourra-t-on vuider tout ce qu'il y a de corrompu dans un corps, par un remede purgatif ? On purgera donc avec plus de ſeureté peu à peu, ſelon que les forces du malade le

permettront, eu égard à la partie malade, & par raport à la Nature & à la ſituation de l'humeur nuiſible, parce que rarement ſe trouve-t-elle de la même maniere dans tout le corps ; étant au contraire répanduë deçà & delà dans differentes parties, & bien ſouvent une portion d'icelle eſt cuite, & qu'une autre eſt encor cruë ; qu'une ſera coulante, & l'autre épaiſſe ; qu'une ſera dans un grand repos, tandis que l'autre ſera agitée par ſon boüillonnement. Eſtant donc impoſſible de les évacuer toutes en mêms-tems, il vaut beaucoup mieux purger lentement, & ſeurément, qu'avec promtitude & avec danger. En voilà aſſés pour obliger les malades à n'étre plus impatiens, ny ſi de mauvaiſe humeur quand leurs Medecins prudens & habiles, leur voudront perſuader de reïterer leurs purgations, qui ne laiſſent pas même d'étre utiles aprés leur guerifon, tant pour emporter les reſtes des maladies, que pour les empêcher de retomber.



CHAPITRE XIV.

Du peu d'utilité des pilules qu'on prend aprés le souper.

QUoique cette vieille erreur se trouve fort bien refutée dans les écrits de plusieurs habiles Medecins, elle ne laisse pas d'être suivie par certains Docteurs, s'imaginant que pour purger la tête, il n'y a rien de meilleur que de prendre des pilules aprés avoir soupé, dont les vertus purgatives y montent plus commodément, avec la vapeur des alimens. Ce qui est pourtant faux : puisque si les humeurs étoient attirées de la tête à l'estomac par la bouche & par le gosier, & non par les veines, elles s'évacuëroient, sinon toutes, du moins une bonne partie par les crachats, & leur descente se feroit apercevoir des malades au tems de la purgation, ce qui n'est jamais arrivé comme l'a fort bien remarqué Julius Cesar Claudinus : Et de vray je ne vois point de tems plus propre pour donner des pilules, que celuy qu'on prend pour les autres medicamens ; je veux dire le matin, aprés la parfaite coction des alimens ; car autrement la vertu du remede, se trouve émoussée & opprimée par l'abondance des alimens qui se corrompent aussi d'un autre côté, en se mêlant avec les humeurs viciées que le pur-

In libro elegantissimo de ingressu ad infirmos, c. 9. l. 2.

gatif a attirées dans l'estomac ; outre qu'en piquotant son orifice superieur, il peut causer le vomissement, au dire de Galien. Paul Eginette reprend ceux qui donnent de l'aloës le soir & aprés avoir mangé, à cause qu'il corromp les alimens, au lieu de purger la bile. Si donc un purgatif aussi benin que celûy-là est capable de nuire si fort donné aprés le répas, que sera-ce si on avale des pilules plus violentes avant la parfaite coction des alimens. Que ce soit donc plutôt le matin que la nuit quand on voudra s'en servir. Je say fort bien qu'on en peut donner dans d'autres heures pour bien des raisons, comme aprés midy & sur le soir, pourvû que ce soit loin du repas, ainsi que faisoit Galien, donnant des pilules composées d'aloës, de scamonée, & de colokinte, mais non aprés avoir mangé ; étant vray-semblable, que la personne à qui il les avoit fait prendre n'avoit pas encor soupé, puisqu'elle avoit la langue tumefiée, & qu'elle étoit malade. Et on sait assés que ceux qui sont atteints de quelque maladie ne mangent, à moins qu'on ne les y oblige, en les pressant de prendre de la nourriture. Le Savant Fuchsius en a parlé fort doctement, vers qui je renvoy le Lecteur, & je finis en disant que les malades obeïssent plus aisément & plus volontiers à leurs Medecins, sur ce sujet qu'en plusieurs autres choses non moins necessaires qu'utiles.

4. de sanitat. tuend.

Lib. 7. c. 4.

In paradoxis.

CHAPITRE XV.

De l'utilité qu'il y a de prendre les medecines tantôt froides, & tantôt chaudes.

ON voit plusieurs personnes qui ont coûtume de faire chauffer les potions purgatives avant que de les avaler, comme s'il n'y avoit aucune difference entre les medecines & les boüillons. Ce que je ne désaprouve pourtant pas, vû qu'il semble par ce moïen qu'elles operent plutôt, en tardant moins de passer de puissance en acte. Je leur donne neanmoins avis qu'en Eté les froides ne sont pas moins utiles, sur tout étant reçües dans un estomac fort échauffé ; outre qu'il n'y a pas peu de purgatifs entrant dans leur composition qui puissent aisément souffrir la decoction, à cause que leur vertu s'exhale à la moindre chaleur. Et si elle ne perit pas tout-à-fait, il y en a du moins une bonne partie qui devient moins efficace, à l'exemple de la rhubarbe, qui étant approchée du feu se trouve plus tardive dans l'operation ; ce qui se verifie par son extrait, qui se fait permierement, par son infusion qui en tire & sa teinture & ses qualitez ; aprés quoy on le reduit en consistance d'extrait en le faisant secher peu à peu. Ce qui

fait qu'un certain nombre de drachmes qui eussent suffi pour plusieurs infusions, à peine peuvent-elles étre suffisantes pour une seule once d'extrait, parce qu'en faisant évaporer l'infusion, la vertu purgative s'évanoüit avec elle. Secondement une medecine froide est ordinairement moins dégoûtante, tant pour la bouche que pour le gosier, qu'une chaude. Troisiémement, ce qui fait aussi qu'on la retient mieux sans la vômir, étant le propre des choses tiedes de bouleverser l'estomac, & d'exciter au vomissement, sur tout si elles sont en même tems, & désagreables & contraires à l'estomac, tels que sont presque tous les purgatifs.

CHAPITRE XVI.

Du peu de danger qu'il y a de boire froid le jour qu'on est purgé.

PResque tout le monde croit qu'il est pernicieux de prendre quelque boisson froide le jour d'une medecine, & qu'on doit chauffer tout ce qu'on boit, ainsi qu'on fait en Angleterre la boisson qu'on appele *posset-tum*, qui sont si en vogue chez les malades. Je ne désaprouve pas une telle habitude, car elles aident à l'action du medicament, & détachent même les humeurs du ventri-

cule : Aussi vois-je chez les Anciens que l'eau chaude convient bien aprés avoir avalé un purgatif, pour trois raisons. Premierement, afin de le faire fondre s'il est solide. Secondement, pour servir de correctif à sa malignité. Troisiémement, à dessein de le détacher des côtez de l'estomach, de peur qu'il ne s'y arrête. Ils pratiquoient la même chose aprés une entiere purgation afin de laver l'estomac, de chasser les restes du purgatif, & pour arrêter sa violence, si d'avanture il purgeoit au delà de la necessité. La méme chose se doit entendre des boissons appelées *possetes*. Mais aussi il n'est pas toûjours necessaire de refuser de boire froid, puisque les boissons froides peuvent être d'une grande utilité. Il y a bien de Medecins qui à l'exemple de Aëce, ordonnent un grand verre d'eau froide aussitôt aprés, quand c'est un estomac chaud, pour corriger l'acrimonie du medicament. *Si ceux qui viennent*, dit-il, *d'avaler une medecine sont purgez avec facilité, il faudra leur donner de l'eau froide à boire ou bien pour s'en gargariser.* Jean de Vega Vice-Roy de Sicile étant malade, prit une medecine, mais comme elle n'operoit que fort lentement, son Medecin luy fit prendre un boüillon de poulet sans sel ; mais comme cela n'y faisoit rien ; voicy entrer le fameux Ingrassias qui ne luy eût pas sitôt fait avaler une livre d'eau froide avec un peu de sucre, que voila cesser les nausées & les piquotemens de l'estomac, & par ce moïen l'issuë de la medecine

Tetrab. 1. *Serm.* 3. *c.* 133.

decine fut tres-heureuse. Pour reconnoissance dequoy, ce Prince joignit à tous ses remercimens la même coupe d'argent dans laquelle il avoit beu ladite eau, & dont la valeur étoit de cinquante écus d'or, au rapport du même Ingrassias. Sanctrius rapporte la même chose. Il n'y a donc pas lieu de craindre de boire des boissons rafraichissantes, comme de la biere, au tems de la purgation, sur tout dans les repas : car puisque quatre ou cinq heures aprés la medecine, il est permis de prendre quelque nourriture, pourquoy refuseroit-on de la boisson un peu froide, principalement quand celuy qui se purge actuellement, n'est pas malade, & que ce n'est que par precaution.

Lib. de frigi. potu post medicamentum. 7. Comment. in Artem Galen.

Mais écoutons Mesué l'un des plus authorisez, qui traitant des causes qui empêchent les medicamens d'operer, *Si cela arrive*, dit-il, *par la debilité de la nature, il n'y aura qu'à donner à boire de l'eau un peu froide. Si au contraire, cela provient du defaut de la faculté expultrice, ou de l'action foible & paresseuse du remede, en donnant de l'eau mediocrement froide, & une heure aprés quelque astringent ; on verra pousser en bas avec beaucoup de vigueur le même purgatif. Si le medicament*, continuë-t-il, *à faute d'operer, cause beaucoup de symptomes au corps, un verre d'eau bien froide, outre les susdits secours, émousse la malignité des purgatifs, au dire de Rufus, & reprime leur acrimonie.* Et ailleurs, il reprend ceux qui se pressent trop

Theoremate 3.

Eod. cap. Theoremat. 4. cap. 5. Canone 1.

tôt de prendre des boüillons gras ensuite d'un purgatif, ou des potages mitonez, à cause que ces choses lâchent, amolissent & remplissent l'estomac, y laissent un dégoût pour les viandes avec des nausées importunes, quoy qu'il avoüe que cela se peut pratiquer quelquefois. D'où il prend sujet d'ordonner des confortatifs, entre lesquels il met le vin subtil, & odoriferant, leger, mélé avec de l'eau qu'on aura fait chaufer au feu, ou au Soleil, en évitant, ajoûte-il, celuy qui est doux, gros & trouble, non moins que l'eau, ou chaude, ou à la glace; celle-là relâche l'estomac, & dissipe sa force, & celle-cy éteint la chaleur naturelle déja affoiblie.

Concluons delà qu'on peut ensuite d'un purgatif mettre en usage tantôt des boissons froides, & tantôt des chaudes, comme en Angleterre ce qu'on y appele *Posseta*.

Qu'on sache aussi qu'il y a des estomacs qui ne sauroient souffrir un verre d'eau froide trois heures aprés la medecine, ce que j'ay moy-même épreuvé, qui a faute d'un boüillon pour me desalterer, aïant bû de l'eau, j'en eus la fiévre accompagnée de grands maux de tête & de furieuses tranchées, qui cesserent aprés un boüillon à la viande.

CHAPITRE XVII.

De ceux qui, passé le commencement du Printems, ne veulent plus entendre parler de purgation.

QUoy que plusieurs de ceux qui ont coûtume d'être affligez tous les ans de certaines maladies, sachent par experience qu'il n'y a que la purgation qui les en délivre, ils ne veulent la mettre en usage qu'au commencement du Printems, & alleguent pour raison que sa fin est trop à craindre pour être trop proche de l'Eté. En quoy ils se trompent lourdement, parce que ce remede ne se prescrit que par precaution à ceux qui se portent à la verité assez bien, mais qui tomberoient malades sans un tel secours. Or le tems le plus propre c'est quand le Printems commance, parce qu'alors il y a plus de forces dans nos corps, que le tems est tres-moderé, que les humeurs encor assoupies par l'hiver, devenant agitées à l'arrivée de la chaleur printaniere, obeïssent mieux & à la nature & aux remedes evacuatifs. Il est vray, qu'il n'y a pas une même humeur en tous, & qu'au contraire, étant differentes, elles dominent diversement, selon les differens sujets, soit pour leur regime de vivre particulier, soit pour leur na-

turel ſingulier, qui fait que les uns ſont bilieux, & les autres pituiteux, ce qui empéche que la même purgation ne peut étre propre ny à tous, ny dans une même ſaiſon.

Secondement, le Printems commence dans certains lieux plutôt, & dans d'autres plus tard, ſuivant la differente ſituation des climas : car les Medecins ne definiſſent pas les tems de l'année par les quatre Saiſons, à à la maniere des Aſtrologues, mais ils ſe reglent ſur la ſeule temperature de l'air : ainſi voit-t-on bien ſouvent l'hiver aſſez rude vers la baſſe Normandie, & en Angleterre, lors que le Soleil entre dans le ſigne du Belier au commencement de Mars, qui eſt le tems auquel, ſelon les Aſtrologues, le Printems commence.

Que ceux donc qui ont beſoin de ſe purger le faſſent en s'accommodant à la temperature de l'air, ſans avoir égard à la ſupputation des mois, fût-il bien la fin de May, qui eſt le mois auquel il fait aſſeurément bon purger, à cauſe de la tres-grande douceur de l'air, qui approche fort de celle de la chaleur naturelle, & que les forces corporelles ſont dans leur plus haut point, ainſi qu'il ſe pratique par les Medecins dans les regions plus chaudes, ny que la France, ny que l'Angleterre. Je n'ignore pourtant pas que Galien ordonne la purgation aux uns quand la ſaiſon printaniere commence, & aux autres quand elle finit, ſelon la differente conſtitution de leurs corps. Ceux en qui

la pituite abonde doivent se purger dés son commencement, à cause que les humeurs phlegmatiques s'étant amassées durant l'hiver se fondent à l'arrivée du doux Printems; & à moins que de les evacuer, elles peuvent causer des maladies fâcheuses, en se repandant sans peine dans le corps. Quant aux bilieux, la purgation leur sera plus utile étant faits sur sa fin, de peur que ces sortes d'humeurs chaudes, s'enflammant davantage à l'approche des ardeurs de l'Eté, elles ne se corrompent, & qu'elles n'engendrent des fiévres. Ainsi que l'enseigne Galien. *Une certaine personne*, dit-il, *étant sujette à tomber tous les Etez dans une fiévre tierce, a passé déja plusieurs années sans l'avoir, depuis que nous luy fimes vuider de la bile jaune sur la fin du printems. Et par ainsi il vaut mieux purger ces sortes de gens de la même maniere; comme il est meilleur de mettre dans les remedes dés que le Printems arrive, les epileptiques, les goûteux & les mélancoliques, aussi bien que tous ceux qui sont malades par la retention des humeurs grossieres.* **Com. ad Aph. 47. lib. sexti.**

CHAPITRE XVIII.

De la necessité qu'il y a de prendre medecine, bien qu'on ne mange pas, quand on est malade.

IL n'y a point de Medecin à qui il n'arrive que trop, qu'en ordonnant aux malades soit lavemens, ou purgations, il ne soit contrarié par les assistans, ou par les gardes, alleguant qu'ils ne mangent point, qu'ils sont trop debiles pour pouvoir supporter ces sortes de remedes. Qu'on apprenne donc que bien souvent on a vû sortir des excremens fort endurcis par la grande chaleur de la fiévre, ensuite des lavemens les plus doux, quoy que les malades n'eussent pris depuis longtems que des boüillons, tant ils avoient d'aversion pour les autres alimens. De plus, il est bon de remarquer, que la purgation ne s'ordonne pas seulement afin de dégager le ventre, mais aussi pour évacuer les humeurs morbifiques. Le dégoût dont les malades sont travaillez, ne procedant que de la corruption des humeurs, qui demandent d'étre vuidées, aprés quoy l'appetit revient, & l'estomac se rétablit, reprenant sa premiere vigueur ; car l'aversion des viandes, l'amertume de la bouche, & semblables symptomes sont un indice seur

pour la purgation, suivant l'Aphorisme, 4 *Aphor.* 17.
disant, *Que celuy qui est sans fiévre a un grand dégoût pour les alimens, avec de maux de cœur, accompagnez de vertiges tenebreux, & de quelque amertume, ne doit pas manquer de prendre quelque purgatif par la bouche*, parce que tous ces symptomes sont causez par les humeurs qui bouchent l'orifice de l'estomac. Or bien que les malades ne prennent aucun aliment solide, ne laissent pas d'avoir en dedans quantité d'humeurs viciées, qui empéchent que l'appetit ne leur revienne, jusqu'à ce qu'ils soient vuidées; à faute dequoy ils empirent tous les jours, & quelquefois en deviennent incurables.

CHAPITRE XIX.

Du jugement favorable qu'on doit porter sur le vomissement d'une medecine, quelque tems aprés l'avoir avalée.

On entend quelquefois les malades se plaindre de ce qu'aprés avoir pris medecine à dessein de se purger par en bas, se trouvent tout au contraire purgez par en haut. J'avoüe que cette maniere de purgation est fort incommode, puisque les vomitifs ont coûtume de violenter la Nature;

mais on doit savoir qu'il peut arriver un si grand changement dans l'action du même remede, que de purgatif par en bas, il deviendra vomitif, ou tout au contraire, de vomitif, dejectif; quoy que selon l'ordre naturel, le corps se dégage plutôt par les selles que par la bouche. Et c'est pour cela même que le bas ventre a été ainsi placé, dans lequel les humeurs excrementeuses se précipitent par leur propre poids, & où il y a grand nombre de petites veines mesaraiques qui les déchargent dans les intestins. Si est-ce pourtant qu'un remede purgatif par les selles ne devient vomitif qu'en qualité de medicament, & que par rapport à la disposition du malade.

De la part du medicament, premierement s'il est violent, & l'orifice du ventricule s'en trouve fort picoté.

Secondement, s'il est extrémément desagreable, s'il est dégoûtant, & de mauvaise odeur, & que l'estomac ne peut souffrir.

Troisiémement, s'il est subtil, leger & s'il surnage, comme quand il est mêlé avec des choses grasses ou huileuses.

Quatriémement, s'il engendre beaucoup de vents, comme le sené, la fleur de thym, & l'agaric, lesquelles vapeurs irritent en s'élevant l'orifice superieur du même ventricule.

Cinquiémement, quand la dose en est excessive: par lesquelles causes non seulement le remede, mais aussi l'aliment peut exciter à vomir.

De la part du malade, s'il eſt d'un eſtomac debile, & de qui le ſentiment ſoit fort ſenſible; s'il jette la veuë ſur des choſes qui ſont mal au cœur, s'il en flaire des puantes, & ſi enfin il agite extraordinairement ſon corps, parce que le mouvement fait vomir, comme il ſe voit en ceux qui vont ſur mer. Mais on n'a que faire de craindre pour celuy qui vomit une ou deux heures aprés avoir avalé une medecine, à cauſe que le purgatif aïant été déja diſſous & reduit de puiſſance en acte (comme parlent les Medecins,) a eu le tems de répandre ſa vertu par tout le corps, ce qui eſt cauſe qu'il ne purge pas moins que s'il y étoit reſté tout entier, étant même quelquefois avantageux de le rejetter par la bouche; car il entraine avec ſoy en ſortant des humeurs épaiſſes, pituiteuſes, avec d'autres, qui étoient fort adherantes dans l'eſtomac, & qui ne fuſſent peut-être jamais ſorties par les ſeles. Il ne faut donc pas blâmer le Medecin ny l'Apoticaire quand la medecine opere quelquefois tout autrement qu'on ne s'étoit proposé, puiſque bien loin qu'il en arrive de là quelque incommodité, le malade en recevra beaucoup d'utilité.



CHAPITRE XX.

De ceux qui apprehendent la purgation lors qu'ils vont souvent à la selle.

LE peuple s'étonne souvent, & pense même qu'il est inutile, ou plutôt que c'est mal fait aux Medecins d'ordonner des purgatifs à ceux qui ont quelque cours de ventre, capables de l'augmenter, de diminuër & de détruire les forces des malades. Mais il en va tout autrement, puisque rien n'arrête tant le ventre que la purgation. Il est quelquefois bon d'avoir le ventre fort libre dans une parfaite santé, moyennant que ce flux ne soit pas excessif, ny nuisible aux forces; pourvû, dit Celse, que le ventre cesse de couler le septiéme jour. Cet écoulement est tantôt bon, & tantôt mauvais pour les malades, selon la diverse constitution du malade & du tems, & suivant la nature du mal. Il est salutaire, dis-je, s'il est critique, d'où il ne sort que les humeurs qu'il faut, au grand soulagement du malade. Ce qui nous oblige tantôt de l'arrêter, & tantôt de le laisser aller. Mais si on l'arrête par des remédes astringens, l'humeur morbifique étant detenuë, cause souvent un plus grand mal, en gâtant & corrompant par sa proximité, le reste des humeurs qui infectent à leur tour les par-

ties nobles, ou bien le flux en devient pire & plus pernicieux que le precedent. C'est le commun proverbe des Medecins, que pour venir à bout des maladies, il en faut auparavant éloigner les causes; d'où il s'ensuit que la plus seure methode pour guerir le flux de ventre, consiste dans le retranchement de la cause qui le fomente; & c'est ce que fait sur tout la purgation avec beaucoup de facilité & de seureté, aprés laquelle ou il s'arrête de soy-même, ou à faute dequoy les astringens sont alors fort de saison: J'ay vû quantité de malades aller plusieurs fois par jour à la garde-robe, ausquels aïant fait prendre aprés mille refus, de la rhubarbe, leur ventre en est devenu moins libre, qu'il n'avoit coûtume de faire, par l'effort de la Nature, & qui se sont trouvez ensuite gueris: aussi l'axiome vulgaire de Medecine ne porte-t-il pas qu'une diarrhée se guerit par une autre diarrhée, non moins qu'un vomissement par un autre. Ce n'est pas à dire toutefois que les choses semblables servent de remede à celles qui leurs ressemblent, si ce n'est par accident, je veux dire que les causes qui faisoient la diarrhée étant ôtées, elle cesse d'elle-même.



CHAPITRE XXI.

De certaines gens qui s'imaginent que les Medecins prolongent les maux, ne faisant qu'abuser les malades.

Chapitre ajoûté.

IL n'est gueres de Profession plus sujette à la calomnie que la Medecine, laquelle n'étant qu'un Art conjectural, un Medecin ne sauroit faire toûjours un prognostic assuré, lorsqu'il tâche par ses remedes de chasser la cause du mal, parce qu'il est souvent trompé par les signes externes; de sorte que pensant être à la fin de sa cure, il se voit obligé de recommencer tout de nouveau, à cause qu'il se trouve plus d'humeurs peccantes, & beaucoup plus de corruption, qu'il n'avoit pû prévoir, ainsi le malade ne sauroit guerir, sitôt qu'il l'avoit fait esperer, ou que ses parens ou amis qui n'y connoissent rien, se l'étoient imaginé. Ce qui les porte à accuser le Medecin ou d'ignorance, ou de malice, ou bien de negligence. Quant au premier défaut, je supose que le Medecin soit expert, savant & honnête-homme, & s'il n'a toutes ces qualitez là, on a tort d'abandonner la vie du malade entre ses mains; si bien qu'on doit plutôt s'en prendre à ceux qui le souffrent, qu'au Medecin même.

Pour la negligence, j'avouë qu'il est

des Medecins habiles & gens de bien, qui n'aportent pas tous les ſoins qu'ils pourroient bien. On ne doit pourtant jamais croire que ce ſoit à deſſein de faire durer plus long-tems le mal, mais plutôt qu'ils ſont occupés à voir d'autres malades, ou à leurs autres affaires. En quoy il y a bon remede, qui eſt de les ſi bien païer qu'ils n'y manquent pas, en leur donnant même un Coadjuteur, afin de veiller de plus prés à tous les mouvemens de la maladie.

Pour ce qui eſt du pretendu prolongement du mal, afin que les Medecins en retirent plus de profit, je ſuppoſe qu'il ſoit craignant Dieu, & s'il n'eſt pas tel, on ne le doit du tout point emploïer. J'avance même, que s'il ne guerit auſſi promtement qu'il pourroit, il s'en faut bien qu'il ne ſoit habile-homme, faiſant tout le contraire de ce qu'il pretend; vû que s'il guerit beaucoup plutôt que les autres, il ſera plus recherché qu'eux, ainſi gagnera-t-il plus de bien, & s'aquerra en même-tems une plus haute reputation, n'y aïant gueres de perſonnes qui n'aiment plûtôt donner un Loüis d'or par viſite à celuy qui ſaura les tirer promtement d'affaires, que vingt ſols à un autre moins habile. Mais en verité, ce n'eſt pas toûjours au pouvoir du Medecin, de remettre dans peu les malades ſur pied; encor moins de leur redonner leur premiere ſanté, en les touchant, en les voïant, ou en leur ordonnant quelque petite choſe: parce que ſi cela étoit, outre qu'il auroit moins de peine, & qu'il en ſe-

roit moins estimé, il deviendroit bientôt grand Seigneur. Il est des grandes maladies à peu prés comme des Places fortes, devant lesquelles on aura mis le siege qui dure quelquefois beaucoup plus long-tems, que celuy qui l'assiege ne s'étoit promis, soit par la vigoureuse resistance des Assiegez, soit par les bonnes provisions & munitions de Guerre, soit par l'infidelité ou par l'ignorance des Espions, qui n'ont pas fait un raport au juste de l'état de la place, &c. Cependant quoy que fasse le Capitaine pour prendre la Place, il ne sauroit quelquefois empêcher qu'on ne le soupçonne ou de negligence, ou de lâcheté, ou d'intelligence, ou d'ignorance, ou de precipitation, ou de trop de lenteur, tandis que ceux qui font de tels jugemens, ignorent la vigoureuse resistance des Assiegez, l'abondance de toutes choses, la bravoure des Soldats, la resolution des Bourgeois, & toutes les autres choses requises pour se bien défendre. De plus ne voit-on pas que les Medecins les plus habiles, ne guerissent pas plutôt leurs parens, leurs amis, & les autres dont ils ne prennent quoy que ce soit dans de semblables maladies, & dans des mêmes sujets, pour ne pas dire que les Medecins, leurs femmes & leurs enfans, ne sont pas moins sujets à de fort longues maladies. Ainsi c'est une injustice qu'on leur rend en les accusant de prolonger les maux, pour peu qu'ils aïent d'attache à leur avancement, & qu'ils aïent d'honneur; à qui, dis-je, il arrive par mal-

heur, la même chose qu'à ceux qui ont mis le Siege devant une Ville, qui pensant l'emporter dans trois jours, y seront les trois mois entiers, sans qu'ils s'épargnent, & c'est compter sans l'hôte, quand ils se sont mis dans la tête qu'un tel Bastion n'endurera qu'une trentaine de coups de Canons, qui cependant ne feront que blanchir, & il y en faudra plus de cent pour le mettre à bas; & que les Assiegez n'auront de vivres que pour huit jours, & ils en auront pour six mois. Je dis donc, que comme on ne doit pas s'en prendre au Capitaine, ny l'accuser de manquer à son devoir quand il fait tout ce que l'Art demande; beaucoup moins devra-t-on accuser le Medecin, lorsque les remedes ne sont pas suivis des effets dont il s'étoit flaté. Et c'est ce qui rend ce noble Art conjectural. La conjecture, dit Galien, étant moïenne entre la connoissance parfaite, & la pure ignorance.

En voilà assés pour nous obliger à prendre en bonne part le succés des remedes qu'un Medecin habile & savant aura ordonnés avec beaucoup de prudence, en en remettant toute l'issuë à Dieu qui donne, qui ôte, qui augmente, & qui diminuë la force aux medicamens, selon qu'il luy plaît.

Mais j'entens dire, ce me semble, à certaines personnes qu'il est des Medecins dont la coûtume est de mettre fort bas leurs malades tout exprés, tant par l'abstinence que par des évacuations, en danger même de passer le pas, afin de faire voir combien leur Art

eſt admirable, & combien meritent-ils d'éloges & de veneration lorſqu'ils les peuvent retirer d'un ſi mauvais pas, aprés avoir fait dés le commencement leur prognoſtic d'une tres-dangereuſe maladie.

Je confeſſe que ce ſeroit l'action du monde & la plus lâche & la plus méchante, ſi un Medecin en avoit uſé de la ſorte envers un malade, ſe rendant par là indigne de ſon caractere, & digne d'étre comparé à celuy qui auroit jetté un homme dans la riviere ſans ſavoir nager, eſperant de le ſauver en luy jettant une corde aprés qu'il auroit vû bien boire, parce qu'à faute de ne pouvoir la prendre, ou de la tenir bien ferme, il ſe noïeroit miſerablement, ou luy-même n'aura pas aſſés de forces pour l'en retirer. Diſons plutôt, que pour l'ordinaire c'eſt la violence du mal, qui diminuë & qui épuiſe les forces des malades, lequel va toûjours en augmentant juſqu'à un certain point appelé vigueur du mal, aprés lequel ſi le mal eſt gueriſſable, la Nature prend le deſſus. Je connois bien des gens qui aiment mieux guerir plus tard, & étre traitez plus doucement. En ce cas l'honneur du Medecin eſt à couvert de toute accuſation, n'y aïant aucun Medecin qui ſait bien ſa profeſſion, qui voulut malicieuſement faire durer le mal : car il n'en ſauroit meſurer la longueur, parce qu'en l'entretenant, la maladie interne pourroit bien empirer, ce qui eſt bien pis que d'étre ſimplement longue, d'autant qu'à faute de jetter de l'eau, avec

beaucoup de hâte dans un feu allumé aux quatre coins d'une maiſon, il s'en enſuit ſon entier embraſement. On ordonne bien quelquefois d'empêcher les ulceres de guerir ſi vîte, afin que les impuretez du dedans ſe vuident par là. En quoy il y a bien de la difference. Il eſt des maladies preſque incurables, comme des Villes fortes qu'on ne ſauroit prendre qu'avec une bonne batterie, ſoit de Canons, Petars, Bombes & Carcaſſes ; car ce feroit une extrême folie de tenter à renverſer ſes murs à coups de piſtolets, & forcer à coups de poings ceux du dedans.

CHAPITRE XXII.

Du peu d'aprehenſion qu'on doit avoir de l'uſage des lavemens.

IL y a beaucoup de monde qui rejette les lavemens, comme un remede fâcheux & plein de danger. En quoy on ſe trompe fort, n'y aïant rien dans toute la Medecine, de plus benin & de plus innocent : car bien loin de toucher aucune des parties nobles, ils ne paſſent pas au delà des gros boïaux, à telles enſeignes que ſelon que la nature du mal l'exige, nous y ajoûtons ſouvent avec ſuccés des medicamens fort acres, qu'aucune autre partie ne pourroit jamais ſupporter.

Les clysteres appelés émolliens & rafraîchissans qu'on donne dans les fiévres & dans d'autres maladies, sont encor beaucoup moins nuisibles, ne contenant rien d'ordinaire qu'on ne puisse prendre par la bouche, leur quantité prés, lesquels sont utiles à plusieurs parties, comme aux yeux, au cerveau, à l'estomac, & aux visceres les plus cachés, dont la proprieté est non seulement de lâcher le bas ventre, mais aussi de détacher par leur liquidité plusieurs humeurs épaisses & visqueuses adherantes aux tuniques des intestins. Ils servent de plus d'une douce fomentation aux reins & aux visceres contenus dans l'abdomen : Et c'est par ce moïen qu'ils font sortir souvent des choses du corps, que plusieurs medecines n'auroient pû faire. Galien nous en est un seur garant : car comme il étoit fort tourmenté d'une cruelle colique, il s'en trouva délivré par l'expulsion d'une pituite grossiere, gluante & visqueuse qu'on appele vitrée, ensuite d'un lavement fait avec l'huile de ruë. Or puisque l'usage des clysteres peut étre si profitable, on n'a que faire de l'apprehender, mais au contraire s'en servir toutes les fois qu'il en sera besoin.

Je donne avis de trois choses au Public : premierement, d'en prendre un la veille de la saignée, comme tous les Medecins l'enseignent, de peur que l'impûreté de la premiere region n'en soit attirée par les veines aprés leur évacuation, & que la masse du sang n'en soit infectée.

Secondement. Si le ventre eſt fort reſſerré, & qu'il ſoit neceſſaire, de prendre un purgatif, on ne devra manquer de prendre un lavement auparavant ; afin de vuider par ce moïen les gros excremens ; parce que la dureté du ventre retarde la vertu du purgatif. Et comme dans tout medicament, il ſe trouve une certaine faculté generale propre pour expulſer les excremens, outre celle qui luy eſt propre, par laquelle le purgatif attire les humeurs qui luy ſont familieres par une proprieté ſinguliere. Le ventre étant fort dur, & les excremens fort endurcis, il ne peut les chaſſer ſans cauſer bien de tranchées, dans l'expulſion deſquels la vertu des purgatifs devient languiſſante dans leur operation, & les humeurs attirées par le medicament ne peuvent étre évacuées, qui reſtant à moitié chemin dans les inteſtins, produiſent la dyſenterie, les coliques, les vomiſſemens, des défaillances, des vertiges & d'autres ſymptomes. Hippocrate ſemble avoir voulu nous le donner à entendre quand il dit, *Si quelqu'un veut purger les corps, il les doit rendre fluides auparavant :* Or comme on peut les rendre coulans en pluſieurs manieres, celle qui ſe fait par les lavemens n'eſt pas à mépriſer. Et c'eſt ce que Galien louë fort. *Quelqu'un veut-il purger*, dit ailleurs Hippocrate, *qu'il rende bien fluides auparavant les corps. Veut-il les rendre fluides par en haut, qu'il reſſerre le ventre : mais ſi c'eſt le bas, qu'il veut rendre fluide, qu'il l'humecte :* Or le moïen du monde le plus commode pour

1. Aph. 9. Sect. 4. de victu acutor. 7. Aph. 72.

humecter, c'eſt l'uſage des clyſteres. Ainſi Galien entre les cauſes qui empêchent le purgatif d'operer, y met la condenſation des excremens. *Le plus ſouvent*, dit-il, *les excremens épeſſis & deſſechez dans quelque boïau, empêchent l'évacuation.*

Lib. quos purgare oportet.

Troiſiémement. Non ſeulement avant que de purger, mais encor aprés il ſera bon de donner un lavement leger & deterſif, afin d'entraîner les reſtes des humeurs qui demeurent quelquefois attachez dans les inteſtins, ainſi que les plus habiles Docteurs dans cet Art l'ordonnent, parce que le lavement n'eſt pas plutôt reçû, qu'il lave les inteſtins, & corrige en adouciſſant le dommage que le purgatif y a laiſſé par ſa violence, ſur tout quand c'eſt de ceux où il entre de la ſcamonée, qui a coûtume de bleſſer les boïaux par ſon acrimonie. Il en eſt de même des autres plus violens, ainſi que l'explique fort bien Valeriola aprés d'autres bons Auteurs.

Lib. 3. locor. commun.

On ſe ſervoit autrefois d'une veſcie de Bœuf attachée à un tuïau, mais comme tout le monde ſe ſert à preſent bien à propos des ſyringues, je n'en diray rien davantage.



CHAPITRE XXIII.

De l'ingratitude des perſonnes qui ont été gueries, envers les Medecins.

Chapitre ajoûté.

SI au dire d'un Ancien, l'oubli d'un bien-fait reçû peut paſſer pour un ſacrilege, & pour un crime preſque indigne de pardon ; que dirons-nous de l'ingratitude ordinaire de certains convaleſcens à l'égard de ceux qui les ont gueris avec l'aide de Dieu. Tout le monde convient que l'ingratitude eſt odieuſe à Dieu & aux hommes ; & que c'eſt le plus grand reproche qu'on puiſſe faire à un homme que de l'appeler ingrat. Cependant il n'eſt rien de plus ordinaire aujourd'huy que ce vice à l'endroit des Medecins, qui au lieu des éloges & de la recompenſe deüë à leur merite, ne reçoivent que de la froideur & de l'ingratitude, n'y aïant guere de Profeſſion plus expoſée à la calomnie, couſine germaine de l'ingratitude, que la leur. Et je ſuis aſſuré qu'il y auroit peu d'honnêtes gens qui vouluſſent exercer la Medecine, s'il ne ſe rencontroit dans le monde des perſonnes aſſés reconnoiſſantes & aſſés genereuſes, pour publier hautement l'obligation qu'ils ont à tels & tels Medecins, dont ils tiennent la vie aprés

Dieu, les aïant satisfaits de leurs soins & de leurs peines selon leur pouvoir ; avoüans que comme la vie est audessus de tous les biens du monde, ils demeureront aussi toûjours leurs redevables. Et d'éfet si vous aviés ôté des mains d'un furieux, l'épée qu'il alloit plonger dans le sein d'un homme, ou bien la corde avec laquelle il s'étrangloit déja, ne vous seroit-il pas obligé de la vie & de tout son bien ? Seroit-il bien suffisant pour vous en recompenser ? Pour moy, dira quelqu'un, j'ay bien païé mon Medecin, & même au delà de ce que je luy devois pour tous ses soins. Mais hélas ! ce n'est qu'une bien petite reconnoissance pour ce grand secours que vous avez reçûs de luy, en vous retirant du tombeau avec l'aide du Ciel, & il ne vous reste pour le dignement recompenser, que d'exposer vôtre propre vie pour la sienne, encor qu'il ne l'ait pas exposée pour la vôtre. Tout cecy n'est que pour vous faire connoître que vous luy étes toûjours son redevable, quoique vous fassiés d'ailleurs. Quoy, me dirés-vous, voilà qui est un peu fort, de dire sauver la vie, & preserver du trépas. Mais est-il pas vray, que si vous rencontriez en vôtre chemin un homme blessé d'un grand coup d'épée, & que vous missiez vôtre doigt sur sa plaïe afin d'en étancher le sang qui sortoit à gros boüillons, ne luy auriez-vous pas sauvé la vie ? J'en dis de même à l'égard d'une plevresie, d'un grand flux de ventre, d'un vomissement excessif, d'une perte de sang con-

tinuelle ; d'une ſquinance , d'une fluxion ſur la poitrine , d'une fiévre continuë ou chaude , &c. Ou bien ſi voïant un enfant tombé dans un grand feu , ou dans un puits, & que vous l'en retiraſſiés , ne voudriez-vous pas que les parens vous ſuſſent gré de ſa vie ? Il en eſt de même des Medecins qui remedient aux maladies internes , en ſecourant la Nature par des bons remedes en differentes manieres : *Quorum manus , inquit Herophilus , ſunt auxiliares Dei manus.* Auſſi Salomon n'a-t-il pas dit du Medecin que ſa ſience luy fait lever la tête , le rendant admirable entre les Princes , & qu'il ſera honnoré des Têtes couronnées. Et voilà les principales reconnoiſſances qu'on leur doit , je veux dire , l'honneur & une gratitude , enſuite d'une obligation extrême , ſans ſe perſuader qu'on les ait ſuffiſamment recompenſez de quelque ſomme d'argent.

Mais il y en a qui font encor bien pis : car ſont-ils gueris par les grands ſoins , & par les bons remedes de leurs Medecins , ils ne peuvent ſouffrir de ſe dire leurs redevables , & peu s'en faut qu'ils ne haïſſent ceux qui les ont rétablis dans leur premiere ſanté ; & ils changent de quartier s'ils peuvent , afin de ne leur donner rien du tout : Et ſi par hazard ils les rencontrent dans une ruë , ils font ſemblant de ne les pas voir ; ou bien ils gagnent quelqu'autre coin de ruë ; ou quelque maiſon inconnuë , faiſant ſemblant d'y avoir affaire , afin d'éviter leur rencontre. O ingratitude extrême ! ô mal-

honnêtes gens ! Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que ce vice regne, puiſque le divin Hippocrate fait parler ainſi Damagée. *Je penſe, ô Hippocrate*, dit-il, *qu'au Siecle où nous ſommes, il ſe trouve quantité de choſes fort ſujettes à la calomnie & à l'ingratitude, vû que nos malades ne ſe voïent pas plutôt échapez, qu'ils en raportent toute leur gueriſon à leurs faux Dieux, ou à la Fortune, ou bien à leur bon temperament, & ils dérobent ainſi tout l'honneur au Medecin qui les a tirez d'affaires, lequel ils haiſſent dépuis, fort fâchez qu'ils ſont, de ce qu'on croit qu'ils luy ſont redevables d'un ſi grand bienfait ; étant même bien aiſes que les Charlatans qui portent envie aux Medecins, ſachent le peu d'obligation qu'ils leurs ont.* Voilà ce qu'Hippocrate diſoit de ſon tems, qui ne convient pas mal à ce que nous voïons à preſent ; outre ce qu'on y a rencheri dépuis. La plûpart de nos malades raportent toute leur gueriſon à quelque Saint, ou à quelque Sainte à qui ils ſe ſeront voüez, encor que la plûpart manquent d'accomplir leurs vœux, ainſi que dit l'Italien, *paſſato lornalo, gabato lo ſanto.* Ils ne manquent pas de faire de grandes promeſſes aux Medecins dans le plus fort du mal, leur promettant mons & merveilles, & quelquefois une bonne penſion durant toute leur vie, les devant faire tout or & pierres precieuſes : mais eſt-on hors de peril, on enrage d'avoir promis quelque choſe, dans l'opinion qu'on a que les Medecins n'y ont guere contribué, & qu'on auroit bien gueri

In Epiſt.

ſans eux : que ce ſont les vœux qu'on a faits qui en ſont l'unique cauſe, ou le bon & fidel ſervice des gardes, les bons boüillons, les excellens potages, ou bien l'Apoticaire qui voudra s'attribüer tout le ſuccés, ou enfin leur forte complexion, ou quelque cas fortuit, comme un excés ou deſordre qu'on aura fait, à qui on ſera aſſés fou pour raporter toute la bonne iſſuë. Enfin Monſieur le Medecin n'aura que la moindre part, ou point du tout, dans l'honneur comme dans la reconnoiſſance qu'il a droit d'y pretendre.

Mais revenons aux promeſſes. Le malade eſt-il remis en ſanté, il allegue que ſa maladie luy coûte tant, qu'il a dépensé une telle ſomme qui eſt l'interêt d'un tel fonds, oubliant ſon devoir envers ſon Medecin, auquel il impute la plus grande partie de la dépenſe, l'eſtimant ſuperfluë, en luy en voulant de ce qu'il a été detenu ſi longtems dans ſon lit, dans la creance qu'il a qu'il pouvoit étre plutôt gueri, & a beaucoup moins de frais; de ſorte qu'à l'oüir parler le Medecin luy ſeroit encor redevable; & je croy qu'il ne tiendroit pas à luy qu'il ne fut condamné aux dépens, dommages & interêts, s'il trouvoit des juges à ſa poſte auſſi injuſtes que luy-même. Ne peut-on pas comparer une telle ingratitude à celle d'une perſonne qui en feroit ajourner une autre pour avoir couru pour luy couper la corde dont elle s'étrangloit, ou de quelqu'un qui tout prés d'étre noyé de-

manderoit reparation envers celuy qui luy auroit déchiré ses habits dans les efforts qu'il auroit faits en le retirant du fonds de l'eau : ainsi, comme dit le proverbe, tel nous demande qui nous doit ; ils aimeront mieux dire qu'un valet ignorant, ou qu'une petite servante les ont rétablis, plûtôt qu'un Medecin, pour ne les payer que d'ingratitude.

D'autres sont si habiles qu'ils ne comprennent pas ce à quoy ils sont obligez, ou bien le sachans, ils sont honteux de n'avoir la volonté de l'avoüer & de leur rendre quelque justice, ce qui est odieux tant à Dieu qu'aux hommes. Un Medecin est plus à plaindre qu'un Procureur, ny qu'un Avocat, qui savent bien le moyen de se faire payer de leurs vacations, en retenant les pieces qu'on leur a mises entre les mains, jusqu'à ce qu'ils se voyent satisfaits.

Quant aux prieres des Saints, c'est toûjours une chose tres-bonne & tres-Chrêtienne d'y avoir recours, ainsi que dit l'Ecriture sainte, mais l'on ne doit non plus douter que Dieu ne nous envoïe souvent des maladies qu'en punition de nos crimes, & pour nous faire rentrer en nous-mêmes, ausquelles il nous a rendus sujets, afin de nous donner à connoître nôtre infirmité naturelle, aussi bien que nôtre dependance absoluë, & que c'est de luy que procede la guerison de nos maux, par les moyens qu'il a établis dans la nature dés le commancement de sa creation, en donnant aux plantes &

autres creatures les vertus propres pour surmonter & pour chasser les maux qui nous affligent, nous ordonnant d'y avoir recours, à faute de quoy ce seroit le tenter que de vouloir sotement qu'il fit des miracles sans necessité, suivant nos desirs dereglez. Que diriez-vous de celuy qui étant malade, diroit, si le bon Dieu veut que j'en guerisse, j'en reviendray bien, sans me servir du Medecin, ny de ses remedes : & si j'en dois au contraire mourir, il ne sauroit me sauver. Et n'est-ce pas la même chose que si je disois, si je dois vivre encor deux mois, & que Dieu l'ait ainsi ordonné, je vivray bien sans boire & sans manger : donc je me passeray bien de faire une telle dépense, parce que si j'ay à vivre tout ce tems-là il m'est impossible de mourir, encor que je ne mange, ny ne boive. Sans doute vous diriez qu'il y auroit en moy beaucoup de folie & de temerité de me promettre que Dieu fit ce miracle sans aucune necessité, aïant en main dequoy entretenir ma vie, je veux dire les alimens qu'il a ordonnez pour nous sustenter. Dieu veut qu'on agisse selon l'ordre que sa bonté paternelle a établi dans ce monde au moment de sa creation ; & il laissera mourir de faim tous ceux qui seront assez sots pour tenir une autre route ; & ces pauvres idiots verront par effet qu'ils auront mal calculé dans leurs esprits blessez, quand ils se sont imaginez que le Ciel les conserveroit toûjours en vie, en se repaissant de l'air. Ce n'est pas qu'il ne le puis-

ſe, & qu'il ne l'ait fait quelquefois en la perſonne de ſes Saints : mais nous ſavons que Dieu nous a commandé de luy demander tous les jours nôtre pain quotidien, qui comprend tous nos beſoins tant pour le corps que pour l'âme ; afin de nous en ſervir, ſans s'attendre à nos appetits dereglez. Ainſi en eſt-il de la Medecine ordonnée de Dieu pour la guerison de nos maux, & pour la conſervation de nôtre ſanté : & quiconque pretend ſe guerir d'une autre maniere, eſt privé du bon ſens, ou il eſt un preſomptueux qui tente Dieu, en diſant, ſi j'ay à guerir, je le feray ſans avoir recours aux Medecins, encor que j'en aye grand beſoin, ny plus, ny moins que celuy qui voyant brûler ſa maiſon, ne voudroit pas qu'on y jettât de l'eau, allegant pour raiſon, que ſi Dieu veut qu'elle ſoit brûlée, on ne pourra pas éteindre le feu ; & s'il a la volonté de la preſerver de l'incendie, le feu s'éteindra de ſoy-même, & bien mieux que je ne ſaurois faire. On dit communément, aide-toy, & Dieu t'aidera ; cherche donc les meilleurs moyens que tu peux employer, & remets-en toute l'iſſuë à la divine Providence de qui toutes choſes dépendent.

CHAPITRE XXIV.

Du danger qu'il y a de prendre aussi-tôt aprés les vomitifs les Posseta *des Anglois, pour les faire agir.*

CE n'est point icy où je pretens faire voir combien est utile le vomissement au corps humain, me contentant de dire quant à son usage, qu'il est des vomitifs qui ne purgent que l'estomac, & d'autres qui attirent de tout le corps, & qu'on doit preferer à ceux-là dans diverses maladies. Aprés donc que quelqu'un a pris un tel remede, il ne doit point aussi-tôt recourir aux Posseta des Anglois, ainsi que plusieurs font, à cause qu'en remplissant l'estomac, ils font operer le vomitif plutôt qu'il ne faudroit, lequel venant à sortir de l'estomac sans avoir peu porter sa vertu par tout, il n'attire qu'à moitié les humeurs nuisibles, & s'il ne laisse pas de troubler le même estomac. Il vaut donc mieux se reposer sans rien prendre, jusqu'à ce qu'il ait commancé d'agir, ou qu'il ait operé deux ou trois fois. Quoy faisant nous serons seurs de ne vuider que les choses gâtées contenuës dans l'estomac & dans le reste du corps. Où il est à remarquer qu'un tel breuvage n'est pas ordonné par les Medecins pour faire agir les vomitifs, puis

qu'il émousse plutôt leur pointe, si tôt qu'il est avalé, & les détrempe ; mais seulement pour rendre le vomissement moins incommode : car l'estomac ne se trouve pas plutôt plein qu'il se dégorge en se renversant; Et pour marque de cela, c'est que la seule repletion excite bien souvent à vomir; autrement il seroit plus utile que sans prendre quoy que ce soit, le remede n'attirât dans l'estomac que ce qui est prejudiciable, & qu'il ne fût point alteré par le mélange d'aucun aliment ny d'aucune boisson.

Mais quelqu'un nous dira peut-étre que Paul & Aëce tres-celebres Medecins, prescrivoient le vomissement aprés avoir pris de la nourriture dans une fiévre inveterée. Avicene n'en faisoit pas moins. *Que l'on sache*, dit-il, *qu'il n'est rien qui soit d'un plus grand secours que de faire vomir aprés les alimens.* Galien ordonne la même chose. En quoy il est repris de Tralian, en ce que le vomissement est plus aisé devant qu'avoir pris nourriture, ce qui est vray aussi pour les raisons susdites. Car étant provoqué aprés avoir mangé, il ne fait sortir de l'estomac que les humeurs qui y sont contenuës, sans toucher à celles qui sont enfermées dans les veines, qu'aprés des efforts tres-violens de la nature. Il faut donc dire, que les malades vomissent bien plus aisément ensuite de quelque nourriture, mais avec moins de fruit. Que s'ils y ont du panchant, il sera meilleur de les faire vomir à jeun, & par ce moyen les humeurs des veines en sortiront mieux. C'est ce qu'enseignent

4. Canon tract. 2. c. 40. de cura tertianæ spuriæ.

Gentilis & Arculanus celebres Interpretes d'Avicene. *Si le corps*, disent-ils, *n'a pas de la peine à vomir, on peut luy donner un vomitif à jeun, afin d'attirer la bile noire de la rate vers l'estomac. Que s'il y a quelque peine, il n'y a qu'à faire prendre quelque aliment pour en faciliter la sortie.* On en peut dire de même de la boisson prise aussi-tôt aprés. Aïant donc dessein de ne vuider que l'estomac de ses humeurs grossieres, il sera utile de faire preceder quelque aliment ou quelque boisson, ou la prendre, aussi tôt: mais si on veut évacuer de tout le corps, il est bon de prendre le vomitif avant que de rien prendre, & demeurer ainsi jusqu'à ce que sa vertu ait penetré par son action bien avant dans le corps, parce que la boisson n'est pas plutôt receüe dans l'estomac, que la vertu attractive du remede en est émoussée. Or les breuvages qu'on appelle *Posseta*, ne doivent étre donnez qu'aprés que le vomitif à fait une ou deux operations. On peut ensuite les donner pour que le malade vomisse encor avec plus de facilité, & que les humeurs les plus épaisses puissent étre détrempées. Et c'est ce qu'a observé Hartman fameux Chymiste de nôtre tems, qui défend la biere ensuite d'un vomitif, mais seulement aprés que le malade a vomi deux ou trois fois, à faute dequoy la vertu vomitive est renduë inefficace; mais la matiere étant bien ébranlée, il consent qu'on boive beaucoup plus, aussi bien que sur la fin pour laver l'estomac, & pour en faire sortir quelques restes.

Capite de cura febris quartanæ.

Notis suis ad Crollium.

CHAPITRE XXV.

Du peu de danger qu'il y a de saigner les vieillards.

POur faire voir que le vulgaire se plait fort souvent à contredire aux Medecins, il n'y a qu'à considerer les excuses qu'il apporte lors qu'il s'agit d'ouvrir la veine à quelque febricitant, soit par precaution, ou par grande necessité, allegant qu'il tire sur l'âge, & qu'il ne sauroit supporter la saignée. Voilà ce qu'on entend dire plus d'une fois à des gens qui n'ont pas encore cinquante-ans, étant d'ailleurs fort robustes & fort éveillez. Il est bien vray qu'il est de la derniere consequence de bien considerer les forces dans l'application de toute sorte de remedes, sans lesquelles on doit s'abstenir & de la saignée & de la purgation, tant aux adultes, qu'aux enfans: mais comme les forces ne sont pas les mêmes en tous, & qu'il y a des personnes plus fortes & mieux composées à soixante & dix, que d'autres à cinquante, le Medecin ne doit pas tant s'attacher au nombre des années qu'à la grandeur des forces: ainsi il n'y a point de doute qu'on ne puisse & qu'on ne doive même ouvrir la veine à un vieillard qui a de la vigueur, s'il tombe dans une plevresie, dans une inflammation de

de poûmon, dans une fiévre chaude, ou s'il est atteint de quelqu'autre maladie de cette nature, qu'on ne sauroit presque guerir, à moins que de saigner. Que si les forces du malade ne sont pas suffisantes, pour supporter les remedes, il mourra infailliblement, & de cette sorte toutes les maladies seroient incurables. Galien luy-même tiroit du sang aux septuagenaires : & ne voïons-nous pas souvent ouvrir la veine à des gens de même âge quatre ou cinq fois en moins de quatre jours, jusqu'environ trente ou trente-cinq onces. Et le fameux Rhases ne dit-il pas avoir saigné un homme dans un âge decrepit pour une grande plevresie. On ne doit donc pas mesurer l'âge par le nombre des années, mais bien par la vigueur des forces, lesquelles étant constantes dans les plus vieux, pourquoy leur refusera-t-on les remedes necessaires pour les guerir des maux dont ils se trouvent affligez. Je n'ignore pas que tout vieillard ne soit en luy-même plus foible que lors qu'il étoit jeune, & qu'il ne faille par consequent luy tirer moins de sang que s'il étoit encor dans la fleur de son âge : il se peut faire neanmoins que comparé à quelqu'autre plus jeune, il ne se trouve plus robuste que luy, & plus capable de supporter les remedes. Il n'est donc point d'âge, la decrepite prés, qui ne puisse supporter quelque evacuation : pour celle qui n'est pas loin de la fosse, elle n'est pas capable

Lib. de Phlebotomia.

de ce remede, à cause du peu de sang & de la grande quantité d'humeurs cruës. Quant aux autres âges qui tiennent le milieu entre la premiere & la derniere, on peut dire qu'elles ont leurs degrés de force, & capables par ainsi de quelque evacuation. Celse nous l'explique admirablement bien. *Il n'importe pas tant*, dit-il, *quel âge l'on a, ou s'il y a quelque grossesse, qu'à considerer quelles sont les forces*. Cette regle étant indubitable parmi les Medecins, nul malade bien qu'âgé ne doit refuser de se faire saigner, encor moins les assistans doivent-ils le trouver étrange. On en peut dire autant de ceux qui sont encor en bas âge, jusqu'à la quatriéme année; car l'enfance est doüée de ses propres forces qui ne sont pas mediocres, à proportion desquelles pourquoy ne seroit-il pas permis d'évacuer, sur tout si c'est un enfant potelé, bien nourri, & de qui les vaisseaux soient grands; & s'ils ont assez de forcé pour supporter la purgation, pour quelle raison ne porteroient-ils pas aussi la saignée: ils sont fort sujets à étre blessés, & d'avoir des grandes pertes de saug sans la moindre incommodité; & pourquoy n'endureroient-ils pas une petite saignée? Il n'y a donc point d'âge qui en doive étre excluse: Et comme les maux & les forces sont proprement les buts ausquels on doit accommoder les remedes, on doit aussi s'y attacher, sans avoir égard à l'âge, si ce n'est entant qu'elle est jointe aux choses pre-

cedentes : Et si le même enfant a assez de vigueur pour endurer son mal, pourquoy ne supportera-il pas l'operation du remede ? Galien accorde de donner dans ce même âge des purgatifs qui sont sans contredit bien plus méchans que les saignées, à cause de la nature du medicament ennemi de nôtre nature.

CHAPITRE XXVI.

De l'indiferent choix des veines du bras.

ETant sur le point de tirer du sang par precaution, ou pour guerir de quelque mal, les malades demandent souvent laquelle des veines on pretend ouvrir, pour avoir entendu raisonner sur la distribution des vaisseaux dans les bras dont ils en destinent une à la tête, & l'autre au foye, en faisant la troisiéme douteuse entant qu'elle est d'une grande utilité à l'une & l'autre cavité du corps. Galien non plus qu'Hippocrate ne sont pas auteurs de cette opinion, mais certains Medecins qui sont venus aprés eux, à à faute de n'avoir une aussi claire connoissance de l'Anatomie que l'on a presentement, dans laquelle erreur donc non seulement le peuple, mais encor je ne say quels Docteurs,

par une pure ignorance du corps humain. Or il est seur que toutes les veines du bras provenant du même rameau, evacuent des mêmes parties, & que celle qu'on destine à la tête appelée cephalique, n'attire pas moins du foye que la basilique, autrement dite jecoraire, bien que la même cephalique à cause du petit rameau qui luy vient quelquefois de la tête, passe pour tres-utile dans les indispositions de la même tête. Ce n'est pas que toutes les deux ne soient d'un grand secours dans les maladies internes des visceres, puisqu'elles tirent également le sang de la veine cave. Et on a beau m'alleguer que les noms de *Cephalique* & de *Basilique* sont Grecs: car jamais Hippocrate, ny Galien, non plus que les autres de l'Antiquité n'en ont eu connoissance, aïant été inventés par les nouveaux Anatomistes qui nous ont apporté mal à propos une telle opinion sur le choix des veines. Et pour que la verité de ce que je dis, soit plus connuë, voicy une briéve description des veines du bras.

La veine cave montant du foye vers les parties superieures n'est pas plutôt arrivée aux clavicules qu'elle se divise en deux grands rameaux, à qui l'on donne le nom de veines soûclavieres, à cause de la situation de la partie, pour étre placez soûs le gosier & sous les clavicules. Une partie des mêmes rameaux se distribuë ensuite en plusieurs veines dans la poitrine, tandis que l'autre

ſortant de la même poitrine ſe porte aux aiſſelles dont elle retient le nom d'axilaire, laquelle s'écoulant vers le long du bras ſe diviſe en deux rameaux fort conſiderables: Et c'eſt ce qu'on appele cephalique & baſilique. Il eſt vray que celle-là prend ſon origine dans les brutes de la jugulaire, au lieu qu'aux hommes elle ſort toûjours de l'axilaire, encor qu'elle reçoive un certain petit rameau de la jugulaire externe: Et c'eſt juſtement de ces deux rameaux que toutes les veines du bras naiſſent, qui ſe portent juſqu'à l'extremité de la main, dont il n'eſt pas beſoin de faire la deſcription, puiſqu'il ſuffit d'en avoir indiqué leur origine ſuivant nôtre deſſein. Donc puiſque toutes les veines contenuës dans le bras procedent d'un même tronc de la veine cave dans le goſier, vainement fait-on plutôt choix de celle-cy que de celle-là: car elles puiſent toutes leur ſang de la même ſource. Et afin que l'on ne s'imagine que tout cecy eſt dit en l'air, cette opinion a été bien receüe des plus excellens Anatomiſtes, mais entr'autres de Veſale, l'un des premiers; & quoy qu'il ſemble tirer la cephalique de la jugulaire externe, il ne laiſſe pas de ſe moquer de certains qui tranchent des Eſculapes qui forment des conteſtations ridicules; ſavoir, s'il faut diviſer dans la main la veine de l'humerus, ou la commune, ou l'axilaire, comme s'il y avoit vrayement une veine particuliere qui venant de toutes les parties in-

L. 3. c. 8.

difpofées s'en allât dans le bras, quoy que neanmoins toutes les veines du même bras pullulent d'un feul tronc qui fe tire de la divifion de la veine cave dans le gofier, ainfi qu'il l'explique plus au long dans le lieu cité. Bauhin eft du même fentiment que Vefale, affeurant étre fort inutile de s'arrêter avec tant de foin fur le choix des veines, & que l'on doit prendre la plus aparante, puifque l'une & l'autre font égales en origine. C'eft encor l'avis de Riolan, de Fallope, de Bartholin, & d'un grand nombre d'autres Medecins habiles Anatomiftes.

In Theatro Anatomi.

In Anthropographia.

In Inftitutionibus Anatomicis.

CHAPITRE XXVII.

De l'utilité qu'il y a de mefurer la quantité du fang par les palettes plutôt que par les onces, les livres, & les poids.

C'Eft une chofe ordinaire tant au peuple qu'aux Medecins de limiter dans les faignées la quantité du fang par les onces & par les livres, à l'exemple de Galien, qui en tiroit quelquefois plufieurs livres. Certes fi cette coûtume eft bonne, on devroit avoir toûjours en main les balances, afin de ne point fe méprendre en faignant : ce qui ne fe prati-

que pourtant pas, veu que les Medecins & les aſſiſtans en jugent par certaine conjecture ſeulement. L'évacuation du ſang, dit Hipocrate, eſt contenuë dans le creux des vaiſſeaux, & qui ſe doit faire quand le ſang peche. Or ce n'eſt pas dans ſon poids qu'il peche, mais bien dans ſa quantité, ou dans ſa qualité : Et quoy qu'il ait de la peſanteur, ce n'eſt pas à raiſon d'icelle qu'on le tire, mais à cauſe de ſa quantité, ou de quelqu'autre defaut : Cependant il eſt plus aisé de connoître la quantité des liquides avec les meſures, qu'avec les poids, en ce qu'un ſang eſt plus peſant qu'un autre : Suppoſons donc que la plethore des vaiſſeaux dont Pierre eſt atteint, provient d'un ſang plus peſant que celui qui cauſe une autre plethore à Paul, par raport à ſes forces. Si par exemple, vous en tirez à l'un & à l'autre ſix onces : le ſang du premier poura étre contenu dans moins de vaiſſeaux, à cauſe de ſa peſanteur, au lieu que celuy du dernier en occupera davantage, comme plus leger. Or encor qu'on ait tiré le même poids à tous les deux, toutesfois le dernier en a perdu une plus grande quantité que le premier. La maſſe du ſang eſt contenuë dans les veines & dans les arteres, comme dans un vaiſſeau. Or la repletion & l'inanition ont relation avec les vaiſſeaux. Un pot à vin qui ne ſeroit rempli qu'à moitié ou de fer, ou de gros cailloux, ne laiſſeroit pas d'étre moins plein que s'il étoit rempli juſqu'à ſon

2. Aphor. l. 1.

entrée de l'esprit de vin, tout leger qu'il est, encor que la pesanteur du premier l'emporte de beaucoup sur celui-cy ; ainsi en desemplissant les vaisseaux, quiconque tire une bouteille d'esprit de vin de quelque grand vaisseau, en ôte plus qu'un autre qui prendroit d'un autre vaisseau demi pot de pierres ; quoy qu'il y ait peut-être icy plus de pesanteur. Donc puisque la même raison se rencontre dans le sang dont l'un est plus pesant que l'autre, si nous-nous arrêtons, dis-je, à la seule pesanteur en saignant, nous ne pourrons jamais bien determiner sa quantité, puisqu'il est renfermé dans les veines, non en qualité de pesant, mais comme remplissant ; à moins que quelqu'un ne suppose qu'il y ait toûjours dans tous les hommes la même pesanteur de sang, ce que personne, je m'asseure, n'osera asseurer. La quantité du sang, selon Galien, se donne à connoître par la grandeur de sa corruption & par la fermeté des forces, & suivant que ces deux choses s'y rencontrent, on en doit tirer plus ou moins : C'est delà que dans un grand vice du sang, les forces étant bastantes, on est obligé d'ordonner une évacuation plus copieuse, & une moindre dans une plus petite corruption, ou dans des moindres forces : mais si vous voulez au contraire juger de la quantité du sang par son poids, il se pourra bien faire qu'on tirera plus de sang dans des forces plus épuisées que dans celles qui sont dans tou-

te leur vigueur. Ce qui n'eſt pas une petite faute contre les regles de l'Art. Parce que le ſang eſt plus leger dans les plus debiles, & qu'il eſt plus peſant avec celles qui ſont vigoureuſes : ſi vous tirez dans celles-cy une demi livre de ſang, & dans celles-là quatre onces, les vaiſſeaux qui reçoivent ces quatre onces, ne demeureront pas moins pleins à cauſe de la legereté, que les autres dans leſquels ont fait couler une demi-livre d'un autre ſang plus peſant, & de la ſorte la même quantité de ſang aura été évacuée dans l'un & l'autre malade, ce qu'on ne devoit pourtant point faire. Et je ne voy pas la raiſon pour laquelle on doive determiner par le poids plûtôt la ſaignée que les ſelles, puiſque ſouvent les humeurs ſe purgent par le moyen des vaiſſeaux, ce qui fait que la purgation eſt auſſi contenuë ſous le vuide des vaiſſeaux. Or puiſque les vaiſſeaux ne ſe rempliſſent pas d'aucunes choſes entant que peſantes, attendu que la capacité des mêmes vaiſſeaux ne reçoit aucun changement, quelque variable que ſoit le poids des choſes qu'ils enferment ; étant certain qu'une once d'huile tient plus d'eſpace qu'une once de miel, on fera mieux à l'avenir d'eſtimer la quantité de ſang par les paletes que par les onces, ny par les livres, puis qu'on peut s'y tromper.

Je n'ignore pas qu'il n'y eut chez les Anciens des livres tant par les poids que

par les mesures, leurs vaisseaux, aïant des lignes qui marquoient les livres & les onces, & toutes les choses qu'ils mesuroient de la sorte s'appelloient mesurables, comme par exemple, une livre d'huile, ou de vin mesurable. Et c'est ce que Galien a peut-étre entendu, lors qu'il tiroit du sang par le nombre des onces ou des livres. Mais comme le poids des choses mesurées a été different, la livre qui se pesoit ne convenoit guere à celle qui se mesuroit: car encor que la mesure d'huile, du vin, & du miel puisse étre la même, le poids neanmoins n'en est pas le même. Ce qui cause que leur maniere de mesurer a été incertaine : d'autant plus que nous n'avons plus aujourd'huy ces sortes de vaisseaux qui marquoient les onces avec les livres; & quand nous en aurions, on auroit de la peine à s'en servir sans s'y tromper, à cause du poids variable du même sang : Et quoyque je ne desapprouve pas la coûtume des Anciens, je tiens qu'il est plus seur de les mesurer par la capacité des petits vaisseaux, que par le poids des livres.

CHAPITRE XXVIII.

De l'erreur de ceux qui empéchent de boire & de dormir aprés la ſaignée.

PArmi quantité d'obſervations populaires, celle-cy n'en eſt pas la moindre, à ſavoir de prendre un grand ſoin que le malade ne dorme, qu'il ne boive, ou qu'il ne mange auſſi-tôt aprés la ſaignée : ça été auſſi le ſentiment de je ne ſay quels Medecins, dans la créance qu'ils ont que le ſang retourne au cœur, ce qui n'eſt pas pourtant toûjours vray, ſi ce n'eſt par haſard que l'évacuation fut exceſſive, ou qu'il y eût une telle timidité qu'elle fit tomber en ſyncope : outre qu'il n'y a nulle raiſon qui puiſſe nous perſuader que le retour du ſang ſoit pernicieux.

Premierement. N'eſt-ce pas au grand ſoulagement de la Nature que le ſang retourne dans les entrailles durant le ſommeil. Et y a-t-il quelqu'un qui ne ſache avec combien d'utilité le ſommeil revient aux malades qui ont paſſé ſans dormir : car c'eſt luy qui repare les eſprits avec les forces, & qui cuit les humeurs en les corrigeant de leurs vices ; à telles enſeignes que nous ſom-

mes souvent obligez d'ordonner des remedes propres pour le provoquer, lequel arrivant aussi-tôt ou un peu aprés la saignée, il pourra être bon, & comme signe & comme cause : Entant que signe, parce qu'il indique que la Nature oppressée par les humeurs morbifiques se trouve déja toute recreée, & qu'ainsi elle acheve de faire ses fonctions naturelles.

Secondement. En qualité de cause, en ce que le sommeil survenant, la Nature a le tems de cuire ce qui reste des humeurs peccantes. Ce n'est pas que je ne sache fort bien, que le même sommeil ne soit capable de nuire dans certaines maladies, par exemple, dans les inflammations des entrailles, dans les commencemens des accez, non moins que dans les maux pestilentiels, esquelles il faut bien se garder de dormir dés qu'on a été saigné : mais je ne vois pas pourquoy on doive défendre de dormir dans
Ex proth. 2. les autres maladies. Galien nous dit que les sommeils qui reviennent aprés quelque-tems, sont un indice seur de la bonne crise, parce qu'on voit dormir quelquefois un jour tout entier le malade au grand soulagement de la Nature, sur tout aprés avoir passé plusieurs jours dans des veilles continuelles. Et qui plus est, les malades s'endorment par fois dans la crise même, si donc le sommeil succedant aux autres évacuations, leur est de quelque secours, pourquoy ne le seroit-il pas ensuite d'une saignée. Mais puisqu'il arrive plus d'une fois que certains febrici-

tans tombent dans un ſommeil ſi profond, qu'à peine les peut-on éveiller, & auſquels cependant on ne laiſſe pas que de leur tirer du ſang avec grande utilité, ainſi que nous avons fait ces jours paſſez dans une certaine femme atteinte d'une fiévre aiguë, accompagnée d'un grand aſſoupiſſement, qui ſans un tel ſecours auroit eu toutes les peines du monde d'en revenir, aïant été condamnée de tout le monde. Or ſi on peut tirer avec un heureux ſuccés, du ſang à une perſonne qui eſt endormie, quel dommage pourra apporter le ſommeil ſuccedant à la ſaignée? Galien ſemble tirer un bon augure de ce qu'un de ſes malades s'endormit à merveilles dés qu'on luy eût tiré du ſang. *Deux heures aprés la ſaignée*, dit-il, *je me retiray aïant fait prendre au malade quelque petite nourriture, avec ordre de ſe tenir en repos: cinq heures aprés y étant retourné, je le trouvay, enſeveli dans un ſi profond ſommeil, qu'en luy tâtant le poux il n'en ſentit rien. Ie revins chez luy dix heures aprés ſans être encor éveillé; de là je m'en allay voir mes autres malades, aprés quoy je me tranſportay vers luy à une heure de nuit, où étant entré je fais du bruit en parlant tout haut à deſſein de le réveiller.* Mais Galien, nous dira peut-être quelqu'un, n'ordonna le ſommeil que deux heures aprés l'ouverture de la veine. A quoy je répons que le malade ſe feroit tres-bien trouvé s'il avoit pû s'endormir dés qu'il eût le bras bandé; & c'eſt ce que Galien ne déſapprouve en aucun endroit de ſes écrits, l'experience

9. Meth. cap. 4.

nous apprenant assés que le sommeil ne dépend pas toûjours de nôtre volonté. Mais comme ce malade n'avoit pû dormir, il eût raison de luy ordonner de se reposer deux heures aprés, afin de s'endormir, chose qu'il n'auroit eu garde de faire, s'il eût jugé que le sommeil luy eût été préjudiciable, à cause de la saignée qu'on venoit de luy faire. Que si quelqu'un m'objecte qu'on a raison de faire une telle deffense, de peur que le bras ne se délie, & qu'il n'arrive quelque accident fâcheux. Mais cette raison n'est pas valable, puisqu'on peut l'empêcher tant par les soins des assistans, que par une bonne ligature.

Pour ce que c'est de la boisson prise aprés s'être fait saigner, Aymé celebre Medecin de Portugal, prouve par des bonnes & solides raisons, qu'elle est fort salutaire, bien loin qu'elle soit nuisible ; & il ordonne d'avaler aussi-tôt aprés un verre d'eau fraîche, laquelle se distribuant d'abord dans le corps, par les veines désemplies, elle rafraîchit le dedans avec plus de facilité, plus promtement, & même avec plus de seureté.



CHAPITRE XXIX.

Du peu de danger qu'il y a de ſaigner & de purger les femmes groſſes.

CEtte erreur n'eſt pas non plus l'une des moindres, en ne ſouffrant pas qu'on ſaigne, ny qu'on purge une femme enceinte, quoique malade, par la crainte qu'on a qu'elle n'accouche avant terme, quoique cela repugne à la raiſon, à l'autorité des Anciens, & à l'experience. A la raiſon, parce qu'une femme atteinte d'une maladie violente comme la fiévre, ou une plevreſie, eſt en grand peril. *Une maladie aiguë*, dit Hippocrate, *eſt mortelle pour une femme groſſe.* Elle demande donc qu'on ſe preſſe de la ſecourir par les remedes : car le fœtus ſe nourriſſant du ſang de la mere, ſera en grand danger de perir tant par la même maladie, que par la corruption du ſang. Que ſi cela arrive, comme il n'eſt que trop ordinaire, la mere n'eſt pas plus en ſeureté,ſoit du côté de ſon propre mal,que de celuy de ſon enfant mort : de peur,dis-je,qu'étant devenuë plus debile par la violence de ſon mal, ſon fruit ne perde la vie par l'approche de la pourriture, & qu'elle n'ait pas aſſés de force pour le pouſſer dehors, ou

5. Aph. 30.

du moins l'avortement n'arrive jamais ſans peril. Eſtant certain qu'on ne peut éviter ces malheurs qu'en ôtant la cauſe ; vû qu'aucune maladie ne ſe guerit jamais autrement, & qu'elle ne le peut étre que par la ſaignée ou par la purgation.

Mais ceux qui croïent ces ſortes de remedes ſi dangereux pour les femmes enceintes, & qui ne les mettent en uſage qu'à contre-cœur, je les prie de conſiderer que ſi un Medecin peut guerir une femme groſſe travaillée d'une fiévre putride ſans ſaigner, & ſans purger, avec combien plus de facilité pourroit-il luy redonner la ſanté ſans les ſuſdits remedes, étant affligée du même mal ſans étre groſſe ; ainſi il faudroit en abolir entierement l'uſage. Que s'il ne peut ſans leur ſecours remettre ſur pied une femme qui n'eſt point groſſe, encor moins la pourra-t-il tirer d'affaire, étant tout à la fois & enceinte & malade : car le même mal indique le même remede, ſans que la preſence du fœtus ſoit capable d'ôter l'indication du mal, ne faiſant tout au plus que changer en quelque maniere la quantité des medicamens & la methode de s'en ſervir. On doit au contraire d'autant plus volontier appliquer tels remedes aux femmes groſſes, qu'elles en ont plus de beſoin. Nous ſommes perſuadez, diſent-ils, que par la ſaignée on prive le fœtus de ſon aliment, & que la purgation & les autres remedes ne ſervent qu'à faire accoucher avant terme.

A quoy je réponds, qu'ils ne prennent pas garde

garde que l'enfant eſt ſur le point de recevoir plus de dommage du côté du ſang gâté capable de l'étouffer, & qui cauſera enſuite la mort à ſa mere déja trop affligée de ſon propre mal. Et qu'enfin l'avortement eſt plus à craindre par la maladie, que par l'uſage des remedes.

Premierement. On ne doit jamais tirer du ſang en ſi grande abondance que le fœtus ſoit privé de ſa nourriture : bien loin de là nous remarquons qu'il a plus de vivacité, & plus de force aprés avoir tiré le mauvais ſang de la mere, y en reſtant aſſés, tant pour elle que pour luy. Une purgation legere & reïterée peut auſſi luy étre plutôt utile que nuiſible, en cas de beſoin : car la vertu du medicament à peine peut-elle parvenir juſqu'au fœtus, ou en tout cas ſa vertu contraire s'amortit par les longs tours & détours des voïes : Et quand même la vertu purgative atteindroit le fœtus, il n'en recevroit aucune mortelle atteinte. Le medicament étant donc dans une doſe mediocre, il n'y a que le ſang qui puiſſe en approcher, lequel ſe trouve épuré de ſes humeurs corrompües par le purgatif : de même la matrice des femmes groſſes reſiſte davantage contre tout ce qui eſt capable de préjudicier à leur fruit; vû que leur faculté retentive agit plus vigoureuſement que l'expultrice.

Cette erreur s'opoſe encor à l'autorité des Anciens, puis qu'Hippocrate commande de purger les femmes groſſes depuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme. *Celles qui ont*

4. Aphor. 1. *conçû*, dit-il, *doivent étre purgées, la matiere étant en mouvement, depuis le quatriéme mois jusqu'au septiéme : mais celles-cy moins, sur tout on doit s'en abstenir au commencement & à la fin de la grossesse, le fœtus étant ou trop jeune ou trop vieux.* Parce qu'il en est comme des fruits des arbres, ausquels il faut peu de chose pour les faire tomber dés qu'ils sont formés, aussi bien que quand ils sont meurs. Que si le Prince de la Medecine avance ces choses touchant les remedes de son tems pleins de violence & de peril, à combien plus forte raison se trouveront-elles veritables à l'égard de ceux que nous avons, comme plus doux & plus benins, & qui étoient
7. Epid. inconnus aux Anciens. L'experience nous convainc assés souvent de cette verité, que le fœtus n'est pas si aisément poussé déhors par l'usage des purgatifs, ainsi qu'en fait foy l'Histoire de la sœur de Harpalide, laquelle étant grosse de quatre mois, étoit tombée dans une hydropisie accompagnée d'un asthme, & de qui l'embrion étoit si infirme qu'il fut long-tems sans remüer. On luy donna le cumin d'Ethiopie avec du miel dans du vin, à cause de son amertume, lequel tout diuretique qu'il soit, & par consequent fort propre pour pousser en déhors les ordinaires, il eût un merveilleux succez, puisqu'il ne fit aucun mal à l'enfant, ny ne provoca les mois à la mere, qui est un indice seur que le fœtus n'est pas toûjours tué par l'usage des medicamens, à moins qu'ils n'aïent beaucoup de vehemence, &

que leur usage ne soit trop frequent. L'histoire d'Avenzoar dont nous avons déja parlé, qui donna à sa femme des remedes fort violens sans savoir qu'elle fut grosse, ce qui n'empêcha pas que le fœtus ne se portât bien. *Ie veux*, dit-il, *qu'on sache icy ce qui m'arriva étant arrêté prisonnier dans la Conciergerie de Haly. Ma femme étoit donc enceinte sans que je m'en aperçusse, & comme elle devint si malade, que je fus obligé de luy donner une potion laxative qui fut telle que personne ne sauroit s'imaginer, qu'aucune femme grosse aprés en avoir pris une quantité mediocre, puisse porter à terme son fruit. Et c'est ce qu'elle fit neanmoins, sans le moindre dommage ny d'elle, ny de son enfant ; aprés quoy comme les marques de sa grossesse parurent, je me repentis bien fort de ma faute, & en demanday pardon au Souverain Createur, quelque tems aprés elle accoucha d'un garçon qui est à present avec moy.* Voilà ce que nous en dit Avenzoar Medecin d'une tres-haute reputation parmi les Arabes, le repentir duquel, tout Mahometan qu'il est, doit bien servir d'exemple aux Medecins Chrêtiens. Hercule Saxon écrit qu'étant encor dans le sein de sa mere, qui passoit dans l'esprit des Medecins pour avoir une mole, on luy fit prendre des medicamens extrêmement forts, afin de dissiper la mole pretenduë : mais le tout en vain ; car il n'en reçût pas la moindre atteinte, étant né sain & sauf, s'étant depuis appliqué à l'étude de la Medecine, fut un fameux Medecin. La même avanture arrive souvent, à cause

que la violence des remedes ne parvient jusqu'au fœtus qu'aprés avoir été fort affoiblie, tandis que d'un autre côté la matrice le retient de toutes ses forces, sans jamais le laisser couler en bas avant le terme, si ce n'est par quelque grande violence. Autre chose est lorsque le fruit est meur ; car la matrice faisant ses efforts pour s'en délivrer, les medicamens luy aident à le mettre déhors, mais non pas tant qu'elle s'éforce de le retenir. Nous avons vû plus d'une fois que la saignée & la purgation, se sont trouvées heureusement ordonnées aux femmes grosses atteintes d'une maladie aiguë, même dans leur huitiéme mois. Et n'a-t-on pas vû depuis peu dans le Marais, une fille de Chambre dans un grand Hôtel avoir accouché d'un gros garçon, nonobstant un fort grand nombre de medecines les plus fortes, dans la créance qu'on avoit qu'elle étoit hydropique n'osant declarer sa grossesse.

CHAPITRE XXX.

Des femmes en couche ausquelles conviennent les mémes remedes qu'on ordonne pour celles qui sont enceintes.

CE que nous venons d'avancer au sujet des femmes grosses, peut convenir à

celles qui ſont en couche, quand elles tombent dans des maladies aigües, telles que ſont la fiévre, la plevreſie, &c. parce qu'elles ſont pour l'ordinaire affligées de diverſes indiſpoſitions aprés qu'elles ſont accouchées. La difference qui ſe trouve entre les femmes en couche & les groſſes, eſt qu'en celles-cy leurs mois ceſſent de couler, autrement l'enfant s'en trouve incommodé, & qu'en celles-là les vuidanges coulent, dont le cours ne peut étre interrompu qu'à leur grand prejudice : car c'eſt de là qu'elles tombent dans des violentes maladies qui demandent des remedes d'autant plus prompts, qu'elles les menacent davantage; car outre que leur arriere-faix eſt arrêté, quelquefois leurs mêmes vuidanges fluent trop abondamment, ou elles ſont ſupprimées, ou bien leur écoulement n'eſt pas aſſés copieux, d'où naiſſent diverſes & dangereuſes maladies, comme des fiévres continües, des fiévres chaudes, des délires, des vomiſſemens, des nauſées, des epilepſies, des inflammations dans les viſceres, des plevreſies, &c. Il ſe peut faire auſſi que les mêmes maladies proviennent du ſeul appareil morbifique, enſuite d'une cacochymie cachée & remüée dans les ſecouſſes de l'enfantement, non moins que par les fautes dans le regime de vivre, encor qu'il n'y ait ny ſuppreſſion dans les vuidanges, ny écoulement exceſſif, tels accidens ſont dangereux & bien difficiles, qui à peine peuvent être corrigez par le ſeul effort de la

Nature, lesquels survenant dans cette suppression, ils leur causent d'étranges symptomes, non moins que des fiévres accompagnées de veilles & de délires ; mais s'engendrant du seul appareil des humeurs gâtées, deviennent d'autant plus perilleux dans les femmes en couche, qu'ils indiquent en dedans une grande cacochymie qui ne sauroit étre ny ôtée, ny corrigée par l'expulsion des mêmes vuidanges. Certes quand ces choses arrivent, tous les Medecins tombent d'accord qu'il est necessaire d'y aporter du remede, soit par la saignée, par la purgation, par les remedes alteratifs, ou par tels autres qu'un sage & prudent Medecin jugera à propos.

Quant à la veine qu'on doit ouvrir, en quel tems, de quelle maniere, & avec quels remedes il faut purger, ce n'est point icy le lieu de le dire, nôtre dessein n'étant que d'insinuer les erreurs populaires, & me contente de dire au sujet que je traite, qu'il y auroit de la temerité d'ouvrir aux femmes en couche, les vaisseaux superieurs dont la revulsion supprimeroit leurs vuidanges, qui se disperseroient ensuite par leurs corps.



CHAPITRE XXXI.

Des femmes qui usent des bains afin de devenir grosses, & des autres qui emploïent mille remedes pour ce sujet.

Chapitre ajoûté.

ENtre les erreurs dans lesquelles tombe le peuple, celle-cy n'est pas de moindre consequence, en ce qu'il croit que les femmes mariées qui ont de la peine à devenir grosses, ont la matrice trop froide; & qu'il n'y a qu'à les baigner souvent dans une decoction de toutes les herbes chaudes, celles sur tout de la saint Jean, dont plusieurs d'entr'elles se font aussi une ceinture; comme si ce défaut ne procedoit pas souvent d'un excez de chaleur, qui brûlant & consumant leur semence, & en resolvant même la partie plus spiritueuse, qui en est la principale portion, la rend incapable de generation. Ce défaut est assés ordinaire aux femmes lubriques & insatiables, & ausquelles les bains chauds ne font qu'augmenter leur ardeur, qui est autant que si quelqu'un jettoit de l'huile dans le feu à dessein de l'éteindre. Et n'est-ce pas de la sorte les exposer à courir les rües, & les obliger à se jetter dans quelque puits en danger de se noïer: Et d'éfet un bain d'eau douce leur

feroit d'un bien plus grand fecours. C'eft donc aux Medecins à qui on doit s'adreffer, qui feuls peuvent difcerner les veritables caufes de la fterilité des femmes, dont la matrice eft tantôt trop froide, par qui la chaleur naturelle de la femence eft éteinte; & tantôt trop humide, par qui elle eft noïée, & puis chaffée en bas; tantôt elle eft trop brûlante, pour ne pas rôtir la même femence qui ne peut enfuite s'attacher contre la matrice; & quelquefois elle reffemble par fon aridité à une terre fablonneufe incapable de fructifier. Mais il eft bon auffi d'examiner fi ce défaut ne vient point du côté du mary, parce qu'en vain travailleroit-on aprés fon époufe, à laquelle tous les bains naturels & artificiels ne ferviroient de rien, étant de cela comme d'une terre qui quelque bonne & quelque temperée qu'elle foit, ne fauroit faire germer la gréne qu'on auroit cachée dans fon fein lorfqu'elle eft ou gâtée, ou trop vieille, ou trop menuë & trop mince. Et comme il eft de bonnes femences qui ne fauroient produire dans une bonne terre, à faute de l'afpect du Soleil, il fe trouve de même divers empêchemens tantôt du côté du mary, & tantôt de la part de la femme, à caufe de leurs divers temperamens trop oppofez, ou trop femblables : ainfi il eft de certains maris qui engendreroient avec une autre femme, & reciproquement certaines femmes fteriles concevroient fi elles étoient mariées avec des autres hommes. L'exemple d'Henry le Grand

Roy de France eſt bien celebre : car ce Prince ne fut pas plutôt remarié avec Marie de Medicis, qu'il ſe vit pere de pluſieurs enfans, n'en aïant pû avoir de Marguerite ſa premiere femme qu'il repudia à la ſollicitation de toute la France ; auſſi voit-on des femmes veuves qui deviennent groſſes dés qu'elles ſont remariées. Toutefois le vulgaire ignorant accuſe toûjours la femme quand elle ne peut avoir des enfans, ſi ſon Epoux n'eſt ou fort malade, ou fort vieux, ce qui l'oblige à donner à ces jeunes femmes qui ont de la peine à devenir groſſes, mille receptes empiriques, leſquelles bien ſouvent ne font que corrompre leur bonne complexion qui n'étoit qu'un peu tardive à porter du fruit ; au lieu d'attendre avec patience le terme que leur temperament naturel demandoit. Quelqu'une de ces nouvelles mariées m'aleguera, qu'une telle & une telle ont déja chacune deux ou trois enfans ; & ſi je fus mariée au même tems. Mais ne ſait-elle pas que les complexions ne different pas moins que nos viſages ; & quoique les animaux & les arbres produiſent pour l'ordinaire plutôt que les hommes, il y a neanmoins des bêtes qui ne portent que quatre ou cinq ans, & d'autres que la douze ou quinziéme année, & qui voudroit les contraindre d'avancer leur terme, ne leur nuiroit pas peu. Cependant les hommes n'ont pas entr'eux moins de diverſité que les brutes. Que ces ſortes de femmes ceſſent donc de ſe tant droguer, de peur qu'elles ne mettent les mêmes em-

pêchemens à leur grossesse, au même tems que la Nature étoit sur le point de les rendre fecondes, & qu'elles ne fassent rien sans l'avis d'un sage & habile Medecin qui n'ignore pas qu'il faut souvent qu'une femme soit parvenuë à un certain âge pour pouvoir devenir grosse, avant lequel il n'y a rien à esperer. De plus elles doivent étre persuadées qu'en faisant tant de receptes, il n'est pas possible qu'une ne gâte l'autre: & quand même celle-cy y seroit propre par hazard, & que la grossesse s'en ensuivit, il ne se pourroit faire que leur corps ne se trouva tellement alteré par une si grande confusion de drogues, & leur esprit agité aujourd'huy de tant de dépit, le lendemain d'espoir, & aprés d'un si grand desespoir, qu'il est impossible que la semence puisse étre mise en acte.

A cette erreur joignons-y encor quelques autres, en disant qu'on fait tres-mal de negliger les maux que souffrent les femmes dans leur grossesse par l'amas des humeurs dépravées qui regorgent dans leur estomac, dans leur ventre, comme dans leurs autres parties de leur corps, qui sont la source de mille dégoûts, & de plusieurs vomissemens, de quantité d'apetits déreglez pour des choses absurdes; outre la foiblesse & la défaillance du cœur, l'enflure des jambes, la suffocation, &c. A quoy on peut remedier tant par la saignée aprés le quatriéme mois, que par la purgation douce, comme avec la rhubarbe laquelle resserre en vuidant, avec

quelqu'autre, suivant l'avis d'un homme prudent. Ce qui empêche que la mere ny l'enfant ne periclitent, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent, étant seur qu'une petite medecine ne fatiguera pas la moitié tant que font les vomissemens continuels qui brisent l'estomac, en ébranlant fort le fœtus, qui sort par fois avant terme, tant par les secousses, qu'à faute de bonne nourriture.

Mais examinons un peu ce qui a donné sujet de dire, que qui refuse quelque chose à une femme enceinte, il luy survient un orgeolet en l'œil ; c'est à dire une petite marque rouge de la forme d'un grain d'orge sur le bord de la paupiere. Voilà le quolibet dont on menace les gens, afin qu'on se rende fort complaisant aux femmes enceintes, qui sont faciles à avorter ensuite de quelque grande envie de manger de quelque chose qu'elles ne peuvent avoir ; à peu-prés comme on dit aux enfans, que s'ils touchent le feu, ils pisseront au lit, (tant pour les empêcher de se brûler, que de la peur qu'on a qu'ils ne mettent le feu dans la maison) dont ils s'abstiennent, persuadez qu'ils sont qu'ils ne manqueroient d'avoir le foüet s'ils y pissoient. On en dit autant à ceux dont les yeux sont foibles, que s'ils regardent les pavots rouges, à cause qu'ils éblouïssent la veuë; comme à d'autres qu'ils se gardent bien de boire en mangeant leur soupe, car aprés leur mort ils ne verront goute, parce qu'on sait qu'en beuvant froid, en mangeant sa soupe, un

peu chaude,on gâte son estomac, & même les dents avec leurs gencives, à cause de leur tendresse. Ainsi on a juste raison d'en user de la sorte envers les personnes qui ne sont pas assés honnêtes & complaisantes envers les femmes qui ont conçû, sur tout celles qui sont fort sujettes à l'avortement & trop susceptibles d'envie, de colere, de tristesse, de haine, de dépit, &c. d'autant que les passions de l'ame sont comme autant d'orages & de vents impetueux, qui agitent & leurs esprits & leurs humeurs menstruales, qui venant à débonder entraînent avec elles le fœtus, ainsi que fait un torrent qui fait rouler les rochers entiers.

L'Histoire Romaine nous apprend que Macrine femme de Torquatus Consul Romain étant enceinte,mourut par le déplaisir qu'elle eût de n'avoir osé regarder par sa fenêtre un Egyptien qui n'avoit qu'un œil au milieu du front,& qui passoit devant sa maison, de peur d'être veuë des passans à la fenêtre pendant l'absence de son mary qui étoit à la guerre ; encor moins osoit-elle sortir pour aller voir un tel prodige, si grandes étoient sa vertu & sa retenuë. Tout la ville conçût un grand déplaisir de sa mort, & dés-lors le Senat touché d'un tel accident, fit mettre entre les privileges qu'il accorda aux Dames Romaines, à cause de leur liberalite envers la Republique, celuy-cy, savoir qu'à l'avenir qui que ce soit ne pourroit rien refuser aux femmes grosses, de tout ce qui est honnête & permis de donner. Voicy ce qui donna

ſujet aux Senateurs de gratifier les Dames. Le fameux Capitaine Camille partant de Rome contre les ennemis de l'Etat, fit vœu à Berecinthe de luy preſenter une Statuë d'argent, s'il en revenoit Victorieux. Aïant donc gagné la bataille, il s'en revint dans Rome glorieux & triomphant, où tout le Senat en Corps l'accompagna au Capitole, pour y faire ſon action de grace. Mais comme le Grand Camille eût fait ſavoir à tout le monde le vœu qu'il avoit fait, & qu'il ne ſe trouvoit pas alors aſſés d'argent pour effectuer ſon vœu, & que cela leur faiſoit beaucoup de peine, toutes les Dames s'aſſemblerent & reſolurent de leur propre mouvement de porter au Capitole leurs bagues, leurs joïaux, leurs chaînes, leurs carquans, leurs anneaux, leurs boutons, leurs affiquets, & toutes leurs pierreries, qu'elles mirent au pied du Senat pour en fabriquer la Statuë. Cependant Pomée Lucine la plus qualifiée d'entr'elles pria tous ces Meſſieurs au nom de ſes Compagnes de ne faire pas tant de cas du treſor dont elles ſe dépoüilloient d'un ſi bon cœur, pour faire l'Image de la mere Berecinthe, qu'ils ne ſeuſſent encor plus de gré à leurs maris, & à leurs enfans qui avoient expoſé leurs perſonnes aux perils de la guerre, afin d'obtenir cette grande Victoire. Tout le Senat émeu d'une ſi grande generoſité, & d'une magnificence ſi peu attenduë, leur accorda cinq beaux privileges à perpetuité. I. Qu'on n'oſeroit refuſer aux femmes groſſes ce qu'elles de-

manderoient, moïennant que la chose fût honnête & permise. II. Qu'on enterreroit avec honneur & ceremonie les femmes, leur faisant des oraisons funebres accompagnées d'Epitaphes. III. Qu'il leur seroit permis de s'asseoir dans les Temples. IV. Qu'il leur seroit accordé d'avoir deux riches Jupes, sans en demander permission au Senat. V. Qu'elles pourroient boire un peu de vin en cas de necessité, & dans quelque grande maladie. Et voilà d'où est venuë la coûtume de dire que quiconque refuse à une femme grosse, un orgeolet luy vient à l'œil.

Je say bien qu'on conseille aux femmes enceintes de mettre leur main à leur derriere quand elles ne peuvent avoir ce qu'elles desirent, de peur que leurs enfans n'en portent la marque sur quelqu'autre partie de leur corps. Mais je ne crois pas qu'une telle impression s'y fasse, si ce n'est au tems de la conception. Quant aux signes qu'on aperçoit en quelques uns en forme de cerise, de meure, &c. cela peut arriver naturellement ainsi qu'on voit six doigts en une main, & autant aux pieds; ou bien un orteil partagé en deux, &c. Il y a de bonnes femmes qui dans leur grossesse mangent force cotignac, afin, disent-elles, que leurs enfans aïent bon esprit, aïant peut-étre entendu dire qu'il fortifie la faculté retentrice du cerveau, en le dessechant, parce qu'étant encor tendre comme de la cire mole, il reçoit aisément l'impression & la vertu du cotignac. En quoy les meres se trompent fort, en ce qu'é-

tant pour l'ordinaire conſtipées alors, elles le deviennent davantage, au détriment de leur fruit. Pour ce qu'on dit du deſſechement, il n'y a pas moins d'erreur, puiſque la molleſſe leur eſt naturelle, & bien neceſſaire pour l'accroiſſement : car les enfans qui ſont d'un temperament chaud & ſec, ſont de fort petite taille, & deviennent plutôt vieux. Et c'eſt ce que tout le monde ſuit.

Je ne ſay qui peut avoir donné lieu de croire au vulgaire, que le premier morceau que mange la femme groſſe, s'en va directement à ſon enfant, ſi ce n'eſt peut-être qu'ignorant l'anatomie, il croit que l'enfant mange & boit auſſi bien que la mere, au lieu de ne ſe nourrir que du ſang qu'il tire par ſon nombril, ſans que la bouche luy ſerve de rien alors, parce qu'il vit dans le ventre de ſa mere, de méme qu'un fruit qui pend à ſon arbre, dont il attire le ſuc qui luy ſert de nourriture, par là méme qu'un fruit qui pend à ſon arbre, dont il attire le ſuc qui luy ſert de nourriture, par la queuë qui l'y tient attaché. Mais il eſt bon de les laiſſer dans une erreur qui peut leur étre fort utile, auſſi bien qu'à leur enfant, parce qu'elles ne refuſeront pas dans une telle perſuaſion de prendre les bons alimens qu'on leur preſentera, à la place des mauvais que leur apetit dereglé leur pourroit faire deſirer, d'autant qu'elles ont naturelement plus de ſoin de leurs fruits que d'elles-mêmes ; ainſi on ne ſauroit leur perſuader plus puiſſamment à ſe bien nourrir, que de leur dire, que cela leur eſt

bon & fort neceſſaire, qui tout les premiers en doivent manger, & aprés quoy ils s'attendent.

Mais j'entens, ce me ſemble, les femmes de Province m'aſſurer qu'un des meilleurs remedes pour heureuſement accoucher, c'eſt de faire aſſeoir les femmes qui ſont en travail, ſur le cul d'un chauderon chaud: J'avoüe qu'étant retiré du feu plein d'eau boüillante, ſon fonds n'eſt que tiede, & qu'une telle tiedeur peut ramolir leur croupion, en le rendant plus ſouple pour le paſſage de l'enfant, à peu prés comme les fomentations émolientes, dont nous uſons pour ce ſujet. Mais on fait mal de l'appliquer comme elles font, deſſus l'os bertrand, ou os pubis, vers la region de la matrice pardevant, ce qui ne peut étre que nuiſible à la matrice, qui à force d'étre ramolie, ne peut ſe ſervir de la faculté expultrice qui demande plutôt du reſſerrement. Il vaut donc beaucoup mieux de les faire mettre ſur le cul du chauderon ſortant du feu, au deſſus du croupion.

Mais voicy les femmes des villages qui alleguent ſe trouver fort bien d'appliquer deſſus leur bas ventre le bonnet ou le chapeau de leurs maris, & qu'elles en ſont plutôt délivrées. Hé bien! à la bonne-heure, je loüe leur petite methode, non moins que leur grande confiance maritale, leur aſſeurant neanmoins que tout cela ne leur peut ſervir que comme une compreſſe en leur reſſerrant le ventre pardeſſus, en aidant à l'ex-

pulſion

pulſion de leurs enfans. Pour moy je croy qu'en voulant rire ſimplement, cette coûtume, s'eſt introduite tout de bon à la ſuite du temps; le jeu aïant peut-être commencé de la ſorte en ce que les maris, quoy que les Auteurs du vray-fait & du mal d'enfant, ont coûtume de s'excuſer & de ſe défendre d'aſſiſter à telles affaires. On ne laiſſe pas de vouloir par fois les y obliger, pour leur aider, & n'en pouvant venir à bout, on leur retient le bonnet ou chapeau qu'on applique ſur le ventre, voulant dire par là, puiſque du fait de l'homme eſt procedée l'enfleure de leur ventre, ſon bonnet aura la proprieté de la faire paſſer, ainſi qu'on applique du poil de la bête, ou la bête même deſſus la morſure, pour ſervir de contrepoiſon.

Voicy une autre erreur, qui conſiſte à faire bonne meſure aux garçons, & point du tout aux filles, en coupant leur nombril, communement dit la vedille, aprés leur naiſſance; comme les bonnes femmes ſont fort ſoigneuſes de la conſervation du genre-humain, elles recommandent expreſſement aux ſages femmes, ſi c'eſt un garçon, de la luy laiſſer un peu longuette, s'imaginant que leur verge prendra de là ſon modele, & qu'elle croîtra davantage. En quoy elles s'abuſent, ou pour avoir mal entendu & retenu ce que pourroient avoir remontré autrefois quelque Medecin aux ſages femmes, qu'en liant leur vedille, elles ne la doivent pas trop ſerrer, encor moins la tirer en dehors; car en la liant raſibus du ventre, la

vescie qui en dépend par le moyen d'une attache, en devient plus retirée en dedans, & que c'est de là que leur membre en reste plus court, parce que le tuyau commun à l'urine & à la semence dépend du col de leur vescie : Et c'est là la raison qui doit obliger à laisser un peu longue la vedille. Il sert au contraire aux filles d'étre bien tirée & liée de prés, afin que leur matrice tenant à la vescie, en étant retirée, ait son col d'autant plus étroit qu'il est plus alongé. Mais il faut aussi qu'on prenne garde qu'à faute de ne serrer comme il faut le nombril aux enfans, ils n'en meurent, ou qu'ils n'en restent toute leur vie valetudinaires, par la perte de leur sang par le même endroit : Et c'est ce qui est arrivé plus d'une fois. Il est à propos de donner encor cet avis, que bien souvent ces pauvres petits ne font que crier par les douleurs qu'ils sentent causées par la portion toute froide de leur nombril pendente, qui meurt peu à peu, & tombe à la fin à faute de chaleur naturelle & de vie, comme aussi à cause que les sages-femmes ont coûtume de la coucher sur leur chair toute nuë, laquelle refroidissant leur petit ventre, leur fait beaucoup de douleur, & leur donne des tranchées, sans que personne s'avise de la veritable cause de leurs pleurs & de leurs cris, en accusant mille autres choses ; ce qui n'arriveroit pas si on envelopoit le reste de leur nombril avec du coton, ou dans quelque petit drapeau bien molet, au lieu de le coucher tout nud sur

leur ventre delicat ; car autant vaudroit leur appliquer un glaçon que de les laisser ainsi.

Quelques-uns disent, qu'on peut connoître le nombre des enfans que les femmes doivent avoir, par le nombre des nœuds qui se trouvent aux attaches de leurs arriere-fais, les rouges designant les garçons, & les blancs les filles. Mais cela est si peu vraysemblable, & il y a si peu de fondement, qu'il ne merite pas d'en dire davantage, encor que la chose se soit rencontrée telle par hazard. Je ne m'arrêteray pas non plus à refuter l'erreur de ceux qui veulent faire passer pour heureux ceux qui naissent couverts d'une petite membrane qu'on appele *Chemise*, dont tous les enfans sont envelopez dans la matrice, laquelle tantôt leur couvre le corps jusqu'aux épaules, & tantôt le visage seulement. Cela arrive à ceux qui en sortant ne font pas beaucoup d'effort, au contraire de ceux qui se tourmentent en venant au monde ; car ils s'en dépoüillent ainsi que les serpens de leur vieille peau, en passant tout exprés à travers de quelque trou bien étroit, ou par quelques broussailles. Et quand on voit un homme à qui tout reüssit, on dit qu'il est né coëfé.

Mais n'est-ce pas plutôt une allegorie au sujet de ceux qui étant issus de riches parens, sont nés veritablement tous vétus & coëfez ; aïant tout à souhait, sans avoir la peine d'amasser pour la necessité de la vie. Mais une telle chemise, me dira-t-on, porte avec soy tant de bon-heur à celuy qui en

eſt muni, qu'il n'a rien à craindre pour ſa perſonne. Hé bien! il n'a qu'à s'en aller au Siege de quelque place armé d'une telle cuiraſſe, pour voir ce qu'il en ſera, & s'il n'y laiſſera pas ſa peau avec ſa camiſade; & s'il ſe laiſſe tomber de cheval tout boté, & qu'il ſe caſſe les jambes, ſi les pieces ne ſe trouveront pas dans ſes botes; où s'il tombe bien avant dans l'eau ſans ſavoir nager, s'il ne boira pas tout ſon ſou. On dit encor qu'une femme accouchant en pleine Lune, ne manquera de devenir groſſe enſuite d'un garçon, & d'une fille, ſi c'eſt en nouvelle Lune; mais l'experience montre que ce ne ſont que fadaiſes.

Quant à ce qu'on dit quelquefois que femme en couche piſſe le lait, cela n'eſt point abſurde, puiſque cela arrive ſouvent, ſoit qu'on applique des remedes propres à faire perdre le lait, ſoit à faute de donner à téter: car alors un ſang pituiteux & blanchâtre s'en retourne dans les vaiſſeaux, d'où il eſt attiré par les veines & par les arteres emulgentes, & vuidé enfin par les urines qui en deviennent blanches. Et puiſque nous voyons que le pus contenu dans le foye, dans la rate, ou dans les poûmons ſe fait voir quelquefois dans les urines fort diſtinctement, & que la veſicule du fiel attire à ſoy la portion de la bile contenuë dans le ſang, comme les reins la partie plus ſereuſe, pourquoy ne ſe pourroit-il pas faire de même à l'égard du ſang pituiteux qui étoit deſtiné pour former le lait dans les mammelles.

CHAPITRE XXXII.

Que le Mercure pris par la bouche n'est point nuisible.

CEtte erreur est excusable en plusieurs, en ce qu'elle est appuyée de l'autorité des anciens Medecins. *Le Vif-argent pris en boisson*, dit Dioscoride, *contient en soy une qualité pernicieuse : car il ronge par son poids les parties internes, & il cause les mêmes symptomes que l'écume de l'argent.* Auquel s'accorde Aëce, & Galien luy-même le met entre les venins, ainsi que fait Avicenne, encor qu'il se contredise luy-même au sujet de ses qualitez, le faisant froid & tres-humide, & le met cependant ailleurs au nombre des poisons chauds & acres : d'autres pretendent qu'il est de sa nature froid, & chaud par l'artifice qu'on y apporte. Mais laissons-là leur dispute. Certains Medecins modernes le prennent pour un venin. Le Conciliateur asseure qu'il glace le sang pris en grande quantité ; dont il rapporte l'exemple d'un certain Charlatan, qui fort pressé par la soif que sa fiévre chaude luy causoit, & cherchant de quoy boire pour éteindre son ardeur, avala par mégarde une grande quantité de Vif-argent qui étoit dans un vase, le croyant plein d'eau, dont il mourut tout

Lib. 5. c. 7. *Lib. 6. c. 28.* *Tetrab. 4 serm. 1. c. 79.* *Lib. 2. Tract. 2. cap. 47.* *Fen. 6. l 4. tract. 1. c. 3.*

gelé, en l'ouverture duquel les Medecins trouverent autour du cœur le ſang tout glacé. Fernel n'en abhorre pas moins l'uſage. Il y en a pourtant d'autres qui ſavent par experience qu'il n'eſt pas ſi pernicieux. En quoy ils ont raiſon : car ſelon Dioſcoride, il ne nuit que par ſa peſanteur ; encor faudroit-il que ce fut en grande quantité. Galien avoüe qu'il n'en a fait aucune épreuve pour ſavoir ſi c'eſt en le prenant par la bouche qu'il tuë, ou en s'en frottant. Ce qui fait bien voir qu'en luy donnant rang parmy les venins, il n'en a parlé que par l'opinion d'autruy, & point du tout ſelon ſon propre ſentiment. Ce qu'il n'eut aſſurément pas fait, s'il en eut fait l'eſſay, comme les Medecins d'apreſent, qui n'en blâment que la trop grande quantité. Et moy qui écris cecy, en pris deux ou trois fois l'année paſſé enſuite d'un grand coup de tête ſur la glace dans le Palais d'Orleans qui m'y cauſa un abſcez qui vint aboutir ſous la gorge, & qui coula durant pluſieurs jours, m'étant fait ſaigner deux fois aprés ma chute, & trois fois entre le dix-neuf, le vingt, & le vingt-deuxiéme jour qu'il parut, parce qu'il n'eſt point de medicament qui ne ſoit capable de nuire dont la doſe eſt exceſſive. Et ſi le Mercure a pu glacer le ſang, au dire du Conciliateur, ce ne fut que par ſa trop grande quantité. Ce qui prouve que ſa vertu n'eſt pas plus nuiſible que celle des autres medicamens. Rorarius nous raporte une hiſtoire opposée à celle du Conciliateur,

9. Simp. (margin note)

quand il dit, *avoir connu un Allemand qui s'étant endormi,pour avoir trop bû, dans la maison d'un Orfevre, se leva fort alteré: & comm'il marchoit à tâtons, cherchant de quoy boire, il trouva sous sa main par hazard un vaisseau où il y avoit trois livres de Vif-argent, qu'il porte à sa bouche & l'avale à moitié endormi, qu'il trouva bien à son goût, étant rafraichissant & liquide. Aprés quoy il se r'endort, mais il fut bien surpris en son réveil, car en sentant je ne say quoy de froid auprés, Il trouva tout le Vif-argent dans ses draps.* Avicenne écrit, *que bien de gens en prennent sans en étre incommodez, à cause qu'il sort par en bas, ce peut étre donc un poison par aucune maligne qualité qu'il ait en soy, ny capable de nuire sinon par sa pesanteur.* Le même Rorarius asseure avoir vû plusieurs femmes ne s'étre du tout point trouvées mal pour avoir avalé du Mercure dans le travail d'enfant, ou pour pousser leur arrierefaix en dehors. D'autres protestent en avoir fait prendre à des enfans extremement malades par les vers, qui se sont trouvez aussi-tôt gueris. Et c'est ce que j'ay souvent fait moy-même en leur donnant à boire l'eau qui a boüilli avec le Mercure. Brassavole dit aussi en avoir donné à des enfans jusqu'à un scrupule. Or à combien plus forte raison le pourra-on donner hardiment aux hommes faits. Beaucoup de Medecins sont dans le même sentiment. Rorarius rapporte la même chose, disant, que le Mercure naturel est exempt de tout venin, dont la seule pesanteur est pernicieu-

In contradictione Gal. 20.

Cap. 2. de venenis.

Loco cit.

In examine simplic.

Contradict. 10. Avicen.

ſe, & qu'il ne l'a pas ſeulement oüy dire, mais qu'il l'a vû luy-même avoir été donné par des Medecins à des enfans à demy-morts par la violence des vers, & à des femmes en travail d'enfant, auſſi-bien qu'à des accouchées, qui avoient de la peine à ſe vuider:
In Dioſcoridem. Aymé de Portugal appele ignorans dans la pratique tous ceux qui le mépriſent, n'aïant que ſon ſeul poids à redouter. A quoy s'accorde Dioſcoride, & dont au contraire, on ſe ſert avec bon ſuccez en Eſpagne, & en France comme d'un excellent antidote pour les enfans enſorcelez & maltraitez des vers. Le même Auteur rapporte l'hiſtoire d'un garçon de dix ans, qui avala pour du vin plus d'une livre de Vif-argent ſans en reſſentir autre ſymptome que ſa peſanteur naturelle, & lequel il rendit entierement par les ſeles aprés quelques lavemens. Et voilà toute l'incommodité qu'il en eut. Matthiole ſemble étre de même ſentiment
Lib. 6. cap. 28. dans pluſieurs endroits de ſes écrits. *A moins*, dit-il, *qu'on n'en prenne une grande quantité, il ne ſauroit tüer, lequel coule aiſément en bas, tant à cauſe de ſa peſanteur, que de ſa ſubſtance fluide & gliſſante par en bas, ſans qu'il s'arrête ny dans l'eſtomac, ny dans les inteſtins. De là je ne m'étonne pas ſi Avicenne écrit qu'il ne manque pas de gens qui boivent du Vif-argent impunément, pour autant qu'il ne tarde guere de ſortir du corps, moyennant qu'ils ne ceſſent de ſe promener.*
Cap. 70. lib. 5. *Les Gorites en donnent un ſcrupule aux femmes en grand travail, comme le meilleur & dernier*

remede. Il y a assez de gens qui en font prendre aux enfans, afin de faire mourir les vers, de la grosseur de deux grains de millet sans le moindre accident. Le même Auteur dit ailleurs, *qu'il se persuade aisément par semblables exemples que le Vif-argent ne fait point mourir, s'il n'est pris en trop grande quantité.* Il en parle encor tres-clairement, lors qu'il l'accorde aux enfans, pour n'avoir aucune dangereuse qualité, que sa seule pesanteur à l'égard des boyaux.

Lib. 4. epist. ad Steph. Laurent.

La seule autorité d'un si grand nombre de celebres Auteurs pourroit suffire, sans avoir recours à celle des Medecins de nôtre siecle qui en ont fait l'experience, & que moy-même, dit Primerose, en ay donné souvent avec un tres-bon succez, sur tout aux pituiteux, qui s'en trouvent encor mieux que les autres.

Quant aux symptomes que Fernel, Palmarius & les autres luy attribuent, comme les engourdissemens, les convulsions, les tremblemens, les lethargies, les tranchées, &c. ils proviennent ou pour avoir été mal preparé, ou de sa quantité excessive. Mais y a-il rien icy bas, où il n'y ait quelque chose à redire & ce ne seroit plus un medicament s'il n'étoit capable de nuire dans quelque dose qu'il fut pris. La seule experience nous decouvre les vertus des medicacamens, par laquelle nous avons été convaincus & desabusez de la qualité pernicieuse attribuée au Mercure par les Anciens.

CHAPITRE XXXIII.

Du peu de peril qu'il y a de prendre le Mercure ſans étre preparé.

QUelqu'un convaincu par les autoritez que nous venons de rapporter, penſera qu'il faut du moins y apporter un grand ſoin pour le bien preparer : & ce mot de *Preparation* ſemble porter en ſoy je ne ſay quoy de ſingulier, quoyqu'à la verité on ne doive entendre que ce que nous avons dit cy-deſſus du Mercure non preparé ou crud, tel que Braſſavole, Matthiole, Aymé de Portugal, & d'autres ont coûtume de le donner aux enfans & aux femmes en travail d'enfant. *Il ſe donne vif*, dit Matthiole, *& non éteint, ainſi que quelques-uns croyent : car celui-cy s'attache à l'eſtomac & aux inteſtins, où il excite de cruels ſymptomes.* Où il eſt à remarquer qu'on le prepare en diverſes manieres tant pour purger que pour provoquer la ſueur : mais par toutes ces preparations la nature du Mercure ne perit pas, ne faiſant que demeurer cachée ; & quoy qu'on y méle quantité d'ingrediens, il ne laiſſe pas de demeurer tout entier & de retourner en peu de tems dans ſon premier état, pour peu d'artifice qu'on y apporte. Sa principale fixation ſe fait par le mélange des eſprits des ſels dans le Sublimé

Epiſt. ad Laureü.

& dans le Precipité, & ainſi ce qui étoit cy-devant aſſez innocent, devient un tres-puiſſant poiſon, parce qu'étant de ſa nature fort actif, ſon activivé s'augmente étrangement par l'approche de ces eſprits acres dont une ſeule goute brûle. Je n'ignore pas qu'il n'y ait eu de gens aſſez hardis pour le donner en pilules juſqu'à un ou deux grains, dans celles qu'on dit de Barbarouſſe, qui eſt une grande temerité. On peut voir pourtant par là, que crud il eſt moins à craindre que le preparé de la ſorte, en ce que le vif eſt adherant en ſoy-même, qu'il eſt mobile, & qu'il coule par conſequent auſſi-tôt en bas. Il s'en eſt trouvé d'autres qui ont eu l'eſprit d'en inventer un nouveau à qui ils ont donné le nom de *Mercure doux*, & qu'il ſe peut prendre, à ce qu'ils diſent, ſans la moindre crainte, & c'eſt ce que j'ay éprouvé moy-même ; ainſi le monde qui s'effrayoit auparavant au ſeul nom de *Mercure*, ſe trouve à preſent trompé à ſon grand profit, ſous l'apparence d'une ſimple poudre blanche. Je ne le croy pas neanmoins plus ſeur que le crud, veu que cette ſorte de Mercure doux ſe fait du Sublimé qui n'eſt rien moins qu'un puiſſant poiſon, dans lequel on ajoûte le crud que l'on ſublime derechef par la mixtion corroſive duquel la vertu des eſprits du ſel & du vitriol s'affoiblit, ainſi la poudre devient douce, d'extrémément acre qu'elle étoit auparavant. En quoy je ne voy nulle preparation, mais ſeulement un certain mélange & une addition de Mercure,

dont la nature toutefois demeure toute entiere, & qui reprend ſa premiere forme avec le moindre artifice. Or ſi le Sublimé eſt un ſi pernicieux venin, ce qu'on y ajoûte enſuite du Mercure-vif n'eſt pas ſuffiſant pour le dépoüiller de ſa qualité maligne, n'en étant palliée & un peu adoucie; ainſi une force divisée eſt plus foible que celle qui eſt unie, ce qui ſe verifie en ce qu'il en eſt de même des choſes naturelles de même genre. D'abord qu'on fait le Sublimé, le Mercure aquiert de la malignité par le mélange des eſprits ſalins, & qui bien loin de détruire leur violence, il ſe les aſſocie avec plaiſir, pour ainſi dire. Et lors qu'on y ajoûte d'autre Mercure pour le dulcifier, il s'unit pareillement avec ces eſprits, à cauſe qu'il eſt de même nature que le premier, ſans que celui-cy puiſſe davantage aſſoupir leur force que celui-là. Il eſt vray que le Mercure étant en plus grande quantité qu'auparavant, ils peuvent moins nuire, bien qu'ils ne ſoient pas moins efficaces de leur nature : ainſi boit-on hardiment quelques petites goutes d'eſprit de vitriol bien dilayé dans un verre d'eau, étant d'ailleurs un medicament aſtringeant. C'eſt pour cela qu'un tel Mercure eſt moins ſeur que celuy qui n'a pas été ſublimé. Que ſi le Mercure crud mélé avec celuy qui eſt ſublimé luy ôte ſon venin, le rendant incapable de nuire, à plus forte raiſon, devra-il étre luy-même exemt de toute malignité, *nihil dat quod non habet*. Si donc il ap-

porte de la bonté & de la douceur à un venin aussi dangereux que celuy-là, il ne faut point douter qu'il n'ait en soy ce dont il communique à autruy : car l'axiome veut, que *propter quod unum quodque est, tale & illud magis*; par consequent si la seule mixtion du Mercure crud rend le sublimé salutaire & utile pour les usages ordinaires, beaucoup plus devra-il avoir tout seul ces mêmes qualitez. Les histoires raportées dans le chapitre precedant nous verifient cette verité, où l'on voit, qu'il a été donné fort utilement sans la moindre preparation. J'avoüe bien qu'il peut nuire étant pris en trop grande quantité, ou receu dans un corps exemt des mauvaises humeurs, & qu'il profite moins aux bilieux, & aux melancoliques, qu'aux pituiteux : Mais s'il faloit rejetter le Mercure pour tels inconveniens, il se trouveroit bien peu de remedes qu'il ne falut à la fin bannir de l'usage de la Medecine, à cause qu'ils ne sauroient jamais tant profiter aux uns, qu'ils ne nuisent en même tems à quelqu'autre, pour ne pas dire à tout le monde, pris à contre tems, ou dans une dose excessive. Je m'en vay le confirmer par le témoignage du fameux Chymiste Hartman, comme l'un des plus experts dans cet Art, puisqu'il nous a laissé plusieurs preparations sur le Mercure. *Le Mercure vif ou crud*, dit-il, *est un tres-excellent remede depuis un scrupule jusqu'à quelques drachmes, ou aprés l'avoir fait mortifier dans le suc de limon. Mais en ce cas la dose en doit étre plus petite, parce qu'étant*

De curatione lumbricorum.

mortifié de la sorte, il s'arrête plus long-tems dans le corps.

CHAPITRE XXXIV.

Du parfun de la Nicotiane, ou Tabac.

L'Usage du Tabac pris en pipe, est devenu si commun, qu'il est peu de gens aujourd'huy qui n'en prennent : Disons en donc quelque chose. Premierement, touchant sa nature, il y a bien de gens qui croïent sa fumée narcotique, ainsi que l'ont écrit quelques Auteurs, en l'appellant pour ce sujet *la jusquiame du Perou*, ausquels semble favoriser l'experience, en ce qu'elle fait dormir, & qu'elle appaise les douleurs. Cette opinion toute soûtenuë qu'elle soit par des savans Auteurs, ne me paroit pas fort veritable : car si elle provoque le sommeil, cela se fait par une vapeur qui est ou excitée dans le cerveau, ou portée jusques-là, ou parce qu'elle aide à faire la digestion des alimens, parce que nous dormons plus tranquillement quand l'estomac n'est pas chargé de viandes, & la même fumée nous délivre des douleurs, c'est ou en ôtant leurs causes, ou en les alterant, & point du tout par quelque vertu narcotique qu'elle ait en soy. Ainsi ay-je vû des grandes douleurs de tête, inveterées & gueries par cette même fumée; on peut connoître par diverses raisons qu'il

n'y a là aucune vertu narcotique.

Premierement, en ce qu'ils confessent que le Tabac étant chaud & sec, attenuë, penetre & resout les humeurs, à quoy l'experience s'accorde aussi : or toutes ces qualitez repugnent à la nature des narcotiques, non que je les estime tous froids, y en aïant un grand nombre de chauds ; mais de ce que tous les narcotiques quels qu'ils soient, épaississent les humeurs ; d'où vient que si la douleur est causée par les humeurs grossieres, ils apportent un tres-grand dommage, à cause qu'elles en deviennent encor plus épaisses ; & par ce moyen le mal se rend plus difficile à guerir. Or la fumée du tabac convient mieux aux temperamens & aux humeurs froides contre la nature des narcotiques.

Secondement, s'il survient quelque évacuation exorbitante des excremens ou du sang, & laquelle on ne puisse arrêter par les remedes astringens, nous avons coûtume d'user des narcotiques & des autres remedes qui engourdissent, comme d'un puissant secours, afin d'arrêter le mouvement des humeurs. Mais quant à cette-cy, elle purge le corps & par le haut & par le bas à la maniere de l'ellebore, ou de l'antimoine ; & quiconque me prouvera que l'ellebore est narcotique, il n'aura pas de la peine à me persuader qu'il en est de même de la nicotiane : Et il se peut bien faire qu'elle arrête le vomissement, mais c'est parce qu'elle en ôte la cause, ainsi qu'un vomissement en fait cesser un autre.

Troisiémement, les remedes qui engourdissent appliquez en dehors ôtent le sentiment à la partie, en la rafroidissant beaucoup, ce que ne sauroit jamais faire l'herbe dont nous parlons, comme tout le monde peut l'éprouver.

CHAPITRE XXXV.

Du bon usage du Tabac.

BIen que je n'aïe jamais usé de Tabac en pipe, ny envie d'en user, j'ay remarqué neanmoins plusieurs personnes de toute sorte de temperament qui en usoient sans aucune incommodité, je veux dire maigres, gras, bilieux, pituiteux, &c. Ce qui m'oblige à ne point donner dans l'opinion de ceux qui le croïent fort prejudiciable à la santé, si ce n'est par avanture dans son usage immoderé; car tout excez est vicieux. Tous les Indiens n'auroient pas en si grande estime cette même herbe s'ils ne la croïent tres-salutaire. Je l'ay ordonnée à plusieurs malades, à qui elle a servi pour être plutôt gueris. Mercator fameux Medecin Espagnol en parle souvent avec des grands éloges, en la recommandant dans differentes maladies.

Il y a pourtant bien de raisons qui semblent prouver le contraire en quelque maniere. Premierement, de ce qu'elle est con-

traire

traire à la nature en purgeant haut & bas avec violence : car tous les purgatifs ſont en quelque maniere contraires à la nature.

Secondement, la premiere fois que quelqu'un en uſe, il ſouffre des vertiges, des maux de cœur, des ſueurs froides, qui ſont des marques d'une qualité maligne. Ce qui eſt vray quand on en avale, au lieu qu'en en prenant en fumée ſeulement, ſans paſſer au de là de la gorge, il fait du bien au cerveau par ſa chaleur, en vuidant les humeurs pituiteuſes. Et bien loin de troubler l'eſtomac, il le fortifie, & l'aide même à la coction des alimens. L'orpiment tout venin mortel qu'il eſt, ne laiſſe pas d'avoir ſa fumée propre à deſopiler les poûmons, ſelon pluſieurs Auteurs. On dit que l'opium pris par la bouche eſt autant en uſage parmi les Turcs que le Tabac parmi nous, la nature s'accoûtumant à la fin à ces ſortes de remedes, ſans que leur malignité la puiſſe troubler. Or puiſque nous voyons que pluſieurs en uſent ſans aucune incommodité, je ne voy pas pourquoy on doive en avoir de l'averſion.

Les meſures qu'on y doit garder ſont premierement d'en uſer avec moderation : ce qui eſt vray en toutes autres choſes, mais ſur tout en celle-cy ; Quoique j'aïe obſervé que le mal qui provient de ſon abus ne fut pas conſiderable.

Secondement, qu'il eſt plus propre aux perſonnes graſſes, phlegmatiques & ſujettes à des fluxions à cauſe de la vertu qu'il a d'échaufer & de deſſecher ; elle ne nuit pas

même beaucoup pour l'ordinaire aux maigres, & y a-il quelqu'un, quelque propre & quelque sain qu'il soit, dont le cerveau ne se trouve molesté par les fumées qui y montent ; Et si je n'ay jamais vû personne dessecher pour en avoir usé, m'étonnant de ceux qui ont écrit qu'il étoit narcotique, & qui cependant le défendent aux temperamens chauds & bilieux, vû que les narcotiques leur conviennent beaucoup mieux qu'aux pituiteux.

Troisiémement, quoique je sache que quantité d'ethiques & extenués s'en soient bien trouvés, je ne laisse pas que de croire qu'il est moins propre à ces phthisies causées par la chute de quelque catarrhe sur les poûmons : car encor que cette fumée tire du cerveau une humeur pituiteuse, elle porte neanmoins la nature à renvoyer les humeurs dans la poitrine, en quelqu'autre tems que ce soit, or comme il ne faut jamais, (selon les regles de l'Art,) attirer vers la partie malade, mais plutôt la dégager des humeurs qui l'incommodent, soit par la revulsion, ou par la derivation, il me semble qu'on ne doit point mettre en usage les remedes qui purgent le cerveau par la bouche, mais bien ceux qui evacuent par le nez. La methode de Galien, dans un tel cas, étoit d'appliquer sur la tête rase un emplatre tres-fort, afin d'empécher la descente des humeurs, & de faire revulsion.

Quatriémement, il est à noter, que plusieurs gens y font de grandes fautes, lors qu'en

fumant ils ne cessent de boire, & s'enyvrent bien souvent ; ce qui fait qu'à force de boire ils se privent des avantages qu'ils en recevroient : car bien qu'elle semble fondre les humeurs, échaufer & dessecher le cerveau, & qui engendre, ce semble, aussi moins d'excremens, étant chaud & sec, selon Galien, il ne laisse pas toutefois d'attirer plus puissamment par sa chaleur & par sa secheresse, & de se remplir avec plus de facilité de quantité de vapeurs élevées en haut des parties inferieures, d'où ne cessant d'étre ensuite plein, ne reçoit aucun soulagement du benefice d'un tel dessechement, ainsi que l'enseigne le même Galien au même lieu, *Lors que leur tête*, dit-il, *se remplit, (car cela arrive toûjours à ceux qui ne gardent aucun regime) il s'engendre en eux quantité d'excremens qui ne sont pas pourtant cruds, qui s'imbibant dans leurs têtes, leur causent des pesanteurs, ensuite des alimens chauds aussi bien que des boissons, & des odeurs & des autres choses qui proviennent du dehors.* En effet cela paroit conforme à la raison, veu que les vapeurs montent aisément vers la partie devenuë plus chaude ; or puisque par l'usage du Tabac en fumée, le cerveau s'échaufe, si l'on n'observe pas un bon regime de vivre; & si avec cela on vient à boire du vin, de la biere, & d'autres boissons fumeuses, comme il n'arrive que trop souvent, la tête recommance de se remplir derechef. Et on a remarqué que ceux qui fument de la sorte ont plus jetté d'excremens par la bouche & par

In Arte Medica, capite de signis calidi & sicci cerebri.

le palais, qne les autres qui s'en abſtiennent, à cauſe de la crapule & de la gourmandiſe qui ne ſont que trop ordinaires à bien de gens.

Cinquiémement, ceux qui fument dépuis long-tems & qui en ont fait une habitude, doivent ſoigneuſement prendre garde d'en diſcontinuër l'uſage, à moins qu'ils ne menent en même tems une vie fort reglée; car autrement ils ne manqueront de reſſentir de grandes peſanteurs tant dans leur tête, que par tout leur corps, cauſées par l'abondance des humeurs qui avoient coûtume de ſe vuider, en prenant tous les jours du Tabac en pipe, ce qui cauſe des ſommeils & plus cours & moins tranquiles, par le défaut des vapeurs qu'une telle fumée excitoit; de même que les coctions ſe font moins heureuſement dans l'eſtomac, & que c'eſt de là auſſi que naiſſent quantité d'incommodités. Ce qui nous oblige de prendre ſoin que les perſonnes agées & celles dont l'eſtomac eſt d'un temperament froid, ſe ſervent de cette fumée, bien qu'elles n'en aient jamais usé, parce qu'elle peut les garantir de la goute, comme auſſi d'un grand nombre d'indiſpoſitions froides.

CHAPITRE XXXVI.

De l'erreur de ceux qui croïent que la fumée du Tabac penetre jusqu'au cerveau.

NOus venons de faire voir l'utilité du Tabac en pipe, aïant pour garants tous les peuples des Indes Occidentales, parmi lesquels à peine s'en trouve-il un seul entre mille qui s'en abstienne, & où l'on ne laisse pas de vivre tres-longtems. Or quand on le prend par la bouche, on rejette dehors autant de fumée qu'il y en avoit entré, ce qui est aisé à voir : car tout ce qu'on en tire a coûtume d'étre contenu dans la bouche, ainsi il est faux qu'elle aille jusqu'au cerveau, comme plusieurs se l'imaginent, n'étant pas même necessaire qu'elle y parvienne. Les masticatoires & les gargarismes qu'on ordonne, afin d'attirer les humeurs de la tête, peuvent répandre leur vertu dans le cerveau, encor qu'ils soient retenus dans la bouche ; ainsi il n'est pas absurde que la même chose se fasse par la fumée du Tabac entant que dessicative & attenuante. Mais il n'est pas bien mal-aisé de prouver qu'elle ne peut y étre portée tandis qu'elle est enfermée dans la bouche.

Premierement, en ce qu'on n'apperçoit

que sa saveur, & point du tout de son odeur.

Secondement, de ce qu'on reçoit cette même fumée en inspirant, & que l'on retient en retenant son haleine, & laquelle enfin on pousse dehors en expirant. Il est vray qu'en inspirant, l'air va jusqu'au cerveau, mais pour celuy qu'on attire par la bouche, il ne va qu'aux poûmons & qu'à l'estomac. Or puisque ces fumées étant attirées par les levres avec l'air en inspirant, ne peuvent arriver au cerveau. En expirant ou en retenant nôtre haleine, dit Galien, nous ne saurions flairer, quand même l'odeur seroit dans les narines, parce qu'en expirant, nous repoussons l'odeur avec l'air, & en nous empéchant de respirer, nous n'admettons plus rien, à cause que l'haleine étant retenuë, aucun air ne se porte de soy-même au cerveau, qui se trouve déja plein de l'air qui y est entré en inspirant : Qui est la raison pour laquelle nous ne saurions appercevoir des odeurs des choses que nous retenons dans la bouche & dans l'estomac; car autrement l'homme ne pourroit se supporter soy-même, à cause que la perception des mêmes odeurs se fait par l'inspiration : or l'inspiration jusqu'au cerveau ne se faisant point par la bouche, la fumée du Tabac prise par icelle, ne sauroit par consequent parvenir au cerveau. De plus, s'il étoit vray qu'elle penetra jusques-là, ces sortes de vapeurs étant fort acres, ne manqueroient pas d'ébranler & de piquoter le même cerveau,

où elles exciteroient l'éternuëment au d'autres indiſpoſitions : ce qui n'arrive pourtant pas ordinairement : ainſi voyons nous arriver des éternuëmens excitez par la même fumée auſſi-tôt qu'elle eſt attirée par le nez, parce qu'elle monte de là veritablement juſqu'au cerveau. Que l'on tienne pour aſſuré qu'il n'y a que la tête ſeule qui reſſente ſa vertu, ſans que ſa ſubſtance s'y puiſſe porter.

Mais quelqu'un m'objectera, que par ſon long uſage la tête s'appeſantit, qu'il s'y excite des vertiges, & qu'on en devient comme yvre. A quoy je répons, que cela arrive ſeulement par une trop longue habitude ; ce qui ſe feroit toutefois bien vite s'il étoit veritable qu'une telle fumée rempliſſoit les ventricules du cerveau. Quant aux vertiges, ce n'eſt pas toûjours les vapeurs qui les cauſent ; mais auſſi les eſprits trop échaufez & trop émus, ou même les vapeurs des humeurs miſes en mouvement par la chaleur immoderée de cette fumée, ou d'autres diverſes cauſes que je paſſe ſoûs ſilence. Mais qui plus eſt, il y a des perſonnes dont la tête eſt ſi foible qu'ils ſouffrent des vertiges à la moindre occaſion externe ; ainſi il n'y a pas de quoy s'étonner ſi la même choſe leur arrive en fumant, encor que la fumée n'y parvienne pas ; car cela ſe fait par l'ébranlement de quelque cauſe interne. Et qui plus eſt, au dire de Galien, il ne faut ſouvent qu'une purgation bien forte pour cauſer des vertiges ; c'eſt pourquoy ce n'eſt pas mer- *2. Aphor. 37. & lib. quos purgare oportent.*

veille si le cerveau étant trop purgé par un usage immoderé, & les esprits trop échauffez, attirent les mauvaises humeurs des parties inferieures qui engendrent les pesanteurs de tête & des vertiges, quoique la propre substance de la fumée du Tabac n'aille pas jusques-là.

CHAPITRE XXXVII.

De ceux qui disent que la fumée du Tabac est un bon preservatif contre la peste.

J'Ay entendu dire à certaines personnes, que la fumée du Tabac preservoit de la peste. Je say bien que Monard la recommande contre les venins, sur tout pour les playes des bétes venimeuses, ou des dards empoisonnez : mais cet Ecrivain & les autres Auteurs ne l'entendent que du Tabac encor en herbe, ou de l'application de son suc, & point du tout de sa fumée en pipe. Or il se peut bien faire qu'elle serve contre la peste, mais non pas par une vertu specifique, ainsi que croïent plusieurs, mais par d'autres causes, parce que les choses qui détournent cette maladie, c'est ou en purgeant nos corps de toutes leurs impuretez, & en les dessechant, aprés quoy ils deviennent moins susceptibles du mal contagieux. Or comme il est

ſeur qu'une telle fumée deſſeche le cerveau & le corps, & qu'elle évacue les humeurs par la bouche, & quelquefois par le vomiſſement. Elle pourroit de la ſorte par hazard preſerver de la peſte. Mais cependant on n'y remarque aucune vertu particuliere pour produire un tel avantage, puiſque ce n'eſt que par accident que les évacuatifs nous défendent d'un ſi dangereux mal, comme la purgation, la ſaignée, &c. & partant aucune raiſon ne nous oblige d'attribuer à une telle fumée aucune qualité preſervative. Mais y a-il pas grand nombre de Medecins qui ſe gardent bien de donner de forts purgatifs en tems de peſte, à cauſe qu'alors les humeurs ſe troublent à la moindre occaſion. Je ſay que pluſieurs ont non ſeulement promis de guerir de la peſte, mais auſſi d'en garantir au moïen des vomitifs faits avec l'antimoine, qui peut-étre ne ſont pas eux-mêmes aſſez en ſeureté ; ainſi qu'il arriva à Adam de Bodenſtein, Chymiſte d'une grande reputation, qui aprés avoir donné au Public le veritable ſecret pour ſe preſerver & pour ſe guerir de la peſte, en mourut luy-même à Bâle au tems qu'elle y avoit déja tout à fait ceſſé. Tant il eſt vray que tout ce qu'on ordonne contre cette ſorte de venin, eſt trompeur & peu certain, principalement les vomitifs qui affoibliſſent la partie noble & qui violentent étrangement le corps.

Platerus in Obſervationibus.

L'autre maniere de s'en preſerver, ce ſont les antidotes qui ont auſſi la vertu de guerir, qui ſont autant puiſſans contre les ma-

ladies presentes qu'envers celles qui nous menacent. Or l'experience ne nous a pas encor fait connoître qu'il y ait dans cette fumée une telle vertu : car tant de miliers d'hommes si souvent emportez par cette horrible peste, tant dans l'Angleterre, dans la France, dans l'Allemagne, dans la Turquie, & dont la plûpart prenoit asseurément du Tabac en pipe, prouvent assez qu'il n'y a aucune vertu ny proprieté dans cette fumée; & que pas un de ceux qui en sont rechapez ne luy sont redevables de leur santé : Et si elle ne peut guerir, elle ne pourra non plus en preserver les hommes. De plus, il est bon qu'on sache que tous les autres venins ont leurs propres preservatifs, & qu'il n'en est aucun pour la peste, contre laquelle les Medecins ne se servent que des cordiaux, non pas à dessein d'éteindre le même venin, mais seulement pour fortifier la nature contre sa malignité qu'elle chasse ensuite par les sueurs ou par les autres emonctoires du corps.

Mais pour marque certaine qu'il n'y a dans là fumée du Tabac la moindre vertu cardiaque, il n'y a qu'à faire reflexion sur les vertiges, sur les maux de cœur, sur les sueurs froides, sur les vomissemens, & sur les autres symptomes qui procedent plutôt d'une qualité contraire au corps, que de quelque bienfaisante. Or encor que je ne la croy pas nuisible, je ne l'estime pas non plus beaucoup profitable; bien au contraire, Galien n'enseigne-t-il pas que le cerveau

eſt facilement offensé par la rencontre de l'air qui l'environne. *Les tétes chaudes*, dit-il, *ſouffrent & s'appeſantiſſent aiſément par les viandes & par les boiſſons chaudes, par les odeurs & par toutes les autres choſes qui viennent du dehors, au nombre d ſquelles eſt l'air qui tourne autour de nous.* C'eſt pourquoy comme le cerveau s'échaufe par l'uſage du Tabac, il eſt fort à craindre qu'il ne reçoive quelque grand prejudice du côté de l'air peſtiferé. Pour preuve de cette verité, c'eſt que nous voïons les vieillards étre moins atteins de la peſte que les jeunes, à cauſe de la froideur de leur corps, ainſi que l'a auſſi remarqué Pline. Pour ce qui eſt de la vertu de cette plante qu'on dit être propre pour les plaïes & contre les morſures venimeuſes, cela ne conclud pas qu'elle porte en ſoy aucune vertu d'antidote; car autrefois les Eſpagnols emploïoient le Sublimé pour telles plaïes, & nous mêmes ne nous ſervons-nous pas pour l'ordinaire de pluſieurs remedes pour le même effet, qui ne ſont point preſervatifs, ne ſervant tout au plus qu'à attirer en dehors le venin, ou qu'à l'éteindre, par exemple, le cautere actuel, &c. Il ſe peut bien faire que la Nicotiane aura la même faculté, quoiqu'elle n'ait aucune vertu propre & particuliere pour reſiſter aux poiſons.

In Arte Medica, c. de ſignis calidi cerebri.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'usage trop frequent des cordiaux.

COmme dans toutes les maladies il faut toûjours veiller à la conservation des forces, il ne faut pas s'étonner si les malades demandent qu'on les leur conserve : & c'est de là qu'est venu le frequent usage des remedes pour le cœur ; ce qui donne lieu à certaines gens de blâmer souvent les Medecins qui ne leur ordonnent pas assez de cordiaux, & des preservatifs pour prendre, principalement sur le soir, & à l'heure du sommeil, dont toutefois l'usage indiscret nuit plus qu'il ne profite, comme de la theriaque, du mitridat, de l'orvietan, &c. Il ne faut pas se persuader que tout ce qui passe pour cardiaque fortifie aussi-tôt la nature, puisqu'elle en peut étre détruite : car je soûtiens, que l'eau fraiche est d'un plus grand secours à un febricitant que ne sont les eaux celeste, imperiale, theriacale, &c. Mais il est bon de remarquer, que la debilité tant du cœur que des forces qui en dépendent, peut arriver par diverses causes, & que tous remedes ne conviennent pas à des causes si differentes. Or si ce qui cause le mal prend de nouveaux accroissemens par quelque remede bien que cardiaque, il est évident, dis-je, que le même cardiaque devient un poison

pour le malade ; de même si on prescrit un medicament chaud pour une maladie chaude, elle s'augmente, & le malade s'affoiblit davantage, bien loin d'en être fortifié. Et voilà comme ceux-là font tres-mal qui font prendre sans jugement ces sortes de corroboratifs. Je donne aussi avis, que la theriaque, le mitridat, &c. dont on fait un usage trop frequent peuvent être beaucoup nuisibles, qui selon Galien, tiennent le milieu entre les corps & les venins ; de sorte que la même proportion qui se trouve entre nos corps & les antidotes, se rencontre entre ceux-cy, & les poisons ; d'où il conclud, que tout ce qui tient de la nature de la theriaque & du mitridat, nuit au corps de l'animal, si on luy en donne plus qu'il ne faut, & s'il n'y a quelque venin en dedans sur lequel il puisse agir. Je n'ignore pas que cette comparaison ne plait pas à Averroës non moins habile Medecin que subtil Philosophe, qui avoüe pourtant que tous ces remedes ne servent qu'aux corps empoisonnez ; car ils nuisent, dit-il, aux corps sains, en devenant des poisons pour eux, comme sont tous les remedes faits avec le Bezoard, dont les corps souffrent, comme des poisons, à moins qu'ils ne soient donnez bien à propos, à cause de leur grande activité. Verité qui a obligé Galien à défendre la theriaque aux temperamens chauds, aussi bien qu'aux enfans. Quoique je ne desapprouve pas absolument l'usage de ces sortes de medicamens, ny que je croïe être vene-

5. *Simp.*

5. *Collig.* c. 23.

neux & pernicieux, il est évident qu'il en faut user avec beaucoup de discretion, pour avoir tres-souvent des qualitez ennemies des corps, lors qu'ils n'y rencontrent un objet sur lequel ils puissent agir. Donc il faut que tous corroboratifs & tous cordiaux soient differens par rapport à la varieté des maux : aussi en voit-on des chauds, des froids, des temperez, & d'autres dont le propre est de fortifier d'une maniere occulte & inexplicable, & d'autres enfin qui resistent aux venins, incapables neanmoins de convenir à toutes les causes qui blessent les forces. D'où on peut bien mettre au nombre des cordiaux les remedes qui en evacuant & alterant les causes morbifiques, apportent quelque secours, à quoy sont incapables fort souvent plusieurs des susdits cordiaux, & ce n'est que par accident que ces remedes meritent le nom de cardiaques, qui sont toutefois de tous les plus certains.

Lib. de viribus cordis. Avicenne n'a pas mauvaise grace de dire qu'un remede peut passer pour cardiaque, premierement, à cause qu'il repare les esprits, comme le vin, les œufs, les boüillons, & les alimens d'un bon suc & faciles à digerer ; & c'est sans mentir par les bons alimens que les forces se reparent, lesquelles s'affoiblissent donnez à contre-tems, ainsi que nous l'avons fait voir dans son lieu. II. En les rendant plus brillans, comme la soïe, les perles & les pierres precieuses. III. En resserrant la propre substance du cœur, il empéche la dissipation des esprits.

comme le carabé, la terre sigillée, le bol Armene : mais il est vray que telles choses ne sont pas profitables à tout le monde, puis qu'en qualité d'astringents ils peuvent quelquefois bien nuire. IV. En ce qu'il est ami du cœur, comme les choses douces & odoriferantes, les eaux imperiales, celeste, de nôtre Dame. V. Entant que confortatif, par des qualitez manifestes, par exemple, les herbes temperées, comme la bourache, la buglosse, & l'or. VI. Par l'evacuation qu'il fait en épurant l'humeur melancolique, & en chassant ce qui est nuisible au cœur, ce que font les mirobalans. VII. D'autant qu'il fortifie le même cœur par une proprieté specifique, comme le hyacinte, &c. Mais toutes ces choses étant fort differentes ne sauroient tout à fait convenir à toutes ces causes morbifiques. Or quand aujourd'huy le vulgaire demande des fortifians, il n'entend ny les boüillons, ny la saignée, ny la purgation, mais la theriaque, le mitridat, l'orvietan, les eaux distilées les plus fortes, la double biere, du vin cuit avec les aromates, &c. qui pour la plûpart nuisent également & aux malades, & à ceux qui se portent bien.

CHAPITRE XXXIX.

Des erreurs ſur le Bezoar.

COmme nous avons parlé des cordiaux dans le dernier chapitre, il eſt bon de dire quelque choſe de la Pierre de Bezoar, dont l'uſage eſt devenu ſi commun, & qui paſſe dans l'eſprit de pluſieurs pour un tres-bon confortatif, & pour un admirable cardiaque auquel ils ont recours, ainſi qu'à quelque anchre ſacrée, en negligeant les autres remedes comme de nul effet. En quoy pourtant ils errent & pechent en trois manieres. Premierement, pour la trop bonne opinion qu'ils ont de cette pierre. Secondement, en ignorant ſa qualité. Troiſiémement, de ce qu'ils n'en ſavent pas bien la doſe.

Quant au premier, quelques-uns tirent ſon nom du mot *Paſar*, qu'on dit ſignifier chez les Indiens Orientaux une eſpece de bouc dans lequel elle ſe trouve. D'autres l'appellent *Belzaar*, qui en langue Maure, ſignifie le Seigneur du venin, & ce nom eſt commun chez eux pour tous les remedes appelez par les Grecs preſervatifs & antidotes. Ainſi Averroës aprés avoir diſcouru des venins dans le chapitre precedent, il fait mention du Beſoar, qui eſt le même qu'antidote. *Les medecines*, dit-il, *à qui on donne le nom de Bezoar, qui gueriſſent des poiſons. L'Albe*

Cap. 23. lib. 5. collig.

L'Albezaar, dit Avicenne, *est un remede qui par sa proprieté conserve la santé & les esprits dans leur vigueur, afin de chasser toute la malignité du venin.* Il paroit de là que c'est un nom general qui convient à toutes ces sortes de medicamens ; au lieu que parmi nous on entend cette pierre si en vogue, laquelle on tire des animaux, & qu'on nous apporte icy des Indes. Quelques-uns l'estiment si excellente, qu'ils disent devoir étre preferée à tous autres remedes. Les Arabes la recommandent fort contre les poisons, contre la peste, la jaunisse, les obstructions du corps, & des visceres. Avenzoar dit avoir délivré un homme qui avoit avalé un poison tres-malin, en luy donnant trois grains de Bezoar dans cinq onces d'eau de courge. Mais si nous considerons ce qu'Avenzoar écrit de cette pierre, nous trouverons que ce n'est point la nôtre qu'on apporte des Indes, mais bien la larme d'un cerf, dont il fait ce compte. Il y a un cerf, dit-il, au raport aussi de Pline, qui par le seul soufle de ses narines attire les serpens du profond des cavernes, lesquels il mange, dont il devient si alteré qu'il s'en va chercher les eaux croupissantes des étangs où il se plonge jusqu'au col, sans boire neanmoins, par un instinc qu'il a ; car il en mourroit aussi-tôt : alors il coule de ses yeux une certaine humeur qui s'épaissit peu à peu, qui se congele, en devenant de la grosseur d'un gland, laquelle tombée dans l'eau y est recherchée par des hommes, aprés que le cerf en est

Lib. 62. fen 1. c. 4.

In libro Teisir.

ſorti. Quelques-uns luy donnent le nom de Pierre de Bezoar, que l'on dit étre large, en forme de pyramide, de couleur de miel, & qu'Aimé de Portugal dit avoir veüe. Scaliger ſuit la même fable, aſſurant même qu'il en garde une : mais c'eſt un à ſavoir, s'ils diſent vray. Nous ſommes toûjours ſeurs que la nôtre n'eſt point du tout une larme de cerf, qui eſt d'ordinaire trop rare, tandis que celle qu'on debite icy eſt fort commune, étant, ſelon les Auteurs, de diverſe eſpece : car il en eſt des jaunes, de griſatres, & d'autres de couleur verte tirant ſur le blanc ; la plus excellente eſt la jaune, & celle de couleur de pouſſiere, dont parle ainſi Rhazis. Cette pierre eſt mole, dit-il, de couleur jaune, ſans aucune ſaveur, & dont je me ſuis heureuſement ſervi contre la malignité du napel, mais elle étoit de couleur jaune, blanchâtre, legere & brillante. Toutefois Garcias du Jardin Medecin du Vice-Roy des Indes la décrit tout autrement, avoüant avoir oüy dire, que quelques malades deſeſperez en avoient été gurris ; & il veut qu'elle ſoit noire, tirant ſur le vert, & dit que les habitans ſont obligez de les apporter toutes à leur Roy, & qu'ainſi il n'eſt pas ſi facile d'en avoir. Ce qui donne lieu de douter de la bonté de celles qui ſont ſi communes & ſi frequentes en Europe. Matthiole nous avertit tres-bien qu'il y en a quantité de falſifiées dont la ſuperficie a beaucoup de raport avec les veritables, mais deſtituées de toute vertu. *Le Sereniſſime*

Com. in Dioſcor. c 39 l. 2.
Exercit. 112. ad Cardan.
Lib. epiſt. 3. in

Prince, pourſuit-il, *a receu pour ſon uſage la pierre nommée Beſohar par les Maures, j'en ay vû moy-méme il y a long-tems pluſieurs ſemblables à celle-là, mais de dire ſi elles ſont veritables ou ſupposées, en verité je n'en ſay rien. Que ſi nous conſultons là-deſſus Serapion & Rhaſis, je ne voy pas des preuves qu'une telle pierre ſoit legitime.* On voit de là comme il avoüe ingenument qu'il ignore ſi la pierre Bezoar de l'Empereur eſt veritable, croïant plutôt qu'elle eſt contrefaite. Or il en eſt de deux ſortes: une Orientale, apportée de Perſe & des païs voiſins, que l'on a trouvée dans le corps d'une certaine eſpece de bouc. L'autre vient des Indes Occidentales du côté de l'Amerique qu'on rencontre dans pluſieurs animaux differens. Joſeph Delacoſte dit, qu'elle ſe trouve dans des animaux appelez *Vicugnas*, qui ſont une certaine eſpece de chévre, comme auſſi dans le *Taruges*, & dans toutes les autres bétes que le Perou porte; elle ſe trouve dans leur eſtomac & dans leur ventre, tantôt une ſeulement, tantôt double, & tantôt triple, & par fois en plus grand nombre. Ces pierres different entr'elles en figure, en groſſeur, & en couleur, dont quelques-unes ne ſont pas plus groſſes qu'une noiſete, d'autres ſont comme des noix, comme des œufs de pigeon, & d'autres de la groſſeur de ceux des poules, & même quelquefois de la groſſeur d'une orange, & telles que le même Delacoſte dit avoir vû. Elles ne ſont pas moins variables dans leur figure qui eſt fort differente.

Epiſtol. ad Quacelbenum.

Quant à leur couleur, elle eſt tantôt noi-re, tantôt blanche, tantôt verte, tantôt jaune & tantôt griſe ; ainſi ny leur figu-re, ny leur couleur ne peuvent étre des marques certaines de leur bonté. On les tire dans le Perou de divers genre d'ani-maux, tant ſauvages que domeſtiques, com-me des Ganaces, des Paces, des Vicugnes, des Taruges, dont cet Auteur fait la deſcrip-tion. Les Ganaces & les Paces ſont une eſ-pece de bêtes de qui les pierres ſont plus pe-tites & noirâtres, & qui ne ſont pas ſi bon-nes que les autres pour l'uſage de la Mede-cine, les meilleures étant celles des Vicugnes qui ſont plus groſſes, de couleur verte, ou blanchâtres : mais les plus excellentes de toutes ſont celles qui viennent des Taruges, qui ſont épaiſſes, blanches, tirant ſur le gris, aïant l'écorce plus groſſiere que celle des autres. Il s'en trouve auſſi en la nouvelle Eſpagne dans les cerfs. Celles qui nous viennent de l'Inde Orientale ſont les meil-leures, étant d'une couleur d'olive : celles du Perou tiennent le ſecond rang, & cel-les de la nouvelle Eſpagne le troiſié-
Lib. 4 *c.* 42. me. Les Indiens ont une addreſſe merveil-leuſe pour en compoſer des fauſſes, ainſi que le même Delacoſte l'explique fort bien.

Par tout ce que deſſus on voit combien peu nous devons ajoûter de foy à cette pier-re. Premierement, par le peu de raport qu'il y a entre les effets des pierres que nous avons, & ceux de celles dont les Auteurs

font la defcription, voulant qu'elles faffent beaucoup fuër, & quelquefois vomir, ce qui n'arrive pourtant pas toûjours, ainfi qu'on peut en faire l'effay. J'ay donné tres-fouvent de cette pierre à divers malades, fans que j'aye pû apercevoir la moindre chofe de tout ce qu'on nous en raconte. Plufieurs Medecins modernes en difent de même. Hercule de Saxe tres-celebre Praticien parmy les Italiens avoüe franchement qu'encore qu'il eut les pierres qui paffoient dans Venife pour les plus excellentes, il ne parut jamais en elles aucun effet confiderable. *Pour le dire ingenument*, dit-il, *au tems que je pratiquois la Medecine à Venife, j'ay usé une tres-grande quantité de cette pierre de Bezoar, & fi je n'en ay remarqué aucune operation admirable; je fay bien que plufieurs de ceux qui en ont pris, ont été gueris, mais je ne l'ay point rapporté à cette pierre. La raifon eft qu'au dire des Auteurs, on n'en a pas plûtot pris que l'on fe trouve tout en fueur, aprés quoy on fe fent tout foulagé auffitôt. Cependant je n'en ay point remarqué, ou s'il y avoit de la fueur, elle étoit bien petite. Et c'eft ce qui m'a obligé de ne plus ajoûter foy à une telle pierre pour les fiévres. Il fe peut bien faire que celles qui me font tombées entre les mains étoient fophiftiquées & fuppofées, neanmoins faifant la Medecine à Venife dans les maifons des plus grands Seigneurs, on me perfuadoit que c'étoient là les meilleures.* Matthiole ne laiffe pas de loüer cette pierre, ainfi que plufieurs Auteurs: mais je veux croire qu'ils en avoient des veritables, qui font

Cap. de febribus peftiferis.

Epift. citatâ.

bien rares à present, avoüant luy-même, que celles de l'Empereur n'étoient pas naturel-
Lib. 4. Method. les. Valesius Medecin de Philippe II. Roy d'Espagne croit qu'il n'y a nulle pierre de Bezoar, non pas même dans l'Espagne. Or si ce Prince n'en a eu aucune vraïe, beaucoup moins s'en trouvera-t-il parmi nous.

Secondement, il y a grand sujet de douter que nos pierres ne soient souvent falsifiées, puisque les vraïes s'arrachent des bêtes éventrées & tuées, & qu'il n'est pas possible qu'une seule region puisse fournir tant d'animaux, sans qu'enfin l'espece n'en devint plus rare; parce qu'il s'en trouve une telle quantité en France & dans l'Angleterre, que c'est une merveille qu'elles ne soient pas plus rares. Elles ne se rencontrent pas moins dans les autres Regions de l'Europe. Cependant les Docteurs qui ont exercé la Medecine chez les Indiens, confessent qu'il n'y en a guere, encor sont elles fort cheres, & que ces peuples prennent un grand soin de les conserver pour leurs propres besoins; d'où peut nous provenir, je vous prie, une si prodigieuse abondance de Bezoar, à moins qu'il n'en ait que le nom.

Troisiémement, il est tres-difficile, pour ne pas dire impossible, autant que j'en puis juger, de pouvoir discerner le vray d'avec le faux, si grande est la finesse de certains imposteurs. J'ay vû dans Paris un homme qui en faisoit avec tant d'artifice, qu'il ne pouvoit luy-même les reconnoître, étant mélées avec d'autres, si ce n'est par une petite mar-

que qu'il leur laiſſoit exprés : Le ſavant Saxonia avoüe n'avoir jamais pû ſavoir le ſecret pour bien reconnoître le vray Bezoar. Il en eſt qui diſent, qu'il y a un petit fétu dans ſon milieu, ou du ſablon. J'y ay vû une fois une épingle. Delacoſte aſſure y avoir trouvé un pignon. Et voilà ce que ſavent faire les Impoſteurs. Roderic de Caſtre donne la maniere de le connoître. *On doit preferer, dit-il, celuy d'Orient qui eſt leger, fort tranſparent, lumineux, de couleur verte, tirant ſur le noir, inſipide, dont la poudre mélée avec de la chaux & de l'eau, devient verte de pâle qu'elle étoit, & jettée ſur les charbons ardens, ſe reduit toute en fumée.* Mais je ne voy pas encor que ces ſignes ſoient bien ſeurs. Selon les Auteurs, ces pierres ſont de diverſe couleur, & toutesfois preſque toutes celles que nous avons ſont de même couleur, je veux dire noirâtres, & les jaunes paſſent pour les plus excellentes. Or comme nous en voyons tres-rarement en Europe de telles, ainſi en avons nous fort rarement des exquiſes. Le même Delacoſte aſſure que les Indiens les ſophiſtiquent, ce qui eſt bien vray-ſemblable, leur coûtume étant d'en faire de même dans les autres medicamens de moindre prix.

Lib. 8. *de morbis mulier.*

Je ne deſapprouve pas de ſe ſervir du Bezoar, s'il y en a du veritable, dont on ſoit bien certain, & ſi on en a épreuvé la vertu une ſeule fois ; nôtre deſſein dans ce chapitre, n'étant que pour donner avis de n'ajoûter pas foy à toutes ſortes de pierres de cette nature, à cauſe que les veritables ne ſe trou-

vent guere en Europe : Et le pis que j'y trouve, c'eſt qu'il n'y a nul indice ſeur pour ne s'y point laiſſer tromper ; & qu'il ſe voit dans divers animaux, comme porcs, chevaux, &c. des pierres qui reſſemblent entierement à celles du Beſoar qui ne ſont d'aucune efficace. Dulaurens premier Medecin du Roy de France, approuve bien le Bezoar quand il eſt tel qu'il faut, & point du tout ſophiſtiqué, ny faux, de la nature de celuy que vendent mille Saltimbanques, mille fripons & charlatans, & certains Apoticaires avares, dont une centaine de grains ne ſauroit produire pour une once de ſanté.

Tom. 2. p. 348.

Relation recente de nôtre celebre Voyageur François, le Sieur Tavernier, ſur le Bezoar.

LE Bezoar, dit-il, vient d'une Province du Royaume de Golconda tirant au Nord-Eſt ; il ſe trouve parmi la fiante qui eſt dans le ventre des chévres qui broutent un arbriſſeau dont j'ay oublié le nom ; cette plante pouſſe des petits boutons, autour deſquels & des extremitez des branches que les chevres mangent, ſe forme le Bezoar dans le ventre de ces animaux. Il y prend ſa forme ſelon celle des boutons & des bouts des branches ; & c'eſt pourquoy on en trouve de tant de figures differentes. Les païſans en palpant le ventre de la chévre, connoiſſent combien elle a de Bezoar, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour

le ſavoir ils coulent les deux mains ſous leur ventre, & battent la panſe en long des deux côtez, de ſorte que tout ſe rend dans le milieu de la panſe, & ils content au juſte en les palpant combien il y a des Bezoars.

La rareté du Bezoar eſt dans la groſſeur, bien que le menu n'ait pas moins de vertu que le gros : mais dans celui-cy on eſt bien ſouvent trompé, parce qu'il y a des gens qui groſſiſſent le Bezoar avec une certaine pâte composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du Bezoar. Ils luy ſavent même donner autant d'envelopes que le Bezoar naturel en doit avoir. On peut connoître cette tromperie principalement par deux moïens. Le premier eſt de peſer le Bezoar & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiede, ſi l'eau ne change point de couleur, & ſi le Bezoar ne perd rien de ſon poids, il n'eſt pas falſifié. Le ſecond eſt d'approcher du Bezoar un fer rouge pointu. Si le fer entre & le fait petiller, c'eſt une marque qu'il y a du mélange, & qu'il n'eſt pas naturel. Au reſte, plus le Bezoar eſt gros, & plus il eſt cher, hauſſant à proportion comme le diamant. Car ſi cinq ou ſix Bezoars peſent une once, l'once vaudra dépuis quinze juſqu'à dix-huit francs : mais ſi c'eſt un Bezoar d'une once, l'once vaudra bien cent livres, j'en ay vendu un de quatre quarts & demi-d'onces juſqu'à deux mille francs.

J'ay eu la curioſité de me bien inſtruire de tout ce qui ſe peut ſavoir du Bezoar, & j'avois déja fait pluſieurs voyages à Golconda

qui eſt le lieu où il s'en fait le plus grand debit, ſans pouvoir apprendre en quelle partie du corps de la chévre il ſe rencontroit. A mon cinquiéme voïage, quelques particuliers qui étoient au ſervice des Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe, & qui n'oſoient negocier à part, m'eurent l'obligation de leur avoir fait vendre environ pour ſoixante mille roupies de Bezoar. Les Marchands qui l'avoient vendu, voulant me témoigner leur reconnoiſſance, & me faire quelque preſent, je le refuſay, & leur dis, que je n'en avois jamais pris de qui que ce fut pour quelque ſervice que j'euſſe pû rendre: mais je leur fis connoître que je pourrois encor les ſervir dans la monçon prochaine, & qu'ils m'obligeroient auſſi de leur côté, s'ils vouloient m'aller querir trois ou quatre de ces chévres qui portent le Bezoar, leur promettant de les leur payer ce qu'elles vaudroient. Ils parurent fort ſurpris de cette demande, & me répondirent que la défenſe étoit ſi étroite, que ſi on pouvoit découvrir quelqu'un qui osât en faire ſortir de la Province, on le feroit mourir ſans remiſſion. Je vis bien que cela les fâchoit: car d'un côté, ils craignoient le châtiment, & de l'autre, ils apprehendoient que je ne les empéchaſſe de faire quelqu'autre vente, ce qui leur auroit causé un grand prejudice. Ces pauvres gens-là, quoy qu'is vendent ou non, ſont obligez de donner au Roy pour la ferme ſix mille pagodes vieilles, qui ſont quarante-cinq mil livres de nôtre monnoïe. Quinze jours aprés

où environ, ne pensant plus à eux, il en vint trois avant jour hurter à ma porte : dés qu'ils furent entrez dans ma chambre où j'étois encor au lit, ils me demanderent si tous mes serviteurs étoient étrangers : comme je n'en avois aucun de la ville, & qu'ils étoient tous Persans, où de Surate ; je leur dis qu'ils étoient tous étrangers, & sur cela ils se retirerent sans me rien répondre. Une demi-heure aprés ils revinrent avec six de ces chévres que je consideray à loisir. Il faut avoüer que ce sont de belles bêtes fort hautes, & qui ont un poil fin comme de la soye. Aussi-tôt que ces chévres furent dans ma sale, le plus ancien des trois Marchands qui me les avoit amenées, prenant la parole pour me faire un compliment, me dit, que puisque je n'avois pas voulu accepter le present qu'ils m'avoient voulu faire pour leur avoir procuré la vente d'une si grosse partie de Bezoar, au moins je ne devois pas refuser ces six chévres qu'ils me donnoient de grand cœur. N'aïant pas voulu les prendre en pur don, comme ils le souhaitoient, je leur demanday ce qu'elles valoient, & aprés avoir fait grande difficulté de me le dire, je fus enfin fort surpris, & crus qu'ils se mocquoient en me disant, qu'une de ces chévres qu'ils me montroient valoit trois roupies, que chacune des deux autres qui suivoient en valoient quatre, & que chacune des trois qui restoient valoient quatre & demi-quart. Surquoy je leur demanday, pour quelle raison ces chévres étoient plus cheres les unes que les autres ; & je

ſçûs que c'eſt que l'une n'avoit qu'un bezoar dans le ventre, & que les autres en avoient, ou deux, ou trois, ou quatre. Ce qu'ils me firent voir à l'heure même en leur battant le ventre de la maniere que j'ay dit plus haut. Ces ſix chévres avoient dix-ſept bezoars & une moitié, comme une moitié de noiſete. Le dedans étoit comme d'une crotte de chevre molle, ces bezoars, ainſi que j'ay dit, croiſſant parmi la fiante qui eſt dans le ventre de la chévre. Quelques-uns me diſoient que ces bezoars ſe prenoient contre le foye, d'autres ſoûtenoient, que c'étoit contre le cœur, je ne pûs jamais me bien éclaircir de la verité.

Tant en Orient qu'en Occident il y a grande quantité de Bezoars qui viennent de Suaches, & il s'en trouve tel qui peſe juſqu'à dix-ſept & dix-huit onces, en aïant eu un qui a été donné au Grand Duc de Toſcane. Mais on ne fait point de cas de ces ſortes de bezoars, ſix grains de l'autre faiſant plus d'effet que trente de celuy-cy. Pour le Bezoar qui vient des Singes, comme quelques-uns croïent, eſt ſi fort, que deux grains font autant que ſix de celuy de chévre, mais il eſt fort rare, & il ſe trouve particulierement de ces ſortes de Singes dans l'Iſle de *Macaſſar*. Il eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures, ſelon qu'il ſe forme de ces boutons & de ces bouts de branches que les chévres ont mangé, comme ces pierres que l'on croit venir des Singes, ſont beaucoup plus rares que les autres, elles ſont auſſi bien plus

cheres & plus recherchées; & quand on en trouve une de la grosseur d'une noix, elle vaudra quelquefois plus de cent écus. Les Portugais sur toutes les autres Nations font grand cas du Bezoar, parce qu'ils sont toûjours sur leurs gardes les uns contre les autres, craignant qu'un ennemi ne les veüille empoisonner. Aprés cela, Lecteur, jugez ce que c'est que cette grande quantité de Bezoar qui se trouve en Europe, & à si bon marché.

CHAPITRE XL.

De la temperature & de la dose du Bezoar.

JE veux supposer que la veritable pierre du Bezoar se trouve aisément, puisque le peuple s'opiniâtre à s'y fier. Il y a bien de gens qui apprehendent d'en prendre trop, comme d'un medicament tres-chaud & tres-puissant dans son operation. J'ay vû souvent certaines femeletes donner des remedes chauds aux malades pour les fortifier, par exemple, de l'eau de canele, du vin cuit avec les aromates, &c. qui cependant craignoient la trop grande dose de cette pierre, s'opposant au Medecin s'il en ordonne au delà de trois ou quatre grains. Il semble qu'elles aïent raison, puisqu'elle passe pour sudorifique, & que tous les remedes qui provoquent la sueur pa-

roiſſent étre chauds, en attenuant & inciſant les humeurs, & en les pouſſant vers la ſuperficie du corps. Cette pierre, dis-je, ſemble étre d'autant plus chaude qu'elle produit ces effets dans une fort petite doſe. Mais il faut premierement remarquer, que l'on ne voit guere aujourd'huy que ſon uſage faſſe ſuër, ainſi que l'experience le fait voir tous jours.

Secondement, quand quelqu'un en auroit pris une tres-grande quantité, il n'en deviendroit pas pour cela plus échauffé, comme toute perſonne ſaine peut l'experimenter en ſoy-même.

Troiſiémement, de tous ceux qui en ont écrit juſqu'icy, les uns veulent qu'elle ſoit temperée, & les autres qu'elle ſoit froide, ſans qu'aucun l'ait cruë chaude : car elle n'a ny ſaveur, ny aucune odeur. Ce qui ſeroit bien ſurprenant ſi elle l'étoit ſi fort. Il y a bien plus d'apparence qu'elle agit par une proprieté occulte, & nullement manifeſte, en fortifiant le cœur & le muniſſant contre toute malignité. D'où j'infere en paſſant, que cette pierre eſt inutile pour donner des nouvelles forces, à moins qu'il n'y ait dans le corps des humeurs malignes & pernicieuſes. Et bien qu'en la prenant elle ne faſſe aucun mal, il eſt fort inutile d'en donner.

Quatriémement, les Auteurs qui en ont écrit ne conviennent point de ſa doſe. Avenzoar en donna juſqu'à trois grains, qui eſt la doſe ordinaire, mais cette pierre là n'étoit pas nôtre veritable Bezoar. Matthiole

n'en ordonne pas moins de ſept grains. Garcias du Jardin va juſqu'à trente grains, aſſurant qu'on en peut prendre encor davantage ſans riſque. J'ay oüi dire à pluſieurs celebres Medecins qui avoient beaucoup de confiance en cette pierre, que le peu d'efficacité qu'on en reſſentoit devoit être rapporté à la trop petite quantité qu'on en donnoit. J'ay encor lû dans quelque endroit que le Roy Edoüard en prit le poids d'un écu d'or, qui eſt ſoixante grains, ainſi qu'on peut encor voir touchant pluſieurs autres dans Monard, dans Fumanelle, dans Abra, & chez le Conciliateur. Or comme nous avons dit, il s'en trouve rarement de bon, & le veritable que nous avons eſt extrémément chêr. Je conſeille de n'en donner qu'aux perſonnes riches, point du tout au gens qui ne peuvent faire cette dépenſe, & qu'on en preſcrive toûjours une bonne doſe, autrement elle ne ſervira de rien. Je ne doute point qu'on en puiſſe même donner juſqu'à une drachme ſans crainte, tant je trouve ce remede doux & innocent. Fumanelle recommande d'en prendre autant. Et Garcias dit, *qu'on a coûtume d'en prendre dans les Indes juſqu'à trente grains. Mais*, dit-il, *c'eſt un peu trop : car encor que cette pierre n'ait en ſoy aucunes qualitez nuiſibles, il eſt plus ſeur d'en prendre moins.* Mais ſi elle eſt incapable de faire du mal, elle le ſera auſſi dans ſa grande quantité, comme d'autres l'ont obſervé, c'eſt pour cela auſſi qu'on n'a que faire de craindre d'en faire prendre aux enfans juſqu'à trois ou

Lib. de peste.

quatre grains. Et quoy que Galien défende la theriaque aux enfans, il y a pourtant bien de la difference entre elle & le Bezoar : celle-là étant un medicament tres-chaud, dans la composition duquel il entre divers simples qui peuvent augmenter davantage leur chaleur, au lieu que le Bezoar n'échaufe nullement, dont la vertu n'est que de fortifier par une qualité occulte, & point du tout evidente.

CHAPITRE XLI.

De la corne de la Licorne.

A Peine peut-on dire auquel des deux le vulgaire attribuë davantage de vertu, si au Bezoar, ou à la corne de Licorne : Car l'un & l'autre passent pour des tres-grands preservatifs : & quoy que cette corne soit moins commune que la pierre Bezoar, plusieurs ne laissent pas de se vanter d'en avoir d'assez gros morceaux, bien que quantité de gens doutent fort avec raison s'il s'en trouve veritablement. Qu'il y ait diverses especes d'animaux dont la tête est armée d'une seule corne, les Auteurs tant anciens que nouveaux nous en assurent.

Il y en a de quatre sortes au dire d'Aristote, d'Elian & de Pline. Aristote pourtant ne met que l'oryx, qui est une certaine chévre à une corne, & l'âne des Indes, ausquels d'autres ajoutent

ajoûtent le Rhinoceros, qui est proprement ce qu'on appele *Licorne*, dont nous parlons icy. Il est vray qu'on ne sait pas bien encor ce que c'est que la Licorne, puisque ceux qui ont voïagez aux Indes n'en ont encor pû rien découvrir de certain. Et ceux qui se vantent d'avoir vû cette sorte de bête, conviennent si peu dans la description qu'ils en font, qu'on prendroit tout ce qu'ils en disent plutôt pour une fable que pour une verité. Pline & Solin qui ne l'ont jamais veüë en parlent ainsi, sans doute au raport d'autruy. *La Licorne*, dit celuy-là, *est une bête sauvage tres-rude, dont le corps ressemble au Cheval, aïant la tête d'un Cerf, les pieds d'un Elephant, la queuë d'un Sanglier, avec un mugissement fort, portant une corne noire au milieu de son front, longue de deux coudées. On dit qu'on ne la sauroit prendre en vie. La Licorne*, dit celuy-cy, *est un monstre tres-cruel, dont le mugissement est horrible, aïant le corps de Cheval, les pieds d'Elephant, la queuë d'un Cochon, la tête de Cerf, portant au milieu de son front, une corne longue de quatre pieds, de qui l'éclat est merveilleux, & si aiguë, qu'elle perce aisément d'un seul coup tout ce qu'elle frape, tant qu'il vit il ne tombe jamais sous la puissance des hommes, on peut bien le tuër, mais nullement le prendre.* Loüis Vartoman Auteur fort syncere, dit en avoir vû deux dans son voïage, au raport de Scaliger. *Les Licornes*, dit-il, *sont de la grandeur d'un Cheval, aïant les cuisses, les pieds & la tête de Cerf, dont le poil est de couleur*

Cap. 60. Dans le Trésor de S. Denis, on voit une corne de Licorne, de la même maniere dôt parle Solin. *Exercit.* 205.

bay, le crin du col est fort minſe, épais, & plus court que celuy du Cheval, les cuiſſes couvertes de poil. Nous voïons une corne dans Nicée qui est toute entiere. Il s'en voit d'autres ailleurs, dont l'une est rouſsâtre, & l'autre jaunâtre, tirant ſur le boüis, y en aïant même de couleur rougeâtre, nous en avons auſſi un mourceau tout blanc.

Cette deſcription eſt bien differente de celle de Pline, puiſque celuy-cy fait cet animal doux, & point du tout feroce, luy donnant les pieds & les cuiſſes de Cerf, au lieu que Pline luy attribuë des pieds d'Elephant; & dans leurs deſcriptions, d'autres y ajoûtent d'autres differences. Toutefois Aimé de Portugal avouë que les Medecins de ſon païs non plus que les autres qui ont penetré dans le fond des Indes, ne font aucune mention de cet animal, ſi ce n'eſt que les Indiens en font un tres-grand cas contre les venins, & contre les fiévres peſtilentielles. Le même Auteur dit bien que ſa corne eſt un peu noire, ou du moins tirant ſur la couleur de la cendre; aſſurant de plus que celle qui eſt fort vieille n'a aucune vertu, ainſi qu'il arrive aux autres remedes. De plus, qu'il en eſt beaucoup de ſophiſtiquées, qui par le moïen de la chaux & d'autres drogues, reſſemblent à la naturelle, qu'il ne manque pas d'Impoſteurs, qui vendent de l'os de Baleine pour de la corne de cet animal. J'ay auſſi oüi dire qu'on avoit ſuppoſé des dents de Cheval marin & d'Elephant en ſa place.

Enarration. 52. in libr. ſecund. Dioſcor.

Toutes ces raiſons ſemblent revoquer en doute la verité de ces cornes là. Mais l'Ecriture Sainte, me dira quelqu'un, parle de cet animal en pluſieurs endroits, comme d'une bête extrêmement cruelle. A quoy je répons qu'on ignore peut-être le propre nom de l'animal, à qui les Interpretes ont attribué le mot de *Vnicorne* : car, ainſi que remarque fort bien Morin Prêtre de l'Oratoire tres-Docte, les Juifs avoüent ignorer les noms de pluſieurs oiſeaux, dont Moïſe fait mention dans ſon Levitique. Et quelle merveille y auroit-il qu'on ne ſçût pas le propre nom de cet animal, quoique l'Interprete luy ait donné le nom de *Licorne*, qui par haſard ſignifie auſſi l'Aſne des Indes, ou le Rhinoceros, ou en general toute bête cruelle à une ſeule corne. Ce ne peut étre le Rhinoceros qui a plutôt deux cornes qu'une ſeule, étant plutôt peſant que leger, & de qui la corne eſt tres-courte, & cependant celles qu'on montre d'un côté & d'autre de la Licorne, ſont d'une grande longueur, & qu'on fait croire qu'on les a arrachées au même animal que l'Ecriture Sainte dit étre fort vite. D'où Scaliger a pris ſujet de reprendre Cardan, d'avoir fait la deſcription de la Licorne ſoûs le nom du Rhinoceros, le même Scaliger proteſtant d'en avoir vû la figure, *à ſavoir de celuy dont le corps fut jetté ſur le rivage de la Mer Thyrriene, aïant la téte de Porc, le cuir fait en rondeaux, avec deux cornes, dont la moindre eſt ſur le front, & l'autre ſur le nez tres-forte, dont il attaque avec*

beaucoup de hardiesse l'Elephant & le bat. Vous diriez que ce soit là la même dont parle Aymé de Portugal, que le Roy de Portugal Emanuel envoïoit à Rome : mais le vaisseau aïant fait naufrage auprés de Marseille, la bête perit & pêchée par les habitans, qui l'écorcherent, en apporterent la peau à François I. Roy de France. Mais c'est un à savoir si on doit entendre la Licorne soûs le nom de l'Asne Indien. On en douteroit peut-étre, dis-je, si Elian n'avoit pas levé un tel doute, en nous en faisant la distinction de tous les deux. C'est pour cela que je ne veux pas assurer que la Licorne soit un animal feint, mais fort rare seulement, & dont on n'a pas encore une parfaite connoissance.

Lib. 6. de bello Gallico. Il n'y a pas jusqu'à Cesar qui ne fasse mention d'un certain Bœuf à une seule corne, outre ceux qui se trouvent dans les Indes, au raport des Historiographes. L'eau a aussi bien ses monstres à une corne, que la terre, qui sont peut-étre amphibies, ainsi que l'estime Garcias du Jardin, en veuë d'un monstre amphibie qui se trouve aux environs du Cap de Bonne-esperance, n'aïant qu'une corne au front, avec laquelle il se bat avec fierté contre l'Elephant. On nous apporte encore des païs Septentrionnaux, comme d'Islande & de Groëlande des cornes qu'on dit étre des Licornes marines.

Le celebre Primerose dit pour ce sujet qu'il vit deux têtes de Licornes de Mer, armées de grandes cornes au front, appor-

tées de Groëlande en la Ville de *Hullam*. Ce qui prouve ce que nous venons d'avancer sur ces sortes de bêtes, tant terrestres qu'aquatiques. Joignons-y encor ce que Sennert Auteur nouveau, nous en dit d'une certaine corne qu'on tire des terres de Thuringe, de Boëme & d'autres lieux d'Allemagne, qui passe pour celle de Licorne, à laquelle il attribuë une vertu contre l'épilepsie, & contre d'autres grandes maladies. Pour connoître la veritable, dit-il, d'avec celle qui vient de la terre, c'est que celle-là est fort dure, & celle-cy point du tout, étant fort fragile & friable, laquelle appliquée sur la langue, s'y attache comme de la terre sigelée, ou de la marne, de laquelle ont aussi parlé Gesner, Fallope, Agricola, & bien d'autres qui traittent des mineraux. Or comme il y a diverses especes de Licornes, il n'est pas possible qu'elles soient également bonnes contre les venins. L'Inde, dit Ctesias, porte des Asnes sauvages, aussi grands que nos Chevaux, & quelquefois au delà, dont la tête est de couleur de pourpre, ses yeux bleus, & le reste du corps blanc, de qui le front est armé d'une corne longue d'une coudée, dont la partie inferieure vers le front environ deux pans de la main, est d'une grande blancheur, au lieu que la partie superieure qui s'étend en pointe, est de couleur de grenade, jointe à une grande rougeur, mais noire dans son milieu, dont on fait des gobelets; & ceux qui s'en servent pour boire, ne sont jamais attaquez

Lib. 5. sua naturalis Philosophiæ.

ny de convulsions, ny d'épilepsie, étant même hors des atteintes de tous poisons, pourvû qu'avant de les avaler, ou aussitôt aprés, ils boivent dans ces mêmes vaisseaux ou de l'eau, ou du vin, ou quelqu'autre chose.

Elian fait bien la description de toutes les Licornes, mais il ne leur assigne aucune vertu preservative, si ce n'est à celle de l'Asne Indien, dans laquelle boivent les plus grands Seigneurs du Païs, & quiconque, dit-il, s'en sert pour boire, se met à couvert des maladies incurables, sans se voir jamais atteint ny de convulsion, ny de mal caduc, non plus que d'aucuns venins: Et quand même il auroit avalé quelque chose de pestilentiel, la vertu de cette corne le luy feroit rejetter par la bouche, en reprenant sa premiere santé.

In vita Appolonii Thianei, lib. 3. Philostrate en dit autant. Mais la corne de l'Asne Indien, poursuit Elian, est tres-rare, de couleur de grenade, dans sa partie superieure, blanche dans l'inferieure, & noire en son milieu ; au lieu que celle de la Licorne est noire.

Ambroise Paré & grand nombre d'autres celebres Medecins, n'y ont jamais pû découvrir aucun de tous ces effets, n'approuvant du tout point la coûtume de mettre dans la Coupe du Roy un morceau de cette même corne. Mais en écrivant cecy, je viens d'apprendre que le premier Medecin de Sa Majesté l'avoit fait ôter. Le même Elian veut encor, que celle du Cheval Indien serve de

contre-poiſon. Garcias en dit autant de la corne du Rhinoceros, qui eſt courte, tres-forte, & noire, & ſelon d'autres en dedans d'un jaune obſcur; laquelle détrempée ſur la langue, rend une odeur ſemblable à celle de quelque matiere brûlée. Le même Garcias raporte que ſon monſtre amphibie qu'il avoit proche du Cap de Bonne-eſperance, à la forme de Cheval, de qui la corne eſt ſouveraine contre les venins, l'épreuve en aïant été faite en deux chiens; dont l'un qui avoit pris deux fois plus de poiſon revint en ſa premiere ſanté, aprés avoir avalé de cette corne en poudre, & le ſecond à qui on n'en donna pas, mourut ſur le champ, bien qu'il eût pris beaucoup moins de poiſon. Ainſi celles qu'on tire de la terrre vers les païs du Nord, paſſent pour avoir une aſſés grande proprieté contre les venins, quoy qu'il y ait bien de gens qui le nient; & il en eſt pluſieurs autres qui montrent ces ſortes de cornes pour celle de Licorne, bien que differente de couleur, qui eſt noire dans la veritable. Mais tous ceux qui en ont écrit préferent celles qui ſe tirent de la terre, tels que Geſner, Ceſalpinus, &c. en ce qu'elles ſervent d'Antidote & de ſudorifique à la maniere de la terre de Lemnos.

Je dis donc en concluant ce Chapitre, que comme l'experience ſeule nous manifeſte les proprietez de ces ſortes de medicamens, il eſt bien aiſé à ceux qui en ont quelque piece, ou qu'ils deſirent en faire l'eſſay, de donner du poiſon à un petit chien, ou à

quelque poulet, aprés quoy leur faire prendre de la corne en poudre, & s'ils ne meurent point, il n'en faut pas davantage pour croire qu'elle est un veritable Antidote. Et encor qu'on ignore les animaux desquels ces cornes proviennent, on ne doit pas leur dénier la vertu qu'elles ont, puisque l'origine de toutes les bêtes étrangeres ne nous est pas encor bien connuë. Or en donnant nôtre approbation de la corne de Cerf, pour quelle raison priverons-nous les autres cornes de la même faculté. Il y a des gens qui passent encor bien plus avant, puisqu'ils reconnoissent dans toutes les cornes, jusques dans celles des bœufs, certaines proprietez salutaires. C'étoit pour ce sujet que les Anciens bevoient dans des cornes, d'où est venu le nom de gobelet de corne, *κεράσαι, κρατὴν*. Mais comme les cornes qu'on porte par les païs, sont de diverse couleur & de differente figure, il n'y a pas de doute qu'elles ne viennent aussi de divers animaux. Qu'elle soit donc de l'Asne Indien si approuvée par Elian, du Rhinoceros, ou de quelqu'autre animal aquatique, c'est la même chose, moïennant que leurs bonnes qualitez se donnent à connoître par l'experience : ainsi on n'a que faire de s'inquieter avec tant de chagrin, pour savoir si c'est de celles de Licorne, du Cheval marin, ou de quelqu'autre animal, si elles sont reconnües bonnes & fort efficaces : Il n'importe pas non plus s'il est à une ou à deux cornes, étant tres - certain, comme nous avons dit

cy-dessus, que les dents des Elephans & les os des Balenes, aussi bien que les fossiles & d'autres faites par artifice, se vendent fort souvent pour la veritable corne de Licorne. Cardan veut que les os des Elephans se peuvent rendre souples à tel point, par l'Art, qu'on peut les étendre ainsi que des cornes, & qu'on peut les faire passer pour la corne de Licorne. *N'écoûtez-pas*, dit Aymé de Portugal, *ceux qui tâchent de vous prouver la corne de Licorne, en jettant de sa raclure, ou de sa limeure dans de l'eau, qui, à leur dire, suë & boüillonne, puisqu'on peut apercevoir la même chose dans toute sorte de raclure de quelque os que ce soit, infusée dans de l'eau, comme il paroît dans l'yvoire.*

On ne doit non plus se fier aux autres épreuves de cette nature, dont usent quelques-uns pour voir si la corne de Licorne est bonne : car, à leur dire, elle suë étant mise auprés du poison, ou de quelque animal empoisonné, comme si elle souffroit à la veuë du venin. Ils disent ensuite de faire comme un cercle de la même poudre, au milieu de laquelle, ou bien dans le creux de la corne, ils mettent une aragnée, laquelle sautant par dessus, est une marque qu'elle est contrefaite ; si au contraire elle créve, & qu'elle meure, c'est une marque qu'elle est vraïement legitime. Mais toutes ces épreuves ne sont pas recevables.

CHAPITRE XLII.

De certaines eaux diſtilées qu'on ordonne mal à propos pour les fiévres.

COmme je vois pluſieurs tant hommes que femmes, s'amuſer à faire grand amas de remedes contre diverſes maladies, qu'il ſe communiquent reciproquement ſous le nom de ſecret, nous dirons quelque choſe des eaux contre les fiévres intermitentes, appelées *Aguës*, dont ſe ſervent quantité de perſonnes, qui ne laiſſent pas d'étre quelquefois utiles, quoique leur uſage imprudent en ſoit plus d'une fois pernicieux. Il eſt vray qu'on trouve ces ſortes d'eaux dans certains Livres de Medecine. Quercetan en donne la recepte de deux, qu'il dit étre ſpecifiques contre toutes ſortes de fiévres intermitentes, ſur tout pour les tierces, pures & bâtardes, ſi grande eſt l'audace de nos Chymiſtes en fait de remedes pour la ſanté. Galien ordonne luy-même pour les fiévres tierces, l'abſynthe qui eſt un remede tres-chaud, & la camomile, quelques-uns croïent que ces ſortes de medicamens ſont propres pour faire ſuer : Or toutes les eaux de cette nature que j'ay veües en general tirées des ſimples chauds étoient diſtilées,

In Pharmacopœa ſua.

1. ad Glauc. & 3. de ſimplic. medic.

desquelles ils veulent qu'on se serve d'abord dans chaque fiévre intermitente, quoique bien souvent au grand dommage des malades.

Premierement. Vous remarquerez que les fiévres intermitentes sont engendrées de diverses humeurs tant chaudes que froides, pour la guerison desquelles on ne sauroit commodément se servir toûjours du même remede.

Secondement. Comme un contraire se guerit par son contraire, il n'y a aucun doute, que les humeurs bilieuses ne s'enflamment, & ne s'augmentent par l'usage de ces sortes de remedes chauds, & qu'ainsi une fiévre intermitente peut devenir continuë.

Troisiémement. Bien souvent la cause des fiévres non continües est cachée dans le mesentaire, dans le pancreas, ou dans les premieres voïes, & qu'il est fort à craindre qu'en repoussant la grosse matiere vers l'habitude du corps par l'usage de tels remedes, le sang des veines n'en devienne tres-impur, sur tout dans les fiévres bilieuses, dont la cause est pour l'ordinaire subtile & fort mobile.

Quatriémement. Galien deffend d'emploïer les remedes chauds & violens, dans le commencement de la fiévre quarte provenant d'une humeur melancolique froide & seche, raportant l'exemple du Philosophe Eudeme, qui pour s'être servi à contre-tems de la Theriaque, pour la fiévre quarte, elle devint double de simple qu'elle étoit, qui fut

guerie par luy-même en leur redonnant de la même Theriaque bien à propos. Or ces remedes chauds, ne sont propres que pour les fievres engendrées des humeurs froides, ou pour la fiévre tierce bâtarde, où il se rencontre grande abondance d'humeur pituiteuse avec la bilieuse, ou lorsque les obstructions sont tres-grandes & difficiles à déboucher, & que les visceres sont foibles & gâtés, mais non pas avant la coction des humeurs. Ce qui portoit Galien à ordonner pour la fiévre quarte, un remede fait du suc cyrenaïque aprés que l'humeur étoit cuite. C'est pour le même motif, dis-je, qu'il recommande l'absynthe dans la fiévre tierce, l'improuvant neanmoins avant la coction.

On doit rejetter par la même raison toutes ces eaux chaudes qui peuvent étre d'une grande utilité dans une maladie opiniâtre, la coction de l'humeur étant faite. C'est pourquoy on se doit bien donner de garde d'emploïer indiscretement dans les fiévres ces medicamens chauds : car celuy qui s'en étoit servi à contre-tems durant sa fiévre, de simple il la rendit double, ainsi que nous l'avons déja dit. Il est donc fort à craindre que la même chose n'arrive, par l'usage de ces sortes de boissons. Qu'on consulte donc bien auparavant quelque Medecin prudent, docte & fidelle, pour donner les remedes à propos & dans leur tems, & que le menu peuple cesse desormais de s'attacher avec temerité à ces receptes ; parce que les medicamens operent divinement bien entre les

mains d'un habile Medecin, & ils ne sont pas moins à craindre que le glaive bien tranchant entre les mains d'un furieux, quand ils sont emploïez par une personne qui n'est pas beaucoup versée dans l'Art de Medecine.

CHAPITRE XLIII.

Des Juleps & des autres boissons rafraîchissantes, dont la dose doit être grande dans les fiévres.

J'Ay souvent remarqué que des apozemes, des juleps & autres brevages rafraîchissans ordonnez par des Medecins, il n'en est donné ordinairement aux malades, que deux ou trois cuillerées par ceux qui les servent. En quoy il faut observer que les remedes de cette nature propres à preparer les humeurs, ne sont point de ceux qui contiennent des grandes forces dans une tres-petite quantité : mais de ceux qui agissent au contraire par leurs premieres & secondes qualitez, à moins qu'il n'y ait proportion dans la quantité entre l'humeur qu'on veut alterer & le medicament. En vain l'ordonne-t-on : car si ces rafraîchissans ne surmontent l'humeur, elle les maîtrise & corromt : & si on refuse ces juleps à ceux qui ont la fiévre chaude, ou qu'on leur en donne trop peu, leurs corps

se dessechent & deviennent arides par la chaleur fiévreuse, à leur grand préjudice. On doit donc leur en faire prendre & plus souvent, & en plus grande quantité, afin de temperer l'ardeur morbifique, & recréer la Nature avec d'autant plus de hardiesse, que la coction des humeurs est plus achevée, parce qu'elles sont d'un grand secours pour les évacuations critiques par les sueurs, par les selles & par le vomissement. Et Galien ne donnoit-il pas en pareil cas de l'eau froide aux malades autant qu'ils en vouloient boire. Et Avicenne vouloit qu'ils en beussent jusqu'à en devenir violets & tous tremblans de froid. Toutefois les plus habiles poussés par l'exemple d'Hippocrate, deffendent de rien donner au commencement des fiévres intermitentes. *Lorsque les pieds sont devenus froids*, dit-il, *abstenez vous de toute chose liquide, sur tout de toute boisson, mais la chaleur étant revenuë aux pieds, on pourra leur en donner :* Car la chaleur naturelle qui au commencement étoit comme suffoquée par l'humeur morbifique, éclate & se répand dans tout le corps, & c'est alors qu'elle peut plus commodément supporter la rencontre de l'eau froide. Elle excite même, dis-je, l'évacuation qui a coûtume de se faire sur la fin du paroxisme. Hollier explique tout cela en peu de mots. *Il ne faut pas permettre*, dit-il, *que les malades souffrent long-tems la soif, sur tout dans les fiévres, y aïant grande secheresse, il faut même les presser de boire au commencement : mais dans le plus fort du paroxisme, on*

1. Acutor.

Lib. 2. cap. de siti.

doit les en priver, de peur qu'il ne leur arrive comme aux forges des Maréchaux, en y jettant de l'eau, ou quelqu'autre liqueur, dont le feu s'augmente davantage. Dans la vigueur on peut user de gargarismes, & se laver la bouche; & dés qu'elle commence à decliner ils peuvent boire copieusement & tout d'un trait, s'ils sont fort alterez, sans pourtant se trop efforcer : car il arrive de là que par le mouvement subit, & par la contrarieté de la boisson, la chaleur étant excitée, est poussée en dehors. Mercurial écrit fort bien aussi, que plusieurs gens s'imaginent étre assés, de prendre six onces seulement de Syrop ; mais j'ay appris par raison & par mon experience, qu'il vaut toûjours mieux en prendre en plus grande quantité, par raport à la proprieté du malade, en continuant d'en prendre plus long-tems ; de cette maniere les vaisseaux en étant devenus plus humides, sont plus souples dans l'attraction des humeurs, lesquelles étant de leur côté plus preparées, sortent plus aisément. *Comm. ad Aph. 9. lib. 2.*

Je say bien qu'Aristote demande la raison pourquoy on ne doit donner aux febricitans de la boisson que peu à peu, mais souvent ; c'est qu'étant donnée de la sorte, répond-t-il, elle se glisse & s'insinuë mieux que celle qui est copieuse & prise tout à coup. Mais son intention dans ce lieu est que la boisson frequente réponde à cette grande quantité donnée toute à la fois : d'ailleurs nôtre Hippocrate ne dit-il pas, que l'eau beuë en petite quantité, se tourne en bile dans les fiévres continuës. *Il faut* *1. Probl. 57.* *Libro de locis in homine.*

donner, dit-il, *de l'eau chaude*, *de l'eau milée & de l'oxycrat en abondance.*

Mais au reste les Juleps dont il est icy question, ne sont pas une simple boisson, aïant une vertu medicinale, je veux dire aperitive, corroborative, ou quelqu'autre selon l'intention du Medecin qui l'ordonne.

Que les malades boivent donc tout autant qu'il en faut, tant pour aider à la coction, que pour étancher la soif, mais jamais pour augmenter les causes morbifiques. En quoy manquent fort ceux qui font mourir les malades à faute de leur donner suffisamment à boire : erreur si blâmée par Galien en la personne des Medecins de son tems, ou en surchargeant leurs corps de trop d'humidité, ou en acumulant humeur sur humeur. Galien dit qu'en voulant avaler de l'eau pour se desalterer, le malade n'en doit prendre qu'autant que sa respiration le luy peut permettre, sans reprendre haleine : Mais si c'est afin d'éteindre son ardente chaleur, il en doit boire tout son sou, & tout d'un trait, ainsi qu'Aymé de Portugal l'enseigne plus amplement. Et c'est ce que Galien fit executer à un jeune homme, à qui la colere avoit donné la fiévre, dans les chaleurs de la Canicule, car il beut deux grands pots d'eau dans son premier accés.

Variis in locis in libris Epidem. 1. Acut. 43. 9. Meth. 8.

Curatio. 11. cen. tur. 1. 10. Meth.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

De l'erreur de ceux qui croïent que la pierre qui eſt dans la veſcie peut ſe diſſoudre par les remedes pris par la bouche.

JE veux auſſi faire connoître à ceux qui ſont tourmentez de la pierre dans la veſcie, de ne pas ſe preſſer d'ajoûter foy à quantité de gens qui leur promettent de les guerir. Je n'ignore pas que non ſeulement les Bateleurs, mais encor certains Medecins ne preſcrivent pas peu de remedes pour rompre la pierre dans la veſcie. Il eſt vray que Monard, Augenius & d'autres raportent la gueriſon de quelques-uns. Le même Augenius recommande fort le medicament de millepieds bien preparez, avec quoy Lauremberg dit avoir été gueri. Cependant d'autres qui en ont fait la même épreuve n'en ont reſſenti aucun ſoulagement. Quercetan donne auſſi la compoſition d'une eau pour rompre la pierre de la veſcie ſans douleur. Mais c'eſt la coûtume de ces Chymiſtes de promettre plus qu'ils ne peuvent faire, veu que s'il y a tant de peine à diminuër la pierre des reins, que devra-on eſperer de celle de la veſcie plus éloignée & plus dure que cel-

Peculiari Tracta-tu.

In Pharmacopœa reſtituta.

le-là ; outre le grand danger qu'il y a que tels remedes ne blessent les autres parties par où ils passent : Et quand même nous accorderions que cette pierre se peut briser par l'usage des medicamens, à moins qu'elle ne se diminuë à un tel point, qu'elle se reduise comme en poudre, ou en si petites parties qu'on puisse les faire sortir avec facilité, ce seroit encor bien pis ; puisqu'au lieu d'une seule, il s'y en feroit plusieurs rabouteuses & angulaires, qui causeroient encor bien plus de douleurs aux malades, & qui peut-étre deviendroient plus grosses par l'adherance d'une matiere visqueuse qui s'y amasseroit. Galien se moque de Dioscoride de ce qu'il recommande la pierre Judaïque pour le calcul de la vescie. *Le medicament*, dit-il, *ne sauroit parvenir doüé de toutes ses vertus jusqu'à la vescie : & quand même nous le luy accorderions, est-il pas vray que le remede est fort affoibli, tant par la grande capacité de la vescie, par l'urine dans laquelle elle semble nager, par la dureté de la pierre, par son envelope, que par la grande quantité de pituite dont elle est entourée.* Hippocrate luy-même ne dit-il pas, qu'il ne taillera plus personne, ainsi qu'il faisoit lors qu'il exerçoit la Chirurgie, mais qu'il en veut laisser l'execution à ceux qui ne se mélent que de ces operations. Il paroit bien de là qu'il n'avoit aucun remede propre à cela. On ne doit donc point s'amuser aprés ces grands promteur & des remedes contre la pierre. Duret assure dans Hollier avoir vû une vescie toute ulcerée par l'acrimonie de

Cap. de lapide Judaïco.

In Iuramento.

tels remedes, & que la mort s'en ensuivit, sans que la pierre fut brisée. Le méme raporte, qu'un homme apprehendant la violence & la cruauté du rasoir, aima mieux boire du suc de limons durant trois mois par le conseil de quelques-uns, mais il en mourut, aïant le dedans de son estomac tout plein d'ulceres causez par ce jus, n'étant pas possible que les medicamens acres n'alterent & n'ulcerent par leur violence les parties à travers desquelles ils sont obligez de passer. Sanctorius dit, qu'un Medecin Italien en voulant rompre la pierre par l'usage de l'electuaire *de vitro*, il causa la dyssenterie à son malade qui l'emporta. Une autre personne, continuë-il, aprés s'étre servi des remedes diuretiques tres-violens, à la persuasion d'un Charlatan, il vuida beaucoup de pituite, dont il luy sembloit se mieux porter; mais comme la pierre devint plus raboteuse, elle commença à piquoter davantage la vescie, où s'étant formé un ulcere gangreneux, il en devint aussi puant qu'un cadavre qu'on auroit ouvert, dont il mourut tôt aprés le plus miserablement du monde. Capivace avoüe ne savoir quels remedes peuvent jamais rompre la pierre de la vescie. Galien ne met que l'operation de la taille entre les remedes pour le calcul: d'où Argentier prend occasion de dire que c'est par là qu'est refutée l'opinion de ceux qui croïent pouvoir guerir cette maladie par le moïen des remedes pris par la bouche.

Com. in Artem parvam Galeni.

In arte parva, cap. 94. text. 3.

CHAPITRE XLV.

Qu'on ne doit point faire mourir les vers si-tôt dans les fiévres.

IL arrive quelquefois que les adultes aussi bien que les enfans sont travaillez des vers qui leur causent divers symptomes, entre lesquels la fiévre n'est point à negliger, dont la nature est double, étant causée ou par ces mêmes vers qui la rendent lente, & non pas beaucoup forte, ou bien par d'autres causes qui se trouvent jointes avec ces insectes, & elle est alors ordinairement maligne, & qui est ainsi appellée quelquefois par Hippocrate. Le peuple se trompe souvent dans une telle cure. Premierement dans la pensée qu'il a que ces vers étant avec la fiévre, qu'ils en sont toûjours les auteurs, puisqu'au contraire ils sont souvent produits de la matiere qui a causé la fiévre : Car comme dit Aëce, *Etant engendrez sur le commencement du mal, ils reçoivent leur substance de la corruption qui y reste. Si c'est dans sa vigueur, leur production vient de la malignité de la maladie : mais si c'est vers le declin, ce n'est que par un changement de bien en mieux, en ce que la nature les en chasse promtement.* Ces reptiles donc sortant dès le commencement des maladies violentes,

θηριώδης Cap. 89. l. 1. tetrab. 3.

font un indice de leur malignité, & jamais la fiévre n'est ny violente, ny aiguë lors qu'elle est causée par les vers, qui paroissent neanmoins fort souvent dans la fiévre maligne. Ce qui est à remarquer, parce que dans le premier cas, la guerison de ces insectes est suivie de celle de la fiévre, ou que dans ce dernier la fiévre n'est pas plutôt guerie que la nature les chasse dehors, lors qu'elle se prepare à une crise, ainsi qu'Hippocrate en parle en plusieurs endroits. *In Progn. & lib. de Crisib.*

Secondement, ils tombent dans l'erreur en ce qu'ils ne considerent dans ce rencontre, que les vers, en se mettant d'abord en devoir d'en délivrer les malades, tandis qu'ils negligent le mal duquel ils dépendent, ou qu'ils rendent le mal bien pire qu'auparavant par l'application indiscrete des remedes, d'autant que les mêmes medicamens qui tuent les vers, augmentent souvent la fiévre. Or puisqu'il faut tuër & expulser ces insectes qui sont entierement contre nature, on ne doit point y proceder indifferemment par toute sorte de remedes, il n'y a qu'à bien considerer la nature du mal qui se trouve joint avec eux, afin d'y apporter leurs propres remedes, lequel étant gueri, la nature ne manque pas de les mettre dehors dans le declin : ce qui fait qu'étant assez ordinaires dans les fiévres malignes, les mêmes remedes qui leur apportent la guerison, servent aussi à les exterminer, tels que sont plusieurs cordiaux, la corne de cerf, de licorne, le

corail, la theriaque, le mitridat, la ſemence de citron, &c. n'y aïant preſque aucun cardiaque qui ne ſoit propre pour les vers, quoyque non pas toûjours : D'où vient, je vous prie, le peu d'effet que nous voyons ſi ſouvêt du côté de ces ſortes de remedes qu'on dit étre bons contre cette vermine, ſi ce n'eſt de leur imprudente adminiſtration, à la maniere des Empiriques, ſans diſtinction quelconque, ny de leur cauſe, ny de leurs autres circonſtances, qui ſeroient à remarquer. Donnons audiance au ſavant Rondelet, & voïons avec quelle éloquence il traite cette même matiere. *Lors qu'on voit ſortir*, dit-il, *les vers dans les maladies aiguës, comme les fiévres tres-ardentes, comme auſſi dans les autres maux tant des vieillards que des enfans, nous ne devons pas pour cela nous empreſſer d'y appliquer tout nôtre ſoin, à l'exemple des fameletes & des Medecins qui ſe ſoûmettent aux femmes comme des valets, ce qui cauſe la mort aux malades, dont on a negligé le mal, ou lors qu'ils s'attachent plus à la gueriſon des inſectes qu'à celle de la maladie, comme quand quelqu'un eſt attaqué d'une fiévre continuë, ou de quelque maladie bilieuſe, ou bien par quelque flux de ventre, ou qu'il rende des vers dans le commencement des maladies violentes, on a coûtume de leur donner de la poudre à vers qui ne ſert qu'à allumer davantage la fiévre, ou du corail, & d'autres choſes aſtringentes qui ont la vertu de les faire mourir : Et tout cela eſt contraire aux principales indiſpoſitions, comme les choſes fort ameres le ſont à la fiévre, & au*

Cap de vermibus.

tours de ventre, & les astringentes & les dessicatives aux fiévres. C'est pourquoy un Medecin doit faire ses diligences pour distinguer si la fiévre ne dépend point des vers, ou bien si les vers toûjours contenus dans le ventre, sont poussez dehors par quelqu'autre cause. Que si nous reconnoissons que la fiévre provienne d'ailleurs, étant quarte, tierce, ou vraye quotidienne, sans qu'il y paroisse aucun accident facheux, on negligera les vers, à moins qu'on ne veüille ordonner seulement les remedes qui conviennent & à la principale indisposition, & à la vermine. J'ay bien voulu raporter tout au long le passage de cet Auteur, parce qu'il explique tres-doctement la matiere que nous traitons, Forestus, Mercator & plusieurs autres en disent autant de ces vilains animaux. *In observationibus. Cap. de Lumbricis.*

CHAPITRE XLVI.

Qu'on ne doit point ordonner la canele aux femmes pour arrêter le flux immoderé de leurs mois, ou de leurs vuidanges.

IL arrive souvent aux femmes d'être affligées d'une perte immoderée, ou de leurs vuidanges, ou de leurs menstruës, ou bien de quelques autres humeurs, pour la guerison de laquelle des bonnes femmes ont coûtume de leur donner de la canele comme un

remede fort astringent, lequel pourroit bien quelquefois servir dans les diarrhées & dans les flux de ventre, en fortifiant l'estomac & les visceres dont la seule foiblesse en est souvent la cause : mais c'est toûjours mal fait d'en user, pour arrêter les ordinaires, puisqu'elle les provoque encor plus en qualité d'aromate chaud & sec, dont la vertu est aperitive, & par consequent tres-propre à faire couler les menstruës. Et c'est ainsi *Cap. de Cassia.* que Dioscoride en parle, laquelle au jugement de Matthiole & de Dodonée, est le cinamome des Grecs, & la vraye canele des François. *Elle a*, dit-il, *la vertu d'échaufer, de faire uriner, de dessecher, de resserrer doucement, & de provoquer les menstruës.* La même Cassia, ajoûte-il, produit les mêmes effets avec la ca- *Cap. sequenti.* nelle, dont il raisonne de la sorte. *Toute canelle échaufe, aide à la coction, au ramolissement, à l'expulsion des urines, à l'attraction tant des mois que de l'enfant lorsqu'elle est prise en boisson, ou appliquée avec de la myrrhe.* Cela étant ainsi, ceux-là ne peuvent que se tromper lourdement, lorsqu'ils prescrivent de la canelle à dessein d'arrêter les flux lunaires du sexe : ce n'est pas que la chose soit d'une grande consequence.

Il en faut dire de même de certains demi-savans qui se mélent de faire la Medecine sans savoir les vertus des remedes, qui ne laissent pas en repos ceux qui sont plus habiles qu'eux, & ne se mettent point en peine de se rendre plus doctes. On en voit de si experts que de croire que le syrop

d'armoiſe eſt le ſeul propre pour les femmes ; que celuy de ſtœchas eſt l'unique pour la tête, & qu'il n'en eſt point d'autre pour faire dormir que le philonium ; & il s'en rencontre quelquefois d'autres bien differens, dont ils ignorent les vertus. Si neanmoins quelqu'un vient à conſiderer exactement les ſimples qui entrent dans la compoſition des remedes ſuſdits, il ſera obligé d'avoüer n'étre pas moins utiles pour pluſieurs autres maux, par exemple, le ſyrop d'armoiſe eſt fait avec beaucoup de ſimples tres-propres pour diverſes indiſpoſitions, & l'armoiſe ſeule n'attire pas ſeulement les menſtruës, & aide à l'accouchement, mais encor elle échaufe, elle deſſeche, elle deſopile, & ſoulage fort ceux qui ſont tourmentez de la pierre des reins. Elle attenuë, dit Rondelet, & échaufe la pituite, elle deſſeche les parties nerveuſes, auſſi bien que la matrice. Elle eſt d'un grand ſecours aux catarrhes inveterez, aïant la même vertu que le ſyrop *de Praſſio*. On en peut dire autant du ſyrop de Stœchas, bon pour bien de maladies des entrailles, non moins que l'antidote de Philonium, qui, au dire de Philon & de Meſué, eſt ſouverain contre les indiſpoſitions froides, & ainſi d'un nombre preſque infini d'autres.

CHAPITRE XLVII.

Du peu de danger qu'il y a de prendre l'opium bien preparé.

PUisque le ſommeil apporte de la fermeté aux entrailles, & qu'il n'eſt rien de plus doux ny de plus efficace pour la reparation des forces perduës, & pour la coction des humeurs ; on doit faire tout ſon poſſible pour le procurer à tous ceux qui pour quelque indiſpoſition paſſent les nuits ſans dormir : ce qui bien ſouvent n'eſt pas trop aiſé ; car les cauſes des maladies ſont quelquefois ſi fâcheuſes qu'elles ne permettent pas au corps de s'aſſoupir par quelque ſomnifere que ce ſoit, pour lequel provoquer on emploit divers remedes tant internes qu'externes. Entre pluſieurs de ceux-là il s'en trouve tres-ſouvent qui ne produiſent aucun effet, comme le lait d'amandes douces, la ſemence de pavot, qui ſe mange dans pluſieurs païs, où l'on ſe ſert même de ſon huile au défaut de celuy d'olives. Mais on en vient à l'opium quand les autres ſont ſans effet. Cependant le peuple l'abhorre & le rejette comme un puiſſant poiſon, lequel neanmoins eſt un remede innocent & ſalutaire lors qu'il eſt bien preparé, & dans une doſe convenable. Je ne diſconviens pas que

les Anciens n'en aïent parlé, comme d'un poison, lors seulement qu'il est pris en trop grande quantité : Mais y a-il rien au monde, je vous prie, de si salutaire qui ne devienne nuisible par son mauvais usage, ny rien de si pernicieux qui ne puisse étre bien sain par la bonne application. Or il y a diverses sortes de poisons, les uns étant mortels de toute leur substance, qui, de quelque maniere qu'on le prenne, ne sont jamais d'aucune utilité, pour les corps ; quoy qu'on les puisse donner à present en si petite dose qu'ils soient incapables de faire mourir, par exemple, l'arsenic, au lieu que les autres sont d'une telle nature qui ne font aucun mal, si ce n'est dans une certaine quantité, à cela prés, ils peuvent étre utiles, tels que sont presque tous les medicamens, les purgatifs, sur tout ; parce que tous ceux qu'on donne jusqu'à une certaine quantité capables de surmonter la nature, luy deviennent venins : C'est ainsi que le lait caillé dans l'estomac & le suc de laituë passent pour des poisons, qui pourtant peuvent étre utiles au corps humain si on en use avec moderation. Et ce qui est plus surprenant, il s'est vû des filles, au dire des Historiens, qui ne se nourrissoient que du napel & de la ciguë. De plus, il est à noter qu'entre un grand nombre de choses qui passent pour somniferes, l'opium est fort innocent pour bien de raisons.

Premierement, en ce que celuy que nous avons n'est ordinairement que le Meconium

de Dioſcoride, qui ſe fait avec le ſuc exprimé des têtes & des feüilles de pavot, le veritable opium n'étant qu'une larme. Or le Meconium eſt de beaucoup plus inéficace que l'opium, ſelon Dioſcoride & Matthiole; ainſi pour nuire, il faudroit que la doſe en fut plus grande que celle de l'opium. Dioſcoride écrit, que l'opium pris de la groſſeur d'un orobe fait ceſſer la douleur, qu'il aide à la coction & fait dormir, mais qu'il nuit ſi la doſe en eſt plus grande. Le même dit, que Mneſideme n'approuvoit que ſon odeur, en le flairant, comme tres-propre pour attirer le ſommeil, & qu'il le défendoit par tout ailleurs comme nuiſible. Mais Dioſcoride ajoûte, *que l'experience fait voir que tout cela eſt faux, veu que ſes bons effets nous rendent témoignage des vertus d'un tel medicament.*

In Epiſtolis.

Secondement, il faut remarquer, ſelon Galien, que les narcotiques ſont de diverſe nature, dont les uns humectent, & les autres deſſechent; que ceux-là ſont mal-faiſans qui ſont fort humides, tels que la mandragore, la ciguë, comme auſſi ceux qui ſont ennemis de nôtre nature de toute leur ſubſtance. Par exemple, le ſolanum ſomnifere, dont jamais aucun bon Medecin ne ſe ſert pour faire dormir. Mais pour les choſes qu'on prend ſans peril par la bouche, elles doivent étre deſſicatives, ſelon Galien. Ce qui provoque le ſommeil, dit-il, refroidit le corps, & c'eſt pour cela que les deſſicatifs luy ſont fort convenables, aſſeurant ailleurs

5. Simp. 18.

que les choſes qui refraichiſſent & humectent, au lieu du ſommeil, n'excitent que le Coma, l'aſſoupiſſement, & le Caros : mais que celles qui deſſechent, comme l'opium, ſont moins nuiſibles. Donc ſuivant Galien & Dioſcoride, l'opium pris en mediocre quantité n'eſt pas ſi à craindre, lequel entre dans la compoſition de pluſieurs remedes, que l'on garde dans les Boutiques, comme la Theriaque, le Mitridat, le Diaſcordium, le Philonium, & que les Medecins anciens avoient coûtume de méler dans preſque tous les antidotes, & dont ils ſe ſervoient ſouvent dans divers maux, outre pluſieurs autres bien pires qu'ils mettoient en pratique. Hippocrate ſe ſervoit-il pas du juſquiame, & de la mandragore pour la fiévre quarte. Et Aëce n'ordonne-il pas auſſi pour la même fiévre l'opium avec la myrrhe, le poivre & le caſtoreum en égales parties, tandis que nôtre methode eſt de nous ſervir avec plus de ſeureté du même opium mieux preparé & corrigé par les extraits chymiques, comme par le Laudanum, dont deux ou trois grains, ou quatre tout au plus, ſuffiſent, où cependant il n'y a pas un grain entier d'opium bien rectifié. Or comme celuy que nous avons aujourd'huy, n'eſt pour l'ordinaire que le Meconium de Dioſcoride qui a beaucoup moins de vertu que le veritable, & qu'ainſi on le peut donner en plus grande quantité, une telle doſe d'un grain ou deux ne ſauroit jamais nuire. Dioſcoride l'ordonne de la groſſeur d'un orobe, &

1. De Sympto-mat. cauſis.

2. De morbis.

nous faisons prendre du Laudanum en pilules en même dose, dont le tiers n'est pas le Meconium. Certes je ne voy pas par quelle raison l'opium est si fort à craindre, étant preparé comm'il faut, & toutes les autres precautions prises, telles que demande Galien dans tous les narcotiques qu'on donne, sans quoy il peut assurément faire du mal.

Il est bon de remarquer en passant qu'il y a diverses descriptions du même Laudanum, qui sont pour la plûpart impertinentes: car dans l'un vous verrez dessecher l'opium par une chaleur lente du feu, & dans l'autre vous y remarquerez qu'outre l'opium, il y entre d'autres narcotiques, comme de la jusquiame, & autres de cette nature plus reformidables que l'opium même; & dans un autre enfin on y ajoûte un grand nombre de correctifs, ainsi appellez, comme les sels de perles, le corail, la teinture d'or, & bien d'autres autant inutiles, qui augmentent bien le prix des remedes, sans en accroître les vertus, ainsi que l'enseigne Quercetan dans la description difficile du Laudanum qu'il a donné au Public. Or j'entens le vray Laudanum fait par les habiles Apoticaires des bonnes villes, chez qui on le trouve, dont la composition est plus aisée & plus assurée.

CHAPITRE XLVIII.

Des somniferes appliqués sur la tête.

CEux qui apprehendent l'opium s'imaginent que c'est assez pour provoquer le sommeil de se servir des remedes externes mis sur la tête, & aux narines, tels que sont les fronteaux & les onguents. Mneside me, au dire de Dioscoride, comme nous avons dit au chapitre precedant, vouloit qu'on se contenta de flairer l'opium, sans en avaler. Mais je veux bien que l'on sache que ces remedes externes n'ont pas toûjours l'effet qu'on en attendoit, parce qu'appliquez sur le front, à peine peuvent-ils porter leur vertu jusqu'au cerveau, premierement, à cause que n'étant pas renouvellez si souvent qu'il faudroit, ils contractent de la chaleur, & ainsi la tête s'échaufe davantage, & par ce moyen au lieu d'apporter le sommeil, ils causent des veilles importunes. Pour preuve de cette verité, Galien veut qu'on change souvent tels topiques rafraichissans, de peur qu'étant une fois échaufez par le corps, luy-même ne le devienne encor plus. *In libris Methodi variis in locis.*

Secondement, à cause que l'os du front est solide, épais & beaucoup plus éloigné du cerveau, aussi bien que de ses ventricules, que le reste des os de la tête ; ce qui

empéche auſſi que les vertus des topiques ont plus de peine à penetrer juſqu'au cerveau à travers ces mêmes os. C'eſt pour cela auſſi que Galien ordonne plus judicieuſement de les appliquer, non à l'os du front, mais plutôt ſur la ſuture coronale qui eſt couverte de cheveux, ſoit qu'on ait deſſein de rafraichir, ou d'échaufer, d'autant que les os du devant de la tête ſont plus minces, & que leur tiſſu en eſt plus relâché, non moins que leur ſynartroſe.

Ex lib. 2. de medic. ſecundum locos.

CHAPITRE XLIX.

Du peu d'efficacité des fomentations faites avec des veſcies.

L'Uſage des fomentations eſt aſſez commun entre les topiques chez les Medecins, que l'on fait avec quelque liqueur appliquée ſur les parties pour des intentions differentes, comme pour échaufer les parties, pour deſopiler, pour amolir les duretez, pour appaiſer les douleurs, pour preparer les humeurs, & pour les chaſſer dehors. Or on ſe ſert pour cela de quelque liqueur propre, ſur tout de la decoction de quantité de ſimples, ou de l'huile, ou de l'eau, ou du lait, &c. que bien de gens enferment dans une veſcie de peur de moüiller les linges & les draps du lit, ce qui donne aprés beaucoup de chagrin aux malades; mais

mais par ce moyen le mélange & la decoction de divers simples qu'on avoit preparée se trouve inutile, attendu que leur vertu ne peut penetrer dans le corps à travers la vescie, n'y aïant que la seule chaleur qui puisse operer; que si quelque partie n'a besoin que d'être échaufée, on pourra se servir d'une telle fomentation par la vescie pleine de quelque liqueur que ce soit, non moins que quand il s'agit d'appaiser quelque douleur, & de dissiper les humeurs : car la chaleur toute seule est capable de le faire par sa vertu, mais l'usage de la vescie sera moins utile quand il s'agira d'ôter les obstructions, ou de remedier à quelqu'autre incommodité. En ce cas il faudra se servir de linges, des filtres, ou de morceaux de drap, ou d'éponges abreuvées de quelque liqueur convenable, & par ce moyen la proprieté du remede appliqué à nud sur la partie, s'insinuera bien avant dans le corps à travers les pores de la peau; & c'est là aussi que ses vertus opereront. Quelquefois aussi le medicament attire les humeurs du profond du corps vers la superficie, comme ceux qui se lavent dans un bain d'eau chaude, ressentent l'effet de la même eau dans leurs parties internes. Donc encor que je ne desapprouve par l'application des vescies pour les fomentations du corps, je croirois pourtant qu'elle sera moins utile pour les raisons susdites.

CHAPITRE L.

Des petits chiens & des pigeons qu'on applique à la plante des pieds, & sur la tête.

PLusieurs Medecins aussi bien que le peuple ont coûtume d'appliquer sur la plante des pieds des pigeonaux ou des petits chiens fendus par le milieu. Ce que je ne desapprouve pas, sachant que cela a souvent aporté beaucoup d'utilité aux malades : mais parce que fort peu les appliquent sur la tête, nous en allons parler. Tous les Medecins tant anciens que nouveaux, ordonnent souvent qu'on les mette sur la tête, & rarement, ou même jamais, aux pieds : On se sert pour l'ordinaire d'un tel remede dans les maladies du cerveau, comme dans la phrenesie & dans le délire, celle-là n'étant qu'une inflammation du même cerveau, ou de ses membranes, pour laquelle guerir, selon tous les Medecins, est de mettre en usage dés le commencement toute sorte de revulsifs, & d'appliquer sur la tête des repercussifs, afin d'en repousser bien loin les humeurs boüillantes. Et si tout cela n'y sert de rien pour empécher le mal, il faudra en venir aux resolutifs dans l'augmentation & dans le plus fort du mal, en les mélant pre-

mierement avec les repercuſſifs dans ſon accroiſſement, & n'employer dans ſon état que les ſeuls reſolutifs. Galien pour ſatisfaire à une telle indication, ſe ſert du Spondilion, du thym, du ſerpolet, & d'autres remedes chauds, cuits dans l'huile, nous apprenant que la phreneſie & la lethargie veulent étre traitez de la même maniere dans leur état, à cauſe que dans l'une & l'autre il eſt beſoin d'uſer des mêmes reſolvans. En quoy il approuve auſſi le ſenevé & le caſtoreum, qui ſont tres-chauds, leſquels toutesfois au lieu d'échaufer dans l'état & ſur le declin, ils reſolvent, parce que la veritable methode de guerir toute inflammation eſt, d'uſer des diſcuſſifs dans l'état & dans le declin : car les digeſtifs, dit Galien, rafraichiſſent par accident l'inflammation : en effet, il ſe ſert des mêmes digeſtifs dans les douleurs de tête durant les fiévres, aprés les évacuations univerſelles, au lieu que les Medecins d'apreſent mettent en uſage les pigeonneaux & les petits chiens coupez par le milieu, & même les poûmons de mouton fraichement tué : Et quoy que les Anciens aïent ignoré ces remedes, ils ne laiſſoient pour cela de ſatisfaire à la même indication par d'autres medicamens ſemblables en vertu. Or quand on applique maintenant ſur la plante des pieds ces animaux, c'eſt à deſſein de faire revulſion, ou de faire reſoudre la matiere morbifique : mais ce ne peut étre pour la revulſion, puiſqu'à peine le peuple s'en ſert, ſi ce n'eſt dans l'état, ou ſur le declin du mal,

13. Meth. c. 2.

1. Simp. c. 2.

1. Ad Glauc. c. 15. & 2. de medica. ſecund. locos.

& que la revulsion doit étre faite au commencement, tant à cause qu'alors leur chaleur est fort donce, & qu'elle ne peut suffisamment attirer à soy; en ce que les choses qui détournent les humeurs vers les parties fort éloignées, doivent participer d'une tres-grande chaleur & d'une grande ardeur. Les choses, continuë Galien, qui repoussent les humeurs qui prennent leurs cours vers la tête, ou du côté des entrailles, doivent étre acres. Oribase en dit autant, parce qu'elles attirent & par la chaleur & par la douleur: Or les pigeonneaux resolvent sans beaucoup de chaleur: ce qui me fait croire qu'ils n'attirent que fort doucement des parties éloignées par leur douce chaleur. Ils ne peuvent non plus servir pour resoudre les humeurs; car les topiques qui seuls le peuvent faire, doivent étre appliqués sur la partie malade. Qui est-ce, je vous prie, qui se pourroit persuader, que pour fondre les humeurs empreintes dans le cerveau, il ne falut qu'appliquer des remedes aux pieds. C'est-là l'avis commun de tous les Auteurs qui ont traité des maladies de la tête, non que je veüille blâmer cette pratique, puisqu'elle peut étre de quelque utilité, sans jamais pouvoir nuire. L'usage des pigeonneaux fendus par le milieu est fort en vogue parmi les Medecins de Montpelier, en les saupoudrant avec des poudres cordiales avant que de les appliquer sur la region du cœur en forme d'epitheme, à dessein de fortifier & de recréer les esprits par leur chaleur douce, amie & familiere avec la nôtre.

Lib. de Revulsione.
8, Collect. c. 19.

CHAPITRE LI.

Des onguens pour les armes, vulgairement nommé, onguens de sympathie.

COmme je say que quelques personnes font grand cas de l'onguent pour les armes, appelé *Armarium, Sympathicum, Magneticum, Stellatum*, qu'on croit guerir entierement les playes étant appliqué, non sur la partie blessée, mais au fer qui a fait le mal, nous en parlerons à fonds, puisqu'il y a tant de gens qui le veulent mettre en usage. C'a été de l'invention de quelques Allemands, sur tout de Paracelse, qui a été suivi de Goclenius & de Crolius : celui-cy aïant mis au jour une description dudit onguent differente de celle de Paracelse, & d'autres ensuite, dont une partie suit les descriptions de Paracelse, & l'autre celle de Crolius. Il est des hommes qui regardent un tel medicament comme un don du Ciel, puisqu'il guerit les plaïes avec tant de facilité, étant comme l'abregé de toute la Chirurgie, dont on n'aura plus que faire des preceptes, puisqu'il suffira tout seul pour la cure des plaïes & des ulceres. Mais n'aura-on pas sujet de se plaindre de la Nature d'avoir tenu caché jusqu'icy un si souverain remede, sans en avoir donné connoissance à Adam, non plus

qu'aux Patriarches, aux Juifs, aux Apôtres & aux plus grands Docteurs, ne l'aïant revelé qu'à des yvrognes, qu'à des gourmands, qu'à des paillards, qu'à des goinfres, qu'à des joüeurs de brelan & de dés, & qu'à des Magiciens, tel qu'a été Paracelse, au raport & par l'aveu de ses propres compatriotes. Quant aux autres ils s'en expliquent avec tant d'obscurité, à mon jugement, qu'il y a toute apparence qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes ce qu'ils nous en ont voulu dire, sans s'arréter à ce que dit Goclenius, assurant qu'il pourroit raporter le témoignage des Empereurs, des Roys & des Princes, qui en ont vû des effets. J'avoüe bien que certains fripons adroits peuvent en avoir donné à garder aux Grands du monde à la maniere des Charlatans, & que pour Goclenius il n'a jamais été, je croy, seulement connu ny des Roys, ny d'aucun Empereur. Mais n'en disons pas davantage, pour remarquer premierement, qu'un tel onguent se fait de la mousse (appellée *Vsnée*) qui vient sur le crane d'un homme, comme la plus pure quintessence, & comme la substance la plus remplie d'esprits, ainsi que se l'est imaginé quelqu'un qui a voulu paroître plus savant que les autres. Crolius fait choix d'un qu'on a fait mourir de mort violente : Et Hartman son Commentateur prefere un pendu, *parce que*, dit-il, *quand on étrangle quelqu'un les esprits naturels & vitaux se portent en haut : mais ne pouvans sortir dehors par la dureté du crane, se trouvent arrêtez avec les esprits ani-*

maux, & à la suite du tems ils s'unissent ensemble, & se jettent avec impetuosité vers la superficie externe du même crane. Aprés quoy par l'approche du mercure ou de l'Esprit du Monde répandu dans ce bas monde, au moyen des pluyes, de la rosée, de la neige & de la glace, comme par autant de vehicules, l'Usnée se forme qui contient en soy toutes les vertus naturelles, vitales, & animales, qu'il communique ensuite audit pretendu onguent : De grace, qui n'admirera le peu de connoissance de cet homme dans la Philosophie naturelle : car il a grand tort de dire que les esprits naturels & vitaux s'élevent en haut dans le tems que quelqu'un est étranglé, puisqu'alors ses veines & ses arteres se bouchent entierement, qui sont les canaux par où les esprits montent en haut, ainsi que tout le monde sait. Et quand même ils se porteroient alors plus abondamment au cerveau qu'à l'ordinaire, pourquoy se trouveroient-ils ainsi arrêtez plutôt dans un pendu que dans un homme vivant, dans lequel les esprits se dissipent si aisément.

Mais comment se peut-il faire que les mêmes esprits ne se dissipent& ne perissent avant que le crane ait produit cette mousse ou ordure? Et comment fait-il que dans les pendus ces mêmes esprits portez au cerveau s'arrêtent plutôt dans le crane que dans sa propre substance? veu que dans l'animal vivant ils se tiennent pour l'ordinaire dans le cerveau même, étant ou de ceux qui influent, ou de ceux qui resident dans les parties : si c'est de ceux-

là qu'on entend parler, il eſt certain qu'ils ſe diſſipent tous à la moindre occaſion aprés le trépas, pour n'étre ny de la nature des parties du corps, ny ne peuvent non plus étre retenus par les forces du corps vivant qui ne ſubſiſtent plus. C'eſt delà qu'il faut qu'il ſe faſſe neceſſairement une nouvelle reparation d'eſprits dans l'animal vivant par la grande abondance qui s'en diſſipe, mais infiniment plus quand un corps mort ſe corrompt peut-étre durant quelques années avant que le crane ſoit tout-à-fait dépoüillé de ſa chair, & devenu propre pour contracter cette moiſſure. Ce ne peuvent étre non plus les eſprits qui reſident, à cauſe de leur immobilité : or au tems de la ſuffocation, les influans accourent vite vers le cerveau, n'étant pas croyable qu'aprés la mort ils deviennent connaturels, non plus qu'au moment du trépas, ainſi qu'Hartman ſemble l'avoir entendu, lors qu'il dit, qu'à la ſuite du tems tous ces eſprits s'uniſſent : car les connaturels ſe forment ou ſe reparent par les influans, au moyen de l'action nutritive qui ne ſe fait plus dans ceux qui ſont bien pendus : Et quand même elle ſe feroit, cette mouſſe devroit plutôt s'engendrer dans le cerveau que dans le crane ; joint, que la ſubſtance des eſprits eſt extrémément ſubtile & facile à étre diſſipée : comment ſe peut-il donc faire qu'en montant avec impetuoſité vers la circonferance du crane ſans pouvoir y étre davantage enfermez pour ſa dureté, au lieu de s'évanoüir, ils ſe convertiſſent en une mouſſe

tres-épaiſſe & fort ſale, ce que leur ſubſtance ſpiritueuſe ne ſauroit ſouffrir. D'où il appert le tort qu'il a d'avoir ajoûté que dans cette uſnée ou mouſſe ſont contenües toutes les vertus corporelles, & c'eſt une merveille qu'elle ne ſe nourriſſe, qu'elle n'ait du ſentiment, & qu'elle ne raiſonne.

Je paſſe soûs ſilence ce qu'il nous veut conter touchant l'Eſprit du Monde, auquel il donne le nom de Mercure du Monde. Or s'il y a un tel Eſprit, il eſt de toute neceſſité qu'il ſoit répandu par tout l'Univers, ſans étre beſoin qu'il nous ſoit communiqué par les viciſſitudes incertaines des pluïes, des neiges & des orages.

Toutes ces abſurditez ſuffiſent pour ſaper les fondemens d'un tel remede.

Mais j'avois preſqu'oublié que Crolius ne mêle dans ſon onguent, que le poids de deux noiſettes de cette uſnée ou mouſſe, pour ſervir de baſe à un ſi ſalutaire remede, à ſavoir au dire d'Hartman ſon interprete, une drachme : mais Paracelſe a jugé qu'il n'en faloit pas moins de deux onces, encor que la deſcription du même Paracelſe ſoit de neuf onces, & celle de Crolius de treize onces : Et voilà ſur quelle foible baſe s'appuïe une ſi grande maſſe.

Secondement. On remarque que ſelon la deſcription de Crolius, la graiſſe & le ſang humain entrent dans cet onguent, dont Crolius ne parle aucunement ; & certes avec raiſon, ſi l'uſnée ſeule contient en ſoy toutes les vertus : cependant Paracelſe fait

assés connoître qu'il n'étoit pas dans ce sentiment, puisqu'il ajoûte, mais à leur place il y met de la graisse de verrat, de Sanglier & d'Ours. Mais pourquoy Paracelse y ajoûte-t-il du sang, c'est à cause, dit Hartman, que les esprits attachez au sel fixe du sang y demeurent, tandis que les volatils s'évanoüissent. Cependant le même exigeoit auparavant les mêmes esprits volatils portés au crane ; quoy qu'en effet Crolius les ait crus inutiles ; outre que Paracelse & Crolius y ajoûtent de la mumie, par laquelle nôtre Hartman entend celle qui vient d'Egypte, qui est de tous les remedes le plus pitoïable, puisqu'il est fait par des Imposteurs dans l'Egypte avec de la chair des lepreux, des verolez & d'autres atteints de tres-méchans maux, & de quelques esclaves qu'ils achetent, laquelle chair ils mixtionnent avec de la poix & du asphaltum. Il est vray que Paracelse donne souvent de grands éloges à la mumie qu'il appele du gibet ; c'est à dire, à celle qu'on prend d'un homme qui a été pendu : Et c'est ce que Crolius a voulu entendre sans doute, puisqu'il a obmis la graisse & le sang humain, dont est fait cependant mention dans Paracelse. On y mêle enfin des simples tels qu'on peut inserer dans les autres onguens & dans les emplâtres. Le même Paracelse y met de l'huile de lin, de roses, avec du bol d'Armenie, au lieu que Crolius y mêle des vers bien lavés, de la cervelle de Sanglier, du santal rouge, de l'hematite.

Le Lecteur remarquera ici, s'il luy plaît, que ce sont veritablement deux sortes d'onguens tout-à-fait differents, & sans avoir rien de commun que la seule *Vsnée*, de laquelle Crolius ne met qu'une tres-petite quantité. Et on dit cependant que l'un & l'autre ont une même vertu ; encor que Crolius ne parle du tout point de ces onguens, d'où les Paracelsistes pretendent tirer toute la vertu magnetique. Mais ce qui est encor plus remarquable, plusieurs n'ont pas dit un seul mot de l'*Vsnée*.

Troisiémement. Quelqu'uns d'entr'eux observent les aspects des Astres, avant que de composer cet onguent, non moins que leurs differens concours. Crolius ratisse le crane pour en avoir l'*Vsnée*, au renouveau de la Lune, ou quand elle s'arrête dans la maison de Venus, ou dans quelqu'autre habitation heureuse, mais jamais étant dans celle de Mars, ou de Saturne ; & il veut qu'on prepare cet onguent lorsque le Soleil est dans la Balance ; au lieu que d'autres se mettent fort peu en peine de telles observations : Car s'il y a une vertu aimantée, je veux dire, guerissant les plaïes par la même vertu avec laquelle l'Aiman attire le fer, le concours des Astres n'y peut de rien servir, puisqu'il tient cette proprieté de la Nature, ainsi que l'Aiman attire le fer & regarde le pole en tout tems, & soûs quelque Constellation que ce soit.

Quatriémement. Il est des gens qui frotent l'arme avec cet onguent, & aprés l'a-

voir ſerrée avec grand ſoin, ils la tiennent enſuite bien chaudement, & à couvert de la pouſſiere & du vent ; à faute dequoy, diſent-ils, les bleſſez ne manquent pas d'endurer de grandes douleurs, dés que l'arme vient à ſe refroidir, & qu'elle ne ſoit pas bien liée. D'autres aſſurent avoir gueri des plaïes en plongeant ſeulement la même arme dans la boëte où eſt l'onguent, ſans aucune ligature. Et c'eſt ce que Paracelſe exige.

Cinquiémement. Si on n'a pas le fer qui a fait le coup, ils trempent dans le ſang qui coule, par l'avis de Crolius, un bâton de ſaulx, ou quelque brin d'arbre, ou bien quelqu'autre choſe, ſur laquelle ils appliquent le remede.

Sixiémement. Ils recommandent de laver tous les jours la plaïe du malade avec ſon urine.

Septiémement. Crolius veut qu'on examine ſi la plaïe a été faite avec la pointe du fer ; car parce qu'en ce cas il prétend qu'on faſſe une onction deſſus le fer, en commançant par le manche, en déſcendant vers la pointe, & non à rebours. Dequoy Paracelſe ne ſemble pas s'être ſoucié, luy qui ne recommande que de plonger le fer dans ledit onguent.

Huitiémement. Il eſt à remarquer que preſque tous les exemples des cures qu'on peut apporter, ne ſont que ſur de ſimples plaïes dans les chairs où il n'y a aucune déperdition de ſubſtance, mais ſeulement une indication, je veux dire la réünion.

Neuviémement. Quelqu'uns rendent raison d'un tel effet, savoir est, que les esprits sont contenus dans le sang, & que par la familiarité & par la sympathie qui se rencontre entre luy & eux, il se fait un onguent du sang de l'homme aussi bien que de sa graisse, de sa chair, que de la mousse de son crane, où sont contenus les mêmes esprits ; ce qui fait que le sang du blessé étant approché de l'onguent, les esprits répandus dans le même sang, se joignent par sympathie avec ceux de l'onguent qui leur sont homogenes, & qui par ce moïen reçoivent les vertus du même onguent, & les portent jusqu'au blessé : non seulement, dis-je, le vertus, mais encor les indispositions qui suivent l'application de l'onguent, telles que peuvent arriver de la ligature ou trop serrée, ou trop lâche, non moins que les autres qui pourroient s'ensuivre si la plaïe étoit laissée toute ouverte dans un lieu froid, ou trop chaud : Et ils estiment que ces mêmes esprits ont tant de force, qu'ils peuvent transporter sa vertu de l'Orient à l'Occident, du Midy au Septentrion. Mais tous ceux-là sont tenus pour des sots par Crolius, qui s'imaginent une telle cure étre faite par la Magie, pretendant qu'elle se fasse par une vertu magnetique, qui attire à l'exemple de l'Aiman, causée par les Astres, laquelle se joint à la plaïe par le moïen de l'air, & cela à cause de la sympathie de la Nature, avec le baume du sang qui se rencontre dans chaque homme, & de l'influence des Astres celestes.

Et voicy comme l'explique Hartman. Lorſque le fer, dit-il, en eſt froté, le ſel fixe du ſang qui eſt dans le même fer, attire par une vertu magnetique l'eſprit animal de l'onguent, & ces deux eſprits par l'entremiſe de l'Eſprit du Monde, s'uniſſent & ſe lient d'un étroit nœud d'amitié. Mais ſi l'eſprit qui eſt reſté dans le ſang dont le dard eſt teint, ne peut attirer l'eſprit de l'onguent ſans quelque onction, je veux dire, un attouchement corporel, de la même maniere qu'on dit en faire l'attraction par une qualité aimantée : Or il veut que cet Eſprit du Monde étant répandu par tout, & portant avec ſoy les mêmes ſemances de toutes les idées, & les differentes manieres des productions, unit toutes choſes en les embraſſant, & appliquant les agens aux paſſifs. Ce qui fait que tout ce que ce même eſprit coagulé ou épaiſſi hors des veines, reſſent de commodité ou d'incommodité, le communique d'abord par ſympathie à ſon ſemblable reſidant dans les veines. Et voilà la raiſon pour laquelle le malade ſouffre des douleurs ſi on approche l'arme au feu, ou qu'on l'expoſe à l'air froid : Et au contraire ſi le malade mange des oignons, de la moutarde, ou de l'ail, on le reconnoît dans le fer ; à cauſe que ces eſprits ſe communiquent mutuellement les uns les autres, leurs indiſpoſitions.

Par tout ce que nous venons de dire, il ſera facile de découvrir la vanité de la cure pretenduë, avoüant de bonne foy que je

n'en ay jamais fait aucune épreuve, ny envie d'en faire : J'espere neanmoins de montrer par les propres principes de ces Messieurs, combien elle est ridicule : car ils établissent pour fondement quantité de choses fort douteuses & pleines d'incertitude, comme par exemple, tout ce qu'a inventé Hartman touchant l'Esprit du Monde, dont on n'a pû jusqu'icy faire voir l'existance, bien qu'il écrive qu'il est répandu par tout : Cependant il a assuré un peu auparavant, qu'il étoit dispersé sur les choses sublunaires, par le moïen des pluïes, des grêles, & des rosées, ainsi que par des vehicules. Mais il ne s'aperçoit pas que dans un tems fort serain, le même Esprit ne se rencontrera pas icy bas au tems peut-étre qu'il en seroit plus de besoin : Et de peur que nous n'entendions par là une substance spirituelle & incorporelle, il l'appele *le Mercure du Monde*. Et certes, il ne peut étre que corporel, puisqu'il ne peut se passer d'un vehicule de même nature. De plus il suppose que ces esprits demeurent perpetuellement dans le sang, quelque corrompu qu'il soit, sans jamais s'alterer, quand même il en perdroit sa forme par un excés de corruption, sur tout étant sorti des veines : Et il ne faut pas douter que le sang mélangé parmi l'onguent, ne soit tout-à-fait privé de sa forme, aussi bien que de l'éficacité de ses esprits ; & que par ce moïen l'analogie & la sympathie qui est entre les esprits du malade, & ceux de l'onguent, ne se trouvent fort gâtées.

Ce n'eſt pas une choſe hors de probabilité, qu'il y ait de la Magie, ſelon quelqu'uns, dans ces ſortes de gueriſons ; vû que cette vertu de guerir qu'on dit étre dans l'onguent, a beſoin de l'Eſprit du Monde, c'eſt à dire d'un porteur auſſi habile & auſſi leger que le Demon, appelé *le Prince du Monde*, par l'Ecriture Sainte. Pour moy je croirois plutôt fauſſe cette methode de guerir, que d'eſtimer que le Demon s'en mêle, parce qu'il y a un bon nombre de perſonnes fort innocentes d'un ſi deteſtable crime, qui ſoûtiennent la même opinion : Et ſi l'experience ſemble confirmer la verité d'une telle cure, cela n'y fait rien : car il n'y a eu que des plaïes qui aïent reçû la gueriſon, leſquelles ſe fuſſent gueries d'elles-mêmes, ſans aucune aide de l'Art : & il s'enſuit de là qu'on peut fort douter ſi la cure s'eſt faite par la vertu de l'onguent, ainſi que nous dirons plus bas.

Je dis premierement, qu'il eſt faux que cet onguent ſoit plus particulierement un don de Dieu que le reſte des onguens, & des autres remedes, puiſque ſelon leur propre aveu, toute cette gueriſon ſe fait par l'operation des agens naturels. Je tombe à la verité bien d'accord que toutes les boiſſons, toutes les viandes, & tous les autres alimens ſont autant de dons de la main liberale de Dieu, pour la conſervation de nos corps ; mais ce n'eſt point dans ce ſens qu'ils prennent ce medicament pour un don du Ciel ; mais *κατ' ἐξοχὴν*, c'eſt à dire par excellence

cellence, en tant que c'eſt par miracle que Dieu l'a appris aux hommes ; comme ſi vraïement toute la ſcience, toute la diſcipline, auſſi bien que toute la connoiſſance qu'on a des remedes provenoit de Dieu qui a créé, dit l'Ecriture Sainte, la Medecine de la Terre.

Mais enfin examinons ſi les cures de cette nature ſont poſſibles.

L'experience nous convainc que les ſympathies & les antipathies qui ſe rencontrent dans les choſes ſublunaires, ſont & grandes & fort diverſes, ſans qu'il ſoit poſſible d'en rendre raiſon, encor qu'elles ſoient contenües dans une certaine ſphere d'activité, & qu'elles s'y terminent toutes : Et ne voïons nous pas tous les jours, que l'Aiman ne peut attirer le fer que dans une certaine diſtance : un certain homme ne pouvoit ſouffrir la préſence des chats, ſans tomber en ſyncope, bien qu'il ne les vit pas, leſquels n'étoient pas plutôt chaſſés de ſa chambre, qu'il reprenoit ſes ſens par le ſeul objet de la muraille, & ainſi de cent autres choſes. Il n'eſt point d'autre plus grande ſympathie, que celle qui eſt entre le Ciel & les choſes de ce bas Monde, à cauſe que celuy-là les contient & les embraſſe toutes, en les environnant de toutes parts. Et comme il eſt doüé d'une tres-grande force d'agir, il peut reprendre & ſes qualitez, & ſes vertus ; ſi bien que toute cette machine ronde terreſtre, & chaque petite partie d'icelle, ſont dans la Sphere d'activité des corps celeſtes. Cepen-

dant nous remarquons que toute cette ſympathie devient languiſſante par la diſtance des lieux : l'aiman regarde le Pole-Arctique ; mais plus il s'en éloigne, plus auſſi s'en détourne-il ; de ſorte que peu à peu au lieu d'enviſager les Poles du Monde, il ſe retourne vers le Zodiaque, & peut-étre plutôt du côté de quelqu'autre partie du Ciel, que non pas du côté du Nord même. Si cela eſt vray à l'égard des choſes celeſtes, à plus forte raiſon le ſera-il des terreſtres. Comment eſt-ce donc que la vertu du pretendu onguent ſera portée ſi loin, ſans qu'elle puiſſe étre troublée par la rencontre des maiſons, des mers, des montagnes, des meurs, des vents, ou du cofre dans lequel on le tient bien ſouvent enfermé avec le dard ou le fer qui a fait la plaïe, les eſprits ſur tout qui tranſportent une telle vertu, qui étant corporels, peuvent étre arrêtez par l'oppoſition des autres corps, ou du moins plus l'objet en ſera éloigné, plus auſſi ſa vertu s'affoiblira-t-elle.

Hartman écrit, qu'une telle communication ſe fait par une force magnetique & attractive, de la même maniere que l'odeur d'un cadavre ſe communique aux Vautours éloignez de pluſieurs lieües. Mais il a beau dire : les odeurs ne ſe répandent pas dans toute ſorte d'eſpace dont la communication peut étre empéchée par la preſence de quantité de choſes differentes, telles que ſont les pluyes, les vents, &c.

Goclein n'a pas plus de raiſon que luy,

en nous apportant les exemples de plusieurs sympathies : car s'il s'en rencontre aux choses diverses, on ne doit pas pour cela conclurre qu'il y en ait dans l'onguent. De plus, la sympathie que l'on dit étre dans l'onguent est fort dissemblable de celle des autres choses qui transmettent dans l'air leur vertu par des écoulemens insensibles, & qui n'ont pas pour cela besoin de l'Esprit du Monde, afin de la porter sans qu'elles se fassent jamais qu'en presence de l'objet, ny ne se peuvent non plus terminer, sinon dans un espace terminé. Or qu'il y ait dans le Monde certaines emissions imperceptibles, l'aiman nous le fait voir, qui n'est pas plutôt froté avec de l'ail, qu'il cesse d'attirer à soy le fer; qui est un indice seur qu'il se fait un écoulement non seulement d'une qualité, mais encor de quelque substance tres-subtile.

Secondement, il n'y a point d'assez juste attouchement de l'agent avec le patient, puisqu'il ne touche point la playe, mais le seul fer éloigné qui n'est ny l'objet du mal, ny celuy de la santé, & qui n'a que faire d'aucune guerison. Ce qui a donné occasion à quelqu'un de dire agreablement, que celui qui fait des bandages sur un instrument pour guerir la blessure qu'il a faite, agit de la même maniere que celuy qui enveloperoit bien chaudement le caillou qui auroit refroidit sa main, à dessein de la rechaufer par là.

Que personne ne vienne nous conter qu'il se fait un attouchement de vertu par le

moyen de l'Esprit du Monde, qui transporte avec soy une telle vertu, jusqu'à la personne blessée, parce que ce même Esprit (si tant est qu'il y en ait dans l'Univers) doit étre commun avec toutes les choses contenuës sous la Lune : car autrement il ne seroit pas dit Esprit du Monde; & toutefois il n'opere nullement dans les sympathies des autres choses, n'y en pouvant avoir dans l'absence de l'objet : Joint que cette vertu sympathique de l'onguent qui s'unit d'un nœud si étroit d'amitié avec l'Esprit du Monde, n'étant point placée dans une chose artificielle, comme telle, mais bien dans une je ne say quelle chose naturelle, ils devroient prendre la peine de nous dire, qu'est-ce qu'elle est dans ce même onguent, entre lequel & l'Esprit du Monde se trouve une si particuliere familiarité, ainsi que nous autres Galenistes assurons, qu'il y a dans chaque organe une certaine partie propre où reside la faculté, & de laquelle sur tout dépend l'action. La même chose se doit faire sans doute dans cet onguent; veu que tous les simples qui entrent dans sa composition ne peuvent si-tôt si bien s'unir avec l'Esprit du Monde, qu'il puisse transporter d'un lieu à un autre leurs vertus, au gré de celuy qui doit faire l'operation. Il reste donc, que la guerison se fasse ou par la ressemblance & le raport entre l'arme & la blessure qu'on doit bander. Or il n'y peut avoir aucune force pour agir efficacement dans les relations, qu'au contraire il devroit y avoir de l'anti-

pathie entre le fer & la personne blessée, ou bien il émane une certaine vertu du remede vers la plaïe : mais ces deux choses-là ne se touchent nullement : car la nature de cet ongent, dit Crolius, est de faire suppurer la plaïe, de la netoïer, & de reünir ses bords. Une telle sympathie naturelle ne suffit pour cela que le même Auteur établit comme cause de la guerison avec le baume naturel : car s'il est quelque sympathie de cette nature, une telle onction sera superfluë, d'autant que les vertus qui sont portées à travers des espaces si éloignez à la façon de l'aiman, n'ont point besoin d'une application corporelle. Or tout le contraire arrive dans cet onguent, puisqu'il ne peut rien faire à moins qu'on ne fasse quelque onction dessus les armes. Il s'ensuit donc, que son action est materielle, & à la façon des autres medicamens, il ne peut operer qu'ensuite du contact corporel, comme il paroit par le frotement : car s'il pouvoit faire son effet à l'imitation de l'aiman, par un attouchement, en vain fait-on l'onction.

Je dis de plus, qu'inutilement Crolius observe une maniere particuliere en frotant la partie superieure ou inferieure de l'arme, parce qu'en ce cas la vertu vulneraire sortant de la boëte pourroit se porter enfin jusqu'à tous les blessez du monde, aïant de la sympathie avec eux : mais comme elle ne peut operer sans une application corporelle, non plus qu'avec une certaine methode d'oindre, il s'ensuit évidemment qu'elle ne

ſauroit agir qu'à la façon des autres remedes ſur la choſe à laquelle elle eſt appliquée, ſans s'étendre plus loin.

Troiſiémement, à quoy bon y méler du ſang, de la graiſſe, & de la mouſſe des os des hommes? Eſt-ce à cauſe des eſprits que l'on dit étre dans ces mêmes choſes là, quoique corrompuës : il y en a bien plus dans le corps que dans l'onguent, ny que dans le ſang qui ſort de la plaïe du bleſſé. Il reſte que la cure ſe faſſe ou par la vertu du même onguent, ou par la force de l'eſprit qui la tranſporte. Or ſi c'eſt la force de l'onguent qui guerit, elle eſt ou ſituée & contenuë principalement dans la graiſſe, dans le ſang & dans l'uſnée, ou dans les autres medicamens naturels ajoûtez à l'onguent, je veux dire, les huiles, & les poudres. Si c'eſt la vertu de la graiſſe, du ſang & de l'uſnée, d'où l'onguent tire toute ſa force, luy-même ſera inutile, puiſqu'il eſt certain que toutes ces choſes ſe trouvoient déja tres-avantageuſement dans le propre corps du malade, tant pour leur quantité, que pour leur efficacité. Que ſi elle dépend des autres ſimples qui ſervent à ſa compoſition; vainement y méle-on les premiers ingrediens, le ſang, la graiſſe & l'uſnée, incapables de communiquer aucunes forces au même onguent? Et par ainſi tout remede vulneraire pourra guerir par attraction les bleſſures, en y approchant le ſang du malade, à ſavoir par l'entremiſe de l'eſprit qui porte la vertu de l'onguent ſur la partie ma-

lade. Et d'effet, il n'y a nulle raiſon, (ſi tant eſt que cette cure par ſympathie ſoit naturellement poſſible) pour laquelle elle ne doive convenir au reſte des onguens : & que l'on y méle le ſang & la mouſſe du crâne de pendu, non à cauſe de leur vertu curative, mais ſeulement pour la ſympathie. Par exemple, ſi voulant nettoyer une playe on ſe ſert du ſang du malade auquel on appliquera un onguent deterſif, les eſprits contenus dans le ſang tranſporteront par ſympathie la vertu du même remede pretendu juſqu'au bleſſé, à la faveur de l'Eſprit du Monde, d'où la gueriſon s'en enſuivra ; & ainſi qu'eſt-ce qui empéchera que toute ſorte de medicament ne devienne auſſi ſympathique, que l'on ne preſcrive des purgations, & que les Medecins ne viennent à bout de leurs autres deſſeins, en ne faiſant que mélanger du ſang de leurs malades avec le premier remede propre à cela, & de qui la vertu ſe portera enſuite juſqu'à eux, à l'aide de l'Eſprit du Monde. Que ſi la force des mêmes eſprits a la vertu de guerir, vainement a-on recours à la proprieté de l'onguent, puiſqu'il reſte encor plus d'eſprits dans le corps.

Quatriémement, il paroît clairement par toutes les circonſtances qu'une telle methode de traiter eſt inutile : car, à leur dire, par la ligature ou trop lâche, ou trop ſerrée, les mêmes ſymptomes ſurviennent aux malades qui ont coûtume d'affliger par les mêmes bandages qui ſe font ſur leurs propres corps :

or tels accidens proviennent ou de l'onguent, ou du côté de la ligature : ce ne peut être de la part de l'onguent, dont le propre eſt de guerir, au lieu de nuire ; encor moins de celle du bandage, veu que rien d'artificiel ne ſauroit operer de loin, ny ſur un autre ſujet que celuy du lequel il eſt approché. Et c'eſt de cela ſeul que Crolius nous en preſcrit diverſes formules pour ſon application, il nous doit étre ſuſpet : car dans les choſes naturelles, cette maniere artificielle d'oindre ne ſauroit changer la vertu, & de bienfaiſante la rendre nuiſible, comme il ſe remarque dans l'aiman, ſans que cela dépende ny de l'un, ny de l'autre ; veu que la vertu magnetique étant censée tout à fait naturelle & reſidente dans l'onguent, elle provient des agens qui operent ſelon le cours de la nature, comme les ſimples dont il eſt composé, & point du tout des artificiels, dont la dependance eſt de la pure volonté de celuy qui fait l'onction.

Ils ajoûtent enſuite, que tout l'avantage ou l'incommodité que reſſent l'eſprit contenu dans le ſang du fer, eſt communiquée par ſympathie à celuy qui eſt ſemblable en eſpece dans les veines, qui eſt la ſeule cauſe pour laquelle le bleſſé ſouffre de la douleur auſſi-tôt que l'inſtrument eſt exposé au feu ou à l'air froid. Mais de la ſorte non ſeulement la vertu vulneraire de l'onguent aura une vertu magnetique, mais encor le froid externe, ce qui eſt abſurde. Un tel refroidiſſement nuiſible, dis-je, pourroit par ainſi étre

transporté de l'arme refroidie jusqu'au blessé, à travers même l'air le plus chaud, comme dans les excessives ardeurs de l'Eté. Si donc une arme étoit frotée dudit onguent dans une region septentrionale, & que le blessé fut dans l'Afrique brûlante, supposé que la même arme se fut refroidie, le même malade ne manqueroit pas de trembler de froid dans le même païs, & peut-être aussi auprés d'un grand feu. Or si, selon Crolius, cela ne se peut faire si ce n'est au travers de l'air, celuy du Nord, tout glacé qu'il est, devra avoir la vertu de refroidir celuy d'Afrique, ce qui est la chose du monde la plus ridicule.

Mais je demanderois en outre, puisque la sympathie des esprits est mutuelle, ainsi que l'écrivent ceux qui défendent l'opinion de la cure par la vertu magnetique : si au contraire le malade ne garde pas un bon regime de vivre, & qu'il mange de l'ail, des oignons, de la moutarde, &c. tout cela se devra remarquer aussi-tôt sur l'arme. Si le blessé est couché dans l'Afrique auprés d'un grand feu, & que d'un autre côté le même instrument qu'on aura oint soit exposé à l'air froid dans quelque contrée du Septentrion, pourquoy, dis-je, le malade se refroidira plutôt que l'arme ne s'échaufera ; si, selon ces Messieurs, les esprits se communiquent reciproquement leurs passions. Ces dispositions externes, telles que sont le refroidissement & échaufement, arrivent aux esprits ou de la part de l'onguent, ou non : s'ils n'en proviennent point, le malade ne ressentira au-

cun changement, parce que ce remede est necessaire à cause de la vertu sympathique qui est en luy, & du tout point dans l'air qui nous entoure, non plus que dans les autres choses externes, la communication des proprietez se faisant de l'arme au malade par l'onguent seul : ny du côté de ce remede, dis-je, qui ne sauroit avoir la force de refroidir non plus que d'échaufer. Tout cela donc étant quelque chose d'externe non permanant, se change selon l'alteration de l'air, parce que tant l'esprit que l'onguent deviendront chauds dans un air échaufé, l'arme étant exactement bandée & couverte, ou bien tout le contraire. Cela posé, je demande, comment se peut-il faire, qu'ils ne se refroidissent derechef en chemin par la rencontre de l'air, pouvant étre transportez à travers le milieu qui est froid, de même que les vents froids de leur nature passant par les campagnes chaudes, telles que sont les Meridionales, devient chauds eux-mêmes, Par la même raison, si quelqu'un vient à perdre plusieurs onces de sang ensuite d'une blessure, d'une saignée, ou de quelque hemorragie, &c. n'est-ce pas une merveille que son sang étant alteré & refroidi, il ne souffre divers accidens, s'il est vray qu'il y ait une si grande sympathie entre les esprits, & que tout ce qu'ils souffrent de commode ou d'incommode des causes externes, ils n'en rendent participant celuy qui reste dans les veines de même genre qu'eux : de maniere que ces mêmes esprits devenus refroidis, peuvent aporter du refroidissement une se-

conde fois au corps dont ils étoient sortis. Si une goute ou deux de ſang répandu qui étoit reſté au fer enſuite de l'onction de l'onguent, eſt capable d'échaufer le corps bleſſé, ſi on le conſerve dans un lieu chaud, à cauſe de la chaleur qu'acquierent ces mêmes eſprits, il y a bien ſujet de s'étonner que le reſte de ſang épanché qui renferme des eſprits en plus grande abondance ſoit laiſſé, rejetté & exposé à l'air, & qu'ils ne refroidiſſent en même tems le corps, puis que là ſe trouve toûjours une plus grande vertu, où les eſprits ſont plus abondamment. Et ſi on jette dans le feu le même ſang, pourquoy le malade n'en reſſentira-il pas l'ardeur, ou s'il ſe pourrit, comment le corps ne ſe corrompra-il pas auſſi, s'il ſe rencontre une ſi grande affinité entre les mêmes eſprits répandus & le corps, d'où ils ſont émanez? Je demande pareillement, ſi on n'a pas l'inſtrument qui a fait la plaïe, ce ſera aſſez, à leur dire, de froter avec une petite goute de ſang ſortie de la plaïe, un autre fer, ou du bois de ſaulx. Si donc au même tems qu'on fera tres-ſoigneuſement l'onction ſur ladite arme miſe à la place de la premiere, on jette auparavant celuy qui a fait le coup, ou dans le feu, ou dans l'eau, pourquoy le bleſſé n'en reſſentira-il pas de la douleur, de la froideur, ou de l'ardeur du même élement, n'y aïant aucune raiſon pour laquelle il doive plutôt ſoufrir d'une petite portion des eſprits que d'une autre. Il eſt donc ridicule de feindre qu'un tel échaufe-

ment, ou qu'une telle froideur se communique par attraction à la façon de l'aiman.

Le Lecteur pourra observer, que tout ce que ces gens disent de la sympathie qui est entre les esprits, ne se trouve veritable qu'à l'égard de cette petite portion d'esprits qu'ils s'imaginent s'unir avec ceux de leur onguent, tandis que l'onction se fait, & que tous les symptomes bons ou mauvais, qu'ils disent arriver au corps blessé, procedent tous de là : Mais que les esprits detenus dans le reste du sang épanché sont incapables de nuire ou de faire du bien : Et voilà toute leur sympathie évanoüie, encore qu'ils soient de même espece que les autres. Et qui croiroit qu'il n'y ait pas là dedans de la Magie, sur tout si on vient à comparer les actions des Magiciens avec celles-cy. Tous ceux qui ont lû leurs livres ne savent-ils pas que ces ames perduës ont coûtume de faire des effigies de cire, au moyen desquelles ils font de grands malefices.

Pour ce qui est du susdit échaufement entre deux objets éloignez l'un de l'autre, voicy comme Virgile en parle,

Limus ut hic durescit, & hæc ut cera liquescit, uno eodēque igni, sic nostro

Nos cœurs, chere Daphnis, sont de cire & de boüe,
L'Amour endurcit l'un, & de l'autre il se joüe.

Boëce & quelques autres Historiens ne raportent-ils pas, que certaines personnes se sont veües roties à petit feu dans une effigie

de cire, en l'approchant trop prés du feu; ainsi qu'il arriva à Duffe Roy d'Ecosse; & c'est par leurs artifices diaboliques qu'ils transportent, comme ils veulent, le froid, le chaud, & les autres dispositions jusqu'aux absens. Ce qui ne se peut faire naturellement, comme tout le monde en convient. Qu'est-ce qui n'a oüi dire que les sorcieres sont portées en l'air aprés s'étre frotées de leur onguent magique. Mais ce que Paracelse dit des maladies invisibles fait extrémement bien à nôtre sujet. Dés que quelqu'un a été blessé, dit-il, il n'a qu'à se faire un pied, ou quelqu'autre membre à la ressemblance de celuy qui est malade, ou la figure entiere, si on veut, du corps, laquelle étant frotée & bandée, le malade cesse de ressentir de la douleur. Et je dis bien davantage, poursuit-il, on doit guerir les autres maladies de la même maniere. Qui est l'homme qui voulut croire que cela se fit selon le cours ordinaire de la nature : & cependant il n'est pas moins aisé de recourir icy aux vertus magnetiques & sympathiques, & à l'Esprit du Monde, qu'à l'onguent contre la blessure des armes. Et voilà des exemples sur les cures faites par l'art Magique dans quelque éloignement que ce soit, qui se raportent tout à fait à l'onction de l'arme : car de même que pour guerir une plaïe, on oint la figure de la partie, & aprés on la bande : il en est ainsi du fer qui a fait le coup : & par la même raison l'image étant approchée du feu, ou posée sur la glace, a coûtume

Daphnis Amore. Virgil. in Pharmaceutria.

de brûler, ou de geler : Autant en arrivera-il audit onguent dont on aura froté le fer : Et comme par cet artifice ce malheureux Roy d'Ecosse se vid presque tout dessecher, selon Boëce, dans une statuë ; la même chose peut aisément arriver à un homme blessé, par l'onction du fer, si quelqu'un vient malicieusement à le froter auprés du feu, ou qu'il le place en un lieu d'où il puisse communiquer du dommage au malade. Qui peut douter qu'il n'y puisse avoir le même genre de malefice, si quelqu'un fait cela au moïen de l'image ; il se sert assurément du ministere du Demon qui est l'Esprit de ce bas Monde, y aïant de l'apparence que c'est luy qui est l'auteur d'une telle cure qu'on a coloré du nom de Magnetique, à dessein de cacher leur venin sous le nom specieux d'action naturelle : Et c'est à bon droit qu'on doit tenir pour suspet un semblable remede, à cause des auteurs soupçonnez de Magie ; qu'ainsi ne soit, Paracelse & Crollius donnent de grands éloges à l'art Magique dans divers endroits de leurs écrits, la jugent même necessaire aux Medecins. Mais supposons qu'il n'y ait icy aucune Magie, nous ne laisserons pas que de prouver cy-aprés que la guerison est fausse & vaine.

Je dis donc en cinquiéme lieu, que si toutes les choses se font par l'operation de l'esprit du sang, & qu'il y ait de l'analogie & de la familiarité entre l'onguent & l'esprit d'iceluy, pourquoy ne pourroit-on pas guerir aussi bien les autres maux, en fortifiant les es-

prits, & au moïen du baume du ſang ? parce que Crolius tombe d'accord, que la gueriſon ſe fait par ledit baume, veu que les vertus du même medicament & les eſprits donnent la perfection à toutes choſes.

Sixiémement, ſi au dire d'Hartman, le ſel fixe du ſang n'attiroit point ſans onction l'eſprit de l'onguent, il s'enſuit qu'il n'y a aucune force attractive, puiſque le contact corporel y eſt requis ; il s'enſuivra pareillement delà, qu'il ne pourroit non plus faire ſon operation de loin, ſans un ſemblable attouchement corporel, ny répandre ſes proprietez juſqu'au bleſſé. Le ſang contient en ſoy ces vertus, ou ils les emprunte de l'onguent : s'il les a en poſſeſſion, l'onguent eſt inutile ; il ne les peut tenir de ce baume, parce que la ſympathie qu'on dit étre entre luy & les eſprits du malade, provient du ſang, de la chair, de la graiſſe & de l'uſnée qui entrent dans la compoſition : à raiſon des Eſprits qui reſtent, à ce qu'on dit, dans ces choſes là, il s'enſuit qu'il n'y a aucunes vertus dans l'onguent qui n'aïent été cachées auparavant dans les Eſprits. Ce qui oblige de conclurre derechef que ce pretendu baume eſt ſuperflu.

Septiémement, les Eſprits qui reſident dans le ſang, dans la graiſſe, & dans l'uſnée, ſont de differente, ou de même nature : s'ils ſont differens entr'eux, ils auront ſans doute diverſes vertus, ſans avoir la même proportion de ſympathie avec tous : or les eſprits du ſang ont une affinité bien plus gran-

de avec le ſang même ; de même que les eſprits de la graiſſe avec la graiſſe, & ceux de l'uſnée avec le crane : C'eſt pourquoy afin que la guerison s'en enſuive mieux, & que la ſympathie y ſoit entierement conſervée, outre le ſang du malade, on devroit oindre de cet onguent outre le fer, la graiſſe, & les os du malade, pour que la cure fut parfaite, & que la vertu magnetique put parvenir ſans s'écarter, juſques aux parties affligées, étant ſeur qu'elle ne ſe rencontre pas la même dans les eſprits ſuſdits. Que ſi eux-mêmes ſont tous de même eſpece, en vain prend-on tant de ſoin d'y méler du ſang, de la graiſſe, de la chair & de l'uſnée, le ſang tout ſeul pouvant ſuffire, en qui ſont contenus tous ces eſprits.

Huitiémement, il me ſouvient d'avoir lû l'hiſtoire d'un cheval de qui les pieds avoient été bleſſez d'un clou, pour leſquels guerir, on ne fit que froter le clou avec l'onguent ſuſdit, & le cheval fut gueri de la ſorte. Crolius avoüe auſſi la même choſe. Ce qui prouve qu'il y a bien de la ſympathie, & de la familiarité entre le remede & les eſprits du cheval ; y aïant même un homme tres-docte qui tient que la même vertu balſamique ſe rencontre également & dans l'homme & dans le cheval. Que ſi celà eſt ainſi, on n'a que faire de preferer le ſang humain à celuy de cette bête, puiſque les choſes qui ſont de même nature en une troiſiéme, ne different point entr'lles. Crolius paſſe encor bien plus avant, puiſqu'il ſoûtient, que non
ſeulement

ſeulement le cheval, mais auſſi tous les animaux compoſez de chair & d'os, peuvent en recevoir la gueriſon : Et de vray ſi une telle cure étoit certaine, toute ſorte d'onguent vulneraire ne ſeroit pas moins propre, d'autant que ſes qualitez pourroient auſſi être portées juſques aux malades par la mediation de l'eſprit.

Neuviémement : Puiſque tres-ſouvent la Nature ſeule guerit non ſeulement les ſimples plaïes, mais encor les compliquées, les plus grandes, & les internes ; étant le ſeul ouvrage de la Nature, & non de l'Art d'unir les bords des plaïes, & de r'engendrer la chair, & que Crolius demeure d'accord que dans cette cure magnetique, le baume naturel ne laiſſe pas d'operer ; & il eſt ſurprenant de ce qu'on n'applique pas ſur le malade un tel liniment ; & d'où vient qu'il ne guerit pas les ulceres, puiſque toute plaïe ſe change à la fin en ulcere, & qu'il en peut ſortir du ſang, & qu'enfin les principales indications de la plaïe ne ſe remarquent pas moins dans le même ulcere. Et pourquoy n'uſe-on pas de la même methode pour la gueriſon des plaïes faites par les armes à feu avec deperdition de ſubſtance ? Quel ſujet a eu Crolius d'en excepter les plaïes des nerfs, des arteres, & des principaux membres, c'eſt à dire, qu'il n'eſt bon que pour les plaïes ſimples & faites ſeulement ſur la chair, qui peuvent s'unir naturellement par le ſeul bandage & par la vertu du baume naturel, je veux dire par la

chaleur naturelle. Il n'eſt pas mal-aisé, dis-je, à la plaïe de ſe réünir de ſoy-même ſans le ſecours d'aucun onguent, en la nettoïant tous les jours, changeant de linge, en la lavant bien avec de l'urine nouvellement vuidée. Un tel remede ne ſervira donc de rien.

Que ces Meſſieurs ne nous produiſent pas leurs experiences : car indubitablement ces ſortes de plaïes pouvoient recevoir la gueriſon ſans ce remede, qui ne ſauroit ny chaſſer, ny netoïer les excremens des plaïes, non plus que de conſerver la temperature des parties, parce que celles qui peuvent étre bleſſées ſont differentes, dont les unes ſont ſanguines, les autres ſpermatiques, nerveuſes, membraneuſes, ou charnuës ; & d'un autre côté les hommes ne ſont-ils pas bilieux, ou ſanguins, ou melancoliques, ou pituiteux, plethoriques, ou cacochymes, & ſe trouver affligez de certains autres maux pour la gueriſon deſquels un ſeul onguent ne ſeroit pas également propre.

CHAPITRE LII.

De la gueriſon des Ecroüelles, qu'on dit ſe faire par l'attouchement du ſeptiéme garçon.

COmme dernierement certaines perſonnes ſe vantoient de faire merveilles ſur la cure des Ecroüelles, par leur ſeul attou-

chement, pour étre, disoient-ils, les septiémes garçons, j'ay resolu d'en entretenir le Lecteur, pour desabuser le peuple qui se laisse tromper par sa trop grande credulité, c'est aussi à la persuasion de quelques Medecins de la premiere reputation que j'ay ajoûté ce chapitre. Et certes l'autorité de plusieurs celebres Medecins nous persuade qu'il est certaines maladies qui se guerissent par le seul contact de quelques remedes, tels que sont les amuletes ou preservatifs & specifiques : ainsi Galien approuve la peoine penduë au col contre l'epilepsie, & d'autres la pierre d'Aigle attachée sur la cuisse pour le travail d'enfant. On trouve plusieurs autres exemples divers dans les Auteurs, qui disent en avoir vû de bons effets ; quoy qu'à dire le vray, je me suis quelquefois servi de la peoine & de la pierre aëtites sans aucun succés ; non que je nie qu'il n'y ait dans plusieurs sublunaires des convenances & des disconvenances occultes, mon dessein n'étant non plus d'aller contre l'experience & contre l'autorité des plus celebres Docteurs. Mais ce que ceux-cy promettent, est encor bien plus, puisqu'ils se vantent de guerir les Ecroüelles en les touchant, par cela seul qu'ils sont nez aprés six mâles tout de suite : Mais qui voudroit croire que cela est naturel ? car ce qui l'est, dépend des principes internes & convient à tout individu de même espece, s'il est sain, & s'il agit selon l'ordre naturel. Toute rhubarbe, par exemple, purge la bile, & tout homme est risi-

ble. Un tel effet dépend encor moins du nombre qui n'a aucune vertu d'agir, au dire des Philoſophes, à cauſe que les actions ſuppoſent des ſujets, & ſont dependantes de la forme des choſes; & neanmoins on attribuë une vertu ſinguliere au ſeptiéme mâle, laquelle n'a pas été accordée à ſes ſix autres freres qui l'ont precedé. Et toute la raiſon qu'on en donne, c'eſt qu'il eſt le ſeptiéme garçon. Il faut donc qu'un tel privilege vienne d'ailleurs; le nombre, ny la forme, n'y pouvant rien du tout : encor moins du contact qui en cette qualité ne contient que la faculté de toucher. Que s'il y a au corps quelque vertu ſalutaire ou nuiſible, elle ſe peut bien communiquer par l'attouchement; mais ce n'eſt pas à dire que ce même tact la poſſede. De plus comme la cure de toutes les maladies s'acheve par l'éloignement de ſa cauſe, ces faiſeurs de miracles ne gueriſſent les écroüelles qu'en ôtant la cauſe morbifique : Or, comme veulent les Medecins, c'eſt la pituite épaiſſe dont les glandes ſont abreuvées, qui eſt la ſeule cauſe, laquelle produit d'autres maladies étant arrêtée dans d'autres parties, le même enfant mâle pourroit leur apporter la même gueriſon par le même contact, & par la même vertu, puis qu'elles proviennent de la même cauſe : ce que ne pouvant, il reſte que la cure des écroüelles, ſoit ou miraculeuſe, ou qu'elle n'ait autre fondement que la ſeule imagination des malades : mais comme leur imagination agit differemment, & qu'elle eſt plus

forte aux uns, & plus foible aux autres, de bonne foy on ne doit attendre qu'un évenement incertain d'une cauſe douteuſe. C'eſt donc ou par une vertu divine, ou fauſſe & diabolique. Que la cure en ſoit miraculeuſe, on ne doit pas le croire ſi facilement. Autre fois les Apôtres & les premiers Chrêtiens operoient ordinairement pluſieurs guériſons par leur ſeul attouchement à la plus grande gloire de Dieu, & pour la propagation de la foy Chrétienne; mais à preſent Dieu ne veut pas qu'il ſe faſſe temerairement des miracles au gré d'un chacun; ainſi les prodiges que firent de leurs tems les Saints Apôtres, ſe faiſoient au Nom de nôtre Seigneur Jesus-Christ, & point du tout par leur propre vertu, ainſi qu'ils nous l'aprenent eux-mêmes. C'eſt pour cela auſſi que le demon châtia la temerité de ces ſept freres Juifs fils de Sceva, pour s'étre émancipez d'exorciſer les Diables ſous ce même Nom ſacré. Ce qui prouve aſſez qu'il ne fait pas bon entreprendre de faire des miracles. Les Roys de France & ceux d'Angleterre ont auſſi obtenu du Ciel le don de guerir les écroüelles, grace qui a été deniée aux autres Têtes Couronnées, & le Roy S. Edoüard, à cauſe de ſa ſinguliere pieté, ne gueriſſoit pas ſeulement les écroüelles par le toucher, mais encor d'autres ulceres. Et quoique ſes ſucceſſeurs pretendent que le même privilege ait paſſé juſqu'à eux, ils n'y reüſſiſſent pourtant pas; ainſi comme cette faveur n'a été accordée qu'aux ſuſdits Souverains, qui toutesfois ne

peuvent rien operer qu'en la vertu & au Nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST : si les autres Roys Chrêtiens tâchoient d'en faire autant, leur procedé seroit temeraire, & ils tenteroient Dieu avec trop d'audace, qui n'a pas voulu leur accorder une telle puissance. C'est sous ces divins auspices que François premier Empereur des François guerissoit par son seul attouchement dans sa prison de Madrid, les Espagnols atteints du même mal, avec le même succez, qu'il faisoit ordinairement en France, témoin ce qu'en dit Marulle dans son Epigramme.

Hispanos inter sanat Rex Chœradas, estque
Captivus Superis gratus ut ante fuit.
Indicio tali, Regum sanctissime, qui te
Arcent, invisos suspicor esse Deo.

Roy Saint, qui dans Madrid operez des miracles,
C'est nous marquer assez du Tres-Haut les oracles;
Celuy qui vous retient dans la captivité
Ne sauroit étre amy de la Divinité.

Il est encor à remarquer, que les Roys, à qui Dieu a accordé ce don, ne peuvent le conserver que sous certaine condition, & qu'il ne peut passer à leurs successeurs, à moins qu'ils ne soient legitimes, & qu'ils ne fassent toûjours profession de la foy Chrêtienne : car si quelque usurpateur chassoit du Thrône le Prince legitime, ainsi qu'il s'est vû quelquefois, il n'acquerroit pas avec son nouveau Royaume la même vertu, Dieu n'ignorant pas les destinées futures des Royau-

mes : de même ſi quelqu'un d'entre les ſucceſſeurs legitimes de ces Roys Chrêtiens, abandonnoit la vraïe foy, ainſi qu'il peut arriver par l'inconſtance de l'eſprit humain, pour en embraſſer une autre, il ne retiendroit pas pour cela le même droit de donner la gueriſon à tels malades, parce que S. Remy, par l'onction de qui une telle puiſſance a paſſé aux Roys de France, leur a fait entendre en qualité de fidel Interprete de ce beau privilege, qu'il ne leur a été accordé qu'autant qu'ils perſevereront dans la foy Catholique, leur donnant aſſez à connoître par là qu'ils s'en verront privés ſi jamais ils viennent à l'abandonner. Cela posé, qui pourra croire qu'une ſemblable vertu ait été donnée ſimplement & abſolument à toutes ſortes de perſonnes depuis leur naiſſance juſqu'à leur mort, laquelle n'eſt cependant octroyée aux Têtes Couronnées qu'au tems de leur Sacre, & à condition qu'ils ſeront toûjours fermes dans la Foy Chrêtienne ; puiſque Dieu ne fait aucun miracle ſi ce n'eſt quand il y va de ſa plus grande gloire,& qu'il s'agit de confirmer la vraye foy. Et il n'y a nulle probabilité que Dieu ait voulu favoriſer d'un tel privilege les Roys, pour marque & pour recompenſe de leur pieté, qu'il auroit déja accordé à ces perſonnes là, & qui ſeroit ſi commun ; veu qu'il ſe trouve aſſez de ſeptiémes mâles qui n'ont bien ſouvent ny Religion, ny pieté. Il faut donc que les faveurs dont Dieu a comblé certains Potentats, ſoient telles que par leur rareté & leur

privilege ſingulier, ſervent à faire éclater davantage ſa gloire. Ce qui ne ſe feroit pas s'il avoit déja attaché la même grace à certains hommes par droit de naiſſance. En effet, où trouve-on que Dieu ait fait aucune promeſſe au ſeptiéme mâle, ſoit avant ou aprés la naiſſance de la loy Chrêtienne ? Et je m'étonne qu'il ne ſe rencontra aucuns enfans mâles au tems des Apôtres pour leur diſputer le privilege de faire des cures miraculeuſes, y aïant alors auſſi bien qu'à preſent pluſieurs familles tres-fecondes & tres-nombreuſes en garçons. C'eſt pourquoy s'il arrive quelque cure de cette force là, elle ne peut venir que de la propre foy des malades, ou de ceux qui les touchent, qui peuvent étre exaucez du Ciel par leur bonne & ſainte vie, comme peuvent étre quelques Anacoretes & quelques bons Religieux qui ont coûtume de ſe mettre bien avec le bon Dieu, avant que de toucher, s'y diſpoſant tant par la penitence, par les jeûnes, que par l'oraiſon, mais ſur tout par le Sacrifice de la Meſſe. Cela peut auſſi proceder par la forte imagination des malades, capable d'apporter du changement dans leurs humeurs; ou enfin par le moyen du Demon, quand ceux qui touchent ne ſont ny Roys, ny aſſez gens de bien pour étre exaucez du Ciel, parce que nous ſavons fort bien que cet Eſprit de tenebres eſt le ſinge de Dieu même dans ſes propres operations, à deſſein de diminuer ſon culte, tâchant d'imiter ce que Dieu fait, ainſi qu'il fit autrefois en preſence de Moyſe, changeant par ſon arti-

Si vous avez, dit l'Evãgile, de la foy, cõme un grain de moutarde, vous tranſporterez les montagnes.

fice les baguetes des Magiciens de Pharaon en des ſerpens ; & que par le propre aveu de quelques ſorciers de nôtre tems, cet Ange apoſtat prend ſoin de faire repreſenter par deriſion nos auguſtes Ceremonies de l'Egliſe dans les aſſemblées des Magiciens ; ainſi il tâche de faire la même choſe par ſes emiſſaires deteſtables, afin qu'une auſſi excellente vertu que celle dont il a honoré les Roys, tombe dans le mépris. Mais comme Dieu eſt trop jaloux de ſa gloire pour la donner à qui que ce ſoit, il ne ſoufre pas que le Demon faſſe de vrais miracles, luy permettant tout au plus d'en operer qui n'en ont que la ſeule apparence ; & par ainſi ces ſeptiémes mâles pour l'ordinaire ne gueriſſent pas bien les écroüeles, ainſi que l'experience nous apprend ; ou bien cet ennemi du genre-humain en procure promtement la gueriſon, comme il a coûtume de faire dans d'autres maladies, par le moyen des agens naturels dont il n'ignore pas les proprietez. En quoy il ne fait rien que les Medecins ne fiſſent s'ils connoiſſoient auſſi bien que luy toutes les vertus des plantes, des metaux & des mineraux. On peut neanmoins remarquer que ce mal eſt plus familier aux enfans, & qu'il eſt cauſé par la pituite ordinaire à leur âge, qui ſe diſſipe par ſucceſſion de tems, à meſure que leur chaleur naturelle prend de nouveaux accroiſſemens avec l'âge, ainſi il ſe guerit de luy-même, aïant cela de commun avec pluſieurs autres maux, auſquels ils ſont fort ſujets. Cela arrivant de la ſorte, on n'a que faire d'attribuër ce bon-heur à la vertu in-

certaine d'aucun homme qui les ait touchez, mais plutôt à l'éfort de leur nature appellée pour ce sujet par Hippocrate, la curatrice des maladies.

CHAPITRE LIII.

De l'opinion erronée de ceux qui veulent qu'on devienne gras par la saignée.

TOus les Medecins conviennent que la plethore & la cacochymie sont les deux causes de toutes les maladies ; celle-là n'étant qu'une abondance de sang, & ceux qui en sont incommodez, comme autresfois les athletes, & encor aujourd'huy plusieurs personnes, ont l'habitude du corps charnuë, & corpulante, & même pleine de graisse, qui venant à se corrompre, ou menaçant de
1. *Aphor.* 3. quelque maladie, on peut y remedier par la seule saignée copieuse & reïterée. Hippocrate ne qualifie pas du nom de graisse cet excés de repletion corporelle, mais seulement de celuy d'embonpoint, qu'il dit étre en même tems dangereux, étant capable d'étoufer la chaleur naturelle, & de rompre les vaisseaux, à moins qu'on n'en diminuë promtement l'abondance. Toutes les maladies presentes, ou sur le point d'arriver par la plenitude demandent la saignée : entre les remedes de ceux qui souhaitent de devenir

maigres pour étre trop gras, la lancete en est un, des principaux; les Grecs appelent cet état πολυσαρκίαν, πιότητα, & les François, corpulance, graisse, & grosseur, qui excedant la mediocrité, efface la beauté du corps, diminuë les actions, abrege la vie des hommes, les rendans sujets à l'apoplexie, à l'asthme, dont je ne parle pas pourtant icy, mais des charneux & des quarrés, & qui se croïent étre trop gras en même tems: telles personnes, dis-je, apprehendent de se faire saigner, de peur de devenir encor plus gras. Mais je m'en vay leur faire voir combien cela est peu veritable. Je dis donc, que toute bonne habitude du corps est un signe seur de la bonne coction, quoique les constitutions des hommes soient bien differentes, dont les uns ont les vaisseaux fort amples, & qui n'engraissent pas pour cela, paroissans maigres par raport à d'autres, qui ne laissent pas neanmoins d'étre plus charneux dans un tems que dans un autre, tels que pour l'ordinaire sont les bilieux, ou les melancoliques, chez qui il se fait une plus grande evaporation insensible, que dans les autres, à cause de leur grande chaleur & du peu d'épaisseur de leur peau. Les sanguins ont coûtume d'étre plus charneux que tous ceux-là, dont la chaleur plus temperée rend leurs humeurs plus adoucies, & moins dissipables, mais aussi plus sujets à tomber dans la fiévre synoque à l'arrivée de la moindre obstruction. Une telle fiévre ne se forme point ny dans les personnes maigres dont

les pores de toute l'habitude corporelle sont ouverts, ny dans un corps d'un temperament froid, non plus que dans un âge caduc ; mais bien dans ceux de qui l'âge & le temperament sont pleins de chaleur, qui abondent en sang bien conditionné, & enfin dont la superficie exterieure de leur corps est charnuë & serrée ; c'est à telles gens que les Anciens tiroient du sang jusqu'à la défaillance du cœur ; & nous mêmes à present ordonnons des saignées fort copieuses, à faute de quoy à peine pourrions nous venir à bout de leur mal. Le peuple pourtant ne se trompe pas trop de croire qu'on devient gras ensuite d'une saignée, pourvû que cette opinion soit bien entenduë ; aïant lieu en ceux qui sont devenus plus maigres qu'à leur ordinaire par le vice du sang. Il est certain que toute fiévre desseche, & à moins que d'y donner ordre, elle peut jetter le malade dans la phthisie, & que les chairs de plusieurs personnes se consomment par l'ardeur du sang, bien qu'il n'y ait point de fiévre, ainsi qu'il arriva à cette femme qui devenuë éthique par la suppression de ses mois, fut remise en pleine santé par la saignée copieuse que Galien luy fit faire. Il se peut rencontrer pareilles causes de la maigreur, ausquelles la saignée peut être utile, en évacuant le sang gâté par la temperature qu'on apporte à son boüillonnement, qui sont les deux causes qui empéchent que la nutrition ne se fasse si heureusement. Ce fût, dis-je, par là que la même femme dont Galien par-

le, recouvra son embonpoint, parce qu'une telle évacuation, fait que les facultez reprennent leur premiere vigueur & integrité. Mais de se persuader qu'un homme bien sain, & qui a grande disposition pour devenir gras, le devienne davantage par la saignée, c'est une grande erreur. J'avouë que tombant malade & toute l'habitude de son corps se dessechant, il pourra s'en tirer, en se faisant saigner & devenir gras comme auparavant ; en ce cas il sera vray de dire alors qu'en guerissant, il deviendra plus gras qu'il n'étoit auparavant dans l'état de malade.

CHAPITRE LIV.

Que les hemorrhoïdes ne sont pas toûjours utiles aux mélancoliques.

NOn seulement le peuple, mais encor certains Medecins tombent dans cette erreur. Il est quantité de mélancoliques, d'hypocondriaques, & d'autres de cette nature, pour la guerison desquels ils ordonnent, entr'autres choses, l'ouverture des veines hemorrhoïdales, dans la creance qu'on a que le sang le plus grossier y est plutôt contenu que dans les autres veines. Ce qui est, à mon avis, absurde ; en étant persuadé tant par l'autorité des Anciens & des nouveaux, que par ma propre experience.

6. Epid. Sect. 3. Hippocrate entr'autres a crû, que ce n'est point l'ouverture des hemorrhoïdes par les sangsues, ou autrement, (à quoy peu de Medecins ont pris garde) mais bien celle qui se fait par la force & par l'impetuosité de la Nature, qui peut servir à détourner & à guerir plusieurs maladies engendrées d'un sang subtil, tel que sont la plevresie, la peripneumonie, ou inflammation des poûmons, les ulceres malins, les furoncles, la lepre, &c. Ce n'est pas qu'elles ne puissent étre de quelque secours aux mélancoliques, aux maladies atrabilaires, à ceux qui sont insensés. *Aph. 11. Sect. 6.* Hippocrate dit bien que c'est un bon signe quand les hemorrhoïdes surviennent à ceux qui sont attaqués de mélancolie, & de la colique renale ; mais il ne dit pas un seul mot, d'en provoquer l'ouverture, n'approuvant que celles qui s'ouvrent d'elles-mêmes : Or elles ne se remplissent pas seulement d'un sang grossier & noirâtre, mais de quelqu'autre que ce soit ; vû que la Nature abuse souvent d'un tel flux pour purger le sang lorsqu'il y a quelque humeur gâtée, ou quand il peche en quantité, comme il arrive aux hommes plethoriques & aux femmes grosses, ou à celles dont les ordinaires sont arrêtés, & à ceux à qui on a fait quelque amputation considerable, dont le sang fluë en abondance. *1. Meth. 20.* C'est de là qu'Actuarius remarque, qu'outre le sang mélancolique, ces mêmes veines s'ouvrent en ceux qui ont interrompu leurs exercices ordinaires, qui mangent plus que de coûtume ; en ceux aussi

dont les évacuations frequentes du nez, de la matrice, &c. ſont ſupprimées, ou de qui la coûtume étoit de ſe faire ſaigner auparavant. A telles gens, dis-je, l'abondance des humeurs ne s'évacuë pas quelquefois moins par les hemorrhoïdes, que par les narines. On a obſervé de nôtre tems qu'il eſt de deux ſortes d'hemorrhoïdes, les unes provenant de la veine cave, & les autres de la veine porte, & que celles-là purgent le ſang le plus ſubtil, & le plus pur, & celles-cy le plus groſſier. Mais cela ne ſe fait pas toûjours: car celles qui viennent de la porte, en rendent auſſi d'aſſés pur, & celles de la veine cave d'aſſés épais. Ce qui nous fait connoître qu'à moins que la Nature ne faſſe ſes efforts pour en procurer l'ouverture, on ne doit point les ouvrir mal à propos, & dés que le ſang paroît pur & reluiſant, il n'y a qu'à les fermer, parce que leur épanchement ne nuit pas peu aux mélancoliques : & quand quelqu'un en fait l'ouverture, il ne ſauroit ſe promettre qu'il ne fera ſortir que le melancolique, & point du tout le pur & le beau. Que ſi quelqu'uns étant accoûtumez de les avoir ouvertes, elles viennent à ſe boucher, & qu'ils en deviennent mélancoliques, foux, nefretiques, ou épileptiques, il ſera fort utile de les r'ouvrir, afin que l'humeur qui a pris ſon cours en haut, reprenne ſon chemin ordinaire, dont l'iſſuë avoit été bouchée. Et en cas que la Nature ne manque pas d'affecter cette voïe, on ne doit point prendre une telle habitude : *4. Aphor.*
car, ainſi que l'enſeigne Galien, il ſe faut *25.*

bien garder de s'accoûtumer à l'évacuation par les hemorrhoïdes. Et Holier deffend avec raiſon d'en procurer l'ouverture, à moins qu'elles ne deviennent tumefiées, & quand elles n'ont jamais flué. Mais ſi la Nature panche de ce côté là, alors on pourra à ſon imitation les ouvrir, & jamais autrement, parce qu'encor que la Nature évacuë utilement quelquefois par les veines hemorrhoïdales, le ſang, on ne doit pas toûjours pour cela l'imiter ; comme quand les fiévres intermitentes ceſſent enſuite d'une hemorrhagie par le nez, ou d'une ſueur ; qu'eſt-ce qui ſeroit aſſés temeraire pour ouvrir les veines des narines, ou de provoquer les ſueurs avant les ſignes de la coction, ou auparavant que la Nature ſe ſoit declarée, par quelque indice. J'en dis la même choſe des hemorrhoïdes : Ce qui ne ſe doit pas neanmoins entendre des indiſpoſitions particulieres, où on peut ouvrir certains vaiſſeaux ; ainſi les Medecins procurent avec un heureux ſuccés l'hemorrhagie dans la phreneſie, aux douleurs de tête, à cauſe de la communication qu'ont ces veines avec la partie malade. On peut de même donner iſſuë au ſang par les vaiſſeaux du fondement, dans les nephretiques & aux rateleux, mais jamais és autres maux, ſi ce n'eſt que la Nature ſuive ce mouvement.

Ajoûtons icy une autre plaiſante invention pour errater ceux qui ſont ſujets au mal de rate. Quelques uns ſe vantent d'en faire l'amputation ſans bleſſer les muſcles, ny les

parties,

parties qui sont au dessus : mais Aurelian dit qu'on peut bien proposer d'ôter la rate, sans en venir jamais à l'execution, pour étre trop perilleuse, à cause qu'elle ne sauroit se faire sans blesser les muscles de l'abdomen, & ceux du peritoine. Les Anciens aïant pris garde que la rate étoit un empêchement particulier pour courir, ils brûloient aux coureurs l'endroit où elle est, sans toutefois porter le fer jusques là, ainsi que l'assure Eginette, n'étant pas trop seur de faire une grande incision à cette partie, ou de l'arracher, à cause des veines & des arteres qui ne peuvent souffrir le tranchant de l'acier, sans danger & sans une grande effusion de l'un & de l'autre sang ; beaucoup moins peut-elle étre coupée avec une hache, ainsi que disent quelqu'uns, sans plaïe & sans contusion de l'abdomen ; car étant une fois coupée, elle ne pourroit y rester sans une grande pourriture qui deviendroit fort incommode à toutes les parties voisines, & de là à tout le corps. *3. Chron.*

Quant à ce que Pline raporte qu'en son tems, on voïoit vivre des animaux à qui on avoit arraché la rate, en ouvrant leur côté, on peut le croire là-dessus, puisqu'en cette année 1682. nous en avons fait l'experience à Paris dans nôtre Academie des nouvelles Découvertes de Medecine, où Messieurs de Blegny & Denoües, en firent l'extirpation sur un chien qui sautoit, gambadoit, & mangeoit tout comme auparavant un moment aprés.

CHAPITRE LV.

Du peu de vertu qu'a le sang de Bouc pour rompre la pierre.

ENtre les principaux remedes qu'on dit être propres pour ceux qui sont affligez de la pierre, on conte le sang de Bouc, selon l'ancienne erreur, & qui seul ramolit le Diamant, si nous en croïons certains faiseurs de contes, qui l'ont de là emploïé pour rompre la pierre. D'autres passant plus avant, nourrissent le Bouc long-tems avec des herbes propres contre la pierre, afin que le sang de cet animal acquiere une vertu plus puissante pour la briser. Mais comme cette pretenduë qualité ne répond nullement à l'experience, & qu'il ne se trouve qui que ce soit qui en ait été gueri, on peut tenir pour trompeuses toutes les raisons dont certaines gens se servent pour en persuader.

Premierement. Il est faux que le Diamant se ramolisse par le sang de Bouc : & si cela étoit vray, il ne s'ensuivroit pas qu'il eût la même force sur les autres pierres, quoique moins dures que les Diamans. Les perles, le corail, &c. se fondent par les sucs acides & acres, mais je ne vois aucun Auteur qui assure que le sang de Bouc rompe la pierre : & les herbes saxifrages dont on nourrit la

bête, ne rendent pas son sang plus diuretique, que ny sa chair, ny ses excremens, non plus que le sang du reste des animaux qui paissent indifferemment dans les prairies toutes sortes d'herbes. Et comme on tire de la fiante de vache une certaine eau pour la phthisie, appelée de mille-fleurs, comme s'il restoit dans cette ordure les vertus de toutes les plantes, & de toutes les fleurs dont la vache s'est nourrie. Par la même raison, les qualitez des herbes saxifrages devront paroître avec autant d'éclat, dans les crotes du Bouc que dans son sang. Si quelqu'un toutefois poussé par l'autorité des autres, veut y avoir beaucoup de confiance ; je ne le blâmeray pas pour cela,& ne l'en détourneray point, vû que c'est un remede innocent, & qui ne fait ny bien, ny mal, pour n'y avoir jamais pû remarquer la vertu qu'on luy attribuë, bien que je l'aïe ordonné plusieurs fois. On a même découvert que le Bouc est sujet à étre travaillé de la pierre, au lieu de servir de remede aux autres. Que si on vient à prescrire ces mêmes pierres pour la guerison du calcul, on doit auparavant les calciner, ou les reduire en magisteres, comme on dit, par le moïen des sucs acides, quoy qu'avec tout cela elles n'en vaudront peutétre pas davantage.

CHAPITRE LVI.

Qu'on ne doit point faire avorter, pour procurer la guerison aux femmes grosses.

ON remarque tous les jours, que les femmes enceintes sont sujettes à plusieurs fâcheuses maladies, tant longues, qu'aigües, qui deviennent plus dangereuses & plus difficiles à guerir par leurs grossesses, comme les fiévres, les plevresies. *Une femme grosse*, dit Hippocrate, *est en danger de mourir, étant atteinte de quelque maladie aiguë*, dont le peril est double, selon Galien. Premierement, du côté de la fiévre qui cause la mort à l'enfant. Secondement, de la part du regime de vivre fort leger, qu'on est obligé de garder dans les maladies violentes, qui cependant est nuisible à telles femmes; tant pour la necessité des plus grands remedes, je veux dire, la saignée & la purgation. Mais il est certains temeraires qui s'avisent de faire avorter la mere, dés qu'ils la voïent en danger : toutefois l'avortement est bien plus douloureux, & bien plus dangereux que l'accouchement naturel, par la violence qu'on apporte à faire tomber ce beau fruit non encor meur, dont quantité de femmes perissent; & s'il y en a qui en réchapent,

5. Aphor. 30.

In Commentar. hujus Aphor.

ce n'est qu'aprés plusieurs symptomes fort violens. Et il y a bien plus de peril lorsque l'enfant est avancé, comme au septiéme, ou au huitiéme mois, ou si la mere est languissante & debile, ensuite des maladies violentes & pleines de danger : Et on ne voit point avorter une femme sans risque, bien qu'elle soit saine ; il s'en trouve d'autres, dont les matrices tiennent si serrés leurs fœtus, qu'elles ne les laissent jamais aller par quelques grands remedes dont elles puissent étre fatiguées. C'est pourquoy le conseil de ceux-là est pernicieux, qui persuadent de faire accoucher avant terme aux maladies aigües.

Premierement. Cela n'est pas bien facile en plusieurs.

Secondement. On n'en sauroit venir à bout qu'avec des remedes dangereux & reïterés plusieurs fois, qui ne servent qu'à irriter davantage les grandes maladies, & qu'à les rendre encor pires.

Troisiémement. Cela n'est non plus seur, puisque l'avortement est luy-même un accident bien perilleux, & quelquefois mortel, ainsi que l'experience ne fait que trop voir : car comme nous venons de le dire avec Hippocrate, c'est quelque chose de funeste quand une femme grosse tombe dans une maladie violente, tant pour la fiévre, pour le regime, que pour le danger de l'avortement : mal sur mal, dit le Proverbe, n'est pas santé, & bien souvent le fruit étant mort par le moïen de tous les remedes, la mere ne laisse pas de perir.

Quatriémement. Si l'accouchement naturel ne sauroit bien de fois delivrer les femmes de quantité de maux dont elles sont alors affligées, de quelle utilité pourroit étre une fausse couche procurée pour guerir de quelque grand mal qui s'augmenteroit plutôt par là, si ce n'est que l'enfant soit déja mort : car en ce cas il faut le faire sortir. Ce n'est pas qu'on doive s'abstenir des secours necessaires, comme de la saignée & de la purgation, qui empêchent souvent que la mere n'avorte. Que si par malheur elle ne laisse pas d'accoucher avant son terme, il ne faut pas s'en prendre aux remedes bien emploïés, mais ou à la violence du mal plus fort que tous les remedes, ou bien à la debilité de la mere, ou à celle du fœtus, ou enfin à sa mort. Le divin Hippocrate fait serment de ne donner de sa vie un seul remede capable de faire avorter aucune femme. L'office & le devoir d'un Medecin étant, non de perdre, mais bien de conserver, autant qu'il est en son pouvoir.

In suo Juramento.

CHAPITRE LVII.

Du peu de profit qu'apportent les injections dans la matrice, & dans la vescie.

LEs Medecins ordonnent des injections dans quantité de maladies, tant de la

matrice que de la vescie, selon les indispositions differentes de ces parties là, soit pour guerir leurs ulceres, leurs fistules, soit pour en chasser les ventositez, pour adoucir leurs douleurs, pour cicatriser leurs plaïes, pour arrêter la gonorrhée, ou pour leurs autres maladies, on ne doit pas pour cela croire que telles injections entrent dans la vescie, ou dans l'uterus, & par consequent fort inutiles pour leur guerison. La matrice dans les filles & dans les femmes est extrêmement resserrée, ne s'ouvrant jamais que pour recevoir la semance, ou pour se décharger de son fruit : la chose aïant été ainsi faite par une singuliere providence de la Nature, de peur que l'air y entrant, ne luy causât du dommage par sa froideur, & qu'elle ne devint sterile. La vescie n'est pas moins bouchée par le muscle sphincter, qui ne s'ouvre que par force, ou pour uriner, ou en y introduisant la sonde. Quant aux choses qu'on y jette ou par la syringue, elles ne parviennent nullement, jusques dans la capacité de la vescie : car elles retombent aussi-tôt, ainsi telles liqueurs ne peuvent servir qu'aux indispositions de canaux de la verge, ou de la matrice ; Et si elles y entroient, elles s'y arrêteroient quelquefois plus long-tems qu'il ne faudroit, le col de la matrice ne s'ouvrant pour l'ordinaire non plus que le sphincter, ou muscle de la vescie, qui ne se relâchent à moins qu'ils ne soient piquotés par l'acrimonie des humeurs qui y sont contenües. Quant à la gonorrhée virulente, à laquelle

telles injections sont souvent utiles, elle n'est point dans la capacité de la vescie, mais bien dans le canal de l'urine, ou aux environs, parmi les parties spermatiques, d'où elle regorge dans le canal de la verge.

CHAPITRE LVIII.

Des Tasses d'Antimoine.

ON a mis en vogue dépuis peu les Tasses faites du Regule d'Antimoine qui se vendent bien cher, à cause qu'on les croit propres à plusieurs maux, tant celuy qui les compose, les vante devant le peuple, qui court toûjours aprés la nouveauté comme vers quelque chose de bien precieux; s'imaginant même qu'un tel remede a été jusqu'icy inconnu aux Medecins, quoiqu'il soit connu à tous ceux qui savent la Chymie, n'y aïant rien de plus facile que la maniere de faire le regule d'Antimoine. Et pour bien faire comprendre au vulgaire une erreur aussi pernicieuse que celle-cy, nous parlerons premierement de ces Tasses, & ensuite de leurs vertus.

Je dis donc qu'elles ne tirent point leur force de leur figure artificielle; car si cela étoit, toute sorte de tasse d'or ou d'argent produiroit le même effet; mais c'est de l'Antimoine qu'elles empruntent leur vertu: Or ceux qui recherchent la nature des mi-

neraux & des metaux, croïent que l'Antimoine est composé de soufre crud fort impur, de mercure & d'arsenic, & par consequent si ennemi de nôtre nature, que de quelque maniere qu'on le prepare, & qu'on le corrige, il ne laisse pas de faire beaucoup de violence aux entrailles, dans telle petite quantité qu'on le prenne, & de qui la qualité maligne qu'elle retient, à peine peut-elle cesser par aucunes infusions. Il se peut bien rencontrer quelqu'un assés robuste pour supporter sa violence, en le rejettant par en haut & par en bas, mêlé avec plusieurs differentes humeurs; Mais les plus debiles & non accoûtumés à vomir, s'en trouvent fort ébranlés & tourmentés, parce que quelque preparation qu'on luy donne, & quelque correctif qu'on y ajoûte, il ne se dépoüille jamais de toute sa malignité, ny de tout son venin. Ce qui a obligé plusieurs graves Auteurs, comme Fernel, Riolan, Gesner, & toute la Faculté de Medecine de Paris, d'en improuver entierement l'usage interne, à cause de sa qualité trop opposée à nôtre nature. Toutefois pour donner quelque satisfaction là-dessus au peuple, nous accorderons que son usage peut être salutaire, étant bien preparé & donné avec beaucoup de prudence.

Je say que les Chymistes ont aporté tous leurs soins pour le bien preparer, & qu'ils en ont fait diverses preparations, & aprés tout, s'ils n'en ont pû ôter toute la malignité, ils l'ont du moins fort affoiblie, igno-

rans encor le ſecret de dépoüiller ce remede de toute ſa cruauté. Mais les preparations vulgaires & plus communes qui ſe vendent chez les Apoticaires, ne ſont autre choſe que le Regule d'Antimoine, d'où ſe font les ſuſdites taſſes ou verre d'antimoine, communément appelé *Stibium* (qui eſt ſon veritable nom) & que c'eſt de luy, & non du Regule que ſe doivent faire ces Taſſes, au dire de Sennert. Et c'eſt de là auſſi que ſe compoſent le *Crocus metallorum*, la poudre emetique, le Mercure de vie, la teinture & l'huile. Toutes ces preparations-là ont une & même proprieté purgative, tant par le vomiſſement que par les ſeles. Ce qui montre aſſés que ſa malignité n'a pû étre domtée par aucune de ces mêmes preparations. Or comme dans toutes les choſes les plus mauvaiſes, il s'y rencontre differens degrez de pravité, le monde doit étre perſuadé qu'entre toutes les preparations des metaux, celle-là doit paſſer pour la meilleure & pour la moins malfaiſante, dans laquelle la forme metallique perit. Car c'eſt une marque d'une plus parfaite ſeparation du pur d'avec l'impur : c'eſt de là auſſi que tous les Chymiſtes font tous leurs efforts de diſſoudre l'or, medicament fort innocent; afin de le rendre potable aprés l'avoir dépoüillé de ſa forme de metal ; dans la penſée qu'ils ont que ſa ſolution n'eſt point parfaite lorſqu'elle peut reprendre ſa premiere forme. Ce qui eſt encor bien plus vray à l'égard des mineraux pernicieux.

In Inſtitut.

On doit donc remarquer que l'Antimoine que nous appelons crud, je veux dire qui n'eſt point preparé, n'eſt pas capable de fatiguer le corps ; ce qui a été cauſe que ceux d'entre les Anciens qui ignoroient la Chymie, n'avoient aucune connoiſſance de ſon uſage interne. Or la premiere & la plus aiſée de toutes ſes preparations, eſt celle que nous appelons *Regule*, dans laquelle la forme metallique demeure ſoûs une certaine eſpece de plomb fondu ; ce qui a donné lieu à Dioſcoride d'écrire que l'Antimoine fondu devient plomb, n'aïant qu'une bien legere connoiſſance du Regule : car il ſe fait d'iceluy, n'étant que liquefié, & par conſequent tant ſoit peu épuré, & qui ne laiſſe pas de retenir toute la malignité de l'Antimoine qui demeuroit auparavant toute aſſoupie ſoûs un excrement de terre, dont ſe ſervent pluſieurs Artiſans, qui travaillent à la fonte des metaux, en le mêlant dans les bombes, dans les cloches, & dans d'autres machines ſemblables : Mais comme il retient encor en ſoy toutes les qualitez malignes & horribles du même Antimoine ; la taſſe qui en eſt faite, ne peut qu'étre fort pernicieuſe. C'eſt pour cela que les plus experts d'entre les Chymiſtes, l'ont rejetté de l'uſage de la Medecine, à la reſerve que par ſa derniere preparation, on peut tirer de ce Regule, les Fleurs, le Verre d'Antimoine, & pluſieurs autres choſes de cette nature, beaucoup plus excellentes que le Regule même. C'eſt pourquoy d'autres aiment mieux

se servir en sa place du Verre d'Antimoine, duquel le celebre Matthiole usoit ordinairement ; le peuple l'appele Antimoine, & dont il a beaucoup d'horreur, quoiqu'à la verité il merite bien d'être preferé au Regule. Toutefois Quercetan, Hartman & d'autres tres-fameux Chymistes, grands proneurs des facultez de l'Antimoine, ne laissent pas de douter de la seureté d'une telle preparation, à cause du mêlange du soufre plein d'impureté : C'est pourquoy ces deux-cy étant rejettées comme les moins seures, ils mettent en usage pour l'ordinaire le *Crocus* ou foye d'Antimoine, la poudre emetique, le Mercure de Vie. Ce sont des preparations que les Medecins, & de France & d'Angleterre ont inserées dans leurs Pharmacopées, y aïant peu de Boutiques où on ne trouve cette drogue, soit en substance, ou en infusion ; D'où on peut conclurre, que ceux qui vantent si fort les Tasses d'Antimoine, se servent d'un tres-mêchant remede, en pouvant trouver par tout qui est mieux preparé & plus excellent.

Quant aux vertus de ces Tasses, elles sont vomir puissamment : & je suis seür que tout vomissement excité par les moindres vomitifs, est toûjours plus fâcheux que toute purgation par les seles, à cause que l'estomac a été fait pour prendre, & non pour rendre, qui étant fort considerable & fort sensible, a une grande correspondance avec le cerveau & avec le cœur, lequel n'est pas

plutôt affligée que le vulgaire se plaint d'avoir mal au cœur, s'imaginant que c'est là où reside leur indisposition. Il ne fait donc pas bon d'irriter une partie si noble par un remede pernicieux, joint que le vomissement donne de grandes secousses à toutes les forces du corps, en ébranlant avec violence la tête, le cerveau, les muscles, l'abdomen, la poitrine, & toutes les entrailles contenuës dans le bas ventre, rompant même par fois les veines, d'où s'ensuit le crachement de sang. Or puisqu'on ne doit se servir des medicamens purgatifs qu'avec beaucoup de precaution & de prevoïance, à plus forte raison devra-on se servir des vomitifs; le vomissement étant de toutes les évacuations la plus incommode, comme la plus dangereuse, & par ainsi il y a plusieurs choses à considerer avant que d'en venir là.

Premierement, le temperament du malade, la facilité ou difficulté à vomir, parce que ceux qui ne vomissent qu'avec grande peine, courent risque de la vie, bien que le mal dont ils sont atteins demanderoit un vomitif, tels que sont ceux qui sont gras, & qui ont la poitrine étroite, & quantité de gens maigres dont l'estomac est delicat & sujet à l'asthme, ou qui ont des ulceres ou des tubercules dans leur poitrine, de qui la tête & les yeux sont debiles; ceux encor de qui les entrailles soufrent ou inflammation, ou douleur.

Secondement, il faut considerer la saison

de l'année ; car le vomiſſement n'eſt pas commode ni utile en tout tems.

Troiſiémement, la nature des maladies, étant plus dommageable en certains maux que profitable ; & il ne s'en faut pas même ſervir dans ceux auſquels il pourroit étre de quelque utilité. Aprés cela l'Auteur n'a-il pas grand tort d'écrire, que les Taſſes d'Antimoine peuvent étre profitables à tous les maux auſquels la purgation eſt neceſſaire, comme nous dirons cy-aprés.

Quatriémement, la conſtitution des maladies : car on ne peut avec ſeureté l'ordonner dans toute ſorte de tems de la maladie.

Cinquiémement, on doit aporter une tres-grande preparation à l'égard du corps & des humeurs, outre un grand nombre d'autres choſes à conſiderer, ſoit avant les vomiſſement, ſoit dans le tems qu'on vomit, que je n'entreprens pas d'expliquer dans ce lieu : de ſorte que je ne voy aucune évacuation qui demande tant de circonſpection que celle qui ſe pratique par le vomiſſement.

Or comme toutes ces choſes ne ſe peuvent connoître que par un Medecin tres-ſavant & tres-habile, je ne peux regarder qu'avec étonnement la temerité des perſonnes qui ſans avoir aucune connoiſſance des preceptes de Medecine, ignorans même celle des maladies & leurs cauſes, & par conſequent la veritable methode de les traiter, oſent neanmoins fatiguer un ſujet auſſi noble qu'eſt le corps humain par divers remedes,

Secondement, de conſeiller le vomiſſe-

ment qui eſt de toutes les excretions la plus difficile, comme la plus perilleuſe.

Troiſiémement, le provoquer par un medicament metallique, & point du tout amy de la nature.

Quatriémement, ſe ſervir pour cela de l'Antimoine, je veux dire, d'un mineral qui n'a pas preſque ſon pareil en malignité, ſur tout dans une telle preparation qui eſt la pire de toutes. Ce n'eſt pas que je deſapprouve tout à fait l'uſage de l'Antimoine, puiſque je m'en ſuis ſouvent ſervi avec beaucoup de ſuccés, principalement quand il a été bien preparé. Mais je croy que celuy-là merite d'étre repris qui vend ſi cher au peuple un remede ſi vil, ſans luy dire comme quoy il doit le mettre en uſage : mais je penſe qu'il ne le fait pas luy-même ; auſſi en ay-je vû pluſieurs qui ont été extrémement travaillez d'un tel breuvage, & d'autres qui en ſont morts pour en avoir pris à contretems, malgré les bons avis des Medecins : car comme nous avons déja dit, tous les medicamens, quelques bons qu'ils ſoient, ſont comme les mains de Dieu, & comme un glaive entre les mains d'un furieux. Il ſe voit quantité d'autres choſes dans l'exemplaire Anglois, qui ne concernent que celuy qui debite ces Taſſes, que je paſſe ſous ſilence, de peur d'ennuïer le Lecteur par la prolixité du diſcours. *Ex Herophilo.*

Mais voicy en abregé ce qui eſt contenu dans le livre qui parle des proprietez de ces Taſſes, dans lequel l'Auteur exalte

premierement mal à propos l'Antimoine par dessus le reste des mineraux, vû que l'Or par par l'aveu des Chymistes, est beaucoup plus excellent.

Secondement, c'est encor à tort qu'il prefere le Regule aux autres preparations du même Antimoine, puisqu'elle est & la plus legere & la pire de toutes : bien est-il vray que de ce Regule on peut encor preparer les Fleurs, le *Crocus*, le Foye, &c.

Troisiémement, il ne devroit pas citer Paracelse, non plus que les auteurs qui recommandent à la verité l'Antimoine, mais jamais le Regule.

Quatriémement, il est faux qu'il guerisse la lepre, la phrenesie, l'épilepsie, la plevresie, les abscez des poûmons & de la poitrine, la goute, le mal venerien, les écroüelles, la peste, les fiévres pourprées, la petite verole & la rougeole, puisque le vomissement est plutôt nuisible qu'utile à la plûpart de ces maladies.

Cinquiémement, il n'apprend pas bien l'usage de ses Tasses, parce qu'aprés l'avoir mis dans la liqueur, il le fait boüillir durant deux heures, dont il en fait prendre ensuite deux ou trois verres, avec protestation qu'il opere sans violence. Mais si son operation continuë, ajoûte-t-il, trois ou quatre jours, il ne faut pas pour cela en arrêter le cours. Ce qui est le conseil du monde le plus méchant, & le plus temeraire qu'on puisse donner, que de n'arrêter pas la purgation excessive, ou de l'exciter. Il

avertit enfin ceux qui achetent son gobelet, de se donner garde de ceux qui sont falsifiez & contrefaits; & en cas qu'il se casse, il en promet un autre en luy donnant encore cinq florins. J'en ay vû acheter jusqu'à trente florins, dont les fragmens ne laissent pas de faire le même effet que le vase en son entier, à cause que ses vertus ne perissent point en se brisant; si bien qu'aprés tout, on pourroit vendre un verre de trois ou quatre onces au lieu d'un grand, en gagnant encor bien là-dessus, comme je l'ay fait voir ailleurs.

CHAPITRE LIX.

De l'abus des Cauteres.

VOicy un remede qui pour être abominable, & entierement inconnu aux Anciens, ne laisse pas d'être aujourd'huy fort en vogue (sur tout en Angleterre) qui n'est autre que certains petits ulceres, communément dits Fontenelles, ou Cauteres, par lesquelles par autant d'égoûts, les humeurs gâtées se purgent, ainsi que veut le vulgaire; on a en France (d'où cette mauvaise coûtume s'est glissée en Angleterre, étant premierement venuë d'Espagne,) une si grande aversion pour ces sales remedes, qu'une fille en âge d'être mariée, ou quelque veuve qui passe pour en avoir sur son corps, ne trouve

guere qui la veüeille époufer, & quand mêmes les bans en feroient jettés, & le contrat paffé, on ne laifferoit pas que de tout rompre, fi l'une des deux parties venoit à découvrir qu'il y en eût de cachés. Cependant les filles & les femmes d'Angleterre, affectent d'en avoir, portées à cela plutôt par la perfuafion de certains Medecins, que par aucune bonne raifon, non que je veüeille ôter de l'efprit de perfonne une fi douce erreur, encor moins d'irriter contre moy les guépes, & je n'empêche pas que chacun n'abonde en fon fens. Pour décrire ce remede, je diray *que les Cauteres font de petits ulceres faits avec le fer ou quelque cauftique, à deffein d'évacuer, d'attirer, & de détourner les humeurs dans les maladies longues, & non dans les violentes qui demandent des promtes évacuations.* Comme fi vraïement les maladies longues, telles que font les fiévres quartes, la goute, l'épilepfie, les obftructions de la rate, du foye, les hydropifies, & d'autres femblables qui paffent pour les fleaux des Medecins, ne demandaffent pas des évacuations faites par des promts purgatifs, & & même reïterés, felon les meilleurs Auteurs en Medecine. Mais quel fecours peut-on attendre dans ces fortes de maux, de l'ufage des Cauteres qui ne purgent rien ou bien peu ? Ces fontenelles paffent pour tres-utiles dans le crachement de fang qui n'eft que trop commun, & qui provient pour l'ordinaire d'une fluxion acre, laquelle fe jette fur les poûmons en tombant. N'y a-t-il

pas de l'abſurdité de croire que les humeurs contenües dans la cavité ou dans la ſubſtance du cerveau, puiſſent traverſer la propre ſubſtance du même cerveau & du crane, pour de là ſe porter aux bras, aux jambes, où ſont les ouvertures, à travers les jointures externes de la peau, & des muſcles, d'une maniere ſenſible, & dans une quantité incapable de guerir la moindre maladie. Et qui eſt-ce qui ne voit par experience qu'on jette par la bouche plus d'excremens & plus épais d'un ſeul effort en touſſant, que n'en ſauroit évacuer le cautere en deux jours. La plethore & la cacochymie qui ſont les deux cauſes des maladies internes, ſoit qu'elles reſident dedans ou dehors les veines, ſe purgent plus commodément par les ſcles que par l'habitude du même corps. Il eſt vray que la Nature reſout quelquefois dans les criſes par les ſueurs, ainſi que l'Art à l'imitation de la Nature, par le ſecours des ſudorifiques, les cauſes des maladies par l'habitude du corps : Mais il y a bien difference entre l'évacuation forte & entiere, & une petite qui ſe fait par les cauteres. La Nature produit auſſi des accez critiques qui à moins que d'étre reſous, degenerent en ulceres, & quelquefois en fiſtules, d'où ſort grande quantité de groſſe matiere, laquelle étant déhors, le malade peut devenir ethique. Il ſe forme auſſi dans les cuiſſes des ulceres chancreux & malins, avec un grand amas d'humeurs, jointes à des varices, à des ordures, à des pourritu-

res, aussi bien que dans les autres parties. Ces sortes d'ulceres opiniâtres, ne cedent pas aisément aux remedes, quoique bien appliquez : ces fontenelles se guerissent d'elles mêmes, en n'y remettant plus le pois, ce qui prouve qu'il n'y a aucun concours d'humeurs. Il coule toûjours une plus grande abondance de sanie & de pus dans les ulceres malins, qu'il ne convient à la grandeur de l'ulcere, au lieu que dans ceux-cy, ce qui en coule est bien peu de chose ; & dans ceux-là, dis-je, leurs bords & les parties voisines deviennent d'autant plus tumefiées, dilatées & rongées, que l'humeur qui en découle est plus grande & plus acre ; au lieu que ceux-cy à peine peuvent-ils retenir leur capacité, n'y aïant que le pois, le grain d'orange, ou la petite bale qu'on y met qui empêche qu'ils ne se ferment en peu de jours. Les fistules profondes sont aussi au nombre des ulceres, accompagnées de plusieurs cavitez, & d'un grand nombre de détours, qui souvent ne se peuvent guerir, à cause que la Nature se purge des humeurs superfluës par telles issuës : les Cauteres ou fontenelles, ne sont pour l'ordinaire que des ulceres à fleur de chair, & bien faciles à être gueris, comme nous l'avons déja dit, par lesquels rarement la Nature évacuë-t-elle quelque chose ; & ce qui en sort, n'est qu'un excrement de la seule partie qui devenuë plus foible, ne sauroit plus si bien cuire l'aliment qui s'y écoule. Y a-t-il quelqu'un, à qui tels ulceres survenans

Ex Galeno c. 5. lib. 4. Meth.

d'eux-mêmes, ne cherche auſſi-tôt à s'en guerir, encor qu'il en ſorte beaucoup de ſanie. Combien peu judicieuſement agiſſent ceux-là qui deſirent d'avoir des Cauteres pour les tenir ouverts toute leur vie.

Mais voicy une autre erreur, c'eſt que ceux qui en ont, s'imaginent qu'on ne ſauroit les laiſſer fermer ſans peril, ou ſans encourir quelque plus grand mal. Ce qui n'eſt pas plus vray de ces ulceres-cy, que des autres quels qu'ils ſoient, & qu'on guerit ſeurément, bien qu'il en ſorte quantité d'humeurs qui ſe trouvent interceptées, repouſſées & détournées : Et même bien ſouvent la ſanie qui en ſort ne provient du tout point des humeurs corrompües, qui ſe tiennent cachées dans le corps, puiſqu'il en ſort auſſi de bonnes que la Nature fait paſſer vers la partie plus foible, à deſſein de luy fournir de la nourriture, leſquelles s'y corrompant, ſe convertiſſent en la même ſanie, ainſi qu'il arrive ordinairement dans pluſieurs autres ulceres intemperez, douleureux, pourris, virulens, contus, &c. qui ne laiſſent pas de recevoir une heureuſe gueriſon, nonobſtant le grand concours d'humeurs dont elles ſont accablées : Or ces fontenelles ou Cauteres, n'approchent pas de la nature de tels ulceres, n'étant pour l'ordinaire ny malins, ny profonds, qui par ce moïen étant faciles à guerir, montrent qu'ils ne ſouffrent pas de grandes fluxions, & qu'ainſi on les retient fort inutilement, parce que ſi la fluxion étoit abon-

dante, ils en deviendroient malins & corrofifs, ce qui n'arrive guere ; Et bien fouvent l'humeur ne coule pas vers la partie malade qu'aprés plufieurs mois, & encor fort doucement ; mais l'impetuofité des humeurs devenant plus grande, il y a du danger qu'elles ne fe dépravent, & alors on peut les boucher. Mais enfin comme on les porte le plus fouvent fans aucune rifque, & que le peuple en a bonne opinion, il eft bon d'accorder quelque chofe à leur phantaifie.

CHAPITRE LX.

De l'abus de plufieurs remedes.

Ce ne feroit jamais fait, s'il me faloit difcourir en particulier fur toutes les erreurs du peuple touchant plufieurs remedes ; c'eft pourquoy dans ce feul Chapitre je parleray de plufieurs.

Je dis donc premierement, que les Chymiftes qui fe flattent d'avoir trouvé la Medecine univerfelle, font des vrais chimeriques, puifqu'ils ne fauroient nous dire qui elle eft, de quelle maniere elle eft, & qui eft celuy qui a fait une fi heureufe découverte. Dieu en créant une fi grande varieté dans toutes les chofes, leur a donné à chacune en particulier des vertus admirables, lefquelles il n'a pas voulu rendre inutiles par un remede feul : or comme les maux font fi differens & fi oppofés entr'eux, qu'ils

demandent des medicamens divers & contraires, ils ne sauroient être gueris par un seul : car pourroit-il bien en même-tems échauffer, rafraîchir, humecter & dessecher, redonner la santé aux hetiques, vuider les eaux des hydropiques, rompre la pierre, fondre les nodosités des gouteux, purifier le sang aux verolez, servir d'Antidote aux poisons & aux venins : & enfin s'opposer à la corruption de toutes les humeurs de differente nature, sans avoir besoin des purgatifs ny des alteratifs, sans parler des luxations, des plaïes, & des maladies de la figure & de la mauvaise conformation, que quelques-uns croïent avec raison être indépendans de cette Medecine. Et certes si on avoit un tel remede, n'aurions-nous pas sujet de regreter les années entieres que nous aurions emploïées à l'étude.

Nos frustrà in nugis totos consumpsimus annos :
Et tulimus tetricæ jurgia lenta Scholæ.

Nos études s'en vont en pures bagatelles,
L'Ecole nous apprend à brouiller les cervelles.

Nous n'aurions plus que faire, dis-je, que la Medecine nous donnât la connoissance des maladies, qu'elle nous indiquât quelle en doit être l'issuë, non plus que de nous fournir les remedes propres pour les détruire, en vain s'attacheroit-on à la connois-

ſance des ſimples, en vain en feroit-on un bon choix pour les preparer, vainement enfin Dieu auroit-il créé les autres remedes en faveur du genre-humain. Ceux-là ne ſe trompent pas moins qui pretendent que cette Medecine univerſelle, opere en fortifiant la chaleur naturelle, puiſque nous voïons que quantité de choſes donnent bien de la vigueur à la Nature, ſans toutefois la guerir de ſes maux : Et ſi au tems que la même Nature étoit dans toute ſa force, n'a pû empêcher l'homme d'étre malade, comment le pourroit-elle tirer de là, à moins qu'elle n'empêche la production des mauvaiſes humeurs, qui étant une fois engendrées, de quelle maniere les pourra-t-elle corriger & conſumer ſans le ſecours des alteratifs & des évacuatifs ?

Secondement. C'eſt en vain qu'on tâche de faire des cures par des caracteres, par des paroles & des figures magiques, vû que ces choſes n'ont aucune vertu naturelle, & que toute action vient de la forme, ou de quelque vertu phyſique ; au lieu que la figure des caracteres étant artificielle, ne ſauroit avoir de ſa nature la moindre force ſur les choſes naturelles, non plus que ſur la perſonne qui l'a. Tout le monde tombe d'accord qu'une telle vertu ne ſe trouve point dans la matiere des caracteres, ſoit or, étain, ou pierre precieuſe. Dirons-nous que l'Artiſan la communique à la figure qu'il fait ? point du tout, puiſqu'il ne l'a pas luy-même, & que perſonne ne ſauroit donner ce

qu'il n'a pas : encore moins ces figures la possedent-elles, n'aïant en soy, ny vertu, ny efficacité ; la figure n'étant qu'une simple disposition de quantité inefficace d'elle-même. Et de plus comme l'action est entre des contraires, il n'y a nulle contrarieté entre la figure & la chose naturelle. Ce qui oblige telles gens à dire qu'elle provient des Astres. Mais ou le Ciel n'a pas une telle proprieté, & par consequent il ne sauroit la communiquer icy bas ; ou bien il l'a toute entiere ; cela étant ainsi, qui empêche le même Ciel de l'insinuer dans nos corps sans figure, ainsi que nous remarquons que sans cette pretenduë configuration, la chaleur, la lumiere, & les autres influences cachées à nos yeux operent icy bas. Il n'est pas besoin de caractere pour faire que la mer soit agitée, que l'Aiman regarde le pole, ou qu'il attire le fer ; car il n'y a pas plus de raison pour une chose que pour l'autre, ny comme telle ; car en cette qualité, cela dépend de la volonté de celuy qui fait la figure, suivant l'idée qu'il en a dans son esprit, laquelle n'a aucune force pour agir sur les choses exterieures, étant privé de toute perfection virtuelle & formelle des choses qui se produisent. N'est-ce pas une pure imagination, de dire que la figure du Lion ou du Scorpion, tire sa vertu du Lion & du Scorpion celeste, parce qu'il n'y a en effet aucune peinture dans le Ciel de ces bêtes-là ; & quand même il y en auroit, il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'elles pussent agir

par leurs figures. Ceux-là donc qui croïent qu'il se peut faire par ces sortes de figures, que certains maux soient chassés ou attirés ; que les venins demeurent sans effet, & que d'autres en meurent ; tous ces gens là, dis-je, se trompent eux-mêmes & abusent les autres, si ce n'est qu'ils n'en raportent l'action à Dieu, ou au Demon. Et si d'avanture un tel effet s'ensuit par la force de l'imagination, telles figures n'en seront pas les causes naturelles. Paracelse avouë que ses caracteres sont magiques, les appelant les syrops & les apozemes du Diable. J'en dis autant des paroles qui ne signifient rien de leur nature, mais seulement par leur imposition, quelque barbare qu'elle soit ; d'où est venu la diversité des Langues en expliquant la même chose : Or les choses sont efficaces par leurs qualitez & par leurs puissances. Que si elles signifient quelque chose auprés des malins Esprits, cela procede de leur institut, par lesquelles ils veulent être invoqués. La voix peut faire impression sur l'oüie en qualité de son, ou par accident par l'entremise des passions de l'ame qui s'en trouvent émües, non pas par la parole entant que simple son, mais par la chose signifiée, ainsi que Delrio l'explique fort au long, où je renvoïe le Lecteur.

Troisiémement : ceux-là ne disent pas vray qui assurent que les remedes alteratifs & purgatifs receus dans l'estomac fortifient ou

purgent une partie plus que l'autre ; ce qui les a portez à appeler les uns cephaliques, les autres hepatiques, ſpleniques, &c. Ce qui eſt tres-faux , parce qu'entant qu'ils agiſſent manifeſtement par leur premiere qualité , en échaufant , en rafraichiſſant ; ou par leur ſeconde , en relâchant , en reſſerrant , en ouvrant , &c. il eſt neceſſaire qu'ils alterent premierement les mêmes parties qu'ils touchent. Mais comment corrigeront-ils l'intemperie des reins , ou de la tête , s'ils ne changent auparavant les parties interposées.

Mais quelle eſt cette vertu qui agit avec tant de prudence ? que de diſtribuer la Betoine à la tête , & la Scolopendre , ou ceterac à la rate. S'il eſt des remedes qui évacuent du cerveau , il faut de neceſſité qu'ils épuiſent la premiere & la ſeconde region du corps , où les mêmes humeurs peuvent ſe rencontrer , à cauſe que ce n'eſt pas les parties , mais bien les humeurs que les remedes attirent des parties vers le ventre. Et je me ſuis ſouvent étonné de voir le procedé frauduleux de certaines gens qui donnent des pilules cephaliques. Mais je veux que le Monde ſache que c'eſt un abus ; car étant receües dans l'eſtomac elles purgent premierement cette region là , & à la fin la tête par une certaine ſuite , lors qu'elles ſont aſſez fortes ; & c'eſt ce que font tous les purgatifs auſſi bien l'aloës que l'agaric , &c. pourvû qu'on les donne en telle quantité qu'elles puiſſent porter leurs vertus par tout le corps,

Il n'est donc point vray qu'on puisse purger la tête à l'aide des pilules, en attirant les humeurs de la bouche vers l'estomac, comme nous avons dit ailleurs, puisque cela se fait par les veines. Les Methodiques si haïs de Galien à cause de leur grande reputation dans Rome, tandis que luy n'y étoit pas encor bien connu, ainsi qu'il se voit par les fragmens qui sont chez Aurelianus, se mocquoient de toutes ces facultez speciales contenuës dans les remedes qu'on attribuë à certaines parties du corps, jugeant avec raison, qu'il n'y en avoit ny d'hepatiques, ny de spleniques, *parce que tous les medicamens sont communs à toutes les parties du corps quand elles sont atteintes de la même indisposition; d'autant que leurs vertus sont reglées & dirigées non par la nature du lieu qui souffre, mais par le genre de l'indisposition étenduë & traitée suivant l'espece du mal. Et elles s'étendent selon la grandeur du mal & des forces du corps, où l'on apporte du secours, non par raport à l'espece de la partie qui est affligée*, dit le même Auteur.

Cap. 10. hujus libri.

3. Tardarum passionũ, cap. 4.

Quelqu'un m'objectera, que le liévre marin par je ne say quelle vertu singuliere offense le poûmon, comme les cantarides la vescie. Mais l'un & l'autre sont tres-faux; cela ne se pouvant faire sans que les autres parties n'en soient aussi blessées, au raport de Dioscoride, de Nicandre, d'Aëce, &c. Pour preuve de cette verité, c'est qu'on n'a pas plutôt avalé le liévre de Mer, qu'on souffre des tranchées, que l'urine s'arrête, ou qu'elle devient de couleur de pourpre, que

l'on jette de la bile par la bouche, & quelquefois du ſang, que l'on ſe trouve couvert d'une ſueur puante, que le corps devient tout jaune, que la face pâlit, que les reins ſouffrent de grandes douleurs, & enfin une grande inflammation dans les parties genitales. Et appelera-on cela n'offenſer que le poûmon? Ceux qui avalent des cantarides ſe ſentent ronger depuis la bouche juſqu'à la veſcie, ſelon Dioſcoride, ce qui ſuffit, outre pluſieurs autres ſymptomes dont les Auteurs font la deſcription.

Quatriémement. C'eſt encor une erreur de croire, comme font quelques femmes, qu'il y ait des medicamens qui aïent la vertu particuliere pour provoquer les mois, pour faire venir du lait, ou de la ſemence, & pour faire uriner. Galien veut bien que toutes les choſes conviennent enſemble, mais qu'elles ne different que par certains degrez: Que ceux qui produiſent le lait ſont chauds, ſans étre ſecs. Ceux qui provoquent les mois ſont chauds & un peu ſecs; les diuretiques chauds & ſecs: mais cela eſt tres-faux, puis que, ſelon le même Auteur, le perſil, le fenoüil, le cabaret & le Meum font également piſſer & pouſſer dehors les ordinaires, n'y aïant aucun remede doüé de la moindre vertu pour les exciter; & on n'a pû juſqu'icy connoître un ſeul purgatif pour le ſang, ſi ce n'eſt ceux qui par accident attenuent le ſang, deſopilent les orifices des vaiſſeaux, & irritent les facultez, parce qu'ils on coûtume d'ôter les obſtructions du foye, de

la rate, des reins, & du reste des visceres; & de cette sorte ils provoquent en même tems les mois, non d'une maniere particuliere par laquelle, ils regardent plutôt la matrice que les autres parties, & ainsi des autres.

Cinquiémement. Que les femmes cessent de croire qu'il y ait des medicamens capables de les rendre steriles par leur vertu occulte & par leur proprieté particuliere, sans engendrer pour cela aucune maladie, & sans blesser le germe dans celles qui sont enceintes. Aëce en raporte plusieurs. Comme *la racine de fougere femele, la poudre de lierre, l'os qu'on trouve dans le cœur du cerf, la matrice d'une mule & d'une chévre, le jayet, la pierre d'Aigle, l'émeraude, le saphir, le camfre, le ver luisant, le vinaigre, le cresson aquatique, les feves, &c.* Si une femme a une temperature convenable pour la conception, & qu'elle ait receu une semence prolifique, rien ne l'empéchera d'engendrer, à moins que la bonne temperature de la semence, ou de la matrice ne soit alterée, parce que tout ce qui peut mettre empéchement à la generation, c'est en empéchant ou la semence, ou le sang menstrual qu'il ne soit admis dans la matrice, ou bien en le corrompant y étant receu, ou en le laissant couler, ou enfin à cause des autres visceres contenus dans la matrice, dont je ne veux pas faire la description icy. Il n'en est pas un seul qui puisse operer telles choses, si ce n'est par accident, soit en formant, ou en introduisant certaines intemperies & d'autres vices qui s'oppo-

ſent à la generation. Cela fait voir le peu de foy qu'on doit ajoûter à tout ce que deſſus, non moins qu'à ce que les Anciens ont laiſſé par écrit, qu'en tems de guerre on ne doit point ſemer de la mente ; ce qui donne de la peine à nos Interpretes, quoyque ce ne ſoit là qu'une pure bagatele, puiſqu'elle croit d'elle-même malgré nous, outre qu'elle n'eſt pas une herbe potagere & familiere à bien de gens ; & quand même elle le feroit, il n'y auroit rien à craindre.

Sixiémement. Ceux-là ne ſemblent-ils pas tomber dans une grande erreur, en pretendant fortifier les parties en mengeant d'autres parties ſemblables, par exemple, leur cerveau en mangeant un autre cerveau, le foye par un autre foye, &c. Quelle eſt, je vous prie, cette vertu qui portée dans le ventre prend tant de ſoin que d'envoïer chaque proprieté dans ſon propre lieu, en la ſeparant du reſte des parties du ſang, afin d'aller de là juſqu'au cerveau. Ha ! que l'on feroit bien de ne nourrir ces inſenſez que des têtes, les gouteux que des pieds tronçonez. Mais de grace, quelle cervelle, & quel ſorte de foye faudroit-il avoir ? Eſt-ce indifferemment de toute ſorte d'animal, ou bien de celui-cy, plutôt que de celuy-là. Que l'on me faſſe voir une ſeule perſonne qui ait acquis plus de cervele ou d'intelligence à force d'en manger ? car il n'y a que l'experience qui nous en puiſſe convaincre ; joint que les viſceres qu'on mange ſont d'un mauvais ſuc, & par conſequent fort peu à ſou-

haiter ; qui le feroient neanmoins s'ils fortifioient leurs femblables. Et y a-il rien de plus mal-aisé à cuire que le cœur qui eft fec, & tout plein de fibres : le foye comme difficile à digerer, ne fournit qu'un aliment plus ou moins groffier felon l'âge de l'animal. Quant à la rate, n'engendre-elle pas auffi un fuc groffier & melancolique ? Les reins n'en font-il pas autant, excepté ceux des jeunes animaux ? Le cerveau eft pituiteux, & lequel ne pouvant ny fe cuire, ny étre diftribué, caufe des naufées. L'eftomac & les inteftins étans d'une fubftance plus dure, ne peuvent étre aisément digerez, & ils n'engendrent qu'un peu de fang froid & peu loüable. Qui pourra croire que les parties de telles bétes étant premierement cuites, portées enfuite dans l'eftomac, où étant changées en chyle, elle puiffent fe porter vers celles qui font de même nature qu'elles mêmes, dans nos corps, & attirées par icelles ; & qu'ainfi les reins fervent plus aux reins qu'au foye. Une telle opinion eft fortie de la cervelle creufe des certaines gens qui n'avoient aucune experience certaine de cela. Et quand même une perfonne ne mangeroit autre chofe que des cervelles, ce qui n'eft pas poffible, fes reins ou fes pieds n'en retireroient pas moins de nourriture que fa tête propre. L'eftomac & les inteftins boüillis ou rôtis receus dans l'eftomac d'un homme, fe changent en chyle, dont l'eftomac ne fe peut nourrir, mais il fe change en fang dans le foye, & il fe rectifie aprés dans le cœur ; il faudroit donc qu'il

qu'il s'en retourna vers l'estomac pour le fortifier & pour le soûtenir. Mais loin d'icy telles reveries.

Septiémement. Je doute fort qu'il se trouve aucuns medicamens qui purgent par leur proprieté naturelle plutôt une humeur qu'une autre, ainsi que se le persuadent quantité de Medecins. Certes si je fais voir que cela est faux, je découvriray en même tems un grand nombre d'erreurs qui en dépendent. Ce qui me sera aisé premiérement par le propre aveu de Fernel, de Galien & d'un grand nombre d'autres, qui tous avoüent qu'on peut purger toute sorte d'humeur qui se rencontre propre à couler, ou qui excede en quantité, ou enfin qui s'arrête au passage par où le remede passe. Il faut donc avoüer, que toute sorte de medecine peut évacuer quelque humeur que ce soit qui se presente. Mais qui pourroit l'empécher de s'y rencontrer ? Ils repartent, que cela arrive quand elle est contenuë dans une partie épaisse, serrée, bouchée, ou répanduë dans les parties éloignées. La rhubarbe, suivant leur vieille erreur, purge par élection la bile, & par accident la pituite, & la bile noire, si elles se rencontrent dans son chemin. Mais telles humeurs ne s'y rencontrent pas, quand elles sont dans le cerveau, ou aux jambes, aux pieds, ou aux bras, ou dans toute l'habitude du corps. Et de même elle n'attirera pas alors la bile, si elle est renfermée dans ces parties. Elle ne l'attire donc que quand elle la trouve à son opposite.

Mais augmentons la doſe de la rhubarbe, & nous verrons qu'il ſe trouvera alors de la pituite avec de la bile noire, & de la ſorte par leur propre confeſſion, un tel purgatif évacuera ces humeurs pour être en ſon chemin : car pour quelle raiſon vuideroit-il toutes ſortes d'humeurs d'une partie plutôt que d'une autre, ſi elles s'y rencontrent également. De plus, ſi cela n'étoit ainſi, il n'arriveroit jamais de ſuperpurgation enſuite d'un remede violent. Ils tombent donc d'accord, qu'aprés qu'un purgatif bien fort a purgé l'humeur qui luy convient, il attire les autres plus tenuës, aprés les plus groſſieres, & enfin le ſang. Il s'enſuit delà qu'un tel purgatif n'évacuë point avec choix, parce qu'autrement aprés avoir attiré l'humeur qui luy eſt propre, il n'en purgeroit jamais aucune autre. L'aimant, (de l'exemple duquel ils ſe ſervent) approché d'un tas de morceaux de fer, d'airain, d'argent, de brins de paille, &c. n'attirera que le fer, à cauſe que c'eſt par élection qu'il agit deſſus. Que l'on ne s'amuſe pas de nous repartir que la ſuperpurgation ſe fait par la chaleur & par l'acrimonie du remede en ouvrant les orifices des veines, & qu'ainſi il irrite de telle ſorte la nature, qu'elle ne peut plus retenir les humeurs. Mais ſi cela étoit ainſi, qui empécheroit que l'ail, le pyretre, le poivre, & toutes les choſes acres n'euſſent la même proprieté de purger, d'autant que cela ſe fait par une vertu purgative, laquelle regardant en

general toute sorte d'humeur, si d'avanture, elle est plus puissante que n'exige la nature, l'effet de la purgation est excessif. Hippocrate l'a bien remarqué, encor qu'il se soit contredit quelquefois soy-même. *Si vous donnez*, dit-il, *le même medicament à une même personne quatre fois par an, vous verrez sortir des humeurs pituiteuses en hyver, de tres-liquides au printems, des bilieuses en Eté, & de fort noires dans l'Automne.* C'est à dire, que le purgatif évacuë telles humeurs qu'il rencontre. Le sentiment d'Erasistrate étoit, que tout remede étoit propre pour évacuer toutes sortes d'humeurs. Premierement, les plus subtiles, aprés les plus grossieres, selon qu'il est plus fort ou plus debile. Suivant Hippocrate, la saignée & la purgation conviennent aux mêmes indispositions, comme à la plevresie. Donc de même que la saignée peut évacuer toutes les humeurs, il en est ainsi du purgatif. Le même Hippocrate prescrit le peplium pour la plevresie, parce qu'on croit qu'il ne purge que la bile noire: Or c'est à tort qu'on l'ordonne, s'il ne purge pas aussi bien la jaune. Il approuve encor les selles de differente couleur, si elles sont renduës telles par un medicament. Et cela prouve assez qu'il a la vertu de purger plus d'une humeur. Cela paroît sur tout dans les composez qui ne purgent point par élection. Une drachme d'extrait de catholicum purge copieusement, ce qu'il ne sauroit faire s'il purgeoit avec choix; veu qu'il n'y a aucun remede

ſimple dans une telle compoſition qui ſoit dans une ſi juſte quantité qu'il faut pour attirer l'humeur propre. D'où s'enſuit qu'il faut qu'il opere par une autre vertu purgative, & que l'un ſoit aidé par le mélange de l'autre. Quant à ce qu'on dit, qu'il eſt certains remedes qui évacuent deux humeurs, c'eſt un pur faux-fuyant, parce qu'il peut, comme nous avons vû, vuider toutes les humeurs. Joint que le ſené donne une couleur un peu obſcure, la rhubarbe la rend jaune; ce qui a donné lieu de croire que celuy-là purge la melancolie, & celle-cy la bile; cependant telles couleurs ſont causées par le medicament, & point du tout propres aux humeurs.

Huitiémement. Je doute encor bien fort, s'il eſt vray ce que le peuple croit, qu'il y ait quelque vertu cordiale dans les pierres precieuſes, telles que ſont les perles, les fragmens des pierres de grand prix, bien qu'on les rencontre dans pluſieurs antidotes, comme dans la poudre *de Gemmis*, dans la confection de hyacinthe, & il n'y en a que trop d'autres où l'on fait entrer les perles, le topaſe, les grenades, le hyacinthe, l'émeraude, le ſardoine, le ſaphir, le jaſpe, & autres pierres de cette nature dont les forces nous ſont inconnuës. Elles paſſent toutes en general pour avoir une vertu cardiaque, & par ainſi ce grand nombre eſt ſuperflu, une ſeule pouvant ſuffire, ſi tant eſt qu'elles aïent toutes la même proprieté. Que ſi au contraire elles l'ont differente, c'eſt à dire,

inconnuë, donc à quoy bon le hyacinthe? où trouvera-on les perles, seront-elles avec le saphir? car on doit rendre raison dans les compositions pourquoy on y met celles-cy, & celles-là pour servir de base au medicament : par exemple, dans la confection anacardine, la base sont les anacardes, d'où est derivé le nom, de qui la vertu est attenuative, & incisive, laquelle on augmente, en y ajoûtant du costus, du castoreum, de la semence de niele; & la vertu qui expulse les vens s'acroit en y ajoûtant du poivre, des grains de laurier. Et afin de le rendre detersif, on y jette du sucre & du miel; & pour qu'il fortifie les visceres, il n'y a qu'à y mettre du souchet avec les myrobalans dont la nature est astringente : le beurre y est mis pour adoucir, dit Bauderon, le principal Interprete de la Pharmacie. Ces choses sont fausses, puisqu'on peut considerer pour base de cette confection aussi bien le poivre & le castoreum, ou quelqu'autre que ce soit, que l'anacarde. Il fait voir pourtant, qu'il faut rendre raison pourquoy on méle ensemble un si grand nombre de medicamens, ce qui ne se pourra faire si toutes les pierres precieuses sont doüées de la même vertu cardiaque, comme dans la poudre de *Gemmis*, où entrent les perles & les cinq pierres precieuses, dont on ne sauroit dire laquelle sert de base, ny pourquoy toutes ensemble, si elles ont également la même vertu. Que si elles ne l'ont pas, outre qu'on ignore qui elle est, de plus, ces gens se trouvent pressez pour la susdite raison touchant les

purgatifs, c'eſt à dire, que toute la compoſition eſt d'environ cinquante-quatre drachmes, y en aïant neuf & demi de pierres precieuſes, & quarante-cinq des autres ſimples: de ſorte que dans une drachme qui eſt la grande doſe, il ne ſe trouve pas la ſixiéme partie des pierres precieuſes, je veux dire dix grains, où ſont contenus ſix de ces pierres de prix; ſi bien qu'il n'y a de chacune qu'environ un grain & demi, ou un peu davantage. Si toutes les pierres en particulier ont des vertus differentes, pas une d'icelles ne pourra la produire dans une telle doſe; mais ſi elle leur eſt commune, une ſeule d'entr'elles a pû ſuffire. Ce raiſonnement bien peſé on trouvera que les compoſitions des Apoticaires ne ſont pas ſi recommandables que l'on pourroit bien croire.

Quant aux pierres precieuſes, Eraſiſtrate, Matthiole, & quantité d'autres tres-ſavans, doutent avec raiſon qu'elles puiſſent étre de quelque utilité, puiſqu'il ne paroit point qu'elles échaufent, ou qu'elles rafraichiſſent, & nous n'avons pû encor experimenter la moindre de leurs qualitez; joint qu'à moins que le medicament ne ſoit diſſous, il ne ſauroit agir, & neanmoins toutes ces choſes ſont renduës par les ſelles telles qu'on les a priſes, ſans la moindre diminution de leur groſſeur, ny de leur poids. Tous ceux qui ont écrit ſur la Pharmacie ordonnent de les bien pulveriſer, de peur qu'en tombant au fonds de l'eſtomac par leur peſanteur,

elles n'y demeurent, ou qu'en se coulant dans les veines, elles ne deviennent inutiles. Et de quelque maniere qu'elles soient preparées, elles demeurent toûjours en poudre.

Pour ce qui est des vertus que les Chymistes leur attribuent, ce ne sont d'ordinaire que des contes, soit qu'on les calcine, soit qu'on leur donne un autre changement, ou qu'on les fasse fondre dans les liqueurs acides, elles restent toûjours poudre, & le plus souvent bien pire que n'est la seule trituration, qui est dépourvuë de toute proprieté, ou s'il en reste, c'est bien peu de chose.

Neuviémement. Ceux-là n'ont pas moins mal rencontré qui ont osé attribuer à la pierre d'Aigle la vertu de faire promtement accoucher, en l'attachant sur la cuisse, & au contraire, le retarder en la pendant au bras. Et quoy qu'en dise Dioscoride, l'experience y est toute contraire. De quelque maniere que cela se puisse faire, par attraction, ou par expulsion, il est constant, qu'en mettant un cent de ces pierres en un tas, elles ne sauroient attirer à soy, non plus que de faire remuër la moindre petite partie d'un enfant. De dire que telle vertu n'a lieu qu'au tems que le fœtus est dans le ventre, & qu'elle cesse aussi-tôt qu'il en est sorti. Il n'y a rien de moins vray-semblable : mais si elle a la proprieté de l'attirer, pourquoy ne le fait-elle pas étant dehors ? Joint que personne n'a pû encor découvrir

en quelle partie de l'enfant cette attraction se doit principalement raporter, parce qu'étant composé de chairs, d'os, de membranes, elle ne sauroit l'attirer d'une égale force des parties si dissemblables en nature, mais une sur tout, & le reste du corps par quelqu'autre chose, à cause de l'assemblage & de la connexité qu'il y a entre elles. Mais on n'a que faire de raisonner là où l'experience manque. Il est arrivé, repartira quelqu'un, qu'en appliquant cette pierre, la femme a été plutôt délivrée. Helas ! la même chose seroit arrivée sans cela : & je say qu'en l'approchant, l'accouchement n'en n'a pas été moins difficile, & même plusieurs fois. Et si tandis que j'écris cecy, il pleut, ce n'est pas à dire pour cela que mon écriture soit cause de la pluïe. J'en dis de même ; si une femme acouche aisément en presence d'une telle pierre, elle n'en doit pas étre censée la cause. De dire aussi que la mere ou l'enfant prennent de nouvelles forces de la pierre : cela est pitoïable : car d'où l'a-on reconnu, je vous prie, & il faudroit que les autres choses fortifiantes qui sont en plus grand nombre, & même plus certaines, en fissent tout autant. Concluons donc, qu'une telle pierre sera toûjours inutile de quelque maniere qu'on la tourne.

Dixiémement. Je me suis souvent étonné de l'assurance avec laquelle plusieurs loüent certains remedes pour leur secrete proprieté capable d'empécher l'épilepsie, & même

de la guerir, comme la ſemence de pœoine penduë au cou, la corne du pied d'un Elan penduë ou enfermée dans un anneau : d'autres y ajoûtent la corne & le crane d'un âne, remede que Tralian dit avoir appris en Eſpagne, & auquel il donne de grands éloges. Mais Matthiole, Eraſte, Montanus & Mercurial ſe moquent avec raiſon de la pœoine penduë au cou, proteſtant n'y avoir jamais remarqué la moindre vertu & utilité, non plus que moy. Et quelques-uns remarquans qu'un tel remede ne répondoit pas aux loüanges que Galien luy donnoit, eurent recours à un pur ſubterfuge, diſans qu'ils n'avoient pas la pœoine mâle. Et de vray il ne faut pas trop ajoûter de foy à ces remedes qu'on attache ainſi, que l'on nomme Periaptes, étant incapables de chaſſer la cauſe morbifique, non plus que de l'alterer. Que ſi cela étoit ainſi, pour quelle raiſon ne ſerviroient-ils pas aux autres maux produits par une cauſe ſemblable : or il eſt abſurde de croire qu'aucune maladie ou ſymptome ſe puiſſe guerir ſans changement ou evacuation quelconque, parce que tous les remedes ne s'oppoſent pas aux maladies, comme telles, mais à leurs cauſes : Et quand même ils le feroient, ils n'apporteroient jamais la gueriſon tant que leur cauſe efficace perſiſteroit. Une cure de cette nature eſt fort ſuſpecte, ſur tout ſi on remarque qu'ils veulent qu'on cueille la pœoine au declin de la Lune au mois de Juillet, le Soleil étant au ſigne du Lion, ſur le midy, &

dans un beau jour. Et encor qu'étant prise par la bouche elle peut en échaufant & en dessechant, étre d'un grand secours, non seulement à l'épilepsie, mais encor aux autres maux, on ne doit point se persuader si aisément que cela se puisse faire en la portant penduë à son cou.

Quant à la corne du pied d'Elan, il y a assurément de la superstition, en ce qu'on pretend qu'elle soit un assuré remede pour le haut-mal, à cause que cet animal y étant sujet, il s'en guerit en portant la corne de son pied à sa tête dés qu'il en est atteint, & qu'elle peut faire le même effet en la flairant, ou en la portant au cou. Mais que ce soit, disent-ils, celle du pied gauche de derriere, & coupée, l'animal étant encor en vie, au declin de la Lune, celle des autres pieds étant inutile. Ce choix semble étre superstitieux, puisqu'il n'y a pas une si grande difference parmi les autres cornes de la même bête: ce qui fait que bien de gens souhaitent en voir un veritable exemple, sans que j'aïe encor pû moy-même voir une telle verité, quelque épreuves que j'en aïe faites. Duret, le plus savant de son siecle, dit avoir vû une femme attaquée de l'epilepsie, laquelle avoit beau flairer sans cesse le pied tout entier d'un Elan, elle n'en recevoit aucun soulagement. Et si l'histoire de cet animal est veritable, ou il porte son pied à la tête aussi-tôt que l'accez arrive (qui neanmoins surprend toûjours inopinément) & ainsi il s'en garantit, & par ce moïen, dis-je, il n'en

devroit étre jamais malade : ou bien il attend que le même accés soit arrivé, ce qui est tout-à-fait impossible, veu qu'alors toutes les fonctions des sens se trouvent interceptées, & que l'animal tombe par terre sur le champ. L'accez étant fini, le remede y est du tout inutile. Et voilà une raison convainquante qui m'oblige à croire que tout cela est une fable. Tralian n'accorde pas moins de vertu à la corne du pied & au crane d'un âne, lors qu'il ignoroit ce qu'on disoit de l'Elan.

Pour ce qui est des remedes internes, quelques utiles qu'ils puissent étre à l'epilepsie, il y a pourtant beaucoup de superstition, comme quand on fait plutôt choix des os du crane humain que des autres parties, comme des jambes, d'un mâle, si c'est pour un homme, & d'une femele, si c'est pour une femme. Toutes ces observations sont vaines. Galien n'approuve-il pas indifferemment tous les os secs du corps humain, tant ceux des jambes, que ceux de la tête, non pour aucune proprieté cachée qu'ils aïent, mais seulement de ce qu'ils peuvent servir de digestif & de desicatif. On en peut dire autant du Castoreum, de la ruë, du jonc marin, des fleurs de tillot, &c. qui peuvent apporter du soulagement & à ce mal, & aux autres dont la cause est semblable, non par aucune proprieté de substance, mais par une autre vertu. 10. Simpli.

Par la même raison, il y a beaucoup d'autres remedes semblables, qui ne sont que

de pures fauſſetez & impoſtures, que l'on emploïe pour pluſieurs maladies, comme pour la fiévre quarte, la peſte, les poiſons, les ſortileges, les douleurs de colique, auſquels ſi le vulgaire a beaucoup de confiance, pourveu qu'ils ne ſoient point mal-faiſans, ils peuvent étre utiles à ceux qui s'en ſervent, mais c'eſt ſeulement par la force de l'imagination ; & par conſequent Matthiole & pluſieurs autres Auteurs ſont d'avis qu'on peut les permettre.

FIN.